MORCEAUX CHOISIS

DES

CLASSIQUES FRANÇAIS

À L'USAGE DES CLASSES SUPÉRIEURES

PUBLIÉS ET ANNOTÉS

PAR

LÉON FEUGÈRE

[illegible] publiquement chargé [illegible] des classes de Troisième,
de Seconde, de Rhétorique et de Mathématiques.

TROISIÈME ÉDITION.

CHEFS-D'ŒUVRE DE POÉSIE

U d'/ of Ottawa
39003002862430

IMPRIMERIE [illegible]
DE ZUEGER DELALAIN ET FILS
[illegible] DES ÉCOLES, VIS-À-VIS DE LA SORBONNE.

MORCEAUX CHOISIS.

CLASSES SUPÉRIEURES.

POÉSIE.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

On trouve à la même librairie :

Morceaux choisis des Prosateurs et Poëtes français, à l'usage des classes élémentaires, avec des notes explicatives, par *M. L. Feugère :* 22e édition ; 1 fort vol. in-18.

Morceaux choisis des Classiques français, Prose et Poésie, à l'usage des classes de grammaire (Sixième, Cinquième et Quatrième), Extraits des prosateurs et des poëtes du dix-septième siècle, recueillis et publiés avec des notices historiques, des appréciations littéraires et des remarques, par *M. L. Feugère :* 27e édition ; ouvrage approuvé et recommandé par le Ministre de l'instruction publique pour les classes de grammaire ; 2 vol. in-12.

Chaque volume et chaque classe se vendent séparément.

Morceaux choisis des Classiques français, Prose et Poésie, à l'usage des classes supérieures des lettres (Troisième, Seconde, Rhétorique), Chefs-d'Œuvre des prosateurs et des poëtes du dix-septième et du dix-huitième siècle, recueillis et publiés avec des notices historiques, des appréciations littéraires et des remarques, par *M. L. Feugère :* 20e édition ; 2 forts vol. in-12.

Chaque volume et chaque classe se vendent séparément.

Morceaux choisis des Classiques français, Prose et Poésie réunies, à l'usage de la classe de Troisième, Chefs-d'Œuvre des prosateurs et des poëtes du dix-septième et du dix-huitième siècle, avec notices et remarques, par *M. L. Feugère :* nouv. édition ; 1 vol. in-12.

Morceaux choisis des Classiques français, Prose et Poésie réunies, à l'usage de la classe de Seconde, Chefs-d'Œuvre des prosateurs et des poëtes du dix-septième et du dix-huitième siècle, avec notices et remarques, par *M. L. Feugère :* nouv. édition ; 1 vol. in-12.

Morceaux choisis des Classiques français, Prose et Poésie réunies, à l'usage de la classe de Rhétorique, Chefs-d'Œuvre des prosateurs et des poëtes du dix-septième et du dix-huitième siècle, avec notices et remarques, par *M. L. Feugère :* nouv. édition ; 1 vol. in-12.

Morceaux choisis des Écrivains contemporains, Prose et Poésie, à l'usage des classes supérieures, Extraits des prosateurs et poëtes du dix-neuvième siècle, recueillis et publiés avec des notices historiques, des appréciations littéraires et des remarques, par *M. G. Feugère fils ;* 1 vol. in-12.

MORCEAUX CHOISIS

DES

CLASSIQUES FRANÇAIS

A L'USAGE DES CLASSES SUPÉRIEURES

L
3D
27

RECUEILLIS ET ANNOTÉS

Par LÉON FEUGÈRE

ANCIEN PROFESSEUR AUX LYCÉES NAPOLÉON ET LOUIS-LE-GRAND
ET CENSEUR DES ÉTUDES AU LYCÉE BONAPARTE.

Ouvrage spécialement destiné aux élèves des classes de Troisième, de Seconde, de Rhétorique et de Mathématiques.

VINGTIÈME ÉDITION.

CHEFS-D'ŒUVRE DE POÉSIE

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
u Ottawa
LIBRARY ANNEX

PARIS.

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE CLASSIQUES

De JULES DELALAIN et FILS

RUE DES ÉCOLES, VIS-A-VIS DE LA SORBONNE.

PC
3117
.F4M
1872

Les contrefacteurs ou débitants de contrefaçons seront poursuivis conformément aux lois; tous les exemplaires sont revêtus de notre griffe.

Jules Delalain et fils

1872.

Multa magis quam multorum lectione formanda mens et ducendus est color.... Paucos, qui sunt eminentissimi, excerpere in animo fuit; facile autem erit studiosis, qui sint his simillimi, judicare[1].

QUINTILIEN, *Inst. orat.*, X, 1.

Les plans d'études les plus récents de l'enseignement secondaire ont établi qu'il serait fait usage, dans toutes les classes des lycées et des collèges, pour que la connaissance de notre langue et de notre littérature y fût plus répandue et plus approfondie, de recueils de morceaux choisis, empruntés à nos meilleurs écrivains, prosateurs et poëtes, à ceux que nous pouvons appeler nos classiques.

Cette prescription était conforme aux plus saines traditions de l'enseignement public et privé : les maîtres les plus accrédités de la jeunesse l'avaient hautement recommandée. « Jamais il ne faut permettre, a dit Nicole, que les enfants apprennent rien par cœur qui ne soit excellent; car les choses qu'ils ont apprises sont comme des moules ou des formes que prennent leurs pensées lorsqu'ils les veulent exprimer. » Rollin demandait, d'après ce motif, des recueils français « qui, composés exprès, épargnassent aux maîtres la peine nécessaire pour feuilleter beaucoup de volumes, et aux élèves des frais considérables pour se les procurer. » Rien n'était plus efficace, selon le judicieux auteur du *Traité des études*, pour donner aux jeunes gens

1. « C'est en lisant beaucoup, plutôt qu'en lisant beaucoup d'auteurs, qu'il convient de former son esprit et de donner de la couleur à son style... Notre intention, pour nous, n'a été que de choisir un petit nombre d'écrivains, les plus remarquables de tous. Les personnes amies de l'étude reconnaîtront ensuite aisément quels sont ceux qui ont le plus approché de ces modèles. »

de bons principes et l'habitude d'un bon langage, que « des extraits faits avec soin et qui pourraient avoir quelquefois une longueur raisonnable. »

En applaudissant à une pratique d'enseignement confirmée par de tels suffrages et très-sagement rétablie, il nous sera permis de nous féliciter d'avoir reçu du ministre une haute marque de confiance, lorsqu'il a bien voulu nous inviter à composer un recueil de morceaux choisis, pour les classes de grammaire particulièrement, et en recommander l'usage à MM. les proviseurs et principaux.

Cette œuvre modeste, qui n'a pas paru inutile, se complète par deux recueils du même genre, où domine, avec de légères modifications de méthode, une pensée commune : d'un côté, par un recueil plus simple, rédigé pour les classes élémentaires; de l'autre, par le présent recueil plus élevé, spécialement destiné aux classes supérieures [1].

Dans ces trois publications distinctes, mais formant un ensemble qui embrasse le cercle classique tout entier, nous avons eu pour but de réunir, en les graduant suivant l'âge et l'intelligence de ceux qui les doivent étudier, les modèles les plus incontestés et les plus purs, les morceaux les plus propres à former le cœur autant que l'esprit de la jeunesse. Nous avons voulu qu'au sortir de leurs cours, les élèves des lycées et des colléges connussent, avec les plus grands noms de notre littérature, ce qu'elle a produit de plus parfait; et ce sera là, nous l'espérons, le fruit d'une étude attentive de ces recueils, conçus dans un dessein unique, malgré quelques différences de compositions qu'il a semblé à propos d'y introduire.

Pour les enfants des classes élémentaires, convaincu qu'il fallait avant tout les former à l'usage de la langue de nos jours, nous avons, sans acception de temps, choisi chez ceux

1. Pour répondre à la demande qui nous en a été faite par un grand nombre de professeurs, nous avons réimprimé ces Morceaux choisis, en réunissant dans le même volume les morceaux de prose et de poésie plus particulièrement convenables à chaque classe; quelques morceaux nouveaux ont pris place parmi les anciens. Ce travail a été fait sous la direction de M. G. Feugère fils. *(Note de l'éditeur.)*

qui l'ont le mieux écrite, même chez les auteurs contemporains, ce qui nous a paru en rapport avec leur jeune intelligence. Dans la disposition des morceaux, nous n'avons apporté d'autre ordre que celui qui semblait indiqué par la nature des idées, selon que leur simplicité et leur clarté plus parfaites les rendaient plus faciles à saisir.

Pour les classes de grammaire, où commence à s'éveiller le goût, où les élèves, par l'exercice de la version, s'essayent à écrire, nous avons jugé nécessaire, en vue de leur donner les premières leçons de style, d'être très-rigoureux dans nos choix; nous les avons donc restreints à l'époque où, d'un accord unanime, le plus haut degré de perfection a été atteint parmi nous, au dix-septième siècle.

Pour les classes supérieures, le cercle des auteurs où nous avons puisé a dû être un peu élargi; mais nous n'y avons fait entrer toutefois, avec le dix-septième siècle, que l'élite du dix-huitième. Cette circonspection sévère n'a pas besoin d'être excusée. Puisque de légitimes désirs de réformes ont préoccupé de nos jours la conscience publique sur tout ce qui regarde l'éducation et l'instruction, il fallait mettre au premier rang de ces réformes un soin plus vigilant à ne présenter aux jeunes intelligences que des modèles accomplis sous le rapport moral ainsi que sous le rapport littéraire.

Dans les recueils destinés aux classes de grammaire et aux classes supérieures des lettres, nous avons pensé qu'il convenait d'adopter, pour le classement des auteurs, l'ordre chronologique, comme favorable à l'exercice de la mémoire et susceptible d'ajouter à l'utilité de la lecture, en plaçant sous les regards, avec la marche insensible de notre idiome parvenu à sa maturité, le magnifique développement de notre littérature arrivée à son plus grand éclat.

On ne perdra pas de vue qu'aux termes de l'instruction générale du 15 novembre 1854 on doit expliquer le français dans les classes[1] : ce qu'on s'était trop généra-

1. Cet exercice est des plus importants, et on ne saurait trop le recommander au zèle des professeurs. C'est par l'explication, jadis nulle ou trop incomplète, des textes français, qu'ils peuvent former

lement borné à faire jusqu'ici pour le latin et pour le grec. Parmi nos textes, il en est qui pourront être uniquement la matière d'explications et d'analyses, tandis que d'autres, et les plus parfaits, serviront en outre à la culture et à l'ornement de la mémoire. Ce choix appartient au bon goût du professeur.

C'est là le plan que nous avons cru devoir suivre, en ne négligeant rien peur obtenir le succès le plus flatteur à nos yeux, celui de répondre aux intentions du ministre. Nous nous estimerons heureux si nous paraissons à nos collègues n'être pas demeuré trop loin du but que nous avions à cœur d'atteindre, et si ces recueils en particulier, rédigés pour les classes supérieures, sont considérés comme un manuel de composition et de style, où les jeunes gens puissent apprendre, non par d'arides théories, mais par la pratique des chefs-d'œuvre de notre langue, à penser et à écrire.

L. F.

à la fois l'intelligence et le style des élèves, en leur montrant le sens précis des mots et souvent les acceptions successives qu'ils ont prises, surtout en leur faisant apercevoir l'enchaînement des idées et leur développement régulier.

INTRODUCTION.

I.

La poésie du moyen âge. — Troubadours et trouvères. — Le roman de la Rose. — Charles d'Orléans. — Villon.

I. Nous avons dit[1] que la langue gallo-romane s'était, vers la fin du neuvième siècle, partagée en deux idiomes distincts : la langue d'*oïl* et la langue d'*oc*, ou, pour parler autrement, le provençal et le français. Les trouvères, qui furent les poëtes de la France du nord, écrivirent dans la langue d'oïl ; les troubadours furent les poëtes de la France méridionale et écrivirent dans la langue d'oc. La Provence, heureusement gouvernée par des princes amis des arts, vit pendant plusieurs siècles s'épanouir sous son beau ciel la poésie facile et harmonieuse des troubadours. L'inspiration en était peu variée : l'amour et la guerre étaient le fond commun et souvent monotone des chansons et des complaintes, des tensons et des sirventes. Les poëtes chantaient sans calcul et sans effort les impressions qui les dominaient, les spectacles dont ils avaient été touchés. Cependant cette poésie mérita d'être célébrée et imitée par Pétrarque et Dante : son allure légère, sa grâce aisée, son rhythme savant et sonore, charmaient les oreilles et effleuraient agréablement le cœur et l'esprit. La *gaye science*, bienvenue à la cour des princes, amusait leurs loisirs et trouvait en eux des protecteurs : ils la cultivaient même, à l'exemple de ce Guillaume, duc d'Aquitaine, qui s'était placé, dans le douzième siècle, à la tête des poëtes de son temps. Mais celui qui offre des troubadours le type le plus complet et le plus expressif est Bertrand de Born, comte de Hautefort, en Périgord, qui vivait au treizième siècle. Ainsi commence l'un de ses chants, dont nous ne pouvons donner qu'une très-courte citation :

Be m' play lo douz temps de pascor
Que fai fuelhas e flors venir ;
E play mi quand aug la baudor
Dels auzels que fan retentir
Lor chan per lo boscatge[2]....

1. Revoir l'introduction des *Morceaux choisis* de prose.

2. « Bien me plaît le doux printemps qui fait venir les feuilles et les fleurs. Il me plaît d'écouter la joie des oiseaux qui font retentir leurs chants par le bocage. » (Traduction de M. Villemain.)

Comme on le voit, les troubadours employaient dans leurs vers le retour symétrique de la rime, qui devint une loi commune à la versification du Midi et à celle du Nord[1] : eux-mêmes l'avaient sans doute empruntée à la poésie arabe, que le voisinage de l'Espagne leur avait fait connaître. Le quatorzième siècle fut pour les troubadours une ère de décadence. Les troubles sanglants qui agitèrent le Midi étouffèrent leurs chants légers, la poésie provençale ne semblait convenir qu'à la peinture du bonheur ou à l'expression de sentiments plus tendres que profonds : son génie brillant et heureux s'altéra au contact des passions haineuses ; la muse gracieuse des fêtes et des tournois aspira en vain à devenir une Némésis vengeresse de l'odieuse persécution que souffrirent les Albigeois : elle y perdit sa gracieuse vivacité et dut subir, malgré ses protestations, l'ascendant toujours croissant de la France du nord.

II. Dans cette France du nord dévastée par l'invasion étrangère et déchirée par les rivalités féodales, sous ce ciel plus sombre que n'avait pas égayé un rayon du soleil d'Italie, les destinées de la poésie étaient encore incertaines et variables. Si l'on excepte, dans les rangs privilégiés, quelques intelligences d'élite, il n'y avait aucune délicatesse dans les plaisirs, aucune élégance dans la civilisation ; le sentiment des convenances et l'instinct du goût n'étaient pas nés : on ne saurait donc trouver dans les poëtes de cette époque des qualités que la société de nos pères n'offrait pas encore. Il n'y avait aucune inspiration élevée dans les contes et les fabliaux des trouvères, remarquables seulement par leur franche gaieté et leur liberté moqueuse. De soi-même, remarque un éminent critique[2], l'esprit national n'allait qu'à la raillerie et à la satire : il ne devait avoir toute sa force que lorsque sa justesse serait développée par l'étude. Une aurore meilleure commençait à poindre. Le comte de Champagne, *Thibaut*, protecteur des poëtes au treizième siècle, en est à la fois l'émule et le prince : c'est dans notre France septentrionale la première réputation classique. L'instinct musical, déjà prononcé chez Thibaut, lui révèle une règle qui, peu observée après lui, ne devait l'être généralement que beaucoup plus tard, celle de la succession alternative des rimes masculines et féminines.

III. Plus savante dans *Jean de Meung* et son continuateur *Guillaume de Lorris*, tous deux auteurs du célèbre roman de *la Rose*, notre poésie perd aussi une partie du charme primitif et gaulois qu'elle a naturellement sous la plume du comte de Champagne : ce mélange d'abstractions, de subtilités scolastiques, cette allégorie personnifiée, en détrônant le genre plus simple et plus naïf des trouvères, le fera souvent regretter. Toutefois l'embarras de ce costume, qui trop fréquemment gêne chez

1. Madame de Staël disait de la rime « qu'elle était une image de l'espérance et du souvenir. »
2. M. Villemain, *Moyen âge*, t. II, p. 267.

nos auteurs la grâce des mouvements, l'aisance de la démarche, ne peut, dans Charles d'Orléans [1], comprimer l'essor d'une imagination tendre et sympathique. On connaît les malheurs de ce prince et sa captivité, qui le fit peut-être poëte : privé de son père par l'assassinat, bientôt doublement orphelin, il semble, ainsi qu'on l'a dit [2], que sur ce fils de Valentine de Milan ait passé comme un reflet de la civilisation italienne.

IV. A *Villon* [3] il ne manqua, nous dit Marot, « que de demeurer en la cour des rois et des princes, » ce qu'il faut à plusieurs égards regretter et pour lui et pour l'art même. Il avait certes l'âme d'un poëte : après un sourire, après un sarcasme vulgaire, il devient rêveur, il s'attendrit : comme cette nature grossière s'ennoblit alors et s'épure, comme elle semble tendre et délicate ! Il se moquait de tout, il y a un instant, et de lui-même, et de ses vices et de sa mort; et soudain il s'émeut à la pensée de la beauté qui n'est plus, de la gloire qui passe aussi vite. Dans cet homme au parler populaire, on ne saurait en disconvenir, il y a un fond caché de sensibilité instinctive et touchante. La fortune, en le plaçant si bas, l'a défiguré et non perverti. Ses fautes sont plutôt ses malheurs, les torts de son triste destin, de sa misère :

> Pauvre je suis dès ma jeunesse
> De pauvre et de petit extrace [4]....

Ne faut-il pas quelque indulgence pour celui qui est né et qui toujours est demeuré pauvre ? Voyez comme il s'accuse avec un naïf abandon de son jeune âge perdu, de sa frivole imprévoyance :

> Hé Dieu ! si j'eusse étudié
> Au temps de ma jeunesse folle....
> Mais hélas ! je fuyais l'école
> Comme fait le mauvais enfant :
> En écrivant cette parole,
> A peu que le cœur ne me fend....

C'est qu'alors, ajoute-t-il, si, mieux inspiré, il avait mis le temps à profit,

> J'aurais maison et couche molle....

Et quelle fut la cause de ses égarements ?

> Nécessité fait gens méprendre
> Et faim saillir le loup du bois.

On sait comme il se *méprit*.... La misère le poussa au larcin et presque au gibet. Le parlement et le « bon roi » Louis XI l'empêchèrent deux fois d'être pendu, et ce fut en Poitou, à Saint-Maxent, auprès « d'un homme de bien, abbé dudit lieu », qu'il alla terminer ses jours.

1. Né en 1391, il mourut en 1465 : il fut père de Louis XII.
2. M. Villemain, *Moyen âge*, t. II, p. 226.
3. Né à Paris en 1431, mort en 1500.
4. Race.

II.

La Renaissance. — Marot. — Ronsard. — La Pléiade.

I. Né à Cahors en 1495 et mort en 1544, *Clément Marot* appartient à la première moitié du siècle de la Renaissance. Il remporta dans ce temps *le prix de la poésie française*, a dit Étienne Pasquier. Continuateur de Villon, et l'un des types les plus fidèles de ce vieil esprit gaulois, ingénu et gai, simple et malicieux, tendre et piquant, Marot n'a pas cessé de plaire. Effacez chez lui quelques termes, modifiez quelques formes surannées, et vous aurez encore des productions faciles et charmantes. Dans ceux qui l'avaient précédé, la naïveté n'était qu'un caractère pour ainsi dire négatif, l'absence de qualités que n'avait pas trouvées la langue : ici elle appartient à l'esprit de l'auteur; elle a conscience d'elle-même; une délicatesse enjouée, un charme plein de finesse, l'accompagnent et la relèvent; dès ce moment la langue a de la souplesse, de l'abondance; elle est aisée, savante, flexible à tous les caprices de la pensée, à toutes les nuances de l'imagination. L'instrument est trouvé : viennent les ouvriers habiles qui sauront s'en servir et la perfectionner encore. En considérant la cour où vécut Marot, on s'explique ce mouvement des esprits, ce perfectionnement du langage. Princes et princesses rivalisent d'ardeur à encourager de leurs regards, à favoriser, à embrasser eux-mêmes la culture de la poésie. Le chef de cette maison royale, François Ier, le *restaurateur des bonnes lettres*, donne lui-même l'exemple[1]. Il chante et il combat comme son favori Clément Marot, qui était blessé à ses côtés dans les champs de Pavie.

On jugera, par la fable du *Lion et du Rat*, de la tournure agréable et piquante des vers de notre *gentil* Marot :

....Je te veux dire une belle Fable :
C'est assavoir du Lyon et du Rat.
Cestuy Lyon, plus fort qu'un vieil verrat,
Veit une fois que le Rat ne sçavoit
Sortir d'un lieu, pour autant qu'il avoit
Mengé le lard, et la chair toute crüe :
Mais ce Lyon (qui jamais ne fut grüe)
Trouva moyen, et manière, et matière
D'ongles et dens, de rompre la ratière :
Dont maistre Rat eschappe vistement ;

1. On a conservé aussi des vers de Henri II; on sait également que Charles IX ambitionnait la *couronne de poète* : « Quand il pleuvait, dit Brantôme, il envoyait chercher messieurs les poëtes en son cabinet et passait son temps avec eux. » Enfin Henri III composait lui-même ses harangues et ses dépêches; on célébrait son éloquence.

Puis met à terre un genouil gentement,
Et en ostant son bonnet de la teste,
A mercié mille fois la grand'beste :
Jurant le dieu des Souris et des Rats,
Qu'il lui rendroit. Maintenant tu verras
Le bon du compte. Il advint d'aventure
Que le Lyon, pour chercher sa pasture,
Saillit dehors sa caverne et son siége :
Dont, par malheur, se trouva pris au piége,
Et fut lié contre un ferme posteau.
Adonc le Rat, sans serpe ne cousteau,
Y arriva joyeux, et esbaudy[1],
Et du Lyon, pour vrai, ne s'est gaudy[2]....
Auquel a dit, « Tais-toi, Lyon lié;
Par moy seras maintenant deslié :
Tu le vaux bien, car le cœur joly as :
Bien y parut, quand tu me deslias.
Secouru m'a fort Lyonneusement,
Or secouru seras Rateusement. »
Lors le Lyon ses deux grands yeux vertit[3],
Et vers le Rat les tourna un petit,
En lui disant : « O povre verminière,
Tu n'as sur toi instrument ne manière,
Tu n'as cousteau, serpe ne serpillon,
Qui sceust couper corde ne cordillon,
Pour me jetter de cette estroite voye :
Va te cacher, que le chat ne te voye.
— Sire Lyon, dit le fils de souris,
De ton propos, certes, je me souris :
J'ai des cousteaux assez, ne te soucie,
De bel os blanc plus tranchans qu'une syc :
Leur gaine, c'est ma gencive et ma bouche :
Bien coupperont la corde qui te touche
De si très-près : car j'y mettrai bon ordre. »
Lors sire Rat va commencer à mordre
Ce gros lien : vrai est qu'il y songea
Assez longtemps, mais il vous le rongea
Souvent et tant, qu'à la parfin tout rompt;
Et le Lyon de s'en aller fut prompt,
Disant en soy : Nul plaisir, en effet,
Ne se perd point, quelque part qu'il soit faict[4].

1. Content.
2. Ne s'est moqué. Gaudy, de *gavisus*.
3. Tourna.
4. *Epître XI.* — Voir La Fontaine, l. II, f. II.

II. A peine cependant Marot avait-il cessé de vivre, et au moment même où son protecteur descendait au tombeau, une révolution littéraire se préparait qui, en traçant au talent de nouvelles voies à parcourir, devait changer le goût de la nation. Elle éclate après l'avénement de Henri II (1547). Son but, hautement proclamé, est d'agrandir le domaine des lettres et de la langue. Jusque-là, nous l'avons dit, Villon et ceux qui l'avaient précédé s'étaient contentés de puiser la poésie dans l'inspiration personnelle; ils la demandaient, incomplète et passagère, aux accidents d'une vie agitée et aventureuse, à l'émotion de l'espoir et du regret, de la joie ou de la douleur, au désir de plaire ou de flatter; elle n'avait d'autre principe que la facilité naturelle. Dès ce moment on veut associer l'art à la nature. Fortifié par la réflexion patiente, capable de plus d'haleine et d'essor, le talent pourra aspirer à de plus grands résultats. C'est au nom de ces vœux, de ces espérances, qu'une génération de hardis écrivains s'élève contre la littérature du temps. Ils rompent avec le passé; Marot est détrôné, Marot

> Par qui chez nous épîtres, triolets,
> Rondeaux, chansons, ballades, virelais,
> Gente épigramme et plaisante satire
> Ont pris naissance....

comme l'a répété après Boileau, d'une manière un peu trop absolue, J.B. Rousseau, dans une épître d'ailleurs assez faible[1]. Tous ces genres, si longtemps goûtés de l'esprit national, sont frappés de discrédit. Par un manifeste plein de chaleur et d'éloquence[2], du Bellay inaugure la nouvelle école; il en annonce les tendances, il en trace le plan. Une conviction ardente enflamme son langage. C'est une croisade qu'il prêche contre l'indolence des anciens poëtes, qui chantaient sans étude leurs plaisirs et leurs amours. Le moment est venu de tremper son génie aux sources vives de l'antiquité grecque et latine, de le mûrir dans le commerce des écrivains d'Athènes et de Rome. « Qui veut voler par les mains et les bouches des hommes, continuait du Bellay, doit longuement demeurer dans sa chambre. Là, travaillons de concert à revêtir des plumes d'autrui cette langue qui nous a été léguée si chétive et si nue. Loin de la condamner comme frappée d'impuissance, sachons l'enrichir. Imitons les anciens, digérons leurs ouvrages, convertissons-les à notre profit en sang et nourriture. » Savants, magistrats, hommes d'État, tout ce qu'il y avait alors d'esprits sérieux applaudissent à ces espérances et s'y associent. Par un dernier triomphe, L'Hôpital, entraîné lui-même, gagne à la réforme poétique Marguerite, sœur de Henri II, et par elle le monarque lui-même.

III. *Ronsard* fut le chef de la nouvelle école. Né en 1524 près de Vendôme, et page du duc d'Orléans, fils de François Ier, il rentra au

1. *Épître à Marot.*
2. *Défense et illustration de la langue française* (1549).

service de ce prince après avoir quelque temps suivi Jacques Stuart en Écosse. La cour des Valois le traita avec honneur. On sait les beaux vers qui lui furent adressés par Charles IX et qui méritent de protéger contre un jugement trop absolu la mémoire de ce roi plus infortuné encore que coupable :

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons la couronne:
Mais, roi, je la reçus; poëte, tu la donne.
Ton esprit enflammé d'une céleste ardeur
Eclate par soi-même, et moi, par ma grandeur;
Si du côté des dieux je cherche l'avantage,
Ronsard est leur ami, si je suis leur image.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
Te soumet les esprits dont je n'ai que le corps.
Elle t'en rend le maître, et te sait introduire
Où le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire.
Elle amollit les cœurs et soumet la beauté.
Je puis donner la mort; toi, l'immortalité !

Ronsard ne rencontra pas chez Henri III une admiration aussi sympathique, et sa vieillesse prématurée s'écoula dans la tristesse et la solitude. Ce fut en 1585 que mourut, presque oublié déjà de la génération nouvelle, un poëte que l'enthousiasme public avait salué du nom d'*Homère français*, et que des juges plus réservés[1] n'hésitaient pas à placer au-dessus d'Arioste et à côté de Virgile. Sans tomber dans la même exagération, il faut reconnaître du moins que Ronsard ajouta par l'étude au fonds naturel de notre poésie, assouplit notre langue en la *limant*[2] à celles qu'il imitait jusqu'à l'indiscrétion, et s'assimila souvent avec bonheur ce qu'il admirait avec passion. Il cultiva tous les genres, et lui-même se compare, non sans grâce, au miroir qui réfléchit tous les objets. Mais son ardeur de réformes l'entraîna hors des limites que le goût lui devait tracer. Au lieu de s'inspirer librement de l'antiquité, il voulut faire pénétrer dans notre langue poétique les mots, la construction et le mécanisme même des langues antiques. C'était là une entreprise malheureuse. S'il est vrai qu'un peuple crée toujours par un instinct supérieur la langue qui convient le mieux à ses besoins, vouloir lui imposer les procédés d'une grammaire étrangère à son génie, c'est se préparer une défaite certaine. L'école de Ronsard se montra dédaigneuse du vulgaire jusqu'à se promettre d'ériger en lois les innovations de leur fantaisie érudite. Ronsard se trompa encore dans le choix qu'il fit d'un sujet d'épopée. Il ne parvint pas à intéresser aux aventures de ce fils de Priam, Francus, fondateur supposé de l'empire français; il ne prit pas garde que ces traditions fabuleuses n'avaient aucune racine dans le peuple, ne réveillaient aucun souvenir national, et n'étaient bonnes tout au plus qu'à amuser les loisirs de quelques savants. Malgré tout, Ronsard a parfois rencontré des accents vraiment épiques que n'avait

1. Henri Estienne.
2. Expression de Montaigne.

pas encore fait entendre notre poésie, mais sa lyre semble faite plutôt pour des chants plus doux et plus légers. Il avait un vif sentiment des beautés de la nature, et la campagne l'a souvent inspiré heureusement. Écoutons le poëte pleurant les arbres séculaires de son domaine que la hache du bûcheron n'a pas respectés :

Adieu, vieille forêt, le jouet de Zéphyre,
Où premier j'accordai les cordes de ma lyre...
Forêt, haute maison des oiseaux bocagers!
Plus le cerf solitaire et les chevreuils légers
Ne paîtront sous ton ombre, et ta verte crinière
Plus du soleil d'été ne rompra la lumière;
Plus l'amoureux pasteur, sur un tronc adossé,
Enflant son flageolet à quatre trous percé,
Son mâtin à ses pieds, à son flanc la houlette,
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Jeannette.
Tout deviendra muet : Echo sera sans voix;
Tu deviendras campagne, et, en lieu de tes bois,
Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
Tu sentiras le soc, le coutre et la charrue....

Voici encore quelques vers touchants adressés par le poëte vieilli aux grues qui prennent leur volée pour aller revoir leur patrie :

Les regardant voler, je disais en moi-même :
« Je voudrais bien, oiseaux, pouvoir faire de même,
Et voir de ma maison la flamme voltiger
Dessus ma cheminée, et jamais n'en bouger[1],
Maintenant que je porte, injurié par l'âge,
Mes cheveux aussi gris comme est votre plumage....
Allez en vos maisons, je voudrais faire ainsi :

1. Joachim du Bellay a rendu bien gracieusement la même idée :

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage
Ou comme celui-là qui conquit la toison,
Et puis est retourné plein d'usage et raison
Vivre entre ses parents le reste de son âge!

Quand reverrai-je, hélas! de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province et beaucoup davantage!

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux
Que des palais romains le front audacieux;
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine,

Plus mon Loire gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré que le mont Palatin!
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Un homme sans foyer vit toujours en souci. »
Mais en vain je parlais à l'escadron qui vole,
Car le vent emportait comme lui ma parole....

Un même mélange de douce sensibilité et de grâce naïve a sauvé de l'oubli cette gracieuse pièce de Ronsard :

Mignonne, allons voir si la rose
Qui, le matin, avait desclose[1]
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu cette vesprée[2]
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vôtre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las ! las ! ses beautés laissé choir !
O vraiment marâtre Nature !
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, Mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse :
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

IV. Autour de Ronsard se forma une *pléiade* composée des meilleurs poëtes du temps : c'étaient *Belleau, Baïf, Jodelle, Jean Dorat, du Bellay, Ponthus.* « Vous eussiez dit, écrit un écrivain contemporain[3], à voir cette magnifique flotte de poëtes, que ce temps-là était du tout[4] consacré aux Muses. » Quel empressement en effet pour s'élancer aux cimes du Parnasse ! Que de rivalité et d'ardeur ! Quelle audace aventureuse ! Dans cette préoccupation de progrès, on alla, par fanatisme pour l'antiquité, jusqu'à imaginer de faire en français des vers métriques, rêverie qui devait encore, au dix-huitième siècle, séduire quelques bons esprits[5]. Quoique cette innovation n'ait eu que peu de vogue, presque tous les auteurs du temps lui payèrent un tribut : Baïf en fut l'auteur. Outré du froid accueil qu'avaient reçu ses sonnets, il jura, au rapport de Pasquier[6], de ne plus donner au public que des vers mesurés, ce qui

1. Ouvert.
2. Ce soir.
3. Pasquier, *Recherches de la France*, l. VII, c. 6.
4. De tout point.
5. Surtout Turgot. On peut consulter sur les vers métriques Marmontel, dans ses *Éléments de littérature*, et l'abbé d'Olivet, dans sa *Prosodie française*.
6. L. 7, c. 11 de l'ouvrage cité.

d'ailleurs lui valut, à ce qu'il paraît, assez peu de succès[1]. Mais il faut respecter cette exaltation qui nous fait sourire, ces études opiniâtres, en songeant à ce qu'elles préparaient. Grâce à ces laborieux ouvriers, les conquêtes du savoir et du talent se multipliaient, et le domaine littéraire s'agrandissait de jour en jour.

Bientôt, grâce à l'un des auteurs de la pléiade, on voit fleurir le *premier plant* de la poésie dramatique :

> Alors Jodelle heureusement sonna
> D'une voix humble et d'une voix hardie
> La comédie avec la tragédie[2].

Aux farces, jeux de la basoche, momeries et badinages, seuls divertissements qu'un théâtre grossier avait jusqu'alors offerts, succédèrent ces *belles facéties et gentilles comédies* que l'Italie avait inventées ou retrouvées depuis peu. Le charme de la musique, de la danse et des décorations se joignait, dans ces jeux nouveaux de la scène, à l'agrément des paroles : ainsi le rapporte Brantôme qui venait d'assister, avec Henri II et toute la cour, à la représentation du drame d'*Orphée* (1558). Presque aussitôt, dans la carrière du théâtre, des disciples marchent sur les traces du maître. La Péruse donne une tragédie de Médée; et Garnier, dont la réputation naissante est protégée par Ronsard, en fait jouer huit successivement.

V. Ce tableau incomplet suffit pour montrer que tout ne fut pas perdu dans cette série de tentatives hardies poussées en tout sens; si la pléiade compromit la durée de son triomphe en le voulant absolu, il ne faut pas, en voyant cette orgueilleuse école *trébucher de si haut*, lui refuser tout mérite et tout éloge. Ses efforts, en dépassant le but, ne furent point entièrement stériles. Elle prépara, par ses égarements même, des essais plus fructueux; elle fit apercevoir, avec un horizon nouveau, un écueil à fuir; enfin, dans la lente transformation des esprits et du langage, elle fut un pas en avant et le signal de plus heureux progrès.

1. Voici un exemple qui nous dispensera de plus longues réflexions :

> Phœbus, A | mour, Cy | pris veut | sauver, | nourrir et | orner
> Ton vers, | cœur et | chef, | d'ombre, de | flamme, de | fleurs.

2. Vers de du Bellay.

MORCEAUX CHOISIS

DES CLASSIQUES FRANÇAIS

A L'USAGE DES CLASSES SUPÉRIEURES.

CHEFS-D'OEUVRE DE POÉSIE.

MALHERBE.

(1555-1628.)

Durant les premiers ans du Parnasse françois,
Le caprice tout seul faisait toutes les lois [1].
La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenait lieu d'ornements, de nombre et de césure.
Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers, etc.

Bien que l'on ait accusé Boileau d'avoir moins connu l'antiquité française que l'antiquité grecque et latine, ce jugement qu'il a porté sur les débuts de notre poésie paraîtra encore aujourd'hui assez fondé. Dans notre époque, on a pénétré plus avant, non sans intérêt et sans fruit, dans l'étude des premiers monuments du génie français; mais nul ne contestera sans doute que de Malherbe seulement date notre littérature classique.

Comme Balzac a le premier marqué dans la prose le point de maturité de notre idiome, Malherbe a eu parmi nous l'honneur d'ouvrir pour les vers une ère nouvelle et définitive. Jusque-là des traits heureux de naïveté, de brillants essais, de téméraires hardiesses, avaient fait la gloire de Marot, de du Bellay, de Ronsard : Malherbe inaugura, non plus la poésie de telle province, de telle école, de tel

1. Cette rime était bonne au dix-septième siècle, pour l'oreille comme pour les yeux, à raison de la prononciation semblable des deux mots *françois* et *lois*. Voyez la citation dans le premier chant de l'*Art poétique*.

homme, mais la véritable poésie française. Par lui notre domaine littéraire, si agité et si changeant, fut pacifié ; et il y régna en maître absolu. Chose nécessaire aux réformateurs, il joignait à la vigueur du talent celle du caractère. La fierté du gentilhomme, la vivacité impatiente de l'homme d'épée et jusqu'à l'humeur incisive et quelque peu querelleuse du Normand (il était né à Caen vers 1555), tout concourait en lui merveilleusement au succès du rôle dont il se chargea. On l'appelait de son temps le *tyran des mots et des syllabes*. En réalité il fut le champion du bon sens; il soumit à la règle, par son exemple non moins que par ses préceptes, des imaginations indociles; il atteignit dans quelques parties de ses ouvrages une hauteur d'inspiration et une perfection de style qui n'ont pas depuis été surpassées. Mais son principal service fut d'achever l'éducation de notre langue et de la façonner pour l'usage des génies qui illustrèrent notre grand siècle. Par là il prépara l'avénement de Corneille, comme Henri IV celui de Louis XIV[1].

Les Saints Innocents[2].

Que je porte d'envie à la troupe innocente
De ceux qui, massacrés d'une main violente,
Virent dès le matin leur beau jour accourci[3] !
Le fer qui les tua leur donna cette grâce,

1. On peut voir sur Malherbe M. Nisard, dans son *Histoire de la littérature française*, c. V, §§ 3 à 7; une notice de M. Geruzez (*Essais d'histoire littéraire*); un travail de M. Antoine de Latour, publié dans la *Revue des deux Mondes* en 1834 : et un article de M. Sainte-Beuve (*Moniteur* du 18 avril 1864). Outre l'édition de Malherbe que contient la collection des classiques français, Lefevre, 1825, on consultera avec beaucoup de profit celle que MM. de Latour ont donnée chez Charpentier en 1842, et qui renferme un commentaire inédit d'André Chénier. Des mémoires sur la vie de Malherbe nous ont été laissés par Racan. Voltaire s'est trop peu rappelé, en l'appréciant, l'influence considérable qu'il a exercée sur l'idiome et sur l'esprit français; il n'a pas été assez frappé, ce semble, de la propriété d'expression, de la pureté soutenue, de la clarté et de la rigueur de langage qui font l'originalité suprême de cet écrivain, et qui devinrent par lui les qualités de notre littérature. Vainement ses contemporains s'indignaient-ils de la rude discipline qu'il voulait leur imposer (Régnier, sat. IX) : les plus indépendants allaient la subir. A la différence de Ronsard, dont il détruisit trop absolument la réputation, il voulut, c'est là sa gloire, fonder l'unité de la langue dans un pays qui avait conquis l'unité politique, et il réussit à l'établir.

2. « En ce temps-là Hérode, voyant qu'il avait été trompé par les mages, entra dans une grande colère; et ayant envoyé des gens armés, il fit tuer tous les enfants qui étaient dans Bethléem et en tout le pays d'alentour, âgés de deux ans et au-dessous. » (*Evangile de saint Matthieu*, ch. 2). L'Eglise célèbre le 28 décembre la fête des Saints-Innocents.

3. « Cette image charmante, dit André Chénier, et devenue commune, est exprimée de la manière la plus fraîche et la plus heureuse. »

Que si de faire bien ils n'eurent pas l'espace,
Ils n'eurent pas le temps de faire mal aussi.

De ces jeunes guerriers la flotte vagabonde
Allait courre[1] fortune aux orages du monde,
Et déjà pour voguer abandonnait le bord,
Quand l'aguet[2] d'un pirate arrêta leur voyage;
Mais leur sort fut si bon que d'un même naufrage
Ils se virent sous l'onde et se virent au port.

Ce furent de beaux lis qui, mieux que la nature,
Mêlant à leur blancheur l'incarnate peinture
Que tira de leur sein le couteau criminel[3],
Devant que d'un hiver la tempête et l'orage
A leur teint délicat pussent faire dommage,
S'en allèrent fleurir au printemps éternel.

Le peu qu'ils ont vécu leur fut grand avantage,
Et le trop que je vis ne me fait que dommage :
Cruelle occasion du souci qui me nuit!
Quand j'avais de ma foi l'innocence première,
Si la nuit de la mort m'eût privé de lumière,
Je n'aurais pas la peur d'une immortelle nuit[4].

O désirable fin de leurs peines passées!
Leurs pieds, qui n'ont jamais les ordures[5] pressées,
Un superbe plancher des étoiles se font;
Leur salaire payé les services précède;
Premier que d'avoir[6] mal ils trouvent le remède,
Et devant le combat ont les palmes au front.

1. Ancienne forme du verbe *courir* conservée dans la langue de la vénerie; Molière, *les Fâcheux*, act. II, sc. VII :

> A-t-on jamais parlé de pistolets, bon Dieu!
> Pour *courre* un cerf. . . . . .

2. Ce mot ne s'emploie plus aujourd'hui qu'au pluriel et dans la locution consacrée *être aux aguets*.

3. Ces trois vers témoignent que Malherbe paya d'abord son tribut au mauvais goût qu'il combattit si rudement dans la suite. Mais que le beau vers qui termine la stance rachète ces taches légères!

4. Retour plein d'une sensibilité vraie et touchante.

5. Ce mot ne serait pas admis aujourd'hui dans la poésie. Remarquez aussi l'inversion du vers, qui modifie les règles du participe passé. Cette licence s'est conservée longtemps; et l'on pourrait en relever de nombreux exemples chez les grands poëtes du dix-septième siècle. Ainsi La Fontaine dans *Philémon et Baucis* :

> Il veut parler, l'écorce *a sa langue pressée*.

6. Avant que d'avoir....

Que d'applaudissements, de rumeur et de presse,
Que de feux, que de jeux, que de traits de caresse,
Quand là-haut en ce point on les vit arriver!
Et quel plaisir encor à leur courage tendre,
Voyant Dieu devant eux en ses bras les attendre,
Et pour leur faire honneur les anges se lever[1]!

Le soir fut avancé de leurs belles journées[2];
Mais qu'eussent-ils gagné par un siècle d'années?
Ou que leur advint-il en ce vite[3] départ,
Que laisser promptement une basse demeure,
Qui n'a rien que de mal, pour avoir de bonne heure
Aux plaisirs éternels une éternelle part[4]?

Les Larmes de saint Pierre[5] (1587).

1. « Beau tableau en deux vers, dit André Chénier. C'est l'*assurgere* des Latins :

Utque viro Phœbi chorus *assurrexerit* omnis. »

Un poëte contemporain a rencontré les mêmes images en déplorant la mort d'une autre innocente victime, de cet enfant royal qui périt dans la prison du Temple, livré à la merci d'un impitoyable bourreau. L'ébauche de Malherbe est devenue un admirable tableau :

C'était un bel enfant qui fuyait de la terre;
Son œil doux du malheur portait le signe austère,
Ses blonds cheveux flottaient sur ses traits pâlissants;
Et les vierges du ciel, avec des chants de fête,
Aux palmes du martyre unissaient sur sa tête
La couronne des innocents.
On entendit des voix qui disaient dans la nue :
Jeune ange, Dieu sourit à ta gloire ingénue;
Viens, rentre dans ses bras, pour ne plus en sortir;
Et vous qui du Très-Haut racontez les louanges,
Séraphins, prophètes, archanges,
Courbez-vous, c'est un roi; chantez, c'est un martyr.

2. « Peut-être à cette source, dit encore André Chénier, nous devons le vers divin de La Fontaine :

Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Et moi j'ai dit dans une de mes élégies :

Je meurs : avant le soir j'ai fini ma journée. »

3. Rapide. *Vite* comme adjectif est devenu d'un emploi très-rare.
4. Voir l'hymne que chante l'Église le jour des Saints Innocents :

Salvete, flores martyrum,
In lucis ipso limine;
Quos sævus ensis messuit,
Ceu turbo nascentes rosas.....

5. Ce poëme, dans lequel on ne fait encore qu'entrevoir par intervalles le pur et vigoureux talent de Malherbe, était imité d'un poëme italien composé par Louis Tansille, né à Nôle vers 1510, mort en 1569.

A l'ombre d'un ami perdu [1].

L'Orne [2], comme autrefois, nous reverrait encore,
Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore,
Egarer à l'écart nos pas et nos discours;
Et couchés sur les fleurs, comme étoiles semées,
Rendre en si doux ébat les heures consumées,
Que les soleils nous seraient courts [3]!

Mais, ô loi rigoureuse à la race des hommes!
C'est un point arrêté, que tout ce que nous sommes,
Issus de pères rois et de pères bergers [4],
La Parque également sous la tombe nous serre :
Et les mieux établis au repos de la terre
N'y sont qu'hôtes et passagers.

Tout ce que la grandeur a de vains équipages,
D'habillements de pourpre et de suite de pages,
Quand le terme est échu, n'allonge point nos jours :
Il faut aller tout nus où le destin commande;
Et, de toutes douleurs, la douleur la plus grande,
C'est qu'il faut laisser nos amours [5].

Depuis que tu n'es plus, la campagne déserte
A dessous [6] deux hivers perdu sa robe verte,
Et deux fois le printemps l'a repeinte de fleurs,
Sans que d'aucun discours ma douleur se console,
Et que ni la raison, ni le temps qui s'envole,
Puisse faire tarir mes pleurs.

1. On peut rapprocher ces stances de celle de Malherbe sur la mort de la fille de du Perrier : voy. nos *Morceaux choisis des Classiques français*, à l'usage de la classe de sixième.

2. « Si tu ne m'avais pas été enlevé, » faut-il sous-entendre. Le début manque à cette pièce, qui est de 1604 : elle n'a pas été achevée. — On sait que l'Orne est une rivière qui coule auprès de Caen, et l'on doit penser que Malherbe déplore ici la perte d'un de ses compatriotes. Il l'a appelé Damon.

3. En cet endroit, remarque M. Sainte-Beuve, Malherbe a exprimé avec vérité et largeur le sentiment de la nature champêtre.

4. Réunion de sons durs.

5. Linquenda tellus, et domus, et placens
Uxor,

avait dit Horace, avec le même accent de mélancolie. *Od.*, II, 11.

6. Pour *sous* : ce mot n'est plus qu'un adverbe; il était autrefois employé comme préposition, de même que *dedans* pour *dans* et *dessus* pour *sur*.

A Henri IV victorieux et clément[1].

Tel qu'à vagues épandues
Marche un fleuve impérieux[2],
De qui les neiges fondues
Rendent le cours furieux :
Rien n'est sûr en son rivage,
Ce qu'il trouve[3], il le ravage;
Et traînant comme buissons
Les chênes et leurs racines,
Ote aux campagnes voisines
L'espérance des moissons[4].

Tel, et plus épouvantable,
S'en allait ce conquérant,
A son pouvoir indomptable
Sa colère mesurant.
Son front avait une audace
Telle que Mars en la Thrace;
Et les éclairs de ses yeux
Etaient comme d'un tonnerre
Qui gronde contre la terre
Quand elle a fâché les cieux.

Quelle vaine résistance
A son puissant appareil
N'eût porté la pénitence
Qui suit un mauvais conseil;
Et vu sa faute bornée
D'une chute infortunée,
Comme la rébellion
Dont la fameuse folie
Fit voir à la Thessalie
Olympe sur Pélion[5]!

1. C'est une partie de l'ode adressée à ce prince au sujet « de l'heureux succès du voyage de Sedan », entrepris contre le duc de Bouillon, en 1606. Racan témoigne que cette pièce était une de celles dont Malherbe était le plus satisfait.

2. Heureuse imitation de l'*imperiosius æquor* d'Horace, *Od.*, I, 14, 8 (édition classique).

3. Au lieu de *trouve;* ainsi Molière écrit-il encore ce mot au commencement du *Misanthrope*, et La Fontaine, dans plusieurs de ses fables.

4. Cf. Virgile, *En.*, II, 304; Horace, *Od.*, IV, 1, 5.

5. Voy. sur cette révolte des Titans les *Géorgiques* de Virgile, I, 281 et 282.

Voyez comme en son courage,
Quand on se range au devoir,
La pitié calme l'orage
Que l'ire[1] a fait émouvoir.
A peine fut réclamée
Sa douceur accoutumée,
Que d'un sentiment humain
Frappé non moins que de charmes[2],
Il fit la paix; et les armes
Lui tombèrent de la main.

Arrière, vaines chimères
De haines et de rancœurs[3];
Soupçons de choses amères,
Eloignez-vous de nos cœurs.
Loin, bien loin, tristes pensées,
Où nos misères passées
Nous avaient ensevelis.
Sous Henri, c'est ne voir goutte[4],
Que de révoquer en doute
Le salut des fleurs de lis.

O roi, qui du rang des hommes
T'exceptes par ta bonté,
Roi qui de l'âge où nous sommes
Tout le mal a surmonté;
Si tes labeurs, d'où la France
A tiré sa délivrance,
Sont écrits avecque foi[5],
Qui sera si ridicule
Qu'il ne confesse qu'Hercule
Fut moins Hercule que toi[6]?

1. Terme tombé en désuétude : *la colère*. Ménage, qui a commenté Malherbe, disait du mot *ire*, vers la fin du dix-septième siècle : « Il est beau, et on ne doit point faire difficulté de s'en servir en poésie. » J. B. Rousseau n'a pas craint, en effet, de l'employer.

2. C'est-à-dire, comme par l'effet d'un charme magique qui l'eût désarmé.

3. *Ressentiments*. On ne dirait plus, dans ce sens, que *rancunes*, terme non admis dans le style noble.

4. Forme qui paraîtrait aujourd'hui triviale.

5. Sens du latin *fides*, fidélité. — L'orthographe du mot *avec* était alors le plus souvent, et suivant le besoin du vers, *avecques* ou *avecque*.

6. On se rappellera que le goût de ces souvenirs mythologiques était beaucoup plus vif chez nos pères qu'il ne l'est demeuré parmi nous.

De combien de tragédies,
Sans ton assuré secours,
Etaient les trames ourdies
Pour ensanglanter nos jours!
Et qu'aurait fait l'innocence,
Si l'outrageuse licence,
De qui le souverain bien
Est d'opprimer et de nuire,
N'eût trouvé pour la détruire
Un bras fort comme le tien?

Mon roi, connais ta puissance :
Elle est capable de tout.
Tes desseins n'ont pas naissance
Qu'on en voit déjà le bout;
Et la fortune, amoureuse
De ta vertu généreuse,
Treuve de si doux appas
A te servir et te plaire,
Que c'est la mettre en colère
Que de ne l'employer pas.

Use de sa bienveillance
Et lui donne ce plaisir,
Qu'elle suive ta vaillance
A quelque nouveau désir.
Où que[1] tes bannières aillent,
Quoi que tes armes assaillent,
Il n'est orgueil endurci
Que, brisé comme du verre[2],
A tes pieds elle n'atterre,
S'il n'implore ta merci.

1. Tour concis, fréquemment employé par Corneille et frappé depuis d'un injuste discrédit. On remarquera toutefois que J. J. Rousseau et Buffon ont essayé de le faire revivre.

2. Publius Syrus a dit dans ses *Mimes* :

Fortuna *vitrea* est : tum quum splendet, frangitur.

Cf. Horace, *Sat.*, II, 3, 283; et Corneille, dans *Polyeucte*, IV, 2, parlant de la félicité terrestre :

... Comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

A la reine régente Marie de Médicis[1].

Nymphe qui jamais ne sommeilles[2]
Et dont les messages divers
En un moment sont aux oreilles
Des peuples de tout l'univers,
Vole vite, et de la contrée
Par où le jour fait son entrée
Jusqu'au rivage de Calis[3],
Conte, sur la terre et sur l'onde,
Que l'honneur unique du monde
C'est la reine des fleurs de lis.

Quand son Henri, de qui la gloire
Fut une merveille à nos yeux,
Loin des hommes s'en alla boire
Le nectar avecque les dieux[4].
En cette aventure effroyable,
A qui ne semblait-il croyable
Qu'on allait voir une saison
Où nos brutales perfidies
Feraient naître des maladies
Qui n'auraient jamais guérison?

1. 1610. — Malherbe, dès l'année suivante, célébrait encore cette princesse, et il a souvent renouvelé son éloge, que l'histoire, par malheur, ne devait pas confirmer. Jadis, il avait salué sa *bienvenue* en France, en 1600, lorsque son ami du Perrier l'avait présenté à la jeune reine. Quoi qu'il en soit, l'ode que nous donnons est, suivant la remarque d'A. Chénier, « une des plus belles de l'auteur, pour le plan, la richesse du style, la nouveauté et la vérité des images, la hardiesse et la force de l'expression. » Elle valut à son auteur une pension de 1500 livres. Déjà Malherbe avait été honoré de la faveur et des bienfaits de Henri IV.

2. « L'apostrophe est noble et belle. » A. Chénier.

3. Cadix : on disait alors indifféremment *Calis* et *Cadis*, soit en Espagne, soit en France.

4. Ce trait est emprunté à Horace, *Od.*, III, 3 :

> Quos inter Augustus recumbens
> Purpureo bibit ore nectar.

A leur tour ces vers de Malherbe ont, comme l'a remarqué Chénier, donné naissance à la plus belle strophe de Racan : elle se trouve dans son *Ode au Roi* :

> Ce grand Henri, dont la mémoire, etc.

On ajoutera, avec le président Hénault, que la tâche de Malherbe ne laissait pas d'être assez difficile, lorsqu'il louait et pleurait son roi « devant une reine qui ne fut pas assez surprise et assez affligée de la mort funeste d'un de nos plus grands princes. »

Qui ne pensait que les furies
Viendraient des abîmes d'enfer,
En de nouvelles barbaries,
Employer la flamme et le fer[1]?
Qu'un débordement de licence
Ferait souffrir à l'innocence
Toute sorte de cruautés,
Et que nos malheurs seraient pires
Que naguère sous les Busires[2]
Que cet Hercule avait domptés?

Toutefois, depuis l'infortune
De cet abominable jour,
A peine la quatrième[3] lune
Achève de faire son tour;
Et la France a les destinées
Pour elle tellement tournées
Contre les vents séditieux,
Qu'au lieu de craindre la tempête
Il semble que jamais sa tête
Ne fut plus voisine des cieux[4].

Au delà des bords de la Meuse
L'Allemagne a vu nos guerriers
Par une conquête fameuse
Se couvrir le front de lauriers[5].
Tout a fléchi sous leur menace;
L'Aigle[6] même leur a fait place,
Et les regardant approcher
Comme lions à qui tout cède,
N'a point eu de meilleur remède
Que de fuir[7] et se cacher....

Assez de funestes batailles
Et de carnages inhumains

1. « Très-belle image, supérieurement rendue et d'une manière bien lyrique. Ce développement de la pensée du poëte, en donnant de la chaleur à l'ode, est flatteur pour la reine. » A. C.

2. Busiris, tyran d'Égypte, fameux par ses cruautés.

3. Ce mot n'était alors que de trois syllabes.

4. « Belle image, belle tournure, belle expression, belle harmonie! » A. C. — « La musique des vers de Malherbe, observe ailleurs et très-justement Chénier, n'a jamais été surpassée. »

5. La ville de Juliers venait d'être prise par le maréchal de La Châtre, joint au prince Maurice de Nassau.

6. C'est-à-dire l'Autriche.

7. Aujourd'hui monosyllabe : Malherbe, au contraire, faisait cet infinitif de deux syllabes, et *fuit* d'une seule; ce qu'ont approuvé Ménage et Vaugelas.

Ont fait en nos propres entrailles
Rougir nos déloyales mains[1].
Donne ordre que sous ton génie
Se termine cette manie;
Et que, las de perpétuer
Une si longue malveillance,
Nous employions notre vaillance
Ailleurs qu'à nous entre-tuer.

La discorde aux crins de couleuvres[2],
Peste fatale aux potentats,
Ne finit ses tragiques œuvres
Qu'en la fin même des Etats.
D'elle naquit la frénésie
De la Grèce contre l'Asie,
Et d'elle prirent le flambeau
Dont ils désolèrent leur terre,
Les deux frères[3] de qui la guerre
Ne cessa point dans le tombeau[4].

C'est en la paix que toutes choses
Succèdent selon nos désirs;
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs :
Elle met les pompes aux villes,
Donne aux champs les moissons fertiles;
Et, de la majesté des lois
Appuyant les pouvoirs suprêmes,
Fait demeurer les diadèmes
Fermes sur la tête des rois[5].

1. « Pathétique et chaud : expressions vives et fortes. » A. C. On reconnaît là des souvenirs d'Horace, *Epod.*, VII :

. . . . . Sua
Urbs hæc periret dextera.

Cf. *ibid.*, XVI. Trait reproduit par Corneille dans *Cinna*, I, 3.

2. Ainsi le front des furies est-il dépeint dans Catulle, *Noces de Thétis et de Pélée*, v. 194 :

Eumenides, quibus anguineo redimita capillo
Frons exspirantes præportat pectoris iras....

3. Étéocle et Polynice.

4. « Cette strophe est fort belle. Les deux derniers vers sont parfaits. On ne saurait exprimer un sens plus mâle et plus énergique d'une manière plus simple et plus franche. Ce tour est à imiter. » A. C.

5. « Voilà une strophe divine et qui suit bien la précédente. Cela est plein de vie et de mouvement. Comme ce tableau de la paix est plein et achevé! comme les quatre premiers vers, délicieux et pleins de grâce, contrastent

Ce sera dessous cette égide,
Qu'invincible de tous côtés
Tu verras ces peuples sans bride
Obéir à tes volontés[1];
Et, surmontant leur espérance,
Remettras en telle assurance
Leur salut qui fut déploré[2].
Que vivre au siècle de Marie,
Sans mensonge et sans flatterie
Sera vivre au siècle doré.

Les Muses, les neuf belles fées[3]
Dont les bois suivent les chansons,
Rempliront de nouveaux Orphées
La troupe de leurs nourrissons[4];
Tous leurs vœux seront de te plaire;
Et, si ta faveur tutélaire
Fait signe de les avouer,
Jamais ne partit de leurs veilles
Rien qui se compare aux merveilles
Qu'elles feront pour te louer[5].

En cette hautaine entreprise,
Commune à tous les beaux esprits,
Plus ardent qu'un athlète à Pise,
Je me ferai quitter le prix[6];
Et quand j'aurai peint ton image,
Quiconque verra mon ouvrage

aisément avec le ton noble et l'image frappante de la fin ! Il faut voir dans Tibulle (*Eleg.*, I, 11) un tableau de la paix d'une couleur moins forte, et qui n'est pas aussi vif ni aussi rapide, mais charmant et parfait dans son genre. » A. C. — Racine a célébré aussi les bienfaits de la paix dans une idylle pleine de grâce. On peut voir les *Morceaux choisis* de la classe de Sixième, p. 159.

1. « Belle image. » A. C.

2. C'est-à-dire dont on a désespéré; ainsi parlent les Latins : « *Deplorata* coloni Vota jacent, » lit-on dans Ovide. A ce souvenir A. Chénier ajoute : « Je ne doute pas qu'on ne pût trouver quelque subterfuge pour faire passer aujourd'hui ce mot. »

3. Ce mot est très-beau, dit Ménage : il vient, selon lui, du latin *fata*, et ainsi il convient très-bien aux Muses. Chénier rappelle que Boileau les a désignées par le même nom :

Sans cesse poursuivant ces fugitives *fées*.

4. « Cela est charmant et d'une poésie exquise. » A. C. — Cf. Horace, *Od.*, I, XI, 7.

5. « Belle tournure. » A. C.

6. C'est-à-dire *céder* le prix. — « Comparaison nette et précise, d'autant plus heureuse dans un poëte lyrique, qu'elle rappelle le premier des lyriques, Pindare. » A. C

Avoûra que Fontainebleau,
Le Louvre ni les Tuileries,
En leurs superbes galeries,
N'ont point un si riche tableau.

Apollon à portes ouvertes
Laisse indifféremment cueillir
Les belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir :
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est pas su de toutes personnes,
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement[1].

1. Avec ce noble orgueil qui naît de l'inspiration et qu'elle excuse, le poëte a dit encore ailleurs (sonnet à Louis XIII, 1624) :

Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

Il est beau d'avoir pu ainsi parler de soi et de ne s'être point trompé. En effet, il y a des morceaux de Malherbe qui dureront jusqu'aux derniers débris de la langue. C'est ce que reconnaissent Fénelon, dans sa *Lettre à l'Académie*, et La Bruyère, c. I des *Caractères*. Voy. aussi l'ode de Jean-Baptiste Rousseau à Malherbe, III, 5.

RACAN.

(1589-1670.)

Quoiqu'il fût le disciple, et même le disciple chéri de Malherbe, Racan fut très-loin de lui ressembler. Il n'est pas rare que des humeurs fort diverses se rapprochent et que leurs dissemblances soient comme des liens qui les unissent[1]. Racan, né en 1589 à la Roche-Racan, en Touraine, page dès sa plus tendre jeunesse et qui porta les armes beaucoup d'années[2], se rattachait à Marot par la facilité et le charme naïf. Mais la discipline de Malherbe lui fut fort utile : en le contraignant à s'observer un peu, elle nous valut quelques belles pièces qui ont fait vivre son nom. Il a surtout réussi en chantant, comme le dit l'*Art poétique*, « Philis, les bergers et les bois. » Devancier de La Fontaine, il a trouvé d'heureux accents pour exprimer le charme de la solitude[3]. Son style, élégant et nombreux, malgré ses négligences et ses incorrections trop fréquentes, a cette mollesse gracieuse et cette mélancolie douce qui conviennent au genre de la pastorale, dont Racan est demeuré l'un des modèles. Il a rencontré aussi parfois des inspirations élevées et généreuses : ses odes et même ses psaumes, rarement soutenus dans leur ensemble, offrent du moins des strophes très-remarquables[4].

1. On se convient souvent, a dit Fontenelle (éloge de Malezieu), *par ne pas trop se ressembler*.

2. Fils d'un maréchal de camp, le marquis Honorat de Bueil, il se retira lui-même avec ce grade. Malgré le séjour des camps, il conserva toujours une extrême douceur de mœurs et une grande facilité de caractère. Racan était le nom d'une seigneurie placée à l'extrémité de la Touraine, sur les confins du Maine et de l'Anjou. — On a dit que Racan n'avait pas même appris le latin. Toutefois il a fréquemment imité Virgile ; témoin ce vers de l'*Énéide* qu'il a traduit :

> Una salus victis nullam sperare salutem.
>
> Le salut des vaincus est de n'en plus attendre.

Remarquons, à cette occasion, que Corneille et Racine n'ont pas dédaigné d'emprunter plusieurs tours et plusieurs expressions à Racan.

3. On trouvera ces stances célèbres sur l'Amour de la retraite dans nos *Morceaux choisis des Classiques français* à l'usage de la classe de Quatrième.

4. Les œuvres de Racan, publiées en 1724, auraient bien besoin d'un nouvel éditeur. Sur ce poëte, qui a son importance littéraire, « parce qu'il est comme un anneau qui lie, dans notre histoire de la poésie, deux hommes de races très-diverses, Malherbe et La Fontaine, » on peut voir un article plein d'intérêt de M. Ant. de Latour, *Revue des deux Mondes*, 1er mars 1835.

Les Bergeries [1].

(Fragment.)

Acte I, Scène III.

Silène (père d'Arténice), Arténice.

Un vieillard reproche à sa fille le goût frivole qu'elle éprouve pour un jeune désœuvré, au lieu de consentir à prendre un époux sensé et laborieux.

Silène.

Tous ces jeunes bergers, si beaux et si chéris,
Sont meilleurs pour amants qu'ils ne sont pour maris.
Ils n'ont aucun arrêt : ce sont esprits volages,
Qui souvent sont tout gris avant que d'être sages;
Et doit-on souhaiter, pour leur utilité,
De voir finir leur vie avecque leur beauté;
Semblables à ces fleurs dont Vénus se couronne,
De qui jamais les fruits n'enrichissent l'automne.
Oubliez, oubliez l'amour de ce berger,
Et prenez en son lieu quelque bon ménager,
De qui la façon mâle, à vos yeux moins gentille,
Témoigne un esprit mûr à régir sa famille,
Et dont la main robuste au métier de Cérès
Fasse ployer le soc en fendant les guérets.
Vous êtes grande assez, vous devriez [2] être sage,
Et plutôt projeter quelque bon mariage,
Que de vous amuser à ces folles amours.

Arténice.

Mon père, à quelle fin tendent tous ces discours?
Si je vois Alcidas, en dois-je être blâmée?
Ce n'est ni pour l'aimer, ni pour en être aimée;
Je n'ai point fait dessein d'en faire mon époux.

1. Ce poëme dut une partie de son grand succès à son opportunité. Les temps d'agitation et de guerre ramènent toujours les imaginations vers les ouvrages qui peignent la félicité champêtre : de là, au terme du seizième siècle et au commencement du dix-septième, le goût général de ces productions en France. On se rappelle la vogue de l'*Aminta* du Tasse et du *Pastor fido* de Guarini, si fréquemment reproduits dans notre idiome, surtout celle de l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé. — Après 1625, époque où parurent les *Bergeries*, l'auteur se reposa presque entièrement dans l'amour indolent de la campagne, « faisant de chacun de ses jours le commentaire vivant de ses belles stances. » Il devint membre de l'Académie française à la fondation de ce corps en 1635, et ce ne fut qu'à la fin de sa longue carrière qu'il s'occupa de la traduction des *Psaumes*, où l'on trouve un accent assez ferme, mais où manque trop souvent le sentiment de la couleur originale.

2. Ce mot était alors dissyllabe.

Je ne veux point avoir d'autre mari que vous :
Tandis[1] que vous aurez mon service agréable,
Ce me sera, mon père, un bien inestimable
De mûrir avec vous la fleur de mon printemps
Avant que d'en partir[2].

SILÈNE. C'est comme je l'entends ;
Et, certes, le seul bien auquel je veux prétendre,
Est qu'avant mon trépas vous me donniez un gendre,
Dont le bon naturel, me venant à propos[3],
Me donne le moyen de mourir en repos.
Je n'aurai plus regret de lui céder la place,
Quand je verrai mon sang revivre en votre race.
Je crois que Lycidas serait bien votre fait :
La fortune lui rit, tout lui vient à souhait;
De vingt paires de bœufs il sillonne la plaine,
Tous les ans ses acquêts augmentent son domaine ;
Dans les champs d'alentour on ne voit aujourd'hui
Que chèvres et brebis qui sortent de chez lui ;
Sa maison se fait voir par-dessus le village,
Comme fait un grand chêne au-dessus d'un bocage ;
Et sais[4] que de tout temps son inclination
Vous a donné ses vœux et son affection.

Psaume sur la puissance de Dieu[5].

Bien que du Dieu des armées
Tout l'univers soit rempli,
Ce n'est qu'aux champs Idumées[6]
Qu'il a son trône établi :
De cette demeure sainte
Il marche, et porte la crainte
Au front des plus grands guerriers ;
Et ses puissances suprêmes
Arrachent des diadèmes
Les palmes et les lauriers.

1. Employé, à cette époque, pour *tant*.
2. *Que de vous quitter.*
3. En *m'assistant*...
4. Notre ancienne langue retranchait volontiers le pronom.
5. C'est une imitation du psaume *Notus in Judæa Deus, etc.*
6. Nom poétique de la Palestine.

Au seul bruit de son tonnerre
Tremblent la terre et les cieux,
Ces grands appareils de guerre
Disparaissent de nos yeux;
Le fier tyran d'Assyrie[1]
Change en terreur sa furie:
Il nous demande la paix,
Voyant sans tirer l'épée
Sa phalange dissipée
Et ses escadrons défaits.

Tels que du haut des montagnes
Roulent à larges bouillons
Les flots qui dans les campagnes
Aplanissent les sillons :
Tel de dessus l'hémisphère
Dieu descendant en colère
Aux méchants ôte le cœur,
Et de piques émoussées,
Sur les écus entassées,
Dresse un trophée au vainqueur.

Il rend leur nombre inutile,
Et sans courage et sans bras,
Fait de leur main immobile
Tomber les armes à bas;
De ces légions impies
Les fureurs sont assoupies
Dans un morne étonnement;
Et leurs bataillons superbes
Sont étendus sur les herbes
Sans force et sans mouvement...

1. Sennachérib.

CORNEILLE[1].

(1606-1684.)

Après les tentatives hardies mais incomplètes du seizième siècle, le théâtre sans règle, comme la poésie l'avait été jusqu'à Malherbe, cherchait son législateur : il le trouva dans un jeune homme natif de Rouen, que sa famille avait élevé pour le barreau, et qui préférait à l'étude des lois le travail de la composition et des vers. Né le 6 juin 1606, l'avocat poëte avait, dès l'âge de vingt-trois ans, placé sur la scène, dans une pièce intitulée *Mélite,* une aventure qui lui était personnelle, et, encouragé par le succès, il avait fait suivre cette comédie de quelques autres; à vingt-neuf ans, abordant la tragédie, il avait dans *Médée* trouvé quelques traits sublimes; à trente, il faisait paraître le *Cid :* et la France ravie saluait de ses applaudissements enthousiastes le nom du grand Corneille. Dès lors, en bien peu de temps, quelle succession de chefs-d'œuvre, consacrée par les noms d'*Horace,* de *Cinna,* de *Polyeucte,* de *Pompée,* de *Rodogune!* Avant sa trente-septième année, l'auteur de tant de hautes concep-

1. Corneille a exposé avec supériorité toutes les règles de l'art dramatique, non-seulement dans ses discours sur les unités, mais dans ses préfaces et les examens sincères qu'il a consacrés à ses pièces. Déjà on a vu Corneille dignement loué par Racine et par La Bruyère. Cf. madame de Sévigné, lettres du 29 avril 1671, des 15 janvier, 9 et 16 mars 1672. Nous recommanderons de plus l'éloge couronné de Victorin Fabre et l'article de cet auteur sur Corneille contenu dans la *Biographie universelle.* On lira aussi, mais avec circonspection, la vie de Corneille par son neveu Fontenelle, et le *Commentaire* que Voltaire a composé sur son théâtre, travail où beaucoup d'observations excellentes sont mêlées à quelques erreurs et quelques sévérités injustes. La Harpe, moins heureux toutefois en jugeant Corneille que lorsqu'il apprécie Racine; Geoffroy, dans son *Cours de littérature dramatique;* Lemercier, dans son *Cours analytique de littérature générale;* les *Observations critiques* de Palissot, dans son édition de Corneille; le travail que François de Neufchâteau joignit à la collection des *Chefs-d'œuvre* de cet auteur (Didot, 1814-1819); l'*Histoire de la littérature française* de M. Nisard, etc., pourront encore être consultés avec intérêt sur ce grand homme. Enfin M. Guizot lui a consacré une publication remarquable.

Ajoutons ici quelques mots sur Thomas Corneille, le frère de Pierre Corneille, et son successeur à l'Académie française. Plus jeune que lui de dix-neuf années, il ne lui en survécut pas moins de vingt-cinq. « C'était, a dit Voltaire, un homme d'un grand mérite et d'une vaste littérature. » Il fit quarante-deux pièces de théâtre, dont quelques-unes obtinrent un brillant succès. Celles qui sont demeurées le plus célèbres sont le *Comte d'Essex* (1678) et surtout *Ariane* (1672) : cette dernière renferme des scènes touchantes et des vers fort heureux. Par malheur, dans les pièces de Thomas Corneille, le style n'est jamais assez soutenu et le coloris manque en général. Tel fut néanmoins, de son vivant, l'éclat de sa réputation, qu'elle balançait presque celle de son aîné : illusion qu'il se gardait bien d'ailleurs de partager, ayant pour celui-ci autant de respect et d'admiration que de tendresse.

tions tragiques nous donnait encore, dans le *Menteur*, notre première comédie de caractère, demeurée l'une des meilleures[1]. S'étonnera-t-on qu'après une fécondité si prodigieuse, la vieillesse ait été prématurée pour l'imagination de Corneille? Quel qu'ait été d'ailleurs le long et triste déclin de ce grand homme, des éclairs de génie ne cessèrent, en brillant çà et là, même dans ses derniers ouvrages, de rappeler sa gloire passée[2] : ses *poésies diverses* et sa traduction de l'*Imitation* offrent de très-belles pages que la postérité a retenues; et tel est le nombre des *sublimes et divines beautés*, comme disait Mme de Sévigné, qu'offre ce père de notre théâtre, qu'elles suffiront à jamais pour couvrir et faire pardonner ses imperfections et ses fautes. Corneille mourut le 30 septembre 1684.

Le Cid[3].

(Extraits.)

Acte I, Scène III.

Le comte, don Diègue.

Don Diègue est offensé par Gomès, comte de Gormas : il confie à son fils, don Rodrigue, que ses exploits feront plus tard honorer du nom de *Cid* (chef), le soin de sa vengeance.

LE COMTE.

Enfin, vous l'emportez, et la faveur du roi
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi;
Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

1. Il faut rappeler ce mot de Voltaire : « Non-seulement on doit à Corneille la tragédie et la comédie, mais on lui doit l'art de penser. »

2. On peut appliquer à plusieurs productions de sa vieillesse ce que Longin disait du sommeil d'Homère : « Ses rêves même ont quelque chose de divin: ce sont les rêves de Jupiter. »

3. On sait que Corneille emprunta ce sujet et plusieurs détails à une pièce de l'Espagnol Guilhem de Castro, dont la traduction littérale a même été essayée sur notre scène; mais on a dit bien à tort que notre grand tragique avait eu un deuxième modèle dans Diamante, tandis que celui-ci n'a fait que traduire le *Cid* français. Ce point et quelques autres qui concernent le théâtre de Corneille ont été éclaircis par M. Viguier dans un travail intitulé : « Anecdotes littéraires sur Pierre Corneille, » Rouen, 1846, in-8°. Quant au héros de cette tragédie, don Rodrigue Diaz de Bivar, c'est un personnage historique dont les *Romanceros* espagnols nous entretiennent très-fréquemment, et qui remporta en effet beaucoup d'avantages sur les Maures, vers 1060, sous Ferdinand Ier, dit le Grand, roi de Léon et de Castille.

La *tragi-comédie* du *Cid* (on donnait alors ce nom aux pièces tragiques

D. DIÈGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il est juste, et fait connaître assez
Qu'il sait récompenser les services passés.

LE COMTE.

Pour grands que soient les rois[1], ils sont ce que nous sommes :
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes[2];
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans
Qu'ils savent mal payer les services présents.

D. DIÈGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite :
La faveur l'a pu faire autant que le mérite;
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre :
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre.
Vous n'avez qu'une fille[3], et moi je n'ai qu'un fils;
Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis :
Faites-nous cette grâce, et l'acceptez pour gendre.

LE COMTE.

A des partis plus hauts ce beau fils[4] doit prétendre;
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.

dont le dénoûment était heureux), jouée en 1636, est une grande date dans notre littérature, puisque ce fut le début des chefs-d'œuvre de Corneille en même temps que de ceux de notre théâtre. On vit pour la première fois, représenté avec dignité et avec charme, le combat des passions entre elles et du devoir contre les passions. — Relativement aux débats excités par cette *merveille*, que l'admiration du public soutint contre les mécontentements de Richelieu, les attaques de Scudéry et même les critiques de l'Académie naissante, on peut consulter le tome XII des Œuvres de Corneille, édition Lefèvre (in-8°, 1824, collection des Classiques français), où toutes les pièces du procès ont été soigneusement recueillies. Qu'il suffise de remarquer ici que les *Sentiments sur le Cid*, rédigés par Chapelain, ne sont pas tout à fait indignes, malgré les points contestables ou faux qu'ils renferment, des éloges que leur a donnés La Bruyère.

1. Excellent tour dont Voltaire loue avec raison la concision énergique et regrette la désuétude. — Pour la plupart des observations dont ces vers ont été le sujet et pour leurs variantes assez nombreuses, nous nous contenterons au reste, en général, de renvoyer à l'édition Lefèvre déjà citée.

2. Rotrou a dit à peu près de même, dans son *Iphigénie en Aulide*, I, 5 :

> Les princes sont des dieux sujets aux lois des hommes :
> Ils souffrent comme nous, ils sont ce que nous sommes.

On ajoutera que Rotrou et Corneille ont imité ici Malherbe : voy. nos *Morceaux choisis des Classiques français* à l'usage de la classe de Quatrième, p. 74.

3. Chimène, aimée de don Rodrigue.

4. Cette locution ironique paraîtrait aujourd'hui peu convenable dans une tragédie, mais alors les genres n'étaient pas, comme à présent, définis et limités avec exactitude : on aura plus d'une occasion de le remarquer dans Corneille.

Exercez-la, monsieur, et gouvernez le prince :
Montrez-lui comme il faut régir une province,
Faire trembler partout les peuples sous sa loi,
Remplir les bons d'amour et les méchants d'effroi[1];
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine :
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
Passer les jours entiers et les nuits à cheval,
Reposer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille :
Instruisez-le d'exemple, et rendez-le parfait,
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

D. DIÈGUE.

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.
Là, dans un long tissu de belles actions,
Il verra comme il faut dompter les nations,
Attaquer une place, ordonner une armée,
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir :
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
Et qu'a fait, après tout, ce grand nombre d'années
Que ne puisse égaler une de mes journées?
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui,
Et ce bras du royaume est le plus ferme appui;
Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille :
Mon nom sert de rempart à toute la Castille :
Sans moi, vous passeriez bientôt sous d'autres lois,
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.
Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire.
Le prince à mes côtés ferait dans les combats
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras :
Il apprendrait à vaincre en me regardant faire;
Et, pour répondre en hâte à son grand caractère,
Il verrait....

D. DIÈGUE. Je le sais, vous servez bien le roi:
Je vous ai vu combattre et commander sous moi.
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,
Votre rare valeur a bien rempli ma place :
Enfin, pour épargner les discours superflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met quelque différence.

1. Vers emprunté presque textuellement à Régnier, *Sat.* 1.

LE COMTE.
Ce que je méritais, vous l'avez emporté.
D. DIÈGUE.
Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité.
LE COMTE.
Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.
D. DIÈGUE.
En être refusé n'en est pas un bon signe.
LE COMTE.
Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.
D. DIÈGUE.
L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.
LE COMTE.
Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.
D. DIÈGUE.
Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.
LE COMTE.
Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.
D. DIÈGUE.
Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas[1].
LE COMTE.
Ne le méritait pas! moi?
D. DIÈGUE. Vous.
LE COMTE. Ton impudence,
Téméraire vieillard, aura sa récompense.
(*Il lui donne un soufflet.*)
D. DIÈGUE, *mettant l'épée à la main.*
Achève, et prends ma vie après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vu rougir son front.
LE COMTE.
Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse?
D. DIÈGUE, *désarmé.*
O Dieu! ma force usée en ce besoin me laisse!
LE COMTE.
Ton épée est à moi; mais tu serais trop vain,
Si ce honteux trophée avait chargé ma main.
Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie,
Pour son instruction l'histoire de ta vie :
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

1. Voici un exemple de ces dialogues vifs et concis que Corneille a très-heureusement imités de la scène grecque, où ils sont beaucoup plus multipliés que sur notre théâtre. « La franchise de la repartie, a dit Châteaubriand au sujet d'un de ces dialogues de Corneille, la rapidité du tour et la hauteur des sentiments ne manquent jamais d'y ravir le spectateur. »

Acte I, Scène IV.

D. DIÈGUE, *seul.*

O rage, ô désespoir! ô vieillesse ennemie!
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie[1]?
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers?
Mon bras qu'avec respect toute l'Espagne admire,
Mon bras qui tant de fois a sauvé cet empire,
Tant de fois affermi le trône de son roi,
Trahit donc ma querelle et ne fait rien pour moi?
O cruel souvenir de ma gloire passée!
Œuvre de tant de jours en un jour effacée!
Nouvelle dignité, fatale à mon bonheur!
Précipice élevé d'où tombe mon honneur[2]!
Faut-il de votre éclat voir triompher le comte,
Et mourir sans vengeance ou vivre dans la honte?
Comte, sois de mon prince à présent gouverneur :
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur;
Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,
Malgré le choix du roi m'en a su rendre indigne.
Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
Fer, jadis tant à craindre, et qui, dans cette offense,
M'as servi de parade et non pas de défense,
Va, quitte désormais le dernier des humains :
Passe, pour me venger, en de meilleures mains.

Acte I, Scène V.

Don Diègue, don Rodrigue.

D. DIÈGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur?

D. RODRIGUE. Tout autre que mon père
L'éprouverait sur l'heure.

D. DIÈGUE. Agréable colère!

1. On sait que ce beau passage a été parodié par Furetière, avec le concours de Boileau et de Racine. Ce dernier, dans ses *Plaideurs*, a pris encore la même liberté à l'égard de quelques-uns des traits du *Cid*, ce qui semblait une *irrévérence* à Corneille. Nous ne verrons là, pour nous, que de simples jeux d'esprit qui attestent la célébrité même des vers de Corneille, et qui pouvaient se concilier avec la plus sincère admiration de ce grand homme.

2. Il y a un peu de déclamation dans ce vers, qui nuit d'ailleurs au juste rapport des mots et à l'accord des images que le suivant présente; car si l'on peut dire l'*éclat d'une dignité*, on ne saurait dire de même l'*éclat d'un précipice*. — Dans ses monologues, Corneille n'évite pas en général avec assez de soin le faste et l'exagération des paroles.

Digne ressentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnais mon sang à ce noble courroux :
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte;
Viens me venger.

D. RODRIGUE. De quoi?

D. DIÈGUE. D'un affront si cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel :
D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie :
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie;
Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour venger et punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage :
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage;
Meurs ou tue[1]. Au surplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter :
Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière,
Porter partout l'effroi dans une armée entière[2].
J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus;
Et, pour t'en dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est.....

D. RODRIGUE. De grâce, achevez.

D. DIÈGUE. Le père de Chimène.

D. RODRIGUE.
Le....?

D. DIÈGUE. Ne réplique point, je connais ton amour :
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour;
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance :
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi.
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.

1. Admirable concision : ainsi Sénèque le tragique, dans *Thyeste*, v. 203 : *Aut perdet aut peribit*. « Voilà les mots, remarque La Harpe, qui se précipitent dans la bouche d'un homme furieux : il voudrait n'en pas prononcer d'autres. » — On peut voir dans Guilhem de Castro l'originalité en quelque sorte sauvage de cette scène, et consulter un article de M. Magnin, « Le *Cid* au Théâtre français, » *Revue des deux Mondes*, numéro du 1er février 1842.

2. Au lieu de ces deux vers, dont le second est vague et entaché d'un pléonasme, l'auteur avait d'abord écrit, ce qui valait mieux :

> Je l'ai vu tout sanglant, au milieu des batailles,
> Se faire un beau rempart de mille funérailles....

On lit encore dans un passage d'*Attila*, où Corneille retrouve un instant son ancienne vigueur, II, 5 :

> Je l'ai vu, tout couvert de poudre et de fumée,
> Donner le grand exemple à toute son armée....

Accablé des malheurs où le destin me range[1],
Je vais les déplorer. Va, cours, vole et nous venge.

Acte II, Scène II.

Le comte, don Rodrigue.

D. RODRIGUE.
A moi, comte, deux mots.
LE COMTE. Parle.
D. RODRIGUE. Ote-moi d'un doute[2].
Connais-tu bien don Diègue?
LE COMTE. Oui.
D. RODRIGUE. Parlons bas; écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu[3],
La vaillance et l'honneur de son temps? le sais-tu?
LE COMTE.
Peut-être.
D. RODRIGUE. Cette ardeur que dans mes yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang? le sais-tu?
LE COMTE. Que m'importe?
D. RODRIGUE.
A quatre pas d'ici je te le fais savoir.
LE COMTE.
Jeune présomptueux!
D. RODRIGUE. Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai; mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend point le nombre des années[4].
LE COMTE.
Te mesurer à moi! qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main?
D. RODRIGUE.
Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

1. Terme impropre pour *jette, plonge* : Corneille s'est laissé ici dominer par la rime.

2. Le tutoiement, d'ailleurs assez ordinaire alors entre les personnes de même rang ou de même naissance, et particulièrement usité sur notre théâtre à cette époque (voy. Fontenelle, *Vie de P. Corneille*), est ici l'expression d'une colère concentrée.

3. C'est-à-dire, la *vertu même* : l'inversion que présente ce vers était un tour fort reçu, en prose comme en vers, du temps de Corneille.

4. Ainsi dans la V^e^ *Philippique*, c. 17, Cicéron parle-t-il de César : « Incunte ætate docuit ab excellenti eximiaque virtute progressum ætatis exspectari non oportere; » et pareillement Ovide :

Ingenium cœleste suis velocius annis
Surgit.... *De Art. am.*, lib. I, v. 185.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je suis?

D. RODRIGUE. Oui : tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi
Les palmes dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur;
Mais j'aurai trop de force, ayant assez de cœur.
A qui venge son père il n'est rien d'impossible :
Ton bras est invaincu[1], mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paraît aux discours que tu tiens
Par tes yeux, chaque jour, se découvrait aux miens;
Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.
Je sais ta passion, et suis ravi de voir
Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir;
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime;
Que ta haute vertu répond à mon estime;
Et que voulant pour gendre un cavalier[2] parfait,
Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse :
J'admire ton courage et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal;
Dispense ma valeur d'un combat inégal;
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire :
A vaincre sans péril on triomphe sans gloire[3].
On te croirait toujours abattu sans effort,
Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie :
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie!

LE COMTE.

Retire-toi d'ici!

D. RODRIGUE. Marchons sans discourir.

1. Corneille s'est encore servi de ce mot dans *Horace*, et Voltaire l'en félicite avec raison : « Ce terme, dit-il, n'a été employé que par Corneille et devrait l'être par tous les poëtes » Il eût pu ajouter que le père de la tragédie en France ne l'avait nullement inventé, mais qu'il l'avait trouvé dans notre ancienne langue, où pour le tour et pour l'expression il y a encore bien des ressources précieuses à exhumer.

2. Langage du temps ; expression que l'Espagne venait d'introduire parmi nous et qui serait aujourd'hui d'une familiarité très-déplacée.

3. Sénèque avait dit, dans son traité *de la Providence*, ch. 3 : « Scit eum sine gloria vinci qui sine periculo vincitur. » — Corneille, plus qu'aucun autre de nos auteurs, offre une foule de ces pensées, énergiquement rendues, que le bonheur de l'expression grave dans toutes les mémoires et qui deviennent des espèces d'adages, consacrés par l'admiration populaire.

LE COMTE.
Es-tu si las de vivre?
D. RODRIGUE. As-tu peur de mourir?
LE COMTE.
Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

Acte II, Scène VIII.

Don Fernand, roi de Castille; don Diègue, Chimène, don Sanche.

Chimène, fille du comte, vient demander au roi d'Espagne le châtiment de Rodrigue, qui a tué Gomès en combat singulier. Rodrigue est défendu par son père.

CHIMÈNE.
Sire, sire, justice[1]!
D. DIÈGUE. Ah! sire, écoutez-nous.
CHIMÈNE.
Je me jette à vos pieds.
D. DIÈGUE. J'embrasse vos genoux.
CHIMÈNE.
Je demande justice.
D. DIÈGUE. Entendez ma défense.
CHIMÈNE.
D'un jeune audacieux punissez l'insolence;
Il a de votre sceptre abattu le soutien,
Il a tué mon père.
D. DIÈGUE. Il a vengé le sien.
CHIMÈNE.
Au sang de ses sujets un roi doit la justice[2].
D. DIÈGUE.
Pour la juste vengeance il n'est point de supplice.
D. FERNAND.
Levez-vous l'un et l'autre, et parlez à loisir.
Chimène, je prends part à votre déplaisir[3];
D'une égale douleur je sens mon âme atteinte.
(*à D. Diègue.*)
Vous parlerez après; ne troublez point sa plainte.

1. Voltaire fait remarquer la beauté de cette situation : « Le premier mot de Chimène, observe-t-il, est de demander justice contre un homme qu'elle adore, » et quelle source d'intérêt pour le spectateur! « Chimène fera-t-elle couler le sang du Cid? qui l'emportera, d'elle ou de don Diègue? Tous les esprits sont en suspens, tous les cœurs sont émus. »

2. On se bornerait à dire aujourd'hui : *doit justice.*

3. La force de ce mot s'est singulièrement affaiblie de nos jours.

CHIMÈNE.

Sire, mon père est mort; mes yeux ont vu son sang
Couler à gros bouillons de son généreux flanc;
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux[1]
De se voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hasards n'osait verser la guerre,
Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre.
J'ai couru sur le lieu, sans force et sans couleur;
Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,
Sire; la voix me manque à ce récit funeste :
Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

D. FERNAND.

Prends courage, ma fille, et sache qu'aujourd'hui
Ton roi te veut servir de père au lieu de lui.

CHIMÈNE.

Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie.
Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie :
Son flanc était ouvert; et, pour mieux m'émouvoir,
Son sang sur la poussière écrivait mon devoir;
Ou plutôt sa valeur en cet état réduite
Me parlait par sa plaie et hâtait ma poursuite;
Et, pour se faire entendre au plus juste des rois,
Par cette triste bouche elle empruntait ma voix[2].
Sire, ne souffrez pas que, sous votre puissance,
Règne devant vos yeux une telle licence;
Que les plus valeureux, avec impunité,
Soient exposés aux coups de la témérité;
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur sang et brave leur mémoire.
Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir
Eteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.
Enfin mon père est mort, j'en demande vengeance,

1. Ici c'est le poëte qui parle, et non plus le personnage : Voltaire blâme judicieusement ces hyperboles poétiques qui affaiblissent le pathétique de ce discours. Elles étaient alors trop goûtées, et, vers le même temps, Rotrou avait dit dans l'*Illustre Amazone* :

> Le sang dont il (ce glaive) est teint vous presse et vous conjure
> D'effacer dans le mien cette triste teinture....

2. Dans ces vers, comme dans quelques-uns des précédents, bien qu'ils aient été de nos jours habilement défendus, on reconnaîtra la subtilité et l'affectation dont Corneille, soumis à l'influence du goût italien et espagnol qui régnait sur notre théâtre, n'a pas su partout se préserver. Le langage de la douleur doit être plus simple et plus naturel; il repousse ces faux brillants. Mais qu'on veuille bien se le rappeler : une délicatesse souvent raffinée et une grandeur inculte, tel était le double caractère de l'époque où vécut Corneille.

Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance[1].
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang ;
Vengez-la par une autre, et le sang par le sang.
Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre personne,
Immolez, dis-je, sire, au bien de tout l'État
Tout ce qu'enorgueillit un si grand attentat.

D. FERNAND.

Don Diègue, répondez.

D. DIÈGUE. Qu'on est digne d'envie,
Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie[2] !
Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux,
Au bout de leur carrière, un destin malheureux !
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis partout a suivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront et demeurer vaincu.
Ce que n'a pu jamais combat, siége, embuscade,
Ce que n'a pu jamais Aragon ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
Le comte en votre cour l'a fait presque à vos yeux,
Jaloux de votre choix, et fier de l'avantage
Que lui donnait sur moi l'impuissance de l'âge.
Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
Ce bras, jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Descendaient au tombeau tout chargés d'infamie,
Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
Digne de son pays et digne de son roi :
Il m'a prêté sa main, il a tué le comte ;
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
Si montrer du courage et du ressentiment,
Si venger un soufflet mérite un châtiment,
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête :
Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.
Qu'on nomme crime ou non ce qui fait nos débats,
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.
Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,
Il ne l'eût jamais fait si je l'eusse pu faire.

1. Terme aujourd'hui inusité pour *soulagement*, *consolation* ; mais ce n'est pas sans raison que Marmontel le signale parmi plusieurs mots perdus qui sont à regretter : voy., dans ses *Elements de littérature*, l'article *Usage*.

2. Au sujet des sentiments qui animent don Diègue, on consultera avec fruit, dans le *Cours de littérature dramatique* de M. Saint-Marc Girardin, le ch. VIII (t. I^er^), où, étudiant l'*amour paternel* sur notre théâtre, particulièrement chez Corneille, le savant professeur compare entre eux les personnages de don Diègue du vieil Horace, et de Géronte dans le *Menteur*.

Immolez donc ce chef[1] que les ans vont ravir,
Et conservez pour vous le bras qui peut servir.
Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène :
Je n'y résiste point, je consens à ma peine ;
Et, loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

D. FERNAND.

L'affaire est d'importance, et, bien considérée,
Mérite en plein conseil d'être délibérée.
Don Sanche, remettez Chimène en sa maison.
Don Diègue aura ma cour et sa foi pour prison.
Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

CHIMÈNE.

Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse

D. FERNAND.

Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs.

CHIMÈNE.

M'ordonner du repos, c'est croître[2] mes malheurs.

1. *Chef* était alors le synonyme de *tête*. — Excepté ce terme tombé en désuétude, remarque ici La Harpe, « y a-t-il dans tout ce morceau, si vigoureux, si animé, si pathétique, un seul mot au-dessous du style noble; et, en même temps, y en a-t-il un seul qui ne soit dans la nature et la vérité? »

2. Pour *accroître :* verbe qui ne se prend plus régulièrement que dans le sens neutre. Voltaire en a toutefois approuvé dans les vers l'emploi actif, qu'offrent encore les tragédies de *Bajazet* et d'*Esther :* ajoutons que l'on en pourrait même citer quelques exemples contemporains : mais ils ne sont pas à imiter. — Le théâtre, dont on a dit que le *Cid* avait parmi nous inauguré la grandeur, devait être le plus riche domaine de notre poésie, comme la chaire chrétienne a été celui de notre prose. Ce fut dans les compositions dramatiques, grâce aux encouragements de Richelieu et de Louis XIV, que se sont donné en quelque sorte rendez-vous les plus grands génies du dix-septième et du dix-huitième siècle, par une rivalité féconde qui a élevé la gloire de la scène française au-dessus de celle de tous les autres pays.

Horace[1].

(Extraits.)

Acte II, Scène VII.

Le vieil Horace; Horace, son fils; Curiace, amant de Camille; Sabine, femme d'Horace et sœur de Curiace; Camille, amante de Curiace et sœur d'Horace.

Les destinées de Rome et d'Albe (voy. Tite-Live, liv. I, et Denys d'Halicarnasse, *Antiq. rom.*, liv. III) viennent d'être remises aux mains des trois Curiaces et des trois Horaces : le vieil Horace encourage ses enfants au combat.

LE VIEIL HORACE.

Qu'est ceci, mes enfants[2] ? écoutez-vous vos flammes ?
Et perdez-vous encor le temps avec des femmes[3] ?
Prêts à verser du sang, regardez-vous des pleurs ?
Fuyez, et laissez-les déplorer leurs malheurs.
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art et de tendresse :
Elles vous feraient part enfin de leur faiblesse;
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

SABINE.

N'appréhendez rien d'eux; ils sont dignes de vous :
Malgré tous nos efforts, vous en devez attendre
Ce que vous souhaitez et d'un fils et d'un gendre;
Et, si notre faiblesse avait pu les changer,
Nous vous laissons ici pour les encourager.
Allons, ma sœur, allons, ne perdons plus de larmes :
Contre tant de vertus ce sont de faibles armes.
Ce n'est qu'au désespoir qu'il nous faut recourir :
Tigres, allez combattre; et nous, allons mourir.

1. 1639. — La dédicace de cette pièce, adressée à Richelieu, atteste que le poëte était rentré en grâce auprès du puissant cardinal que le succès du *Cid* avait mécontenté. C'est une de celles qui ont fait dire de Corneille « qu'il avait ajouté à l'idée de la grandeur romaine. » L'ordonnance en est vicieuse, l'unité d'action y est violée; « mais, observe Victorin Fabre, dans cette création irrégulière et sublime, pensée principale, situations, personnages, dialogue, tout présente un caractère de force et de grandeur dont il n'y avait point de modèle. »

2. Pour, qu'est-*ce que* ceci : locution qui appartient aujourd'hui à la conversation ordinaire et non à la haute poésie. Néanmoins ce tour, familier et presque vulgaire, sied bien à la simplicité héroïque du personnage.

3. Ce langage, qui serait comique en toute autre circonstance, comme le remarque Voltaire, paraît ici sérieux et presque noble, tant il peint avec vérité la rude physionomie du vieux Romain, l'un de ces caractères où a excellé Corneille.

ACTE II, SCÈNE VIII.

Le vieil Horace, Horace, Curiace.

HORACE.

Mon père, retenez des femmes qui s'emportent
Et, de grâce, empêchez surtout qu'elles ne sortent :
Leur amour importun viendrait avec éclat
Par des cris et des pleurs troubler notre combat;
Et ce qu'elles nous sont ferait qu'avec justice
On nous imputerait ce mauvais artifice.
L'honneur d'un si beau choix serait trop acheté,
Si l'on nous soupçonnait de quelque lâcheté.

LE VIEIL HORACE.

J'en aurai soin. Allez : vos frères vous attendent;
Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent[1].

CURIACE.

Quel adieu vous dirai-je? et par quels compliments...

LE VIEIL HORACE.

Ah! n'attendrissez point ici mes sentiments.
Pour vous encourager, ma voix manque de termes.
Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes,
Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux :
Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux[2].

ACTE III, SCÈNE VI.

Le vieil Horace, Sabine, Camille, Julie.

Le vieil Horace reçoit une fausse nouvelle, qui lui fait croire que ses enfants ont été vaincus.

LE VIEIL HORACE.

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire?

JULIE.

Mais plutôt du combat les funestes effets :
Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits;

1. C'est-à-dire, dont vos pays demandent l'*accomplissement*.

2. Combien elle est touchante, dit La Harpe, « cette larme paternelle qui tombe des yeux de l'inflexible vieillard! » De là ce jugement de Voltaire : « J'ai cherché dans tous les anciens et dans tous les théâtres étrangers une situation pareille, un pareil mélange de grandeur d'âme, de douleur, de bienséance, et je ne l'ai point trouvé. » Il semble aussi à M. Saint-Marc Girardin que cette tendresse est celle que « doit ressentir une grande âme qui se trouble et avoue son trouble. »

Des trois les[1] deux sont morts, son époux seul vous reste.

LE VIEIL HORACE.

O d'un triste combat effet vraiment funeste!
Rome est sujette d'Albe! et, pour l'en garantir,
Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir!
Non, non, cela n'est point : on vous trompe, Julie;
Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie :
Je connais mieux mon sang, il sait mieux son devoir.

JULIE.

Mille de nos remparts comme moi l'ont pu voir.
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses frères;
Mais quand il s'est vu seul contre trois adversaires,
Près d'être enfermé d'eux, sa fuite l'a sauvé.

LE VIEIL HORACE.

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé!
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite!

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes frères!

LE VIEIL HORACE. Tout beau[2], ne les pleurez pas tous :
Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.
Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte;
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte :
Ce bonheur a suivi leur courage invaincu[3],
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince[4],
Ni d'un Etat voisin devenir la province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à notre front;
Pleurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?

LE VIEIL HORACE. Qu'il mourût[5]!

1. On omettrait aujourd'hui cet article.

2. Forme affectionnée de Corneille et qui ne serait plus admise dans le style noble.

3. Revoir sur ce mot la note 1, page 26 de ce volume.

4. Maintenant on retrancherait *point* dans une construction de ce genre.

5. « Voilà, s'écrie Voltaire, ce fameux *qu'il mourût*, ce trait du plus grand sublime, ce mot auquel il n'en est aucun de comparable dans toute l'antiquité.... Que de beautés, et d'où naissent-elles? d'une simple méprise très-naturelle, sans complication d'événements, sans aucune intrigue recherchée, sans aucun effort. » — « Ce qui est sublime dans cette scène, selon la remarque judicieuse de Marmontel, ce n'est pas seulement cette réponse, c'est toute la scène, c'est la gradation des sentiments du vieil Horace et le

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût[1].
N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard sujette :
Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris;
Et c'était de sa vie un assez digne prix.
Il est de tout son sang comptable à sa patrie,
Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie[2] :
Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour,
Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.
J'en romprai bien le cours; et ma juste colère,
Contre un indigne fils usant des droits d'un père[3],
Saura bien faire voir, dans sa punition,
L'éclatant désaveu d'une telle action.

SABINE.

Écoutez un peu moins ces ardeurs généreuses,
Et ne nous rendez point tout à fait malheureuses.

LE VIEIL HORACE.

Sabine, votre cœur se console aisément :
Nos malheurs jusqu'ici vous touchent faiblement.
Vous n'avez point encor de part à nos misères,
Le ciel vous a sauvé votre époux et vos frères;
Si nous sommes sujets, c'est de votre pays :
Vos frères sont vainqueurs quand nous sommes trahis;
Et, voyant le haut point où leur gloire se monte,

développement de ce noble caractère, dont le *qu'il mourût* n'est qu'un dernier éclat. » On peut voir l'article du *Sublime* dans les *Éléments de littérature*.

1. On a blâmé mal à propos ce vers, heureux en ce qu'il atténue ce qui pourrait paraître dur dans le précédent : après le citoyen, c'est l'homme qui parle; au cri de l'honneur échappé de la bouche du premier succède une pensée où le cœur du second se réfugie. La grande beauté de ce caractère du vieil Horace, c'est qu'au patriotisme romain, qui lui fait préférer le pays à ses enfants, il joint cependant la sensibilité d'un père.

2. Pour *a flétri sa gloire :* cette transposition de mots, dont Malherbe nous a déjà offert un exemple, était jadis fort reçue en poésie. C'était tout à la fois une ressource et un ornement. La Fontaine a dit de même, *Fables*, V, 8 :

Que les tièdes zéphyrs *ont l'herbe rajeunie.*

En citant un tour analogue à ceux-là et emprunté à Racine, l'abbé d'Olivet regrettait avec quelque raison, ce semble, la désuétude où des inversions de cette nature étaient tombées parmi nous; et il en prenait occasion d'observer que nos poëtes, généralement timides, s'étaient trop contentés des tours affectés à la prose, tandis qu'ils auraient dû se montrer plus attentifs à maintenir leurs priviléges.

3. A Rome le père de famille était magistrat, et avait sur ses enfants droit de vie et de mort. Il pouvait vendre son fils, et ce n'était qu'après trois ventes successives que son droit expirait. Le mariage même n'affranchissait pas le fils de l'obéissance qu'il devait à son père. « Le sentiment de cette toute-puissance, observe M. Saint-Marc Girardin, devait donner à l'amour paternel, chez les Romains, un caractère particulier de dignité. »

Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.
Mais votre trop d'amour pour cet infâme époux
Vous donnera bientôt à plaindre[1] comme à nous.
Vos pleurs en sa faveur sont de faibles défenses :
J'atteste des grands dieux les suprêmes puissances
Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains,
Laveront dans son sang la honte des Romains.

SABINE.

Suivons-le promptement : la colère l'emporte.
Dieux, verrons-nous toujours des malheurs de la sorte ?
Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands,
Et toujours redouter la main de nos parents[2] ?

Cinna[3].

(Extraits.)

Acte I, Scène III.

Cinna, Émilie et Fulvie, sa confidente.

La conspiration.

ÉMILIE. Cinna, votre assemblée
Par l'effroi du péril n'est-elle point troublée?
Et reconnaissez-vous au front de vos amis
Qu'ils soient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis ?

1. Ce verbe est employé ici, comme neutre, dans le sens du latin *queri*.

2. « Ce dernier vers est de la plus grande beauté : non-seulement il dit ce dont il s'agit, mais il prépare ce qui doit suivre. » (Voltaire.) — « Les trois premiers actes d'*Horace*, pris séparément, sont peut-être, malgré les imperfections qui s'y mêlent, ce que Corneille a fait de plus sublime. » A cette opinion de La Harpe on peut joindre ces paroles de Corneille lui-même dans l'*Examen* de sa tragédie : « C'est une croyance assez générale que cette pièce pourrait passer pour la plus belle des miennes, si les derniers actes répondaient aux premiers. »

3. 1639. Suivant Voltaire, le pinceau de Corneille se montre dans cette pièce le même que dans *Horace*, et l'ordonnance du tableau est cette fois bien supérieure : les trois unités sont ici observées autant que possible, sans que l'action soit gênée, sans que l'auteur paraisse faire le moindre effort. Aussi Voltaire estime-t-il que cette tragédie, qui renferme une grande leçon de mœurs, peut passer, quels qu'en soient les défauts (le principal, c'est que l'intérêt se déplace; d'abord il s'attache à Cinna, puis à Auguste), pour le chef-d'œuvre de Corneille. La Harpe adopte cet avis, qui lui semble être assez généralement reçu. Le sujet est l'une des plus belles actions d'Auguste racontée par Sénèque (*de Clementia*, I, 9). Une conspiration vient d'être tramée contre lui. A la tête de ce complot se trouve Cinna, le petit-fils de Pompée et l'amant d'Émilie, sa complice, dont le père avait été l'une des victimes d'Octave dans les proscriptions du triumvirat.

CINNA.

Jamais contre un tyran entreprise conçue
Ne permit d'espérer une si belle issue :
Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort,
Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord.
Tous s'y montrent portés avec tant d'allégresse,
Qu'ils semblent, comme moi, servir une maîtresse;
Et tous font éclater un si puissant courroux,
Qu'ils semblent tous venger un père, comme vous.

ÉMILIE.

Je l'avais bien prévu, que, pour un tel ouvrage,
Cinna saurait choisir des hommes de courage,
Et ne remettrait pas en de mauvaises mains
L'intérêt d'Émilie et celui des Romains.

CINNA.

Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle
Cette troupe entreprend une action si belle[1] !
Au seul nom de César, d'Auguste et d'empereur,
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère.
« Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux
« Qui doit conclure enfin nos desseins généreux :
« Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome;
« Et son salut dépend de la perte d'un homme,
« Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
« A ce tigre altéré de tout le sang romain.
« Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues?
« Combien de fois changé de partis et de ligues,
« Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,
« Et jamais insolent ni cruel à demi! »
Là, par un long récit de toutes les misères,
Que durant notre enfance ont enduré[2] nos pères,
Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
Je redouble en leur cœur l'ardeur de les punir :
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles,
Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles[3],

1. « Ce discours, dit Voltaire, est un des plus éloquents que nous ayons dans notre langue. » La Harpe le signale aussi parmi les nombreuses beautés de la tragédie de *Cinna*.

2. Pour *endurées :* même après Corneille, on a cru pouvoir se servir ainsi du participe, en le laissant invariable quand le sujet est placé après le verbe. Voltaire approuve cette licence qu'il s'est permise et dont il y a des exemples dans Molière, Racine et J. B. Rousseau. Ils ne manquent pas, non plus, entièrement dans nos auteurs d'aujourd'hui. On remarquera, d'ailleurs, la négligence des mots *durant, endurée,* réunis dans le même vers.

3. Voy. plus haut la même idée rendue par Malherbe, dans l'ode à Marie de Médicis, p. 9

Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté
Nos légions s'armaient contre leur liberté;
Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves
Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves;
Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,
Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers;
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître
Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,
Romains contre Romains, parents contre parents,
Combattaient seulement pour le choix des tyrans[1].
J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuse, inexorable,
Funeste aux gens de bien[2], aux riches, au sénat,
Et, pour tout dire enfin, de leur triumvirat;
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
Pour en représenter les tragiques histoires.
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants;
Rome entière noyée au sang de ses enfants :
Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques;
Le méchant par le prix au crime encouragé;
Le mari par sa femme en son lit égorgé;
Le fils tout dégouttant du meurtre de son père
Et, sa tête à la main, demandant son salaire,
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix[3].
Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,
De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,
Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels?
Mais pourrais-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémissements, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les esprits de tous nos conjurés?
Je n'ai point perdu temps, et voyant leur colère,
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoute en peu de mots : « Toutes ces cruautés,
« La perte de nos biens et de nos libertés,

1. Ici l'on se rappelle le début de la *Pharsale*, supérieurement imité par Corneille : car, ainsi que le remarque M. Naudet, « Corneille a rendu la pensée de Lucain plus explicitement et plus complétement que Lucain lui-même. »

2. Les Bretons s'animant contre les procurateurs romains qui pillent leur pays disent aussi : « Æque discordiam præpositorum, æque concordiam subjectis *exitiosam*. » Tac., *Vie d'Agricola*, c. 15.

3. Quelle énergique peinture des crimes du triumvirat et de ces proscriptions dont Appien a écrit l'histoire!

« Le ravage des champs, le pillage des villes,
« Et les proscriptions et les guerres civiles,
« Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix
« Pour monter sur le trône et nous donner des lois.
« Mais nous pouvons changer un destin si funeste,
« Puisque, de trois tyrans, c'est le seul qui nous reste,
« Et que, juste une fois, il s'est privé d'appui,
« Perdant, pour régner seul, deux méchants comme lui.
« Lui mort, nous n'avons point de vengeur ni de maître[1].
« Avec la liberté Rome s'en va renaître;
« Et nous mériterons le nom de vrais Romains,
« Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.
« Prenons l'occasion alors qu'elle est propice :
« Demain au Capitole il fait un sacrifice;
« Qu'il en soit la victime, et faisons en ces lieux
« Justice à tout le monde, à la face des dieux.
« Là presque pour sa suite il n'a que notre troupe :
« C'est de ma main qu'il prend et l'encens et la coupe,
« Et je veux, pour signal, que cette même main
« Lui donne au lieu d'encens d'un poignard dans le sein.
« Ainsi d'un coup mortel la victime frappée
« Fera voir si je suis du sang du grand Pompée :
« Faites voir, après moi, si vous vous souvenez
« Des illustres aïeux de qui vous êtes nés. »
A peine ai-je achevé, que chacun renouvelle,
Par un noble serment, le vœu d'être fidèle :
L'occasion leur plaît; mais chacun veut pour soi
L'honneur du premier coup que j'ai choisi pour moi.
La raison règle enfin l'ardeur qui les emporte :
Maxime et la moitié s'assurent de la porte;
L'autre moitié me suit et doit l'environner,
Prête au premier signal que je voudrai donner.
Voilà, belle Emilie, à quel point nous en sommes.
Demain, j'attends la haine ou la faveur des hommes,
Le nom de parricide ou de libérateur;
César, celui de prince ou d'un usurpateur[2].
Du succès qu'on obtient contre la tyrannie
Dépend ou notre gloire ou notre ignominie;
Et le peuple, inégal à l'endroit[3] des tyrans,
S'il les déteste morts, les adore vivants.
Pour moi, soit que le ciel me soit dur ou propice,

1. Voltaire a proposé pour ce vers, dont l'expression manque de netteté, cette correction, que l'on peut accepter comme heureuse :

Mort, il est sans vengeur et nous sommes sans maître.

2. *D'usurpateur*, demanderait ici la régularité grammaticale.
3. *Dont le jugement varie à l'égard...* : latinisme, ou plutôt forme négligée.

Qu'il m'élève à la gloire ou me livre au supplice,
Que Rome se déclare ou pour ou contre nous,
Mourant pour vous servir, tout me semblera doux.

ÉMILIE.

Ne crains point de succès qui souille ta mémoire :
Le bon et le mauvais sont égaux pour ta gloire;
Et, dans un tel dessein, le manque de bonheur
Met en péril ta vie, et non pas ton honneur.
Regarde le malheur de Brute et de Cassie :
La splendeur de leur nom en est-elle obscurcie?
Sont-ils morts tout entiers[1] avec leurs grands desseins?
Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains?
Leur mémoire dans Rome est encor précieuse
Autant que de César la vie est odieuse.
Si leur vainqueur y règne, ils y sont regrettés,
Et par les vœux de tous leurs pareils souhaités.
Va marcher sur leurs pas où l'honneur te convie :
Mais ne perds pas le soin de conserver ta vie[2].

Acte IV, Scène II.

Irrésolution d'Auguste. Le complot vient de lui être révélé : quel parti va-t-il prendre à l'égard de ses auteurs?

AUGUSTE, *seul*[3].

Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie[4]
Les secrets de mon âme et le soin de ma vie?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si donnant des sujets il ôte des amis,
Si tel est le destin des grandeurs souveraines
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines,
Et si votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'est sûr : qui peut tout doit tout craindre[5].

1. *Non omnis moriar*, a dit Horace; et Racine, d'après ce double exemple :

Ne laisser aucun nom et mourir *tout entier*....

2. Remarquez comme ce seul vers plein de réserve, en découvrant l'amour d'Émilie pour Cinna, contribue à nous intéresser au sort des deux conspirateurs.

3. C'est là, dit Voltaire, une occasion « où un monologue est bien placé (en effet, deux sentiments contraires partagent l'âme d'Auguste et rendent cette lutte intérieure vraie et dramatique) : celui-ci est bien écrit, les vers en sont beaux, les réflexions sont justes, intéressantes : ce morceau est digne du grand Corneille. »

4. Pour *confie :* le verbe *fier* n'est plus employé que comme réfléchi.

5. De là cette éloquente expression par laquelle Tacite a peint l'état des

Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné!
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
De combien[1] ont rougi les champs de Macédoine,
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte, et revois tout d'un temps
Pérouse au sien noyée et tous ses habitants;
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur[2] enfonças le couteau;
Et puis ose accuser le destin d'injustice
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que, par ton exemple, à ta perte guidés
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés!...
Mais que mon jugement au besoin m'abandonne!
Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne?
Toi dont la trahison me force à retenir
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir[3],
Me traite en criminel, et fait seule mon crime,
Relève pour l'abattre un trône illégitime,
Et, d'un zèle effronté couvrant son attentat,
S'oppose pour me perdre au bonheur de l'Etat?
Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre!
Tu vivrais en repos après m'avoir fait craindre[4]!
Non, non, je me trahis moi-même d'y penser :
Qui pardonne aisément invite à l'offenser.
Punissons l'assassin, proscrivons les complices...
Mais quoi! toujours du sang, et toujours des supplices!
Ma cruauté se lasse, et ne peut s'arrêter :
Je veux me faire craindre, et ne fais qu'irriter
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile;
Une tête coupée en fait renaître mille,

empereurs romains : *pavebant terrebantque.* Claudien a dit aussi :

Qui terret, plus ipse timet....;

et Racine, *Britannicus*, IV, III :

Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre.

Cf. Cicéron, *de Off.*, II, 7.

1. *De fleuves de sang*, faut-il sous-entendre : ce qui est un peu forcé.
2. Toranius, le père d'Emilie.
3. Il faut voir, à ce sujet, la première scène de l'acte II, l'un des plus beaux passages de la tragédie dans laquelle Cinna, consulté par Auguste, lui a donné le conseil de garder, pour le bien public, la souveraine puissance.
4. C'est-à-dire, après m'avoir fait trembler : forme reproduite peu de vers après, mais dans un sens différent.

Et le sang répandu de mille conjurés
Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés.
Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute :
Meurs ; et dérobe-lui la gloire de ta chute.
Meurs : tu ferais pour vivre un lâche et vain effort,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
Pour te faire périr tour à tour s'intéresse;
Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir ;
Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre ou mourir :
La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste
Ne vaut pas l'acheter[1] par un prix si funeste ;
Meurs, mais quitte du moins la vie avec éclat;
Eteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat,
A toi-même en mourant immole ce perfide;
Contentant ses désirs, punis son parricide;
Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,
En faisant qu'il le voie et n'en jouisse pas.
Mais jouissons plutôt nous-mêmes de sa peine;
Et, si Rome nous hait, triomphons de sa haine.
O Romains! ô vengeance! ô pouvoir absolu!
O rigoureux combat d'un cœur irrésolu
Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose!
D'un prince malheureux ordonnez quelque chose.
Qui des deux dois-je suivre, et duquel m'éloigner?
Ou laissez-moi périr ou laissez-moi régner[2].

Acte V, Scène I.

Auguste, Cinna.

Les conseils de Livie, femme d'Auguste, lui ont persuadé d'embrasser le parti de la clémence : il appelle auprès de lui Cinna, pour le convaincre de son crime et pour le lui pardonner.

AUGUSTE.

Prends un siége, Cinna, prends, et sur toute chose
Observe exactement la loi que je t'impose :
Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours;
D'aucun mot, d'aucun cri, n'en interromps le cours;
Tiens ta langue captive ; et, si ce grand silence

1. Ellipse empruntée à l'Italie, dit Voltaire : tour vif et excellent dont Corneille enrichissait notre langue poétique.

2. Très-beau vers, qui joint au mérite de résumer fortement la situation celui de peindre avec éloquence le vide douloureux de cette âme accablée sous le poids de sa fortune.

A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre après tout à loisir :
Sur ce point seulement contente mon désir.

CINNA.

Je vous obéirai, seigneur.

AUGUSTE. Qu'il te souvienne
De garder ta parole, et je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna[1] ; mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père, et les miens :
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance ;
Et, lorsqu'après leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine, enracinée au milieu de ton sein,
T'avait mis contre moi les armes à la main :
Tu fus mon ennemi même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu me pus connaître ;
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce sang qui t'avait fait du contraire parti.
Autant que tu l'as pu les effets l'ont suivie :
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie ;
Je te fis prisonnier pour te combler de biens ;
Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens.
Je te restituai d'abord ton patrimoine ;
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine,
Et tu sais que depuis, à chaque occasion,
Je suis tombé pour toi dans la profusion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées[2] ;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire :
De la façon, enfin, qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène,
Après tant de faveur montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident,
Et te fis, après lui, mon plus cher confident :
Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue

1. Il faut ici rappeler ce jugement de Lemercier, dans son *Cours de Littérature* : « Nul orateur n'imprima mieux que Corneille, dans les scènes augustes, le ton majestueux et grave qui ajoute à la dignité des sentiments et des pensées. » Dans ce discours notamment, qu'il emprunte à Sénèque en surpassant son modèle, et qui est l'un des plus beaux morceaux de notre langue, le poëte a montré, pour parler avec La Harpe, « qu'il avait dans son âme le sentiment de la vraie grandeur et qu'il en connaissait l'expression. »

2. Exemple de construction interrompue que les grammairiens appellent *anacoluthe*.

Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis,
Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis.
Bien plus, ce même jour, je te donne Emilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur et tant de gloire
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire :
Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

CINNA.

Moi! seigneur, moi, que j'eusse une âme si traîtresse!
Qu'un si lâche dessein...

AUGUSTE. Tu tiens mal ta promesse :
Sieds-toi[1], je n'ai pas dit encor ce que je veux.
Tu te justifieras après, si tu le peux :
Ecoute cependant, et tiens mieux ta parole.
Tu veux m'assassiner demain, au Capitole,
Pendant le sacrifice, et ta main pour signal
Me doit au lieu d'encens donner le coup fatal :
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre et te prêter main-forte.
Ai-je de bons avis ou de mauvais soupçons?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé[2];
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé :
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
Et qui, désespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister[3].
Tu te tais maintenant, et gardes le silence,
Plus par confusion que par obéissance.

1. On ne dit plus *se seoir*, mais seulement *s'asseoir*. Ainsi le temps, par les caprices de l'usage, ne cesse de se jouer des mots qu'il modifie ou abolit, sans toutefois que son pouvoir s'étende aux œuvres qu'a consacrées le génie.

2. Auguste, lorsqu'il consultait Cinna et Maxime sur son prétendu dessein de renoncer à l'empire, leur avait adressé ce vers :

Vous qui me tenez lieu d'Agrippe et de Mécène....

3. Corneille a développé admirablement ces vers de Lucain dans le premier livre de la *Pharsale* :

Hinc usura vorax, avidumque in tempora fœnus
Et concussa fides et *multis utile bellum*.

Cf. Salluste, *Catilina*, c. 13 et 14.

Quel était ton dessein, et que prétendais-tu
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son salut désormais dépend d'un souverain,
Qui pour tout conserver tienne tout en sa main;
Et si sa liberté te faisait entreprendre[1],
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre :
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'État,
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel était donc ton but? d'y régner en ma place?
D'un étrange malheur son destin le menace,
Si pour monter au trône et lui donner la loi
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi,
Si jusques à ce point son sort est déplorable,
Que tu sois après moi le plus considérable,
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main[2].
Apprends à te connaître, et descends en toi-même :
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime;
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux;
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux :
Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
Ose me démentir : dis-moi ce que tu vaux;
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire et ton pouvoir en vient;
Elle seule t'élève et seule te soutient :
C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne;
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne,
Et pour te faire choir je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui[3].
J'aime mieux toutefois céder à ton envie;
Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie :

1. Pour *former cette entreprise :* ce verbe ne s'emploierait plus ainsi d'une manière absolue.

2. Racine, à son début, les yeux attachés sur Corneille, a dit en l'imitant, *Alex.*, II, 2 :

> Si le monde penchant n'a plus que cet appui,
> Je le plains et vous plains vous-même autant que lui.

3. On a critiqué les sentiments exprimés ici par Auguste, sans songer que la sévérité même de ces paroles était le seul et assez légitime châtiment qu'il infligeait à Cinna. Ne devait-il pas, même pour le tenir en garde contre le retour de ses illusions et de ses mauvais desseins, le ramener à un juste sentiment de sa situation ?

Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens[1],
Et tant d'autres enfin, de qui les grands courages
Des héros de leur sang sont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règnes sur eux?
Parle, parle, il est temps...

Acte V, Scène III.

Auguste, Livie, Cinna, Maxime, Émilie, Fulvie (confidente d'Émilie).

Auguste est instruit de la trahison d'Émilie, et il a déjà appris celle de son autre confident Maxime; mais ces épreuves multipliées ne font qu'élever sa grande âme. Entouré des coupables qui attendent leur arrêt de sa bouche, il va prononcer leur pardon.

AUGUSTE.

En est-ce assez, ô ciel! et le sort pour me nuire
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire?
Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers;
Je suis maître de moi comme de l'univers :
Je le suis, je veux l'être. O siècles! ô mémoire,
Conservez à jamais ma dernière victoire :
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie[2] :
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie;
Et, malgré la fureur de ton lâche dessein,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler :
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler[3].

1. On francisait alors tous les noms propres latins, comme on a pu déjà le voir : goût auquel sont revenus de nos jours quelques poëtes, mais qu'il ne faut suivre que dans une juste mesure. L'usage autorise et même impose *Tite-Live*, *Valère-Maxime*, *etc.*; il interdit *Cosse*, *Crasse* ou *Brute*, admis au temps de Corneille.

2. Voilà le passage qui faisait verser des larmes au grand Condé; larmes, a dit Voltaire, « qui n'appartiennent qu'à de belles âmes, » et que ce vers de Boileau a noblement rappelées :

Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille.

3. L'admiration publique a tellement consacré les paroles prêtées à Auguste par Corneille « qu'on croirait, dit La Harpe, qu'il n'a pu s'exprimer

Avec cette beauté[1] que je t'avais donnée,
Reçois le consulat pour la prochaine année[2]...

Polyeucte[3].

(Extraits.)

Acte I, Scène III.

Pauline, Stratonice.

Félix, sénateur romain et gouverneur de l'Arménie, a marié depuis peu sa fille Pauline à Polyeucte, jeune homme illustre de ce pays, d'un mérite égal à sa haute noblesse. Mais celui-ci, éclairé par les conseils de l'un de ses amis, Néarque, est sur le point d'abjurer le paganisme, malgré les édits cruels portés contre les chrétiens. Pauline pressent les malheurs qui vont l'accabler : un songe redouble son effroi.

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévère[4],
La vengeance à la main, l'œil ardent de colère :
Il n'était point couvert de ces tristes lambeaux
Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux;

autrement; et la conversation d'Auguste et de Cinna ne sera jamais autre chose que les vers qu'on a retenus de Corneille. »

1. Emilie : forme qui appartient au langage de la galanterie mis en vogue au dix-septième siècle par l'hôtel de Rambouillet et par les romans de mademoiselle de Scudéry. Nos poëtes tragiques ont eu longtemps le tort d'admettre dans leurs vers ces expressions qui ne conviennent qu'à la comédie.

2. Il faut ici se rappeler une excellente observation que Saint-Evremond a faite, en traitant *de la Tragédie ancienne et moderne* : « Ce qu'on doit rechercher dans la tragédie, avant toute chose, c'est une grandeur d'âme bien exprimée, qui excite en nous une tendre admiration. Il y a dans cette admiration quelque ravissement pour l'esprit: le courage y est élevé, l'âme y est touchée. »

3. 1640. La tragédie chrétienne de *Polyeucte martyr*, imprimée seulement en 1644, fut dédiée à la reine régente. C'est dans le milieu du troisième siècle après Jésus-Christ, au temps des persécutions dirigées contre les chrétiens et sous l'empire de Dèce, que s'accomplit le fait qui est le sujet de ce drame : au dire des meilleurs critiques, dont quelques-uns le jugent supérieur même à *Cinna*, il marque le plus haut point de la carrière ascendante de Corneille et la pleine maturité de son génie. On a prétendu qu'avant d'être représenté, *Polyeucte* fut lu par l'auteur à l'hôtel de Rambouillet, et qu'il n'obtint qu'un très-médiocre succès auprès de cette compagnie, trop amie du bel esprit; le public vengea Corneille. La Harpe a fait remarquer avec raison que la principale beauté de cette pièce résidait dans le caractère de Polyeucte et celui de Pauline, aussi bien conçus que bien traités.

4. C'était un chevalier romain, favori de l'empereur Dèce : jadis il avait recherché la main de Pauline, qui répondait à son amour; mais, séparée de lui, elle avait fini par consentir à une autre alliance, dans la pensée que Sévère avait trouvé la mort sur un champ de bataille.

Il n'était point percé de ces coups pleins de gloire
Qui, retranchant sa vie, assurent sa mémoire;
Il semblait triomphant, et tel que sur son char
Victorieux dans Rome entre notre César.
Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue,
« Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due,
Ingrate, m'a-t-il dit, et, ce jour expiré,
Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré. »
A ces mots j'ai frémi, mon âme s'est troublée;
Ensuite des chrétiens une impie assemblée,
Pour avancer l'effet de ce discours fatal,
A jeté Polyeucte aux pieds de son rival.
Soudain à son secours j'ai réclamé mon père;
Hélas! c'est de tout point ce qui me désespère,
J'ai vu mon père même, un poignard à la main,
Entrer le bras levé pour lui percer le sein :
Là, ma douleur trop forte a brouillé ces images;
Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages[1].
Je ne sais ni comment ni quand ils l'ont tué,
Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué[2].

Acte II, Scène VI.

Polyeucte, Néarque.

Polyeucte, devenu chrétien, veut entraîner Néarque au temple pour y renverser les idoles.

NÉARQUE.
Où pensez-vous aller?
POLYEUCTE. Au temple, où l'on m'appelle.
NÉARQUE.
Quoi! vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle!
Oubliez-vous déjà que vous êtes chrétien?
POLYEUCTE.
Vous par qui je le suis, vous en souvient-il bien?
NÉARQUE.
J'abhorre les faux dieux.
POLYEUCTE. Et moi, je les déteste.
NÉARQUE.
Je tiens leur culte impie.

1. *Rages* ne se dit plus au pluriel : c'est une perte pour le style tragique.

2. Voltaire a rapproché ce songe de celui d'Athalie (acte II, sc. v) : il donne avec raison la préférence au dernier, parce qu'il est le nœud même de la pièce : le songe de Pauline, au contraire, n'est pas nécessaire à l'action, mais il est intéressant, pathétique; de plus, il justifie les terreurs de Pauline et prépare les événements qui vont suivre.

POLYEUCTE. Et je le tiens funeste.

NÉARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE. Je les veux renverser,
Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser.
Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes :
C'est l'attente du ciel, il nous la faut remplir;
Je viens de le promettre, et je vais l'accomplir.
Je rends grâces au Dieu que tu m'as fait connaître
De cette occasion qu'il a si tôt fait naître,
Où déjà sa bonté, prête à me couronner,
Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner[1].

NÉARQUE.

Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modère.

POLYEUCTE.

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révère.

NÉARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE. Je la cherche pour lui.

NÉARQUE.

Et si ce cœur s'ébranle?

POLYEUCTE. Il sera mon appui.

NÉARQUE.

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE.

Plus elle est volontaire, et plus elle mérite.

NÉARQUE.

Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.

POLYEUCTE.

On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir.

NÉARQUE.

Mais dans ce temple enfin la mort est assurée.

POLYEUCTE.

Mais dans le ciel déjà la palme est préparée.

NÉARQUE.

Par une sainte vie il faut la mériter.

POLYEUCTE.

Mes crimes en vivant me la pourraient ôter.

1. On a blâmé ce zèle ardent de Polyeucte : c'est là une critique bien étroite. Rien n'est plus naturel et plus dramatique que cet enthousiasme qui porte Polyeucte à confesser généreusement sa foi : c'est le néophyte qui court au-devant du martyre. Les préventions de Voltaire contre le christianisme se trahissent dans son appréciation des caractères de Polyeucte et de Néarque : c'est ainsi qu'il parle du dernier « comme d'un convulsionnaire qui a ensorcelé un jeune imprudent. » Tout au contraire, Corneille dans cette scène admirable met en opposition la généreuse témérité du nouveau converti et la prudente sagesse du vieillard chrétien.

Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure?
Quand elle ouvre le ciel, peut-elle sembler dure?
Je suis chrétien, Néarque, et le suis tout à fait,
La foi que j'ai reçue aspire à son effet :
Qui fuit croit lâchement et n'a qu'une foi morte.

NÉARQUE.

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe;
Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE.

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NÉARQUE.

Vous voulez donc mourir?

POLYEUCTE. Vous aimez donc à vivre?

NÉARQUE.

Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre.
Sous l'horreur des tourments je crains de succomber.

POLYEUCTE.

Qui marche assurément[1] n'a point peur de tomber :
Dieu fait part au besoin de sa force infinie;
Qui craint de le nier, dans son âme le nie;
Il croit le pouvoir faire[2] et doute de sa foi.

NÉARQUE.

Qui n'appréhende rien présume trop de soi.

POLYEUCTE.

J'attends tout de sa grâce, et rien de ma faiblesse.
Mais loin de me presser, il faut que je vous presse !
D'où vient cette froideur?

NÉARQUE. Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE.

Il s'est offert pourtant, suivons ce saint effort,
Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles.
Il faut (je me souviens encor de vos paroles)
Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang,
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Hélas ! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
Que vous me souhaitiez, et que je vous souhaite?
S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux
Qu'à grand'peine chrétien j'en montre plus que vous?

NÉARQUE.

Vous sortez du baptême, et ce qui vous anime
C'est sa grâce qu'en vous n'affaiblit aucun crime;

1. C'est-à-dire *avec assurance*.

2. La pensée de ce vers est celle-ci : « Il croit pouvoir *se défier de sa force*, et véritablement *il doute de sa foi* ; » mais il faut avouer que l'expression trop concise de Corneille manque de netteté.

Comme encor tout entière[1] elle agit pleinement,
Et tout semble possible à son feu véhément.
Mais cette même grâce en moi diminuée,
Et par mille péchés sans cesse exténuée[2],
Agit aux grands effets avec tant de langueur,
Que tout semble impossible à son peu de vigueur.
Cette indigne mollesse et ces lâches défenses
Sont des punitions qu'attirent mes offenses;
Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,
Me donne votre exemple à me fortifier[3].
Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes;
Puissé-je vous donner l'exemple de souffrir,
Comme vous me donnez celui de vous offrir!

POLYEUCTE.

A cet heureux transport que le ciel vous envoie,
Je reconnais Néarque, et j'en pleure de joie.
Ne perdons plus de temps, le sacrifice est prêt,
Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt;
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule;
Allons en éclairer l'aveuglement fatal,
Allons briser ces dieux de pierre et de métal,
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste,
Faisons triompher Dieu : qu'il dispose du reste.

Acte IV, Scène III.

Polyeucte, Pauline.

Polyeucte est entré dans le temple : il a troublé le sacrifice et renversé les images des faux dieux. Il a été arrêté : toutefois son beau-père cherche à le sauver : sa femme s'efforce de lui faire abjurer ce qu'elle appelle son erreur. On l'amène devant elle entouré de gardes.

POLYEUCTE.

Madame, quel dessein vous fait me demander?
Est-ce pour me combattre ou pour me seconder?

PAULINE.

Vous n'avez point ici d'ennemis que vous-même :
Seul vous vous haïssez lorsque chacun vous aime;

1. Cette construction paraîtrait dure aujourd'hui; elle a cependant une brièveté énergique qui lui est propre. — *Pleinement*, c'est-à-dire avec la *plénitude de son effet*, *de ses grâces*.

2. *Affaiblie*.... L'étymologie latine (*tennis*) donne le vrai sens du mot.

3. *Pour me fortifier*.... Cet emploi de la préposition *à* est fréquent au dix-septième siècle.

Daignez considérer le sang d'où vous sortez,
Vos grandes actions, vos rares qualités ;
Chéri de tout le peuple, estimé chez le prince,
Gendre du gouverneur de toute la province ;
Et n'abandonnez pas à la main du bourreau
Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau.

POLYEUCTE.

J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle.
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle :
Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin,
Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie,
Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie,
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,
Et ne peut m'assurer de celui qui le suit?

PAULINE.

Voilà de vos chrétiens les ridicules songes :
Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges.
Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux!
Mais, pour en disposer, ce sang est-il à vous?
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage ;
Le jour qui vous la donne en même temps l'engage :
Vous la devez au prince, au public, à l'État.

POLYEUCTE.

Je la voudrais pour eux perdre dans un combat :
Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne;
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne.
Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort?

PAULINE.

Quel Dieu!

POLYEUCTE. Tout beau, Pauline; il entend vos paroles :
Et ce n'est pas un Dieu comme vos dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissants, mutilés,
De bois, de marbre ou d'or, comme vous les voulez[1] :
C'est le dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre ;
Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'âme et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien!

1. Ces dieux que l'homme a faits et qui n'ont point fait l'homme, disait Cyrano de Bergerac dans son *Agrippine*. Cf. J. B. Rousseau, *Od.*, I, 14.

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment : laissez partir Sévère[1].
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir :
Il m'ôte des périls que j'aurais pu courir ;
Et, sans me laisser lieu de tourner en arrière,
Sa faveur me couronne entrant dans la carrière :
Du premier coup de vent il me conduit au port,
Et, sortant du baptême, il m'envoie à la mort.
Si vous pouviez comprendre et le peu qu'est la vie,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie....
Mais que sert de parler de ces trésors cachés
A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés?

PAULINE.

Cruel! car il est temps que ma douleur éclate,
Et qu'un juste reproche accable une âme ingrate :
Est-ce là ce beau feu? sont-ce là tes serments?
Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments?
Je ne te parlais point de l'état déplorable
Où ta mort va laisser ta femme inconsolable ;
Je croyais que l'amour t'en parlerait assez,
Et je ne voulais pas de sentiments forcés :
Mais cette amour[2] si ferme et si bien méritée,
Que tu m'avais promise, et que je t'ai portée,
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir.
Te peut-elle arracher une larme, un soupir?
Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie :
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie[3],
Et ton cœur, insensible à ces tristes appas,
Se figure un bonheur où je ne serai pas!
C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée?
Je te suis odieuse après m'être donnée[4]!

POLYEUCTE.

Hélas!

1. L'empereur Dèce, après avoir vaincu les Perses, grâce à Sévère, l'avait envoyé en Arménie pour faire un sacrifice aux dieux.

2. Ce substantif était alors des deux genres, non-seulement dans les vers, mais dans la prose : il n'est plus guère que masculin maintenant, du moins au singulier; car, au pluriel, il s'emploie encore le plus souvent avec le féminin.

3. Il y a ici une légère irrégularité, *la* se rapportant à un nom indéterminé.

4. Dans cette scène qu'il appelle *sublime*, Voltaire signale particulièrement ces vers comme « tendres, animés, douloureux, naturels et fort à leur place. » — Quant au caractère de Pauline, il sera curieux de le rapprocher de celui de Monime dans *Mithridate*, et de comparer entre elles ces deux excellentes créations de notre théâtre.

PAULINE. Que cet hélas a de peine à sortir!
Encor s'il commençait un heureux repentir,
Que, tout forcé qu'il est, j'y trouverais de charmes!
Mais, courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE.

J'en verse, et plût à Dieu qu'à force d'en verser,
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer!
Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne;
Et, si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs :
Mais si, dans ce séjour de gloire et de lumière,
Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière,
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne;
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne[1] :
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connaître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux? qu'oses-tu souhaiter?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrais acheter.

PAULINE.

Que plutôt!....

POLYEUCTE. C'est en vain qu'on se met en défense :
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu;
Il viendra, mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimère, et m'aimez.

POLYEUCTE. Je vous aime,
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je veux vous y conduire.

1. « Vers admirable! » s'écrie Voltaire. On ajoutera que les grands sentiments ont toujours trouvé dans Corneille un interprète digne d'eux, et qu'il se montre naturellement de niveau avec tous les caractères sublimes.

PAULINE.
Imaginations!
POLYEUCTE. Célestes vérités!
PAULINE.
Étrange aveuglement!
POLYEUCTE. Éternelles clartés!
PAULINE.
Tu préfères la mort à l'amour de Pauline!
POLYEUCTE.
Vous préférez le monde à la bonté divine!
PAULINE.
Va, cruel, va mourir : tu ne m'aimas jamais.
POLYEUCTE.
Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix.
PAULINE.
Oui, je t'y vais laisser : ne t'en mets plus en peine[1]....

ACTE V, SCÈNE III.

Félix, Polyeucte, Pauline.

Profession de foi de Polyeucte.

POLYEUCTE.
Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre et les enfers;
Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie,
Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre :
Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux;
Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieux.
La prostitution, l'adultère, l'inceste,
Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste,
C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels[2].

1. « Quelle grandeur d'âme dans Polyeucte, remarque Châteaubriand en citant ce passage; quel divin enthousiasme et quelle dignité! La gravité et la noblesse du caractère chrétien sont marquées jusque dans ces *vous* opposés aux *tu* de la païenne Pauline. » *Génie du christianisme*, partie II, livre III, c. VIII.

2. Ici il faut comparer Bossuet à Corneille : « Qui oserait raconter les cérémonies des dieux immortels et leurs mystères impurs? Leurs amours, leurs cruautés, leurs jalousies et tous leurs autres excès étaient le sujet de leurs fêtes.... Le crime était adoré, etc. » *Discours sur l'histoire universelle*, II^e^ partie.

J'ai profané leur temple et brisé leurs autels ;
Je le ferais encor, si j'avais à le faire[1].
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,
Même aux yeux du sénat, aux yeux de l'empereur.

FÉLIX.

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur :
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE. Je suis chrétien.

FÉLIX. Impie!

Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien[2].

FÉLIX. Tu l'es! O cœur trop obstiné!
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous?

FÉLIX. A la mort.

POLYEUCTE. A la gloire.

Chère Pauline, adieu : conservez ma mémoire.

PAULINE.

Je te suivrai partout, et mourrai si tu meurs.

POLYEUCTE.

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

FÉLIX.

Qu'on l'ôte de mes yeux et que l'on obéisse :
Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

Acte V, Scène V.

Félix, Pauline, Albin.

Pauline embrasse la foi chrétienne.

PAULINE.

Père barbare, achève, achève ton ouvrage;
Cette seconde hostie[3] est digne de ta rage :
Joins ta fille à ton gendre : ose : que tardes-tu?
Tu vois le même crime, ou la même vertu.

1. Ce vers, dit Voltaire, est dans le *Cid*, et est à sa place dans les deux pièces.

2. « Ce mot, deux fois répété, dit Châteaubriand, égale les plus beaux mots d'*Horace*. Corneille, qui se connaissait si bien en sublime, a senti que l'amour pour la religion pouvait s'élever au dernier degré d'enthousiasme, puisque le chrétien aime Dieu comme la souveraine beauté et le ciel comme sa patrie. » *Génie du christianisme*, II, III, 8.

3. Pour *victime*. Ce substantif, fort employé dans notre ancienne poésie, et qui a perdu le sens où il est pris ici, a été justement regretté par Voltaire.

Ta barbarie en elle a les mêmes matières :
Mon époux, en mourant, m'a laissé ses lumières;
Son sang, dont les bourreaux viennent de me couvrir,
M'a dessillé les yeux, et me les vient d'ouvrir[1].
Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée[2] :
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée;
Je suis chrétienne enfin : n'est-ce point assez dit?
Conserve, en me perdant, ton rang et ton crédit:
Redoute l'empereur, appréhende Sévère;
Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire :
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas;
Je vois Nearque et lui qui me tendent les bras.
Mène, mène-moi voir tes dieux que je déteste :
Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste.
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuissants qu'en leurs mains vous peignez,
Et, saintement rebelle aux lois de la naissance,
Une fois envers toi manquer d'obéissance.
Ce n'est point ma douleur que par là je fais voir :
C'est la grâce qui parle, et non le désespoir.
Le faut-il dire encor? Félix, je suis chrétienne.
Affermis, par ma mort, ta fortune et la mienne :
Le coup à l'un et l'autre en sera précieux,
Puisqu'il t'assure en terre, en m'élevant aux cieux[3].

1. Ces deux expressions semblent identiques à Voltaire : ce n'est pas tout à fait exact. *Dessiller*, dont la racine est *cil*, c'est mettre les yeux en état de s'ouvrir. Le verbe suivant marque une gradation, et il n'y a pas de pléonasme.

2. Rotrou, imitant ce vers admirable, a dit, dans *Saint-Genest*, avec moins de vivacité :

J'ai vu la vérité, je la suis, je l'embrasse.

3. Mais le sang de Polyeucte sera doublement fécond : ce n'est pas seulement Pauline, c'est Félix lui-même qu'il engendre à la foi chrétienne. La conversion de celui-ci termine la tragédie. Il proclame sa foi nouvelle et convie ceux qui l'entourent à recueillir *les sacrés corps des martyrs*, à

. . . . Les baiser, les mettre en digne lieu,
Et faire retentir partout le nom de Dieu.

Rodogune[1].

(Dénoûment.)

Animée d'une haine mortelle contre Rodogune, dont ses deux fils se sont disputé la main, Cléopâtre a conspiré non-seulement la perte de cette princesse, mais celle de ses propres enfants. Antiochus, l'un d'eux, avait conduit au temple Rodogune, qui allait devenir son épouse, et la cérémonie était près de s'accomplir lorsqu'on apprend tout à coup que le frère d'Antiochus, Séleucus, percé d'un coup d'épée, vient de rendre le dernier soupir. L'un des personnages raconte qu'il l'a trouvé baigné dans son sang.

Acte V, Scène IV.

Cléopâtre (reine de Syrie, veuve de Démétrius Nicanor), *Antiochus* (fils de Démétrius et de Cléopâtre), *Rodogune* (sœur de Phraate, roi des Parthes), *Timagène* (ancien gouverneur d'Antiochus et de Séleucus son frère).

TIMAGÈNE (*à Antiochus*).

Avec assez de peine il[2] ouvre un œil mourant;
Et, ce reste égaré de lumière incertaine
Lui peignant son cher frère au lieu de Timagène,
Rempli de votre idée, il m'adresse pour vous
Ces mots où l'amitié règne sur le courroux :
« Une main qui nous fut bien chère
« Venge ainsi le refus d'un coup trop inhumain[3].
« Régnez; et surtout, mon cher frère,
« Gardez-vous de la même main.
« C'est... » La parque à ce mot lui coupe la parole;

1. Cette tragédie, intitulée *Rodogune, princesse des Parthes*, est de 1646 et parut avec une dédicace de l'auteur au prince de Condé. Ce fut un des grands succès de Corneille. Le sujet en est tiré d'Appien, fin des guerres de Syrie, et de Justin. On assure que Corneille préférait cette pièce à toutes ses autres compositions. Il est certain que l'élite des critiques s'est accordée à en reconnaître l'effet théâtral, qui répare, dans une certaine mesure, ce qu'elle offre d'invraisemblable à plusieurs égards. On admire surtout la terreur dramatique qui règne dans le cinquième acte, l'une des plus éclatantes manifestations du génie de Corneille.

2. Séleucus.

3. Cléopâtre avait exigé de ses fils la mort de Rodogune, coupable à ses yeux de prétendre monter sur le trône de Syrie et d'avoir précédemment inspiré une vive passion à l'époux même de cette reine. Quant à Rodogune, elle s'était vengée de cette haine en excitant Antiochus et Séleucus à devenir les meurtriers de leur mère. Il faut dire ici, avec Louis Racine (voy. son *Traité de la poésie*), qu'une telle femme, qui se montre si criminelle, est très-peu digne de la passion que lui ont vouée les deux fils de Cléopâtre.

Sa lumière s'éteint, et son âme s'envole :
Et moi, tout effrayé d'un si tragique sort,
J'accours pour vous en faire un funeste rapport.

ANTIOCHUS.

Rapport vraiment funeste, et sort vraiment tragique,
Qui va changer en pleurs l'allégresse publique.
O frère, plus aimé que la clarté du jour!
O rival, aussi cher que m'était mon amour!
Je te perds, et je trouve en ma douleur extrême
Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort même.
O de ses derniers mots fatale obscurité!
En quel gouffre d'horreur m'as-tu précipité?
Quand j'y pense chercher la main qui l'assassine,
Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine;
Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner,
Fatale obscurité! qui dois-je en soupçonner?
« Une main qui nous fut bien chère! »
Madame, est-ce la vôtre ou celle de ma mère[1]?
Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain ;
Nous vous avons tous deux refusé notre main :
Qui de vous s'est vengée? est-ce l'une, est-ce l'autre
Qui fait agir la sienne au refus de la nôtre?
Est-ce vous qu'en coupable il me faut regarder?
Est-ce vous désormais dont je me dois garder[2]?

CLÉOPATRE.

Quoi! vous me soupçonnez?

RODOGUNE. Quoi! je vous suis suspecte?

ANTIOCHUS.

Je suis amant et fils, je vous aime et respecte;
Mais, quoi que sur mon cœur puissent des noms si doux,
A ces marques enfin je ne connais que vous.
As-tu bien entendu? dis-tu vrai, Timagène?

TIMAGÈNE.

Avant d'en soupçonner la princesse ou la reine,
Je mourrais mille fois; mais enfin mon récit
Contient, sans rien de plus, ce que le prince a dit.

ANTIOCHUS.

D'un et d'autre côté l'action est si noire,
Que, n'en pouvant douter, je n'ose encor la croire.
O quiconque des deux avez versé son sang,

1. « Il n'y a point, observe La Harpe, de situation plus forte; il n'y en a point où l'on ait porté plus loin la terreur, et cette incertitude effrayante qui serre l'âme dans l'atteinte d'un événement qui ne peut être que tragique. Ces mots font frémir ; et ce qui mérite encore plus d'éloges, c'est que la situation est aussi bien dénouée qu'elle est fortement conçue. »

2. « Cette situation est des plus théâtrales, remarque également Voltaire à ce passage : elle ne permet pas aux spectateurs de respirer. »

Ne vous préparez plus à me percer le flanc.
Nous avons mal servi vos haines mutuelles,
Aux jours l'une de l'autre également cruelles ;
Mais si j'ai refusé ce détestable emploi,
Je veux bien vous servir toutes deux contre moi :
Qui que vous soyez donc, recevez une vie
Que déjà vos fureurs m'ont à demi ravie.

RODOGUNE.

Ah ! seigneur, arrêtez.

TIMAGÈNE. Seigneur, que faites-vous ?

ANTIOCHUS.

Je sers ou l'une ou l'autre, et je préviens ses coups.

CLÉOPATRE.

Vivez, régnez heureux.

ANTIOCHUS. Otez-moi donc de doute
Et montrez-moi la main qu'il faut que je redoute,
Qui pour m'assassiner ose me secourir,
Et me sauve de moi pour me faire périr.
Puis-je vivre et traîner cette gêne éternelle[1],
Confondre l'innocente avec la criminelle,
Vivre, et ne pouvoir plus vous voir sans m'alarmer,
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer ?
Vivre avec ce tourment, c'est mourir à toute heure.
Tirez-moi de ce trouble, ou souffrez que je meure,
Et que mon déplaisir[2], par un coup généreux,
Epargne un parricide à l'une de vous deux.

CLÉOPATRE.

Puisque le même jour que ma main vous couronne
Je perds un de mes fils et l'autre me soupçonne,
Qu'au milieu de mes pleurs, qu'il devrait essuyer,
Son peu d'amour me force à me justifier,
Si vous n'en pouvez mieux consoler une mère
Qu'en la traitant d'égal[3] avec une étrangère,
Je vous dirai, seigneur (car ce n'est plus à moi
A nommer autrement et mon juge et mon roi),
Que vous voyez l'effet de cette vieille haine
Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine,

1. « On ne traîne point une gêne ; mais le discours d'Antiochus est si beau, que cette légère faute n'est pas sensible. » Volt. — Il faut, au reste, remarquer que *gêne* signifiait autrefois *torture* et par suite *tourment* ; et c'est ce que Voltaire ne savait pas ou avait oublié, lorsqu'il disait à propos du verbe *gêner* employé par Corneille (*Rodog.*, I, 1) : « Ce mot ne signifie parmi nous qu'*embarrasser, inquiéter*. » Ainsi, trop souvent, Voltaire n'a pas pris garde, en reprochant de prétendues fautes de langage à ce grand homme, qu'il ne pouvait parler que comme on parlait de son temps.

2. « Il faudrait plutôt *désespoir* que *déplaisir*. » Volt.

3. « *Traiter d'égal* était alors une phrase faite pour les deux genres. On écrirait aujourd'hui : *traiter d'égale*. » Volt.

Qu'en son cœur du passé soutient le souvenir,
Et que j'avais raison de vouloir prévenir.
Elle a soif de mon sang, elle a voulu l'épandre[1] :
J'ai prévu d'assez loin ce que j'en viens d'apprendre ;
Mais je vous ai laissé désarmer mon courroux.

A Rodogune.

Sur la foi de ses pleurs je n'ai rien craint de vous,
Madame ; mais, ô dieux ! quelle rage est la vôtre !
Quand je vous donne un fils, vous assassinez l'autre,
Et m'enviez soudain l'unique et faible appui
Qu'une mère opprimée eût pu trouver en lui !
Quand vous m'accablerez, où sera mon refuge ?
Si je m'en plains au roi, vous possédez mon juge ;
Et s'il m'ose écouter, peut-être, hélas ! en vain
Il voudra se garder de cette même main.
Enfin je suis leur mère, et vous leur ennemie ;
J'ai recherché leur gloire, et vous leur infamie ;
Et si je n'eusse aimé ces fils que vous m'ôtez,
Votre abord en ces lieux les eût déshérités.
C'est à lui maintenant, en cette concurrence,
A régler ses soupçons sur cette différence,
A voir de qui des deux il doit se défier,
Si vous n'avez un charme à[2] vous justifier.

RODOGUNE, *à Cléopâtre.*

Je me défendrai mal : l'innocence étonnée
Ne peut s'imaginer qu'elle soit soupçonnée ;
Et n'ayant rien prévu d'un attentat si grand,
Qui l'en veut accuser sans peine la surprend.
Je ne m'étonne point de voir que votre haine
Pour me faire coupable a quitté Timagène[3].
Au moindre jour ouvert de tout jeter sur moi,
Son récit s'est trouvé digne de votre foi.
Vous l'accusiez pourtant, quand votre âme alarmée
Craignait qu'en expirant ce fils vous eût nommée ;
Mais de ses derniers mots voyant le sens douteux,
Vous avez pris soudain le crime entre nous deux.
Certes, si vous voulez passer[4] pour véritable

1. « *Epandre* était un terme heureux qu'on employait, au besoin, au lieu de *répandre* ; ce mot a vieilli. » Volt. — On ajoutera cependant que le même mot se trouve encore chez Boileau et chez plusieurs autres bons auteurs du siècle de Louis XIV, qui semblent l'avoir préféré à *répandre*, enfin jusque dans la *Henriade* de Voltaire.

2. Voltaire remarque, au sujet de ces *belles tirades*, que « les deux princesses parlent exactement comme elles devaient parler. » On ne peut mieux louer leurs discours ; et c'est même le plus solide éloge qui puisse être fait des discours en général.

3. C'est-à-dire, a cessé de le charger.

4. Sens actif, pour *faire passer*.

Que l'une de nous deux de sa mort soit coupable,
Je veux bien par respect ne vous imputer rien :
Mais votre bras au crime est plus fait que le mien ;
Et qui sur un époux fit son apprentissage
A bien pu sur un fils achever son ouvrage.
Je ne dénierai point, puisque vous les savez,
De justes sentiments dans mon âme élevés :
Vous demandiez mon sang ; j'ai demandé le vôtre :
Le roi sait quels motifs ont poussé l'une et l'autre ;
Comme par sa prudence il a tout adouci,
Il vous connaît peut-être, et me connaît aussi.

A Antiochus.

Seigneur, c'est un moyen de vous être bien chère
Que pour don nuptial vous immoler un frère ;
On fait plus : on m'impute un coup si plein d'horreur,
Pour me faire un passage à vous percer le cœur.

A Cléopâtre.

Où fuirais-je de vous après tant de furie,
Madame? et que ferait toute votre Syrie,
Où, seule et sans appui contre mes attentats,
Je verrais...? Mais, seigneur, vous ne m'écoutez pas!

ANTIOCHUS.

Non, je n'écoute rien ; et dans la mort d'un frère
Je ne veux point juger entre vous et ma mère :
Assassinez un fils, massacrez un époux,
Je ne veux me garder ni d'elle ni de vous.
Suivons aveuglément ma triste destinée :
Pour m'exposer à tout achevons l'hyménée.
Cher frère, c'est pour moi le chemin du trépas :
La main qui t'a percé ne m'épargnera pas ;
Je cherche à te rejoindre, et non à m'en défendre,
Et lui veut bien donner tout lieu de me surprendre :
Heureux si sa fureur qui me prive de toi
Se fait bientôt connaître en achevant sur moi[1],
Et si du ciel trop lent à la réduire en poudre,
Son crime redoublé peut arracher la foudre!
Donnez-moi....

RODOGUNE, *l'empêchant de prendre la coupe.*

Quoi, seigneur!

ANTIOCHUS. Vous m'arrêtez en vain :
Donnez.

RODOGUNE. Ah! gardez-vous de l'une et l'autre main!

1. « *Sur moi* dépare un peu ce morceau, qui est très-beau : *achevant* demande absolument un régime. *Tout lieu de me surprendre*, au vers précédent, est trop faible; et *réduire en poudre*, que l'on voit ensuite, trop commun. » Volt.

Cette coupe est suspecte, elle vient de la reine ;
Craignez de toutes deux quelque secrète haine.

CLÉOPATRE.

Qui m'épargnait tantôt ose enfin m'accuser !

RODOGUNE.

De toutes deux, madame, il doit tout refuser.
Je n'accuse personne, et vous tiens innocente ;
Mais il en faut sur l'heure une preuve évidente :
Je veux bien à mon tour subir les mêmes lois,
On ne peut craindre trop pour le salut des rois.
Donnez donc cette preuve ; et, pour toute réplique,
Faites faire un essai par quelque domestique[1].

CLÉOPATRE, *prenant la coupe.*

Je le ferai moi-même[2]. Eh bien ! redoutez-vous
Quelque sinistre effet encor de mon courroux ?
J'ai souffert cet outrage avecque patience.

ANTIOCHUS, *prenant la coupe de la main de Cléopâtre, après qu'elle a bu.*

Pardonnez-lui, madame, un peu de défiance :
Comme vous l'accusez, elle fait son effort
A rejeter sur vous l'horreur de cette mort ;
Et, soit amour pour moi, soit adresse pour elle[3],
Ce soin la fait paraître un peu moins criminelle.
Pour moi, qui ne vois rien, dans le trouble où je suis,
Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abîme d'ennuis,
Attendant qu'en plein jour ces vérités paraissent,
J'en laisse la vengeance aux dieux qui les connaissent,
Et vais sans plus tarder....

RODOGUNE. Seigneur, voyez ses yeux
Déjà tout égarés, troubles et furieux,
Cette affreuse sueur qui court sur son visage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah ! bons dieux ! quelle rage !
Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

ANTIOCHUS, *rendant la coupe à Laonice.*

N'importe, elle est ma mère, il faut la secourir.

CLÉOPATRE.

Va, tu me veux en vain rappeler à la vie ;
Ma haine est trop fidèle, et m'a trop bien servie :

1. Trace odieuse des mœurs de l'Asie et même du monde ancien, où n'existait pas comme chez les modernes, grâce aux lumières du christianisme, la sainte idée du respect qu'il faut également avoir pour la vie de tous les hommes.

2. « Cléopâtre, avalant elle-même le poison préparé pour son fils et pour Rodogune, et se flattant encore de vivre assez pour les voir périr avec elle, forme un dénoûment admirable. » Volt.

3. « On ne peut pas dire : *j'ai de l'adresse pour moi* : il fallait peut-être dire : *soit intérêt pour elle.* » Volt.

Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi;
C'est le seul déplaisir qu'en mourant je reçoi :
Mais j'ai cette douceur dedans cette disgrâce
De ne voir point régner ma rivale en ma place[1].
Règne; de crime en crime enfin te voilà roi.
Je t'ai défait d'un père, et d'un frère, et de moi :
Puisse le ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes!
Puissiez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalousie et que confusion!
Et, pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble!

ANTIOCHUS.

Ah! vivez pour changer cette haine en amour.

CLÉOPATRE.

Je maudirais les dieux s'ils me rendaient le jour.
Qu'on m'emporte d'ici : je me meurs, Laonice.
Si tu veux m'obliger par un dernier service,
Après les vains efforts de mes inimitiés,
Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds.

Le Menteur[2].

(Extraits.)

Acte I, Scène III.

Dorante, Clarice, Cliton.

Dorante, c'est le menteur : il veut se faire valoir auprès d'une personne (Clarice) qu'il vient de rencontrer pour la première fois dans la promenade des Tuileries et avec laquelle il a lié conversation. Cliton est le valet de Dorante.

CLARICE.

Quoi! vous avez donc vu l'Allemagne et la guerre?

1. « *Disgrâce* paraît un mot trop faible dans une aventure si effroyable. » Volt.

2. 1642. Le sujet de cette pièce, à laquelle, suivant Voltaire, « nous devons Molière » (il a reconnu lui-même les obligations qu'il avait à Corneille), est, comme celui du *Cid*, emprunté au théâtre espagnol. « Quand je me suis résolu, dit Corneille, de repasser du héroïque au naïf (on a vu qu'il avait commencé par des comédies), je n'osai descendre de si haut sans m'assurer d'un guide, et me suis laissé conduire au fameux Lope de Véga...

DORANTE.

Je m'y suis fait quatre ans craindre comme un tonnerre[1]

CLITON, *à part.*

Que lui va-t-il conter?

DORANTE. Et durant ces quatre ans
Il ne s'est fait combats, ni siéges importants,
Nos armes n'ont jamais remporté de victoire
Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire :
Mes faits par la gazette en tous lieux divulgués...

CLITON, *le tirant par la basque de son habit.*

Savez-vous bien, monsieur, que vous extravaguez?

DORANTE.

Tais-toi.

CLITON. Vous rêvez, dis-je, ou...

DORANTE. Tais-toi, misérable.

CLITON.

Vous venez de Poitiers, ou je me donne au diable;
Vous en revîntes hier[2].

DORANTE, *à Cliton.* Te tairas-tu, maraud?
(*A Clarice.*)
Mon nom dans nos succès s'était mis assez haut
Pour faire quelque bruit sans beaucoup d'injustice;
Et je suivrais encore un si noble exercice,
N'était que l'autre hiver, faisant ici ma cour[3],
Je vous vis, et je fus retenu par l'amour.
Attaqué par vos yeux, je leur rendis les armes :
Je me fis prisonnier de tant d'aimables charmes;
Je leur livrai mon âme, et ce cœur généreux
Dès ce premier moment oublia tout pour eux.
Vaincre dans les combats, commander dans l'armée,
De mille exploits fameux enfler ma renommée,

Ce n'est ici qu'une copie d'un excellent original qu'il a mis au jour sous le titre de *la Verdad sospechosa*, la Vérité suspecte. » Plus tard, il reconnut que l'auteur était Ruiz de Alarcon. Ce langage atteste, en tout cas, que l'élévation du talent n'avait chez Corneille d'égale que la modestie. — On a remarqué, relativement à la comédie, que nos plus illustres tragiques s'y étaient essayés avec succès, tandis qu'aucun de nos comiques, quelle que fût sa célébrité, n'a fait une tragédie passable.

1. Il est curieux de rapprocher du caractère de Dorante la manière dont Bossuet a peint le menteur (voy. ses *Sermons choisis*, Didot, 1844, p. 469) : « Celui qui s'est engagé dans cette faiblesse honteuse, dit-il, ne trouve plus d'ornements qui soient dignes de ses discours que la hardiesse de ses inventions, etc. »

2. Cet adverbe et généralement les finales des mots terminés en *er* étaient monosyllabes dans notre ancienne poésie. Molière, dans le *Misanthrope*, dit en parlant d'un sonnet :

Oui, hier, il me fut lu dans une compagnie.

3. *Au roi*, faut-il sous-entendre.

Et tous ces nobles soins qui m'avaient su ravir
Cédèrent aussitôt à ceux de vous servir.

Acte I, Scène V.

Dorante, Cliton, Alcippe, Philiste

Deux jeunes gens, Alcippe et Philiste, dont le premier recherche la main de Clarice, s'entretenaient d'une sérénade qui lui avait été donnée sur l'eau, et dont ils ne connaissaient pas l'auteur, lorsque Dorante, leur ami, les accoste et juge à propos de s'en attribuer le mérite.

DORANTE.
Et vous ne savez point celui qui l'a donnée!
ALCIPPE.
Vous en riez!
DORANTE. Je ris de vous voir étonné
D'un divertissement que je me suis donné...
(*A Cliton qui vient lui parler à l'oreille.*)
Tais-toi; si jamais plus tu me viens avertir....
CLITON.
J'enrage de me taire et d'entendre mentir.
PHILISTE, *à Alcippe.*
Voyez qu'heureusement dedans cette rencontre
Votre rival lui-même à vous-même se montre.
DORANTE, *revenant à eux.*
Comme à mes chers amis je vous veux tout conter.
J'avais pris cinq bateaux pour mieux tout ajuster :
Les quatre contenaient quatre chœurs de musique,
Capables de charmer le plus mélancolique.
Au premier, violons; en l'autre, luths et voix;
Des flûtes, au troisième; au dernier, des hautbois,
Qui tour à tour dans l'air poussaient des harmonies
Dont on pouvait nommer les douceurs infinies.
Le cinquième était grand, tapissé tout exprès
De rameaux enlacés pour conserver le frais,
Dont chaque extrémité portait un doux mélange
De bouquets de jasmin, de grenade et d'orange.
Je fis de ce bateau la salle du festin :
Là je menai l'objet qui fait seul mon destin;
De cinq autres beautés la sienne fut suivie,
Et la collation fut aussitôt servie.
Je ne vous dirai point les différents apprêts,
Le nom de chaque plat, le rang de chaque mets;
Vous saurez seulement qu'en ce lieu de délices

On servit douze plats, et qu'on fit six services,
Cependant que les eaux, les rochers et les airs
Répondaient aux accents de nos quatre concerts.
Après qu'on eut mangé, mille et mille fusées
S'élançant vers les cieux, ou droites ou croisées,
Firent un nouveau jour, d'où tant de serpenteaux
D'un déluge de flamme attaquèrent les eaux,
Qu'on crut que, pour leur faire une plus rude guerre
Tout l'élément du feu tombait du ciel en terre.
Après ce passe-temps on dansa jusqu'au jour,
Dont le soleil jaloux avança le retour.

ALCIPPE.

Certes, vous avez grâce à conter ces merveilles :
Paris, tout grand qu'il est, en voit peu de pareilles.

DORANTE.

J'avais été surpris; et l'objet de mes vœux
Ne m'avait tout au plus donné qu'une heure ou deux.

PHILISTE.

Cependant l'ordre est rare et la dépense belle.

DORANTE.

Il s'est fallu passer à[1] cette bagatelle :
Alors que le temps presse, on n'a pas à choisir.

ALCIPPE.

Adieu : nous nous verrons avec plus de loisir.

DORANTE.

Faites état de moi[2].

ALCIPPE, *à Philiste, en s'en allant.*

Je meurs de jalousie!

PHILISTE, *à Alcippe.*

Sans raison toutefois votre âme en est saisie :
Les signes du festin ne s'accordent pas bien.

ALCIPPE, *à Philiste.*

Le lieu s'accorde, et l'heure; et le reste n'est rien.

Acte I, Scène VI.

Dorante, Cliton.

CLITON.

Monsieur, puis-je à présent parler sans vous déplaire?

DORANTE.

Je remets à ton choix de parler ou te taire.
Mais quand tu vois quelqu'un, ne fais plus l'insolent.

1. Pour *il a fallu se contenter de* : ce tour est hors d'usage aujourd'hui.
2. Cette formule de civilité, qui a vieilli, signifiait : *comptez sur moi, sur mon dévouement.*

CLITON.

Votre ordinaire est-il de rêver en parlant?

DORANTE.

Où me vois-tu rêver?

CLITON. J'appelle rêveries
Ce qu'en d'autres qu'un maître on nomme menteries :
Je parle avec respect.

DORANTE. Pauvre esprit!

CLITON. Je le perds
Quand je vous ois[1] parler de guerre et de concerts.
Vous voyez sans péril nos batailles dernières,
Et faites des festins qui ne vous coûtent guères.
Pourquoi depuis un an vous feindre de retour?

DORANTE.

J'en montre plus de flamme, et j'en fais mieux ma cour...
Tout le secret[2] ne gît qu'en un peu de grimace;
A mentir à propos, jurer de bonne grâce,
Etaler force mots qu'elles n'entendent pas;
Faire sonner Lamboy, Jean de Vert et Galas[3];
Nommer quelques châteaux de qui les noms barbares
Plus ils blessent l'oreille, et plus leur semblent rares;
Avoir toujours en bouche angles, lignes, fossés,
Vedette, contrescarpe et travaux avancés[4];
Sans ordre et sans raison, n'importe, on les étonne
On leur fait admirer les baies[5] qu'on leur donne;
Et tel, à la faveur d'un semblable débit,
Passe pour homme illustre et se met en crédit.

CLITON.

Mais parlons du festin : Urgande et Mélusine[6]
N'ont jamais sur-le-champ mieux fourni leur cuisine;
Vous allez au delà de leurs enchantements :
Vous seriez un grand maître à faire des romans.
Ayant si bien en main le festin et la guerre,
Vos gens en moins de rien courraient toute la terre;

1. C'était l'indicatif présent du verbe *ouïr*, synonyme d'*entendre*, dont le futur était *j'orrai* : presque tous les temps de ce verbe sont tombés en désuétude.

2. Pour captiver l'attention des dames, sous-entendu.

3. Généraux de l'empereur d'Allemagne Ferdinand III, qui prirent part à la guerre de Trente ans.

4. Termes de fortifications et de guerre.

5. *Contes que l'on fait à quelqu'un pour se moquer de lui.* Cette locution, qui a vieilli, produit d'ailleurs dans la versification un effet désagréable. « Il faut éviter soigneusement de tels mots au milieu des vers, dit Voltaire, et ne les jamais faire rencontrer par des syllabes qui les heurtent. On est obligé de faire *baies* de deux syllabes, et ce son est très-désagréable : c'est ce qu'on appelle le demi-hiatus. »

6. Fées, magiciennes célèbres, dont il est souvent question dans nos romans de chevalerie.

Et ce serait pour vous des travaux fort légers
Que d'y mêler partout la pompe et les dangers.
Ces hautes fictions vous sont bien naturelles

DORANTE.

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles;
Et sitôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer
Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'étonner,
Je le sers aussitôt d'un conte imaginaire
Qui l'étonne lui-même et le force à se taire[1]....

Acte V, Scène II.

Géronte (c'est le père de Dorante) vient de reconnaître qu'il a été dupe des mensonges de son fils.

GÉRONTE, *seul.*

O vieillesse facile[2]! ô jeunesse impudente!
O de mes cheveux gris honte trop évidente!
Est-il dessous le ciel père plus malheureux?
Est-il affront plus grand pour un cœur généreux?
Dorante n'est qu'un fourbe; et cet ingrat que j'aime,
Après m'avoir fourbé, me fait fourber moi-même;
Et d'un discours en l'air qu'il forge en imposteur,
Il me fait le trompette et le second auteur!
Comme si c'était peu pour mon reste de vie
De n'avoir à rougir que de son infamie,
L'infâme, se jouant de mon trop de bonté,
Me fait encor rougir de ma crédulité!

1. Cf. la fable de La Fontaine intitulée : le *Dépositaire infidèle,* liv. IX, fab. 1.

2. A cette comédie qui offre, comme dit Voltaire, les plus comiques situations, le pathétique est aussi mêlé avec beaucoup de bonheur. En cela, l'auteur ne dénature pas le genre; il l'étend, il l'agrandit, comme l'avaient fait parfois les anciens. Si, comme le remarque Voltaire, le génie mâle de Corneille quitte ici le ton familier, c'est que le sujet qu'il traite l'oblige d'élever la voix. Horace a autorisé cette liberté dans son *Art poétique* :

Iratusque Chremes tumido delitigat ore.

Acte V, Scène III[1].

Géronte, Dorante, Cliton.

GÉRONTE.

Êtes-vous gentilhomme?

DORANTE, *à part.* Ah! rencontre fâcheuse!

(*A son pere.*)

Étant sorti de vous[2], la chose est peu douteuse.

GÉRONTE.

Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi?

DORANTE.

Avec toute la France aisément je le croi[3].

GÉRONTE.

Et ne savez-vous point avec toute la France
D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,
Et que la vertu seule a mis en ce haut rang
Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang?

DORANTE.

J'ignorerais un point que n'ignore personne,
Que la vertu l'acquiert, comme le sang le donne.

GÉRONTE.

Où le sang a manqué si la vertu l'acquiert,
Où le sang l'a donné le vice aussi le perd[4].
Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire :
Tout ce que l'un a fait, l'autre le peut défaire[5];
Et dans la lâcheté du vice où je te voi,
Tu n'es plus gentilhomme, étant sorti de moi.

1. On voit ici, dit Voltaire, « la même main qui peignit le vieil Horace et D. Diègue. Il n'est point de père qui ne doive faire lire cette belle scène à ses enfants. »

2. Rotrou, que Corneille n'a pas dédaigné d'imiter, avait déjà dit dans son *Antigone* :

Ayant l'honneur que j'ai *d'être sorti de vous*....

C'est Hémon qui parle ainsi à Créon, tyran de Thèbes.

3. Licence autorisée et dont on voit des exemples nombreux : on peut supprimer l's pour la rime. Ce n'est d'ailleurs qu'un retour à l'ancienne orthographe.

4. Cf. Molière, le *Festin de Pierre*, IV, 6. On trouvera ce passage dans les *Morceaux choisis* pour la classe de Sixième, page 20.

5. Sur ces idées, on peut encore rapprocher de Corneille Juvénal et Boileau, discourant de la noblesse, le premier dans sa huitième satire, le second dans sa cinquième, et Montesquieu, qui dit de la noblesse, avec sa concision ordinaire : « L'honneur en est, pour ainsi parler, l'enfant et le père. » *Esprit des Lois*, V, 9.

DORANTE.

Moi?

GÉRONTE.

Laisse-moi parler, toi de qui l'imposture
Souille honteusement ce don de la nature :
Qui se dit gentilhomme, et ment comme tu fais,
Il ment quand il le dit, et ne le fut jamais.
Est-il vice plus bas? est-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire?
Est-il quelque faiblesse, est-il quelque action
Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion,
Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie
Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie,
Et si dedans le sang il ne lave l'affront
Qu'un si honteux outrage imprime sur son front?

DORANTE.

Qui vous dit que je mens?

GÉRONTE. Qui me le dit, infâme[1]?
Dis-moi, si tu le peux, dis le nom de ta femme[2].
Le conte qu'hier au soir tu m'en fis publier....

CLITON, *à Dorante.*

Dites que le sommeil vous l'a fait oublier.

GÉRONTE.

Ajoute, ajoute encore avec effronterie
Le nom de ton beau-père et de sa seigneurie;
Invente à m'éblouir quelques nouveaux détours.

CLITON, *à Dorante.*

Appelez la mémoire ou l'esprit au secours.

GÉRONTE.

De quel front cependant faut-il que je confesse
Que ton effronterie a surpris ma vieillesse,
Qu'un homme de mon âge a cru légèrement
Ce qu'un homme du tien débite impudemment?
Tu me fais donc servir de fable et de risée,
Passer pour esprit faible et pour cervelle usée?
Mais, dis-moi, te portais-je à la gorge un poignard?
Voyais-tu violence ou courroux de ma part?
Si quelque aversion t'éloignait de Clarice,
Quel besoin avais-tu d'un si lâche artifice?
Et pouvais-tu douter que mon consentement
Ne dût tout accorder à ton contentement,
Puisque mon indulgence, au dernier point venue,

1. On sait qu'il faut s'abstenir de faire rimer, comme dans cet exemple, une syllabe brève avec une syllabe longue.

2. Allusion de Géronte aux mensonges que son fils lui a faits et qu'il va rappeler ensuite plus en détail.

Consentait, à tes yeux, l'hymen d'une inconnue[1]?
Ce grand excès d'amour que je t'ai témoigné
N'a point touché ton cœur, ou ne l'a point gagné :
Ingrat, tu m'as payé d'une impudente feinte,
Et tu n'as eu pour moi respect, amour ni crainte.
Va, je te désavoue.

DORANTE. Eh! mon père, écoutez.

GÉRONTE.

Quoi? des contes en l'air et sur l'heure inventés?

DORANTE.

Non, la vérité pure.

GÉRONTE. En est-il dans ta bouche?

CLITON, *à Dorante.*

Voici pour votre adresse une assez rude touche[2].

DORANTE.

Épris d'une beauté qu'à peine j'ai pu voir
Qu'elle a pris sur mon âme un absolu pouvoir,
De Lucrèce en un mot, vous la pouvez connaître....

GÉRONTE.

Dis vrai : je la connais, et ceux qui l'ont fait naître;
Son père est mon ami.

DORANTE. Mon cœur en un moment
Étant de ses regards charmé si puissamment,
Le choix que vos bontés avaient fait de Clarice,
Sitôt que je le sus, me parut un supplice :
Mais comme j'ignorais si Lucrèce et son sort
Pouvaient avec le vôtre avoir quelque rapport,
Je n'osai pas encor vous découvrir la flamme
Que venaient ses beautés d'allumer dans mon âme;
Et j'avais ignoré, monsieur, jusqu'à ce jour
Que l'adresse d'esprit fût un crime en amour.
Mais si je vous osais demander quelque grâce,
A présent que je sais et son bien et sa race,
Je vous conjurerais, par les nœuds les plus doux
Dont l'amour et le sang puissent m'unir à vous,
De seconder mes vœux auprès de cette belle :
Obtenez-la d'un père, et je l'obtiendrai d'elle.

GÉRONTE.

Tu me fourbes encor.

DORANTE. Si vous ne m'en croyez,
Croyez-en pour le moins Cliton que vous voyez :
Il sait tout mon secret.

1. Maintenant on ne dit pas, d'ordinaire, consentir une chose mais *à* une chose; ou, pour mieux parler, *consentir* n'est plus guère d'usage, comme verbe actif, qu'au Palais et dans le langage diplomatique.

2. Métaphore empruntée à l'escrime.

GÉRONTE. Tu ne meurs pas de honte
Qu'il faille que de lui je fasse plus de compte,
Et que ton père même, en doute de ta foi,
Donne plus de croyance à ton valet qu'à toi[1].
Ecoute : je suis bon, et, malgré ma colère,
Je veux encore un coup montrer un cœur de père;
Je veux encore un coup pour toi me hasarder :
Je connais ta Lucrèce, et la vais demander;
Mais si de ton côté le moindre obstacle arrive....

DORANTE.

Pour vous mieux assurer, souffrez que je vous suive

GÉRONTE.

Demeure ici, demeure, et ne suis point mes pas :
Je doute, je hasarde, et je ne te crois pas.
Mais sache que tantôt, si pour cette Lucrèce
Tu fais la moindre fourbe ou la moindre finesse,
Tu peux bien fuir mes yeux et ne me voir jamais.
Autrement, souviens-toi du serment que je fais :
Je jure les rayons du jour qui nous éclaire
Que tu ne mourras point que de la main d'un père,
Et que ton sang indigne, à mes pieds répandu,
Rendra prompte justice à mon honneur perdu[2].

Le mépris des vanités du monde.

Porte toute la Bible en ta mémoire empreinte,
Sache tout ce qu'ont dit les sages des vieux temps;
Joins-y, si tu le peux, tous les traits éclatants
De l'histoire profane et de l'histoire sainte.
De tant d'enseignements l'impuissante langueur
Sous leur poids inutile accablera ton cœur,
Si Dieu n'y verse encor son amour et sa grâce;
Et l'unique science où tu dois prendre appui,
C'est que tout n'est ici que vanité qui passe,
Hormis d'aimer sa gloire et ne servir que lui.

1. Cette humiliation de Dorante, obligé d'en appeler à son valet, c'est là une belle leçon morale qui ressort de cette comédie.

2. « La facilité plaisante des mensonges de Dorante, observe La Harpe, et la scène entre son père et lui, où le poëte a su être éloquent sans sortir du ton de la comédie, font toujours revoir le *Menteur* avec plaisir. » — Corneille donna plus tard la *Suite du Menteur;* mais, quoique cette seconde pièce ne manquât pas de détails agréables et de vers heureux, elle fut très éloignée d'avoir le même succès que la première.

C'est là des vrais savants la sagesse profonde;
Elle est bonne en tout temps, elle est bonne en tous lieux;
Et le plus sûr chemin pour aller vers les cieux,
C'est d'affermir nos pas sur le mépris du monde.
Ce dangereux flatteur de nos faibles esprits
Oppose mille attraits à ce juste mépris;
Qui s'en laisse éblouir s'en laisse tôt séduire :
Mais ouvre bien les yeux sur leur fragilité,
Regarde qu'un moment suffit pour les détruire,
Et tu verras qu'enfin tout n'est que vanité.

Vanité d'entasser richesses sur richesses;
Vanité de languir dans la soif des honneurs;
Vanité de choisir pour souverains bonheurs
Des plaisirs criminels les damnables mollesses;
Vanité d'aspirer à voir durer nos jours
Sans nous mettre en souci d'en mieux régler le cours,
D'aimer la longue vie et négliger la bonne,
D'embrasser le présent sans soin de l'avenir,
Et de plus estimer un moment qu'il nous donne
Que l'attente des biens qui ne sauraient finir.

(Trad. de l'*Imitation de Jésus-Christ*, liv. Ier, chap. 1[1]).

Paraphrase de l'Imitation de Jésus-Christ.

(Fragment.)

Pour t'élever de terre, homme, il te faut deux ailes,
La pureté du cœur et la simplicité :
Elles te porteront avec facilité
Jusqu'à l'abîme heureux des clartés éternelles.
Celle-ci doit régner sur tes intentions,

1. Dégoûté de la carrière dramatique par quelques échecs récents, Corneille avait cherché des consolations dans ce travail, où « il sacrifiait sa réputation, pensait-il, à la gloire du souverain maître. » Il y trouva un grand succès. Sa traduction, à laquelle il consacra près de six années (les deux premiers livres parurent en 1651), a été réimprimée environ quarante fois. On peut lire, à ce sujet, la savante dissertation publiée par M. Barbier *sur soixante traductions françaises de l'Imitation de Jésus-Christ*, « le plus beau des livres sortis de la main des hommes, disait Fontenelle, puisque l'Evangile n'en vient pas. » Relativement à l'auteur de cette œuvre, il faut consulter la préface de Corneille adressée « au lecteur, » où il se demande « si c'est à Jean Gerson ou à Thomas A-Kempis que l'Eglise en est redevable. » « Quoi qu'il en soit, dit Corneille, s'il y a quelque contestation sur le nom de l'écrivain, il est hors de dispute que c'était un homme bien éclairé du Saint-Esprit, et que son ouvrage est une bonne école pour ceux qui veulent s'avancer dans la dévotion. »

Celle-là présider à tes affections,
Si tu veux de tes sens dompter la tyrannie;
L'humble simplicité vole droit jusqu'à Dieu,
La pureté l'embrasse, et l'une à l'autre unie
S'attache à ses bontés et les goûte en tout lieu.

Nulle bonne action ne te ferait de peine
Si tu te dégageais de tous déréglements :
Le désordre insolent des propres sentiments[1]
Forme tout l'embarras de la faiblesse humaine.
Ne cherche ici qu'à plaire à ce grand Souverain,
N'y cherche qu'à servir après lui ton prochain,
Et tu te verras libre au dedans de ton âme;
Tu seras au-dessus de ta fragilité,
Et n'auras plus de part à l'esclavage infâme
Où par tous autres soins l'homme est précipité.

Si ton cœur était droit, toutes les créatures
Te seraient des miroirs et des livres ouverts,
Où tu verrais sans cesse en mille lieux divers
Des modèles de vie et des doctrines pures :
Toutes comme à l'envi te montrent leur auteur
Il a dans la plus basse imprimé sa hauteur,
Et dans la plus petite il est plus admirable :
De sa pleine bonté rien ne parle à demi;
Et du vaste éléphant la masse épouvantable
Ne l'étale pas mieux que la moindre fourmi[2].

Ibid., livre II, chap. IV.

1. C'est-à-dire, des sentiments qui nous appartiennent *en propre*, des sentiments personnels, intérieurs : brièveté qui semblerait aujourd'hui un peu dure.

2. On peut voir les mêmes idées traitées par L. Racine dans le poëme de la *Religion*, chant I^er^. De nos jours, M. de Lamartine a dit aussi dans la II^e^ de ses *Premières Méditations poétiques :*

Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place;
Aux regards de celui qui fit l'immensité
L'insecte vaut un monde : ils ont autant coûté.

Le chrétien à son Dieu.

Parle, parle, Seigneur, ton serviteur écoute :
Je dis ton serviteur, car enfin je le suis;
Je le suis, je veux l'être[1], et marcher dans ta route
Et les jours et les nuits.

Remplis-moi d'un esprit qui me fasse comprendre
Ce qu'ordonnent de moi tes saintes volontés,
Et réduis mes désirs au seul désir d'entendre
Tes hautes vérités.

Mais désarme d'éclairs ta divine éloquence;
Fais-la couler sans bruit au milieu de mon cœur :
Qu'elle ait de la rosée et la vive abondance
Et l'aimable douceur.

Vous la craigniez, Hébreux, vous croyiez que la foudre,
Que la mort la suivît, et dût tout désoler[2],
Vous qui dans le désert ne pouviez vous résoudre
A l'entendre parler.

« Parle-nous, parle-nous, disiez-vous à Moïse;
« Mais obtiens du Seigneur qu'il ne nous parle pas :
« Des éclats de sa voix la tonnante surprise
« Serait notre trépas. »

Je n'ai point ces frayeurs alors que je te prie;
Je te fais d'autres vœux que ces fils d'Israël,
Et, plein de confiance, humblement je m'écrie
Avec ton Samuël :

« Quoique tu sois le seul qu'ici-bas je redoute,
« C'est toi seul qu'ici-bas je souhaite d'ouïr :
« Parle donc, ô mon Dieu, ton serviteur écoute,
« Et te veut obéir. »

Je ne veux ni Moïse[3] à m'enseigner tes voies,
Ni quelque autre prophète à m'expliquer tes lois :
C'est toi, qui les instruis, c'est toi, qui les envoies,
Dont je cherche la voix[4].

1. On retrouve ce même hémistiche dans *Cinna*.
2. La *suivrait* et *devrait désoler* ou *désolerait* tout : dirait-on plus régulièrement en prose.
3. La préposition *à* est souvent au dix-septième siècle synonyme de *pour*.
4. La similitude des sons qui terminent ces quatre vers est un défaut à éviter

Ils montrent le chemin, mais tu donnes la force
D'y porter tous nos pas, d'y marcher jusqu'au bout ;
Et tout ce qui vient d'eux ne passe point l'écorce :
Mais tu pénètres tout.

Ils n'arrosent sans toi que le dehors de l'âme :
Mais sa fécondité veut ton bras souverain ;
Et tout ce qui l'éclaire et tout ce qui l'enflamme
Ne part que de ta main.

Parle donc, ô mon Dieu! ton serviteur fidèle
Pour écouter ta voix réunit tous ses sens,
Et trouve les douceurs de la vie éternelle
En ses divins accents.

Ibid.[1], liv. III, chap. II.

Au roi[2] (1676).

Est-il vrai, grand monarque, et puis-je me vanter
Que tu prennes plaisir à me ressusciter,
Qu'au bout de quarante ans, Cinna, Pompée, Horace,
Reviennent à la mode et retrouvent leur place,
Et que l'heureux brillant de mes jeunes rivaux[3]
N'ôte pas leur vieux lustre à mes premiers travaux?
Achève : les derniers n'ont rien qui dégénère,
Rien qui les fasse croire enfants d'un autre père ;
Ce sont des malheureux étouffés au berceau,
Qu'un seul de tes regards tirerait du tombeau.
On voit Sertorius, Œdipe et Rodogune
Rétablis par ton choix dans toute leur fortune;
Et ce choix montrerait qu'Othon et Suréna
Ne sont pas des cadets indignes de Cinna[4]....

1. Corneille dédia sa traduction au souverain pontife Alexandre VII (Chigi), qui fut, en 1655, le successeur d'Innocent X et mourut en 1667. Ce pontife, qui protégea les lettres, les avait lui-même cultivées avec succès. Il avait appartenu dans sa jeunesse à l'académie des *Filomati* de Sienne, et un volume in-folio de ses *Poésies* avait été publié au Louvre en 1650. C'était même en lisant ses vers latins, remplis de rares pensées sur la mort et la religion, nous dit Corneille, que l'idée lui était venue « qu'il fallait comparaître devant Dieu et lui rendre compte du talent dont il l'avait favorisé.... ; qu'il devait donc appliquer toute l'ardeur de son génie à quelque nouvel essai de ses forces qui n'eût d'autre but que le service de ce grand maître et l'utilité du prochain. »

2. Louis XIV avait, en octobre 1676, fait représenter de suite devant lui, à Versailles, *Cinna*, *Pompée*, *Horace*, *Sertorius*, *Œdipe* et *Rodogune*.

3. Corneille fait sans doute allusion à Racine, qui avait déjà donné *Iphigénie* (1674) et était à la veille de terminer sa tragédie de *Phèdre* (1677).

4. Touchante illusion du grand poëte! Bornons-nous à dire que dans les

Le peuple, je l'avoue, et la cour les dégradent.
Je faiblis, ou du moins ils se le persuadent;
Pour bien écrire encor, j'ai trop longtemps écrit :
Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit;
Mais contre cet abus[1] que j'aurais de suffrages
Si tu donnais les tiens à mes derniers ouvrages!
Que de tant de bonté l'impérieuse loi
Ramènerait bientôt et peuple et cour vers moi!
Tel Sophocle à cent ans charmait encore Athènes,
Tel bouillonnait encor son vieux sang dans ses veines,
Diraient-ils à l'envi, lorsqu'Œdipe aux abois
De ses juges pour lui gagna toutes les voix.
Je n'irai pas si loin : et si mes quinze lustres
Font encor quelque peine aux modernes illustres;
S'il en est de fâcheux jusqu'à s'en chagriner,
Je n'aurai pas longtemps à les importuner.
Quoi que je m'en promette, ils n'en ont rien à craindre;
C'est le dernier éclat d'un feu prêt à s'éteindre :
Sur le point d'expirer il tâche d'éblouir,
Et ne frappe les yeux que pour s'évanouir.

Poésies diverses.

productions de sa longue vieillesse Corneille a laissé la vigoureuse empreinte de son génie. *Othon* en particulier attesterait au besoin la puissance que ce grand esprit avait conservée. « De toutes les expositions, a dit Voltaire avec quelque exagération, celle d'*Othon* peut passer pour la plus belle. » La postérité en a retenu les vers sublimes dans lesquels Corneille a peint les trois favoris du vieux Galba :

> Je les voyais tous trois se hâter sous un maître
> Qui, chargé d'un long âge, a peu de temps à l'être,
> Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment
> A qui *dévorerait ce règne* d'un moment.... (Acte I, sc. I.)

Voir encore dans la même tragédie le portrait d'Othon (acte II, sc. IV) et les paroles de Galba (acte III, sc. III), où l'on trouve une admirable imitation d'un des plus éloquents discours de Tacite (*Hist.*, I, 15 et 16).

1. *Abus* dans le sens d'*erreur* a vieilli.

ROTROU.

(1609-1650.)

Une place dans notre recueil semblera justement acquise à celui que Corneille ne dédaignait pas d'appeler son père. On comprend mieux, d'ailleurs, les grands hommes, quand on ne les isole pas tout à fait de ceux avec lesquels ils ont vécu ou même qui les ont précédés ; et Rotrou, bien qu'il fût plus jeune que Corneille, le devança de plusieurs années dans la carrière dramatique. Né à Dreux en 1609, il donna, dès l'âge de dix-huit ans, une comédie qui obtint des applaudissements et les méritait, comparée aux pièces de l'époque. Il eut l'honneur d'exciter l'émulation de celui qui devait bientôt le surpasser, de soutenir ses premiers pas et de lui adresser avec bienveillance quelques utiles leçons. A son tour, il profita de ses exemples : ce ne fut qu'après le *Cid*, dont il se déclara tout d'abord l'admirateur, que parurent ses deux plus remarquables tragédies, *Cosroës* et *Venceslas*. La noblesse du caractère se joignait dans Rotrou à la distinction de l'esprit, et l'homme chez lui était digne du poëte. On sait la mort héroïque qui l'enleva en 1650 dans toute la force de l'âge et du talent. Dreux, sa patrie, était ravagée par une de ces épidémies que l'on a longtemps confondues avec la peste. Le séjour en était devenu mortel. Comme cette ville n'avait pas alors de maire, et que le lieutenant général était absent, Rotrou, qui se trouvait à Paris, s'empressa de retourner à Dreux pour remplir ses fonctions de lieutenant civil et criminel, aux termes desquelles il était chargé de toute la police, et il ne tarda point à y succomber : il avait passé à peine quarante ans. La dernière lettre qu'il écrivit, pleine d'une simplicité héroïque, a souvent été citée. Elle tient dignement sa place à côté des plus beaux vers du poëte[1]. On redira même avec Geoffroy : « La meilleure tragédie ne lui ferait pas autant d'honneur que son dévouement ; il ne faut jamais oublier combien la vertu est au-dessus du talent poétique[2]. »

1. « Le péril où je me trouve est imminent, disait Rotrou dans cette lettre; au moment où je vous écris, les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne aujourd'hui; ce sera pour moi demain peut-être, mais ma conscience a marqué mon devoir. Que la volonté de Dieu s'accomplisse! »

2. On peut s'étonner que les travaux critiques manquent presque entièrement sur Rotrou, l'un de ceux qui fondèrent la célébrité de notre scène, jusque-là occupée par Mairet, Tristan et du Ryer. N'eût-il que l'honneur d'avoir donné l'exemple et l'initiation au génie de Corneille (il est rare, on le sait, que les vrais grands hommes n'aient pas un précurseur), son nom subsisterait parmi ceux qui font date dans l'histoire des lettres françaises.

Venceslas.

(Extrait.)

L'action se passe dans la capitale et le palais de Venceslas, roi de Pologne : ce prince, IV^e^ du nom, vivait dans le treizième siècle.

Acte I, Scène I.

Venceslas ; Ladislas, son fils aîné; Alexandre, son second fils ; des gardes.

Condition et devoirs d'un roi.

VENCESLAS.
Prenez un siége, prince; et vous, infant, sortez[1].
ALEXANDRE.
J'aurai le tort[2], seigneur, si vous ne m'écoutez.
VENCESLAS.
Sortez, vous dis-je; et vous, gardes, qu'on se retire.
(*Alexandre et les gardes sortent.*)
LADISLAS.
Que vous plaît-il, seigneur?
VENCESLAS. J'ai beaucoup à vous dire.
(*A part.*)
Ciel, prépare son cœur, et le touche aujourd'hui.
LADISLAS, *à part.*
Que la vieillesse souffre et fait souffrir autrui[3] !
Oyons[4] les beaux avis qu'un flatteur lui conseille.

Mais il a par lui-même sa valeur, et son théâtre et sa langue offrent encore une étude digne d'intérêt. Voltaire, qui a rapproché sa tragédie chrétienne, *Saint-Genest*, de *Polyeucte*, lui a accordé du génie; Victorin Fabre et M. Saint-Marc Girardin ont parlé de Rotrou, le premier dans son *Eloge de Corneille*, le second dans son *Cours de littérature dramatique;* en outre, M. Guizot a publié sur lui un morceau important.

1. Ici se retrouve un souvenir de la plus belle scène de *Cinna*, qui a précédé *Venceslas* de huit années. On a justement signalé dans ce dialogue que nous reproduisons, avec le caractère d'une simplicité antique, la chaleur, la force et la vérité du langage.

2. On dirait seulement aujourd'hui : *j'aurai tort;* mais le pronom se mettait alors dans plusieurs tours d'où l'usage l'a fait disparaître : *tuer la raison*, pour *tirer raison, etc.* Ainsi Corneille fait dire à Chimène, *le Cid*, II, 8 :

Au sang de ses sujets un roi *doit la justice.*

3. Ce caractère de Ladislas, où l'on voit se combattre entre eux les vertus et les vices, semble avoir fourni plus d'un trait à l'un des personnages de Voltaire, Vendôme, dans *Adelaïde du Guesclin.*

4. Écoutons, entendons : du verbe ouïr, qui n'est guère employé aujour-

VENCESLAS.

Prêtez-moi, Ladislas, le cœur avec l'oreille
J'attends toujours du temps qu'il mûrisse le fruit
Que pour me succéder ma couche m'a produit;
Et je croyais, mon fils, votre mère immortelle,
Par le reste qu'en vous elle me laissa d'elle.
Mais, hélas! ce portrait qu'elle s'était tracé
Perd beaucoup de son lustre et s'est bien effacé;
En vous considérant moins je la vois paraître,
Plus l'ennui de sa mort commence à me renaître.
Toutes vos actions démentent votre rang;
Je n'y vois rien d'auguste et digne de mon sang;
J'y cherche Ladislas et ne le puis connaître :
Vous n'avez rien de roi que le désir de l'être;
Et ce désir, dit-on, peu discret et trop prompt,
En souffre avec ennui le bandeau sur mon front.
Vous plaignez le travail où ce fardeau m'engage,
Et n'osant m'attaquer vous attaquez mon âge.
Je suis vieil[1], mais un fruit de ma vieille saison
Est d'en posséder mieux la parfaite raison :
Régner est un secret dont la haute science
Ne s'acquiert que par l'âge et par l'expérience.
Un roi vous semble heureux, et sa condition
Est douce au sentiment de votre ambition;
Il dispose à son gré des fortunes humaines :
Mais, comme les douceurs, en savez-vous les peines?
A quelque heureuse fin que tendent ses projets,
Jamais il ne fait bien au gré de ses sujets :
Il passe pour cruel s'il garde la justice;
S'il est doux, pour timide et partisan du vice;
S'il se porte à la guerre, il fait des malheureux;
S'il entretient la paix, il n'est pas généreux;
S'il pardonne, il est mou; s'il se venge, barbare;
S'il donne, il est prodigue; et s'il épargne, avare.
Ses desseins les plus purs et les plus innocents
Toujours en quelque esprit jettent un mauvais sens,
Et jamais sa vertu, tant soit-elle connue[2],
En l'estime des siens ne passe toute nue[3] :

d'hui qu'à l'infinitif et quelquefois au participe dans certaines expressions consacrées.

1. Cette forme ne s'emploie plus que devant une voyelle : partout ailleurs on dit *vieux*.

2. *Si connue qu'elle soit; quelque connue qu'elle soit*, faudrait-il aujourd'hui : par malheur ces tours ne sauraient s'accorder avec les lois du vers.

3. C'est-à-dire, *n'est appréciée par les siens avec une justice, avec une vérité complète*..... Ainsi Racine, *Britannicus*, II, 2 :

Mais je t'expose ici mon âme *toute nue*.

Si donc, pour mériter de régir des Etats,
La plus pure vertu même ne suffit pas,
Par quel heur voulez-vous que le règne succède[1]
A des esprits oisifs que le vice possède,
Hors de leurs voluptés incapables d'agir,
Et qui, serfs[2] de leurs sens, ne se sauraient régir?

(*Ladislas témoigne de l'impatience.*)

Ici mon seul respect contient votre caprice[3];
Mais examinez-vous et rendez-vous justice :
Pouvez-vous attenter sur ceux dont j'ai fait choix
Pour soutenir mon trône et dispenser mes lois,
Sans blesser les respects dus à mon diadème,
Et sans en même temps attenter sur moi-même?
Le duc[4] par sa faveur vous a blessé les yeux,
Et parce qu'il m'est cher il vous est odieux :
Mais, voyant d'un côté sa splendeur non commune,
Voyez par quels degrés il monte à sa fortune;
Songez combien son bras a mon trône affermi[5];
Et mon affection vous fait son ennemi!
Encore est-ce trop peu : votre aveugle colère
Le hait en autrui même et passe à votre frère;
Votre jalouse humeur ne lui saurait souffrir
La liberté d'aimer ce qu'il me voit chérir :
Son amour pour le duc a produit votre haine.
Cherchez un digne objet à cette humeur hautaine :
Employez, employez ces bouillants mouvements
A combattre l'orgueil des peuples ottomans,
Renouvelez contre eux nos haines immortelles,
Et soyez généreux en de justes querelles.
Mais contre votre frère et contre un favori
Nécessaire à son roi plus qu'il n'en est chéri,
Et qui de tant de bras qu'armait la Moscovie
Vient de sauver mon sceptre et peut-être ma vie,

Ce sens figuré nous vient des Latins. Horace a dit, *Od.*, I, 24 :

Incorrupta fides, *nudaque* veritas....

1. *Succéder*, latinisme, pour *réussir*.

2. (*Servus*) esclaves....

3. *Caprice* a, dans ce passage, le sens de *fougue*. Quant à *mon*, ce pronom est pris dans le sens passif, ce qui n'est plus reçu, mais ce qui était fréquent au XVII^e^ siècle : c'est *le respect seul que vous avez pour moi*. Molière a dit pareillement, *Dép. am.*, III, 3 :

Et qu'il eût mieux valu pour moi, pour *mon* estime....

4. Il s'agit de Frédéric, duc de Courlande, à qui ses exploits avaient mérité les bonnes grâces du souverain.

5. Un exemple de cette inversion, autrefois très-usitée, a été vu page 34.

C'est un emploi célèbre et digne d'un grand cœur !...
Votre caprice enfin veut régler ma faveur :
Je sais mal appliquer mon amour et ma haine;
Et c'est de vos leçons qu'il faut que je l'apprenne :
J'aurais mal profité de l'usage et du temps!

LADISLAS.

Souffrez...

VENCESLAS. Encore un mot, et puis je vous entends :
S'il faut qu'à cent rapports ma créance[1] réponde,
Rarement le soleil rend la lumière au monde,
Que le premier rayon qu'il répand ici-bas
N'y découvre quelqu'un de vos assassinats;
Ou du moins on vous tient en si mauvaise estime[2],
Qu'innocent ou coupable on vous charge du crime.
Et que, vous offensant d'un soupçon éternel,
Aux bras du sommeil même on vous fait criminel.
Sous ce fatal soupçon qui défend qu'on me craigne[3],
On se venge, on s'égorge, et l'impunité règne;
Et ce juste mépris de mon autorité
Est la punition de cette impunité[4] :
Votre valeur enfin, naguère si vantée,
Dans vos folles amours languit comme enchantée,
Et par cette langueur, dedans tous les esprits,
Efface son estime[5] et s'acquiert des mépris.
Et je vois toutefois qu'un heur inconcevable,
Malgré tous ces défauts, vous rend encore aimable,
Et que votre bon astre en ces mêmes esprits
Souffre ensemble pour vous l'amour et le mépris.
Par le secret pouvoir d'un charme que j'ignore,
Quoiqu'on vous mésestime, on vous chérit encore :

1. *Créance* est ici synonyme de *croyance :* l'acception de ces deux termes se confondait très-souvent alors, comme il arrive encore à présent, malgré l'entière distinction de sens que Vaugelas a prétendu établir entre l'un et l'autre.

2. Ce terme était alors susceptible de recevoir une épithète qui déterminât son acception en bonne ou mauvaise part; c'est ce que l'on voit encore dans Molière, *École des Femmes*, V, 7 :

C'est de mon jugement avoir *mauvaise estime*....

3. La pensée est ici un peu obscure. Venceslas veut dire que les magistrats n'osent poursuivre le crime, soupçonnant que le fils du roi n'y est pas étranger, ce qui accroît l'audace des méchants.

4. Les contemporains de Rotrou et de Corneille admiraient beaucoup, on le sait, de tels jeux de mots, dont la ferme raison de Boileau et de Molière devait bientôt faire justice.

5. *Son* estime, c'est-à-dire l'estime qui lui serait due. — Au vers précédent nous remarquons un nouvel exemple de l'emploi, comme préposition, de l'adverbe *dedans*. Ce n'est que vers la seconde partie du règne de

Vicieux on vous craint; mais vous plaisez heureux[1];
Et pour vous l'on confond le murmure et les vœux.
Ah! méritez, mon fils, que cet amour vous dure :
Pour conserver les vœux étouffez le murmure,
Et régnez dans les cœurs par un sort dépendant
Plus de votre vertu que de votre ascendant;
Par elle rendez-vous digne d'un diadème.
Né pour donner des lois, commencez par vous-même[2]
Et que vos passions, ces rebelles sujets,
De cette noble ardeur soient les premiers objets.
Par ce genre de règne il faut mériter l'autre :
Par ce degré, mon fils, mon trône sera vôtre.
Mes Etats, mes sujets, tout fléchira sous vous,
Et, sujet de vous seul, vous régnerez sur tous.
Mais si toujours vous-même, et toujours serf du vice,
Vous ne prenez des lois que de votre caprice,
Et si pour encourir votre indignation
Il ne faut qu'avoir part en mon affection;
Si votre humeur hautaine enfin ne considère
Ni les profonds respects dont le duc vous révère,
Ni l'étroite amitié dont l'infant vous chérit,
Ni la soumission d'un peuple qui vous rit,
Ni d'un père et d'un roi le conseil salutaire,
Lors, pour être tout roi, je ne serai plus père :
En vous abandonnant à la rigueur des lois,
Au mépris de mon sang je maintiendrai mes droits[3].

Louis XIV que ce mot a été restreint, comme *dessus* et *dessous*, au rôle d'adverbe.

1. La justesse de l'opposition manque ici dans les deux termes qui doivent se faire contraste l'un à l'autre. Or, c'est du rapport bien ménagé des idées et des mots entre eux que provient surtout la netteté du style, qu'on a si heureusement appelée le *vernis des maîtres*.

2. Cf. dans Claudien les conseils de l'empereur Théodose à son fils Honorius, *de Cons. IV Honorii*, v. 270 :

. . . . Virtute decet non sanguine niti.
Si metuis, si prava cupis, si duceris ira,
Servitii patiere jugum, tolerabis iniquas
Interius leges; tunc omnia jura tenebis,
Si poteris rex esse tui....

3. On trouve dans la tragédie de *Venceslas*, qui passa longtemps pour un chef-d'œuvre de notre théâtre, une conception dramatique attachante, des caractères assez fortement tracés, une situation neuve et belle au IV^e^ acte, une diction qui n'est pas dénuée de dignité. L'exposition a été aussi fort louée par Voltaire : elle a, en effet, de la grandeur; et, pour la goûter encore aujourd'hui, il ne faut que fermer les yeux sur la rouille qui recouvre ces pages un peu surannées. De là vint à Marmontel, au milieu du siècle dernier, la pensée de rajeunir ce style; ou plutôt, il entreprit de le faire à la demande de madame de Pompadour. Mais cette tentative ne rencontra pas une approbation générale. Le célèbre acteur Lekain refusa notamment d'accepter les changements proposés, et en cela même il fit

LA FONTAINE[1].

(1621-1695.)

Né à Château-Thierry (Champagne) le 8 juillet 1621, La Fontaine fit plus que de surpasser les fabulistes qui lui avaient frayé la voie ou qui devaient le suivre : il éleva l'apologue à un rang dont on n'avait pas soupçonné la hauteur. Jamais écrivain ne se piqua toutefois moins que lui de prétentions ambitieuses : il ignora assez longtemps que la nature l'eût créé poëte, et telle était sa simplicité, qu'il sembla dans la suite, en produisant ses plus grandes beautés, obéir à une sorte d'instinct supérieur. Non que le travail n'ait mûri les fruits spontanés du génie de La Fontaine; mais le comble de l'art fut pour lui, comme pour tous les maîtres, d'en dissimuler la trace : au mérite de plaire il joignit essentiellement, d'après sa propre expression, celui de paraître *n'y penser pas*. De là l'originalité et le

preuve de jugement. M. Sainte-Beuve a dit dans un article sur Marmontel : « Quand celui-ci s'est avisé de vouloir corriger le *Venceslas* de Rotrou, Grimm a remarqué que c'était là une entreprise de mauvais goût que d'habiller Rotrou à la moderne. C'est qu'en effet dans les hommes de génie tout est précieux, jusqu'aux défauts; et c'est une sottise que de vouloir les corriger..... » Quoi qu'il en soit, on verra ces changements de Marmontel dans l'édition la plus complète de Rotrou, 5 vol. in-8°, 1820-22. Sur *Venceslas*, on peut consulter le *Cours de littérature* de La Harpe, IV, 4, 1, et les feuilletons recueillis de Geoffroy, en ayant soin, pour être juste, d'adoucir la sévérité de ce dernier critique.

1. Parmi les travaux qui concernent La Fontaine, on remarquera les *Eloges* que lui ont consacrés La Harpe et Chamfort. Ce dernier remporta en 1774, dans le concours ouvert sur ce sujet par l'académie de Marseille, le prix que diverses libéralités avaient élevé jusqu'au chiffre de 4400 livres. L'ouvrage était d'ailleurs très-digne de cette belle récompense : rien de plus juste et de plus fin n'a été écrit sur La Fontaine. Entre les nombreuses éditions que l'on a publiées de lui, on signalera celles de l'abbé Guillon et de Charles Nodier, que recommandent des travaux critiques érudits et piquants, surtout celle de M. Walckenaer, qui fait partie de la collection des classiques Lefèvre. Non content d'éditer et d'annoter notre grand fabuliste avec le soin et la compétence qui le distinguaient, M. Walckenaer a donné sur lui un livre plein de recherches curieuses : *Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*. On peut voir ce que madame de Sévigné pensait de La Fontaine : Lettre à madame de Grignan, du 29 avril 1671; cf. les lettres du 20 juillet 1679 et du 14 mai 1686 au comte de Bussy, qui partageait l'admiration de sa cousine. Parmi ceux qui l'ont apprécié le mieux, on citera encore Fénelon, qui a notamment déploré sa mort dans la langue et avec la délicatesse de Térence, La Bruyère (discours de réception de l'Académie), Vauvenargues (*Réflexions critiques sur quelques poëtes*), Marmontel (*Eléments de littérature*, au mot *Fable*), La Harpe (*Cours de littérature*), MM. Sainte-Beuve (*Portraits*) et Nisard (*Histoire de la littérature française*), etc. Il est de plus resté, mais en partie seulement, un commentaire de cet auteur par Chamfort. Celui-ci l'avait composé pour la sœur de

charme de cet auteur inimitable[1] : ce qui complète l'un et l'autre, c'est que, sous l'inspiration vraie qui le dirige, on aperçoit toujours le cœur de l'homme. Nul ne prend plus d'intérêt que lui à tout ce qu'il raconte ; et la race humaine n'est pas le seul objet sur lequel il épanche le riche fonds de sa bienveillance : les animaux sont pour lui des hôtes de cette terre, auxquels il n'est pas étranger. Sa vive sympathie anime tout l'univers à nos yeux, et ses fables sont comme une vaste scène où il se montre souvent le rival de Molière[2]. Non moins que Molière, il nous avertit et nous corrige en nous amusant. Chez lui, que de règles de conduite et de préceptes de morale renfermés dans des vers devenus proverbes et présents à toutes les mémoires ! Quel âge et quelle situation de la vie n'ont pas beaucoup à lui emprunter[3] ?

Les Loups et les Brebis[4].

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque les brebis :
C'était apparemment le bien des deux partis ;
Car, si les loups mangeaient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages[5] ;
Ils ne pouvaient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des otages ;
Les loups, leurs louveteaux ; et les brebis, leurs chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
Et réglé par des commissaires,

Louis XVI, madame Elisabeth, dont il était le lecteur : la bibliothèque de cette princesse possédait le manuscrit complétement achevé : ce qui a été depuis imprimé n'en est qu'un abrégé ou un débris; le reste semble perdu. Ajoutons que sur La Fontaine, ainsi que sur la plupart des écrivains de l'époque classique, on recourra avec beaucoup de fruit aux deux *Histoires de la littérature française* qu'ont fait paraître MM. Geruzez et Demogeot.

1. « Son génie, dit M. Walckenaer, lui avait fait donner de son vivant le surnom d'*inimitable*, et son caractère, celui de *bonhomme*. » Sur cette bonhomie de La Fontaine, qui se réfléchit dans ses ouvrages, Vergier a fait de jolis vers que La Harpe a cités.

2. Comme ce maître de notre théâtre, il nous a laissé aussi d'excellentes pages de prose, dont on peut lire quelques-unes dans le volume de nos *Morceaux choisis* à l'usage de la classe de sixième.

3. Nous avons cru inutile, en général, d'indiquer les auteurs auxquels La Fontaine a emprunté le sujet de ses fables, ce travail se trouvant déjà fait avec beaucoup d'exactitude dans plusieurs éditions.

4. Cette fable *ésopique* est contée par Xénophon, *Entretiens mémor. de Socrate*, II, 7, et par Plutarque, *Vie de Démosthène*, c. XXIII.

5. Ce substantif ne se prend au pluriel que dans la poésie, et encore cet emploi y est-il fort rare.

Au bout de quelque temps que messieurs les louvats[1]
Se virent loups parfaits et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étaient pas,
Etranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent :
Ils avaient averti leurs gens secrètement.
Les chiens, qui, sur leur foi, reposaient sûrement,
Furent étranglés en dormant;
Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent :
Tout fut mis en morceaux ; un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle
La paix est fort bonne de soi;
J'en conviens : mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi?

Liv. III, fab. 13.

Les Animaux malades de la peste[2].

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre[3],
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),

1. On disait dans notre ancien idiome, remarque M. Walckenaer, *louvat*, *lovel*, *loviau*, pour un *louveteau* ou *petit loup*. — C'est l'occasion de rappeler le goût de La Fontaine pour beaucoup de mots de notre vieille langue, qu'il a voulu sauver, sans y réussir toujours. « Il était, dit M. Villemain d'après Furetière, fort assidu aux séances de l'Académie, mais il ne pouvait y faire admettre par les plus sages les mots *de sa connaissance*, ceux qu'il avait appris dans Marot et dans Rabelais. On peut, ajoute M. Villemain, en faisant un partage de ces mots et en concevant le scrupule qui en excluait quelques-uns, regretter que La Fontaine n'ait pas eu plus de crédit à l'Académie, et que plusieurs façons de parler expressives, empruntées au vieux français, ne soient pas restées dans le Dictionnaire. Heureusement, La Fontaine les a mises dans ses ouvrages, où elles sont encore mieux, et où elles revivent. » Il est certain qu'il a, comme Molière, réagi contre l'école exclusive qui sacrifiait trop facilement nos anciennes richesses de tour et d'expression.

2. Ce sujet a été très-fréquemment traité avant La Fontaine : il ne devait plus l'être après lui. Plusieurs de nos poëtes du seizième siècle ne l'avaient pas abordé sans succès : on citera parmi eux Haudent, liv. II, fab. 9 de ses *Trois cent soixante-six apologues d'Esope*, et surtout Guéroult, dans son *Premier livre des Emblèmes*. Quant à la pièce de La Fontaine, elle a trouvé de nombreux commentateurs entre lesquels on citera, outre Chamfort, La Harpe et plus récemment Ch. Nodier.

3. L'auteur commence sur un ton fort imposant, conforme à la grandeur de son sujet; mais il n'aura garde de s'y tenir : il nous ménage un peu plus loin des contrastes pleins d'intérêt.

Capable d'enrichir en un jour l'Achéron[1],
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitait leur envie[2];
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie;
Les tourterelles se fuyaient:
Plus d'amour, partant plus de joie[3].
Le lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux;
Peut-être il obtiendra la guérison commune :
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévoûments.
Ne nous flattons donc point : voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait? nulle offense;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger[4].
Je me dévoûrai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse. —

1. Sophocle, décrivant aussi une peste au commencement de l'*Œdipe roi*, avait dit :

Ἀιδης στεναγμοῖς καὶ γόοις πλουτίζεται.

Or La Fontaine avait fort étudié les anciens : « Ce qu'on ne s'imaginerait pas, dit l'historien de l'Académie (l'abbé d'Olivet), c'est qu'il faisait ses délices de Platon et de Plutarque. J'ai tenu les exemplaires qu'il en avait; ils sont notés de sa main à chaque page, et j'ai pris garde que la plupart de ses notes étaient des maximes de morale ou de politique qu'il a semées dans ses fables. »

2. C'est ce que Virgile a exprimé avec tant de charme dans la description de son épizootie, *Georg.*, III, v. 498 :

Labitur, infelix studiorum *atque immemor herbæ*,
Victor equus....

3. Peut-on mieux exprimer la désolation que par ces vers pleins d'une grâce mélancolique? « Ce sont là, dit Chamfort, des traits qui valent un tableau tout entier. »

4. Ne semble-t-il pas, par ce petit vers, que le lion veuille escamoter ce que son péché a de moins pardonnable?

Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi :
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur ;
Et, quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire. »
Ainsi dit le renard[1] ; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue :
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net[2]. »
A ces mots, on cria haro[3] sur le baudet.

1. C'est une excellente comédie, dont le dénoûment, remarque Chamfort, a le mérite d'être préparé sans être prévu. « Les discours des principaux personnages, du lion, du renard, et celui de l'âne que nous allons lire, sont d'une vérité telle que Molière lui-même n'eût pu aller plus loin. »

2. Que de circonstances réunies pour atténuer la faute ! Elle est ancienne ; l'animal ne faisait que passer ; il n'a point eu l'intention de mal faire ; s'il a pris, au moins il a pris aux riches. — Il sera curieux de voir la confession de l'âne, dans Guéroult ; c'est de beaucoup la meilleure partie de sa fable :

Quelque temps fut que j'étais en servage
Sous un marchand qui bien se nourrissait,
Et au rebours pauvrement me pansait,
Combien qu'il eût de moi grand avantage.
Le jour advint d'une certaine foire
Où, bien monté sur mon dos, il alla ;
Mais arrivé, jeun il me laisse là
Et s'en va droit à la taverne boire.
Marri j'en fus ; car celui qui travaille
Par juste droit doit avoir à manger.
Or je trouvai, pour le conte abréger,
Ses deux souliers remplis de bonne paille.
Je la mangeai sans le su de mon maître :
En ce faisant l'offensai grandement,
Dont je requiers pardon très-humblement,
N'espérant plus telle faute commettre....

3. Ancien terme de pratique judiciaire, et qui faisait souvenir, dit-on, de la sévère équité de Rollon, premier duc de Normandie : ceux qui avaient été victimes de quelque vol en appelant de suite à lui par ce cri : Ah ! Ro ; d'où par corruption *haro*. D'autres dérivent ce mot de l'allemand *heer*, armée, comme si l'on invoquait le secours d'une armée entière.

Un loup, quelque peu clerc[1], prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux d'où venait tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable[2]!
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir[3].

Liv. VII, fab. 1[4].

Le Coche et la Mouche.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche[5].
Femmes, moine, vieillards, tout était descendu :
L'attelage suait, soufflait, était rendu[6].
Une mouche survient, et des chevaux s'approche ;
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment

1. C'est-à-dire, instruit : on donnait aux ecclésiastiques le nom de *clercs* (d'où *clergé*) ; et, dit Pasquier, « comme autrefois il n'y avait qu'eux qui faisaient profession de belles-lettres, nous appelâmes, par métaphore, *grand clerc* l'homme savant, et la science fut appelée *clergie*. »

2. Il faut voir aussi, dans la fable de Guéroult citée plus haut, le réquisitoire du loup :

Comment? la paille aux souliers demeurée
De son seigneur manger à belles dents!
Et si le pied eût été là-dedans,
Sa tendre chair eût été dévorée.

3. Sosie parle à peu près ainsi dans l'*Amphitryon* de Molière :

Selon ce que l'on peut être,
Les choses changent de nom.

4. « Le septième livre, dit Chamfort, s'ouvre par le plus beau des apologues de La Fontaine et de tous les apologues. Outre le mérite de l'exécution, qui dans son genre est aussi parfaite que celle du Chêne et du Roseau, cette fable a l'avantage d'un fonds beaucoup plus riche et plus étendu ; et les applications morales en sont bien autrement importantes. C'est presque l'histoire de toute société humaine. »

5. Espèce de chariot, couvert et non suspendu, qui servait autrefois de diligence ; de là *cocher*. — Ce mot ne se prend plus que pour désigner des bateaux destinés au transport des voyageurs et des marchandises.

6. Comme La Fontaine excelle à peindre par les sons! Ne sent-on pas ici l'effort des chevaux? n'est-on pas témoin de leur fatigue?

Qu'elle fait aller la machine;
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit
Un sergent de bataille[1], allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire :
Il prenait bien son temps! Une femme chantait :
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait!
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail le coche arrive au haut[2].
« Respirons maintenant! dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires;
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés[3].

Liv. VII, fab. 9[4].

La Laitière et le Pot au lait[5].

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,

1. C'était un officier important de l'armée, dont la fonction spéciale était de ranger les soldats pour le combat.

2. Ce qui serait partout ailleurs une faute contre la règle de l'hiatus a ici le mérite de représenter le but atteint avec beaucoup de peine.

3. Il s'agit de cette race, *ardelionum natio*, dont a parlé Phèdre, *Fab.*, II, 5, et qui lui semblait comme à La Fontaine :

Gratis anhelans, multa agendo nihil agens,
Et sibi molesta, et aliis odiosissima.

4. « Ce petit apologue, dit Chamfort, est un des plus achevés : aussi a-t-il donné lieu au proverbe, *la mouche du coche*. » La Harpe a fait une analyse de cette fable.

5. On trouve le même sujet précédemment traité dans les *Nouvelles* de

Prétendait arriver sans encombre à la ville[1].
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats[2].
Notre laitière ainsi troussée,
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait; en employait l'argent;
Achetait un cent d'œufs; faisait triple couvée :
La chose allait à bien par son soin diligent.
« Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son :
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable;
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon;
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est[3], une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau? »
Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée[4].
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri[5]
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue...
Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne[6]?

Bon. des Perriers (la XIV^e^). La Fontaine connaissait à fond notre antiquité française : il était même remonté fort au delà de Rabelais et de Marot dans l'histoire de notre littérature; et, comme l'observe le comte de Caylus dans un mémoire *sur les fabliaux*, « il n'eût pas été ce qu'il sera éternellement, c'est-à-dire un auteur d'un goût exquis, s'il n'avait pas puisé à ces sources des exemples et des modèles. »

1. Dans le contraste de ce sujet avec le précédent éclate la souplesse du talent de La Fontaine : la marche de la laitière est en effet aussi vive, preste et dégagée, que la montée du coche a été lente et laborieuse.

2. Delille, s'inspirant de ces vers, a montré aussi dans ses *Jardins*, chant II,

.... Le pas leste et vif de la jeune laitière,
Qui, l'habit retroussé, le corps droit, va trottant,
Son vase en équilibre, et chemine en chantant.

3. *Il* se rapporte au porc.

4. Rime imparfaite : il faudrait deux lettres semblables avant l'*e* muet.

5. Ancien mot, pour *triste, fâché*. On se plaît encore à l'employer dans la conversation.

6. Ce sont des projets qui manquent de réalité, d'accomplissement, comme l'Espagne manque de châteaux : c'est effectivement le pays du monde où, par suite des longs ravages qu'y exercèrent les Maures, on en aperçoit le

Picrochole, Pyrrhus[1], la laitière; enfin tous,
Autant les sages que les fous!
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux :
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes;
Tout le bien du monde est à nous...
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi :
Je m'écarte, je vais détrôner le sofi[2];
On m'élit roi, mon peuple m'aime :
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant.
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis gros Jean[3] comme devant.

Liv. VII, fab. 10[4].

La Mort et le Mourant.

La Mort ne surprend point le sage[5] :
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas! embrasse tous les temps;
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut : tous sont de son domaine;
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.

moins dans la campagne; à cet égard, on pourrait consulter les *Œuvres choisies* de Pasquier, t. I, p. LXXXVII. — *Les châteaux en Espagne* forment le sujet et le titre d'une des plus jolies comédies de Collin d'Harleville.

1. De ces deux personnages très-divers, l'un, Picrochole, est de l'invention de Rabelais; sur le second et ses projets, voyez la 1re épître de Boileau (*Morceaux choisis* à l'usage de la classe de sixième, page 135).

2. C'est-à-dire le roi de Perse, aujourd'hui désigné plutôt par le titre de *schah*. Au propre, le nom de princes *Sophis* ou *Sofis* a été celui d'une des dynasties qui ont régné sur cette contrée.

3. Nouveau souvenir de Rabelais, qui emploie ce mot pour désigner un homme sans importance, un pauvre sire.

4. « Fable charmante, dit Chamfort : quelle légèreté dans le début, et ensuite que de grâce et de naturel dans la peinture, faite par le poëte, de cette faiblesse, si naturelle aux hommes, d'ouvrir leur âme à la moindre espérance! On aime à voir La Fontaine se mettre lui-même en scène, comme ne se piquant pas d'être plus sage que les autres : voilà un des charmes de sa philosophie. »

5. Il faut rapprocher de cette fable un passage du IIIe livre de Lucrèce, v. 944 au v. 992, et un beau chapitre des *Essais* de Montaigne, le 19e du 1er livre.

Défendez-vous par la grandeur,
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse[1] :
La Mort ravit tout sans pudeur;
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré,
Et, puisqu'il faut que je le die[2],
Rien où l'on soit moins préparé.
Un mourant qui comptait plus de cent ans de vie
Se plaignait à la Mort que précipitamment
Elle le contraignait de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. « Est-il juste qu'on meure
Au pied levé[3]? dit-il; attendez quelque peu :
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle! —
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris.
Tu te plains sans raison de mon impatience.
Eh! n'as-tu pas cent ans? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux; trouve-m'en dix en France.
Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurais trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi? Plus de goût, plus d'ouïe;
Toute chose pour toi semble être évanouie;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades
Ou morts, ou mourants, ou malades.
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?
Allons, vieillard, et sans réplique :
Il n'importe à la république
Que tu fasses ton testament. »

La Mort avait raison : je voudrais qu'à cet âge

1. Cf. Properce, Élégie sur la mort du jeune Marcellus, III, XVIII, 27 :

Nirea non facies, non vis exemit Achillem, etc.

2. Forme autrefois reçue en vers, pour *dise*, et que l'on retrouve jusque dans l'*Iphigénie* de Racine.

3. *Stans pede in uno*, disait Horace, pour exprimer une action faite avec précipitation, à la légère.

On sortît de la vie ainsi que d'un banquet[1],
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet :
Car de combien peut-on retarder le voyage!
Tu murmures, vieillard! vois ces jeunes[2] mourir ;
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier ; mon zèle est indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

Liv. VIII, fab. 1[3].

Le Savetier et le Financier[4].

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr ; il faisait des passages[5],
Plus content qu'aucun des sept sages[6].
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor :
C'était un homme de finance.
Si, sur le point du jour, parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait ;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence

1. Encore une belle imitation d'Horace; voy. la fin de la première de ses *Satires :*

Exacto contentus tempore vitæ
Cedat, uti conviva satur....

Cf., outre Lucrèce (*de rerum Natura*, III, v. 951 et 973, Cicéron, qui a dit pareillement, *de Senect.*, c. 23 : « Ex vita discedo, tanquam ex hospitio. »

2. Adjectif pris ici substantivement : heureuse abréviation.

3. Dans aucune fable, selon Walckenaer, La Fontaine ne semble s'être élevé plus haut pour la force et la dignité de l'expression; dans aucune il n'a su mieux allier la naïveté du dialogue et le comique de la scène à la plus parfaite sagesse et à la plus austère éloquence. Le ton d'une raison simple et tranquille se fait partout remarquer dans cet apologue, observe aussi Chamfort : il est en outre touchant, comme il devait l'être sur un sujet qui intéresse tous les hommes.— On a pu dire de La Fontaine qu'il a mis en vers les préceptes de la raison universelle, de même que Boileau y a mis ceux qui concernent le goût et la littérature, et Molière ceux qui sont relatifs à la société. De plus, que de vers admirables, çà et là répandus, tels que le cinquième et le dernier de cette fable!

4. Il y a un récit analogue à cette fable dans la XXI[e] des *Nouvelles* de Bonaventure des Perriers.

5. Ce sont des *roulades*, c'est-à-dire des ornements ajoutés au chant.

6. Ces sages de la Grèce florissaient 600 ans avant Jésus-Christ : c'étaient Thalès, Solon, Pittacus, Bias, Périandre (ou Myson), Chilon et Cléobule.

N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire[1].
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : « Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? — Par an? ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur[2]
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année :
Chaque jour amène son pain. —
Eh bien! que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
— Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer! on nous ruine en fêtes :
L'une fait tort à l'autre; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône. »
Le financier riant de sa naïveté[3],
Lui dit : « Je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin. »
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre[4]
L'argent et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines[5].
Le sommeil quitta son logis :
Il eut pour hôtes les soucis,

1. Cet emploi de l'infinitif est un des plus heureux emprunts que nous ayons faits à la langue grecque. Joachim du Bellay et Henri Estienne ont beaucoup recommandé ce tour, et Amyot l'a souvent imité des auteurs qu'il traduisait; mais, si l'on excepte quelques écrivains qui ne répudièrent pas l'héritage du seizième siècle, on peut regretter que l'on ait depuis trop peu usé de cette forme qui donne de l'aisance et de la vigueur au langage.

2. La rime de *monsieur* avec *rieur*, défectueuse aujourd'hui pour l'oreille, était alors exacte, parce que l'on faisait entendre l'*r* dans le premier de ces deux mots. Ainsi en était-il dans l'infinitif présent *marcher* et le substantif *foyer*, qui rimaient avec *cher*, comme on le voit chez nos classiques.

3. Ici La Fontaine, peu sévère en général pour la rime, comme on a eu déjà occasion de le remarquer, la néglige trop ouvertement.

4. Vieux mot, pour *serre* ou *enferme*, très-bien placé ici, tandis que Rousseau s'en est servi fort mal à propos, au début d'une de ses odes les plus célèbres :

Tout ce que leur globe *enserre*.....

5. Périphrase bien expressive; ou plutôt trait charmant de sensibilité, qui prépare l'effet du troisième avant-dernier vers

Les soupçons, les alarmes vaines[1].
Tout le jour il avait l'œil au guet; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin, le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus.
« Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus. »

Liv. VIII, fab. 2[2].

Les deux Pigeons.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre[3]:
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage[4].
Encor, si la saison s'avançait davantage !

1. Rapprocher de ce passage l'aventure de Philippe et de Ména, racontée par Horace, *Epît.*, I, 7 :

Strenuus et fortis, causisque Philippus agendis
Clarus, ab officiis octavam circiter horam
Dum redit, etc.

2. « C'est ici, dit Chamfort, La Fontaine dans tout son talent, avec sa grâce et sa variété ordinaires. La conversation du savetier et du financier est digne de Molière, et il en a sans doute envié plus d'un trait : au reste, notre fabuliste excelle habituellement dans les dialogues. » — Cette fable semblait aussi à La Harpe, qui l'a transcrite et commentée dans son *Cours de littérature*, l'une des plus heureuses de La Fontaine.

3. On n'a pas craint d'affirmer qu'il n'y avait, dans aucun genre et dans aucune langue, de peinture plus vive de l'amitié. Cette pièce et quelques autres traits épars chez La Fontaine suffiraient pour montrer combien ce sentiment était naturel et nécessaire au cœur du poëte qui s'est écrié :

Qu'un ami véritable est une douce chose!

Voy. la 11e fable du liv. VIII, dont la fin, observe Chamfort, est *au-dessus de tout éloge*. Dans l'apologue qui précède celui des *deux Amis*, en parlant d'un prêtre de Flore et de Pomone, La Fontaine a dit encore :

Ces deux emplois sont beaux : mais je voudrais parmi
Quelque doux et discret ami.

Ce sont là de ces vers qui ont fait justement écrire à l'abbé d'Olivet dans son *Histoire de l'Académie française* : « La Fontaine a mérité que sa mémoire fût à jamais sous la protection des honnêtes gens. »

4. Au dix-septième siècle, on trouve souvent ce terme dans le sens de situation d'esprit, disposition du cœur.

Attendez les zéphyrs : qui vous presse ? un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau[1].
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, et le reste[2] ? »
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur ;
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point ;
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère ;
Je le désennuîrai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étais là, telle chose m'advint :
Vous y croirez être vous-même. »
A ces mots, en pleurant ils se disent adieu.
Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie ;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie.
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un las[3]
Les menteurs et traîtres appâts.
Le las était usé ; si bien que de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin.
Quelque plume y périt ; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du las qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier[4], quand des nues

1. Cette ancienne superstition est attestée par ce vers de Virgile, *Égl.*, I, 13 :

Sæpe sinistra cava prædixit ab ilice cornix.

2. Quelle grâce, quelle finesse dans ce petit mot jeté négligemment, caché pour ainsi dire à la fin du vers, et qui cependant, pour un ami, renferme tant de choses !

3. Pour *lac*, c'est-à-dire *lacet* (*laqueus*). Nos anciens poëtes ne faisaient aucun scrupule de modifier, pour le besoin de la rime, l'orthographe des mots ; et La Fontaine, assez porté à emprunter leurs licences, les imitait volontiers sur ce point. Au reste, il persévère un peu plus loin dans l'orthographe qu'il a adoptée.

4. Terme de fauconnerie : on disait du faucon qu'il *liait* sa proie, lors-

Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiraient par cette aventure.
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pié[1],
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal[2], elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines :
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau...

Liv. IX, fab. 2[3]

L'Homme et la Couleuvre.

Un homme vit une couleuvre :
« Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers ! »
A ces mots, l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire,

qu'il l'enlevait, ou bien que, l'embrassant de ses serres, il la tenait à terre couchée sous lui.

1. L'orthographe de *pied* est altérée aussi, par la même raison que celle de *lacs* : en effet, dit généralement Walckenaer, au début de son édition de La Fontaine, « les poëtes du temps de Louis XIV se permettaient quelquefois encore de changer l'orthographe des mots pour les assujettir à la rime. »

2. Pour *tant bien que mal* ; tour vif, qui paraîtrait aujourd'hui peu usité.

3. « A ce morceau dont l'impression est si délicieuse, dit La Harpe, on donnerait peut-être la palme sur tous les ouvrages de La Fontaine, si parmi tant de modèles on avait la confiance de juger ou le courage de choisir. » Chamfort n'admire pas moins que La Harpe les traits heureux répandus dans cette fable et les épanchements d'une âme tendre, qui partout s'y remarquent. La Motte, fabuliste lui-même et qui n'a pas toujours manqué d'agrément, s'est livré cependant à une analyse minutieuse et peu favorable de cet apologue ; mais ses critiques mal fondées ont fait dire très-sagement qu'au lieu de perdre son temps dans ce travail stérile, il eût mieux fait de l'employer à relire ce chef-d'œuvre qui touche, pénètre et charme tous les cœurs.

Et non l'homme; on pourrait aisément s'y tromper[1]),
A ces mots, le serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac; et, ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,
L'autre lui fit cette harangue :
« Symbole des ingrats[2], être bon aux méchants,
C'est être sot; meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. » Le serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put : « S'il fallait condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourrait-on pardonner?
Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde
Sur tes propres leçons; jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les; ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice[3] :
Selon ces lois, condamne-moi;
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise
Que le symbole des ingrats,
Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. » Ces paroles
Firent arrêter l'autre; il recula d'un pas.
Enfin il repartit : « Tes raisons sont frivoles.
Je pourrais décider, car ce droit m'appartient;
Mais rapportons-nous-en[4]. — Soit fait, » dit le reptile.
Une vache était là : l'on l'appelle; elle vient :
Le cas est proposé. C'était chose facile :
« Fallait-il pour cela, dit-elle, m'appeler?
La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler?
Je nourris celui-ci depuis longues années;
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées;
Tout n'est que pour lui seul; mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines :
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avaient altérée; et mes peines

1. La Fontaine excelle à lancer un trait de satire avec un air plein de bonhomie : cf. la fable 1 du livre X :

Non loin du Nord il est un monde
Où l'on sait que les habitants
Vivent ainsi qu'aux premiers temps
Dans une ignorance profonde :
Je parle des humains; car quant aux animaux
Ils y construisent des travaux.....

2. Voy. la fable X, *Le berger et le roi*.
3. Remarquez la coupe variée de ces vers qui donne au langage de la couleuvre un caractère de vérité et de naturel bien propre à lui concilier la pitié de son ennemi, ou du moins à suspendre l'effet de ses menaces.
4. *A un arbitre*, faut-il sous entendre.

Universitas
BIBLIOTHECA

Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille; il me laisse en un coin
Sans herbe[1] : s'il voulait encor me laisser paître !
Mais je suis attachée; et, si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude? Adieu : j'ai dit ce que je pense. »
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au serpent : « Faut-il croire ce qu'elle dit!
C'est une radoteuse; elle a perdu l'esprit.
Croyons ce bœuf[2]. — Croyons, » dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête[3],
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,
Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux;
Que cette suite de travaux
Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré[4]; puis, quand il était vieux,
On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
Achetaient de son sang l'indulgence des dieux.
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : « Faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur;
Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi. » L'arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge
Contre le chaud, la pluie et la fureur des vents;
Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs.
L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire :
Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire
Un rustre l'abattait; c'était là son loyer[5];
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs au printemps ou du fruit en automne;
L'ombre, l'été; l'hiver, les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondait-on sans prendre la cognée?

1. Avec quel art sont rejetés ces deux mots? saurait-on mieux peindre l'abandon, le délaissement auquel le pauvre animal est condamné !

2. Un autre fabuliste retraçant le même apologue a remplacé le bœuf par un chien; mais on a remarqué avec raison que la substitution n'est pas heureuse, parce que l'homme est bien plus coupable envers le bœuf qu'envers le chien.

3. Cette lenteur majestueuse est un trait excellent. La gravité du style indirect convient au bœuf.

4. Du latin *gratia*, reconnaissance.

5. Ce mot ne s'emploie aujourd'hui que dans un sens fort restreint. On le trouve encore chez Voltaire, dans l'acception générale de *prix, récompense.*

De son tempérament[1], il eût encor vécu.
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
« Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là! »
Du sac et du serpent aussitôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands :
La raison les offense; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,
Et serpents.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens; mais que faut-il donc faire?
Parler de loin, ou bien se taire.

Liv. X, fab. 2.

Le Paysan du Danube[2].

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence :
Le conseil en est bon, mais il n'est pas nouveau.
Jadis l'erreur du souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance[3] ;
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Esope, et certain paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle
Nous fait un portrait fort fidèle[4].

1. Avec son tempérament.

2. La Fontaine, dans cette fable, se présente à nous sous une face nouvelle. Habile à traiter tous les sujets et à prendre tous les tons, il s'élève ici à la gravité de l'historien et de l'orateur. On peut le comparer à Tacite lorsqu'il fait parler Galgacus dans la *Vie d'Agricola*, ou à Racine lorsqu'il nous montre Mithridate annonçant à ses fils son projet de marcher contre Rome. Plus d'un de ses traits est digne aussi d'être rapproché des considérations de Bossuet et de Montesquieu sur les Romains. Combien le domaine de la fable n'a-t-il donc pas été fécondé et agrandi par le génie de La Fontaine!

3. Voy. la fable 5 du livre VI : *le Cochet* (jeune coq), *le Chat et le Souriceau*. Quant à cet apologue du *Paysan du Danube*, il n'aura pas seulement pour effet de prouver la justesse du conseil moral renfermé dans le premier vers; il réveillera dans tous les esprits beaucoup d'idées d'une importance encore plus grande : en d'autres termes, le fabuliste nous donnera bien plus qu'il ne nous annonce.

4. Marc-Aurèle, dans le livre qu'il nous a laissé *sur lui-même*, ne nous parle d'aucun paysan de ce genre; mais celui qui en a tracé le portrait, reproduit ici par La Fontaine, est l'auteur et prélat espagnol Guevara, mort en 1544, dont la réputation fut très-grande au seizième siècle. Ce dernier, entre autres ouvrages, en a publié un sous le titre de *Marco Aurelio con el relox de principes* (Valladolid, 1529, in-fol.), qu'un certain de La Grise a traduit en français (Paris, 1531, in-4°) et intitulé *l'Horloge des princes*. C'est là (III, 3) que se trouve l'apologue du *Paysan du Danube*, attribué par Guevara au plus vertueux des empereurs romains, sans doute pour ajouter à l'autorité de la fiction dont il a fait usage. Montaigne a mentionné (*Essais*, II, 2) le *Marc-Aurèle* de cet écrivain élégant, mais d'une exactitude généra-

On connaît les premiers : quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissait une barbe touffue;
Toute sa personne velue
Représentait un ours, mais un ours mal léché[1] :
Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portait sayon[2] de poil de chèvre
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme, ainsi bâti, fut député des villes
Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors et ne portât les mains.
Le député vint donc et fit cette harangue :
« Romains, et vous, sénat, assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister[3] :
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris[4] !
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice :
Faute d'y recourir, on viole leurs lois.
Témoin nous que punit la romaine avarice :
Rome est par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère,
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers ?
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?

lement suspecte. La Fontaine a su, en élaguant quelques longueurs de l'original, conserver tout ce qu'il renferme de saillant. Telle n'est pas d'ailleurs la source unique où il paraît avoir puisé en cette occasion : à ce sujet, on peut voir un piquant article de Ch. Nodier, *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, p. 162 et suiv.

1. On prétend que les ours achèvent de donner la forme à leurs petits en les léchant.

2. Vêtement gaulois, du latin *sagum* : « Sagum gallicum nomen est, » dit Isidore de Séville, *Orig.*, XIX, 24.

3. Ce début rappelle l'exorde du célèbre discours de Démosthène sur la Couronne.

4. Voltaire, se souvenant de ces deux vers, a dit par la bouche de Brutus dans la *Mort de César*, III, 2 :

> Veuillent les immortels, s'expliquant par ma bouche,
> Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche !

Nous cultivions en paix d'heureux champs ; et nos mains
Etaient propres aux arts, ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains ?
Ils ont l'adresse et le courage :
S'ils avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité [1].
Celle que vos préteurs ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine à la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée ;
Car sachez que les immortels
Ont les regards sur nous. Grâces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes,
Nous laissons nos chères compagnes,
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux :
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les : ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice ;
Les Germains, comme eux, deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre à donner ; c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis : punissez de mort

1. On peut contester la justesse de ces deux derniers vers, ou regretter du moins qu'ils ne s'accordent pas suffisamment avec ceux qui les précèdent. Si, en effet, dira-t-on, les Germains avaient eu en même temps *l'avidité et la violence*, les mêmes causes auraient assez naturellement produit les mêmes effets : ils eussent donc été aussi inhumains que le sont représentés leurs oppresseurs.

Une plainte un peu trop sincère. »
A ces mots, il se couche ; et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence[1]
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice[2] ; et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
D'autres préteurs ; et par écrit
Le sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas longtemps à Rome
Cette éloquence entretenir[3].

Liv. XI, fab. 7[4].

Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.

Un octogénaire plantait.
« Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge !
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage :
Assurément il radotait.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir[5] ?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;
Quittez le long espoir et les vastes pensées[6] :

1. Excellente progression dans les mots : le grand cœur et le bon sens, voilà bien la double source de l'éloquence.
2. C'est-à-dire *patricien* ou *sénateur*. Ce mot de *patrice* et la dignité qu'il désignait ne datèrent, à proprement parler, que de Constantin (voy. Zosime, *Hist. nouv.*, liv. II) : ils appartiennent au Bas-Empire.
3. Sur les causes qui ont amené la décadence et ensuite la chute entière de l'éloquence romaine, il faut voir Tacite, *Dialogue des orateurs*, ch. 28 et suiv.
4. « Avec quelle aisance surprenante, dit La Harpe au sujet de cette fable, La Fontaine, si simple d'ordinaire, ne s'élève-t-il pas ici au ton de la plus haute philosophie ou de l'éloquence la plus sublime? » Mais chez lui, on l'a remarqué avec raison, tout jusqu'au sublime paraît être facile et familier : tant les beautés les plus diverses sont habilement fondues dans un style qui charme toujours et n'étonne jamais!
5. Ainsi Phèdre, dans ses *Fables*, IV, 20 :

. . . . . Quem fructum capis
Hoc ex labore? quodve tantum est præmium?

6. Horace avait dit, *Od.*, I, 4 (cf. ibid., 11) :

Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam.

Qui des deux poëtes, dans les vers admirables que nous rapprochons, a poussé plus loin le mérite de l'harmonie imitative? Voltaire s'est souvenu du trait de La Fontaine dans le VI[e] de ses *Discours sur l'homme*, où il déclare

Que l'homme n'est point né pour les *vastes* désirs.

Tout cela ne convient qu'à nous. —
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu : la main des Parques blêmes [1]
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage [2] ;
Eh bien ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore ;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux [3]. »
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique [4] ;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter ;
Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre [5]
Ce que je viens de raconter.

Liv. XI, fab. 8 [6].

1. C'est le *pallida mors* d'Horace, *Od.*, I, 4.

2. Cicéron, *de la Vieillesse*, ch. 7, rappelle ce vers d'un ancien poëte : le vieillard, dit Cécilius Statius,

Serit arbores quæ alteri sæculo prosint;

de même Virgile, *Égl.*, IX, 50 :

Insere, Daphni, piros : carpent tua poma nepotes;

et dans les *Géorg.*, II, 58 :

. . . . . Arbos
Tarda venit, seris factura nepotibus umbram.

3. Avec quel art la tristesse que réveille une idée de mort n'est-elle pas tempérée ici par la grâce riante de l'expression !

4. On dirait aujourd'hui *en Amérique : à* ne se mettant plus devant le nom d'une contrée, mais seulement devant le nom d'une ville.

5. Tour elliptique pour *le vieillard les pleura et grava...* Cette forme, que n'admettrait pas la prose, est parfaitement autorisée en poésie, où elle a de la nouveauté et de la grâce.

6. Le Batteux et La Harpe ont commenté cet apologue (si l'on peut donner ce nom à un récit qui n'a rien d'allégorique) : c'est pareillement l'une des pièces où Chamfort s'est le plus appliqué à mettre en relief la valeur infinie des détails. Il la signale comme « charmante et aussi parfaite pour l'exécution qu'aucun autre ouvrage sorti des mains de La Fontaine. » On admi-

Élégie aux nymphes de Vaux[1].

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,
Et que l'Anqueuil[2] enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
On ne blâmera pas vos larmes innocentes :
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes.
Chacun attend de vous ce devoir généreux :
Les Destins sont contents[3], Oronte est malheureux.
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels[4].
Hélas! qu'il est déchu de ce bonheur suprême!
Que vous le trouveriez différent de lui-même!
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits :
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.

rera surtout la haute sagesse et la philosophie aimable qui y règnent. Parmi les mérites à relever, notons la réserve du fabuliste et le soin avec lequel il s'efface : il ne se donne nullement pour l'auteur de cette histoire; il semble n'avoir fait que la recueillir sur le marbre du cénotaphe.

1. C'était la maison de campagne de Fouquet, qui avait prodigué pour l'embellir les trésors de la France. Si, à cet égard, sa prodigalité fut sans excuse, il fit preuve souvent d'une générosité plus éclairée et plus louable, notamment en encourageant par ses faveurs le génie de La Fontaine, que Colbert et Louis XIV eurent le tort de ne pas assez apprécier. Lorsque la disgrâce eut frappé son bienfaiteur, le poëte reconnaissant embrassa sa défense dans ces beaux vers : mais vainement il associa ses efforts et son génie à ceux de Pellisson, de Mmes de Sévigné et de Ménage qui, dix-sept ans après la condamnation de Fouquet, demandait encore au roi qu'il rendit la liberté au prisonnier; il ne réussit point à désarmer la puissante colère des ennemis du surintendant. Au moins n'a-t-il pas peu protégé auprès de la postérité sa mémoire, étroitement liée au souvenir de plusieurs chefs-d'œuvre de notre littérature.

2. Petite rivière qui arrosait la propriété de Fouquet, fort remarquable, d'ailleurs, par la beauté de ses eaux.

3. La Fontaine, si l'on en croit Voltaire, avait d'abord mis :

La cabale est contente. . . . . ;

mais la réflexion lui fit modifier ce trait, dont il put pressentir que des personnages considérables seraient offensés.

4. Allusion aux fêtes pompeuses de Vaux, racontées par La Fontaine, dans une lettre à son ami Maucroix. Celui-ci composait aussi des vers, parfois excellents : tel est ce quatrain qu'il fit dans sa vieillesse :

Chaque jour est un don que du ciel je reçoi;
Je jouis aujourd'hui du soleil qu'il me donne :
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi,
Et celui de demain n'appartient à personne.

Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans les palais des rois cette plainte est commune :
On n'y connaît que trop les jeux de la Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps[1].
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs :
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs[2].
Jamais un favori ne borne sa carrière :
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte?
Ah! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge[3]!
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour[4] :
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens[5],
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.

1. Dans tous ces vers aucune trace d'effort: de là l'observation suivante d'un critique estimé, M. Gustave Planche : « Ce qui caractérise La Fontaine, disait-il, c'est la simplicité poussée jusqu'à ses dernières limites, simplicité tellement frappante, image si fidèle de la nature, que les ignorants ne savent pas y découvrir le génie. Les intelligences vulgaires se croiraient volontiers capables d'inventer son langage. » On se rappelle cette réflexion profonde de Pascal : « Les meilleurs livres sont ceux que ceux qui les lisent croient qu'ils auraient pu faire. » (*De l'Art de persuader.*)

2. Nous avons rencontré une image semblable dans l'admirable morceau de Bossuet sur la *jeunesse*, donné dans le même recueil. « Comme elle (la jeunesse) se sent forte et vigoureuse, elle bannit la crainte et tend les voiles de toutes parts à l'espérance qui l'enfle et la conduit. »

3. L'accent pénétré de ces vers nous fait bien sentir que le plus grand bonheur de La Fontaine, c'était

> Le repos, le repos, trésor si précieux
> Qu'on en faisait jadis le partage des dieux!

Voy. fab. 12 du liv. VII.

4. Là on reconnaît un souvenir de Virgile, *Géorg.*, II, 461

> Si non ingentem foribus domus alta superbis
> Mane salutantum totis vomit ædibus undam....

5. Voy. *ibid.*, v. 467 :

> At secura quies et nescia fallere vita....

Mais quittons ces pensers : Oronte nous appelle
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage[1] :
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage :
Du titre de clément rendez-le ambitieux[2] :
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie :
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur :
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence :
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par un sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux[3].

Épître à l'évêque d'Avranches (Huet[4]).

Le poëte y témoigne son admiration pour les anciens, en même temps qu'il expose sa manière de composer.

Faute d'assez priser les Grecs et les Romains,
On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.
Quelques imitateurs, sot bétail[5], je l'avoue,
Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue[6].

1. C'est le sens de *cœur, esprit*, signalé déjà plus haut.
2. *Le* s'élide dans ce vers : mais cette élision est dure et à éviter.
3. « Cette élégie que La Fontaine fit pour l'amitié, dit La Harpe, est la meilleure de notre langue. » Le poëte avait quarante ans lorsqu'il la composa, et cependant elle précéda de plusieurs années la publication du premier livre de ses Fables. La maturité de l'âge fut donc chez lui pour quelque chose dans la perfection de ses écrits. Sa réputation fut, au reste, lente à naître comme ses productions. De son vivant même, il ne fut donné qu'aux plus habiles (ceux-ci le firent entrer à l'Académie avant Boileau) de comprendre toute sa supériorité. Mais la postérité a confirmé par son suffrage ce mot de Molière, son ami : « Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bonhomme. »

On sait qu'à la fin de sa vie La Fontaine regretta sincèrement le scandale de quelques-unes de ses anciennes poésies. Pour réparer sa faute, il se livra à la traduction des hymnes de l'Église. En applaudissant à son intention, on devra reconnaître que ces derniers travaux sont faibles pour la plupart.

4. L'un des hommes les plus savants qui aient existé, connu par plusieurs ouvrages distingués : c'est lui qui, adjoint à Bossuet comme sous-précepteur, pour l'éducation du Dauphin fils de Louis XIV, dirigea la belle collection des classiques *ad usum Delphini*.
5. Horace avait ainsi parlé des imitateurs, *Ép.*, I, 19, v. 19.
6. Virgile.

J'en use d'autre sorte; et, me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
On me verra toujours pratiquer cet usage.
Mon imitation n'est point un esclavage;
Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'excellence
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte, et veut qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.
Je vois avec douleur ces routes méprisées :
Art et guides, tout est dans les champs Elysées.
J'ai beau les évoquer, j'ai beau vanter leurs traits;
On me laisse tout seul admirer leurs attraits.
Térence est dans mes mains; je m'instruis dans Horace;
Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse.
Je le dis aux rochers; on veut d'autres discours :
Ne pas louer son siècle est parler à des sourds.
Je le loue, et je sais qu'il n'est pas sans mérite;
Mais, près de ces grands noms, notre gloire est petite.

Épître à madame de la Sablière[1].

Désormais que ma muse, aussi bien que mes jours,
Touche de son déclin l'inévitable cours,
Et que de ma raison le flambeau va s'éteindre,
Irai-je en consumer les restes à me plaindre
Et, prodigue d'un temps par la Parque attendu,
Le perdre à regretter celui que j'ai perdu?
Si le ciel me réserve encor quelque étincelle
Du feu dont je brillais en ma saison nouvelle,
Je la dois employer[2], suffisamment instruit
Que le plus beau couchant est voisin de la nuit.
Le temps marche toujours; ni force, ni prière,
Sacrifices, ni vœux, n'allongent la carrière;
Il faudrait ménager ce qu'on va nous ravir.
Mais qui vois-je que vous[3] sagement s'en servir?

1. La Fontaine demeura chez madame de la Sablière près de vingt ans, délivré de tout soin domestique : il a dédié à sa protectrice plusieurs de ses fables, et l'a célébrée en vers émus et touchants qui font honneur à celle qui les a inspirés (v. liv. XII, fab. 15). A la mort de cette dame, La Fontaine se retira chez son ami M. d'Hervart.

2. C'est-à-dire en faire *un sage* emploi.

3. *Que* est ici le synonyme de *excepté, sinon*, et répond au latin *præterquam, nisi*. Ainsi Molière dans le *Bourgeois gentilhomme*, acte III, sc. 12 : « Descendons-nous tous deux *que* de bonne bourgeoisie. »

Si quelques-uns l'ont fait, je ne suis pas du nombre ;
Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre ;
J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens.
Les pensers amusants, les vagues entretiens,
Cent autres passions des sages condamnées,
Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années.

. . . . . .

J'entends que l'on me dit : Quand donc veux-tu cesser ?
Douze lustres et plus ont roulé sur ta vie :
De soixante soleils la course entresuivie[1]
Ne t'a pas vu goûter un moment de repos.
Quelque part que tu sois, on voit à tout propos
L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légère,
Inquiète, et partout hôtesse passagère ;
Ta conduite et tes vers, chez toi tout s'en ressent :
On te veut là-dessus dire un mot en passant[2].
Tu changes tous les jours de manière et de style,
Tu cours en un moment de Térence à Virgile....
Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon compare nos merveilles.
Je suis chose légère[3], et vole à tout sujet ;
Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet ;
A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire.
J'irais plus haut peut-être au temple de mémoire,
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours ;
Mais quoi ! je suis volage en vers comme en amours.

Œuvres diverses.

1. C'est-à-dire d'années *qui viennent l'une après l'autre, se succèdent.* Ce verbe n'est plus employé aujourd'hui que sous sa forme réfléchie : les jours, les années, *s'entresuivent.*

2. Madame de Sévigné reprochait à La Fontaine d'avoir passé trop facilement d'un genre à un autre, et d'avoir manqué la perfection qu'il eût pu atteindre par un plus sévère emploi de ses rares facultés. On voit que le poëte ne songe guère à se justifier, mais ses fables ne prouvent-elles pas que son flexible génie se pliait sans peine à tous les tons, les plus légers comme les plus graves ?

3. « Le poëte, dit Platon, est chose légère, ailée et sacrée : » Κοῦφον γὰρ χρῆμα ποιητής ἐστι καὶ πτηνὸν καὶ ἱερόν. *Ion.*

MOLIÈRE.

(1622-1673.)

Né à Paris en 1622, Molière, après de bonnes études terminées dans le collége des jésuites, devenu depuis le collége Louis-le-Grand, céda à un entraînement qui a fait beaucoup de victimes, et embrassa la vie de théâtre. Si dans la carrière du comédien, longtemps pour lui aventureuse et errante, il finit par trouver la réputation et même la fortune, on sait trop qu'il ne trouva pas le bonheur. Il est douloureux de penser que celui qui, par la fécondité inépuisable de sa verve maligne, a réjoui et réjouira tant de générations, ne connut que le sourire des lèvres et ne ressentit jamais la véritable joie, la paix du cœur. Des qualités élevées de caractère le rendaient cependant digne d'être plus heureux. Il n'avait pas seulement de la probité, il était compatissant et généreux. Pour sa gloire d'auteur, elle n'a point cessé de grandir[1] : il n'en est pas de plus éclatante dans la littérature française ; on peut ajouter dans aucune littérature. Molière a partagé en effet avec La Fontaine ce privilége de n'avoir été surpassé ou même égalé ni avant ni après lui. L'antiquité ne saurait lui opposer avec avantage Aristophane ou Plaute ; et les modernes ne nous disputent point l'honneur d'avoir produit le premier des comiques, aussi bien que le modèle des fabulistes[2].

1. Quelques contemporains avaient été rigoureux pour Molière ; mais la postérité n'a pas ratifié la plupart de leurs critiques : elle s'est prononcée notamment contre les jugements portés sur le style de l'auteur du *Misanthrope* et de *l'Avare* par La Bruyère (*Caract.*, c. I) et par Fénelon (*Lettre sur les occupations de l'Académie*, § VII).

2. L'académie française, qui n'avait pas compté Molière parmi ses membres à cause de sa profession, rendit hommage à la beauté de son génie en lui dédiant, un siècle après sa mort et dans la salle même de ses séances, un buste avec cette inscription de Saurin :

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

Elle mit également son éloge au concours (1769), et le prix fut obtenu par Chamfort. Voltaire a écrit une biographie de Molière, mais avec moins d'exactitude que d'agrément; il a en outre parlé de lui, et toujours avec une singulière admiration, dans plusieurs parties de ses ouvrages. De nos jours aussi, sa vie et ses œuvres ont été le sujet des travaux de nombreux critiques : on citera parmi eux Lemercier, tome II de son *Cours analytique de la littérature générale* ; M. Nisard, 9e chapitre du livre III de son *Histoire de la littérature française* ; et M. Bazin, auteur d'une étude où sont réfutées bien des erreurs sur les commencements de l'existence et sur les dernières années de notre grand comique. Entre les éditions de Molière on remarquera, comme distinguées par les annotations qui les accompagnent, celles de Bret, d'Auger, d'Aimé Martin, et plus récemment celle de M. Louandre. Pour lire

Le Val-de-Grâce : éloge du peintre Pierre Mignard [1].

Digne fruit de vingt ans de travaux somptueux,
Auguste bâtiment, temple majestueux,
Fais briller à jamais, dans ta noble richesse,
La splendeur du saint vœu d'une grande princesse [2] ;
Mais défends bien surtout de l'injure des ans
Le chef-d'œuvre fameux de ses riches présents [3],
Cet éclatant morceau de savante peinture
Dont elle a couronné ta noble architecture :
C'est le plus bel effet des grands soins qu'elle a pris,
Et ton marbre et ton or ne sont point de ce prix.
Dis-nous, fameux Mignard, par qui te sont versées
Les charmantes beautés de tes nobles pensées,
Et dans quel fonds tu prends cette variété
Dont l'esprit est surpris et l'œil est enchanté ?
Dis-nous quel feu divin, dans tes fécondes veilles,
De tes expressions enfante les merveilles ;
Quels charmes ton pinceau répand dans tous ses traits,
Et quelle force il mêle à ses plus doux attraits.
Tu te tais, et prétends que ce sont des matières
Dont tu dois nous cacher les savantes lumières,
Et que ses beaux secrets, à tes travaux vendus,
Te coûtent un peu trop pour être répandus.
Mais ton pinceau s'explique et trahit ton silence :
Malgré toi, de ton art il nous fait confidence ;
Et dans ses beaux efforts, à nos yeux étalés,
Les mystères profonds nous en sont révélés.
Une pleine lumière ici nous est offerte ;
Et ce dôme pompeux est une école ouverte,
Où l'ouvrage, faisant l'office de la voix,
Dicte de ton grand art les souveraines lois.

La Gloire du Val-de-Grâce.

avec fruit cet auteur, on fera également un très-heureux usage du *Lexique de la langue de Molière*, par M. Génin. Signalons enfin les beaux vers par lesquels Boileau honora dans sa VII[e] épître la mémoire de cet homme illustre, tout en s'efforçant de soutenir le courage de Racine contre les dégoûts dont l'abreuvaient ses ennemis.

1. Premier peintre du roi et directeur de l'académie de peinture; il était né en 1610 et mourut en 1695. Il a excellé particulièrement dans le portrait et dans les tableaux d'histoire.

2. Anne d'Autriche, qui témoigna ainsi sa reconnaissance à Dieu pour être devenue mère de Louis XIV. La construction du Val-de-Grâce fut commencée en 1645 et achevée en 1665, après avoir été interrompue par les troubles de la Fronde.

3. La coupole peinte *à fresque* (ainsi désigne-t-on la manière de peindre sur les murailles) par Mignard, dont on voit ensuite l'éloge.

Le marquis à la cour.

Vous savez ce qu'il faut pour paraître marquis:
N'oubliez rien de l'air ni des habits;
Arborez un chapeau chargé de trente plumes
Sur une perruque de prix;
Que le rabat soit des plus grands volumes
Et le pourpoint des plus petits:
Mais surtout je vous recommande
Le manteau d'un ruban sur le dos retroussé:
La galanterie en est grande;
Et parmi les marquis de la plus haute bande
C'est pour être placé.
Avec vos brillantes hardes,
Et votre ajustement,
Faites tout le trajet de la salle des gardes:
Et vous peignant galamment,
Portez de tous côtés vos regards brusquement;
Et ceux que vous pourrez connaître,
Ne manquez pas, d'un haut ton,
De les saluer par leur nom,
De quelque rang qu'ils puissent être.
Cette familiarité
Donne à quiconque en use un air de qualité.
Grattez du peigne à la porte
De la chambre du roi;
Ou si, comme je prévoi,
La presse s'y trouve forte,
Montrez de loin votre chapeau,
Ou montez sur quelque chose
Pour faire voir votre museau;
Et criez, sans aucune pause,
D'un ton rien moins que naturel:
« Monsieur l'huissier, pour le marquis un tel. »
Jetez-vous dans la foule, et tranchez du notable;
Coudoyez un chacun, point du tout de quartier;
Pressez, poussez, faites le diable
Pour vous mettre le premier.

(*Remerciement au roi*, 1663.)

Les Fâcheux[1].

(Extrait.)

Acte II, Scène VII.

Dorante, Éraste.

Un certain fâcheux, nommé Dorante, fatigue Éraste, en lui racontant une partie de chasse qu'il vient de faire.

DORANTE.

Ah! marquis, que l'on voit de fâcheux tous les jours
Venir de nos plaisirs interrompre le cours!
Tu me vois enragé d'une assez belle chasse
Qu'un fat.... C'est un récit qu'il faut que je te fasse.

ÉRASTE.

Je cherche ici quelqu'un et ne puis m'arrêter.

DORANTE.

Parbleu! chemin faisant, je te le veux conter.
Nous étions une troupe assez bien assortie,
Qui pour courir un cerf avions hier fait partie;
Et nous fûmes coucher sur le pays exprès,
C'est-à-dire, mon cher, en fin fond de forêts.
Comme cet exercice est mon plaisir suprême,
Je voulus, pour bien faire, aller au bois moi-même,
Et nous conclûmes tous d'attacher nos efforts
Sur un cerf que chacun nous disait cerf dix cors[2];

1. Cette pièce est de 1661, et ce fut à Vaux, dans une fête que le surintendant Fouquet donnait à Louis XIV, qu'elle fut représentée pour la première fois. « S'il nous était enjoint de désigner précisément, observe un de nos critiques, le jour, le lieu et l'heure où Molière se révéla en quelque sorte à Louis XIV, et reçut de lui sa mission de poursuivre les ridicules du siècle, nous ne croirions pas nous tromper en disant que ce fut à Vaux, lorsque l'imprudent Fouquet voulut étaler devant le monarque les splendeurs de sa magnifique demeure. » Néanmoins, dans la comédie qui fut jouée à cette occasion, la scène que nous offrons ici ne se trouvait pas d'abord : ce fut après la représentation que le roi, félicitant l'auteur, lui indiqua un personnage de fâcheux qu'il avait oublié, celui du courtisan chasseur; et il paraît assez certain que l'original de ce caractère était le marquis de Soyecourt, qui obtint en effet, un peu plus tard, la charge de grand veneur, pour laquelle il avait dès longtemps une vocation très-marquée. La pièce, à quelques jours de là, fut donnée à Fontainebleau, avec la nouvelle scène « dont le roi, dit Molière, lui avait suggéré l'idée, et qui fut trouvée partout le plus beau morceau de l'ouvrage. »

2. Terme de vénerie, comme il y en a beaucoup dans ce passage. « On appelle *cors* les cornes qui sortent des perches du cerf, dit le dictionnaire de l'Académie; et un cerf *de dix cors* ou, plus ordinairement, *cerf dix cors*

Mais moi, mon jugement, sans qu'aux marques j'arrête[1],
Fut qu'il n'était que cerf à sa seconde tête[2].
Nous avions comme il faut séparé nos relais,
Et déjeunions en hâte avec quelques œufs frais,
Lorsqu'un franc campagnard avec longue rapière,
Montant superbement sa jument poulinière,
Qu'il honorait du nom de sa bonne jument,
S'en est venu nous faire un mauvais compliment,
Nous présentant aussi, pour surcroît de colère,
Un grand benêt de fils aussi sot que son père.
Il s'est dit grand chasseur, et nous a priés tous
Qu'il pût avoir le bien de courir avec nous.
Dieu préserve, en chassant, toute sage personne
D'un porteur de huchet[3] qui mal à propos sonne;
De ces gens qui, suivis de dix hourets[4] galeux,
Disent Ma meute, et font les chasseurs merveilleux!
Sa demande reçue, et ses vertus prisées,
Nous avons tous été frapper à nos brisées.
A trois longueurs de trait, tayaut[5], voilà d'abord
Le cerf donné[6] aux chiens. J'appuie et sonne fort.
Mon cerf débûche[7], et passe une assez longue plaine;
Et mes chiens après lui, mais si bien en haleine,
Qu'on les aurait couverts tout d'un seul justaucorps.
Il vient à la forêt : nous lui donnons alors
La vieille meute; et moi, je prends en diligence
Mon cheval alezan. Tu l'as vu?

ÉRASTE. Non, je pense.

DORANTE.

Comment! c'est un cheval aussi bon qu'il est beau,

est un cerf de moyen âge. » — Néanmoins La Fontaine, dans ses *Fables*, X, 1, entend par cerf *dix cors* un vieux cerf :

L'animal chargé d'ans, vieux cerf et de *dix cors*....

1. *Arrêter* se prenait alors comme verbe neutre pour *s'arrêter;* et c'était assez, ce semble, l'usage de nos aïeux que d'exprimer ou de supprimer arbitrairement le pronom des verbes réfléchis. On retrouve encore *arrêter* ainsi employé dans le *Misanthrope*, III, 5. Cf. La Fontaine, fable du Renard et du Bouc.

2. C'est un cerf de trois ans.

3. Petit cor de chasse qui sert à *hucher* (vieux mot pour *appeler*) les chiens.

4. Mauvais chiens de chasse.

5. Cri en usage pour exciter une meute.

6. Exemple d'hiatus, tel qu'il y en a encore quelques-uns dans Molière et dans La Fontaine. Mais l'usage a, depuis lors, complétement admis la règle ainsi formulée par Boileau :

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée
Ne soit en son chemin par une autre heurtée.

7. *Sort du bois.*

Et que ces jours passés j'achetai de Gaveau.
Je te laisse à penser si, sur cette matière,
Il voudrait me tromper, lui qui me considère.
Aussi je m'en contente; et jamais, en effet,
Il n'a vendu cheval ni meilleur ni mieux fait
Une tête de barbe[1], avec l'étoile[2] nette;
L'encolure d'un cygne, effilée et bien droite[3];
Point d'épaules non plus qu'un lièvre; court-jointé[4],
Et qui fait dans son port voir sa vivacité;
Des pieds, morbleu, des pieds! le rein double[5] : à vrai dire,
J'ai trouvé le moyen, moi seul, de le réduire;
Et sur lui, quoiqu'aux yeux il montrât beau semblant[6],
Petit-Jean[7] de Gaveau ne montait qu'en tremblant;
Une croupe en largeur à nulle autre pareille,
Et des gigots, Dieu sait! Bref c'est une merveille;
Et j'en ai refusé cent pistoles, crois-moi,
Au retour[8] d'un cheval amené pour le roi.
Je monte donc dessus, et ma joie était pleine
De voir filer de loin les coupeurs[9] dans la plaine;
Je pousse et je me trouve en un fort à l'écart,
A la queue[10] de nos chiens, moi seul avec Drécart :
Une heure là-dedans notre cerf se fait battre.
J'appuie alors mes chiens[11], et fais le diable à quatre :
Enfin jamais chasseur ne se vit plus joyeux.
Je le relance seul; et tout allait des mieux,
Lorsque d'un jeune cerf s'accompagne le nôtre :
Une part de mes chiens se sépare de l'autre,
Et je les vois, marquis, comme tu peux penser,
Chasser tous avec crainte, et Finaut[12] balancer;

1. C'est le nom des chevaux de cette partie de la côte d'Afrique qu'on appelle la Barbarie. Ce pays produit, en effet, des chevaux très-estimés.
2. Marque blanche sur le front d'un cheval.
3. Les courtisans affectaient de prononcer *dret*, *dretle*.
4. On appelle ainsi le cheval dont les articulations inférieures sont courtes : ce qui est fort prisé.
5. Ainsi Virgile, *Géorg.*, III, 87 :

At *duplex* agitur per lumbos *spina*;...

Il faut voir, au reste, dans ce passage la description d'un beau cheval, pour la rapprocher de celle de Molière.
6. Quoiqu'il montrât de la confiance, de la hardiesse....
7. Palefrenier du marchand nommé ensuite et plus haut.
8. On dirait aujourd'hui : *en* retour..... *Retour* signifie ici le prix ajouté à la chose que l'on échange contre une autre.
9. Les chiens *coupent*, lorsqu'ils prennent les devants sur la bête, en quittant sa voie.
10. L'*e* muet devrait être élidé, pour la régularité du vers. — Drécart était un piqueur renommé.
11. Je les suis en les animant : terme de vénerie.
12. Nom d'un excellent chien.

Quelques chiens revenaient à moi, quand, pour disgrâce,
Le jeune cerf, marquis, à mon campagnard passe.
Mon étourdi se met à sonner comme il faut,
Et crie à pleine voix : Tayaut, tayaut, tayaut!
Je ramène les chiens à ma première voie,
Qui vont, en me donnant une excessive joie,
Requérir notre cerf comme s'ils l'eussent vu.
Ils le relancent; mais ce coup est-il prévu?
A te dire le vrai, cher marquis, il m'assomme :
Notre cerf relancé va passer à notre homme,
Qui, croyant faire un coup de chasseur fort vanté,
D'un pistolet d'arçon qu'il avait apporté
Lui donne justement au milieu de la tête,
Et de fort loin me crie : « Ah ! j'ai mis bas la bête. »
A-t-on jamais parlé de pistolets, bon Dieu!
Pour courre[1] un cerf! Pour moi, venant dessus le lieu,
J'ai trouvé l'action tellement hors d'usage,
Que j'ai donné des deux à mon cheval de rage,
Et m'en suis revenu chez moi toujours courant,
Sans vouloir dire un mot à ce sot ignorant.

ÉRASTE.

Tu ne pouvais mieux faire, et ta prudence est rare :
C'est ainsi des fâcheux qu'il faut qu'on se sépare.
Adieu.

DORANTE. Quand tu voudras, nous irons quelque part
Où nous ne craindrons point de chasseur campagnard.

ÉRASTE, *seul.*

Fort bien. Je crois qu'enfin je perdrai patience.
Cherchons à m'excuser avecque diligence.

1. Ancienne forme du verbe *courir*, retenue dans la langue de la vénerie — A la chasse au cerf, le but qu'on se propose est de faire forcer, c'est-à-dire de faire arrêter le cerf par les chiens. Le tuer ainsi annonçait donc, en chasse, la plus grande ignorance.

Le Misanthrope[1].

(Extraits.)

Acte I, Scène I.

Philinte, Alceste.

PHILINTE.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

ALCESTE, *assis*. Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE.

Mais encor, dites-moi, quelle bizarrerie....

ALCESTE.

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher[2].

PHILINTE.

Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.

1. Cette pièce, qui est de 1666, fut l'un des premiers modèles et demeure l'une des plus belles productions de la comédie de mœurs et de caractère. On a même pu dire que c'était *le chef-d'œuvre du haut comique*. Jusque là Molière s'était appuyé sur les anciens : ici, soutenu presque uniquement des forces de son génie, il entre dans une carrière nouvelle, dont il atteint tout d'abord l'extrémité. Le *Misanthrope* ne fut pas joué sans succès, comme on l'a dit, mais avec un simple succès d'estime. On n'en sera point étonné : l'homme de génie, qui forme et devance le public, ne peut aussitôt l'élever jusqu'à lui. Heureux s'il n'est pas méconnu, il ne saurait être apprécié avec la justice entière que réserve à ses conceptions la seule postérité. L'arbitre et l'organe du goût, Despréaux, proclama néanmoins la supériorité du nouvel ouvrage, comme il devait plus tard rendre hommage, bien avant tous les autres, à l'*Athalie* de Racine. Il est superflu de revenir sur les critiques fort diverses adressées à cette excellente composition : le bon sens public les a suffisamment réfutées. La plus importante et la plus célèbre est celle de J. J. Rousseau. Mais là, comme en beaucoup de rencontres, l'illustre écrivain, obéissant à sa passion pour les paradoxes et les systèmes, a confondu, par une prévention dont nous serons peu surpris, des idées fort dissemblables et employé son admirable éloquence à combattre un ennemi chimérique. Jamais en effet Molière n'a songé à traduire la vertu sur la scène et à la rendre ridicule : il a voulu décréditer la misanthropie, qui, si elle n'est pas incompatible avec la vertu, a du moins le tort très-grave de la dépouiller en grande partie de son charme attirant et de son influence bienfaitrice. La conclusion morale de la pièce est celle-ci : la vertu véritable consiste non-seulement à éviter de tout son pouvoir les travers et les défauts des autres hommes, mais à savoir supporter leurs imperfections, et lors même que nous serions persécutés par nos semblables, à les aimer encore et à les servir avec un généreux dévouement.

2. L'auteur nous entraîne dès le début au milieu de son sujet : *in medias res rapit*. C'est là l'exposition en action, la meilleure de toutes. Dans les trois premières lignes Molière a mis le spectateur au fait du personnage qu'il va lui offrir. Alceste est un honnête homme sans doute; mais ses brusqueries et ses exagérations tendent à le rendre aussi fâcheux à lui-même qu'insupportable aux autres. Ce caractère, qui se présente avec tant d'originalité et de verve, se soutiendra jusqu'au bout avec la même force et le même mouvement.

ALCESTE.

Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre :

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre ;
Et, quoique amis, enfin, je suis tout des premiers....

ALCESTE, *se levant brusquement.*

Moi, votre ami? rayez cela de vos papiers...
J'ai fait jusques ici profession de l'être;
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paraître,
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte.
Une telle action ne saurait s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses;
De protestations, d'offres et de serments
Vous chargez la fureur de vos embrassements;
Et quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme[1] :
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.
Morbleu! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme;
Et si, par un malheur, j'en avais fait autant,
Je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable;
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce!

PHILINTE.

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse?

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

1. « Théognis, dit La Bruyère, embrasse un homme qu'il trouve sous sa main; il lui presse la tête contre sa poitrine; il demande ensuite qui est celui qu'il a embrassé : » ch. IX, *Des grands.* — Or, il y avait beaucoup de Théognis à la cour de Louis XIV.

PHILINTE.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnoie[1];
Répondre, comme on peut, à ses embrassements,
Et rendre offre pour offre et serments pour serments.

ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode;
Et je ne hais rien tant que les contorsions[2]
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles[3]
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située[4]
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée;
Et la plus glorieuse a des régals peu chers[5],
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers :
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu! vous n'êtes pas pour être de mes gens :
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence;
Je veux qu'on me distingue, et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE.

Mais, quand on est du monde, il faut bien que l'on rende

1. Cette rime ne serait plus admissible. Déjà, au temps de Louis XIV, elle n'était guère bonne que pour les yeux : car par une tendance naturelle à abréger les sons en parlant, on avait délaissé presque généralement l'ancienne prononciation de *monnoie* (monnoae) pour lui substituer celle d'aujourd'hui.

2. Molière avait déjà dit avec autant d'énergie (les *Fâcheux*, act. I, sc. I) :

> Et tandis que tous deux étaient précipités
> Dans les *convulsions* de leurs civilités....

3. Ces mots à consonnances semblables, *faiseurs*, *donneurs*, *etc.*, font ici très-bien ressortir l'ennuyeuse uniformité des travers de ces personnages.

4. L'expression paraît singulière; cependant l'usage a consacré la même figure dans cette manière de parler : avoir le cœur *bien placé*.

5. Cette expression, bizarre en effet, a été blâmée par Voltaire : « Une estime glorieuse est chère, dit-il, mais elle n'a point *des régals chers*. Il fallait dire *des plaisirs peu chers*, ou plutôt tourner autrement la phrase. »

Quelques dehors civils que l'usage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je, on devrait châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblants d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

PHILINTE.

Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendrait ridicule et serait peu permise;
Et parfois, n'en déplaise à votre austère honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Serait-il à propos, et de la bienséance,
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?
Et, quand on a quelqu'un qu'on hait[1] ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est?

ALCESTE.

Oui.

PHILINTE. Quoi! vous iriez dire à la vieille Émilie
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE. A Dorilas qu'il est trop importun;
Et qu'il n'est, à la cour, oreille qu'il ne lasse
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE. Vous vous moquez.

ALCESTE. Je ne me moque point;
Et je vais n'épargner personne sur ce point.
Mes yeux sont trop blessés; et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile :
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font.
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie :
Je n'y puis plus tenir, j'enrage; et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.

PHILINTE.

Ce chagrin philosophe[2] est un peu trop sauvage;

1. Tour pénible et sons rudes.
2. Pascal emploie aussi ce mot comme adjectif, ce qui se faisait alors habituellement et ne se fait plus qu'en très-peu de cas. Il dit dans ses *Pensées*,

Je ris des noirs accès où je vous envisage,
Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris,
Ces deux frères que peint l'*École des maris*[1],
Dont....

ALCESTE. Mon Dieu! laissons là vos comparaisons fades.

PHILINTE.

Non : tout de bon, quittez toutes ces incartades.
Le monde par vos soins ne se changera pas :
Et, puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai, tout franc, que cette maladie,
Partout où vous allez, donne la comédie,
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE. [mande :

Tant mieux, morbleu! tant mieux, c'est ce que je de-
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande;
Tous les hommes me sont à tel point odieux,
Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux[2].

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

ALCESTE.

Oui; j'ai conçu pour elle une effroyable haine[3].

en parlant de Platon et d'Aristote : « Quand ils se sont divertis à faire leurs Lois et leurs Politiques,... c'était la partie la moins *philosophe* et la moins sérieuse de leur vie; le plus *philosophe* était de vivre simplement et tranquillement. » Vauvenargues a encore écrit : « Qui s'étonnera des erreurs de l'antiquité, s'il considère qu'aujourd'hui, dans le plus *philosophe* de tous les siècles ..? »

1. Cette pièce en vers et en trois actes, si remarquable par le génie comique, la conduite et le dénoûment, fut jouée sur le théâtre du Palais-Royal l'an 1661, et peu de temps après que la troupe de Molière y avait commencé ses représentations. Elle eût suffi, a dit Voltaire, pour rendre impérissable la renommée de son auteur. Les deux frères sont Sganarelle et Ariste, dont les opinions sont en effet très-différentes, comme on peut le voir dès la scène d'exposition.

2. Ces vers tracent parfaitement le caractère du misanthrope, tel que le peint Socrate dans le Phédon : voy. *Platonis Opera*, tom. I, p. 203, édit. de Deux-Ponts. « La misanthropie, dira-t-on en traduisant ce passage, vient de ce qu'après s'être, sans aucune connaissance des hommes, beaucoup fié à quelqu'un d'entre eux, et l'avoir cru sincère et loyal, on trouve bientôt après qu'il est faux et méchant.... Lorsqu'on a essuyé plusieurs déceptions semblables, si surtout c'est de la part de ceux qu'on regardait comme ses meilleurs amis, on finit par prendre en haine tout le genre humain, et par s'imaginer qu'il n'y a personne absolument de droit et d'honnête. »

3. J. J. Rousseau, en présence d'un langage si affirmatif, est peu fondé, ce semble, à dire qu'Alceste n'est pas un *misanthrope à la lettre*. Bien au contraire : il ne hait pas seulement le vice, ce qui convient à tout homme d'honneur, mais, par une conséquence très-injuste, les hommes en général, parce qu'il y en a parmi eux qui sont dignes de mépris. — Quant à Philinte, c'est également à tort que Rousseau fait de lui un malhonnête homme, ou, pour lui emprunter son langage, *un de ces honnêtes gens du grand monde* qu'il représente sous des couleurs si odieuses. En partant de

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion?
Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes....

ALCESTE.

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes :
Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
Et les autres, pour être aux méchants complaisants,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses[1].
De cette complaisance on voit l'injuste excès
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès.
Au travers de son masque on voit à plein[2] le traître :
Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être;
Et ses roulements d'yeux et son ton radouci
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
On sait que ce pied-plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,
Et que par eux son sort, de splendeur revêtu,
Fait gronder le mérite et rougir la vertu.
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son misérable honneur ne voit pour lui personne :
Nommez-le fourbe, infâme, et scélérat maudit,
Tout le monde en convient, et nul n'y contredit.
Cependant sa grimace est partout bienvenue :
On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue;
Et s'il est, par la brigue, un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Têtebleu[3]! ce me sont de mortelles blessures,
De voir qu'avec le vice on garde des mesures;
Et parfois il me prend des mouvements soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

ces fausses prémisses, il ne pouvait manquer d'arriver à une conclusion erronée. Philinte n'est pas davantage, comme il a plu à quelques-uns de le dire, un sage accompli. Le seul but de Molière, en opposant l'un à l'autre un esprit indulgent, ami de la société, et un fougueux ennemi des travers, a été de donner à ces deux caractères toute leur saillie.

1. Ainsi raisonnait et parlait, comme le rapporte Érasme dans ses *Apophthegmes*, l'Athénien Timon, l'original de tant de copies : « Timon, Atheniensis, dictus μισάνθρωπος, interrogatus cur omnes homines odio prosequeretur : Malos, inquit, merito odi; ceteros ob id odi, quod malos non oderint. »

2. Forme expressive qui par malheur a vieilli, pour *entièrement*, *complétement*. Pascal dit aussi dans les *Pensées* : « Qui voudra connaître *à plein* la vanité de l'homme.... » Aujourd'hui *en plein*, mais dans le langage familier.

3. Cette exclamation et d'autres semblables, que Molière a placées dans la bouche d'Alceste, peignent bien son caractère impatient et irritable. C'était d'ailleurs une habitude ou plutôt un ridicule des gens de cour, que de prodiguer à cette époque de tels jurements.

PHILINTE.

Mon Dieu! des mœurs du temps mettons-nous moins
Et faisons un peu grâce à la nature humaine : [en peine,
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut, parmi le monde, une vertu traitable;
A force de sagesse on peut être blâmable :
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété[1].
Cette grande roideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages :
Elle veut aux mortels trop de perfection.
Il faut fléchir au temps[2], sans obstination;
Et c'est une folie, à nulle autre seconde,
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses, tous les jours,
Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours;
Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être.
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont :
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font;
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe autant que votre bile[3].

ALCESTE.

Mais ce flegme, monsieur, qui raisonne si bien[4].
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien?
Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,
Que pour avoir vos biens on dresse un artifice,
Ou qu'on tâche à[5] semer de méchants bruits de vous,
Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux?

PHILINTE.

Oui : je vois ces défauts, dont votre âme murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature[6];
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé

1. C'est ce qu'a dit Horace dans ses *Satires*, I, 1, v. 106; et on peut voir les mêmes pensées développées avec une plus grande autorité dans saint Paul, *Epître aux Romains*, c. 12.

2. Tour vif pour *accommoder, plier son humeur au temps.*

3. L'auteur, selon la remarque de Lemercier, établit dans ces vers, si remplis de bon sens, la moralité fondamentale de sa comédie du *Misanthrope.*

4. D'autres lisent ainsi ce vers :

Mais ce flegme, monsieur qui raisonnez si bien....

5. *Tâcher à*, au lieu de *tâcher de*, se trouve fréquemment dans Molière.

6. C'est ce que Sénèque recommande au sage, dans son traité *de Ira*, que l'auteur du *Misanthrope* a mis plusieurs fois à contribution : voy. notamment le 10ᵉ ch. du liv. II.

De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants et des loups pleins de rage[1].

ALCESTE.

Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,
Sans que je sois.... Morbleu! je ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence.

PHILINTE.

Ma foi, vous ferez bien de garder le silence.
Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite?

ALCESTE.

Qui je veux? la raison, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE.

Aucun juge par vous ne sera visité?

ALCESTE.

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord, mais la brigue est fâcheuse,
Et....

ALCESTE. Non. J'ai résolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raison.

PHILINTE. Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remuerai point.

PHILINTE. Votre partie est forte,
Et peut, par sa cabale, entraîner....

ALCESTE. Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE. Soit. J'en veux voir le succès[2].

1. « Vitia erunt, donec homines, » a dit en effet Tacite, par la bouche de Cérialis, *Hist.*, IV, 74. — Toutefois il n'en faut pas moins tenir tête aux méchants et surtout faire la guerre aux vices. La philosophie de Philinte semble en ce moment beaucoup trop relâchée, et il convient de protester contre ce regard indifférent jeté sur le mal, considéré comme un simple élément de la nature humaine. Fabre d'Eglantine, en donnant une suite au *Misanthrope* de Molière, a bien montré les dernières conséquences où aboutissent ces sortes de maximes.

2. C'est-à-dire *l'issue*. Alceste est du sentiment, un peu absolu, qu'exprime La Bruyère, *Caract.*, ch. 14, *de quelques Usages* : « Celui qui sollicite son juge ne lui fait pas honneur; car ou il se défie de ses lumières et même de sa probité, ou il cherche à le prévenir, ou il lui demande une injustice. »

PHILINTE.

Mais....

ALCESTE. J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE.

Mais enfin....

ALCESTE. Je verrai, dans cette plaiderie[1],
Si les hommes auront assez d'effronterie,
Seront assez méchants, scélérats et pervers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme!

ALCESTE. Je voudrais, m'en coûtât-il grand'chose,
Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cause[2].

PHILINTE.

On se rirait de vous, Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendait parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui rirait...

ACTE I, SCÈNE II.

Oronte, Alceste, Philinte.

ORONTE, *à Alceste.*

.... J'ai su là-bas que, pour quelques emplettes,
Eliante est sortie, et Célimène aussi.
Mais comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
Et que, depuis longtemps, cette estime m'a mis
Dans un ardent désir d'être de vos amis.
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.
Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,
N'est pas assurément pour être rejeté.

(*Pendant le discours d'Oronte, Alceste est rêveur, sans faire attention que c'est à lui qu'on parle; il ne sort de sa rêverie que quand Oronte lui dit :*)

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

1. Ancien mot, pour procès : de là *plaidoirie* (du primitif *plaid*, encore employé par Racine dans les *Plaideurs*).

2. Voilà bien le travers d'esprit d'Alceste et le côté par lequel son caractère prête au comique. Plutôt que d'entrer dans quelques explications, en vue d'épargner une erreur à ses juges, il aimera mieux, pour donner à sa passion le plaisir de triompher, compromettre ses intérêts : résolution qui fait sourire, parce qu'après tout elle ne nuit qu'à lui.

ALCESTE.

A moi, monsieur?

ORONTE. A vous : trouvez-vous qu'il vous blesse?

ALCESTE.

Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi,
Et je n'attendais pas l'honneur que je reçoi[1].

ORONTE.

L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.

ALCESTE.

Monsieur....

ORONTE. L'État n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE.

Monsieur....

ORONTE. Oui, de ma part, je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus considérable[2].

ALCESTE.

Monsieur....

ORONTE. Sois-je du ciel écrasé, si je mens!
Et, pour vous confirmer ici mes sentiments,
Souffrez qu'à cœur ouvert, monsieur, je vous embrasse
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez là, s'il vous plaît. Vous me la promettez,
Votre amitié?

ALCESTE. Monsieur....

ORONTE. Quoi! vous y résistez?

ALCESTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire :
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère[3];

1. La suppression de l'*s*, qui est aujourd'hui une licence autorisée en vers, n'était qu'un retour à l'ancienne règle. Pour distinguer, en effet, dans les verbes, la première personne de la seconde, on avait autrefois la bonne habitude de ne pas mettre d's dans celle-là : cette lettre était réservée pour la deuxième personne et le *t* pour la troisième.

2. On peut supposer que Molière s'est rappelé ici la confidence que plus d'un grand seigneur, dans une cour amie des lettres, lui avait faite de ses essais poétiques. Si l'on en croit Brossette, ami de Boileau et auteur d'un commentaire perdu sur Molière, « il paraît s'être copié lui-même en divers endroits du *Misanthrope*, et surtout dans la scène où Oronte fait des protestations d'amitié et des offres de service. » — Quelques-uns, dans le malencontreux poëte, ont voulu reconnaître le duc de Saint-Aignan, qui eut la prétention d'être de l'académie française, et, ce qui était pire, de justifier son titre d'académicien par de très-médiocres productions. Il avait eu, disait-on, « des paroles avec un autre seigneur pour des vers de sa façon que celui-ci ne louait pas assez. »

3. C'est-à-dire, de façon, de soin, pour naître et s'entretenir. Une accep-

Et c'est assurément en profaner le nom,
Que de vouloir le mettre à toute occasion.
Avec lumière et choix cette union veut naître;
Avant que[1] nous lier, il faut nous mieux connaître;
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE.

Parbleu! c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage.
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux;
Mais, cependant, je m'offre entièrement à vous :
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure;
Il m'écoute, et dans tout il en use, ma foi,
Le plus honnêtement du monde avecque moi.
Enfin je suis à vous de toutes les manières;
Et, comme votre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

ALCESTE.

Monsieur, je suis mal propre[2] à décider la chose,
Veuillez m'en dispenser.

ORONTE. Pourquoi?

ALCESTE. J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'est ce que je demande; et j'aurais lieu de plainte
Si, m'exposant à vous[3] pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir et me déguiser rien.

ALCESTE.

Puisqu'il vous plaît ainsi, monsieur, je le veux bien.

ORONTE.

Sonnet. C'est un sonnet. *L'espoir*... C'est une dame
Qui de quelque espérance avait flatté ma flamme.

tion d'un genre analogue se retrouve dans l'expression *faire grand mystère*, qui signifiait *faire grand embarras* d'une chose. Molière a écrit ailleurs :

Du nom de philosophe elle fait grand mystère....
(Les *Femmes savantes*, II, 9.)

1. « Devant l'infinitif, dit Vaugelas, *avant que* demande l'article *de* : il faut dire, par exemple, *avant que de mourir*. »

2. *Mal propre*, que sur la scène on remplace dans ce passage par *peu propre*, offrait alors une nuance différente de cette dernière locution. *Mal habile* a duré; mais la crainte d'une fâcheuse équivoque a fait délaisser *mal propre*.

3. J'aurais lieu *de me plaindre* si *me fiant* à vous, dirions-nous en prose.... *Lieu de plainte* est un latinisme; *m'exposant* se prenait alors pour *m'ouvrant*, *me confiant*.

L'espoir.... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE. *L'espoir*.... Je ne sais si le style
Pourra vous en paraître assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir, monsieur.

ORONTE. Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voyons, monsieur; le temps ne fait rien à l'affaire[1].

ORONTE *lit*.

L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un temps notre ennui;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui!

PHILINTE.

Je suis déjà charmé de ce petit morceau[2].

ALCESTE, *bas à Philinte*.

Quoi! vous avez le front de trouver cela beau?

ORONTE.

Vous eûtes de la complaisance;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE.

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises!

ALCESTE, *bas à Philinte*.

Morbleu! vil complaisant, vous louez des sottises[3]?

1. La justesse piquante de ce trait, par rapport à la situation, en a fait une espèce de proverbe : ce qui est arrivé à beaucoup d'autres vers de Molière.

2. On sait gré à Philinte de vouloir ainsi diriger le jugement de son ami, prévenir ou adoucir, du moins, les brusques effets de sa misanthropie. Il s'empresse de s'interposer, souffrant de la situation où Oronte s'est imprudemment placé; et cette bienveillance naturelle tranche habilement avec la franchise impitoyable qu'Alceste va faire éclater. Par cette humeur conciliante et facile, qui n'est ici que sage, Philinte veut sauver à l'un des interlocuteurs de dures vérités, à l'autre le ridicule d'une sincérité intempestive.

3. Nouveau tort du misanthrope, à qui sa passion chagrine fait tout confondre : il prend la rudesse pour la franchise, et l'indiscrétion pour la marque d'un caractère indépendant. Rousseau lui aussi, très-sauvage comme on sait, n'a fait tant de cas d'Alceste que parce qu'il décorait du nom de sagesse sa propre misanthropie. Ici, on voit que les mots ont été plus en cause que les idées.

ORONTE.

S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.

Vos soins ne m'en peuvent distraire :
Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours [1].

PHILINTE.

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE, *bas à part.*

La peste de ta chute, empoisonneur au diable!
En eusses-tu fait une à te casser le nez [2]!

PHILINTE.

Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

ALCESTE, *bas à part.*

Morbleu!

ORONTE, *à Philinte.*

Vous me flattez, et vous croyez peut-être....

PHILINTE.

Non, je ne flatte point.

ALCESTE, *bas à part.* Hé! que fais-tu donc, traître?

ORONTE, *à Alceste.*

Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité.
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE.

Monsieur, cette matière est toujours délicate,
Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte.
Mais un jour, à quelqu'un, dont je tairai le nom,
Je disais, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire ;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages [3].

1. On a dit que cette petite pièce était de Benserade. Quoi qu'il en soit, le parterre, ainsi que l'a remarqué J. J. Rousseau, eut quelque dépit, à la première représentation, de n'avoir pas été sur le sonnet de l'avis du misanthrope, qui était celui de Molière.

2. Ce trait n'est certes pas de fort bon goût, et J. J. Rousseau allègue, non sans quelque raison, qu'il convient peu de faire des jeux de mots à celui qui va les blâmer tout à l'heure. Mais cette boutade provoque le rire, et elle sied à la mauvaise humeur d'Alceste, qui n'a pas assez de patience pour surveiller ses paroles. Il faut le remarquer : le style est partout, chez Molière comme chez tous les auteurs accomplis, l'expression du caractère de chaque personnage.

3. Les nuances des trois caractères, rendues ici par le langage qui leur

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer par là
Que j'ai tort de vouloir...?

ALCESTE. Je ne dis pas cela.

Mais je lui disais, moi, qu'un froid écrit assomme[1];
Qu'il ne faut que ce faible à décrier[2] un homme;
Et qu'eût-on, d'autre part, cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchants côtés.

ORONTE.

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,
Je lui mettais aux yeux comme, dans notre temps,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Est-ce que j'écris mal? et leur ressemblerais-je?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela[3]. Mais enfin, lui disais-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croyez-moi, résistez à vos tentations :
Dérobez au public ces occupations;
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme,
Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,
Celui de ridicule et misérable auteur.
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre[4].

est le mieux approprié, montrent bien, suivant un commentateur, « avec quelle finesse Molière savait observer et avec quel talent il savait peindre. Pas un mot de trop, pas un sacrifice à la rime : la prose ne s'exprimerait ni avec autant de concision ni avec plus de simplicité. »

1. *Endort*... Jadis *assommer* voulait dire non-seulement accabler de coups, abattre, mais endormir, *gravi somno opprimere*, traduit notre ancien lexicographe Nicot : rac. *somme*. On lit dans la farce de *Pathelin :*

Hélas! il est si *assommé*
Le pauvre homme!

En d'autres termes, si *endormi*.

2. *Pour* décrier.

3. Rousseau reproche au misanthrope de ne point dire crûment, et du premier mot, à Oronte que son sonnet ne vaut rien. Mais quoi! Alceste n'est-il pas un homme de bonne compagnie, et cette circonstance ne lui impose-t-elle pas des ménagements qui créent le comique de la situation? Autrement il serait grossier et ne ferait point rire. Le plaisant ici est la lutte qu'il y a entre les formes qu'Alceste voudrait respecter et son caractère qui l'emporte : car il s'y abandonne au moment même où il croit en faire le sacrifice.

4. Bonne leçon donnée, en passant, à ces courtisans alors nombreux,

ORONTE.

Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre.
Mais ne puis-je savoir ce qui dans mon sonnet...

ALCESTE.

Franchement, il est bon à mettre au cabinet[1].
Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.
Qu'est-ce que : *nous berce un temps notre ennui?*
Et que : *rien ne marche après lui?*
Que : *ne vous pas mettre en dépense*
Pour ne me donner que l'espoir?
Et que : *Philis, on désespère*
Alors qu'on espère toujours?

Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité.
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
Le méchant goût du siècle en cela me fait peur :
Nos pères, tout grossiers, l'avaient beaucoup meilleur;
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire :

Si le roi m'avait donné
Paris sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie[2],
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris;
J'aime mieux ma mie
Au Gué,
J'aime mieux ma mie[3].

nous venons de le dire, qui se piquaient de rimer; on pourrait ajouter, à l'exemple du maître. Au moins Louis XIV souffrait-il beaucoup plus qu'Oronte la vérité sur ce point : voy., dans les *Lettres* de madame de Sévigné, celle du 1er décembre 1664.

1. Ce vers a été fort discuté et commenté, sans grand motif toutefois. Il veut simplement dire que le sonnet doit être gardé en portefeuille ou dans les cartons du cabinet de travail, n'étant pas digne d'en sortir pour être livré à l'impression. Ajoutons qu'un critique ingénieux a remarqué que Molière désignait par le mot de *cabinet* « un petit meuble à couvercle mobile où l'on jetait les chiffons et les papiers de rebut. » Mais déjà, à l'époque du *Misanthrope*, ce sens avait beaucoup vieilli.

2. *M'amie*, écrivait-on autrefois, et non sans raison : c'était pour *ma amie*, que l'on avait alors le bon sens de dire au lieu de *mon amie*. Tous les changements n'ont pas été des progrès.

3. M. Ampère a dit récemment, dans son rapport sur les *Poésies populaires de la France* : « Le Henri de cette *vieille chanson*, comme l'appelait Molière, n'est point Henri IV, mais Henri II. Suivant M. de Pétigny (*Histoire archéologique du Vendômois*, in-4°, 1849, p. 342), elle aurait été composée par Antoine de Navarre, duc de Vendôme, qui réunissait de gais convives au châ-

La rime n'est pas riche et le style en est vieux;
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure?

Si le roi m'avait donné
Paris sa grand'ville
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris ;
J'aime mieux ma mie
Au Gué,
J'aime mieux ma mie.

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.
(*A Philinte, qui rit.*)
Oui, monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillants où chacun se réerie[1].

ORONTE.

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons[2].

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'art de feindre; et moi, je ne l'ai pas.

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage?

ALCESTE.

Si je louais vos vers, j'en aurais davantage.

ORONTE.

Je me passerai fort que vous les approuviez.

teau de la Bonnaventure (ou la Bonne Aventure), près le Gué-du-Loir, et se plaisait à y composer avec eux de joyeuses chansons. Le refrain, qui fait allusion à la position du manoir, doit donc être orthographié *au Gué*, et non *ô gué*, comme cela a eu lieu dans la suite par corruption. »

1. Il y a une légère négligence à se permettre ainsi l'emploi de plusieurs rimes de suite, masculines et féminines, offrant à l'oreille des consonnances semblables.

2. Tout le monde sentira la vérité de ce trait : il est pris sur nature Mais un trait non moins naturel et non moins comique, c'est le dépit du misanthrope, qui, n'ayant pu persuader Oronte, se laisse emporter jusqu'à des sarcasmes injurieux. Ces boutades, cette humeur irritable, égayent le spectateur sans affaiblir l'estime qu'inspirent les bonnes qualités d'Alceste : car, nous devons le répéter, c'est dans un défaut de son caractère, et non dans sa vertu, que l'auteur a placé le ressort de sa pièce.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE.

Je voudrais bien, pour voir, que, de votre manière,
Vous en composassiez sur la même matière.

ALCESTE.

J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchants[1];
Mais je me garderais de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme; et cette suffisance....

ALCESTE.

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

ORONTE.

Mais, mon petit monsieur, prenez-le[2] un peu moins haut.

ALCESTE.

Ma foi, mon grand monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE.

Hé! messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grâce.

ORONTE.

Ah! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.
Je suis votre valet, monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moi je suis, monsieur, votre humble serviteur.

Acte II, Scène IV.

Alceste, Célimène, Basque.

Célimène, aimée d'Alceste, reçoit d'ordinaire, au grand déplaisir de celui-ci, nombreuse compagnie. En ce moment, Basque, son valet, vient de lui annoncer déjà la visite d'Acaste.

BASQUE.

Voici Clitandre encor, madame.

(*Il sort.*)

ALCESTE. Justement.

1. *Méchant*, dans notre ancienne langue, signifiait *malheureux* (qui a mauvaise chance) : de là le sens de *mauvais*, en parlant du goût ou d'un art. Molière, dans les *Amants magnifiques*, I, 6 : « Peut-être, madame, que leur danse sera *méchante*? — *Méchante* ou non, il la faut voir. »

2. Nous avons rencontré une semblable élision chez La Fontaine :

Du titre de clément rendez-*le* ambitieux;

cette licence n'est plus autorisée.

CÉLIMÈNE.
Où courez-vous?
ALCESTE. Je sors.
CÉLIMÈNE. Demeurez.
ALCESTE. Pourquoi faire?
CÉLIMÈNE.
Demeurez.
ALCESTE. Je ne puis.
CÉLIMÈNE. Je le veux[1].
ALCESTE. Point d'affaire,
Ces conversations ne font que m'ennuyer,
Et c'est trop que vouloir me les faire essuyer.
CÉLIMÈNE.
Je le veux, je le veux.
ALCESTE. Non, il m'est impossible.
CÉLIMÈNE.
Eh bien! allez, sortez; il vous est tout loisible.

ACTE II, SCÈNE V.

Éliante, Philinte, Acaste, Clitandre, Alceste, Célimène, Basque.

ÉLIANTE, *à Célimène.*
Voici les deux marquis qui montent avec nous;
Vous l'est-on venu dire?
CÉLIMÈNE. Oui. (*A Basque.*) Des siéges pour tous.
(*Basque donne des siéges et sort.*)
(*A Alceste.*)
Vous n'êtes pas sorti?
ALCESTE. Non[2]; mais je veux, madame,
Ou pour eux ou pour moi faire expliquer votre âme
CÉLIMÈNE.
Taisez-vous.
ALCESTE. Aujourd'hui, vous vous expliquerez.

1. La perfection de l'art, dans le *Misanthrope*, le coup de génie où l'on reconnaît Molière, suivant l'expression de J. J. Rousseau, qui se déclare grand admirateur de celui qu'il critique, est non pas d'avoir rendu Alceste amoureux, mais d'avoir choisi pour objet de sa passion *une belle*

> De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
> Semblent si fort donner dans les mœurs d'à présent.

De là une source merveilleuse de comique et d'enseignement. Ce sont justement les déceptions de l'amour qui mettront le comble à la misanthropie d'Alceste : elles amèneront des scènes très-plaisantes à la fois et très-pathétiques.

2. Ce n'était pas faute de le dire; mais sa passion l'a retenu, et Célimène le raille de cette faiblesse, dont elle triomphe.

CÉLIMÈNE.
Vous perdez le sens.
ALCESTE. Point. Vous vous déclarerez.
CÉLIMÈNE.
Ah!
ALCESTE. Vous prendrez parti.
CÉLIMÈNE. Vous vous moquez, je pense.
ALCESTE.
Non. Mais vous choisirez : c'est trop de patience[1]....

Les Femmes savantes[2].

(Extraits.)

Acte I, Scène III.

Clitandre, Henriette.

Henriette, fille du bourgeois Chrysale et de la savante Philamante; Clitandre, qui recherche la main d'Henriette.

CLITANDRE.
.... Puisqu'il m'est permis, je vais à votre père, Madame....
HENRIETTE. Le plus sûr est de gagner ma mère.
Mon père est d'une humeur à consentir à tout;

1. Aucun écrivain n'a su concevoir avec autant d'originalité et d'intérêt que Molière le caractère du misanthrope : celui-ci a tout à la fois assez de mérite pour attacher, assez de ridicule pour divertir : aucun n'a su grouper autour de lui des caractères doués d'autant de force, de vérité et de finesse. Ce sujet a d'ailleurs été traité, à l'étranger ou chez nous, par beaucoup d'autres auteurs plus ou moins célèbres. On se contentera de signaler aux esprits curieux de rapprochements l'œuvre de Lucien, désignée par le nom du célèbre Timon; une déclamation (la IX^e^) placée dans la bouche de ce personnage par Libanius; le *Timon d'Athènes* de Shakspeare, ce grand poëte qui fut un si grand philosophe; l'*Homme au franc procédé*, de Wicherley, fort estimé et même prisé au-dessus de sa valeur par Voltaire; le XVII^e^ Dialogue des Morts de Fénelon; le *Philinte de Molière*, par Fabre d'Eglantine (ce dernier, comme on l'a indiqué plus haut, a réalisé non sans succès l'idée de Rousseau, qui voyait dans Philinte le type de l'égoïsme); enfin, le *Misanthrope* de Schiller, fragment dramatique. Sur ces différents ouvrages, on peut consulter une thèse de M. Widal : *Des divers caractères du Misanthrope chez les écrivains anciens et modernes.*

2. Cette comédie, représentée pour la première fois le 11 mars 1672, fut d'abord comme le *Misanthrope* accueillie assez froidement; mais, remarque Voltaire, plus on la vit, plus on admira comment Molière avait pu jeter tant de comique sur un sujet qui paraissait peu susceptible d'agrément. Voici dans quels termes M. Gustave Planche a parlé de cette pièce, qui lui

Mais il met peu de poids aux choses qu'il résout :
Il a reçu du ciel certaine bonté d'âme
Qui le soumet d'abord à ce que veut sa femme[1].
C'est elle qui gouverne, et, d'un ton absolu,
Elle dicte pour loi ce qu'elle a résolu.
Je voudrais bien vous voir pour elle et pour ma tante
Une âme, je l'avoue, un peu plus complaisante,
Un esprit qui, flattant les visions du leur,
Vous pût de leur estime attirer la chaleur.

CLITANDRE.

Mon cœur n'a jamais pu, tant il est né sincère,
Même dans votre sœur, flatter leur caractère ;
Et les femmes docteurs ne sont point de mon goût.
Je consens qu'une femme ait des clartés de tout,
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante afin d'être savante ;
Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait :
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache[2],
Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots,
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.

semble *le plus parfait des ouvrages de Molière* : « C'est dans sa cinquantième année qu'il a écrit les *Femmes savantes*, effort suprême de son génie, que sans doute il n'eût jamais surpassé, lors même que la mort l'eût épargné pendant dix ans. Le style des *Femmes savantes* me semble réunir toutes les conditions du dialogue comique. Je ne crois pas qu'il soit possible de porter plus loin la clarté, l'évidence, le mouvement, l'ironie familière, la raillerie incisive et mordante, l'expression vive et colorée de tous les détails de la vie ordinaire. » *Revue des deux Mondes*, 1er janvier 1851. Molière lui-même disait, à ce que l'on rapporte : « Si les *Femmes savantes* ne me conduisent pas à la postérité, je n'irai jamais. » Ce qui recommande surtout cette excellente comédie, c'est la raison qui y domine : c'est elle qui, prenant tous les tons et parlant tous les langages, en forme le charme principal. Dans cette pièce, Molière continuait la guerre qu'il avait faite plusieurs années auparavant, dans les *Précieuses ridicules*, aux recherches du bel esprit et aux travers du faux savoir, plus choquants encore dans les femmes que dans les hommes. Mais ce qui prouve qu'il n'avait pas eu spécialement en vue, comme on l'a dit quelquefois, l'hôtel de Rambouillet, c'est qu'à la date où furent jouées notamment les *Femmes savantes*, ce salon célèbre, qu'avait fréquenté Molière avec Corneille et Bossuet, n'existait plus. Madame de Rambouillet était morte en 1665, et sa fille, madame de Montausier, en 1671.

1. Il faut remarquer la façon naturelle dont est ici amené le portrait de Chrysale. Bientôt Clitandre va, sans blesser aucune convenance, peindre Philaminte et Henriette, et se dessiner lui-même; Trissotin ne sera pas oublié non plus : par là, dans le cours de la conversation la plus simple, le caractère de tous les personnages principaux se trouvera esquissé. Avant cette scène attachante, avait eu lieu l'exposition du sujet et de l'intrigue. C'est ainsi que tout, dans les compositions de Molière, s'annonce et s'explique sans effort.

2. Perse a dit, dans sa première satire, v. 27 :

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter?

Je respecte beaucoup madame votre mère ;
Mais je ne puis du tout approuver sa chimère,
Et me rendre l'écho des choses qu'elle dit,
Aux encens[1] qu'elle donne à son héros d'esprit.
Son monsieur Trissotin[2] me chagrine, m'assomme ;
Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme,
Qu'elle nous mette au rang des grands et beaux esprits
Un benêt dont partout on siffle les écrits,
Un pédant dont on voit la plume libérale
D'officieux papiers fournir toute la halle.

HENRIETTE.

Ses écrits, ses discours, tout m'en semble ennuyeux,
Et je me trouve assez votre goût et vos yeux.
Mais, comme sur ma mère il a grande puissance,
Vous devez vous forcer à quelque complaisance.
Un amant fait sa cour où[3] s'attache son cœur,
Il veut de tout le monde y gagner la faveur ;
Et, pour n'avoir personne à sa flamme contraire,
Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire[4].

CLITANDRE.

Oui, vous avez raison ; mais monsieur Trissotin

1. *Aux* remplace ici *pour les*, *à l'égard des*.... : c'était un tour fort reçu au dix-septième siècle, et dont on a rencontré précédemment des exemples. *Encens*, au pluriel, signifiant *louanges*, *hommages*, a cessé d'être usité ; mais on le trouve plusieurs fois dans Molière ainsi que dans Corneille.

2. En lui nous reconnaissons Cotin. Pour empêcher que le public ne s'y méprît, Molière avait, dit-on, revêtu d'habits qui avaient appartenu à celui-ci l'acteur chargé de jouer ce personnage, et il l'avait d'abord appelé Tricotin : nom qu'il eut la malice de changer en Trissotin, équivalant à *trois fois sot*. Lorsque l'abbé Cotin mourut, en 1682, on vit paraître ce quatrain de La Monnoye :

Savez-vous en quoi Cotin
Diffère de Trissotin ?
Cotin a fini ses jours :
Trissotin vivra toujours.

Quant à la licence antique, prise par Molière, de traduire un contemporain sur le théâtre, on devra se rappeler, pour l'excuser, que c'était Cotin qui avait commencé les hostilités contre lui par une satire très-violente (il en est parlé dans les *Mélanges* de Vigneul-Marville, t. III, p. 291). On a, d'ailleurs, fait observer avec raison que, tout en se moquant du poëte, Molière, plus retenu que Boileau, n'avait garde de rien dire du prédicateur ou de l'ecclésiastique. Plusieurs traits dirigés contre Trissotin ne peuvent évidemment porter sur Cotin, dont la vie privée est ainsi mise hors de cause. L'auteur ridicule est seul bafoué.

3. Dans le lieu, dans la maison, faut-il sous-entendre. Ellipse excellente, que nous n'avons pas été assez jaloux de retenir. Cet usage de l'adverbe *où*, que Vaugelas déclarait « élégant et commode, » était fort répandu au dix-septième siècle, et non sans raison, puisque ce petit mot était de grande ressource et très-favorable à la concision du style.

4. Cette réponse, pleine de modestie et d'enjouement, est heureusement terminée par une locution proverbiale très-piquante dans sa simplicité, et empruntée à l'*Asinaire* de Plaute, I, 3, v. 32.

M'inspire au fond de l'âme un dominant chagrin.
Je ne puis consentir, pour gagner ses suffrages,
A me déshonorer en prisant ses ouvrages :
C'est par eux qu'à mes yeux il a d'abord paru,
Et je le connaissais avant que l'avoir vu....

Acte II, Scène III.

Chrysale, Ariste (son frère) ; *Bélise* (leur sœur).

ARISTE.

Clitandre auprès de vous me fait son interprète,
Et son cœur est épris des grâces d'Henriette[1].

CHRYSALE.

Quoi ! de ma fille ?

ARISTE. Oui : Clitandre en est charmé;
Et je ne vis jamais amant plus enflammé.

BÉLISE, *à Ariste.*

Non, non, je vous entends. Vous ignorez l'histoire ;
Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez croire.

ARISTE.

Comment, ma sœur ?

BÉLISE. Clitandre abuse vos esprits,
Et c'est d'un autre objet que son cœur est épris.

ARISTE.

Vous raillez, ce n'est pas Henriette qu'il aime ?

BÉLISE.

Non, j'en suis assurée.

ARISTE. Il me l'a dit lui-même.

BÉLISE.

Hé, oui !

ARISTE. Vous me voyez, ma sœur, chargé par lui
D'en faire la demande à son père aujourd'hui.

BÉLISE.

Fort bien !

ARISTE. Et son amour même m'a fait instance
De presser les moments d'une telle alliance.

1. L'excellente Henriette méritait bien cette affection, puisque, entourée de personnes que leur goût du bel esprit dépouillait des sentiments naturels, elle n'avait pas cessé d'être simple et naïve : or, pour être bonne fille ou bonne mère, ainsi que bonne épouse, il faut, avant tout, *être vraie*, comme l'a remarqué La Rochefoucauld. En combattant les ridicules, Molière combat les vices; en poursuivant la fausseté de l'esprit non moins que celle du langage, il sert d'une manière très-efficace la cause de la morale.

BÉLISE.

Encor mieux. On ne peut tromper plus galamment.
Henriette, entre nous, est un amusement,
Un voile ingénieux, un prétexte, mon frère,
A couvrir d'autres feux dont je sais le mystère;
Et je veux bien tous deux vous mettre hors d'erreur.

ARISTE.

Mais, puisque vous savez tant de choses, ma sœur,
Dites-nous, s'il vous plaît, cet autre objet qu'il aime.

BÉLISE.

Vous le voulez savoir?

ARISTE. Oui. Quoi?

BÉLISE. Moi.

ARISTE. Vous?

BÉLISE. Moi-même[1].

ARISTE.

Hai, ma sœur!

BÉLISE. Qu'est-ce donc que veut dire ce hai?
Et qu'a de surprenant le discours que je fai?
On est faite d'un air, je pense, à pouvoir dire
Qu'on n'a pas pour[2] un cœur soumis à son empire;
Et Dorante, Damis, Cléonte et Lycidas
Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.

ARISTE.

Ces gens vous aiment?

BÉLISE. Oui, de toute leur puissance.

ARISTE.

Ils vous l'ont dit!

BÉLISE. Aucun n'a pris cette licence:
Ils m'ont su révérer si fort jusqu'à ce jour,
Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour;
Mais, pour m'offrir leur cœur et vouer leur service
Les muets truchements ont tous fait leur office.

ARISTE.

On ne voit presque point céans[3] venir Damis.

1. Le rôle plaisant de Bélise, qui croit que tous les hommes rendent les armes à son ancienne beauté, est une imitation supérieure que Molière a faite de celui d'Hespérie dans *les Visionnaires* de Desmarets. Ces sortes de personnages étaient d'ailleurs, à cette époque, très-éloignés d'être imaginaires. La folle exagération des grands sentiments qui remplissaient les romans des Calprenède et des Scudéry les avait fort multipliés. Ici, comme en beaucoup d'autres choses, Molière eut le mérite de réformer le goût et le sens public.

2. *Pour* tient ici la place de *seulement;* on dit encore dans ce sens : Pardonnez-lui *pour* une fois.

3. Ce vieux mot, affectionné de Molière, a pour racine *ci ens:* ici dedans. *Léans* voulait dire là-dedans.

BÉLISE.
C'est pour me faire voir un respect plus soumis.
ARISTE.
De mots piquants partout Dorante vous outrage.
BÉLISE.
Ce sont emportements d'une jalouse rage.
ARISTE.
Cléonte et Lycidas ont pris femme tous deux.
BÉLISE.
C'est par un désespoir où j'ai réduit leurs feux.
ARISTE.
Ma foi, ma chère sœur, vision toute claire.
CHRYSALE, *à Bélise.*
De ces chimères-là vous devez vous défaire[1].
BÉLISE.
Ah ! chimères ! Ce sont des chimères, dit-on
Chimères, moi ! Vraiment, chimères est fort bon !
Je me réjouis fort de chimères, mes frères;
Et je ne savais pas que j'eusse des chimères.

Acte II, Scène IV.

Chrysale, Ariste.

CHRYSALE.
Notre sœur est folle, oui.
ARISTE. Cela croît tous les jours;
Mais, encore une fois, reprenons le discours.
Clitandre vous demande Henriette pour femme :
Voyez quelle réponse on doit faire à sa flamme.
CHRYSALE.
Faut-il le demander ? J'y consens de bon cœur,
Et tiens son alliance à singulier honneur.
ARISTE.
Vous savez que de biens il n'a pas l'abondance[2];
Que....
CHRYSALE. C'est un intérêt qui n'est pas d'importance :
Il est riche en vertus, cela vaut des trésors;
Et puis, son père et moi n'étions qu'un en deux corps.
ARISTE.
Parlons à votre femme, et voyons à la rendre
Favorable....

1. Le contraste de la rude bonhomie des deux frères fait mieux ressortir l'affectation précieuse de leur sœur.
2. Aujourd'hui, dans ce tour, on retrancherait l'article.

CHRYSALE. Il suffit, je l'accepte pour gendre.
ARISTE.
Oui; mais, pour appuyer votre consentement,
Mon frère, il n'est pas mal d'avoir son agrément.
Allons....
CHRYSALE. Vous moquez-vous? il n'est pas nécessaire.
Je réponds de ma femme, et prends sur moi l'affaire[1].
ARISTE.
Mais....
CHRYSALE. Laissez faire, dis-je, et n'appréhendez pas.
Je la vais disposer aux choses, de ce pas.
ARISTE.
Soit. Je vais là-dessus sonder votre Henriette,
Et reviendrai savoir....
CHRYSALE. C'est une affaire faite;
Et je vais à ma femme en parler sans délai.

ACTE II, SCÈNE V.

Chrysale; Martine, sa servante[2].

MARTINE.
Me voilà bien chanceuse! Hélas! l'an[3] dit bien vrai :
Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage;
Et service d'autrui n'est pas un héritage.
CHRYSALE.
Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous, Martine?
MARTINE. Ce que j'ai!
CHRYSALE.
Oui.
MARTINE. J'ai que l'an me donne aujourd'hui mon congé, Monsieur.
CHRYSALE. Votre congé?
MARTINE. Oui. Madame me chasse.
CHRYSALE.
Je n'entends pas cela. Comment?
MARTINE. On me menace,

1. Le caractère de Chrysale est l'une des créations les plus piquantes de Molière. C'était un homme juste, bon, plein de sens : mais il est faible; et, par la résolution dont il fait parade en l'absence du péril, il est aisé de prévoir les preuves comiques qu'il donnera bientôt de sa faiblesse.

2. On a prétendu que Molière, toujours ami de la vérité, fit jouer, lors des premières représentations de sa pièce, le rôle de Martine par sa propre servante, qui portait en effet ce nom.

3. Martine prononce *l'on* comme l'écrivent quelquefois nos vieux auteurs et comme on le dit encore à la campagne. Elle va continuer à estropier plus ou moins les mots.

Si je ne sors d'ici, de me bailler cent coups.

CHRYSALE.

Non, vous demeurerez : je suis content de vous.
Ma femme bien souvent a la tête un peu chaude;
Et je ne veux pas, moi....

Acte II, Scène VI.

Philaminte, Bélise, Chrysale, Martine.

PHILAMINTE, *apercevant Martine.*

Quoi ! je vous vois, maraude.
Vite, sortez, friponne : allons, quittez ces lieux,
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

CHRYSALE.

Tout doux.

PHILAMINTE. Non, c'en est fait.

CHRYSALE. Hé!

PHILAMINTE. Je veux qu'elle sorte.

CHRYSALE.

Mais qu'a-t-elle commis pour vouloir de la sorte....

PHILAMINTE.

Quoi ! vous la soutenez!

CHRYSALE. En aucune façon.

PHILAMINTE.

Prenez-vous son parti contre moi?

CHRYSALE. Mon Dieu! non :
Je ne fais seulement que demander son crime.

PHILAMINTE.

Suis-je pour la chasser sans cause légitime?

CHRYSALE.

Je ne dis pas cela; mais il faut de nos gens....

PHILAMINTE.

Non, elle sortira, vous dis-je, de céans.

CHRYSALE.

Hé bien! oui. Vous dit-on quelque chose là-contre?

PHILAMINTE.

Je ne veux point d'obstacle aux désirs que je montre.

CHRYSALE.

D'accord.

PHILAMINTE. Et vous devez, en raisonnable époux,
Etre pour moi contre elle et prendre mon courroux.

CHRYSALE, *se tournant vers Martine.*

Aussi fais-je. Oui, ma femme avec raison vous chasse,

Coquine; et votre crime est indigne de grâce[1].

MARTINE.

Qu'est-ce donc que j'ai fait?

CHRYSALE, *bas*. Ma foi, je ne sais pas.

PHILAMINTE.

Elle est d'humeur encore à n'en faire aucun cas.

CHRYSALE.

A-t-elle, pour donner matière à votre haine,
Cassé quelque miroir ou quelque porcelaine?

PHILAMINTE.

Voudrais-je la chasser, et vous figurez-vous
Que pour si peu de chose on se mette en courroux?

CHRYSALE, *à Martine*.

Qu'est-ce à dire?

A Philaminte. L'affaire est donc considérable?

PHILAMINTE.

Sans doute, me voit-on femme déraisonnable?

CHRYSALE.

Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit négligent,
Dérober quelque aiguière[2] ou quelque plat d'argent?

PHILAMINTE.

Cela ne serait rien.

CHRYSALE, *à Martine*. Oh! oh! Peste, la belle!

A Philaminte.

Quoi! l'avez-vous surprise à n'être pas fidèle?

PHILAMINTE.

C'est pis que tout cela.

CHRYSALE. Pis que tout cela?

PHILAMINTE. Pis.

CHRYSALE, *à Martine*.

Comment! diantre, friponne!

A Philaminte. Euh! a-t-elle commis....

PHILAMINTE.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas[3].

1. Cette rime est faible; ce qui est rare chez Molière, remarquable par le singulier bonheur avec lequel il trouvait la rime, comme Boileau l'en a félicité dans sa IIe satire.

2. *Aiguière* était alors de deux syllabes seulement, de même que *bouclier*, *sauglier*.

3. On connaît, dans cette époque, l'omnipotence grammaticale de Vaugelas, auprès de qui Balzac nous apprend qu'il sollicitait la réception du mot *féliciter*, dont il a été l'un des parrains : voy. *Remarques*, II, 92, note de Th. Corneille. — « Plus on possédera, dit à ce sujet un commentateur, l'histoire littéraire du siècle, et plus l'on sera frappé de la perfection du ta-

CHRYSALE.

Est-ce là....

PHILAMINTE. Quoi! toujours, malgré nos remontrances
Heurter le fondement de toutes les sciences,
La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois,
Et les fait, la main haute, obéir à ses lois[1]!

CHRYSALE.

Du plus grand des forfaits je la croyais coupable.

PHILAMINTE.

Quoi! vous ne trouvez pas ce crime impardonnable?

CHRYSALE.

Si fait.

PHILAMINTE. Je voudrais bien que vous l'excusassiez!

CHRYSALE.

Je n'ai garde.

BÉLISE. Il est vrai que ce sont des pitiés :
Toute construction est par elle détruite;
Et des lois du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE.

Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon;
Mais je ne saurais, moi, parler votre jargon.

PHILAMINTE.

L'impudente! Appeler un jargon le langage
Fondé sur la raison et sur le bel usage!

MARTINE.

Quand on se fait entendre, on parle toujours bien,
Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.

PHILAMINTE.

Hé bien! ne voilà pas encore de son style?
Ne servent pas de rien?

BÉLISE. O cervelle indocile!
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment
On ne te puisse apprendre à parler congrûment!
De *pas* mis avec *rien* tu fais la récidive :
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative[2].

bleau. Chaque trait de cette pièce est une peinture vivante de la société. » Partout la vérité et la profondeur de l'observation justifient ce nom de *Contemplateur* que Boileau donnait à Molière.

1. Vaugelas, dans la préface de ses célèbres *Remarques*, refuse en effet aux souverains le droit de faire des mots nouveaux, déclarant que *leur autorité ne s'étend pas jusque-là*. L'on sait même que des empereurs romains échouèrent dans le projet d'ajouter des lettres à l'alphabet. L'excellente coupe de ce dernier vers mérite d'être signalée.

2. Il est piquant d'observer que le langage qui excite à présent notre sourire dans la bouche des villageois est justement le plus rapproché de celui de nos ancêtres. *Rien* autrefois voulait toujours dire *quelque chose*, en raison de son étymologie, *res*. Joinville, au commencement de ses *Mémoires* sur Louis IX : « Ce saint homme aimait et craignait Dieu *sur toute rien;* »

MARTINE.

Mon Dieu! je n'avons point étugué comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle chieux nous.

PHILAMINTE.

Ah! peut-on y tenir?

BÉLISE. Quel solécisme horrible!

PHILAMINTE.

En voilà pour tuer une oreille sensible.

BÉLISE.

Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel!
Je n'est qu'un singulier, *avons* est pluriel[1].
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire?

MARTINE.

Qui parle d'offenser grand'mère ni grand-père[2]?

PHILAMINTE.

O ciel!

BÉLISE. Grammaire est prise[3] à contre-sens par toi;
Et je t'ai déjà dit d'où vient ce mot.

MARTINE. Ma foi!
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.

BÉLISE. Quelle âme villageoise!
La grammaire, du verbe et du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les lois.

MARTINE. J'ai, madame, à vous dire
Que je ne connais point ces gens-là.

PHILAMINTE. Quel martyre!

BÉLISE.

Ce sont les noms des mots; et l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut[4] faire ensemble accorder.

et La Bruyère, fidèle à cette tradition : « Les chambres assemblées pour une affaire capitale n'offrent *point* aux yeux *rien* de si grave qu'une table de gens qui jouent un grand jeu. » (Ch. v, *des Biens de la fortune.*) — Aujourd'hui, d'ailleurs, *rien*, dans plus d'une phrase, se prend encore pour *quelque chose.*

1. Nouvelle preuve que le patois du peuple n'est autre que ce qui était jadis le langage de tous, ou du moins, qu'aux plus choquants idiotismes n'a pas manqué la consécration de l'usage. Cette alliance d'un verbe au pluriel avec un pronom personnel au singulier a été, dans le principe, comme nous l'apprend Henri Estienne, une élégance recherchée par les princes et les seigneurs de la cour des Valois : on peut voir les *Dialogues du langage françois italianisé*, p. 146; cf. M. Génin, *Des variations du langage français*, p. 289, et *Lexique de la langue de Molière*, p. 221.

2. Cette naïveté rustique et même burlesque nous plaît dans la bouche de Martine, parce qu'elle met en relief, d'une manière aussi frappante qu'enjouée, la fausse délicatesse des savantes.

3. Régulièrement il faudrait *pris*, comme s'il y avait *le mot* grammaire...

4. Ce tour a vieilli ; on dirait à présent : *en quoi il les faut...*

5.

MARTINE.

Qu'ils s'accordent entre eux, ou se gourment, qu'importe?

PHILAMINTE, *à Bélise.*

Hé! mon Dieu, finissez un discours de la sorte.

(*A Chrysale.*)

Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir?

CHRYSALE.

Si fait. (*A part.*) A son caprice il me faut consentir.
Va, ne l'irrite point; retire-toi, Martine.

PHILAMINTE.

Comment! vous avez peur d'offenser la coquine[1]!
Vous lui parlez d'un ton tout à fait obligeant!

CHRYSALE, *d'un ton ferme.*

Moi? point. Allons, sortez.

(*D'un ton plus doux.*)

Va-t'en, ma pauvre enfant[2].

Acte II, scène VII.

Philaminte, Chrysale, Bélise.

CHRYSALE.

Vous êtes satisfaite, et la voilà partie;
Mais je n'approuve point une telle sortie[3]:
C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,
Et vous me la chassez pour un maigre sujet.

PHILAMINTE.

Vous voulez que toujours je l'aie à mon service,
Pour mettre incessamment mon oreille au supplice,
Pour rompre toute loi d'usage et de raison
Par un barbare amas de vices d'oraison[4],
De mots estropiés, cousus, par intervalles,
De proverbes traînés dans les ruisseaux des halles?

1. Si l'on en croit les chercheurs d'étymologies, on a nommé dans le principe *coquins* les pauvres diables qui rôdaient autour des cuisines (circa *coquinas*).

2. Dans cette scène si pleine d'art et de vérité, on a remarqué justement que le comique le plus abondant naissait de la simple opposition des caractères, et que Molière, appelé par Voltaire le législateur des bienséances, faisait preuve en effet d'infiniment de convenance et de tact en éloignant Martine pour que Chrysale pût blâmer librement la conduite de sa femme.

3. C'est-à-dire *un tel éclat.*

4. *Oraison* garde ici le sens du mot latin *oratio* dont il vient; cette acception a vieilli.

BÉLISE.

Il est vrai que l'on sue à souffrir ses discours :
Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours,
Et les moindres défauts de ce grossier génie
Sont ou le pléonasme ou la cacophonie.

CHRYSALE.

Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas?
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ses herbes
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et redise cent fois un bas ou méchant mot,
Que de brûler ma viande ou saler trop mon pot[1].
Je vis de bonne soupe, et non de beau langage :
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage;
Et Malherbe et Balzac, si savants en beaux mots,
En cuisine peut-être auraient été des sots.

PHILAMINTE.

Que ce discours grossier terriblement assomme!
Et quelle indignité, pour ce qui s'appelle homme,
D'être baissé sans cesse aux soins matériels,
Au lieu de se hausser vers les spirituels!
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense?
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin?

CHRYSALE.

Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre soin :
Guenille, si l'on veut; ma guenille m'est chère.

BÉLISE.

Le corps avec l'esprit fait figure, mon frère :
Mais, si vous en croyez tout le monde savant,
L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant;
Et notre plus grand soin, notre première instance[2],
Doit être à le nourrir du suc de la science.

CHRYSALE.

Ma foi, si vous songez à nourrir votre esprit,
C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit;
Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude,

1. La vulgarité plaisante des mots sied fort bien pour mettre en lumière la folie de ces femmes, oublieuses des soins de leur ménage, et la raison de Chrysale, forcé par cela même de s'en occuper. Aucun écrivain, dit un critique au sujet de ce passage, n'a fait parler le bon sens avec cette verve, cette franchise et cette rondeur.

2. *Instance*, application, terme bizarre, employé à dessein par Molière; c'était le jargon des précieuses : on peut consulter à ce sujet leur *Grand dictionnaire*.

Pour....

PHILAMINTE.

Ah! *Sollicitude* à mon oreille est rude :
Il put[1] étrangement son ancienneté[2].

BÉLISE.

Il est vrai que le mot est bien *collet monté*[3].

CHRYSALE.

Voulez-vous que je dise? Il faut qu'enfin j'éclate,
Que je lève le masque, et décharge ma rate.
De folles on vous traite, et j'ai fort sur le cœur....

PHILAMINTE.

Comment donc!

CHRYSALE, *à Bélise.*

C'est à vous que je parle, ma sœur;
Le moindre solécisme en parlant vous irrite;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile
Et laisser la science aux docteurs de la ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans[4]
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous.
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,

1. Aujourd'hui on écrirait *il pue*. Mais c'est à tort que quelques éditions modernes substituent cette orthographe à celle du temps de Molière. Le présent dont il s'est servi, remarque M. Génin dans son *Lexique* de cet auteur, p. 329, « se dérive de la forme *puir*, qui est la primitive; *puer* est moderne : C'est *puir* que sentir bon, a dit Montaigne. »

2. Les précieuses, nous l'apprenons en effet par ce *Grand dictionnaire* déjà cité, faisaient tous leurs efforts pour détruire le vieux langage, qu'elles condamnaient comme trop simple. — Il serait injuste de nier toutefois qu'elles nous aient donné plus d'une locution et d'un tour heureux. Nous leur devons aussi, dans l'orthographe, des réformes que Voltaire a consacrées.

3. *Antique, suranné*, comme la mode des collets montés. — Accueillie par madame de Sévigné, qui était aussi une précieuse, mais de la meilleure espèce, cette expression alors nouvelle, dont Molière indique l'affectation en la soulignant, a fait assez belle fortune.

4. Déjà ce terme a été relevé : ajoutons que, par un goût tout contraire à celui de sa femme, Chrysale, partisan des vieilles mœurs, a quelque tendresse aussi pour les anciens mots.

Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien,
Et leurs livres, un dé, du fil, et des aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles[2].
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs :
Elles veulent écrire, et devenir auteurs;
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde;
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.
On y sait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire;
Et, dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire :
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brûle mon rôt, en lisant quelque histoire,
L'autre rêve à des vers, quand je demande à boire;
Enfin, je vois par eux votre exemple suivi;
Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
Une pauvre servante, au moins, m'était restée[3]
Qui de ce mauvais air n'était point infectée;
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle[4] manque à parler Vaugelas.
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse;

1. Cette saillie paraît empruntée à Montaigne : *Essais*, I, 14.

2. C'est ce que recommande encore Fénelon, dans son excellent livre de l'*Éducation des filles*. — N'y a-t-il pas, d'ailleurs, tout un traité de morale dans ce discours de Molière, chef-d'œuvre de la bonne comédie? Ce sont de tels morceaux qui l'ont fait justement appeler par La Harpe « le premier de tous les philosophes moralistes, » et par Voltaire « le premier poëte comique de toutes les nations »

3. Que de tons divers! l'accent du bonhomme devient ici d'un pathétique qui nous intéresse vivement à ses disgrâces, et nous rend d'autant plus haïssables les travers de la fausse science. Ces plaintes nous font souvenir du vœu très-sage que formait Martial, *Epig.*, II, 90 :

> Sit mihi verna satur, sit *non doctissima conjux*,
> Sit nox cum somno, sit sine lite dies.

4. Ce tour se trouve également dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, par Bossuet; mais il a vieilli.

Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce monsieur Trissotin :
C'est lui qui, dans des vers, vous a tympanisées[1];
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées :
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé[2];
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

PHILAMINTE.

Quelle bassesse, ô ciel! et d'âme et de langage!

BÉLISE.

Est-il de petits corps un plus lourd assemblage,
Un esprit composé d'atomes plus bourgeois?
Et de ce même sang se peut-il que je sois?
Je me veux mal de mort[3] d'être de votre race;
Et, de confusion, j'abandonne la place.

ACTE II, SCÈNE VIII.

Philaminte, Chrysale.

PHILAMINTE.

Avez-vous à lâcher encore quelque trait?

CHRYSALE.

Moi? non. Ne parlons plus de querelles, c'est fait :
Discourons d'autre affaire. A votre fille aînée
On voit quelque dégoût pour les nœuds d'hyménée :
C'est une philosophe enfin, je n'en dis rien;
Elle est bien gouvernée, et vous faites fort bien :
Mais de tout autre humeur se trouve sa cadette;
Et je crois qu'il est bon de pourvoir Henriette,
De choisir un mari....

PHILAMINTE. C'est à quoi j'ai songé,
Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ai.
Ce monsieur Trissotin, dont on nous fait un crime,
Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre estime,
Est celui que je prends pour l'époux qu'il lui faut;
Et je sais mieux que vous juger de ce qu'il vaut.

1. *Tympaniser quelqu'un dans des vers*, c'est *faire des vers à sa louange*, en le nommant, de sorte que tout le monde le connaît; c'est le *tambouriner* (tympanum) pour attirer les regards du public sur lui.

2. Vers que sa perfection même a rendu proverbial : admirable définition du galimatias! On se rappelle ici ce mot de La Bruyère. « Est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde? » Ch. v, *De la société et de la conversation.*

3. Toutes ces locutions, empruntées au vocabulaire des précieuses, témoignent assez combien Molière mérite ce titre, que nous lui avons déjà donné, d'excellent observateur.

La contestation est ici superflue;
Et de tout point, chez moi, l'affaire est résolue.
Au moins ne dites mot du choix de cet époux :
Je veux à votre fille en parler avant vous.
J'ai des raisons à[1] faire approuver ma conduite;
Et je connaîtrai bien si vous l'aurez instruite.

Acte II, scène IX.

Ariste, Chrysale.

ARISTE.

Hé bien! la femme sort, mon frère, et je vois bien
Que vous venez d'avoir ensemble un entretien.

CHRYSALE.

Oui.

ARISTE.

Quel est le succès? Aurons-nous Henriette?
A-t-elle consenti? L'affaire est-elle faite?

CHRYSALE.

Pas tout à fait encor:

ARISTE. Refuse-t-elle?

CHRYSALE. Non.

ARISTE.

Est-ce qu'elle balance?

CHRYSALE. En aucune façon.

ARISTE.

Quoi donc?

CHRYSALE.

C'est que pour gendre elle m'offre un autre homme.

ARISTE.

Un autre homme pour gendre?

CHRYSALE. Un autre.

ARISTE. Qui se nomme?

CHRYSALE.

Monsieur Trissotin.

ARISTE. Quoi! ce monsieur Trissotin....

CHRYSALE.

Oui, qui parle toujours de vers et de latin.

ARISTE.

Vous l'avez accepté?

CHRYSALE. Moi! point. A Dieu ne plaise!

1. Cet emploi de la préposition *à*, dans le sens de *pour*, a été plusieurs fois rencontré.

ARISTE.

Qu'avez-vous répondu?

CHRYSALE. Rien; et je suis bien aise
De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas.

ARISTE.

La raison est fort belle, et c'est faire un grand pas!
Avez-vous su du moins lui proposer Clitandre?

CHRYSALE.

Non; car, comme j'ai vu qu'on parlait d'autre gendre,
J'ai cru qu'il était mieux de ne m'avancer point[1].

ARISTE.

Certes, votre prudence est rare au dernier point!
N'avez-vous point de honte, avec votre mollesse!
Et se peut-il qu'un homme ait assez de faiblesse
Pour laisser à sa femme un pouvoir absolu
Et n'oser attaquer ce qu'elle a résolu?

CHRYSALE.

Mon Dieu! vous en parlez, mon frère, bien à l'aise,
Et vous ne savez pas comme le bruit me pèse.
J'aime fort le repos, la paix et la douceur,
Et ma femme est terrible avecque son humeur.
Du nom de philosophe elle fait grand mystère[2] :
Mais elle n'en est pas pour cela moins colère;
Et sa morale, faite à mépriser le bien,
Sur l'aigreur de sa bile opère comme rien.
Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa tête,
On en a pour huit jours d'effroyable tempête.
Elle me fait trembler dès qu'elle prend son ton :
Je ne sais où me mettre, et c'est un vrai dragon;
Et cependant, avec toute sa diablerie,
Il faut que je l'appelle et mon cœur et ma mie.

ARISTE.

Allez, c'est se moquer. Votre femme, entre nous,
Est, par vos lâchetés, souveraine sur vous.
Son pouvoir n'est fondé que sur votre faiblesse :
C'est de vous qu'elle prend le titre de maîtresse;
Vous-même à ses hauteurs vous vous abandonnez,
Et vous faites mener, en bête, par le nez[3].
Quoi! vous ne pouvez pas, voyant comme on vous nomme,
Vous résoudre une fois à vouloir être un homme,

1. Peut-on, suivant la remarque d'un critique, peindre avec plus de vérité, avec un comique plus plaisant, les subterfuges et les faux-fuyants d'un pauvre homme qui voudrait cacher sa faiblesse aux autres et à lui-même?

2. C'était, *faire grand embarras*, se parer, s'enorgueillir.

3. *Nare trahi*, disaient aussi les Latins, en parlant d'un homme faible qui ne voit, ne pense et n'agit que par une impulsion étrangère.

A faire condescendre une femme à vos vœux,
Et prendre assez de cœur pour dire un Je le veux!
Vous laisserez sans honte immoler une fille
Aux folles visions qui tiennent la famille,
Et de tout votre bien revêtir un nigaud,
Pour six mots de latin qu'il leur fait sonner haut;
Un pédant, qu'à tout coup votre femme apostrophe
Du nom de bel esprit et de grand philosophe,
D'homme qu'en vers galants jamais on n'égala,
Et qui n'est, comme on sait, rien moins que tout cela?
Allez, encore un coup, c'est une moquerie,
Et votre lâcheté mérite qu'on en rie.

CHRYSALE.

Oui, vous avez raison, et je vois que j'ai tort.
Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort,
Mon frère.

ARISTE. C'est bien dit.

CHRYSALE. C'est une chose infâme
Que d'être si soumis au pouvoir d'une femme.

ARISTE.

Fort bien.

CHRYSALE. De ma douceur elle a trop profité.

ARISTE.

Il est vrai.

CHRYSALE. Trop joui de ma facilité.

ARISTE.

Sans doute.

CHRYSALE. Et je lui veux faire aujourd'hui connaître
Que ma fille est ma fille, et que j'en suis le maître,
Pour lui prendre un mari qui soit selon mes vœux.

ARISTE.

Vous voilà raisonnable, et comme je vous veux.

CHRYSALE.

Vous êtes pour Clitandre, et savez sa demeure :
Faites-le-moi venir, mon frère, tout à l'heure.

ARISTE.

J'y cours tout de ce pas.

CHRYSALE. C'est souffrir trop longtemps;
Et je m'en vais être homme à la barbe des gens.

Acte III, scène II.

Henriette, Philaminte, Bélise, Armande (fille de Philaminte), *Trissotin, Lépine* (valet).

PHILAMINTE.

Servez-nous promptement votre aimable repas[1].

TRISSOTIN.

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expose,
Un plat seul de huit vers me semble peu de chose;
Et je pense qu'ici je ne ferai pas mal
De joindre à l'épigramme, ou bien au madrigal,
Le ragoût d'un sonnet qui, chez une princesse,
A passé pour avoir quelque délicatesse.
Il est de sel attique assaisonné partout;
Et vous le trouverez, je crois, d'assez bon goût.

ARMANDE.

Ah! je n'en doute point[2].

PHILAMINTE. Donnons vite audience.

BÉLISE, *interrompant Trissotin chaque fois qu'il se dispose à lire.*

Je sens d'aise mon cœur tressaillir par avance....
J'aime la poésie avec entêtement,
Et surtout quand les vers sont tournés galamment.

PHILAMINTE.

Si nous parlons toujours, il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN.

So....

BÉLISE, *à Henriette.*

Silence, ma nièce.

ARMANDE. Ah! laissez-le donc lire.

1. La scène XII des *Précieuses ridicules* est évidemment le modèle de celle que l'on va lire.

2. Les caractères d'Armande et d'Henriette forment un admirable contraste : ils ont animé la scène dès le début. Le premier est le type des esprits sans sincérité, livrés aux prétentions et aux chimères; le second, modèle de la modestie et du bon sens assaisonnés de gaieté et de finesse, représente la nature, charmante dans sa vérité, opposée au factice, toujours ridicule ou odieux. Henriette, pleine de franchise et de grâce, nous fait aimer ce qui est simple et naïf, autant qu'Armande nous fait haïr les affectations d'une fausse délicatesse. Dans cette comédie, comme dans les autres chefs-d'œuvre de Molière, les caractères tiennent étroitement au sujet, et ce sont eux qui, les premiers, lui prêtent la vie et le mouvement; c'est aussi du jeu des caractères que sort spontanément la leçon. Molière ne moralise pas : il se borne à peindre la nature.

TRISSOTIN.

Sonnet à la princesse Uranie sur sa fièvre[1].

Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

BÉLISE.

Ah! le joli début!

ARMANDE. Qu'il a le tour galant!

PHILAMINTE.

Lui seul des vers aisés possède le talent[2].

ARMANDE.

A *prudence endormie* il faut rendre les armes.

BÉLISE.

Loger son ennemie est pour moi plein de charmes.

PHILAMINTE.

J'aime *superbement* et *magnifiquement :*
Ces deux adverbes joints font admirablement.

BÉLISE.

Prêtons l'oreille au reste....

TRISSOTIN.

Faites-la sortir, quoi qu'on die[3],
De votre riche appartement,
Où cette ingrate insolemment
Attaque votre belle vie.

BÉLISE.

Ah! tout doux : laissez-moi, de grâce, respirer.

ARMANDE.

Donnez-nous, s'il vous plaît, le loisir d'admirer.

1. Ce sonnet est bien réellement de l'abbé Cotin, l'un de ces membres de l'Académie française qui avec Chapelain, Scudéry, etc., représentaient le faux goût de l'ancienne littérature, détrônée par Boileau.

2. Pour déprécier les œuvres achevées de Boileau, de Molière et de Racine, les partisans, alors nombreux, de la littérature facile ou plutôt négligée, prétendaient que leurs vers manquaient d'aisance et sentaient trop le travail.

3. Forme longtemps usitée, mais qui, à cette époque, cessait de l'être. C'est ce que remarquent les auteurs du *Dictionnaire de Trévoux :* « Il faut toujours écrire et prononcer *dise*, et jamais *die*, ni avec *quoique*, ni dans aucune autre phrase. » Toutefois Corneille s'était encore permis cette locution peu auparavant dans la *Suite du Menteur*, acte III, scène 1re :

Il se rend familier avec tous mes amis,
Mêle partout son mot, et jamais, *quoi qu'on die*,
Pour donner son avis il n'attend qu'on l'en prie....

PHILAMINTE.

On se sent, à ces vers, jusques au fond de l'âme
Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.

ARMANDE.

Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement.

Que *riche appartement* est là joliment dit!
Et que la métaphore est mise avec esprit!

PHILAMINTE.

Faites-la sortir, quoi qu'on die.....

Ah! que ce *quoi qu'on die* est d'un goût admirable!
C'est, à mon sentiment, un endroit impayable.

ARMANDE.

De *quoi qu'on die* aussi mon cœur est amoureux.

BÉLISE.

Je suis de votre avis, *quoi qu'on die* est heureux....

PHILAMINTE, *à Trissotin.*

Mais quand vous avez fait ce charmant *quoi qu'on die*,
Avez-vous compris, vous, toute son énergie?
Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous dit,
Et pensiez-vous alors y mettre tant d'esprit[1]?

TRISSOTIN.

Hai! hai!

ARMANDE. J'ai fort aussi l'*ingrate* dans la tête.
Cette ingrate de fièvre, injuste, malhonnête,
Qui traite mal les gens qui la logent chez eux.

PHILAMINTE.

Enfin les quatrains sont admirables tous deux.
Venons-en promptement aux tiercets[2], je vous prie.

ARMANDE.

Ah! s'il vous plaît, encore une fois *quoi qu'on die.*

TRISSOTIN.

Faites-la sortir, quoi qu'on die...

1. Trait excellent, qui annonce que les éloges des précieuses sont loin d'être désintéressés : elles ne songent, en louant, qu'à faire parade de leur pénétration d'esprit et de la vivacité de leur goût. C'est bien là le travers de ces personnes qu'on voit, dit La Bruyère, « au moindre mot qui échappe, le relever, y trouver un mystère, y chercher de la finesse et de la subtilité, seulement pour avoir l'occasion d'y placer la leur. » Ch. V, *de la Société et de la Conversation.* — Plusieurs autres passages de ce chapitre peuvent encore être rapprochés de la comédie des *Femmes savantes.*

2. On écrirait aujourd'hui *tercets :* stances ou couplets de trois vers. Le sonnet, poëme qui a joui de tant de vogue chez nos ancêtres, se compose, on le sait, de deux quatrains et de deux tercets.

(*Continuant ensuite, après plusieurs interruptions :*)

Quoi ! sans respecter votre rang,
Elle se prend à votre sang.....

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE.

Ah !

TRISSOTIN.

Et nuit et jour vous fait outrage !

Si vous la conduisez aux bains,
Sans la marchander davantage,
Noyez-la de vos propres mains.

PHILAMINTE.

On n'en peut plus.

BÉLISE. On pâme.

ARMANDE. On se meurt de plaisir.

PHILAMINTE.

De mille doux frissons vous vous sentez saisir. ..

ARMANDE.

Chaque pas dans vos vers rencontre un trait charmant

BÉLISE.

Partout on s'y promène avec ravissement.

PHILAMINTE.

On n'y saurait marcher que sur de belles choses.

ARMANDE.

Ce sont petits chemins tout parsemés de roses.

TRISSOTIN.

Le sonnet donc vous semble....

PHILAMINTE. Admirable, nouveau,
Et personne jamais n'a rien fait de si beau[1].

BÉLISE, *à Henriette.*

Quoi ! sans émotion pendant cette lecture !
Vous faites là, ma nièce, une étrange figure.

HENRIETTE.

Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut,
Ma tante; et bel esprit, il ne l'est pas qui veut[2].

1. Voilà encore, pour revenir à ce que nous disions tout à l'heure, la manière de louer propre à la sottise. Un homme de sens respecte la valeur des mots, et, voyant au delà de ce qu'il approuve, ne tombe point dans un enthousiasme irréfléchi. La sottise ambitieuse croit se faire valoir elle-même en prodiguant à ce qu'elle comprend le moins les formules d'une admiration exagérée.

2. N'est pas bel esprit qui veut, dirait la prose. L'inversion de Molière, reçue de son temps, passerait aujourd'hui pour forcée, ou plutôt on effacerait *il*.

TRISSOTIN.

Peut-être que mes vers importunent madame.

HENRIETTE.

Point. Je n'écoute pas[1].

PHILAMINTE. Ah! voyons l'épigramme.

TRISSOTIN.

Sur un carrosse de couleur amarante donné à une de ses amies[2].

PHILAMINTE.

Ses titres ont toujours quelque chose de rare.

ARMANDE.

A cent beaux traits d'esprit leur nouveauté prépare.

TRISSOTIN.

L'amour si chèrement m'a vendu son lien,

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Qu'il m'en coûte déjà la moitié de mon bien ;
Et, quand tu vois ce beau carrosse,
Où tant d'or se relève en bosse
Qu'il étonne tout le pays,
Et fait pompeusement triompher ma Laïs...

PHILAMINTE.

Ah! *ma Laïs!* voilà de l'érudition.

BÉLISE.

L'enveloppe[3] est jolie, et vaut un million.

TRISSOTIN.

Et quand tu vois ce beau carrosse,
Où tant d'or se relève en bosse
Qu'il étonne tout le pays,
Et fait pompeusement triompher ma Laïs,

1. Agréable contraste que celui de cette spirituelle inattention avec le sot enthousiasme de nos savantes. Après tant de fades compliments, un trait de franchise, même un peu dure, est le bienvenu.

2. Ici, de nouveau, on pourra recourir aux *Œuvres* de Cotin, qui renferment le madrigal suivant. Ce fut, dit-on, Boileau, attaqué avec Molière par l'abbé Cotin, qui signala le sonnet et le madrigal à l'attention de son ami, en lui donnant l'idée de les insérer dans l'excellente scène que nous reproduisons.

3. Expression bizarre, bien placée ici : c'est, à notre sens, la forme dont la pensée est *enveloppée*, revêtue; en d'autres termes, le tour de la phrase. — Auger croit que le mot *enveloppe* fait allusion au nom de Laïs explication qui nous paraît peu satisfaisante.

Ne dis plus qu'il est amarante,
Dis plutôt qu'il est de ma rente.

ARMANDE.

Oh! oh! oh! celui-là ne s'attend point du tout.

PHILAMINTE.

On n'a que lui qui puisse écrire de ce goût.

BÉLISE.

Ne dis plus qu'il est amarante,
Dis plutôt qu'il est de ma rente.

Voilà qui se décline, *ma rente, de ma rente, à ma rente*[1].

PHILAMINTE.

Je ne sais, du moment que je vous ai connu,
Si sur votre sujet j'eus l'esprit prévenu;
Mais j'admire partout vos vers et votre prose.

TRISSOTIN, *à Philaminte.*

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose,
A notre tour aussi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE.

Je n'ai rien fait en vers; mais j'ai lieu d'espérer
Que je pourrai bientôt vous montrer en amie
Huit chapitres du plan de notre académie.
Platon s'est au projet simplement arrêté,
Quand de sa République il a fait le traité;
Mais à l'effet entier je veux pousser l'idée
Que j'ai sur le papier en prose accommodée :
Car enfin je me sens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit;
Et je veux nous venger, toutes tant que nous sommes,
De cette indigne classe où nous rangent les hommes,
De borner[2] nos talents à des futilités
Et nous fermer la porte aux sublimes clartés.

ARMANDE.

C'est faire à notre sexe une trop grande offense
De n'étendre l'effort de notre intelligence
Qu'à juger d'une jupe, ou de l'air d'un manteau,
Ou des beautés d'un point[3], ou d'un brocart[4] nouveau

1. Ce singulier motif d'admiration rappelle le goût puéril qui, malgré d'énergiques protestations, existait encore à cette époque pour les assonances, les concetti et autres froids agréments de cette espèce, que l'imitation de l'Italie et de l'Espagne avait accrédités parmi nous.

2. La construction est un peu embarrassée; on dirait en prose : *de cet indigne rang où (nous sommes forcées) de borner....*

3. Espèce de dentelle de fil, faite à l'aiguille.

4. Etoffe de soie brochée d'or ou d'argent.

BÉLISE.

Il faut se relever de ce honteux partage
Et mettre hautement notre esprit hors de page[1].

PHILAMINTE.

.... Nous voulons montrer à de certains esprits,
Dont l'orgueilleux savoir nous traite avec mépris,
Que de science aussi les femmes sont meublées;
Qu'on peut faire comme eux de doctes assemblées,
Conduites en cela par des ordres meilleurs[2]
Qu'on y veut réunir ce qu'on sépare ailleurs,
Mêler le beau langage et les hautes sciences,
Découvrir la nature en mille expériences,
Et, sur les questions qu'on pourra proposer,
Faire entrer chaque secte et n'en point épouser.

TRISSOTIN.

Je m'attache pour l'ordre[3] au péripatétisme.

PHILAMINTE.

Pour les abstractions j'aime le platonisme.

TRISSOTIN.

Descartes, pour l'aimant, donne fort dans mon sens.

ARMANDE.

J'aime ses tourbillons.

PHILAMINTE. Moi, ses mondes tombants.

ARMANDE.

Il me tarde de voir notre assemblée ouverte,
Et de nous signaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartés,
Et pour vous la nature a peu d'obscurités.

PHILAMINTE.

Pour moi, sans me flatter, j'en ai déjà fait une,
Et j'ai vu clairement des hommes dans la lune.

BÉLISE.

Je n'ai point encor vu d'hommes, comme je crois;
Mais j'ai vu des clochers tout comme je vous vois.

ARMANDE.

Nous approfondirons, ainsi que la physique,
Grammaire, histoire, vers, morale et politique.

1. Expression figurée, qui signifie *hors de la dépendance d'autrui*. Au propre et dans le principe, dire d'un jeune homme qu'il était *hors de page*, c'était marquer qu'il avait accompli le temps de son service dans les pages et qu'il était par conséquent maître de lui.

2. La plupart des éditions placent ici un point et virgule qu'il nous paraît préférable de supprimer pour le sens.

3. C'est l'enchaînement logique des propositions, qui caractérise en effet la philosophie d'Aristote.

PHILAMINTE.

La morale a des traits dont mon cœur est épris,
Et c'était autrefois l'amour des grands esprits :
Mais aux stoïciens je donne l'avantage,
Et je ne trouve rien de si beau que leur sage[1].

ARMANDE.

Pour la langue, on verra dans peu nos règlements,
Et nous y prétendons faire des remûments.
Par une antipathie, ou juste ou naturelle,
Nous avons pris chacune une haine mortelle
Pour un nombre de mots, soit ou verbes ou noms,
Que mutuellement nous nous abandonnons;
Contre eux nous préparons de mortelles sentences,
Et nous devons ouvrir nos doctes conférences
Par les proscriptions de tous ces mots divers
Dont nous voulons purger et la prose et les vers.

. . . . . .

TRISSOTIN.

Voilà certainement d'admirables projets.

BÉLISE.

Vous verrez nos statuts quand ils seront tous faits.

TRISSOTIN.

Ils ne sauraient manquer d'être tous beaux et sages.

ARMANDE.

Nous serons par nos lois les juges des ouvrages;
Par nos lois, prose et vers, tout nous sera soumis :
Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis[2].
Nous chercherons partout à trouver à redire,
Et ne verrons que nous qui sachent[3] bien écrire[4].

1. Cf. Horace, ode III du livre III, v. 1 et suiv. :

Justum et tenacem propositi virum
Non civium ardor prava jubentium....

Pascal, dans son entretien avec de Sacy sur Épictète et Montaigne, rassemblant les traits sous lesquels les stoïciens peignent leur sage idéal, le montre « avec une mine sévère, un regard farouche, des cheveux hérissés, le front ridé et en sueur, dans une posture pénible et tendue, loin des hommes, dans un morne silence et seul sur la pointe d'un rocher.... »

2. Vers devenu proverbe.

3. Il faudrait dire aujourd'hui : *qui sachions*.....

4. La Harpe remarquait que, de son temps, Molière n'attirait pas autant de monde que nos grands tragiques, « parce que, disait-il, on aime encore mieux être ému que d'être amusé. » Par un retour du goût public, dont il ne serait pas très-difficile de donner la raison, le contraire est arrivé de nos jours. Ajoutons qu'un mérite qui empêchera Molière de vieillir, quels que soient les changements qu'introduise l'avenir dans notre société, c'est qu'il ne cessera pas d'être vrai. En effet, il a peint ce qui est inhérent à la nature de l'homme; il a su refléter le monde et la vie : de là l'intérêt continu qui le rendra le contemporain de tous les âges.

BOILEAU

(1636-1711.)

Boileau, né à Paris en 1636, avait commencé par se faire recevoir avocat, comme P. Corneille, et il se disait, à raison de l'état de ses pères, sorti *de la poudre du greffe*. Successeur de Régnier, mais plus réglé que lui dans sa marche, sans avoir moins de verve, il compléta l'œuvre de réforme entreprise par Malherbe, Balzac et Vaugelas. Son caractère, comme son talent, avait de l'autorité et de la vigueur. C'est ce qui explique son influence, qui, si grande de son vivant, a duré après lui, malgré les protestations et les révoltes. Les efforts de ses adversaires n'ont fait que sanctionner sa gloire. Nul, en effet, n'a su renfermer avec plus de netteté et de vigueur sa pensée dans un vers énergiquement frappé : encore ne s'est il pas contenté de chercher et d'atteindre pour lui le degré suprême de la perfection; il a enseigné aux habiles à se contenter difficilement pour être plus sûrs de contenter le lecteur. Dans la satire et dans l'épître, on a pu faire autrement, on n'a pas mieux fait que Boileau. Jamais les règles de la poésie n'ont trouvé un plus élégant et plus judicieux interprète. Quelques morceaux de lui attestent en outre qu'il était capable d'une haute inspiration héroïque : et, en se jouant dans une épopée badine, il a montré que l'originalité de l'invention ne manquait nullement à son sage esprit, et que son imagination flexible pouvait prendre au besoin les tons les plus divers [1].

1. Voltaire, qui dénigrait parfois Boileau, ne tardait pas à s'en repentir. Il a, dans son *Temple du goût*, rendu hommage à ce *maître en l'art d'écrire*, qui a donné avec tant d'éclat *le précepte et l'exemple*, car il possédait éminemment la poésie du style et le génie de l'expression. Marmontel a médit de lui : mais La Bruyère et Vauvenargues l'ont jugé avec élévation; et, de son temps déjà, Saint-Évremond l'avait ainsi apprécié : « Il n'y a point d'auteur qui fasse plus d'honneur à notre siècle que Despréaux : en faire un éloge plus étendu, ce serait entreprendre sur ses ouvrages, qui le font eux-mêmes. » La Harpe lui a consacré l'un des meilleurs articles de son *Cours de littérature*. Daunou, Victorin Fabre, Auger (l'ouvrage de ce dernier a été couronné en 1805 par l'Académie française), plus récemment M. Nisard, dans son *Histoire de la littérature française*, et M. Gerusez ont dignement parlé de Boileau. On signalera, parmi ses éditeurs et commentateurs, Brossette, Saint-Marc, Amar et Berriat-Saint-Prix.

Épître IV (fragment).

Le passage du Rhin [1].

Au pied du mont Adule [2], entre mille roseaux,
Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante [3],
Lorsqu'un cri tout à coup suivi de mille cris
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
Il se trouble, il regarde, et partout sur ses rives
Il voit fuir à grands pas ses naïades craintives,
Qui toutes, accourant vers leur humide roi,
Par un récit affreux redoublent son effroi.
Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire,
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire ;
Que Rheinberg et Wesel [4], terrassés en deux jours,
D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
« Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête.
Il marche vers Tholus, et tes flots en courroux,
Au prix de sa fureur, sont tranquilles et doux.
Il a de Jupiter la taille et le visage [5] ;
Et depuis ce Romain [6] dont l'insolent passage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords. »
Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles :
Le feu sort à travers ses humides prunelles.

1. L'arc de triomphe de la porte Saint-Denis est un monument de ce passage (12 juin 1672), « le prodige de la vie du grand roi, » a-t-on dit, et qui produisit un enthousiasme dont on peut voir une curieuse preuve dans l'*Histoire de Bossuet* par le cardinal de Bausset, t. I, p. 330. Ce fait militaire, fort exagéré d'ailleurs par l'admiration contemporaine, a été réduit à ses justes proportions par Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, chap. x, et aussi par l'homme qui était le plus compétent en pareille matière, par Napoléon Ier. Consulter à ce sujet les *Lettres* de madame de Sévigné, du 27 avril 1672, des 17 et 20 juin et du 3 juillet de la même année. Le P. de La Rue a célébré également cet exploit dans de beaux vers latins qui ont été traduits par Corneille.

2. On appelait autrefois, dans les Alpes, *Mons Adulus* la masse de montagnes d'où sortent les sources du Rhin ; c'est aujourd'hui le Saint-Gothard.

3. On sait que les anciens représentaient les fleuves sous la figure d'un dieu à longue barbe : tradition conservée par nos poëtes.

4. Villes du grand-duché du Bas-Rhin, auquel appartient aussi Tholus, cité plus bas.

5. C'est la traduction d'un vers d'Homère, *Il.*, II, 478 :

Ὄμματα καὶ κεφαλὴν ἴκελος Διὶ τερπικεραύνῳ.

6. *Ce Romain* est Jules César, qui franchit le Rhin pour aller porter la guerre en Germanie, 55 ans avant J. C. : voy. *de Bello gallico*, IV, 17.

« C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut, en deux mois,
Ait appris à couler sous de nouvelles lois[1];
Et de mille remparts mon onde environnée
De ces fleuves sans nom suivra la destinée!
Ah! périssent mes eaux, ou par d'illustres coups
Montrons qui doit céder des mortels ou de nous. »
A ces mots, essuyant sa barbe limoneuse,
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse :
Son front cicatricé[2] rend son air furieux,
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
En ce moment il part, et couvert d'une nue,
Du fameux fort de Skink prend la route connue.
Là, contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pâles défenseurs par la frayeur épars;
Il voit cent bataillons, qui, loin de se défendre,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
Confus, il les aborde, et, renforçant sa voix :
« Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois,
Est-ce ainsi que votre âme, aux périls aguerrie,
Soutient sur ces remparts l'honneur et la patrie[3]?
Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,
Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux :
Du moins, en vous montrant sur la rive opposée,
N'oseriez-vous saisir une victoire aisée?
Allez, vils combattants, inutiles soldats :
Laissez là ces mousquets trop pesants pour vos bras;
Et, la faux à la main, parmi vos marécages[4],

1. Peu auparavant Louis XIV s'était, dans une très-courte campagne, emparé de la Flandre. Cette rapide conquête inspirait à Corneille ces beaux vers (*Poëmes sur les victoires du roi*):

Tu reviens, ô mon roi, tout couvert de lauriers;
Les palmes à la main tu nous rends nos guerriers;
Et les peuples, surpris et charmés de ta gloire,
Mêlent un peu d'envie à leurs chants de victoire.
Ils voudraient avoir vu comme eux, aux champs de Mars,
Ton auguste fierté guider tes étendards,
Avoir dompté comme eux l'Espagne en sa milice,
Réduit comme eux la Flandre à te rendre justice,
Et su mieux prendre part à tant de murs forcés
Que par des feux de joie et des vœux exaucés....

2. Au dix-septième siècle une nuance séparait ces deux adjectifs *cicatricé* et *cicatrisé* : le premier signifiait couvert de cicatrices, le second se disait d'une plaie qui s'est fermée. Cette distinction n'a pas subsisté, et l'adjectif *cicatrisé* est seul usité aujourd'hui dans les deux sens.

3. Allusion aux mots *Pro honore et patria*, inscrits sur les drapeaux hollandais.

4. Ce vers, fort bon en lui-même, manque toutefois de justesse ou de netteté par rapport au vers qui le suit. Pour couper les joncs il convient sans doute d'avoir la faux à la main, mais non plus pour presser les laitages.

Allez couper vos joncs et presser vos laitages ;
Ou, gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir,
Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir. »
Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme
Ressuscite l'honneur déjà mort en leur âme ;
Et leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve, où Louis en personne,
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre Grammont le premier dans les flots
S'avance, soutenu des regards du héros :
Son coursier, écumant sous son maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le suit de près : sous ce chef redouté
Marche des cuirassiers l'escadron indompté.
Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière,
Vivonne, Nantouillet, et Coislin, et Salart;
Chacun d'eux au péril veut la première part :
Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance[1],
Au même instant dans l'onde impatient s'élance :
La Salle, Béringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois,
Fendent les flots tremblants sous un si noble poids[2].
Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage[3].
Par ses soins cependant trente légers vaisseaux
D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux :
Cent guerriers s'y jetant signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace ;
Il s'avance en courroux. Le plomb vole à l'instant,
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant :
Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume[4],

1. Il descendait de Henri IV : J. B. Rousseau a célébré aussi le courage de ce seigneur dans l'une de ses odes qui lui est adressée, III, 8.

2. On peut encore rapprocher de ces vers la pièce de Corneille, *Sur les victoires du roi*, imitée des vers latins du Père de La Rue :

Grammont ouvre le fleuve à ces bouillants guerriers,
Vendôme, d'un grand roi race tout héroïque,
Vivonne, la terreur des galères d'Afrique, etc.

3. La malice n'a pas épargné ce vers : on a raillé le poëte d'avoir pris tant de peine

Pour chanter que Louis n'a point passé le Rhin.

La réflexion est plus spirituelle que juste et le trait n'en conserve pas moins sa dignité et sa grandeur.

4. Heureuse et énergique concision. C'est en effet le salpêtre qui fait que

Et des coups redoublés tout le rivage fume.
Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint :
Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse ;
Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer :
Le destin à ses yeux n'oserait balancer.
Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellone ;
Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne :
Quand, pour nouvelle alarme à ses esprits glacés,
Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé sont passés[1] ;
Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons et gagne les batailles;
Enghien, de son hymen le seul[2] et digne fruit,
Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine :
Le dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne,
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
Abandonne à Louis la victoire et ses bords[3].

Épître VI (fragment).

A Lamoignon[4]. — Les plaisirs de la campagne.

Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne est mon unique asile.

l'air s'échauffe et s'allume. Delille a dit avec moins de bonheur, dans les *Trois Règnes*, chant I, *le nitre irascible*, dépassant ainsi le point juste que Boileau avait touché. Corneille, dans la pièce déjà citée :

Tout à coup il (*l'ennemi*) se montre, et de ses embuscades
Il fait pleuvoir sur eux cent et cent mousquetades :
Le plomb vole, l'air siffle, et les plus avancés
Chancellent sous les coups dont ils sont traversés....

1. Si Boileau n'a parlé ni de la blessure que reçut Condé dans cette occasion, ni de la mort du neveu de ce prince, le jeune duc de Longueville (qu'il se proposait de célébrer ailleurs), c'est qu'il a voulu que toute l'attention, tout l'intérêt, fussent en quelque sorte concentrés sur la personne du roi.

2. Il y a une légère négligence dans la répétition de ce mot, déjà placé deux vers plus haut, et qui reparaîtra encore un peu plus bas.

3. On peut voir dans nos *Morceaux choisis* à l'usage de la classe de cinquième, p. 20, les mêmes faits rapportés par Pellisson. A la lecture de cette pièce, on se rappellera ce que nous dit ailleurs Boileau, qu'il était venu au monde deux ans avant Louis XIV pour célébrer la grandeur de son règne. De tels vers peuvent faire regretter qu'il n'ait pas exercé son mâle talent dans le genre de l'épopée. Aucune de celles que nous possédons n'offre, on osera l'affirmer, un épisode comparable à ce morceau pour la vivacité de l'invention, la force du coloris et du mouvement.

4. Chrétien-François de Lamoignon, né en 1644 et mort en 1709, remplit

Du lieu qui m'y retint veux-tu voir le tableau ?
C'est un petit village, ou plutôt un hameau[1],
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine, au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
Qui, partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule y forment vingt rivières.
Tous les bords sont couverts de saules non plantés
Et de noyers souvent du passant insultés[2].
Le village au-dessus forme un amphithéâtre;
L'habitant ne connaît ni la chaux ni le plâtre;
Et dans le roc, qui cède et se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser son logement.
La maison du seigneur, seule un peu plus ornée,
Se présente au dehors de murs environnée.
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du nord.
C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici dans un vallon bornant tous mes désirs,
J'achète à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt, un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries :
Tantôt, cherchant la fin d'un vers que je construi[3],
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avait fui;
Quelquefois, aux appas[4] d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poisson trop avide ;
Ou d'un plomb qui suit l'œil, et part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitants de l'air.
Une table au retour, propre et non magnifique,
Nous présente un repas agréable et rustique :

avec honneur les charges d'avocat général et de président à mortier. On désignait par ce dernier mot une espèce de bonnet rond de velours noir, bordé d'un galon d'or, que portaient les présidents du parlement, comme insigne de leur dignité.

1. « Haulile, petite seigneurie près de la Roche-Guyon, appartenant à mon neveu l'illustre M. Dongois, greffier en chef du parlement » (Boileau), à 39 kil. de Paris, du côté de Mantes. Voltaire, qui avait connu l'*illustre* greffier, l'appelle dans son *Epître à Boileau :*

Bon bourgeois qui se crut un homme d'importance.

2. Cf. Ovide, *de Nuce*, v. 1 :

Nux ego juncta viæ, quum sim sine crimine vitæ,
A populo saxis prætereunte petor.....

3. Nous avons déjà remarqué la suppression de l's final à la première personne ; ce qui n'était d'ailleurs qu'un retour à l'usage ancien.

4. Plutôt *à l'appas*, au singulier.

Là, sans s'assujettir aux dogmes du Broussain[1],
Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain;
La maison le fournit, la fermière l'ordonne,
Et mieux que Bergerat[2] l'appétit l'assaisonne.
O fortuné séjour! ô champs aimés des cieux!
Que, pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vous seuls oublier tout le monde[3]!
Mais à peine, du sein de vos vallons chéris
Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au passage.
Un cousin, abusant d'un fâcheux parentage[4],
Veut qu'encor tout poudreux, et sans me débotter,
Chez vingt juges pour lui j'aille solliciter;
Il faut voir de ce pas les plus considérables :
L'un demeure au Marais, et l'autre aux *Incurables*.
Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi :
— Hier, dit-on, de vous on parla chez le roi,
Et d'attentat horrible on traita la satire.
— Et le roi, que dit-il? — Le roi se prit à rire.
Contre vos derniers vers on est fort en courroux :
Pradon a mis au jour un livre contre vous;
Et chez le chapelier du coin de notre place
Autour d'un caudebec j'en ai lu la préface[5].
L'autre jour, sur un mot, la cour vous condamna.
Le bruit court qu'avant-hier on vous assassina :
Un écrit scandaleux sous votre nom se donne :
D'un pasquin[6] qu'on a fait, au Louvre on vous soupçonne.
— Moi? — Vous : on nous l'a dit dans le Palais-Royal.
Douze ans sont écoulés depuis le jour fatal
Qu'un libraire, imprimant les essais de ma plume,
Donna, pour mon malheur, un trop heureux volume.

1. Le comte du Broussain, l'un des plus célèbres gourmets de ce siècle.
2. Fameux traiteur de la rue des Bons-Enfants.
3. Horace (sat. II, VI, v. 60) :

> O rus, quando ego te aspiciam! quandoque licebit,
> Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis,
> Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ!

Cf. Virgile, *Georg.*, I. II, v. 88.

4. Balthazar Boileau, payeur de rentes. Quand cette charge avait été supprimée, il avait engagé Boileau à solliciter auprès de Colbert le remboursement de ses fonds. *Parentage* ne se dit plus pour *parenté*.

5. Métonymie, pour chapeau fabriqué à Caudebec, petite ville de la Seine-Inférieure. — Pradon avait violemment attaqué Boileau dans la préface de sa *Phèdre*.

6. C'était une statue à Rome, sur le piédestal de laquelle le peuple affichait des placards satiriques : de là le sens général de *satire, pamphlet*. On appelle aujourd'hui Pasquin un diseur de bons mots.

Toujours depuis ce temps, en proie aux sots discours,
Contre eux la vérité m'est un faible secours.
Vient-il de la province une satire fade,
D'un plaisant du pays insipide boutade :
Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi ;
Et le sot campagnard le croit de bonne foi.
J'ai beau prendre à témoin et la cour et la ville :
— Non ; à d'autres, dit-il ; on connaît votre style.
Combien de temps ces vers vous ont-ils bien coûté ?
— Ils ne sont point de moi, monsieur, en vérité :
Peut-on m'attribuer ces sottises étranges?
— Ah ! monsieur, vos mépris vous servent de louanges.
Ainsi, de cent chagrins dans Paris accablé,
Juge si, toujours triste, interrompu, troublé,
Lamoignon, j'ai le temps de courtiser les muses !
Le monde cependant se rit de mes excuses ;
Croit que, pour m'inspirer sur chaque événement,
Apollon doit venir au premier mandement[1].

Épître VII.

A Racine. — Sur l'utilité des ennemis[2].

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Émouvoir, étonner, ravir un spectateur !
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée[3],
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée
Que, dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait sous son nom verser la Champmeslé[4].
Ne crois pas toutefois par tes savants ouvrages,
Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages.
Sitôt que d'Apollon un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent ;
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent ;

1. Mot emprunté à la langue de la procédure.
2. Les ennemis de Racine ne furent guère moins nombreux au dix-septième siècle que ses admirateurs. Les partisans exclusifs de Corneille croyaient de bonne foi peut-être rendre hommage à leur poëte favori en rabaissant le génie de Racine, en contestant ses plus légitimes succès. A ceux-ci venait s'ajouter la foule ordinaire de ces obscurs envieux que toute supériorité blesse et irrite. On pourra consulter à ce sujet le livre de M. Deltour sur les *ennemis de Racine*. Cet ouvrage serait le meilleur comme le plus complet commentaire de la satire de Boileau.
3. Revoir la note 1 de la page 447 des *Morceaux choisis* (prose) pour les classes supérieures.
4. Célèbre comédienne.

Et son trop de lumière, importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie,
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits
Et donner à ses vers leur légitime prix[1].
Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière[2],
Mille de ces beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance et l'erreur à ses naissantes pièces,
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau
Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
Le commandeur voulait la scène plus exacte[3];
Le vicomte indigné sortait au second acte :
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnait au feu;
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Voulait venger la cour immolée au parterre.
Mais sitôt que d'un trait de ses fatales mains
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable comédie, avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir[4].
Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.
Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
Suis les pas de Sophocle, et, seul de tant d'esprits,

1. Cf. Horace, ode XVIII du livre III, v. 31 :

Virtutem incolumem odimus,
Sublatam ex oculis quærimus invidi.

La même pensée est développée par Lefranc de Pompignan dans son Ode sur la mort de J. B. Rousseau :

Oui, la mort seule nous délivre
Des ennemis de nos vertus;
Et notre gloire ne peut vivre
Que lorsque nous ne vivons plus....

2. Molière, mort excommunié comme comédien, ne fut inhumé en terre sainte que grâce à la volonté expresse de Louis XIV.

3. Les clefs désignent le commandeur Souvré et le comte du Broussain, célèbres alors comme gastronomes. Singulier titre pour juger Molière!

4. On sait que dans l'antiquité le brodequin (*soccus*) était la chaussure propre aux acteurs comiques, et le cothurne la chaussure des acteurs tragiques. C'est ainsi que Martial (VIII, 3) emploie la même image pour désigner la comédie et la tragédie:

An juvat ad tragicos soccum deferre cothurnos?

De Corneille vieilli sais consoler Paris,
Cesse de t'étonner si l'envie animée,
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
La calomnie en main quelquefois te poursuit.
En cela, comme en tout, le ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse;
Mais par les envieux un génie excité
Au comble de son art est mille fois monté.
Plus on veut l'affaiblir, plus il croît et s'élance;
Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance[1],
Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
Moi-même, dont la gloire ici moins répandue
Des pâles envieux ne blesse point la vue,
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis,
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis,
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
Qu'au faible et vain talent dont la France me loue.
Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher[2].
Je songe, à chaque trait que ma plume hasarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre :
Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus, croissant en vertu, je songe à me venger.
Imite mon exemple; et lorsqu'une cabale,
Un flot de vains auteurs follement te ravale,
Profite de leur haine et de leur mauvais sens,
Ris du bruit passager de leurs cris impuissants.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine?
Le Parnasse français, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir
Et soulever pour toi l'équitable avenir[3].

1. Allusion à la *Critique du Cid*, entreprise par l'Académie, à l'instigation de Richelieu, et rédigée par Scudéry.

2. Ces deux vers sont peu dignes de Boileau, parce qu'ils ne présentent à l'esprit qu'une image sans agrément, et dont les termes d'ailleurs n'ont ensemble aucune analogie.

3. J. B. Rousseau, dans l'ode au prince Eugène :

Mais la déesse de mémoire,
Favorable aux noms éclatants,
Soulève l'équitable histoire
Contre l'iniquité du temps.

Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné
Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles?
Cependant laisse ici gronder quelques censeurs
Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.
Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire[1];
Que l'auteur du Jonas s'empresse pour les lire;
Qu'ils charment de Senlis le poëte idiot
Ou le sec traducteur du français d'Amyot:
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du peuple, des grands, des provinces, goûtées;
Pourvu qu'ils sachent plaire au plus puissant des rois,
Qu'à Chantilly Condé les souffre quelquefois;
Qu'Enghien en soit touché; que Colbert et Vivonne,
Que La Rochefoucauld, Marsillac et Pomponne,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer?
Et plût au ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montausier voulût leur donner son suffrage!
C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits;
Mais pour un tas grossier de frivoles esprits,
Admirateurs zélés de toute œuvre insipide,
Que, non loin de la place où Brioché préside,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni son,
Il s'en aille admirer le savoir de Pradon[2]!

1. Nous renvoyons pour les noms cités dans ce passage aux éditions spéciales de Boileau. Le mouvement est imité d'Horace (liv. 1, sat. X, v. 78):

> Men', moveat cimex Pantilius? aut cruciet quod
> Vellicet absentem Demetrius; aut quod ineptus
> Fannius Hermogenis lædat conviva Tigelli?

2. Pradon avait composé une tragédie de *Phèdre :* elle fut applaudie par les ennemis de Racine. Quand on relit aujourd'hui cette triste production, on ne sait ce qui doit le plus étonner, ou de l'aveuglement de ceux qui l'exaltèrent, ou de la témérité naïve d'un poëte ignorant qui se croyait le rival de Racine.

Épître IX (fragment).

Au marquis de Seignelay [1]. — Éloge du vrai.

Rien n'est beau que le vrai : le vrai seul est aimable ;
Il doit régner partout, et même dans la fable :
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.
Vois-tu cet importun que tout le monde évite,
Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous quitte ?
Il n'est pas sans esprit ; mais, né triste et pesant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaisant ;
Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire,
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La simplicité plaît sans étude et sans art.
Tout charme en un enfant dont la langue sans fard,
A peine du filet encor débarrassée,
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.
Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant ;
Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent :
C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime.
Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même.
Chacun pris dans son air est agréable en soi :
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.
Ce marquis était né doux, commode, agréable :
On vantait en tous lieux son ignorance aimable ;
Mais, depuis quelques mois devenu grand docteur,
Il a pris un faux air, une sotte hauteur ;
Il ne veut plus parler que de rime et de prose ;
Des auteurs décriés il prend en main la cause ;
Il rit du mauvais goût de tant d'hommes divers,
Et va voir l'opéra seulement pour les vers.
Voulant se redresser, soi-même on s'estropie,
Et d'un original on fait une copie.
L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté.
Rien n'est beau, je reviens, que par la vérité [2] :
C'est par elle qu'on plaît, et qu'on peut longtemps plaire.
L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincère [3].

1. Jean-Baptiste Colbert, marquis de Seignelay, fils aîné de Colbert, né en 1651, mourut en 1690 : il fut ministre de la marine.

2. Molière est de l'école de Boileau. Revoir à la page 132 :

> Ce style figuré, dont on fait vanité,
> Sort du bon caractère et de la *vérité*, *etc.*

3. La Rochefoucauld a dit aussi : « L'esprit ne saurait jouer longtemps le

En vain par sa grimace un bouffon odieux
A table nous fait rire et divertit nos yeux :
Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre.
Prenez-le tête à tête : ôtez-lui son théâtre ;
Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux ;
Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.
J'aime un esprit aisé qui se montre, qui s'ouvre,
Et qui plaît d'autant plus, que plus il se découvre.
Mais la seule vertu peut souffrir la clarté :
Le vice, toujours sombre, aime l'obscurité ;
Pour paraître au grand jour il faut qu'il se déguise :
C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.
Jadis l'homme vivait au travail occupé,
Et, ne trompant jamais, n'était jamais trompé :
On ne connaissait point la ruse et l'imposture ;
Le Normand même alors ignorait le parjure.
Aucun rhéteur encore, arrangeant le discours,
N'avait d'un art menteur enseigné les détours.
Mais sitôt qu'aux humains, faciles à séduire,
L'abondance eut donné le loisir de se nuire,
La mollesse amena la fausse vanité.
Chacun chercha pour plaire un visage emprunté :
Pour éblouir les yeux, la fortune arrogante
Affecta d'étaler une pompe insolente ;
L'or éclata partout sur les riches habits ;
On polit l'émeraude, on tailla le rubis,
Et la laine et la soie, en cent façons nouvelles,
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles[1].
L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foi :
Le courtisan n'eut plus de sentiments à soi.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie :
On vit partout régner la basse flatterie.
Le Parnasse surtout, fécond en imposteurs,
Diffama le papier par ses propos menteurs.
De là vint cet amas d'ouvrages mercenaires,
Stances, odes, sonnets, épîtres liminaires[2],
Où toujours le héros passe pour sans pareil,

personnage du cœur, » et La Bruyère : « L'on est plus sociable et d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit. »

1. Imitation de Virgile, *Egl.*, IV, v. 42 :

Nec varios discet mentiri lana colores.

2. Du latin *limen*, seuil. On dit aujourd'hui *préliminaires*. Boileau parle ici des épîtres et dédicaces que les poëtes adressaient aux grands. Il faut lui savoir gré d'avoir fait justice de ces honteuses flatteries que prodiguaient alors les gens de lettres trop peu soucieux de leur dignité.

Et, fût-il louche et borgne, est réputé soleil[1].
Ne crois pas toutefois, sur ce discours bizarre,
Que, d'un frivole encens malignement avare,
J'en veuille sans raison frustrer tout l'univers :
La louange agréable est l'âme des beaux vers.
Mais je tiens, comme toi, qu'il faut qu'elle soit vraie,
Et que son tour adroit n'ait rien qui nous effraie.

Épître X (fragment).

A ses vers[2]. — Boileau peint par lui-même.

J'ai beau vous arrêter, ma remontrance est vaine,
Allez, partez, mes vers, dernier fruit de ma veine ;
C'est trop languir chez moi dans un obscur séjour :
La prison vous déplaît, vous cherchez le grand jour[3].
. . . . . .
Commencez par vous joindre à mes premiers écrits.
C'est là qu'à la faveur de vos frères chéris,
Peut-être enfin soufferts comme enfants de ma plume,
Vous pourrez vous sauver épars dans le volume.
Que si mêmes[4] un jour le lecteur gracieux
Amorcé par mon nom, sur vous tourne les yeux
Pour m'en récompenser, mes vers, avec usure,
De votre auteur alors faites-lui la peinture :
Et surtout prenez soin d'effacer bien les traits
Dont tant de peintres faux ont flétri mes portraits.
Déposez hardiment qu'au fond cet homme horrible,
Ce censeur qu'ils ont peint si noir et si terrible,

1. Abel de Servien, surintendant des finances, était borgne, ce qui n'empêchait pas les poëtes de le traiter de *soleil*.

2. Cf. Horace, *Épîtr.* I, xx, 1 :

Vertumnum Janumque, liber, spectare videris....

3. Martial adresse les mêmes reproches à ses vers impatients de voir le jour :

Argiletanas mavis habitare tabernas,
Quum tibi, parve liber, scrinia nostra vacent....
Ætherias, incaute, cupis volitare per auras,
I fuge; sed poteras tutior esse domi....

4. *Mêmes* est ici adverbe, et c'est la vieille orthographe de ce mot, dont l's a disparu depuis (tandis que cette lettre est restée dans *certes*), qui a été conservée par Boileau. Ce retour à l'ancien usage est une licence poétique dont on trouve des exemples assez fréquents au dix-septième siècle.

Fut un esprit doux, simple, ami de l'équité,
Qui, cherchant dans ses vers la seule vérité,
Fit, sans être malin, ses plus grandes malices[1],
Et qu'enfin sa candeur seule a fait tous ses vices.
Dites que, harcelé par les plus vils rimeurs,
Jamais, blessant leurs vers, il n'effleura leurs mœurs[2] :
Libre dans ses discours, mais pourtant toujours sage,
Assez faible de corps, assez doux de visage,
Ni petit, ni trop grand, très-peu voluptueux,
Ami de la vertu plutôt que vertueux.
Que si quelqu'un, mes vers, alors vous importune
Pour savoir mes parents, ma vie et ma fortune,
Contez-lui qu'allié d'assez hauts magistrats,
Fils d'un père greffier, né d'aïeux avocats,
Dès le berceau perdant une fort jeune mère,
Réduit, seize ans après, à pleurer mon vieux père[3],
J'allai d'un pas hardi par moi-même guidé,
Et de mon seul génie en marchant secondé,
Studieux amateur et de Perse et d'Horace,
Assez près de Régnier m'asseoir sur le Parnasse;
Que, par un coup du sort au grand jour amené,
Et des bords du Permesse à la cour entraîné,
Je sus, prenant l'essor par des routes nouvelles,
Elever assez haut mes poétiques ailes[4].

1. Madame de Sévigné avait raison de dire de Boileau qu'il n'était *cruel qu'en vers*.

2. Sur la fin de sa vie, Boileau répétait souvent : « C'est une grande consolation pour un poëte qui va mourir que de n'avoir jamais offensé les mœurs. »

3. La mère de Boileau, Anne de Nyélé, mourut à l'âge de vingt-trois ans, en 1638. Son père, Gilles Boileau, mourut en 1657, âgé de soixante-treize ans.

4. Cf. l'épître V à M. Guilleragues :

> Mon père, soixante ans au travail appliqué,
> En mourant me laissa, pour rouler et pour vivre,
> Un revenu léger et son exemple à suivre, etc.

Satire IX [1].

A son esprit.

C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler [2].
Vous avez des défauts que je ne puis celer!
Assez et trop longtemps ma lâche complaisance
De vos jeux criminels a nourri l'insolence;
Mais, puisque vous poussez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
On croirait, à vous voir, dans vos libres caprices,
Discourir en Caton des vertus et des vices,
Décider du mérite et du prix des auteurs
Et faire impunément la leçon aux docteurs,
Qu'étant seul à couvert des traits de la satire,
Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire.
Mais moi, qui dans le fond sais bien ce que j'en crois,
Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts,
Je ris quand je vous vois, si faible et si stérile,
Prendre sur vous le soin de réformer la ville,
Dans vos discours chagrins, plus aigre et plus mordant
Qu'une femme en furie, ou Gautier [3] en plaidant.
. . . . . .
Mais je veux que le sort, par un heureux caprice,
Fasse de vos écrits prospérer la malice,
Et qu'enfin votre livre aille, au gré de vos vœux,
Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux :
Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
Et ne produisent rien, pour fruit de leurs bons mots,

1. Cette pièce est de 1667 : Boileau y atteignit la perfection de la satire; car elle sera toujours regardée comme un modèle où l'élégance et le bon ton s'allient à une plaisanterie ingénieuse et piquante. Il avait débuté dans la carrière en 1660. — J. B. Rousseau est demeuré très-loin de ce chef-d'œuvre dans son *Epître aux Muses*, bien que cette imitation soit, en ce genre, l'un de ses meilleurs ouvrages; Gilbert en a emprunté quelques traits dans son *Apologie*. — Cf. Horace, *Sat.*, II, 1.

2. C'est à vous, mon esprit, que je prétends parler,

écrirait-on aujourd'hui : mais ce rapprochement des deux datifs, qui nous semblent faire un double emploi, était, au dix-septième siècle, une espèce de pléonasme consacré par l'usage. Molière a dit dans le *Misanthrope*, II, v :

Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite....

3. Avocat contemporain de Boileau, fameux par son humeur agressive, qui rappelait ceux que Pétrone a nommés *vultures togati*.

Que l'effroi du public et la haine des sots?
Quel démon vous irrite et vous porte à médire?
Un livre vous déplaît : qui vous force à le lire?
Laissez mourir un fat dans son obscurité :
Un auteur ne peut-il pourrir en sûreté?
Le *Jonas* inconnu sèche dans la poussière[1];
Le *David* imprimé n'a point vu la lumière;
Le *Moïse* commence à moisir[2] par les bords.
Quel mal cela fait-il? Ceux qui sont morts sont morts :
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre?
Et qu'ont fait tant d'auteurs, pour remuer leur cendre?
Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaisant détour!
Ils ont bien ennuyé le roi, toute la cour,
Sans que le moindre édit ait, pour punir leur crime,
Retranché les auteurs ou supprimé la rime.
Ecrive qui voudra : chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre et du papier.
Un roman, sans blesser les lois ni la coutume,
Peut conduire un héros au dixième volume[3].
De là vient que Paris voit chez lui de tout temps
Les auteurs à grands flots déborder tous les ans,
Et n'a point de portail où, jusques aux corniches,
Tous les piliers ne soient enveloppés d'affiches.
Vous seul, plus dégoûté, sans pouvoir et sans nom,
Viendrez régler les droits et l'état d'Apollon!
Mais vous, qui raffinez sur les écrits des autres,
De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres?
Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups :
Mais savez-vous aussi comme on parle de vous?
« Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique :
On ne sait bien souvent quelle mouche le pique.
Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis[4].

1. Pour tous ces ouvrages et ces auteurs *inconnus*, comme dit très-bien Boileau, on nous permettra de renvoyer les curieux aux notes que n'ont point épargnées les éditeurs de ce poëte; il nous paraît superflu d'en surcharger notre travail. Nous redirons, à leur égard, le vers d'un auteur de notre siècle (Cas. Delavigne), qui, dans un sujet bien différent, exprimait à peu près la même idée que le satirique :

Ils ne sont plus; laissons en paix leurs cendres.

2. *Moïse*, *moisir* : cette rencontre de mots, cherchée ou non, n'est pas d'un heureux effet.

3. C'est ce qu'on faisait déjà, comme on voit, à cette époque : le *Cyrus* et la *Clélie* de mademoiselle de Scudéry n'ont pas, chacun, moins de dix volumes; et quelques autres romans, la *Cléopâtre* de la Calprenède, par exemple, allaient bien au delà.

4. Cf. Horace, *Sat.*, I, 4, 33, et Quintilien, *Inst. or.*, VI, 8. On connaît aussi cette pensée de Pascal : « Diseur de bons mots, mauvais caractère. »

Il ne pardonne pas aux vers de la *Pucelle*,
Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon?
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon?
Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.
Avant lui Juvénal avait dit en latin
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin;
L'un et l'autre avant lui s'étaient plaints de la rime,
Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime :
Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.
J'ai peu lu ces auteurs; mais tout n'irait que mieux,
Quand de ces médisants l'engeance tout entière
Irait, la tête en bas, rimer dans la rivière. »
Voilà comme on vous traite; et le monde effrayé
Vous regarde déjà comme un homme noyé.
En vain quelque rieur, prenant votre défense,
Veut faire au moins, de grâce, adoucir la sentence :
Rien n'apaise un lecteur toujours tremblant d'effroi,
Qui veit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.
Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles?
Et faudra-t-il sans cesse essuyer des querelles?
N'entendrai-je qu'auteurs se plaindre et murmurer?
Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer[1]?
Répondez, mon esprit; ce n'est plus raillerie :
Dites... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie?
Quoi! pour un maigre auteur que je glose en passant,
Est-ce un crime, après tout, et si noir et si grand[2]?
Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage
Où la droite raison trébuche à chaque page,
Ne s'écrie aussitôt : L'impertinent auteur!
L'ennuyeux écrivain! le maudit traducteur!
A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,
Et ces riens enfermés dans de grandes paroles?
Est-ce donc là médire ou parler franchement?
Non, non, la médisance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher pour quel secret mystère
Alidor à ses frais bâtit un monastère :
« Alidor, dit un fourbe, il est de mes amis,
Je l'ai connu laquais, avant qu'il fût commis;

1. Ce qui nous portera à les excuser, c'est qu'au rapport de Saint-Simon, Boileau, bien qu'il ait excellé dans la satire, était cependant *l'un des meilleurs hommes du monde.*

2. Toute cette apologie, que Boileau fait ici de lui et de ses ouvrages, est imitée de la XII^e^ satire de Régnier, qui a pour titre : *Régnier apologiste de soi-même.*

C'est un homme d'honneur, de piété profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde. »
Voilà jouer d'adresse et médire avec art;
Et c'est avec respect enfoncer le poignard[1].
Un esprit né sans fard, sans basse complaisance,
Fuit ce ton radouci que prend la médisance;
Mais de blâmer des vers ou durs ou languissants,
De choquer un auteur qui choque le bon sens,
De railler[2] d'un plaisant qui ne sait pas nous plaire,
C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.
Tous les jours, à la cour, un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité....
Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire!
On sera ridicule, et je n'oserai rire[3]!
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ai fait paraître :
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connaître,
Leur talent dans l'oubli demeurerait caché;
Et qui saurait sans moi que Cotin a prêché?
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre :
C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre.
En le blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi;
Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.
« Il a tort, dira l'un; pourquoi faut-il qu'il nomme?
Attaquer Chapelain! ah! c'est un si bon homme!
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers[4].
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose? »
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose?
En blâmant ses écrits, ai-je, d'un style affreux,
Distillé sur sa vie un venin dangereux?
Ma muse en l'attaquant, charitable et discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poëte[5].
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité;

1. Cf. Horace, *Sat.*, I, IV, 93 et suiv.
2. De *se railler*,.... mettrait-on aujourd'hui.
3. Ce mouvement est imité de Juvénal, début de la I^re^ satire.
4. Plusieurs livres des *Lettres* de Balzac lui sont adressés, et l'on ne peut nier que Chapelain n'eût pour son temps beaucoup de littérature et de mérite; mais il fut un de ces poëtes attardés qui avaient le malheur de parler une tout autre langue que Boileau et ses amis. Ajoutez que la profusion des faveurs dont il ne cessa d'être comblé par la cour formait un contraste assez choquant avec le discrédit où il tomba auprès du public vers la fin de sa vie.
5. C'est à peu près ce que Martial recommande aux satiriques dans ce vers où il trace leur devoir, et qu'ils ne sauraient trop méditer (*Epig.*, X, 33) :

Parcere personis, dicere de vitiis.

Qu'on prise sa candeur et sa civilité ;
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère :
On le veut, j'y souscris, et suis prêt à me taire[1].
Mais que pour un modèle on montre ses écrits,
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits,
Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire,
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire ;
Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux, par un nouvel organe :
« Midas, le roi Midas, a des oreilles d'âne[2]. »
Quel tort lui fais-je enfin ! Ai-je par un écrit
Pétrifié sa veine et glacé son esprit?
Quand un livre au Palais se vend et se débite,
Que chacun par ses yeux juge de son mérite,
Que Bilaine l'étale au deuxième pilier,
Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier?
En vain contre le *Cid* un ministre se ligue :
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
L'Académie en corps a beau le censurer :
Le public révolté s'obstine à l'admirer[3].

. . . . . .

La satire, dit-on, est un métier funeste,
Qui plaît à quelques gens et choque tout le reste.
La suite en est à craindre : en ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Régnier.
Quittez ces vains plaisirs dont l'appât vous abuse :
A de plus doux emplois occupez votre muse,
Et laissez à Feuillet[4] réformer l'univers.
Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers!
Irai-je, dans une ode en phrases de Malherbe,
Troubler dans ses roseaux le Danube superbe,

1. Voyez l'exemple d'une concession semblable dans Molière, sc. 1 de l'acte IV du *Misanthrope*.

2. Trait emprunté à Perse, qui dans sa Ire satire avait osé, dit-on, désigner par là Néron à la moquerie des Romains. Cf. Ovide, *Mét.*. XI, 182 et suiv.

3. Piron, qui s'est montré vraiment poëte dans la *Métromanie*, a rendu la même pensée en beaux vers, III, IX :

L'Olympe voit en paix fumer le mont Etna:
Zoïle contre Homère en vain se déchaîna :
Et la palme du Cid, malgré la même audace,
Croît et s'élève encore au sommet du Parnasse.

4. Prédicateur célèbre, d'un zèle fougueux et d'une sévérité impitoyable. Son caractère, rigoureux jusqu'à la dureté, se montra surtout lorsqu'il assista au lit de mort Henriette, duchesse d'Orléans, dont il a composé une oraison funèbre.

Délivrer de Sion le peuple gémissant,
Faire trembler Memphis ou pâlir le croissant,
Et, passant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir mal à propos les palmes idumées?
Viendrai-je, en une églogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et dans mon cabinet assis au pied des hêtres,
Faire dire aux échos des sottises champêtres?

. . . . . .

La satire en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile[1],
Et, d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens[2],
Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusque sous le dais faire pâlir le vice,
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.
C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie,
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace, jetant le sel à pleines mains,
Se jouait aux dépens des Pelletiers romains[3].
C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira, dès quinze ans, la haine d'un sot livre,
Et, sur ce mont fameux où j'osai la chercher,
Fortifia mes pas et m'apprit à marcher.
C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
Et, pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis[4],
Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
Je le déclare donc : Quinault est un Virgile[5];

1. C'est cet heureux mélange, recommandé par Horace (*Art poét.*, v. 343), qui fait goûter et vivre les ouvrages :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Corneille a dit, en imitant le poëte latin : « L'utile a besoin de l'agréable pour s'insinuer dans l'amitié des hommes. »

2. Excellente métaphore, suivie avec une justesse parfaite : personne, on le remarquera à cette occasion, n'a mieux su que Boileau faire usage du style figuré et mettre d'accord, dans son langage, l'imagination avec la raison.

3. Ici encore, et même quelques vers plus loin, Boileau a imité la satire citée de Perse.

4. Ce tour manque de netteté : car on ne voit pas tout d'abord ce que représente ce pronom *ils*. C'est ici qu'il faut se rappeler ce que dit si justement Rivarol dans son discours sur l'universalité de notre langue : « Tout ce qui n'est pas clair n'est pas français. »

5. On a regretté, non sans quelque raison, que Boileau ait été le *Zoïle de*

Pradon comme un soleil en nos ans a paru;
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru;
Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend des flots d'auditeurs pour aller à sa chaire;
Sofal est le phénix des esprits relevés;
Perrin.... Bon, mon esprit, courage! poursuivez.
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie
Va prendre encor ces vers pour une raillerie?
Et Dieu sait aussitôt que d'auteurs en courroux,
Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous!
Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures,
Traiter, en vos écrits, chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'État.
Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages :
Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Satire X (fragment).

L'avarice.

Dans la robe on vantait son illustre maison[1] :
Il était plein d'esprit, de sens et de raison;
Seulement pour l'argent un peu trop de faiblesse
De ses vertus en lui ravalait la noblesse.
Sa table toutefois, sans superfluité,
N'avait rien que d'honnête en sa frugalité.
Chez lui deux bons chevaux, de pareille encolure,
Trouvaient dans l'écurie une pleine pâture,
Et du foin que leur bouche au râtelier laissait,
De surcroît une mule encor se nourrissait.
Mais cette soif de l'or, qui le brûlait dans l'âme,
Le fit enfin songer à choisir une femme,
Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé.

Quinault : ce dernier poëte, qui a laissé de beaux vers, n'a pas en effet de supérieur dans le genre de l'opéra, où il s'est principalement exercé, et Voltaire a pu dire justement de lui : « C'est un des beaux génies qui ont fait honneur au siècle de Louis XIV. » — Toutefois on ajoutera, pour excuser Boileau, qu'à l'époque où cette satire fut composée, Quinault n'avait pas encore fait paraître les ouvrages auxquels il a dû sa plus grande réputation.

1. L'original de ce portrait était le lieutenant criminel Jacques Tardieu.

Vers son triste penchant son naturel guidé
Le fit dans une avare et sordide famille
Chercher un monstre affreux sous l'habit d'une fille;
Et, sans trop s'enquérir d'où la laide venait,
Il sut, ce fut assez, l'argent qu'on lui donnait.
Il l'épouse; et bientôt son hôtesse nouvelle,
Le prêchant, lui fit voir qu'il était, au prix d'elle,
Un vrai dissipateur, un parfait débauché.
Lui-même le sentit, reconnut son péché,
Se confessa prodigue, et, plein de repentance,
Offrit sur ses avis de régler sa dépense.
Aussitôt de chez eux tout rôti disparut.
Le pain bis, renfermé, d'une moitié décrut;
Les deux chevaux, la mule, au marché s'envolèrent;
Deux grands laquais, à jeun, sur le soir s'en allèrent.
De ces coquins déjà l'on se trouvait lassé,
Et, pour n'en plus revoir, le reste fut chassé.
Deux servantes déjà, largement soufflетées,
Avaient à coups de pied descendu les montées,
Et, se voyant enfin hors de ce triste lieu,
Dans la rue en avaient rendu grâces à Dieu.
Un vieux valet restait, seul chéri de son maître,
Que toujours il servit, et qu'il avait vu naître,
Et qui de quelque somme, amassée au bon temps,
Vivait encor chez eux, partie à ses dépens.
Sa vue embarrassait; il fallut s'en défaire;
Il fut de la maison chassé comme un corsaire.
Voilà nos deux époux sans valets, sans enfants,
Tout seuls dans leur logis, libres et triomphants.
Alors on ne mit plus de borne à la lésine.
On condamna la cave, on ferma la cuisine;
Pour ne s'en point servir au plus rigoureux mois,
Dans le fond d'un grenier on séquestra le bois.
L'un et l'autre dès lors vécut à l'aventure
Des présents qu'à l'abri de la magistrature[1]
Le mari quelquefois des plaideurs extorquait,
Ou de ce que la femme aux voisins escroquait[2]....

1. C'est-à-dire à couvert par son caractère de magistrat.

2. Ce tableau est d'un comique excellent. Par quelle habile gradation le poëte satirique et moraliste en même temps nous montre l'avarice détruisant par degrés successifs dans les âmes qu'elle domine tout ce qui peut lui faire obstacle, depuis les scrupules des convenances sociales jusqu'au sentiment même de l'honneur et de la probité. Les traits qui terminent cette vigoureuse peinture n'étaient pas imaginés; c'est en pensant à la femme du lieutenant criminel que Racine disait dans les *Plaideurs* (acte I, sc. II) :

> Elle eût du buvetier emporté les serviettes,
> Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes.

Mais peut-être j'invente une fable frivole.
Démens donc tout Paris, qui, prenant la parole,
Sur ce sujet encor de bons témoins pourvu,
Tout prêt à le prouver, te dira : « Je l'ai vu ;
Vingt ans j'ai vu ce couple, uni d'un même vice,
A tous mes habitants montrer que l'avarice
Peut faire dans les biens trouver la pauvreté,
Et nous réduire à pis que la mendicité. »
Des voleurs, qui chez eux pleins d'espérance entrèrent,
De cette triste vie enfin les délivrèrent :
Digne et funeste fruit du nœud le plus affreux
Dont l'hymen ait jamais uni deux malheureux[1].

L'art poétique[2].

Chant I (fragment).

Préceptes aux auteurs[3].

Voulez-vous du public mériter les amours?
Sans cesse en écrivant variez vos discours :
Un style trop égal et toujours uniforme
En vain brille à nos yeux; il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.
Heureux qui, dans ses vers, sait, d'une voix légère,
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère!
Son livre, aimé du ciel et chéri des lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.
Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse :
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
Au mépris du bon sens, le burlesque effronté

1. Le lieutenant criminel et sa femme furent en effet trouvés assassinés dans leur maison le 24 août 1665.

2. 1669-1674. — Boileau avait acquis par ses productions le droit de donner des lois au Parnasse, lorsqu'il publia ce code du bon goût, ce modèle des poëmes didactiques : en y exposant, outre les règles des vers, les principes fondamentaux de l'art d'écrire, il a su être plus complet et plus approfondi qu'aucun de ses prédécesseurs. Néanmoins, il a fort profité de l'*épître aux Pisons*, et même trop fréquemment, pour qu'il nous paraisse à propos de signaler chacune de ces imitations, où il s'est souvent montré l'égal d'Horace, où quelquefois il lui a été supérieur. On les trouvera notées dans presque toutes les éditions de Boileau. Pope lui a beaucoup emprunté, à son tour, dans son *Essai sur la Critique*.

3. De ces préceptes il en faut rapprocher d'autres, non moins judicieux et très-bien écrits, que renferme la préface en prose rédigée par Boileau pour la dernière édition qu'il donna de ses œuvres poétiques (1701). C'est un morceau dont on ne saurait trop recommander la lecture.

Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté :
On ne vit plus en vers que pointes triviales;
Le Parnasse parla le langage des halles.
La licence à rimer alors n'eut plus de frein :
Apollon travesti devint un Tabarin[1].
Cette contagion infecta les provinces,
Du clerc et du bourgeois passa jusques aux princes;
Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs,
Et, jusqu'à d'Assoucy[2], tout trouva des lecteurs.
Mais de ce style enfin la cour désabusée
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,
Distingua le naïf du plat et du bouffon
Et laissa la province admirer le Typhon[3].
Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
Imitons de Marot l'élégant badinage[4],
Et laissons le burlesque aux plaisants du Pont-Neuf.
Mais n'allez pas aussi sur les pas de Brébeuf,
Même en une Pharsale, entasser sur les rives
De morts et de mourants cent montagnes plaintives[5].
Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.
N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire.
Ayez pour la cadence une oreille sévère :
Que toujours dans vos vers le sens, coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos[6].
Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.
Il est un heureux choix de mots harmonieux :
Fuyez des mauvais sons le concours odieux.
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée,
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée[7].

. . . . . .

Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,

1. Espèce de paillasse qui eut beaucoup de vogue de 1620 à 1630, et qui s'était établi sur la place Dauphine. Sous son nom ont paru beaucoup de farces burlesques.

2. On l'appelait le *Singe de Scarron*.

3. Poëme par lequel Scarron avait débuté.

4. La Bruyère, au 1er chapitre de ses *Caractères*, n'a pas parlé avec moins d'estime de Marot, dont la lecture faisait, dit-on, les délices de Turenne.

5. Pascal a bien dit : « Je hais également le bouffon et l'enflé. »

6. Voltaire en faisant la même recommandation, que l'on a trop oubliée de nos jours, y ajoute un très-sage conseil :

> Observez l'hémistiche, et redoutez l'ennui
> Qu'un repos uniforme attache auprès de lui.

7. Cf. *Orator*, c. 44. — C'est que, pour le plus grand nombre, il faut le reconnaître, *l'oreille est le vestibule du cœur*. Vaugelas a même été jusqu'à dire dans la préface de ses Remarques, d'une manière il est vrai trop absolue, que « l'harmonie était la véritable marque de la perfection des langues. »

Mon esprit aussitôt commence à se détendre,
Et, de vos vains discours prompt à se détacher,
Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher[1].
Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées :
Le jour de la raison ne le saurait percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penser[2].
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément[3].
Surtout qu'en vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès, vous soit toujours sacrée.
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre ou le tour vicieux :
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme :
Sans la langue en un mot, l'auteur le plus divin[4]
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.
Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse :
Un style si rapide, et qui court en rimant,
Marque moins trop d'esprit que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau, qui, sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé, qui d'un cours orageux,
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement[5]; et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :
Polissez-le sans cesse et le repolissez[6].
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez[7].

1. Vaugelas disait aussi, exigeant avant tout chez l'écrivain la clarté : « C'est aux paroles de faire entendre le sens, et non pas au sens de faire entendre les paroles. »

2. « Il existe en effet, suivant La Harpe, un rapport naturel et presque infaillible entre la manière de penser, de sentir, et celle de s'exprimer. » Pour le développement du sage précepte de Boileau, voyez le discours de Buffon sur le style, dans les *Morceaux choisis* des classes supérieures (prose).

3. De même Sénèque le père, parlant du rhéteur Albutius, *Controv.*, préf. du liv. III : « Quum rem animus occupavit, verba ambiunt. »

4. Sens ironique.

5. Σπεῦδε βραδέως, disaient les Grecs; et les Latins : *festina lente*. « Qui enim nimium properat, serius absolvit, » remarque Tite-Live, XXII, 39; et Sénèque, *Epît.* XLIV : « Ipsa se velocitas implicat. »

6. De là ce mot de Voltaire : « Tout homme qui veut bien écrire doit corriger ses ouvrages toute sa vie. »

7. Par-dessus tout, en effet, il faut se garder d'être trop long, et l'on doit partager l'avis de La Fontaine, qui a dit, *Fab.*, X, 15 :

. . . . . Je tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser.

C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent.
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu;
Que le début, la fin, répondent au milieu[1];
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties;
Que jamais du sujet le discours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant[2].

Chant III (fragment).

Les règles du poëme dramatique

Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages
Et qui, toujours plus beaux, plus ils sont regardés,
Soient au bout de vingt ans encor redemandés?
Que dans tous vos discours la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur
Souvent ne nous remplit d'une douce terreur,
Ou n'excite en notre âme une pitié charmante[3],
En vain vous étalez une scène savante :
Vos froids raisonnements ne feront qu'attiédir
Un spectateur toujours paresseux d'applaudir,
Et qui, des vains efforts de votre rhétorique
Justement fatigué, s'endort ou vous critique.
Le secret est d'abord de plaire et de toucher :
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.
Que dès les premiers vers l'action préparée

1. « Il faut, observe Joubert, que la fin d'un ouvrage fasse toujours souvenir du commencement. » *Pensées*, t. II, p. 115.

2. On doit regarder le premier chant de l'*Art poétique*, à l'exception du début, dont la versification est un peu pénible, comme l'une des plus heureuses inspirations de Boileau. Il est admirable surtout pour les préceptes qu'il renferme et la manière dont ils sont rendus. Dans le II[e] et le III[e] chant, on parcourt sans effort, et au moyen de transitions insensibles, les différents genres de poésie, que l'auteur a su caractériser par de justes définitions, où le style, le ton et le coloris sont parfaitement appropriés à leur objet. Pourquoi faut-il que Boileau, qui nous parle beaucoup du sonnet, ait omis l'apologue et La Fontaine, lorsque celui-ci avait déjà publié six livres de ses fables? (Delille s'est appliqué, non sans bonheur, à réparer cet oubli dans son poëme de l'*Imagination*, chap. V.) Le IV[e] chant de l'*Art poétique* n'est pas tout à fait à la hauteur des précédents; néanmoins on y remarque, principalement à la fin, de nobles accents et de beaux vers.

3. Les trois épithètes *agréable*, *douce*, *charmante*, ne sont pas ici rassemblées sans dessein : elles indiquent clairement que la terreur et la pitié doivent avoir leur douceur et leur charme; autrement, entre la réalité et l'illusion il n'y aurait point de différence. Voyez, à ce sujet, la *Poétique* d'Aristote, c. XIV.

Sans peine du sujet m'aplanisse l'entrée.
Je me ris d'un auteur qui, lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut d'abord ne sait pas m'informer,
Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.
J'aimerais mieux encor qu'il déclinât son nom,
Et dît : Je suis Oreste, ou bien Agamemnon[1],
Que d'aller, par un tas de confuses merveilles,
Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles :
Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.
Que le lieu de la scène y soit fixe et marqué.
Un rimeur, sans péril, delà les Pyrénées,
Sur la scène en un jour renferme des années.
Là souvent le héros d'un spectacle grossier,
Enfant au premier acte, est barbon au dernier.
Mais nous, que la raison à ses règles engage,
Nous voulons qu'avec art l'action se ménage ;
Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli[2].
Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable :
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Une merveille absurde est pour moi sans appas :
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose.
Les yeux en le voyant saisiraient mieux la chose;
Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.
Que le trouble, toujours croissant de scène en scène,
A son comble arrivé, se débrouille sans peine.
L'esprit ne se sent point plus vivement frappé,
Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé,
D'un secret tout à coup la vérité connue
Change tout, donne à tout une face imprévue[3].
.... L'amour[4], fertile en tendres sentiments,

1. C'est ce qui arrive assez souvent dans la tragédie grecque, comme on peut le voir par l'excellent travail que M. Patin lui a consacré : *Etudes sur les tragiques grecs, ou Examen critique d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide*, 3 vol. in 8°, 1841.

2. Au sujet de ces règles, exprimées avec une si habile précision, il faut lire le discours de Corneille sur les unités, dans le volume des *Morceaux choisis* pour les classes supérieures (prose).

3. Définition parfaite de ce qu'Aristote appelle περιπέτεια. « La péripétie, lit-on dans le dernier traducteur de la *Poétique*, M. Egger, est une révolution des événements, et une révolution vraisemblable ou nécessaire : par exemple, dans l'*Œdipe roi*, celui qui vient, croyant lui faire plaisir et le rassurer à l'égard de sa mère, produit l'effet contraire en lui apprenant qui il est. » C. XI.

4. *Parmi nous*, faut-il sous-entendre, *après les pieux essais dramatiques de nos pères*....

S'empara du théâtre ainsi que des romans.
De cette passion la sensible peinture
Est pour aller au cœur la route la plus sûre.
Peignez donc, j'y consens, les héros amoureux :
Mais ne m'en formez pas des bergers doucereux.
Qu'Achille aime autrement que Thyrsis et Philène :
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artaméne[1];
Et que l'amour, souvent de remords combattu,
Paraisse une faiblesse et non une vertu.
Des héros de roman fuyez les petitesses :
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques faiblesses.
Achille déplairait, moins bouillant et moins prompt :
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
A ces petits défauts marqués dans sa peinture[2],
L'esprit avec plaisir reconnaît la nature.
Qu'il soit sur ce modèle en vos écrits tracé :
Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé;
Que pour ses dieux Enée ait un respect austère;
Conservez à chacun son propre caractère.
Des siècles, des pays, étudiez les mœurs :
Les climats font souvent les diverses humeurs.
Gardez donc de donner, ainsi que dans Clélie[3],
L'air ni l'esprit français à l'antique Italie,
Et, sous des noms romains faisant notre portrait,
Peindre Caton galant et Brutus dameret.
Dans un roman frivole aisément tout s'excuse;
C'est assez qu'en courant la fiction amuse;
Trop de rigueur alors serait hors de saison :
Mais la scène demande une exacte raison.
L'étroite bienséance y veut être gardée.
D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée,
Qu'en tout avec soi-même[4] il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.
Souvent, sans y penser, un écrivain qui s'aime

1. Comme l'avait fait, en défigurant le roi de Perse, mademoiselle de Scudéry, dont le roman jouit cependant de tant de vogue, qu'on l'envoyait au prince de Condé, à Vincennes, pour le distraire dans sa captivité : il avait pour titre *Artamène ou le grand Cyrus* (1650).

2. Ce sont là ces taches ou plutôt ces signes dont parle Horace, *Sat.*, I, VI, 67, qui ajoutent à l'attrait de la beauté, en la rendant plus piquante:

Egregio inspersos reprehendas corpore nævos.

3. On a remarqué que les *d* trop multipliés dans ce vers le faisaient paraître dur.

4. La règle voulait au dix-septième siècle et avec assez de raison, que l'on mît *soi*, et non *lui*, partout où les Latins eussent employé le pronom réfléchi de la troisième personne.

Forme tous ses héros semblables à soi-même.
Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon :
Calprenède et Juba[1] parlent du même ton.
La nature est en nous plus diverse et plus sage.
Chaque passion parle un différent langage.
La colère est superbe et veut des mots altiers[2];
L'abattement s'explique en des termes moins fiers.
Que devant Troie en flamme Hécube désolée
Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée,
Ni sans raison décrire en quel affreux pays
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs[3].
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux de paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez :
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.
Ces grands mots dont alors l'acteur emplit sa bouche
Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.

Le Lutrin[4].

Chants II et III (fragments).

Le perruquier l'Amour, chargé avec le sacristain Boirude et un autre de ses compagnons, Brontin, de relever dans la *Sainte-Chapelle* un pupitre qui était jadis placé devant le banc du chantre, s'apprête à exécuter cet ordre.

Aussitôt de longs clous il prend une poignée :
Sur son épaule il charge une lourde cognée ;
Et derrière son dos, qui tremble sous le poids,
Il attache une scie en forme de carquois :
Il sort au même instant, il se met à leur tête.

1. Juba est l'un des héros de la *Cléopâtre* citée plus haut, ce roman de Calprenède dont madame de Sévigné, « quoique blessée au plus haut point des méchants styles, ne laissait pas d'aimer les redoutables coups d'épée : » voy. sa lettre du 12 juillet 1671.

2. Au dix-septième siècle, on donnait à la finale de ce mot le nom de l'*e* ouvert, en sorte qu'*altiers* (prononcé *altières*) rimait parfaitement avec *fiers*.

3. Critique dirigée contre le début des *Troyennes* de Sénèque le tragique.

4. 1674. On sait qu'un pupitre placé et déplacé, qui avait jeté la discorde dans un chapitre de Paris, celui de la Sainte-Chapelle si habilement restaurée aujourd'hui, fut le sujet du *Lutrin* de Boileau, sujet que le président F. de Lamoignon l'avait, dit-on, défié de traiter. De là ce poëme héroï-comique, modèle dans son genre, demeuré sans égal parmi nous et presque sans rival chez les étrangers : on ne saurait lui comparer, par exemple, celui de Pope, *la Boucle de cheveux enlevée*, si vanté par les Anglais. En ré-

A suivre ce grand chef l'un et l'autre s'apprête;
Leur cœur semble allumé d'un zèle tout nouveau :
Brontin tient un maillet, et Boirude un marteau.
La lune, qui du ciel voit leur démarche altière,
Retire en leur faveur sa paisible lumière.
La Discorde en sourit[1], et, les suivant des yeux,
De joie, en les voyant, pousse un cri dans les cieux.
L'air, qui gémit du cri de l'horrible déesse,
Va jusque dans Cîteaux réveiller la Mollesse[2].
C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour;
Les Plaisirs nonchalants folâtrent à l'entour.

. . . . . .

Là toujours le Sommeil lui verse des pavots.
Ce soir, plus que jamais, en vain il les redouble.
La Mollesse à ce bruit se réveille, se trouble :
Quand la Nuit, qui déjà va tout envelopper,
D'un funeste récit vient encor la frapper;
Lui conte du prélat[3] l'entreprise nouvelle :
Au pied des murs sacrés d'une sainte chapelle,
Elle a vu trois guerriers, ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ses voiles épais :
La Discorde en ces lieux menace de s'accroître[4];
Demain avant l'aurore un lutrin va paraître,
Qui doit y soulever un peuple de mutins :
Ainsi le ciel l'écrit au livre des destins.
A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
La Mollesse, en pleurant, sur un bras se relève,
Ouvre un œil languissant, et, d'une faible voix,
Laisse tomber ces mots[5] qu'elle interrompt vingt fois :
« O Nuit! que m'as-tu dit? quel démon sur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre[6]?

fléchissant sur ce que le fond a de frivole, on ne peut que s'étonner davantage de la variété, du mouvement et de la grâce que l'auteur a su répandre sur sa matière. Très-rarement toutes les ressources de la langue poétique ont été déployées avec autant de facilité et d'éclat.

1. C'est à la pensée du déplaisir que va éprouver le chantre.

2. « Il faut, observe Daunou, que cet épisode de la Mollesse soit d'une beauté suprême, pour se faire tant admirer dans ce grand nombre de morceaux achevés et de vers immortels. » — Quelques uns des traits que ce passage renferme ont été imités par Voltaire, chant IX de la *Henriade;* et ce n'est certes pas le seul endroit où il a rendu hommage à Boileau en l'imitant.

3. Celui même qui avait ordonné le rétablissement du pupitre.

4. On prononçait alors *craître*, quoique l'on écrivît *croistre* comme *paroistre*, en sorte que les deux rimes que nous offre ici Boileau étaient bonnes pour l'oreille et les yeux.

5. On reconnaît le *Vox excidit ore* de Virgile, *Én.*, VI, 686.

6. Hardiesse heureuse, analogue à celle d'Horace, lorsqu'il montre, dans la quinzième ode du I^er^ livre, Pallas préparant contre les Troyens son char et sa fureur :

Currusque et rabiem parat.

Hélas! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les rois s'honoraient du nom de fainéants,
S'endormaient sur le trône, et, me servant sans honte,
Laissaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un [comte?
Aucun soin n'approchait de leur paisible cour :
On reposait la nuit, on dormait tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent[1].
Ce doux siècle n'est plus. Le ciel impitoyable
A placé sur le trône un prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix :
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace :
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.
J'entends à son nom seul tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir[2] :
Loin de moi son courage, entraîné par la gloire,
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerais à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croyais, loin des lieux d'où ce prince m'exile,
Que l'Église du moins m'assurait un asile.
Mais en vain j'espérais y régner sans effroi :
Moines, abbés, prieurs, tout s'arme contre moi.
Par mon exil honteux la Trappe est ennoblie;
J'ai vu dans Saint-Denis la réforme établie :
Le Carme, le Feuillant, s'endurcir aux travaux ;
Et la règle déjà se remet dans Clairvaux;
Cîteaux dormait encore, et la Sainte-Chapelle
Conservait du vieux temps l'oisiveté fidèle :
Et voici qu'un lutrin, prêt à tout renverser,
D'un séjour si chéri vient encor me chasser!
O toi, de mon repos compagne aimable et sombre[3],

1. Jamais l'harmonie imitative, c'est-à-dire l'art de peindre par les sons, n'a été poussée plus loin.

2. Allusion au traité d'Aix-la-Chapelle conclu avec l'Espagne par Louis XIV, en 1668, et aux propositions de paix que la Hollande vaincue lui adressa quatre années après. Andrieux fait remarquer, à l'occasion de ce passage, combien Boileau savait relever par un tour noble et délicat le prix de ses éloges.

3. Association de mots qui surprend l'esprit et qui le charme, parce qu'elle est juste et naturelle. Boileau excelle à pratiquer ce précepte d'Horace, *Art poétique*, v. 47 :

> Dixeris egregie, notum si callida verbum
> Reddiderit junctura novum.

A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre?...
Du moins ne permets pas.... » La Mollesse oppressée
Dans sa bouche, à ce mot, sent sa langue glacée,
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort[1].

. . . . . .

Mais la Nuit aussitôt de ses ailes affreuses[2]
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuses,
Revole vers Paris, et, hâtant son retour,
Déjà de Montlhéry voit la fameuse tour[3] :
Ses murs, dont le sommet se dérobe à la vue,
Sur la cime d'un roc s'allongent dans la nue,
Et, présentant de loin leur objet ennuyeux,
Du passant qui le fuit semblent suivre les yeux[4].
Mille oiseaux effrayants, mille corbeaux funèbres,
De ces murs désertés habitent les ténèbres.
Là, depuis trente hivers, un hibou retiré
Trouvait contre le jour un refuge assuré....
« Suis-moi, » lui dit la Nuit L'oiseau plein d'allégresse
Reconnaît à ce ton la voix de sa maîtresse.
Il la suit : et tous deux, d'un cours précipité,
De Paris à l'instant abordent la cité.
Là, s'élançant d'un vol que le vent favorise,
Ils montent au sommet de la fatale église.
La Nuit baisse la vue, et, du haut du clocher,
Observe les guerriers, les regarde marcher...
« Ils triomphent! dit-elle, et leur âme abusée
Se promet dans mon ombre une victoire aisée :
Mais allons : il est temps qu'ils connaissent la Nuit. »
A ces mots, regardant le hibou qui la suit,
Elle perce les murs de la voûte sacrée :
Jusqu'en la sacristie elle s'ouvre une entrée,
Et dans le ventre creux du pupitre fatal

1. L'édition de Saint-Marc, Amsterdam, 1772, porte ici cette note : « Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, apercevant un jour Boileau à Versailles, lui fit signe d'approcher et lui dit à l'oreille ce dernier vers. » On ne saurait imaginer de plus flatteur et de plus gracieux suffrage.

2. Image empruntée à Virgile, *Én.*, II, 360 :

. . . . . Nox atra cava circumvolat umbra;

cf. ibid., VI, 866.

3. A six lieues environ de Paris En approchant de cette ville par le côté du midi, les voyageurs aperçoivent encore de fort loin, comme du temps de Boileau, cette tour, récemment restaurée, et l'une de nos plus précieuses ruines historiques. Là, Louis le Gros, le batailleur, celui qui par ses guerres fréquentes contre les seigneurs porta les premiers coups à la féodalité, résidait au commencement du douzième siècle.

4. Vers singulièrement expressif; image frappante de la vérité.

Va placer de ce pas le sinistre animal.
Mais les trois champions, pleins de vin et d'audace,
Du Palais cependant passent la grande place;
Et, suivant de Bacchus les auspices sacrés,
De l'auguste chapelle ils montent les degrés.
Ils atteignaient déjà le superbe portique
Où Ribou, le libraire, au fond de sa boutique,
Sous vingt fidèles clefs[1] garde et tient en dépôt
L'amas toujours entier des écrits de Hainaut[2] :
Quand Boirude, qui voit que le péril approche,
Les arrête, et tirant un fusil[3] de sa poche,
Des veines d'un caillou, qu'il frappe au même instant,
Il fait jaillir un feu qui pétille en sortant;
Et bientôt, au brasier d'une mèche enflammée,
Montre, à l'aide du soufre, une cire allumée[4].
Cet astre tremblotant[5] dont le jour les conduit
Est pour eux un soleil au milieu de la nuit.
Le temple, à sa faveur, est ouvert par Boirude :
Ils passent de la nef la vaste solitude,
Et dans la sacristie entrant, non sans terreur,
En percent jusqu'au fond la ténébreuse horreur.
C'est là que du lutrin gît la machine énorme[6].
La troupe quelque temps en admire la forme,
Mais le barbier, qui tient les moments précieux :
« Ce spectacle n'est pas pour amuser nos yeux[7],

1. Hémistiche emprunté par Boileau à Chapelain : il se trouve dans le VIII[e] chant de son poëme sur la *Pucelle d'Orléans*.

2. Ribou avait été l'imprimeur de plusieurs satires dirigées contre l'auteur du *Lutrin;* quant à la critique qui concerne Hainaut (ou Hesnault), elle a paru peu juste, parce que cet écrivain, qui ne manquait pas de distinction dans l'esprit, a laissé des vers énergiques.

3. *Briquet*, et par extension *batterie :* tel est le sens primitif, aujourd'hui presque oublié, du mot *fusil*. Comparez ici Virgile à Boileau : *Georg.*, I, 135; *En.*, I, 178-180.

4. On a critiqué ces deux vers comme embarrassés et obscurs : mal à propos, ce me semble. J'aime mieux, avec La Harpe, louer ici le poëte « de n'oublier rien en se servant des mots les plus ordinaires, et de les combiner sans effort, de manière à leur donner de l'élégance et du nombre. »

5. C'est le *tremulis flammis* de Virgile dans les *Eglogues*, VIII, 105. — Il est seulement fâcheux que cette expression soit répétée dans la page suivante.

6. Ici on signalera, pour parler la langue de notre poëte, *le pouvoir d'un mot mis en sa place*. L'épithète qui termine le vers ne place-t-elle pas le lutrin sous nos yeux?

7. Virgile avait dit aussi, *En.*, VI, 37 :

Non hoc ista sibi tempus spectacula poscit.

Quelques vers plus bas, le même auteur est encore imité de nouveau. On remarquera, à cette occasion, l'esprit piquant et l'agréable ironie qui relèvent dans le *Lutrin* les emprunts que Boileau a faits aux poëtes de l'antiquité.

Dit-il, le temps est cher, portons-le[1] dans le temple;
C'est là qu'il faut demain qu'un prélat[2] le contemple. »
Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout ébranler,
Lui-même, se courbant, s'apprête à le rouler.
Mais à peine il y touche, ô prodige incroyable!
Que du pupitre sort une voix effroyable.
Brontin en est ému; le sacristain pâlit;
Le perruquier commence à regretter son lit.
Dans son hardi projet toutefois il s'obstine,
Lorsque des flancs poudreux de la vaste machine
L'oiseau sort en courroux, et, d'un cri menaçant,
Achève d'étonner le barbier frémissant :
De ses ailes dans l'air secouant la poussière,
Dans la main de Boirude il éteint la lumière.
Les guerriers à ce coup demeurent confondus;
Ils regagnent la nef, de frayeur éperdus : [sent,
Sous leurs corps tremblotants leurs genoux s'affaiblis-
D'une subite horreur leurs cheveux se hérissent;
Et bientôt, au travers des ombres de la nuit,
Le timide escadron se dissipe et s'enfuit[3].

1. C'est-à-dire le *spectacle*, terme qui est pris ici dans le sens d'*objet qui frappe la vue*. Mais ce *le* manque un peu de netteté : défaut très-rare chez Boileau.

2. C'est le prélat, *ce prélat terrible*, comme l'a dit le poëte, qui a donné l'ordre de replacer le lutrin dans le chœur.

3. « Les quatre premiers chants du *Lutrin*, a dit Daunou, sont au nombre des monuments dont notre littérature doit être orgueilleuse..... On voit s'y succéder, et ressortir par leurs contrastes, les saillies de la gaieté satirique, les richesses de la poésie descriptive, les fictions hardies de l'épopée. La difficulté de ce genre consiste dans la variété même des couleurs qu'il emploie : car il faut, dans leur mélange, un parfait accord que le talent le plus flexible ne peut espérer, s'il n'est dirigé par un goût exquis. » — Ajoutons que le cinquième chant, qui renferme une très-amusante description de combat et le portrait de la Chicane, n'est nullement indigne de ceux qui le précèdent. Mais il n'en est pas ainsi du sixième, assez étroit et assez brusquement terminé, où le poëte fait intervenir de nouveaux personnages allégoriques qu'on n'attendait pas, et succéder, avec moins d'inspiration et de bonheur, l'accent de la gravité au ton de la plaisanterie.

J. RACINE.

(1639-1699.)

Si l'on voulait réaliser par un nom l'idée de la perfection absolue dans la versification et le style, il faudrait nommer Racine. Justesse, élégance soutenue, force, richesse et convenance, il a su réunir toutes les qualités disséminées chez les autres poëtes. De là une sorte d'égalité dans le bien, dont on s'est quelquefois prévalu contre lui pour attenter à sa réputation. Les plus beaux traits de Racine, ses plus sublimes pensées, sont amenés avec tant de naturel et si bien fondus en un ensemble achevé, que les yeux peu exercés ont souvent peine à les reconnaître. Nul n'a fait davantage éprouver au lecteur cette illusion dont parle Horace. A voir ces vers pleins d'aisance, qui n'ôtent à l'expression de l'idée rien de nécessaire et ne lui ajoutent rien de superflu, il s'imagine volontiers que lui-même il n'écrirait pas autrement que l'auteur, tandis qu'il conçoit bien, en prenant la plume, la vérité de ce mot du poëte :

.... Sibi quivis
Speret idem, sudet multum frustraque laboret
Ausus idem : tantum series juncturaque pollet[1] !

Dans le petit nombre d'années où Racine travailla pour le théâtre, il composa douze tragédies, qui sont presque toutes demeurées l'honneur et le modèle de la scène française. Par elles il ouvrit à l'art des voies nouvelles, il le porta jusqu'à ses dernières limites, et, comme s'il n'eût cessé d'acquérir des forces, loin que son génie ait connu la décadence, sa dernière création fut son chef-d'œuvre, qu'une admiration unanime a proclamé avec Voltaire le chef-d'œuvre de l'esprit humain.

La famille de Jean Racine, anoblie récemment, avait un cygne dans ses armoiries : jamais, comme on voit, armes parlantes ne se trouvèrent mieux justifiées. Ajoutons que sa modestie et ses vertus privées égalaient ses talents. Au sein de sa famille, il enseignait par son exemple la pratique austère de tous les devoirs. Sa piété était rigide et fervente; sa charité était sans bornes. De plus, un noble patriotisme échauffait son âme. Favori de Louis XIV, il aimait le peuple comme Fénelon. On a même rapporté, mais sans preuve certaine, que, pour plaider auprès du grand roi la cause des sujets malheu-

1. Horace, *Art poétique*, v. 240 et suiv.

reux, il encourut une disgrâce qui hâta sa mort. Né à la Ferté-Milon le 21 décembre 1639, il s'éteignit à Paris le 22 avril 1699. Ses cendres reposent aujourd'hui dans l'église Saint-Étienne-du-Mont[1].

Hymne à Dieu.

Grand Dieu qui vis les cieux se former sans matière,
A ta voix seulement
Tu séparas les eaux, leur marqua pour barrière
Le vaste firmament.

Si la voûte céleste a ses plaines liquides,
La terre a ses ruisseaux,
Qui, contre les chaleurs, portent aux champs arides
Le secours de leurs eaux.

Seigneur, qu'ainsi les eaux de ta grâce féconde
Réparent nos langueurs;
Que nos sens désormais vers les appas du monde
N'entraînent plus nos cœurs.

Fais briller de ta foi les lumières propices
A nos yeux éclairés :
Qu'elle arrache le voile à tous les artifices
Des enfers conjurés.

1. Les comparaisons n'ont pas manqué entre Corneille et Racine. Ce qu'on peut dire avec vérité, c'est que généralement inférieur à Corneille pour la grandeur des idées et des caractères autant que pour la fécondité de l'invention, Racine lui est, en revanche, supérieur par la manière dont il traite la passion et par l'emploi des images dans le style, où il est, avec Boileau, notre modèle le plus soutenu. Quoique l'avis de Voltaire fût qu'on se bornât, pour l'apprécier, à ces mots placés au bas de toutes les pages, « beau, pathétique, harmonieux, admirable, sublime, » on a souvent éclairé son texte par des commentaires plus ou moins développés. Nous signalerons, dans le nombre, ceux de La Harpe, qui lui a consacré un excellent éloge, de Geoffroy, d'Aimé Martin et de M. Louandre, qui ont donné des éditions soi nées et correctes de Racine. Précédemment, il avait été imprimé avec une magnificence sans égale par Didot l'aîné (3 vol. in-8°). On regrettera d'ailleurs que ce grand homme, par un excès d'abnégation, n'ait jamais voulu lui-même ras-embler et reviser ses œuvres. Parmi ceux qui l'ont bien jugé, il faut signaler encore Vauvenargues, Auger, Lemercier, Roger et M. Nisard. On lira aussi avec intérêt, sur la vie domestique et sur les travaux de ce poëte, des Mémoires que nous devons au second de ses fils, à Louis Racine, quoiqu'ils aient été rédigés avec plus de piété que d'exactitude. Un de nos contemporains a heureusemen exprimé cette sensibilité profonde qui était un des traits de son caractère et qui est un des charmes de son talent : c'est M. Sainte-Beuve, dans l'ode intitulée *Les larmes de Racine*.

Règne, ô Père éternel, Fils, sagesse incréée;
Esprit saint, Dieu de paix,
Qui fais changer des temps l'inconstante durée,
Et ne changes jamais.

Ta sagesse, grand Dieu, dans tes œuvres tracée,
Débrouille le chaos;
Et fixant sur son poids la terre balancée
La sépara des flots.

Par là son sein fécond de fleurs et de feuillages
L'embellit tous les ans,
L'enrichit de doux fruits, couvre de pâturages
Ses vallons et ses champs.

Seigneur, fais de ta grâce à notre âme abattue
Goûter les fruits heureux,
Et que puissent nos pleurs de la chair corrompue
Eteindre tous les feux!

Que sans cesse nos cœurs, loin du sentier des vices,
Suivent tes volontés.
Qu'innocents à tes yeux, ils fondent leurs délices
Sur tes seules bontés.

Règne, ô Père éternel, Fils, sagesse incréée,
Esprit saint, Dieu de paix,
Qui fais changer des temps l'inconstante durée,
Et ne changes jamais[1].

(*Poésies diverses.*)

1. On jugera par la lecture de cette hymne que l'étude des *Odes* et des *Poésies diverses* de Racine a été trop souvent et à tort négligée. Si les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* ont surpassé ces premiers essais, on y retrouve encore ce qui est le caractère des œuvres lyriques de Racine, la pureté et l'harmonie du style unie à la grandeur des images. D'ailleurs, le grand poëte, parvenu à sa maturité, retoucha la plupart de ces pièces.

Andromaque[1].

(Extraits.)

Acte III, Scène VIII.

Andromaque, Céphise (sa confidente).

Pyrrhus vient de déclarer à Andromaque qu'il l'aime avec passion; que, si elle consent à lui donner sa main, il prendra sous sa protection le fils qu'elle a eu d'Hector, Astyanax, dont la mort est demandée par la Grèce.

CÉPHISE.

Je vous l'avais prédit qu'en dépit de la Grèce
De votre sort encor vous seriez la maîtresse.

ANDROMAQUE.

Hélas! de quel effet tes discours sont suivis!
Il ne me restait plus qu'à condamner mon fils.

CÉPHISE.

Madame, à votre époux c'est être assez fidèle :
Trop de vertu pourrait vous rendre criminelle.
Lui-même il porterait votre âme à la douceur.

ANDROMAQUE.

Quoi! je lui donnerais Pyrrhus pour successeur?

CÉPHISE.

Ainsi le veut son fils que les Grecs vous ravissent.
Pensez-vous qu'après tout ses mânes en rougissent[2];
Qu'il méprisât, madame, un roi victorieux
Qui vous fait remonter au rang de vos aïeux[3],

1. 1667. Sorti de l'école de Port-Royal, Racine s'était déjà annoncé comme poète distingué par ses deux premières pièces, la *Thébaïde* ou les *Frères ennemis* et *Alexandre*, lorsqu'il fit son véritable avénement dans la tragédie par *Andromaque* (1667), qui a marqué, après le *Cid*, la seconde époque de la gloire du théâtre français. — Voltaire n'a pas craint d'appeler *admirable* cette pièce dont le sujet est tiré du III[e] livre de l'*Énéide* de Virgile (v. 301 332), et où l'auteur a imité aussi en quelques passages l'*Andromaque* d'Euripide. Sur la comparaison de la pièce française avec la pièce grecque, on lira avec intérêt un chapitre des *Études sur les tragiques grecs* de M. Patin (t. III).

2. Virgile a mieux dit, *Én.*, IV, 34 :

Id cinerem aut manes credis *curare* sepultos?

3. Racine, s'imitant lui-même, a dit dans *Mithridate*, III, 1:

.... Un roi longtemps victorieux
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux.

Qui foule aux pieds pour vous vos vainqueurs en colère,
Qui ne se souvient plus qu'Achille était son père,
Qui dément ses exploits et les rend superflus?

ANDROMAQUE.

Dois-je les oublier, s'il ne s'en souvient plus?
Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné sans honneur autour de nos murailles?
Dois-je oublier son père à mes pieds renversé,
Ensanglantant l'autel qu'il tenait embrassé[1]?
Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle,
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle;
Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelants,
Entrant à la lueur de nos palais brûlants,
Sur tous mes frères morts se faisant un passage,
Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage;
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mou-
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants[2]; [rants,
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue :
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue;
Voilà par quels exploits il sut se couronner :
Enfin, voilà l'époux que tu me veux donner.
Non, je ne serai point complice de ses crimes :
Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernières victimes.
Tous mes ressentiments lui seraient asservis!

CÉPHISE.

Eh bien! allons donc voir expirer votre fils :
On n'attend plus que vous.... Vous frémissez, madame?

ANDROMAQUE.

Ah! de quel souvenir viens-tu frapper mon âme!
Quoi! Céphise, j'irai voir expirer encor
Ce fils, ma seule joie et l'image d'Hector?
Ce fils, que de sa flamme il me laissa pour gage?
Hélas! il m'en souvient : le jour que son courage
Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,
Il demanda son fils et le prit dans ses bras :
« Chère épouse, dit-il en essuyant mes larmes,
J'ignore quel succès le sort garde à mes armes;

1. Souvenir de Virgile, *Én.*, II, 501 :

.... Priamumque per aras
Sanguine fœdantem, quos ipse sacraverat, ignes.

Dans tout ce passage, on sent, comme le remarque La Harpe, que Virgile a servi de modèle à Racine.

2. Application de l'ancienne règle des participes présents, d'après laquelle ils n'étaient pas invariables dans notre langue comme ils le sont aujourd'hui. Les auteurs classiques du dix-septième siècle offrent encore quelques exemples de ce genre.

Je te laisse mon fils pour gage de ma foi :
S'il me perd, je prétends qu'il me retrouve en toi.
Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chère,
Montre au fils à quel point tu chérissais le père[1]. »
Et je puis voir répandre un sang si précieux !
Et je laisse avec lui périr tous ses aïeux !
Roi barbare, faut-il que mon crime l'entraîne?
Si je te hais, est-il coupable de ma haine?
T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas?
S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas?
Mais cependant, mon fils, tu meurs si je n'arrête
Le fer que le cruel tient levé sur ta tête.
Je l'en puis détourner, et je t'y vais offrir....
Non, tu ne mourras point, je ne le puis souffrir.
Allons trouver Pyrrhus. Mais non, chère Céphise,
Va le trouver pour moi.

CÉPHISE. Que faut-il que je dise?

ANDROMAQUE.

Dis-lui que de mon fils l'amour est assez fort....
Crois-tu que dans son cœur il ait juré sa mort?
L'amour peut-il si loin pousser sa barbarie?

CÉPHISE.

Madame, il va bientôt revenir en furie.

ANDROMAQUE.

Eh bien ! va l'assurer....

CÉPHISE. De quoi? de votre foi?

ANDROMAQUE.

Hélas ! pour la promettre est-elle encore à moi?
O cendres d'un époux ! ô Troyens ! ô mon père !
O mon fils, que tes jours coûtent cher à ta mère !
Allons.

CÉPHISE. Où donc, madame? et que résolvez-vous?

ANDROMAQUE.

Allons sur son tombeau[2] consulter mon époux.

ACTE IV, SCÈNE I.

Andromaque, Céphise.

CÉPHISE.

Ah ! je n'en doute point; c'est votre époux, madame,
C'est Hector qui produit ce miracle en votre âme :
Il veut que Troie encor se puisse relever

1. Cf. Homère, *Iliade*, liv. VI, 476 et suiv.
2. Il s'agit du cénotaphe qu'Andromaque avait élevé à son époux en Épire, comme le rapporte Virgile (liv. III).

Avec cet heureux fils qu'il vous fait conserver.
Pyrrhus vous l'a promis : vous venez de l'entendre,
Madame ; il n'attendait qu'un mot pour vous le rendre.
Croyez-en ses transports : père, sceptre, alliés,
Content de votre cœur, il met tout à vos pieds ;
Sur lui, sur tout son peuple il vous rend souveraine.
Est-ce là ce vainqueur digne de tant de haine?
Déjà contre les Grecs plein d'un noble courroux,
Le soin de votre fils le touche autant que vous :
Il prévient leur fureur ; il lui laisse sa garde.
Pour ne pas l'exposer, lui-même il se hasarde.
Mais tout s'apprête au temple ; et vous avez promis....

ANDROMAQUE.

Oui, je m'y trouverai. Mais allons voir mon fils.

CÉPHISE.

Madame, qui vous presse ? Il suffit que sa vue
Désormais à vos yeux ne soit plus défendue.
Vous lui pourrez bientôt prodiguer vos bontés,
Et vos embrassements ne seront plus comptés.
Quel plaisir d'élever un enfant qu'on voit croître[1],
Non plus comme un esclave élevé pour son maître,
Mais pour voir avec lui renaître tant de rois!

ANDROMAQUE.

Céphise, allons le voir pour la dernière fois.

CÉPHISE.

Que dites-vous ? ô dieux!

ANDROMAQUE. O ma chère Céphise,
Ce n'est point avec toi que mon cœur se déguise.
Ta foi dans mon malheur s'est montrée à mes yeux :
Mais j'ai cru qu'à mon tour tu me connaissais mieux.
Quoi donc! as-tu pensé qu'Andromaque infidèle
Pût trahir un époux qui croit revivre en elle,
Et que, de tant de morts réveillant la douleur,
Le soin de mon repos me fît troubler le leur ?
Est-ce là cette ardeur tant promise à sa cendre ?
Mais son fils périssait, il l'a fallu défendre.
Pyrrhus en m'épousant s'en déclare l'appui ;
Il suffit : je veux bien m'en reposer sur lui.
Je sais quel est Pyrrhus : violent, mais sincère ;
Céphise, il fera plus qu'il n'a promis de faire.
Sur le courroux des Grecs je m'en repose encor;
Leur haine va donner un père au fils d'Hector.
Je vais donc, puisqu'il faut que je me sacrifie,

1. Pour ce mot, déjà rencontré, voir la note 4 de la page 193. Ainsi, d'après l'ancienne prononciation, *angoisse* rimait avec *tristesse*, *étoiles* avec *fidèles*, *etc.*

Assurer à Pyrrhus le reste de ma vie;
Je vais, en recevant sa foi sur les autels,
L'engager à mon fils par des nœuds immortels :
Mais aussitôt ma main, à moi seule funeste,
D'une infidèle vie abrégera le reste,
Et, sauvant ma vertu, rendra ce que je doi
A Pyrrhus, à mon fils, à mon époux, à moi.
Voilà de mon amour l'innocent stratagème;
Voilà ce qu'un époux m'a commandé lui-même :
J'irai seule rejoindre Hector et mes aïeux.
Céphise, c'est à toi de me fermer les yeux.

CÉPHISE.

Ah! ne prétendez pas que je puisse survivre.....

ANDROMAQUE.

Non, non, je te défends, Céphise, de me suivre;
Je confie à tes soins mon unique trésor :
Si tu vivais pour moi, vis pour le fils d'Hector.
De l'espoir des Troyens seule dépositaire,
Songe à combien de rois tu deviens nécessaire.
Veille auprès de Pyrrhus; fais-lui garder sa foi :
S'il le faut, je consens qu'on lui parle de moi;
Fais-lui valoir l'hymen où je me suis rangée :
Dis-lui qu'avant ma mort je lui fus engagée;
Que ses ressentiments doivent être effacés;
Qu'en lui laissant mon fils, c'est l'estimer assez.
Fais connaître à mon fils les héros de sa race;
Autant que tu pourras conduis-le sur leur trace;
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté,
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été :
Parle-lui tous les jours des vertus de son père,
Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère.
Mais qu'il ne songe plus, Céphise, à nous venger :
Nous lui laissons un maître, il doit le ménager.
Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste :
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste;
Et pour ce reste enfin j'ai moi-même, en un jour,
Sacrifié mon sang, ma haine et mon amour[1].

CÉPHISE.

Hélas!

ANDROMAQUE.

Ne me suis point, si ton cœur en alarmes
Prévoit qu'il ne pourra commander à tes larmes.

1. « Dans Euripide, dit M. Aimé Martin, Andromaque est une femme ambitieuse; dans Virgile, c'est une femme qui pleure son mari; dans Racine, c'est une mère qui veut sauver son fils, et l'amour maternel la rapproche de nos mœurs, sans que les mœurs antiques soient jamais blessées. »

On vient : cache tes pleurs, Céphise ; et souviens-toi
Que le sort d'Andromaque est commis à ta foi.

Cependant Hermione, qui avait dû épouser Pyrrhus, outragée par la passion que ce prince a ressentie pour Andromaque, n'a pas craint de confier au fils d'Agamemnon, à Oreste qui l'aime, le soin de la venger.

Acte V, Scène I.

HERMIONE, *seule.*

Où suis-je? qu'ai-je fait? que dois-je faire encore?
Quel transport me saisit! quel chagrin me dévore?
Errante et sans dessein, je cours dans ce palais :
Ah! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais?
Le cruel! de quel œil il m'a congédiée!
Sans pitié, sans douleur au moins étudiée!
L'ai-je vu se troubler, et me plaindre un moment[1]?
En ai-je pu tirer un seul gémissement?
Muet à mes soupirs, tranquille à mes alarmes,
Semblait-il seulement qu'il eût part à mes larmes?
Et je le plains encore! et, pour comble d'ennui,
Mon cœur, mon lâche cœur, s'intéresse pour lui!
Je tremble au seul penser du coup qui le menace,
Et, prête à me venger, je lui fais déjà grâce!
Non, ne révoquons point l'arrêt de mon courroux ;
Qu'il périsse! aussi bien il ne vit plus pour nous.
Le perfide triomphe et se rit de ma rage,
Il pense voir en pleurs dissiper cet orage ;
Il croit que, toujours faible, et d'un cœur incertain,
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.
Il juge encor de moi par mes bontés passées.
Mais plutôt le perfide a bien d'autres pensées :
Triomphant dans le temple, il ne s'informe pas
Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas.
Il me laisse, l'ingrat, cet embarras funeste.
Non, non, encore un coup laissons agir Oreste :
Qu'il meure, puisqu'enfin il a dû le prévoir,
Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir....
A le vouloir? Hé quoi! c'est donc moi qui l'ordonne!
Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione!
Ce prince, dont mon cœur se faisait autrefois
Avec tant de plaisir redire les exploits;

1. Num fletu ingemuit nostro?....
Virg., *Én.*, IV, 369.

A qui même en secret je m'étais destinée
Avant qu'on eût conclu ce fatal hyménée!
Je n'ai donc traversé tant de mers, tant d'États,
Que pour venir si loin préparer son trépas,
L'assassiner, le perdre! Ah! devant[1] qu'il expire....

Acte V, Scène II.

Hermione, *Cléone*, sa confidente.

HERMIONE.

Ah! qu'ai-je fait, Cléone? et que viens-tu me dire?
Que fait Pyrrhus?

CLÉONE. Il est au comble de ses vœux,
Le plus fier des mortels, et le plus amoureux.
Je l'ai vu vers le temple, où son hymen s'apprête,
Mener en conquérant sa nouvelle conquête,
Et d'un œil où brillaient sa joie et son espoir,
S'enivrer en marchant du plaisir de la voir.
Andromaque, au travers de mille cris de joie,
Porte jusqu'aux autels le souvenir de Troie:
Incapable toujours d'aimer et de haïr,
Sans joie et sans murmure elle semble obéir.

HERMIONE.

Et l'ingrat, jusqu'au bout il a poussé l'outrage!
Mais as-tu bien, Cléone, observé son visage?
Goûte-t-il des plaisirs tranquilles et parfaits?
N'a-t-il point détourné ses yeux vers le palais?
Dis-moi, ne t'es-tu point présentée a sa vue?
L'ingrat a-t-il rougi lorsqu'il t'a reconnue?
Son trouble avouait-il son infidélité?
A-t-il jusqu'à la fin soutenu sa fierté?

CLÉONE.

Madame, il ne voit rien: son salut et sa gloire
Semblent être avec vous sortis de sa mémoire.
Sans songer qui le suit, ennemis ou sujets,
Il poursuit seulement ses amoureux projets.
Autour du fils d'Hector il a rangé sa garde,
Et croit que c'est lui seul que le péril regarde.
Phœnix même en répond, qui[2] l'a conduit exprès

1. *Devant* et *avant* ont été longtemps employés indifféremment l'un pour l'autre; mais, aujourd'hui, il faudrait *avant* dans ce tour, *devant* n'étant plus employé que comme préposition.

2. Cette construction, qui nous paraîtrait trop dure, était reçue au dix-septième siècle; Boileau a dit de même dans le *Lutrin*:

La déesse en entrant, *qui* voit la nappe mise,
Admire un si bel ordre....

Dans un fort éloigné du temple et du palais.
Voilà dans ses transports le seul soin qui lui reste.

HERMIONE.

Le perfide! il mourra. Mais que t'a dit Oreste?

CLÉONE.

Oreste avec ses Grecs dans le temple est entré.

HERMIONE.

Hé bien! à me venger n'est-il pas préparé!

CLÉONE.

Je ne sais.

HERMIONE. Tu ne sais! Quoi donc! Oreste encore,
Oreste me trahit?

CLÉONE. Oreste vous adore;
Mais de mille remords son esprit combattu
Croit tantôt son amour et tantôt sa vertu.
Il respecte en Pyrrhus l'honneur du diadème;
Il respecte en Pyrrhus Achille et Pyrrhus même:
Il craint les Grecs, il craint l'univers en courroux;
Mais il se craint, dit-il, soi-même plus que tous.
Il voudrait en vainqueur vous apporter sa tête:
Le seul nom d'assassin l'épouvante et l'arrête.
Enfin il est entré, sans savoir dans son cœur
S'il en devait sortir coupable ou spectateur.

HERMIONE.

Non, non, il les verra triompher sans obstacle;
Il se gardera bien de troubler ce spectacle:
Je sais de quels remords son courage est atteint;
Le lâche craint la mort, et c'est tout ce qu'il craint.
Quoi! sans qu'elle employât une seule prière,
Ma mère en sa faveur arma la Grèce entière;
Ses yeux pour leur querelle, en dix ans de combats,
Virent périr vingt rois qu'ils ne connaissaient pas;
Et moi, je ne prétends que la mort d'un parjure[1],
Et je charge un amant du soin de mon injure:
Il peut me conquérir à ce prix sans danger;
Je me livre moi-même, et ne puis me venger!
Allons. C'est à moi seule à me rendre justice.
Que de cris de douleur le temple retentisse:
De leur hymen fatal troublons l'événement;
Et qu'ils ne soient unis, s'il se peut, qu'un moment.
Je ne choisirai point dans ce désordre extrême:
Tout me sera Pyrrhus, fût-ce Oreste lui-même.

1. C'est le mouvement de Virgile, liv. I^er^ de l'*Énéide*, 44 et suiv. :

.... Pallasne exurere classem....
Ast ego.....

Je mourrai. Mais au moins ma mort me vengera.
Je ne mourrai pas seule, et quelqu'un me suivra.

Acte V, Scène III.

Oreste, Hermione, Cléone.

ORESTE.
Madame, c'en est fait, et vous êtes servie :
Pyrrhus rend à l'autel son infidèle vie.
HERMIONE.
Il est mort.
ORESTE. Il expire ; et nos Grecs irrités
Ont lavé dans son sang ses infidélités.
Je vous l'avais promis ; et, quoique mon courage
Se fît de ce complot une funeste image,
J'ai couru vers le temple, où nos Grecs dispersés
Se sont jusqu'à l'autel dans la foule glissés.
Pyrrhus m'a reconnu, mais sans changer de face :
Il semblait que ma vue excitât son audace ;
Que tous les Grecs, bravés en leur ambassadeur,
Dussent de son hymen relever la splendeur.
Enfin, avec transport prenant son diadème,
Sur le front d'Andromaque il l'a posé lui-même :
« Je vous donne, a-t-il dit, ma couronne et ma foi ;
« Andromaque, régnez sur l'Epire et sur moi.
« Je voue à votre fils une amitié de père ;
« J'en atteste les dieux, je le jure à sa mère :
« Pour tous mes ennemis je déclare les siens,
« Et je le reconnais pour le roi des Troyens. »
A ces mots, qui du peuple attiraient le suffrage,
Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage ;
L'infidèle s'est vu partout envelopper,
Et je n'ai pu trouver de place pour frapper :
Chacun se disputait la gloire de l'abattre.
Je l'ai vu dans leurs mains quelque temps se débattre,
Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober ;
Mais enfin à l'autel il est allé tomber.
Du peuple épouvanté j'ai traversé la presse
Pour venir de ces lieux enlever ma princesse
Et regagner le port, où bientôt nos amis
Viendront couverts du sang que je vous ai promis.
HERMIONE.
Qu'ont-ils fait !
ORESTE. Pardonnez à leur impatience :
Ils ont, je le vois bien, trahi votre vengeance.

Vous vouliez que ma main portât les premiers coups ;
Qu'il sentît en mourant qu'il expirait pour vous.
Mais c'est moi dont l'ardeur leur a servi d'exemple :
Je les ai pour vous seul entraînés dans le temple,
Madame; et vous pouvez justement vous flatter
D'une mort que leurs bras n'ont fait qu'exécuter.
Vous seule avez poussé les coups...

HERMIONE. Tais-toi, perfide,
Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide.
Va faire chez tes Grecs admirer ta fureur,
Va : je la désavoue, et tu me fais horreur.
Barbare, qu'as-tu fait? avec quelle furie
As-tu tranché le cours d'une si belle vie?
Avez-vous pu, cruels, l'immoler aujourd'hui
Sans que tout votre sang se soulevât pour lui?
Mais parle : de son sort qui t'a rendu l'arbitre?
Pourquoi l'assassiner? qu'a-t-il fait? à quel titre?
Qui te l'a dit[1] ?

ORESTE. Oh dieux! quoi! ne m'avez-vous pas
Vous-même ici, tantôt, ordonné son trépas?

HERMIONE.
Ah! fallait-il en croire une amante insensée?
Ne devais-tu pas lire au fond de ma pensée?
Et ne voyais-tu pas, dans mes emportements,
Que mon cœur démentait ma bouche à tous moments?
Quand je l'aurais voulu, fallait-il y souscrire?
N'as-tu pas dû[2] cent fois te le faire redire?
Toi-même avant le coup me venir consulter?
Y revenir encore, ou plutôt m'éviter?
Que ne me laissais-tu le soin de ma vengeance?
Qui t'amène en des lieux où l'on fuit ta présence;
Voilà de ton amour le détestable fruit:
Tu m'apportais, cruel, le malheur qui te suit.
C'est toi dont l'ambassade, à tous les deux fatale,
L'a fait pour son malheur pencher vers ma rivale.
Nous le verrions encor nous partager ses soins :
Il m'aimerait peut-être; il le feindrait du moins.
Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Epire;

1. « Voilà, observe La Harpe, ce fameux *qui te l'a dit?* Plus j'y réfléchis, plus ce mot me semble admirable. C'est, à mon gré, le plus hardi, le plus profond, le plus étonnant que la passion ait jamais inspiré. Pendant tout le reste du récit, l'âme d'Hermione est bouleversée par le désespoir, et ne peut laisser échapper que ces mots : *Qu'ont-ils fait!* Mais quand elle s'entend attribuer ce meurtre, c'est alors qu'elle est hors d'elle-même, et qu'elle punit Oreste des crimes qu'elle lui a fait commettre. »

2. Pour *n'aurais-tu pas dû*...., tournure prosaïque et lourde qui choquerait en poésie. Ce même changement de temps se rencontre en latin, où l'on dit bien *debebas* pour *deberes*, *debueras* pour *debuisses*.

Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire,
A toute ma famille ; et c'est assez pour moi,
Traître, qu'elle ait produit un monstre tel que toi.

Acte V, Scène IV.

ORESTE, *seul.*

Que vois-je? est-ce Hermione? Et que viens-je d'entendre?
Pour qui coule ce sang que je viens de répandre?
Je suis, si je l'en crois, un traître, un assassin.
Est-ce Pyrrhus qui meurt? et suis-je Oreste enfin?
Quoi ! j'étouffe en mon cœur la raison qui m'éclaire;
J'assassine à regret un roi que je révère;
Je viole en un jour les droits des souverains,
Ceux des ambassadeurs, et tous ceux des humains,
Ceux même des autels où ma fureur l'assiége ;
Je deviens parricide, assassin, sacrilége :
Pour qui? pour une ingrate à qui je le promets,
Qui même, s'il ne meurt, ne me verra jamais,
Dont j'épouse la rage : et, quand je l'ai servie,
Elle me redemande et son sang et sa vie !
Elle l'aime ! et je suis un monstre furieux!
Je la vois pour jamais s'éloigner de mes yeux!
Et l'ingrate en fuyant me laisse pour salaire
Tous les noms odieux que j'ai pris pour lui plaire!

Acte V, Scène V.

Oreste, Pylade, soldats d'Oreste.

PYLADE.

Il faut partir, seigneur. Sortons de ce palais,
Ou bien résolvons-nous de n'en sortir jamais;
Nos Grecs pour un moment en défendent la porte :
Tout le peuple assemblé nous poursuit à main-forte.
Aux ordres d'Andromaque ici tout est soumis :
Ils la traitent en reine, et nous comme ennemis.
Andromaque elle-même, à Pyrrhus si rebelle,
Lui rend tous les devoirs d'une veuve fidèle,
Commande qu'on le venge, et peut-être sur nous
Veut venger Troie encore et son premier époux.
Allons, n'attendons pas que l'on nous environne :
Nos Grecs nous rejoindront; et tandis qu'Hermione
Tient encore le peuple autour d'elle arrêté,
Voilà notre chemin, sortons en sûreté.

ORESTE.

Non, non, c'est Hermione, amis que je veux suivre :
A son dernier arrêt je ne puis plus survivre.
Partez : j'ai fait le crime, et je vais l'expier.

PYLADE.

Hermione, seigneur? il la faut oublier.
Quoi ! toujours l'instrument et l'objet de sa rage,
Cherchez-vous chez les morts quelque nouvel outrage?
Et parce qu'elle meurt faut-il que vous mouriez?

ORESTE.

Elle meurt! dieux ! qu'entends-je!

PYLADE. Hé quoi ! vous l'igno-

En rentrant dans ces lieux nous l'avons rencontrée [riez!
Qui courait vers le temple, inquiète, égarée.
Elle a trouvé Pyrrhus porté par des soldats
Que son sang excitait à venger son trépas.
Sans doute à cet objet sa rage s'est émue.
Mais du haut de la porte enfin nous l'avons vue
Un poignard à la main sur Pyrrhus se courber,
Lever les yeux au ciel, se frapper et tomber.

ORESTE.

Grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance !
Oui, je te loue, ô ciel, de ta persévérance :
Appliqué sans relâche au soin de me punir,
Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir :
Ta haine a pris plaisir à former ma misère ;
J'étais né pour servir d'exemple à ta colère,
Pour être du malheur un modèle accompli :
Eh bien ! je meurs content, et mon sort est rempli[1].
Où sont ces deux amants ? Pour couronner ma joie,
Dans leur sang, dans le mien, il faut que je me noie ;
L'un et l'autre en mourant je les veux regarder :
Réunissons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder.
Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne ?
De quel côté sortir ? D'où vient que je frissonne?
Quelle horreur me saisit ? Grâce au ciel, j'entrevoi...
Dieux ! quels ruisseaux de sang coulent autour de moi!

PYLADE.

Ah ! seigneur !

ORESTE. Quoi ! Pyrrhus, je te rencontre encore!

Trouverai-je partout un rival que j'abhorre?
Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé ?

1. « Dans ces huit vers, selon La Harpe, les plus beaux du rôle d'Oreste, l'ironie est sublime à force d'être amère; et c'est cette ironie, déjà établie par les mots *grâce aux dieux*, qui amène et justifie le mot *espérance*. Cette ironie ressemble au rire effrayant et convulsif qui saisit quelquefois un malheureux dans l'aliénation de la douleur. »

Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réservé.
Mais que vois-je? A mes yeux, Hermione l'embrasse!
Elle vient l'arracher au coup qui le menace!
Dieux! quels affreux regards elle jette sur moi!
Quels démons, quels serpents traîne-t-elle après soi?
Hé bien! filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes?
Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes[1]?
A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit?
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit?
Venez, à vos fureurs Oreste s'abandonne.
Mais non, retirez-vous, laissez faire Hermione:
L'ingrate mieux que vous saura me déchirer;
Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.

Britannicus[2].

(Extraits.)

Agrippine avait conçu l'espérance de régner sous le nom de son fils Néron, qu'elle avait fait empereur; mais son ambition a été trompée: le prince veut se dérober à son joug. Elle en a acquis la douloureuse certitude, et vient de s'en plaindre amèrement à sa confidente Albine. Pour ressaisir la puissance qui lui échappe, elle s'est rendue à la porte de l'appartement de Néron, prête à lui reprocher sa conduite et à le menacer de sa vengeance. Pendant qu'elle attend son réveil, elle voit sortir Burrhus de chez lui.

Acte I, Scène II.

Agrippine (mère de l'empereur Néron), *Burrhus* (gouverneur de Néron), *Albine* (confidente d'Agrippine).

BURRHUS. Madame,
Au nom de l'empereur j'allais vous informer
D'un ordre qui d'abord a pu vous alarmer,

1. Boileau a dit, en traduisant quelques vers d'Euripide (*Oreste*, 255 et suiv.), imités par Racine:

> Ils viennent (ces spectres), je les vois; mon supplice s'apprête!
> Quels horribles serpents leur sifflent sur la tête!

Voyez le *Traité du sublime*, de Longin, c. xv. — J'emprunte ce rapprochement et quelques autres à M. Geruzez, qui a donné une édition classique annotée du *Théâtre choisi* de Racine.

2. 1669. Ce fut la quatrième tragédie de Racine et sa cinquième pièce, puisqu'elle fut précédée de l'excellente farce des *Plaideurs*. Depuis le début dramatique de ce poëte en 1664, quelle carrière n'avait-il point franchie? Ces années si fécondes ne devaient pas cependant l'être plus que les sui-

Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite,
Dont César a voulu que vous soyez instruite.

AGRIPPINE.

Puisqu'il le veut, entrons : il m'en instruira mieux.

BURRHUS.

César pour quelque temps s'est soustrait à nos yeux.
Déjà, par une porte au public moins connue,
L'un et l'autre consul vous avaient prévenue,
Madame. Mais souffrez que je retourne exprès.

AGRIPPINE.

Non, je ne trouble point ses augustes secrets.
Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte
L'un et l'autre une fois nous nous parlions sans feinte ?

BURRHUS.

Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur.

AGRIPPINE.

Prétendez-vous longtemps me cacher l'empereur ?
Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune ?
Ai-je donc élevé si haut votre fortune
Pour mettre une barrière entre mon fils et moi ?
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi ?
Entre Sénèque et vous disputez-vous la gloire

vantes, marquées par *Bérénice*, *Bajazet*, *Mithridate*, *Iphigénie*, *Phèdre*, que contient un espace de sept ans, et après lesquelles ce génie, dans toute sa force, se condamna pour si longtemps au repos.

Racine, dans une préface d'un ton un peu irrité, qui fut suivie d'une autre plus calme, a témoigné lui-même que, « de tous les ouvrages qu'il avait donnés au public, il n'en était aucun qui lui eût attiré plus d'applaudissements ni plus de censeurs que celui-là. » En réalité, quoique ce fût la tragédie, ajoutait l'écrivain, « qu'il eût le plus travaillée, » elle eut d'abord auprès des spectateurs un très-faible succès. Son fils nous en donne la raison : pour apprécier la pureté énergique et sévère de cette œuvre, il fallait la méditer comme on médite Tacite. Aussi Voltaire a-t-il dit que c'était *la pièce des connaisseurs*. Boileau n'en avait pas moins compris l'excellence : et, soutenant dès lors son ami contre les rigueurs de ses juges, il lui avait dit dans des vers pleins de verve, et, ce qui est plus rare chez lui, de sensibilité (épître VII) :

> . . . Peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
> Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus. . . .

Ce qui fait l'intérêt moral de cette tragédie, c'est l'étude profonde de la lutte d'une nature perverse contre les soins et les espérances d'une éducation prudente; ce sont les débuts d'une scélératesse qui presque aussitôt devient extrême. L'éveil de l'âme de Néron aux passions qui la rendront atroce, tel est le véritable sujet que Racine, en s'appuyant sur Tacite, a retracé avec tant de coloris et de profondeur. A l'égard des nombreux endroits où l'auteur français a lutté contre les beautés de l'historien romain, qu'il s'est souvent appropriées, on recourra aux notes placées dans les meilleures éditions, et que nous avons cru, par ce motif même, superflu de reproduire. C'est dans les *Annales* « du plus grand peintre de l'antiquité, » liv. XII-XIV, que se trouvent la plupart des passages imités.

A qui[1] m'effacera plutôt de sa mémoire ?
Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat ;
Pour être[2], sous son nom, les maîtres de l'État ?
Certes, plus je médite, et moins je me figure
Que vous m'osiez compter pour votre créature,
Vous dont j'ai pu[3] laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque légion ;
Et moi, qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,
Moi, fille, femme, sœur et mère de vos maîtres[4],
Que prétendez-vous donc ? Pensez-vous que ma voix
Ait fait un empereur pour m'en imposer trois ?
Néron n'est plus enfant : n'est-il pas temps qu'il règne ?
Jusqu'à quand voulez-vous que l'empereur vous craigne ?
Ne saurait-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux ?
Pour se conduire, enfin, n'a-t-il pas ses aïeux ?
Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère ;
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon père.
Parmi tant de héros je n'ose me placer ;
Mais il est des vertus que je lui puis tracer :
Je puis l'instruire au moins combien[5] sa confidence
Entre un sujet et lui doit laisser de distance.

BURRHUS.

Je ne m'étais chargé, dans cette occasion,
Que d'excuser César d'une seule action ;
Mais puisque, sans vouloir que je le justifie,
Vous me rendez garant du reste de sa vie,
Je répondrai, madame, avec la liberté
D'un soldat qui sait mal farder la vérité[6].

1. Quelques grammairiens trop scrupuleux ont, bien à tort, critiqué ce tour, qui est d'une hardiesse d'autant plus heureuse que l'art de Racine la dérobe, et que la richesse de la pensée se trouve jointe à la parfaite clarté de l'expression.

2. La sévérité de la grammaire exigerait *pour que vous soyez ;* mais on admettra sans peine cette construction, dont la brièveté rapide n'exclut nullement la netteté au point de vue du sens.

3. C'est-à-dire dont *j'aurais pu*. De même, en latin, nous trouvons *potui, debui, etc.*, pour *potuissem, debuissem*.

4. On se rappelle ici un passage célèbre de Virgile (*Én.*, I, 50) : ce poëte sera encore imité un peu plus loin. Agrippine, veuve de Claude, était sœur de Caligula : et quant au père de cette princesse, Germanicus, il avait été déclaré *imperator* par le sénat ; mais ce titre, pris dans l'ancienne acception, était purement honorifique à son égard.

5. D'Olivet reproche à Racine cette construction, qui serait peut-être condamnable dans la prose ; mais comme au mérite de la nouveauté elle joint l'avantage de ne choquer ni l'oreille ni le goût, on ne devra faire aucune difficulté de l'admettre en poésie.

6. Une des grandes beautés de cette scène, d'après Geoffroy, réside dans le contraste de la fougue insolente et des emportements d'Agrippine avec la gravité, la sage retenue et la fermeté noble de Burrhus, qui se respecte toujours lui-même en respectant Agrippine. Son discours est un modèle de raison et de convenance.

Vous m'avez de César confié la jeunesse :
Je l'avoue, et je dois m'en souvenir sans cesse.
Mais vous avais-je fait serment de le trahir,
D'en faire un empereur qui ne sût qu'obéir?
Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde;
Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde.
J'en dois compte, madame, à l'empire romain,
Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.
Ah! si dans l'ignorance il le fallait instruire[1],
N'avait-on que Sénèque et moi pour le séduire?
Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs?
Fallait-il dans l'exil chercher des corrupteurs?
La cour de Claudius, en esclaves fertile,
Pour deux que l'on cherchait en eût présenté mille,
Qui tous auraient brigué l'honneur de l'avilir :
Dans une longue enfance ils l'auraient fait vieillir.
De quoi vous plaignez-vous, madame? on vous révère :
Ainsi que par César, on jure par sa mère[2].
L'empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour
Mettre à vos pieds l'empire et grossir votre cour;
Mais le doit-il, madame? et sa reconnaissance
Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance?
Toujours humble, toujours le timide Néron
N'ose-t-il être Auguste et César que de nom?
Vous le dirai-je enfin? Rome le justifie.
Rome, à trois affranchis[3] si longtemps asservie,
A peine respirant du joug qu'elle a porté,
Du règne de Néron compte sa liberté.
Que dis-je? la vertu semble même renaître :
Tout l'empire n'est plus la dépouille d'un maître[4];
Le peuple au champ de Mars nomme ses magistrats;
César nomme les chefs sur la foi des soldats;
Thraséas au sénat, Corbulon dans l'armée,
Sont encore innocents malgré leur renommée[5];

1. On notera ces alliances de mots, secret des grands écrivains, qui font ressortir les idées par l'opposition même des termes : déjà on a vu plus haut *obscurs honneurs*, plus bas on rencontrera *vieillir dans l'enfance*, *l'honneur de l'avilir*. Au reste, pour s'exprimer ainsi, observe La Harpe, il faut saisir les pensées dans tous leurs rapports et dans toute leur étendue : c'est la force des conceptions qui fait alors celle du style.

2. Cela ne veut pas dire, comme le prétendent quelques-uns, que l'on prêtait serment à la mère de l'empereur, mais simplement qu'on jurait *per genium Agrippinæ* de la même manière que *per genium Cæsaris*.

3. Pallas, Calliste et Narcisse, qui avaient régné sous Claude.

4. C'est-à-dire *la dépouille possédée par un maître :* tour qui manque au moins de netteté.

5. Suivant la remarque de Geoffroy, ce vers, qui réunit l'énergie de Tacite à l'élégance et à l'harmonie de Racine, est ici d'un effet d'autant plus

Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs,
Ne sont plus habités que par leurs délateurs[1].
Qu'importe que César continue à nous croire,
Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire ;
Pourvu que, dans le cours d'un règne florissant,
Rome soit toujours libre et César tout-puissant !
Mais, madame, Néron suffit pour se conduire.
J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire :
Sur ses aïeux, sans doute, il n'a qu'à se régler ;
Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler.
Heureux si ses vertus, l'une à l'autre enchaînées,
Ramènent tous les ans ses premières années !

AGRIPPINE.

Ainsi, sur l'avenir n'osant vous assurer,
Vous croyez que sans vous Néron va s'égarer.
Mais vous qui, jusqu'ici content de votre ouvrage,
Venez de ses vertus nous rendre témoignage,
Expliquez-nous pourquoi, devenu ravisseur,
Néron de Silanus fait enlever la sœur !
Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie
Le sang de mes aïeux qui brille dans Junie ?
De quoi l'accuse-t-il ? et par quel attentat
Devient-elle en un jour criminelle d'Etat ?
Elle qui, sans orgueil jusqu'alors élevée,
N'aurait point vu Néron, s'il ne l'eût enlevée,
Et qui même aurait mis au rang de ses bienfaits
L'heureuse liberté de ne le voir jamais !

BURRHUS.

Je sais que d'aucun crime elle n'est soupçonnée ;
Mais jusqu'ici César ne l'a point condamnée,
Madame. Aucun objet ne blesse ici ses yeux :
Elle est dans un palais tout plein de ses aïeux.
Vous savez que les droits qu'elle porte avec elle
Peuvent de son époux faire un prince rebelle ;
Que le sang de César ne se doit allier
Qu'à ceux à qui César le veut bien confier ;
Et vous-même avouerez qu'il ne serait pas juste
Qu'on disposât sans lui de la nièce[2] d'Auguste.

AGRIPPINE.

Je vous entends : Néron m'apprend par votre voix

beau, que l'imagination se représente l'avenir peu éloigné où ces illustres Romains devaient expier par la proscription leur gloire et leurs vertus.

1. Nourri de la lecture des anciens, Racine s'est rappelé ce trait de Pline le jeune, dans son *Panégyrique de Trajan*. c. XXXV : « Quum insulas omnes, quas modo senatorum, jam delatorum turba compleret... »

2. Forme poétique, ou plutôt imitée des Latins, pour signifier *petite-fille*, et même, ce qui est plus exact ici, *arrière-petite-fille*.

Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix.
En vain, pour détourner ses yeux de sa misère,
J'ai flatté son amour d'un hymen qu'il espère :
A ma confusion, Néron veut faire voir
Qu'Agrippine promet par delà son pouvoir[1].
Rome de ma faveur est trop préoccupée :
Il veut par cet affront qu'elle soit détrompée,
Et que tout l'univers apprenne avec terreur
A ne confondre plus mon fils et l'empereur.
Il le peut. Toutefois j'ose encore lui dire
Qu'il doit avant ce coup affermir son empire,
Et qu'en me réduisant à la nécessité
D'éprouver contre lui ma faible autorité,
Il expose la sienne, et que dans la balance
Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne pense.

BURRHUS.

Quoi, madame! toujours soupçonner son respect!
Ne peut-il faire un pas qu'il ne vous soit suspect?
L'empereur vous croit-il du parti de Junie?
Avec Britannicus vous croit-il réunie?
Quoi! de vos ennemis devenez-vous l'appui
Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui?
Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire,
Serez-vous toujours prête à partager l'empire?
Vous craindrez-vous sans cesse? et vos embrassements
Ne se passeront-ils qu'en éclaircissements?
Ah! quittez d'un censeur la triste diligence :
D'une mère facile affectez l'indulgence;
Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater,
Et n'avertissez point la cour de vous quitter[2].

AGRIPPINE.

Et qui s'honorerait de l'appui d'Agrippine[3],
Lorsque Néron lui-même annonce ma ruine;
Lorsque de sa présence il semble me bannir;
Quand Burrhus à sa porte ose me retenir[4]?

BURRHUS.

Madame, je vois bien qu'il est temps de me taire,
Et que ma liberté commence à vous déplaire.

1. Son crédit ruiné, sa puissance abaissée, voilà, au fond, tout ce qui exaspère Agrippine : dans chacune des paroles qu'elle prononce se peint admirablement son caractère, odieux mélange de l'égoïsme avec l'orgueil, et si bien opposé à celui de Burrhus, où la probité se joint à l'amour du bien public.

2. C'est là en effet ce qui devait arriver, comme nous l'apprend Tacite, *Ann.*, XIII, 19, dès qu'aurait éclaté la mésintelligence de la mère et du fils.

3. Cf. Virgile, *En.*, I, 52.

4. Il serait intéressant d'établir un rapprochement entre Agrippine et le personnage de Cléopâtre dans la tragédie de *Rodogune* de Corneille.

La douleur est injuste ; et toutes les raisons
Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.
Voici Britannicus. Je lui cède ma place :
Je vous laisse écouter et plaindre sa disgrâce,
Et peut-être, madame, en accuser les soins
De ceux que l'empereur a consultés le moins.

Agrippine offre en effet son appui à Britannicus, qui vient redemander Junie et aspire à sortir enfin de la sujétion où son enfance a été retenue. Déjà le caractère généreux du jeune prince l'avait voué aux soupçons et à la haine de Néron ; l'empereur ne lui pardonnera ni son amour pour Junie, ni le souvenir qu'il a conservé des droits de sa naissance. Par l'affranchi Narcisse, qui s'est insinué dans la confiance de Britannicus, il connaît ses secrets : poussé par cet infâme conseiller, il va songer au moyen de se délivrer d'un rival. Mais la politique d'Agrippine l'engage à combattre les mauvaises passions de son fils, parce que, dans ses passions, elle voit une menace pour sa propre autorité.

Acte III, Scène III.

Agrippine, Burrhus, Albine.

AGRIPPINE.

Hé bien ! je me trompais, Burrhus, dans mes soupçons !
Et vous vous signalez par d'illustres leçons[1] !
On exile Pallas, dont le crime peut-être
Est d'avoir à l'empire élevé votre maître.
Vous le savez trop bien : jamais, sans ses avis,
Claude qu'il gouvernait n'eût adopté mon fils.
Que dis-je ? à son épouse[2] on donne une rivale ;
On affranchit Néron de la foi conjugale :
Digne emploi d'un ministre ennemi des flatteurs,
Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs,
De les flatter lui-même, et nourrir dans son âme
Le mépris de sa mère et l'oubli de sa femme !

BURRHUS.

Madame, jusqu'ici c'est trop tôt m'accuser :
L'empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser.
N'imputez qu'à Pallas un exil nécessaire :
Son orgueil dès longtemps exigeait ce salaire ;
Et l'empereur ne fait qu'accomplir à regret

1. Remarquez l'ironie amère qui perce dès ces premières paroles, et qui, dans toute la scène, prêtera une force merveilleuse à l'éloquence d'Agrippine.

2. Octavie, fille de l'empereur Claude et sœur de Britannicus.

Ce que toute la cour demandait en secret.
Le reste est un malheur qui n'est point sans ressource :
Des larmes d'Octavie on peut tarir la source.
Mais calmez vos transports; par un chemin plus doux
Vous lui pourrez plutôt ramener son époux :
Les menaces, les cris, le rendront plus farouche.

AGRIPPINE.

Ah! l'on s'efforce en vain de me fermer la bouche.
Je vois que mon silence irrite vos dédains;
Et c'est trop respecter l'ouvrage de mes mains.
Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine :
Le ciel m'en laisse assez pour venger ma ruine.
Le fils de Claudius commence à ressentir[1]
Des crimes dont je n'ai que le seul repentir :
J'irai, n'en doutez point, le montrer à l'armée,
Plaindre aux yeux des soldats son enfance opprimée,
Leur faire, à mon exemple, expier leur erreur.
On verra d'un côté le fils d'un empereur
Redemandant la foi jurée à sa famille,
Et de Germanicus on entendra la fille;
De l'autre l'on verra le fils d'Enobarbus[2]
Appuyé de Sénèque et du tribun Burrhus,
Qui, tous deux de l'exil rappelés par moi-même,
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.
De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit;
On saura les chemins par où je l'ai conduit :
Pour rendre sa puissance et la vôtre odieuses,
J'avouerai les rumeurs les plus injurieuses;
Je confesserai tout, exil, assassinats,
Poison même[3]...

BURRHUS. Madame, ils ne vous croiront pas :
Ils sauront récuser l'injuste stratagème
D'un témoin irrité qui s'accuse lui-même.
Pour moi, qui le premier secondai vos desseins,
Qui fis même jurer l'armée entre ses mains,
Je ne me repens pas de ce zèle sincère :
Madame, c'est un fils qui succède à son père.

1. C'est-à-dire, Britannicus commence à concevoir le ressentiment des crimes, à s'y montrer sensible.....

2. Ou *Ahénobarbus* (à la barbe couleur d'airain ou rousse); surnom des Domitius : c'était par conséquent celui du père de Néron, premier mari d'Agrippine.

3. Cette suspension et la réponse de Burrhus paraissent à La Harpe « des coups de l'art en fait de dialogue ». Burrhus interrompt et parle, non en courtisan curieux de flatter, mais en ministre vertueux qui veut sauver l'honneur de l'empire. En outre, quelle leçon morale dans ces accusations d'Agrippine contre elle-même, et dans ces remords de son ambition trompée!

En adoptant Néron, Claudius par son choix
De son fils et du vôtre a confondu les droits :
Rome l'a pu choisir. Ainsi, sans être injuste,
Elle choisit Tibère adopté par Auguste;
Et le jeune Agrippa, de son sang descendu,
Se vit exclu du rang vainement prétendu.
Sur tant de fondements sa puissance établie
Par vous-même aujourd'hui ne peut être affaiblie.
Et s'il m'écoute encor, madame, sa bonté
Vous en fera bientôt perdre la volonté.
J'ai commencé, je vais poursuivre mon ouvrage.

Quel que soit le dévouement de Burrhus pour Néron, il ne tardera pas à s'apercevoir qu'il est devenu, comme Agrippine, odieux à ce prince que révolte toute contrainte. Celui-ci s'est bientôt assuré de la personne de Britannicus, pour lequel il a surpris l'innocent amour de Junie; il donne ordre d'arrêter sa mère elle-même. Puis, feignant de consentir à un rapprochement, il se rend auprès d'elle; il l'écoute à loisir, pendant qu'elle lui rappelle tous les soins qu'elle a pris pour l'élever jusqu'au trône ; il paraît vouloir la satisfaire sur chacun des griefs qu'elle allègue.

Acte IV, Scène III.

Néron, Burrhus[1].

BURRHUS.

Que cette paix, seigneur, et ces embrassements
Vont offrir à mes yeux de spectacles charmants!
Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire,
Si de son amitié j'ai voulu vous distraire,
Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

NÉRON.

Je ne vous flatte point, je me plaignais de vous,
Burrhus : je vous ai crus tous deux d'intelligence;
Mais son inimitié vous rend ma confiance.
Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher :

1. Ce quatrième acte, on l'a souvent répété, est sans contredit un des plus beaux du théâtre français : il en est peu qui rassemblent des scènes de cette force et de cette variété. — Quant à celle que nous reproduisons ici, et qui mérite particulièrement les plus grands éloges, on a pensé que l'idée en avait pu être suggérée à Racine par une des scènes de l'*Octavie* de Sénèque, II, 2, où l'on reconnaît un certain nombre de traits que le poëte français paraît s'être appropriés. Mais quelle distance il y a entre son style si souple, si élevé et si naturel, et celui de l'auteur latin, toujours tendu, hérissé de sentences et visant à l'effet!

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer[1].

BURRHUS.

Quoi, seigneur!

NÉRON. C'en est trop : il faut que sa ruine
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.
Tant qu'il respirera, je ne vis qu'à demi :
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi ;
Et je ne prétends pas que sa coupable audace
Une seconde fois lui promette ma place.

BURRHUS.

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus?

NÉRON.

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus[2].

BURRHUS.

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie[3]?

NÉRON.

Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie.

BURRHUS.

Non, quoi que que vous disiez, cet horrible dessein
Ne fut jamais, seigneur, conçu dans votre sein.

NÉRON.

Burrhus!

BURRHUS. De votre bouche, ô ciel! puis-je l'apprendre?
Vous-même, sans frémir avez-vous pu l'entendre?
Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner?
Néron dans tous les cœurs est-il las de régner?
Que dira-t-on de vous? quelle est votre pensée?

NÉRON.

Quoi ! toujours enchaîné de ma gloire passée[4],
J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour
Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour!

1. Ce beau vers est imité de Rotrou, qui avait dit, dans une de ses tragédies les plus obscures, *Crisante :*

Et le traître m'embrasse afin de m'étouffer.

On lit aussi dans la tragédie de *Rodogune* (II, 4), qui a fourni encore d'autres imitations à Racine dans *Britannicus :*

Nous ayant embrassés, elle nous assassine.

2 Dans ce seul mot se montre Néron, selon le jugement de La Harpe : il y a d'ailleurs dans toute cette peinture une effrayante vérité; c'est un modèle unique du développement des caractères.

3. Ce vers a été condamné comme renfermant une grave impropriété de termes : car on ne saurait dire *l'envie d'un dessein.*

4 L'exemple de nos bons poëtes, dit La Harpe, a prouvé que le *de* ablatif a plus de grâce en poésie que le *par,* toutes les fois qu'il n'est pas contraire à la syntaxe et au génie de la langue. — On lit notamment dans les poésies de Malherbe : « Je suis vaincu du temps. »

Soumis à tous leurs vœux, à mes désirs contraire,
Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire[1] ?

BURRHUS.

Et ne suffit-il pas, seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits ?
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être :
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus ;
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais, si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime[2],
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés[3].
Britannicus mourant excitera le zèle
De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
Qui même après leur mort auront des successeurs :
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre[4],

1. Corneille a dit un peu après, par la bouche de Bérénice, s'adressant à Titus :

N'êtes-vous dans ce trône, où tant de monde aspire,
Que pour assujettir l'empereur à l'empire?

2. Remarquez l'antithèse de ces deux expressions, *marcher de vertus en vertus* et *courir de crime en crime*. La seule opposition de ces deux termes est une leçon de morale ; elle nous rappelle que la vertu s'acquiert et se développe par des efforts patients, continus et sans trouble ; que le crime au contraire, une seule fois consenti, jette le coupable sur cette pente fatale et irrésistible qui l'entraîne comme malgré lui jusqu'à l'abîme.

3. Voilà, comme parle Voltaire, la vigueur de Tacite exprimée dans des vers dignes de Racine. Ici sont reproduites, avec une grande supériorité, les idées suivantes du *Venceslas* de Rotrou :

Un crime pourrait bien être un essai de l'autre.
Ainsi que les vertus, les crimes enchaînés
Sont toujours ou souvent l'un par l'autre traînés.

4. Ainsi Corneille, dans la *Mort de Pompée*, I, 1 :

Auteur des maux de tous, il est à tous en butte.

Au reste, la même pensée se retrouve souvent exprimée chez les anciens. Labérius, cité par Sénèque le philosophe, *de Ira*, II, 11, avait dit :

Necesse est multos timeat quem multi timent ;

et Sénèque le tragique, avec plus d'énergie, *Œdipus* :

Qui sceptra duro sævus imperio regit,
Timet timentes : metus in auctorem redit.

Cf. Cicéron, *de Officiis*, II.

Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah! de vos premiers ans l'heureuse expérience
Vous fait-elle, seigneur, haïr votre innocence?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés?
Dans quel repos, ô ciel, les avez-vous coulés!
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :
« Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime;
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer;
Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer;
Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage;
Je vois voler partout les cœurs à mon passage. »
Tels étaient vos plaisirs. Quel changement, ô dieux!
Le sang le plus abject vous était précieux :
Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable;
Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité;
Votre cœur s'accusait de trop de cruauté;
Et plaignant les malheurs attachés à l'empire,
« Je voudrais, disiez-vous, ne savoir pas écrire[1]. »
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur :
On ne me verra point survivre à votre gloire,
Si vous allez commettre une action si noire.
(*Se jetant aux pieds de Néron.*)
Me voilà prêt, seigneur : avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir;
Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée :
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée...
Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur;
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur :
Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides
Qui vous osent donner ces conseils parricides;
Appelez votre frère, oubliez dans ses bras....

NÉRON.

Ah! que demandez-vous?

BURRHUS. Non, il ne vous hait pas,
Seigneur; on le trahit : je sais son innocence;
Je vous réponds pour lui de son obéissance;
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux[2].

NÉRON.

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous.

1. Dans tout ce discours, Racine a imité de très-près Sénèque, *de Clementia*, I, 3, 8, 13; II, 1. On peut voir aussi Suétone, *in Nerone*, c. 10.

2. Le plus grand éloge de ces paroles de Burrhus, remarque La Harpe, c'est qu'elles parviennent à toucher Néron lui-même, et qu'on n'en soit pas surpris.

Acte IV, Scène IV.

Néron, Narcisse[1].

NARCISSE.

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste :
Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste[2]
A redoublé pour moi ses soins officieux :
Elle a fait expirer un esclave à mes yeux[3] ;
Et le fer est moins prompt, pour trancher une vie,
Que le nouveau poison que sa main me confie.

NÉRON.

Narcisse, c'est assez : je reconnais ce soin,
Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE.

Quoi ! pour Britannicus votre haine affaiblie
Me défend....

NÉRON. Oui, Narcisse : on nous réconcilie.

NARCISSE.

Je me garderai bien de vous en détourner,
Seigneur. Mais il s'est vu tantôt emprisonner :
Cette offense en son cœur sera longtemps nouvelle.
Il n'est point de secrets que le temps ne révèle :
Il saura que ma main lui devait présenter
Un poison que votre ordre avait fait apprêter.
Les dieux de ce dessein puissent-ils le distraire !
Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire.

NÉRON.

On répond de son cœur, et je vaincrai le mien.

1. Il n'appartient qu'à un génie du premier ordre, a dit Fontenelle, de présenter sur la scène des caractères vils et méprisables : car ils sont toujours très-difficiles à manier. Pour celui de Narcisse, Voltaire l'a cité comme le modèle qu'il fallait suivre, quand on avait besoin de personnages de cette espèce; et la scène où il s'entretient avec Néron lui a semblé surtout digne d'admiration, à cause du contraste qu'elle offre avec la précédente et de la connaissance du cœur humain qui s'y révèle. On peut voir la comparaison que M. Villemain a faite du personnage de Narcisse avec l'Iago de Shakspeare dans *Othello : Tableau de la Littérature au XVIII^e siècle.*

2. Empoisonneuse qu'Agrippine avait arrachée au supplice pour se servir de ses talents, et que Néron avait depuis logée dans son palais : « Diu inter instrumenta regni habita, » dit Tacite.

3. Suétone raconte seulement que l'on fit l'épreuve du poison sur des animaux; mais si Racine n'a pas été tout à fait vrai dans ce détail, il a du moins bien observé la vraisemblance tragique, en peignant la cour de Néron. De même quand Rodogune empêche Antiochus de prendre la coupe empoisonnée que lui présente Cléopâtre (*Rodogune*, act. V, sc. IV) :

> Donnez donc cette preuve ; et, pour toute réplique,
> Faites faire un essai par quelque domestique.

NARCISSE.

Et l'hymen de Junie en est-il le lien?
Seigneur, lui faites-vous encor ce sacrifice?

NÉRON.

C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit, Narcisse,
Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

NARCISSE.

Agrippine, seigneur, se l'était bien promis :
Elle a repris sur vous son souverain empire.

NÉRON.

Quoi donc? Qu'a-t-elle dit? et que voulez-vous dire?

NARCISSE.

Elle s'en est vantée assez publiquement.

NÉRON.

De quoi?

NARCISSE. Qu'elle n'avait qu'à vous voir un moment;
Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste,
On verrait succéder un silence modeste;
Que vous-même à la paix souscririez le premier :
Heureux que sa bonté daignât tout oublier.

NÉRON.

Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse[1]?
Je n'ai que trop de pente à punir son audace :
Et, si je m'en croyais, ce triomphe indiscret
Serait bientôt suivi d'un éternel regret.
Mais de tout l'univers quel sera le langage?
Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage,
Et que Rome, effaçant tant de titres d'honneur,
Me laisse pour tous noms celui d'empoisonneur?
Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

NARCISSE.

Et prenez-vous, seigneur, leurs caprices pour guides?
Avez-vous prétendu qu'ils se tairaient toujours?
Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours?
De vos propres désirs perdrez-vous la mémoire?
Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire?
Mais, seigneur, les Romains ne vous sont pas connus :
Non, non, dans leurs discours ils sont plus retenus.
Tant de précaution affaiblit votre règne :
Ils croiront, en effet, mériter qu'on les craigne.
Au joug depuis longtemps ils se sont façonnés;
Ils adorent la main qui les tient enchaînés.
Vous les verrez toujours ardents à vous complaire :

1. Ce *tu*, qui remplace *vous*, annonce, à lui seul, que Néron commence à céder et à se rapprocher des intentions de Narcisse.

Leur prompte servitude a fatigué Tibère[1].
Moi-même, revêtu d'un pouvoir emprunté,
Que je reçus de Claude avec la liberté,
J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire passée,
Tenté leur patience, et ne l'ai point lassée.
D'un empoisonnement vous craignez la noirceur?
Faites périr le frère, abandonnez la sœur;
Rome, sur les autels prodiguant les victimes,
Fussent-ils innocents, leur trouvera des crimes :
Vous verrez mettre au rang des jours infortunés
Ceux où jadis la sœur et le frère sont nés.

NÉRON.

Narcisse, encore un coup[2], je ne puis l'entreprendre;
J'ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre.
Je ne veux point encore, en lui manquant de foi,
Donner à sa vertu des armes contre moi.
J'oppose à ses raisons un courage inutile :
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

NARCISSE.

Burrhus ne pense pas, seigneur, tout ce qu'il dit[3] :
Son adroite vertu ménage son crédit ;
Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même pensée,
Ils verraient par ce coup leur puissance abaissée;
Vous seriez libre alors, seigneur; et, devant vous,
Ces maîtres orgueilleux fléchiraient comme nous.
Quoi donc! ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire?
« Néron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'empire;
« Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit :
« Burrhus conduit son cœur, Sénèque son esprit.
« Pour toute ambition, pour vertu singulière,
« Il excelle à conduire un char dans la carrière,
« A disputer des prix indignes de ses mains,
« A se donner lui-même en spectacle aux Romains[4],
« A venir prodiguer sa voix sur un théâtre,

1. Pour exprimer la bassesse des Romains, celui-ci s'écriait souvent, au rapport de Tacite : « O homines ad servitutem paratos! » L'historien ajoute : « Etiam illum qui libertatem publicam nollet tam projectæ servientium patientiæ tædebat. » *Annal.*, III, 65.

2. Cette locution, reçue dans le style tragique au dix-septième siècle, paraîtrait aujourd'hui manquer de noblesse.

3. Tel est l'ascendant de la vertu, a remarqué La Harpe, que Narcisse ne croit pouvoir en triompher qu'en la niant.

4. On a prétendu que ces beaux vers, où la critique a signalé toutefois un léger anachronisme (ces goûts de Néron n'éclatèrent en effet qu'un peu plus tard), avaient détourné Louis XIV de figurer en personne, comme il l'avait fait jusqu'alors, dans les ballets et les fêtes qu'il donnait à la cour. Mais que d'autres leçons pour un roi n'y a-t-il pas encore à puiser dans cette admirable scène!

« A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre ;
« Tandis que des soldats, de moments en moments,
« Vont arracher pour lui des applaudissements. »
Ah ! ne voulez-vous pas les forcer à se taire ?

NÉRON.

Viens, Narcisse : allons voir ce que nous devons faire [1].

Mithridate [2].

(Extrait.)

Acte IV, Scène IV.

Mithridate, Monime.

Mithridate, sur le point d'épouser Monime, la soupçonne d'être pour son fils Xipharès l'objet d'un amour partagé : en feignant de vouloir la donner à ce prince, il a surpris ses véritables sentiments. Mais avant d'accomplir la vengeance qu'il médite, il vient une dernière fois presser Monime d'oublier Xipharès et de répondre à son amour.

MITHRIDATE.

Allons, madame, allons. Une raison secrète
Me fait quitter ces lieux et hâter ma retraite.
Tandis que mes soldats, prêts à suivre leur roi,
Rentrent dans mes vaisseaux pour partir avec moi,

1. On devine assez que Narcisse a triomphé : désormais la carrière du crime, ouverte devant Néron, ne se refermera plus pour lui. Toute cette pièce a été supérieurement commentée par La Harpe : nous renverrons donc le lecteur, pour un examen plus complet, au *Cours de Littérature*, en rappelant que l'analyse du théâtre de Racine est sans aucun doute l'une des meilleures parties de cet ouvrage.

Signalons, en terminant, le jugement général que Geoffroy a porté sur le style de *Britannicus* : « Du rapprochement qui s'est fait, dit-il, entre le génie du plus profond des historiens et celui du plus éloquent des poëtes est résulté un genre de perfection presque unique, qui n'a pu être surpassé que par un autre mélange, plus étonnant encore, du génie de Racine avec le sublime des livres saints. Au delà il n'y a rien. »

2. 1673. Racine a tiré le sujet de cette tragédie d'un passage de la *Vie de Lucullus* par Plutarque, où cet auteur parle avec beaucoup d'intérêt de Monime, qui était Grecque de nation et renommée pour sa vertu. La scène se passe à Nymphée, port de mer sur le Bosphore cimmérien, dans la Chersonèse Taurique. Là, après avoir lutté si longtemps contre les Romains, le célèbre roi du Pont, sans être abattu par de récentes défaites, songeait à porter la guerre en Italie comme Annibal, lorsqu'il périt victime de la trahison de son fils Pharnace, 65 ans av. J. C.

Venez, et qu'à l'autel ma promesse accomplie
Par des nœuds éternels l'un à l'autre nous lie.

MONIME.

Nous, seigneur?

MITHRIDATE. Quoi, madame! osez-vous balancer?

MONIME.

Et ne m'avez-vous pas défendu d'y penser?

MITHRIDATE.

J'eus mes raisons alors : oublions-les, madame;
Ne songez maintenant qu'à répondre à ma flamme.
Songez que votre cœur est un bien qui m'est dû.

MONIME.

Hé! pourquoi donc, seigneur, me l'avez-vous rendu?

MITHRIDATE.

Quoi! pour un fils ingrat toujours préoccupée,
Vous croiriez....

MONIME. Quoi, seigneur! vous m'auriez donc
MITHRIDATE. [trompée?
Perfide! il vous sied bien de tenir ce discours,
Vous qui, gardant au cœur d'infidèles amours,
Quand je vous élevais au comble de la gloire,
M'avez des trahisons préparé la plus noire!
Ne vous souvient-il plus, cœur ingrat et sans foi,
Plus que tous les Romains conjuré contre moi,
De quel rang glorieux j'ai bien voulu descendre
Pour vous porter au trône où vous n'osiez prétendre?
Ne me regardez point vaincu, persécuté :
Revoyez-moi vainqueur et partout redouté.
Songez de quelle ardeur dans Ephèse adorée,
Aux filles de cent rois je vous ai préférée[1];
Et, négligeant pour vous tant d'heureux alliés,
Quelle foule d'États je mettais à vos pieds.
Ah! si d'un autre amour le penchant invincible
Dès lors à mes bontés vous rendait insensible,
Pourquoi chercher si loin un odieux époux?
Avant que de partir, pourquoi vous taisiez-vous?
Attendiez-vous, pour faire un aveu si funeste,
Que le sort ennemi m'eût ravi tout le reste,
Et que, de toutes parts me voyant accabler,
J'eusse en vous le seul bien qui me pût consoler?
Cependant, quand je veux oublier cet outrage,
Et cacher à mon cœur cette funeste image,
Vous osez à mes yeux rappeler le passé!
Vous m'accusez encor, quand je suis offensé!

1. Tour vif et rapide, ellipse hardie : toutefois, les mots que supprime Racine sont parfaitement inutiles à la clarté.

Je vois que pour un traître un fol espoir vous flatte.
A quelle épreuve, ô ciel, réduis-tu Mithridate?
Par quel charme secret laissé-je retenir
Ce courroux si sévère et si prompt à punir?
Profitez du moment que mon amour vous donne :
Pour la dernière fois, venez, je vous l'ordonne.
N'attirez point sur vous des périls superflus,
Pour un fils insolent que vous ne verrez plus.
Sans vous parer pour lui d'une foi qui m'est due,
Perdez-en la mémoire aussi bien que la vue:
Et désormais, sensible à ma seule bonté,
Méritez le pardon qui vous est présenté.

MONIME.

Je n'ai point oublié quelle reconnaissance,
Seigneur, m'a dû ranger sous votre obéissance :
Quelque rang où jadis soient montés mes aïeux,
Leur gloire de si loin n'éblouit point mes yeux[1].
Je songe avec respect de combien je suis née
Au-dessous des grandeurs d'un si noble hyménée ;
Et, malgré mon penchant et mes premiers desseins
Pour un fils, après vous, le plus grand des humains,
Du jour que sur mon front on mit ce diadème,
Je renonçai, seigneur, à ce prince, à moi-même.
Tous deux d'intelligence à nous sacrifier,
Loin de moi, par mon ordre, il courait m'oublier.
Dans l'ombre du secret ce feu s'allait éteindre[2]:
Et même de mon sort je ne pouvais me plaindre,
Puisque enfin, aux dépens de mes vœux les plus doux,
Je faisais le bonheur d'un héros tel que vous.
Vous seul, seigneur, vous seul, vous m'avez arrachée
A cette obéissance où j'étais attachée[3] ;
Et ce fatal amour dont j'avais triomphé,
Ce feu que dans l'oubli je croyais étouffé,
Dont la cause à jamais s'éloignait de ma vue,
Vos détours l'ont surpris, et m'en ont convaincue[4].

1. C'est faire entendre à Mithridate, mais dans des termes pleins de réserve, qu'elle n'était point d'une naissance qui la rendît si indigne de lui; et cet humble langage forme un heureux contraste avec le ton auquel Monime va s'élever tout à l'heure.

2. « Quel charme, nous dirons même quelle pudeur dans ces expressions qui enrichissaient la langue pour la première fois! *Il courait m'oublier* : quelle énergie de style! Monime passe avec rapidité sur ce sacrifice douloureux . un mot lui suffit pour exprimer combien l'effort a été pénible. Voyez ensuite avec quel art elle revient à Mithridate. » (*La Harpe.*)

3. « Ici Monime prend un ton plus ferme: après s'être justifiée, elle accuse; mais quelle mesure, quelle dignité, quelle sensibilité noble et fière dans ses reproches! » (*Geoffroy.*)

4. Geoffroy, s'arrêtant à la période qui finit par ce vers, fait la remarque

Je vous l'ai confessé, je le dois soutenir :
En vain vous en pourriez perdre le souvenir;
Et cet aveu honteux, où[1] vous m'avez forcée,
Demeurera toujours présent à ma pensée:
Toujours je vous croirais incertain de ma foi :
Et le tombeau, seigneur, est moins triste pour moi
Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage,
Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage,
Et qui, me préparant un éternel ennui,
M'a fait rougir d'un feu qui n'était pas pour lui.

MITHRIDATE.

C'est donc votre réponse? et, sans plus me complaire,
Vous refusez l'honneur que je voulais vous faire ?
Pensez-y bien. J'attends pour me déterminer....

MONIME.

Non, seigneur, vainement vous croyez m'étonner.
Je vous connais : je sais tout ce que je m'apprête,
Et je vois quels malheurs j'assemble sur ma tête :
Mais le dessein est pris; rien ne peut m'ébranler.
Jugez-en, puisque ainsi je vous ose parler,
Et m'emporte au delà de cette modestie[2]
Dont jusqu'à ce moment je n'étais point sortie.
Vous vous êtes servi de ma funeste main
Pour mettre à votre fils un poignard dans le sein :
De ses feux innocents j'ai trahi le mystère;
Et, quand il n'en perdrait que l'amour de son père,
Il en mourra[3], seigneur. Ma foi ni mon amour
Ne seront point le prix d'un si cruel détour.
Après cela, jugez. Perdez une rebelle;
Armez-vous du pouvoir qu'on vous donna sur elle :
J'attendrai mon arrêt; vous pouvez commander.
Tout ce qu'en vous quittant j'ose vous demander,
Croyez (à la vertu je dois cette justice)
Que je vous trahis seule, et n'ai point de complice,
Et que d'un plein succès vos vœux seraient suivis
Si j'en croyais, seigneur, les vœux de votre fils[4].

suivante : « La poésie a sa période et ses phrases comme la musique ; et *Mithridate* est une des pièces où Racine a répandu avec le plus de profusion ces phrases si nombreuses, si cadencées, si riches d'élocution. »

1. *Où* remplace *auquel*. Cet usage de l'adverbe *où* était fort répandu au dix-septième siècle.

2. Trait excellent, qui prouve, tout au contraire, qu'elle n'oublie pas même en ce moment le devoir de la modestie.

3. Ce mot est ici admirable dans sa simplicité, remarque justement La Harpe.

4. « Cette scène, observe encore La Harpe, me paraît un chef-d'œuvre. Le rôle de Monime, qui était également difficile à soutenir et à mesurer, y

Esther[1].

(Extraits.)

La nation juive est condamnée à périr. Il faut qu'Esther, au mépris des usages de l'empire, paraisse devant le roi, pour obtenir la révocation de cet ordre barbare. La scène est à Suze, dans le palais de ce prince.

ACTE II, SCÈNE VII.

Assuérus (roi de Perse); *Esther* (fille adoptive du juif Mardochée, devenue, à cause de sa beauté, l'épouse d'Assuérus); *Elise* (amie d'Esther); *Thamar* (personnage de la suite d'Esther); *une partie du chœur* (il est composé de jeunes Israélites).

(*Esther entre s'appuyant sur Élise; quatre Israélites soutiennent sa robe.*)

ASSUÉRUS.... Sans mon ordre on porte ici ses pas!
Quel mortel insolent vient chercher le trépas?
Gardes.... C'est vous, Esther? Quoi! sans être attendue?

est parfait : c'est la réunion de toutes les bienséances les mieux ménagées. Combien l'auteur avait à faire! et il n'a rien laissé à désirer. C'est que Monime a l'espèce de fermeté qui lui convient, et qui n'est qu'un sentiment vrai et profond de tous ses devoirs. Elle les a tous remplis, et ne craint point la mort; elle ne craint point Mithridate : mais elle ne le brave point; elle lui rend tout ce qu'elle lui doit : mais elle lui fait sentir tout ce qu'une femme délicate se doit à elle-même, et tous les avantages qu'il lui a donnés sur lui en la trompant si indignement. » — Quant au jugement à porter sur la pièce entière, on peut redire avec Geoffroy : « Corneille avait peint la grandeur romaine; Racine voulut peindre le plus grand ennemi des Romains. Le charme particulier de la tragédie de *Mithridate*, c'est qu'on y trouve la force unie à la grâce, le sublime joint à la pureté et à l'élégance. Corneille aurait pu tracer le caractère de Mithridate, mais le portrait de Monime n'appartenait qu'au pinceau de Racine. »

1. 1689. Tout le monde sait que cette tragédie fut composée sur la demande de madame de Maintenon et pour être jouée par les jeunes demoiselles que, depuis 1685, elle avait réunies et faisait élever à Saint-Cyr. Il était interdit de la représenter partout ailleurs. Dans le principe, et d'après sa destination spéciale, elle reçut le simple titre d'*ouvrage de poésie, tiré de l'Ecriture sainte, propre à être récité et à être chanté.* Ce fut la première fois que Racine, rappelé par la piété vers la carrière tragique dont l'avaient éloigné les scrupules les plus honorables, entreprit d'exécuter un dessein qui s'était souvent présenté à son esprit, nous dit-il dans sa préface : c'était « de lier, selon l'usage des anciennes tragédies, le chœur et le chant avec l'action ». Dans ces chœurs, qui sont la principale beauté d'*Esther*, La Harpe trouvait, avec non moins de sublime, plus de sentiment encore que dans ceux d'*Athalie*. Les situations dramatiques et l'intérêt sont du reste loin de manquer dans cette pièce, comme l'ont prétendu quelques-uns. Admise à la faveur d'une représentation d'*Esther*, madame de Sévigné, que l'on a parfois accusée d'avoir été plus injuste pour Racine qu'elle ne le fut jamais en effet, a parlé de cette œuvre avec de grands éloges : voy. la lettre à madame de Grignan, du 21 février 1689. Cf. une lettre de madame de Maintenon

ESTHER.

Mes filles, soutenez votre reine éperdue :
Je me meurs. (*Elle tombe évanouie.*)

ASSUÉRUS. Dieux puissants, quelle étrange paleur
De son teint tout à coup efface la couleur !
Esther, que craignez-vous ? suis-je pas votre frère[1] ?
Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si sévère ?
Vivez : le sceptre d'or que vous tend cette main
Pour vous de ma clémence est un gage certain.

ESTHER.

Quelle voix salutaire ordonne que je vive,
Et rappelle en mon sein mon âme fugitive ?

ASSUÉRUS.

Ne connaissez-vous pas la voix de votre époux ?
Encore un coup[2], vivez, et revenez à vous.

ESTHER.

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte
L'auguste majesté sur votre front empreinte :
Jugez combien ce front irrité contre moi
Dans mon âme troublée a dû jeter d'effroi ;
Sur ce trône sacré qu'environne la foudre,
J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre.
Hélas ! sans frissonner, quel cœur audacieux
Soutiendrait les éclairs qui partaient de vos yeux ?
Ainsi du Dieu vivant la colère étincelle[3]....

ASSUÉRUS.

O soleil, ô flambeau de lumière immortelle !
Je me trouble moi-même ; et sans frémissement
Je ne puis voir sa peine et son saisissement.
Calmez, reine, calmez la frayeur qui vous presse.
Du cœur d'Assuérus souveraine maîtresse,
Eprouvez seulement son ardente amitié.
Faut-il de mes Etats vous donner la moitié ?

ESTHER.

Eh ! se peut-il qu'un roi craint de la terre entière,
Devant qui tout fléchit et baise la poussière,
Jette sur son esclave un regard si serein
Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain ?

à l'abbé Gobelin, du 14 février de la même année. Quant à madame de Sévigné, elle ne croyait pas que Racine pût aller au delà ; et prévenue, deux ans après, que Racine allait de nouveau travailler pour Saint-Cyr, elle *le défiait de faire mieux*, quoiqu'il dût faire *Athalie*.

1. On a déjà remarqué que dans ces tours la négation était alors fréquemment omise : ce qui n'a lieu aujourd'hui que dans le langage familier.

2. Cette locution ne convient plus au style noble.

3. C'est une expression biblique qui rappelle ce trait de Virgile : *Ignescunt iræ*, *En.*, IX, 66.

ASSUÉRUS.

Croyez-moi, chère Esther, ce sceptre, cet empire,
Et ces profonds respects que la terreur inspire,
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur
Et fatiguent souvent leur triste possesseur[1].
Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce
Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.
De l'aimable vertu doux et puissants attraits!
Tout respire en Esther l'innocence et la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres[2].
Que dis-je ? sur ce trône assis auprès de vous,
Des astres ennemis[3] j'en crains moins le courroux,
Et crois que votre front prête à mon diadème
Un éclat qui le rend respectable aux dieux même.
Osez donc me répondre, et ne me cachez pas
Quel sujet important conduit ici vos pas.
Quel intérêt, quels soins vous agitent, vous pressent?
Je vois qu'en m'écoutant vos yeux au ciel s'adressent.
Parlez : de vos désirs le succès est certain,
Si ce succès[4] dépend d'une mortelle main.

ESTHER.

O bonté qui m'assure[5] autant qu'elle m'honore!
Un intérêt pressant veut que je vous implore :
J'attends ou mon malheur ou ma félicité,
Et tout dépend, seigneur, de votre volonté.
Un mot de votre bouche, en terminant mes peines,
Peut rendre Esther heureuse entre toutes les reines.

ASSUÉRUS.

Ah ! que vous enflammez mon désir curieux!

ESTHER.

Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux,

1. Cf. Sophocle, *Œdipe roi*, v. 388 et suiv. (édit. d'Oxford, 1800).

2. Voilà ce que Voltaire appelait *le style enchanteur* de Racine, ce style juste et vrai, d'une élégance continue, où partout se montrent dans une si parfaite alliance l'imagination et la sensibilité.

3. Cette expression, si belle et si poétique par elle-même, a de plus, remarque Aimé Martin, le mérite de la convenance dans la bouche d'un prince qui adorait le soleil et qui croyait à l'astrologie. C'est là ce qui fait la vérité du style.

4. Rencontre de sons un peu durs.

5. *Assurer* avec un régime, dans le sens d'*affermir, rassurer*, ne doit nullement être traité de faute, comme n'ont pas craint de le faire quelques critiques; c'était, chose bien différente, une locution fort reçue à cette époque, et qui seulement a cessé depuis d'être en usage. Les *Pensées* de Pascal nous en offrent un exemple : « On ne peut *s'assurer* et l'on est toujours dans la défiance. » J. B. Rousseau a dit encore dans son ode *de la véritable grandeur des rois* :

Sa voix *assure* l'innocent....

Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,
Permettez, avant tout, qu'Esther puisse à sa table
Recevoir aujourd'hui son souverain seigneur,
Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur.
J'oserai devant lui rompre ce grand silence,
Et j'ai pour m'expliquer besoin de sa présence[1].

ASSUÉRUS.

Dans quelle inquiétude, Esther, vous me jetez!
Toutefois qu'il soit fait comme vous souhaitez.
(*A ceux de sa suite.*)
Vous, que l'on cherche Aman; et qu'on lui fasse entendre
Qu'invité chez la reine, il ait soin de s'y rendre.

ACTE III, SCÈNE III.

De jeunes israélites célèbrent les louanges d'un grand roi.

UNE ISRAÉLITE.

Que le peuple est heureux
Lorsqu'un roi généreux,
Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime:
Heureux le peuple, heureux le roi lui-même?

TOUT LE CHOEUR.

O repos! ô tranquillité!
O d'un parfait bonheur assurance éternelle,
Quand la suprême autorité
Dans ses conseils a toujours auprès d'elle
La justice et la vérité!

UNE ISRAÉLITE.

Rois, chassez la calomnie:
Ses criminels attentats
Des plus paisibles Etats
Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur, de sang avide,
Poursuit partout l'innocent.
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur:

1. Cet Aman est le favori, le premier ministre d'Assuérus. Ennemi particulier de Mardochée, il veut la perte de tous les Juifs. C'est sa haine qui vient d'obtenir du prince, contre ce peuple, l'arrêt de proscription que nous avons rappelé.

La vengeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche.

La fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin :
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile[1].

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

D'un souffle l'aquilon écarte les nuages
Et chasse au loin la foudre et les orages :
Un roi sage, ennemi du langage menteur,
Ecarte d'un regard le perfide imposteur.

UNE AUTRE.

J'admire un roi victorieux,
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux;
Mais un roi sage et qui hait l'injustice,
Qui sous la loi du riche impérieux
Ne souffre point que le pauvre gémisse,
Est le plus beau présent des cieux[2].

UNE AUTRE.

La veuve en sa défense espère;

UNE AUTRE.

De l'orphelin il est le père;

TOUTES ENSEMBLE.

Et les larmes du juste implorant son appui
Sont précieuses devant lui[3].

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.
Il est temps que tu t'éveilles :
Dans le sang innocent ta main va se plonger,
Pendant que tu sommeilles.
Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.

1. Louis Racine nous apprend que son père « se félicitait de ces quatre stances, qui contiennent des vérités utiles aux rois. » Le grand poëte n'eût été que juste en s'applaudissant aussi de l'élégance gracieuse et de l'heureuse facilité de style qui y respirent. — On peut rapprocher de ces stances l'ode *contre les calomniateurs*, que J. B. Rousseau a tirée du psaume CXIX.

2. Ces vers sont dignes de l'homme généreux et sensible aux souffrances publiques qui composa vers la fin de sa carrière, et d'accord avec madame de Maintenon, à ce qu'il paraît, un mémoire adressé au roi sur les moyens de remédier aux calamités dont la France, dès 1697, commençait à être assaillie par suite de guerres trop prolongées.

3. Rousseau a dit à peu près comme Racine, son maître, *Od.*, I, 6 :

Et les larmes de l'innocence
Sont précieuses devant lui.

UNE AUTRE.

Ainsi puisse sous toi trembler la terre entière!
Ainsi puisse à jamais contre tes ennemis
Le bruit de ta valeur te servir de barrière!
S'ils t'attaquent, qu'ils soient en un moment soumis:
Que de ton bras la force les renverse;
Que de ton nom la terreur les disperse[1]!...

ACTE III, SCÈNE IV.

Assuérus, Esther, Aman, Élise, le chœur.

ASSUÉRUS, *à Esther.*

Oui, vos moindres discours ont des grâces secrètes:
Une noble pudeur à tout ce que vous faites
Donne un prix que n'ont point ni la pourpre ni l'or.
Quel climat renfermait un si rare trésor?
Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance,
Et quelle main si sage éleva votre enfance?
Mais dites promptement ce que vous demandez:
Tous vos désirs[2], Esther, vous seront accordés,
Dussiez-vous, je l'ai dit et veux bien le redire,
Demander la moitié de ce puissant empire.

ESTHER.

Je ne m'égare point dans ces vastes désirs.
Mais puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,
Puisque mon roi lui-même à parler me convie,
(*Elle se jette aux pieds du roi.*)
J'ose vous implorer, et pour ma propre vie,
Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné
Qu'à périr avec moi vous avez condamné.

ASSUÉRUS, *la relevant.*

A périr! Vous! Quel peuple? et quel est ce mystère?

AMAN, *tout bas.*

Je tremble.

ESTHER. Esther, seigneur, eut un Juif pour son père[3]:

1. « Quel lyrisme vrai, naturel, motivé, remarque M. Sainte-Beuve (article sur Lebrun), que celui de Racine dans *Esther*, quand il nous fait entendre ses chœurs mélodieux, si bien placés dans la bouche des jeunes filles de Saint-Cyr! » Quelle onction, peut-on ajouter, y tempère à tout moment l'éclat des traits sublimes, empruntés au langage des écrivains sacrés ou même à celui des prophètes! Il faudra, pour mieux comprendre et mieux apprécier Racine, recourir au texte des uns et des autres.

2. Forme poétique et d'une heureuse concision, pour *tous les objets de vos désirs*....

3. On s'est étonné qu'Assuérus ignorât quelle avait été la naissance d'Esther (ce nom même veut dire *inconnue* en hébreu); mais on n'a pas assez

De vos ordres sanglants vous savez la rigueur.

AMAN, *à part.*

Ah ! dieux !

ASSUÉRUS. Ah ! de quel coup me percez-vous le cœur!
Vous la fille d'un Juif! Hé quoi ! tout ce que j'aime,
Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,
Que je croyais du ciel les plus chères amours,
Dans cette source impure aurait puisé ses jours !
Malheureux!

ESTHER. Vous pourrez rejeter ma prière :
Mais je demande, au moins, que, pour grâce dernière,
Jusqu'à la fin, seigneur, vous m'entendiez parler,
Et que surtout Aman n'ose point me troubler.

ASSUÉRUS.

Parlez.

ESTHER. O Dieu, confonds l'audace et l'imposture !
Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la nature,
Que vous croyez, seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois souverains,
Pendant qu'ils n'adoraient que le Dieu de leurs pères,
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.
Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux[1] :
L'Eternel est son nom, le monde est son ouvrage ;
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge les rois[2].
Des plus fermes Etats la chute épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser :
Rois, peuples, en un jour tout se vit disperser ;
Sous les Assyriens leur triste servitude
Devint le juste prix de leur ingratitude.
Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus avant qu'il vît le jour,
L'appela par son nom, le promit à la terre,

songé que les mœurs des despotes de l'Asie rendaient possible et même assez vraisemblable cette espèce d'insouciance qui se concevrait si peu aujourd'hui. — Quant à ce qui concerne les mœurs juives, Racine, on l'a remarqué non sans raison, les peint avec une admirable fidélité, tandis qu'il a manqué parfois d'exactitude dans la reproduction des mœurs grecques.

1. Revoir des idées analogues à celles de Racine, développées par Corneille dans *Polyeucte*, p. 51 et 54 de ce volume.

2 La Harpe et Geoffroy admirent à l'envi la beauté de ces vers. Jamais, suivant eux, elle n'a été dépassée; jamais on n'a parlé avec plus d'élévation le langage de la poésie. Aussi Voltaire s'écriait-il, dans son enthousiasme pour ce passage sublime : « On a honte de faire des vers quand on en lit de pareils ! »

Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre,
Brisa les fiers remparts et les portes d'airain[1],
Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
De son temple détruit vengea sur eux l'injure :
Babylone paya nos pleurs avec usure.
Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits,
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines;
Et le temple déjà sortait de ses ruines.
Mais, de ce roi si sage héritier insensé,
Son fils[2] interrompit l'ouvrage commencé,
Fut sourd à nos douleurs : Dieu rejeta sa race,
Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place[3].
Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux!
Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions-nous : un roi règne, ami de l'innocence.
Partout du nouveau prince on vantait la clémence :
Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.
Ciel, verra-t-on toujours par de cruels esprits
Des princes les plus doux l'oreille environnée
Et du bonheur public la source empoisonnée?
Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté;
Un ministre ennemi de votre propre gloire....

AMAN.

De votre gloire! Moi? Ciel! le pourriez-vous croire?
Moi, qui n'ai d'autre objet ni d'autre dieu,...

ASSUÉRUS. Tais-toi.

Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton roi?

ESTHER.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare :
C'est lui, c'est ce ministre infidèle et barbare
Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arma votre vertu.
Et quel autre, grand Dieu! qu'un Scythe impitoyable
Aurait de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable!

1. C'est ce que rappelle Bossuet, d'après Isaïe, en faisant ainsi parler Dieu dans son oraison funèbre de Condé : « Tu n'es pas encore, disait-il à Cyrus, mais je te vois et je t'ai nommé par ton nom... Je marcherai devant toi dans les combats; à ton approche, je mettrai les rois en fuite, je briserai les portes d'airain. »

2. Cambyse, qui se perdit en effet par sa folie : voy. l'*Histoire* d'Hérodote, liv. III, ch. 30 et suiv.

3. Comme ce détail l'annonce, Racine a jugé qu'Assuérus était le même que Darius, fils d'Hystaspe, dont l'avénement au trône des Perses eut lieu l'an 521 avant J. C. (Voy. Hérodote, *ibid.*, ch. 84 et suiv.). « Les savants, dit le poëte dans sa préface, en rapportent quantité de preuves, dont quelques-unes me paraissent des démonstrations. »

Partout l'affreux signal en même temps donné
De meurtres remplira l'univers étonné :
On verra, sous le nom du plus juste des princes,
Un perfide étranger désoler vos provinces ;
Et dans ce palais même, en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.
Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée ?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?
Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis [1] ?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis ?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main sur eux appesantie
A leurs persécuteurs les livrait sans secours,
Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchants les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes [2].
N'en doutez point, seigneur, il fut votre soutien :
Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes
Et renferma les mers dans vos vastes limites ;
Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
Hélas ! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille.

ASSUÉRUS.

Mardochée ?

ESTHER. Il restait seul de notre famille.
Mon père était son frère. Il descend comme moi
Du sang infortuné de notre premier roi [3].
Plein d'une juste horreur pour un Amalécite [4],

1. L'auteur de *Polyeucte*, parlant des chrétiens, avait dit, IV, 6 :

> Les a-t-on vus mutins ? les a-t-on vus rebelles ?
> Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles ?

2. Ici encore se trouve rappelé le même passage de Corneille ; mais celui-ci a résumé dans un vers ce que Racine développe en six :

> Ils font des vœux pour nous qui les persécutons.

Voltaire accompagne ce rapprochement de la remarque suivante : « Sévère, qui s'exprime en homme d'Etat, ne dit qu'un mot, et ce mot est plein d'énergie ; Esther, qui veut toucher Assuérus, étend davantage cette idée. Sévère ne fait qu'une réflexion. Esther fait une prière : l'un doit être concis, et l'autre déployer une éloquence attendrissante. Ce sont donc deux beautés différentes, et toutes deux à leur place. »

3. C'est-à-dire de Saül.

4. On voit, dans l'une des premières scènes, qu'Aman appartenait en effet à cette race arabe qui descendait d'Esaü par Amalec, son petit-fils, et qui habitait au sud de la Judée. Aman lui-même a dit un peu plus loin :

> Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,
> Je gouverne l'empire où je fus acheté....

Race que notre Dieu de sa bouche a maudite[1],
Il n'a devant Aman pu fléchir les genoux,
Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.
De là contre les Juifs et contre Mardochée
Cette haine, seigneur, sous d'autres noms cachée.
En vain de vos bienfaits Mardochée est paré[2] :
A la porte d'Aman est déjà préparé
D'un infâme trépas l'instrument exécrable;
Dans une heure au plus tard, ce vieillard vénérable,
Des portes du palais par son ordre arraché,
Couvert de votre pourpre, y doit être attaché.

ASSUÉRUS.

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon âme !
Tout mon sang de colère et de honte s'enflamme.
J'étais donc le jouet.... Ciel, daigne m'éclairer !
Un moment sans témoins cherchons à respirer.
Appelez Mardochée : il faut aussi l'entendre.

(*Le roi s'éloigne*[3].)

UNE ISRAÉLITE.

Vérité, que j'implore, achève de descendre !

La vérité ne tarde pas en effet à descendre tout entière dans l'esprit du prince. Il reparaît, et c'est pour commander le supplice d'Aman, qui s'est vainement humilié devant la reine ; c'est, en outre, pour donner à Mardochée les biens de son ennemi et pour se déclarer le protecteur des Juifs. Tel est le sujet du chœur final : car la pièce d'*Esther* n'a que trois actes.

Acte III, Scène IX.

Le chœur.

TOUT LE CHŒUR.

Dieu fait triompher l'innocence[4] :
Chantons, célébrons sa puissance.

1. Voy. *Exode*, XVII; *Rois*, I, 15.

2. Précédemment le roi avait été troublé par un songe effrayant, qui avait chassé le sommeil loin de lui. En écoutant, pour distraire sa veille, la lecture des annales de son règne, il s'était rappelé le danger que lui avait fait courir autrefois une conspiration tramée contre ses jours; il avait exprimé le regret de n'avoir point récompensé son sauveur : c'était Mardochée ; et, pour réparer son oubli, il venait en effet de lui attribuer les plus grands honneurs.

3. Cette sortie d'Assuérus a paru trop peu motivée, et a été l'objet de vives critiques. Toutefois on peut remarquer, pour la défense de Racine, d'abord que le fait est ainsi raconté dans les livres saints; ensuite, qu'un homme dont l'esprit est en proie au tumulte de pensées et de desseins qui se combattent cherche assez naturellement la solitude pour calmer son trouble et fixer son irrésolution.

4. Ce dénoûment, a-t-on observé, laisse les esprits frappés d'étonnement

UNE ISRAÉLITE.

Il a vu contre nous les méchants s'assembler,
Et notre sang prêt à couler.
Comme l'eau sur la terre ils allaient le répandre :
Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre;
L'homme superbe est renversé,
Ses propres flèches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre :
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus[1]....

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage?

UNE AUTRE.

Quelle main salutaire a chassé le nuage?

TOUT LE CHŒUR.

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé;
Au péril d'une mort funeste
Son zèle ardent s'est exposé :
Elle a parlé; le ciel a fait le reste....

UNE AUTRE.

Ton Dieu n'est plus irrité :
Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière[2];
Quitte les vêtements de ta captivité,
Et reprends ta splendeur première.
Les chemins de Sion à la fin sont ouverts :

et d'admiration. Le spectacle de la méchanceté démasquée et punie, de la vertu et de la piété arrachées aux embûches de leurs ennemis pour être élevées au faîte des honneurs, enfin de l'esprit de vertige et d'erreur chassé des yeux d'un puissant souverain, n'a-t-il pas quelque chose de plus tragique et de plus théâtral, de plus digne de la poésie et de la scène, que la peinture de folles passions?

1. Boileau disait que la sublimité des psaumes était l'écueil de tous les traducteurs; que leur majestueuse tranquillité ne pouvait être exprimée que bien difficilement par la plume des plus grands maîtres; qu'elle avait souvent désespéré Racine lui-même : mais qu'il était venu pourtant à bout de rendre admirablement l'endroit du psalmiste auquel cette strophe est empruntée (XXXVI, 35 et 36). — Le même passage a été encore reproduit dans notre langue par Massillon, *Petit Carême*, sermon pour le second dimanche de carême, et par Racine le fils, dans son imitation du cantique d'Isaïe sur la mort du roi de Babylone.

2. C'est là comme un prélude à la sublime prophétie de Joad, que l'on verra un peu plus loin (*Athalie*, III, 7) :

Lève, Jérusalem, lève ta tête altière!

Rompez vos fers,
Tribus captives;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE AUTRE.

Je reverrai ces campagnes si chères.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

TOUT LE CHOEUR.

Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE, *seule*.

Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré:
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques:
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.

Dieu descend et revient habiter parmi nous:
Terre, frémis d'allégresse et de crainte;
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous[1]!

UNE AUTRE.

Que le Seigneur est bon, que son joug est aimable!
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur!
Jeune peuple, courez à ce maître adorable:
Les biens les plus charmants n'ont rien de comparable
Aux torrents de plaisirs qu'il répand dans un cœur.
Que le Seigneur est bon, que son joug est aimable!
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur!

1. Voltaire et J. B. Rousseau se sont aussi approprié cette magnifique image des livres saints : le premier, dans le chant V de la *Henriade :*

Viens, des cieux irrités abaisse la hauteur;

le second, dans la VIII^e^ de ses *Odes sacrées :*

Lève ton bras, lance ta flamme,
Abaisse la hauteur des cieux.

Athalie[1].

(Extraits.)

Acte I, Scène I.

Joad (grand prêtre), *Abner* (un des principaux officiers des rois de Juda).

ABNER.

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel;
Je viens, selon l'usage antique et solennel,
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où sur le mont Sina[2] la loi nous fut donnée.
Que les temps sont changés! Sitôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçait le retour,
Du temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondait les portiques[3];
Et tous, devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits,
Au Dieu de l'univers consacraient ces prémices :
Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices.
L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,

1. 1691. « Qu'il suffise, a dit M. Sainte-Beuve, de rappeler à l'honneur de Saint-Cyr qu'il fut en naissant l'occasion d'*Esther* et d'*Athalie*. De tels accidents sont faits pour immortaliser un berceau. » Dans *Athalie*, l'auteur d'*Andromaque* et de *Phèdre* écartant le sentiment de l'amour, dont il avait tiré de si admirables effets, fit sortir l'intérêt le plus vif et le plus dramatique du sujet le plus simple et en apparence le plus stérile. Aussi la parfaite beauté de cette pièce, qui à sa naissance ne fut pas représentée (quelques personnes de la famille royale et quelques pensionnaires de Saint-Cyr la jouèrent une ou deux fois seulement, sans l'illusion du théâtre et des costumes, 1691), fut-elle méconnue des contemporains. Vainement Boileau aperçut tout aussitôt et proclama dans cette tragédie le chef-d'œuvre de son ami; cette opinion de l'arbitre du goût et de quelques autres hommes éminents (voy. l'*Histoire de Bossuet* par de Bausset, t. II, p. 352) ne devint celle du public que vers 1716. La France, dès lors, comme l'a dit Voltaire, n'a cessé de se glorifier de cet ouvrage, le plus accompli de notre théâtre et même de notre poésie. Les suffrages des étrangers ont confirmé ce jugement. Le célèbre critique allemand G. Schlegel, sévère jusqu'à l'injustice pour les plus belles productions de nos tragiques, a rendu hommage à celle-là, qui lui semble s'approcher plus qu'aucune autre de la grande manière des Grecs. — Lemercier, au 1er tome de son *Cours analytique de la littérature générale*, s'est appliqué à montrer dans *Athalie* la réunion de toutes les règles, au nombre de vingt-cinq suivant lui, qui constituent la perfection dramatique, celle qui réside dans la supériorité de la conduite, des caractères, du style et de la versification d'une pièce.

2. Forme poétique pour Sinaï.

3. Virgile, *Georg.*, II, 402 :

Mane salutantum totis vomit ædibus *undam*.

En des jours ténébreux a changé ces beaux jours[1].
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre :
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal,
Ou même, s'empressant aux autels de Baal[2],
Se fait initier à ses honteux mystères
Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères.
Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes[3].

JOAD.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment ?

ABNER.

Pensez-vous être saint et juste impunément?
Dès longtemps elle hait cette fermeté rare
Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare;
Dès longtemps votre amour pour la religion
Est traité de révolte et de sédition.
Du mérite éclatant cette reine jalouse
Hait surtout Josabeth, votre fidèle épouse.
Si du grand prêtre Aaron Joad est successeur,
De notre dernier roi Josabeth est la sœur[4].
Mathan, d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilége,
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiége ;
Mathan, de nos autels infâme déserteur,
Et de toute vertu zélé persécuteur.
C'est peu que, le front ceint d'une mitre étrangère,
Ce lévite à Baal prête son ministère :
Ce temple l'importune, et son impiété

1. Nous recommanderons, pour acquérir une parfaite connaissance du sujet, emprunté au III^e^ et au IV^e^ livre des *Rois*, la lecture de la préface que Racine a donnée à sa tragédie. C'est, a-t-on dit avec raison, un chef-d'œuvre de clarté, de simplicité et d'ordre : aucun des points de l'histoire juive qui servent à fonder l'intérêt de la pièce n'y a été omis. Quant aux imitations des livres saints, fort multipliées comme dans *Esther*, nous nous abstiendrons de les noter : on les trouvera indiquées dans la plupart des éditions. Qu'il suffise de le remarquer encore, on peut voir dès le début que, grâce à la pompe de la religion et à cette majesté de l'éloquence des prophètes qui la soutient partout, *Athalie* nous offre l'exemple d'une merveille de l'art jusqu'alors sans modèle, et dont rien ne s'est approché depuis.

2. Idole des Phéniciens et des Chaldéens.

3. Voilà un modèle d'exposition. Dans ce petit nombre de vers, en effet, comme l'ont fait observer les meilleurs critiques, Racine a mis le spectateur à même de savoir tout ce qu'il faut pour s'intéresser aux incidents de la pièce et les saisir avec facilité. Il lui a fait connaître Athalie et Joad, le jour de l'action et le lieu de la scène, qui est le vestibule du temple. Ce qui suit n'est pas moins propre à éclairer le caractère des autres personnages et à préparer la marche des événements qui vont se produire.

4. C'était la sœur d'Ochozias, la fille de Joram et la belle-fille d'Athalie

Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté. [vente.
Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il n'in-
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante[1] :
Il affecte pour vous une fausse douceur,
Et par là, de son fiel colorant la noirceur,
Tantôt à cette reine il vous peint redoutable :
Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,
Il lui feint[2] qu'en un lieu que vous seul connaissez,
Vous cachez des trésors par David amassés.
Enfin, depuis deux jours, la superbe Athalie
Dans un sombre chagrin paraît ensevelie.
Je l'observais hier, et je voyais ses yeux
Lancer sur le lieu saint des regards furieux :
Comme si, dans le fond de ce vaste édifice,
Dieu cachait un vengeur armé pour son supplice.
Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter
Que sur vous son courroux ne soit près d'éclater,
Et que de Jézabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

JOAD.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte[3].
Cependant je rends grâce au zèle officieux
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux :
Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
Que vous avez encor le cœur israélite.
Le ciel en soit béni! Mais ce secret courroux,
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous?
La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère?

1. Tacite a bien dit : « Pessimum inimicorum genus laudantes. » On admirera, d'ailleurs, ce portrait d'hypocrite et d'imposteur, tracé de main de maître. Une légère imperfection à relever seulement, c'est dans le vers suivant le mot *fausse*, qui, précédé d'*affecter*, peut paraître inutile, puisqu'une douceur *affectée* ressemble beaucoup à une *fausse* douceur.

2. *Il lui dit faussement* : ce latinisme précis et rapide, dont l'emploi était jadis fréquent parmi nous, est aujourd'hui presque hors d'usage. Cf. *Cinna* V, 3.

3. « Tout ce qu'il peut y avoir de sublime, comme l'a remarqué Boileau, *Réflex. critiq.*, paraît rassemblé dans ces quatre vers : la majesté de la pensée, la noblesse du sentiment, la magnificence des paroles et l'harmonie de l'expression. » — On a signalé dans ce passage une imitation très-perfectionnée de quelques vers attribués à un poëte-historien du XVI^e^ siècle, Pierre Matthieu, auteur d'une tragédie intitulée la *Guisiade*. En réalité ces vers appartiennent à une autre pièce, le *Triomphe de la Ligue*, qui est d'un certain Nérée. Par d'autres citations, il serait aisé de montrer que Racine, qui connaissait si bien les Grecs et les Romains, n'avait nullement dédaigné l'étude de notre ancienne littérature, et qu'il a su puiser, dans plus d'un emprunt qu'il lui a fait, le germe de très-grandes beautés

Huit ans déjà passés[1], une impie étrangère
Du sceptre de David usurpe tous les droits,
Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
Des enfants de son fils détestable homicide,
Et même contre Dieu lève son bras perfide;
Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant Etat[2],
Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
Qui rassurâtes seul nos villes alarmées,
Lorsque d'Ochozias le trépas imprévu
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu;
« Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche! »
Voici comme ce Dieu s'exprime par ma bouche :
« Du zèle de ma loi que sert de vous parer?
« Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer?
« Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
« Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses[3]?
« Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.
« Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété;
« Du milieu de mon peuple exterminez les crimes :
« Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes[4]. »

ABNER.

Hé! que puis-je au milieu de ce peuple abattu!
Benjamin est sans force, et Juda sans vertu :
Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race
Eteignit tout le feu de leur antique audace.
Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous :

1. Le modèle de ce tour si vif et si concis a été donné par Malherbe à Racine. Il se trouve dans la traduction de quelques vers de Grotius, connus sous le nom de *Prosopopée d'Ostende*, sur lesquels s'exercèrent à l'envi nos beaux esprits du XVI^e^ siècle :

Trois ans déjà passés, théâtre de la guerre, etc.

2. A la différence des autres personnages de cette pièce, celui d'Abner, dont ces vers donnent une si honorable idée, est une création du poëte : ni l'Ecriture, ni l'auteur des *Antiquités judaïques*, Josèphe, n'en font mention. De plus, comme l'observe Geoffroy, Abner convient à merveille, d'après son caractère généreux, mais peu entreprenant, au plan d'une action conduite par la puissance divine, dont Joad n'est que l'instrument.

3. J. B. Rousseau a dit, en puisant aux sources sacrées dont s'est inspiré Racine, *Od.*, I, II :

Que m'importent vos sacrifices,
Vos offrandes et vos troupeaux?
Dieu boit-il le sang des génisses,
Mange-t-il la chair des taureaux?

Il semble avoir reculé devant le mot *bouc*, qui se trouve dans l'Écriture, et dont Racine a fait un emploi si original et si hardi.

4. « Quelle vivacité, dit Geoffroy, quel mouvement dans ce discours de Joad, qui joint ainsi la réponse à l'objection! »

De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée;
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée :
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
De merveilles sans nombre effrayer les humains :
L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles.

JOAD.

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles[1] ?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir[2] ?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat? Quoi ! toujours les plus grandes mer-
Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles? [veilles
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours,
Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces,
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces :
L'impie Achab détruit, et de son sang trempé
Le champ que par le meurtre il avait usurpé;
Près de ce champ fatal Jésabel immolée,
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée,
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
Et de son corps hideux les membres déchirés;
Des prophètes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue;
Elie aux éléments parlant en souverain,
Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée ;
Les morts se ranimant à la voix d'Elisée[3] ?
Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatants,

1. Ce mouvement se retrouve dans les *Odes* de Rousseau, IV, 8 :

Et quel siècle jamais mérite mieux sa haine?

2. Cicéron a dit (en imitant lui-même Eschine, *Discours sur la couronne*, οὐ προὔλεγον, οὐ προεσήμαινον ἡμῖν οἱ θεοί...) : « Tum vero ita præsentes his temporibus opem et auxilium nobis tulerunt (dii immortales), ut eos pæne oculis videre possemus... » *In Catil.*, III, 8. — Massillon paraît s'être rappelé les vers de Racine dans son *Sermon pour le quatrième dimanche de l'Avent* ; voy. le morceau terminé par ces mots : « D'où partent ces fléaux si longs et si terribles, grand Dieu? »

3. « Cette énumération est, suivant Geoffroy, la plus belle et la plus éloquente qui ait jamais signalé la verve d'un poëte français. » Dans ces quatorze vers, dont chacun retrace un miracle fameux et un mémorable fait d'histoire, on ne sait qu'admirer le plus, de la justesse et de la vivacité des images, de l'énergique précision du style, de la hardiesse des expressions, ou de cet art merveilleux d'association qui rend poétiques les termes de l'usage le plus vulgaire. Les consonnances redoublées de plusieurs vers, loin d'être ici un défaut, produisent un très-heureux effet, en ajoutant un dernier trait à l'effrayant tableau qu'ils présentent. Ces chutes uniformes peignent en quelque sorte ce que la volonté divine a d'immuable et d'irrésistible.

Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps :
Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire;
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

ABNER.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis,
Et prédits même encore à Salomon son fils?
Hélas! nous espérions que de leur race heureuse
Devait sortir de rois une suite nombreuse;
Que sur toute tribu, sur toute nation,
L'un d'eux établirait sa domination,
Ferait cesser partout la discorde et la guerre,
Et verrait à ses pieds tous les rois de la terre.

JOAD.

Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous?

ABNER.

Ce roi fils de David, où le chercherons-nous?
Le ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre séché jusque dans ses racines[1]?
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau?
Ah! si dans sa fureur elle s'était trompée;
Si du sang de nos rois quelque goutte échappée....

JOAD.

Eh bien! que feriez-vous?

ABNER. O jour heureux pour moi!
De quelle ardeur j'irais reconnaître mon roi!
Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées...
Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées?
Déplorable héritier de ces rois triomphants,
Ochozias restait seul avec ses enfants;
Par les traits de Jéhu je vis percer le père :
Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

JOAD.

Je ne m'explique point[2]; mais quand l'astre du jour

1. C'est une imitation d'une belle métaphore d'Eschyle, les *Choéphores*, v. 238 :

Οὔτ' ἀρχικός σοι πᾶς ὅδ' αὐανθεὶς πυθμὴν
Βωμοῖς ἀρήξει...

Observons-le, en outre, à cette occasion : les figures, plus nombreuses et souvent plus hardies dans Racine que dans aucun autre de nos poëtes, ne se remarquent pas chez lui : telle est leur constante justesse et la place naturelle qui leur est toujours assignée. De cette adresse et de cette réserve qui préside à leur emploi naît un style qui n'appartient qu'à Racine; de là sortent en foule des alliances de mots jusqu'à lui inusitées et dont on n'aperçoit nullement l'audace : ce qu'il invente, dit M. Villemain, semblant plutôt manquer à la langue que la violer.

2. Discrétion habile qui a pour effet de piquer vivement la curiosité du

Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour,
Lorsque la troisième heure aux prières rappelle[1],
Retrouvez-vous au temple avec ce même zèle.
Dieu pourra vous montrer par d'importants bienfaits
Que sa parole est stable et ne trompe jamais.
Allez : pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
Et du temple déjà l'aube blanchit[2] le faîte.

ABNER.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas ?
L'illustre Josabeth porte vers vous ses pas :
Je sors, et vais me joindre à la troupe fidèle
Qu'attire de ce jour la pompe solennelle.

ACTE II, SCÈNE V.

Athalie, Abner, Mathan, suite d'Athalie.

L'action marche avec rapidité. Nous savons que Joas, héritier du trône, existe dans le temple : le grand prêtre se prépare à déclarer sa naissance. Cependant Athalie force l'entrée du temple des Juifs. Quelles sont les causes de cette étrange démarche ? on va les savoir par elle-même : dans le vestibule de l'édifice sacré, où elle s'est arrêtée, elle en instruit Abner et Mathan.

MATHAN. Grande reine, est-ce ici votre place ?
Quel trouble vous agite et quel effroi vous glace ?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher?
De ce temple profane osez-vous approcher ?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive...

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé :
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire :
Quoi que son insolence ait osé publier,

spectateur : cette parole mystérieuse suffit pour lui inspirer l'attente de quelque chose de grand.

1. Cette troisième heure, d'après la manière de compter des anciens et particulièrement des Romains, répond pour nous à neuf heures du matin.

2. Terme expressif, emprunté, comme le fait remarquer M. Geruzez, à l'*Iphigénie à Aulis* d'Euripide :

. . . . Λευκαίνει
Τόδε φῶς ἤδη λάμπουσ' ἠώς. . . .

Le ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatants succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers[1] respecter Athalie :
Par moi Jérusalem goûte un calme profond ;
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,
Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages ;
Le Syrien[2] me traite et de reine et de sœur ;
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devait jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jéhu, tremble dans Samarie ;
De toutes parts pressé par un puissant voisin,
Que j'ai su soulever contre cet assassin,
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
Je jouissais en paix du fruit de ma sagesse ;
Mais un trouble importun vient, depuis quelques jours,
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe?)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge :
Je l'évite partout, partout il me poursuit.
C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit[3] ;
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort, pompeusement parée :
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage
Pour réparer des ans l'irréparable outrage :
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi ;
« Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
« Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
« Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;

1. La Méditerranée et la mer Morte ou lac Asphaltite.

2. C'est-à-dire le roi de Syrie, Adad, fort longtemps en guerre avec le père d'Athalie, Achab, qui avait trouvé la mort en le combattant.

3. La Harpe a dit, au sujet de ce morceau qu'il déclare *achevé* : « Jamais on n'a su narrer et peindre une foule d'objets différents avec des traits plus vrais, plus justes, plus énergiques; et ces traits expriment non-seulement les choses, mais le caractère du personnage. » Quelle variété de tons et de couleurs, quelle succession de tableaux terribles, mêlés d'une gracieuse peinture qui en fait ressortir l'horreur! Quelle frappante image d'une grandeur empoisonnée par le remords, livrée au trouble et à l'effroi! Ajoutez que cet épisode a le mérite unique d'être le principal mobile de l'action. Ce songe amènera de la manière la plus naturelle les scènes fortes ou touchantes qu'on va tour à tour admirer. C'est là ce qui le distingue du songe de Pauline, dans *Polyeucte*, qui, si remarquable d'ailleurs par la beauté des vers, n'est pas au même degré nécessaire, ou, du moins, inhérent à la contexture de la pièce. — Voy. la comparaison qu'a faite Châteaubriand du songe d'Athalie avec celui d'Enée, traduit par Fontanes dans *l'Énéide*, *Génie du Christianisme*, seconde partie, liv. V, ch. 11.

Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser :
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris[1], et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux[2].

ABNER.

Grand Dieu !

ATHALIE. Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tels qu'on voit[3] des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus :
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage :
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois en dormant revu la même idée[4] ;
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels :
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels[5] !

1. « C'est là, dit Châteaubriand, une de ces beautés vagues, de ces circonstances effrayantes, qui tiennent de la vraie nature du fantôme. »

2. A l'occasion de ce vers, où le mot de *chiens* est si hardiment employé, on peut rappeler la remarque suivante du comte Joseph de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, 2e entretien : « Les grands écrivains se servent de la langue sans penser seulement à créer de nouveaux mots : y a-t-il dans le songe d'Athalie, dans la description de l'enfer qu'on lit dans le *Télémaque*, ou dans la péroraison de l'oraison funèbre de Condé, un seul mot qui ne soit pas vulgaire, pris à part? »

3. Tour hardi : c'est une syllepse, pour *telle* qu'on *en* voit : il s'agit d'une robe telle que la robe dont on voit les prêtres des Hébreux se revêtir. *Tel qu'on voit* et *tels on voit*, que portent quelques éditions, sont des leçons défectueuses, parce qu'avec *revêtus* l'une et l'autre manière de s'exprimer deviendrait impropre.

4. *Idée* est pris pour *image* (εἶδος). Cette extension de sens, donnée à ce mot, et qui paraîtrait ailleurs outrée, est ici d'un bel effet poétique. Corneille avait également dit, act. IV, sc. I, du *Menteur* :

. . . . Et de sa chère *idée*,
Mon âme, à cet aspect, sera mieux possédée.

5. Mouvement emprunté à Virgile, *Én.*, III, 55 :

. . . . Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames?

Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée;
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce Dieu quel qu'il soit en deviendrait plus doux :
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre : le peuple fuit, le sacrifice cesse.
Le grand prêtre vers moi s'avance avec fureur :
Pendant qu'il me parlait, ô surprise, ô terreur !
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin ;
C'est lui-même[1]. Il marchait à côté du grand prêtre;
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
Que présage, Mathan, ce prodige incroyable?

MATHAN.

Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable...

ATHALIE.

Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu :
Quel est-il? de quel sang et de quelle tribu?

ABNER.

Deux enfants à l'autel prêtaient leur ministère :
L'un est fils de Joad, Josabeth est sa mère;
L'autre m'est inconnu[2].

MATHAN. Pourquoi délibérer?
De tous les deux, madame, il se faut assurer.
Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures[3];
Que je ne cherche point à venger mes injures;
Que la seule équité règne en tous mes avis :
Mais lui-même, après tout, fût-ce son propre fils,
Voudrait-il un moment laisser vivre un coupable?

ABNER.

De quel crime un enfant peut-il être capable?

MATHAN.

Le ciel nous le fait voir un poignard à la main :

1. Cette ressemblance si forte entre Joas et l'enfant qu'Athalie a vu en songe est, comme le constate La Harpe, un des ressorts les mieux conçus qu'on ait jamais employés dans une action dramatique.

2. Abner parle ici sans feinte; car le secret de la naissance de Joas ne lui a pas été révélé. On eût regretté de voir ce caractère loyal forcé en quelque sorte de s'abaisser au mensonge : c'est là, remarque sur ce point un critique, une de ces convenances délicates dont les ouvrages de Racine offrent une multitude d'exemples.

3. En d'autres termes, *mes attentions*, *ma conduite pleine de mesure*. Le pluriel employé par Racine ne serait pas reçu aujourd'hui.

Le ciel est juste et sage et ne fait rien en vain.
Que cherchez-vous de plus?

ABNER. Mais sur la foi d'un songe,
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge?
Vous ne savez encor de quel père il est né,
Quel il est.

MATHAN. On le craint : tout est examiné.
A d'illustres parents s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine :
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé?
Est-ce aux rois à garder cette lente justice!
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant :
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent[1].

ABNER.
Hé quoi, Mathan! d'un prêtre est-ce là le langage?
Moi, nourri dans la guerre, aux horreurs du carnage,
Des vengeances des rois ministre rigoureux,
C'est moi qui prête ici ma voix au malheureux!
Et vous qui lui devez des entrailles de père,
Vous, ministre de paix dans les temps de colère,
Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
Le sang à votre gré coule trop lentement!
Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
Madame : quel est donc ce grand sujet de crainte?
Un songe, un faible enfant que votre œil prévenu
Peut-être sans raison croit avoir reconnu.

ATHALIE.
Je le veux croire, Abner; je puis m'être trompée :
Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
Eh bien! il faut revoir cet enfant de plus près;
Il en faut à loisir examiner les traits.
Qu'on les fasse tous deux paraître en ma présence.

ABNER.
Je crains....

ATHALIE. Manquerait-on pour moi de complaisance?
De ce refus bizarre où seraient les raisons?
Il pourrait me jeter en d'étranges soupçons.
Que Josabeth, vous dis-je, ou Joad les amène :

1. Ces odieuses maximes ont été aussi placées par Corneille dans la bouche de Photin, empoisonnant de ses conseils la jeunesse de Ptolémée; voy. *Pompée*, I, 1 :

La timide équité détruit l'art de régner.
Quand on craint d'être injuste on a toujours à craindre,
Et qui veut tout pouvoir doit oser tout enfreindre, etc.

Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine.
Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,
Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.
Je sais sur ma conduite et contre ma puissance
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence :
Ils vivent cependant, et leur temple est debout.
Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.
Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,
Et ne m'irrite point par un second outrage.

Acte II, Scène VII.

Joas, Athalie, Josabeth, Zacharie, Salomith (sœur de Zacharie), Abner, deux lévites, le chœur, suite d'Athalie.

Par l'ordre d'Athalie, les deux enfants dont vient de parler Abner sont amenés en sa présence : elle a voulu les interroger.

ATHALIE, *à la vue de Joas.*
O ciel! plus j'examine, et plus je le regarde....
C'est lui ! d'horreur encor tous mes sens sont saisis.
(*Montrant Joas.*)
Épouse de Joad, est-ce là votre fils?
JOSABETH.
Qui ? lui, madame?
ATHALIE. Lui.
JOSABETH. Je ne suis point sa mère.
(*Montrant Zacharie.*)
Voilà mon fils.
ATHALIE, *à Joas.* Et vous, quel est donc votre père?
Jeune enfant, répondez[1].
JOSABETH. Le ciel jusque aujourd'hui...
ATHALIE.
Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui?
C'est à lui de parler.
JOSABETH. Dans un âge si tendre
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre ?

1 Voici le passage touchant où l'on peut retrouver quelques traces de l'*Ion* d'Euripide, l'une des pièces de cet auteur qui attestent le mieux la fécondité de son invention, la souplesse de son génie et le charme de son style : voy. vers 319 et suiv., 588 et suiv. : édition Tauchnitz. Quant à la scène de Racine, elle a été si souvent louée, dit La Harpe, elle est toujours si universellement sentie, que tout détail pour en faire apprécier le mérite serait superflu. Qu'il nous suffise d'ajouter à cette remarque qu'en 1716, une circonstance qui intéressa l'imagination des spectateurs au succès nouveau d'*Athalie*, ce fut la ressemblance d'âge et la situation d'orphelin qui paraissaient rapprocher de Joas le jeune roi Louis XV.

ATHALIE.

Cet âge est innocent : son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABETH, *à part.*

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche[1] !

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous?

JOAS. J'ai nom Éliacin[2].

ATHALIE.

Votre père?

JOAS. Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parents?

JOAS. Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment? et depuis quand?

JOAS. Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

JOAS.

Ce temple est mon pays : je n'en connais point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

JOAS.

Parmi dès loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS. Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

1. Ce vœu bien naturel semble justifier d'avance tout ce que nous trouverons d'étonnant dans les paroles d'un enfant tel que Joas : la sagesse divine pouvait seule en effet lui inspirer le bonheur merveilleux avec lequel il va confondre, par la simplicité de ses réponses, l'artifice des questions pressantes qui lui seront adressées. D'ailleurs une sagesse précoce avait été pour lui le fruit des malheurs et d'une excellente éducation. Ainsi, parmi nous, dans la triste fin du règne de Louis XIV, et grâce aux leçons du meilleur des maîtres, on avait vu l'enfance d'un prince faire éclater prématurément des qualités d'esprit et de cœur qui promettaient un règne heureux au pays. Pour se protéger contre le reproche d'invraisemblance, Racine pouvait à juste titre alléguer l'exemple du jeune duc de Bourgogne, l'élève de Fénelon.

2. Tournure naïve, qui plaît à l'endroit où l'a mise le poëte; c'est d'ailleurs un latinisme.

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque; et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse!
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder.... Je serais sensible à la pitié[1]?

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible?
De vos songes menteurs l'imposture est visible,
A moins que la pitié qui semble vous troubler
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.

ATHALIE, *à Joas et à Josabeth.*

Vous sortez[2]?

JOSABETH. Vous avez entendu sa fortune :
Sa présence à la fin pourrait être importune.

ATHALIE.

Non : revenez.
(*A Joas.*) Quel est tous les jours votre emploi?

JOAS.

J'adore le Seigneur; on m'explique sa loi;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi?

JOAS. Que Dieu veut être aimé;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide,
Qu'il résiste au superbe et punit l'homicide.

1. « Rien n'est plus adroit ni mieux placé que ce mouvement de pitié que l'auteur donne à Athalie. Il est si naturel, si involontaire et si rapide, qu'elle peut l'éprouver sans sortir de son caractère : et, d'ailleurs, le reproche qu'elle s'en fait la rend aussitôt à elle-même. Mais ce qu'il y a de plus heureux, c'est que l'émotion qu'elle manifeste confirme celle du spectateur en la justifiant. » (La Harpe.)

2. « Avec quelle adresse Racine coupe ici une scène extrêmement longue, et par là renouvelle l'intérêt! En voyant sortir Josabeth avec l'enfant, le spectateur respire et croit le danger passé, lorsque tout à coup Athalie les faisant revenir excite de nouvelles alarmes. » (Geoffroy.) — On remarquera, de plus, l'habile gradation d'après laquelle sembleront s'accroître, dans ce second interrogatoire, la sagesse et la force des réponses de Joas, sans qu'aucune d'elles pourtant excède la portée de son jeune âge, mûri, comme on le suppose, par la lecture des livres sacrés. Le rapport sensible de ses paroles avec sa propre situation ou avec celle de la reine, aisément saisi par le spectateur, ajoute encore à leur effet.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il?

JOAS. Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple!

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs?

JOAS. Quelquefois à l'autel
Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi! vous n'avez point de passe-temps plus doux?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi! des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire?

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE. Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers; vous servirez le vôtre:
Ce sont deux puissants dieux.

JOAS. Il faut craindre le mien:
Lui seul est Dieu, madame; et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchants, qui sont-ils?

JOSABETH. Hé! madame, excusez.
Un enfant. ..

ATHALIE, *à Josabeth.*

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire:
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier:
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier;
Je veux vous faire part de toutes mes richesses;

Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils !

ATHALIE. Oui.... Vous vous taisez?

JOAS. Quel père

Je quitterais ! Et pour....

ATHALIE. Eh bien ?

JOAS. Pour quelle mère!...

ATHALIE, *à Josabeth.*

Sa mémoire est fidèle, et dans tout ce qu'il dit,
De vous et de Joad je reconnais l'esprit.
Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur;
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABETH.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire ?
Tout l'univers les sait : vous-même en faites gloire.

ATHALIE.

Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité[1],
A vengé mes parents sur ma postérité.
J'aurais vu massacrer et mon père et mon frère,
Du haut de son palais précipiter ma mère,
Et dans un même jour égorger à la fois
(Quel spectacle d'horreur!) quatre-vingts fils de rois[2];
Et pourquoi? pour venger je ne sais quels prophètes
Dont elle avait puni les fureurs indiscrètes :
Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,
Esclave d'une lâche et frivole pitié,
Je n'aurais pas du moins à cette aveugle rage
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,
Et de votre David traité tous les neveux
Comme on traitait d'Achab les restes malheureux!
Où serais-je aujourd'hui, si, domptant ma faiblesse,
Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse ;
Si de mon propre sang ma main versant des flots
N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots?
Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance

1. Revoir cette expression dans nos extraits de Molière, p. 132 de ce volume.

2. Ces massacres avaient été ordonnés, ainsi qu'on le voit dans la *préface* de Racine, par Jéhu, « que Dieu avait fait sacrer pour régner sur Israël, et pour être le ministre de ses vengeances. » — De son côté, Athalie, dans l'aveuglement de son impiété et pour lutter contre Dieu, avait condamné à mourir tous ses petits-fils, comme descendants de David.

Entre nos deux maisons rompit toute alliance :
David m'est en horreur; et les fils de ce roi,
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi

JOSABETH.

Tout vous a réussi. Que Dieu voie, et nous juge.

ATHALIE.

Ce Dieu, depuis longtemps votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions?
Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre espoir, votre attente....
Mais nous nous reverrons. Adieu, je sors contente :
J'ai voulu voir, j'ai vu.

On devine facilement le résultat de cette entrevue. Quelque temps indécise et troublée, Athalie veut bientôt qu'on lui livre Eliacin. Mathan se présente à Josabeth et réclame cet otage. Il est repoussé avec opprobre. Pendant qu'il court échauffer les ressentiments de la reine, le grand prêtre, pour conjurer le péril, a résolu de proclamer roi Joas et de renverser la domination d'Athalie, en lui infligeant le châtiment de tous ses crimes.

ACTE III, SCÈNE VII.

Joad, Josabeth, Azarias, suivi du chœur et de lévites.

JOAD.

Eh bien! Azarias, le temple est-il fermé?

AZARIAS.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

JOAD.

N'y reste-t-il que vous et vos saintes cohortes?

AZARIAS.

De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.
Tout a fui, tous se sont séparés sans retour,
Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte :
Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.
Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,
Une égale terreur ne l'avait point frappé[1].

1. Ici se montre une frappante application de ce précepte de Boileau, c'est *que le trouble croisse toujours de scène en scène;* en même temps le nœud du sujet se serre de plus en plus; il ne reste pour Joas que Dieu et ses prêtres. Et là, suivant la remarque de Geoffroy, est tout le fond de la pièce; le faible armé de sa confiance en Dieu lutte contre le fort; il triomphera de lui. Là aussi est la source du sublime le plus simple et le plus vrai.

JOAD.

Peuple lâche, en effet, et né pour l'esclavage[1],
Hardi contre Dieu seul! Poursuivons notre ouvrage.
Mais qui retient encor ces enfants parmi nous?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Hé! pourrions-nous, seigneur, nous séparer de vous?
Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères?
Vous avez près de vous nos pères et nos frères.

UNE AUTRE.

Hélas! si, pour venger l'opprobre d'Israël,
Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel[2],
Des ennemis de Dieu percer la tête impie,
Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.
Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,
Par nos larmes du moins il peut être invoqué.

JOAD.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des prêtres, des enfants, ô Sagesse éternelle[3]!
Mais, si tu les soutiens, qui peut les ébranler?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler;
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites[4].
Ils ne s'assurent point[5] en leurs propres mérites,
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes serments jurés au plus saint de leurs rois[6],
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi[7]?

1. Voy. le mot de Tacite, *Ann.*, III, 65. « O homines ad servitutem paratos! » — Le trait suivant rappelle cette belle parole d'un vieux Français : « On ne peut trop s'humilier devant Dieu, ni trop braver les hommes. » *Études historiques* de Châteaubriand : Henri III, vers la fin. Cf. Pascal, p. 67 de l'édit. des *Pensées choisies* publiée par M. Prosper Faugère.

2. Cette femme juive, comme on le voit dans le *Livre des Juges*, c. IV, fit périr en effet Sisara, général des Chananéens, en lui enfonçant un clou dans la tête.

3. M. Patin, dans son ouvrage cité sur les tragiques grecs, rapproche ces vers touchants de quelques-uns de ceux que prononce le grand prêtre dans l'exposition de l'*Œdipe roi* : il y voit « une trace de la savante mémoire, de la délicate imitation de Racine. »

4. L'opposition de ces termes n'est pas assez marquée. *Deducis ad inferos et reducis*, dit plus justement l'Ecriture.

5. *S'assurer* s'employait autrefois fort bien dans le sens de *avoir sécurité, confiance, compter avec certitude.* On disait *s'assurer en quelqu'un, s'assurer en* ou *sur quelque chose.* Pascal et Molière ont plusieurs fois usé de cette locution : revoy. la note 5 de la p. 234.

6. A David; quant au pléonasme de *serments jurés*, il est bien placé ici; mais il ne serait pas accepté par la prose. On sait que notre langue ne partage pas pour les pléonasmes le goût de la langue grecque et même de la langue latine. Bossuet a dit *dormir son sommeil*, mais c'est dans le style oratoire, qui se rapproche à tant d'égards de la poésie.

7. « Rien n'est mieux amené, remarque un écrivain qu'on n'accusera pas

Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi? [s'ouvrent,
C'est lui-même : il m'échauffe : il parle; mes yeux
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvements secondez les transports[1].

LE CHOEUR *chante au son de toute la symphonie des instruments.*

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est, au printemps, la fraîcheur du matin.

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille[2].
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille!
Pécheurs, disparaissez[3]; le Seigneur se réveille[4].

(*Ici recommence la symphonie et Joad aussitôt reprend la parole.*)

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé[5]?
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide!
Des prophètes divins malheureuse homicide :
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé;

de trop d'enthousiasme pour Racine, Marmontel, dans sa *Poétique*, que ce transport de Joad, qui sert à prévenir le découragement des lévites. » A cette réflexion La Harpe ajoute qu'en annonçant les hautes destinées attachées au salut de Joas, Racine étale toute la grandeur et fortifie l'intérêt dominant de son sujet.

1. La prophétie qu'on va lire, « composée, dit Geoffroy, de passages de l'Écriture très-bien liés ensemble, est peut-être le plus beau fragment de poésie lyrique qu'il y ait en notre langue. » Elle joint en outre, nous venons de l'indiquer, à l'avantage d'être dramatique celui d'être très-utile à l'action. — On peut voir encore l'éloge de ces vers dans le *Génie du Christianisme* de Châteaubriand, qui, à leur occasion, établit un parallèle entre Virgile, faisant parler la sibylle de Cumes, et ce morceau de Racine : seconde partie, liv. II, ch. 10.

2. Cf. le début d'une des odes de J. B. Rousseau, la 3e du liv. Ier, et la 1re du liv. II, 7e strophe.

3. Souvenir de ce mouvement païen (Virgile, *Én.*, VI, 258) :

Procul o, procul este, profani!

Et Properce, *Élég.*, IV, 6 :

Ite procul fraudes, alio sint aere noxæ, etc.

4. Ces trois rimes féminines de suite, rapprochées contre l'usage, annoncent assez la présence de l'esprit prophétique, qui secoue le joug des règles : ainsi verra-t-on, plus bas, se succéder trois rimes masculines.

5. « Zacharie. » Dans ce langage, plein de l'inspiration divine, il faut reconnaître à chacun des vers un sens allégorique; et ces deux premiers sont une allusion (le poëte y reviendra plus tard) au triste changement de Joas, qui fut par la suite un tyran et fit massacrer le fils de son bienfaiteur. — Le mot qui commence cette note est une explication de Racine lui-même, comme plusieurs des suivantes lui appartiennent aussi : nous les distinguerons par des guillemets.

Ton encens à ses yeux est un encens souillé.
Où menez-vous ces enfants et ces femmes[1] ?
Le Seigneur a détruit la reine des cités :
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés ;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités :
Temple, renverse-toi ; cèdres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur ?

AZARIAS.

O saint temple !

JOSABETH. O David !

LE CHŒUR. Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

(*La symphonie recommence encore, et Joad, un moment après, l'interrompt.*)

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle[2]
Sort du fond du désert, brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez :
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants[3] qu'en son sein elle n'a point portés[4] !
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière ;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés :
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière :
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée !
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur[5] !

JOSABETH.

Hélas ! d'où nous viendra cette insigne faveur,

1. « Captivité de Babylone. »
2. « L'Église. »
3. « Les gentils. »
4. Imitation de cette forme poétique de Virgile, *Én.*, VI, 206 :

. . . . Quod non sua seminat arbos.

5. On se rappelle ces vers d'une des hymnes de l'Église, inspirés par la lecture d'Isaïe (ch. XLV, v. 8) :

Rorate cœli desuper,
Justumque fecundo sinu
Complexa tellus perdito
Orbi salutem germinet !

Si les rois de qui doit descendre ce sauveur....

JOAD.

Préparez, Josabeth, le riche diadème
Que sur son front sacré David porta lui-même.
(Aux lévites.)
Et vous, pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux
Où se garde caché, loin des profanes yeux,
Ce formidable amas de lances et d'épées[1]
Qui du sang philistin jadis furent trempées,
Et que David vainqueur, d'ans et d'honneurs chargé,
Fit consacrer au Dieu qui l'avait protégé.
Peut-on les employer pour un plus noble usage?
Venez, je veux moi-même en faire le partage.

Le grand prêtre a révélé à Joas le secret de sa naissance; puis, se prosternant à ses pieds, il a rendu hommage au jeune roi. Les lévites assemblés ont juré de mourir pour le défendre. Le grand prêtre adresse à Joas ces dernières paroles.

ACTE IV, SCÈNE III.

Joad, Joas, Azarias, Ismaël, et les trois autres chefs des lévites.

JOAD.

O mon fils! de ce nom j'ose encor vous nommer[2]!
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;

1. Circonstance conforme aux récits des livres saints et très-heureusement rapportée ici, en ce qu'elle communique à la fin de cet acte, un peu lent vers le début, d'après l'opinion de La Harpe, une sorte d'ardeur guerrière qui presse la marche de l'action et qui échauffe les spectateurs.

2. La gravité mélancolique de ces paroles leur donne un caractère inimitable de beauté. C'est ce qui a fait dire à La Harpe : « Ce morceau est ce que l'on connaît de plus parfait en situation et en éloquence dramatiques; » et à Geoffroy : « Dans tous les théâtres anciens et modernes, on ne trouverait pas un autre exemple d'une éloquence aussi vraie, aussi touchante, d'une philosophie aussi noble et aussi sublime. »

Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime :
Ainsi de piége en piége, et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage[1].
Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
Que Dieu fera toujours le premier de vos soins;
Que, sévère aux méchants, et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge;
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
Comme eux[2] vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin[3].

JOAS.

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.
Mon Dieu, punissez-moi si je vous abandonne!

JOAD.

Venez : de l'huile sainte il faut vous consacrer.
Paraissez, Josabeth : vous pouvez vous montrer.

Acte IV, Scène IV.

Joas, Joad, Josabeth, Zacharie, Salomith, Azarias, Ismaël, les trois autres chefs des lévites, le chœur.

JOSABETH, *embrassant Joas.*

O roi, fils de David!

JOAS. O mon unique mère!

Venez, cher Zacharie, embrasser votre frère.

JOSABETH, *à Zacharie.*

Aux pieds de votre roi prosternez-vous, mon fils.

(*Zacharie se jette aux pieds de Joas.*)

JOAD, *pendant qu'ils s'embrassent.*

Enfants, ainsi toujours puissiez-vous être unis[4]!

1. Salomon.

2. *Le pauvre*, placé deux vers plus haut, est un terme collectif, ce qui explique le pluriel *eux*.

3. Ainsi Fénelon, au IIe livre de *Télémaque* : « Quand tu seras le maître des autres hommes, souviens-toi que tu as été pauvre, faible et souffrant comme eux. » Ronsard, bien auparavant, avait dit en s'adressant au jeune Charles IX :

> Ne soyez point moqueur ni trop haut à la main,
> Vous souvenant toujours que vous êtes humain.

4. C'est ce qui, par malheur, ne devait pas être, ainsi qu'on l'a indiqué. Ce mouvement fait de nouveau penser au meurtre de Zacharie dont se souillera Joas. — Là-dessus, quelques critiques ont prétendu que ce coup d'œil jeté sur l'avenir était très-propre à détruire l'intérêt qui s'attache à l'inno-

JOSABETH, *à Joas.*

Vous savez donc quel sang vous a donné la vie?

JOAS.

Et je sais quelle main sans vous me l'eût ravie.

JOSABETH.

De votre nom, Joas, je puis donc vous nommer?

JOAS.

Joas ne cessera jamais de vous aimer....

Mais au milieu de cette pompe et de ces épanchements affectueux est bientôt jetée la terreur. Un lévite accourt : il annonce que le temple est menacé, qu'Athalie le fait investir de ses troupes. Joad se prépare à la défense. Le chœur s'attendrit sur le sort du jeune prince et fait appel à la protection divine. Cependant Abner apporte les propositions de paix de la reine : qu'on lui livre Éliacin avec les trésors de David, et le temple subsistera. Joad feint de céder. Athalie recevra de lui, dit-il, ce double gage de soumission. Qu'elle se présente : il est prêt à le lui remettre. Elle arrive en effet avec quelques chefs de son armée; elle entre : mais aussitôt la porte se refermant derrière elle, ses ennemis l'entourent. Ses yeux aperçoivent Joas assis sur un trône : elle reconnaît qu'elle est tombée dans un piége.

ACTE V, SCÈNE IV.

Joas, Athalie, Joad, Josabeth, Abner, Ismaël, troupe de lévites.

ATHALIE.

Dieu des Juifs, tu l'emportes[1] !
Oui, c'est Joas; je cherche en vain à me tromper :
Je reconnais l'endroit où je le fis frapper,
Je vois d'Ochozias et le port et le geste[2];
Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
David, David triomphe; Achab seul est détruit;
Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit!
C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,
M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée :
Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors,

cence d'un jeune prince jusqu'alors opprimé. On a pu leur répondre que l'intérêt principal de la pièce ne portait point sur Joas, mais sur l'accomplissement des promesses de Dieu, faites en faveur de David.

1. Tel est le cri qu'une tradition, d'ailleurs suspecte, attribue à l'empereur Julien, tombant sur le champ de bataille où il avait repoussé les Perses : *Vicisti, Galilæe.*

2. Virgile, *Én.*, III, 490 :

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
Qu'il règne donc ce fils, ton soin et ton ouvrage[1];
Et que, pour signaler son empire nouveau,
On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau!
Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère :
Que dis-je, souhaiter! je me flatte, j'espère
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidèle au sang d'Achab qu'il a reçu de moi,
Conforme à son aïeul, à son père semblable,
On verra de David l'héritier détestable
Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
Et venger Athalie, Achab et Jézabel[2].....

Athalie, dont Joad a prononcé l'arrêt mortel, est entraînée par les lévites; et, à quelques pas de là, elle va expier sous le poignard les crimes de sa vie[3].

1. Virgile, *Georg.*, IV, 354 :

. . . . Ipse tibi, tua maxima cura....

2. Quelle fierté, observe Geoffroy, quelle énergie dans ces imprécations, qui ne furent que trop accomplies : cette pensée ajoute à l'effet qu'elles produisent sur le spectateur.

3. « La catastrophe, a dit Voltaire, est admirablement en action. C'est là que se fait la reconnaissance la plus intéressante; on ne tue point Athalie sur le théâtre; le fils des rois est sauvé et reconnu roi : merveilleux ensemble qui transporte les spectateurs. » Quant au plan tout entier, comme l'a remarqué La Harpe, il est si bien conçu que chaque objection présentée n'a pu qu'y faire découvrir un mérite, et que la sévérité ou l'injustice des critiques n'ont eu pour effet que de montrer la sagesse et le génie de l'auteur.

REGNARD.

(1655-1709.)

Après Molière, le premier de nos poëtes comiques a été Regnard. Une vie romanesque et aventureuse, en lui faisant voir bien des pays[1], éprouver bien des conditions diverses, l'avait initié à cette science du cœur humain sans laquelle on ne saurait offrir un tableau véritable de la société. Né à Paris en 1655, ce fut seulement à l'âge de quarante ans que, de retour en France, et fixé près de Paris, il songea à devenir auteur. Une fortune aisée, dont il usait largement, lui permit de ne l'être que pour son plaisir. Aussi la gaieté d'un homme heureux éclate-t-elle dans tous ses ouvrages. Outre cet enjouement, beaucoup de verve le distingue : son invention est facile et originale, les expressions et les tours piquants abondent dans ses vers parfois négligés; mais on regrette qu'il n'ait pas donné à son théâtre un caractère assez moral. Peu fidèle au principe de l'art, il ne s'est pas assez préoccupé de corriger en amusant : la leçon ne se mêle que trop rarement chez lui au rire qu'il excite[2]. Une fois néanmoins dans le *Joueur*, qui est son plus bel ouvrage et l'un des meilleurs de notre scène, il a parfaitement atteint le but de la comédie. On a prétendu qu'il avait connu par lui-même cette passion qu'il a peinte en traits si frappants et si propres à nous en défendre.

Regnard a composé aussi des satires, et dans l'une d'elles, dans le *Tombeau de Boileau*, il eut même l'imprudence d'attaquer le modèle du genre; mais, par une épître placée en tête de la comédie des *Ménechmes*, il fit amende honorable : le successeur de Molière ne pouvait demeurer injuste pour Boileau, l'ancien ami et le panégyriste de ce grand homme.

1. On en jugera par ces quatre vers latins que Regnard avait gravés, avec quelques-uns de ses compagnons, au sommet d'une montagne située en vue de la mer Glaciale et au delà de Tornéa, la dernière ville du globe vers le nord :

Gallia nos genuit, vidit nos Africa, Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem;
Casibus et variis acti, terraque, marique,
Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.

2. Boileau louait dans Regnard « le don de n'être pas médiocrement plaisant, » et Voltaire pensait que « celui qui ne goûte point les comédies de Regnard n'est pas digne d'admirer Molière. » La Harpe a dit aussi : « Regnard a su être grand comique sans ressembler à Molière : ce qui le caractérise, c'est une gaieté soutenue, un fonds inépuisable de saillies et de traits plaisants. » Il faut voir à son sujet, outre le *Cours de littérature* de La Harpe, les feuilletons recueillis de Geoffroy, en regrettant d'ailleurs l'ab-

Le Joueur[1].

(Extraits.)

Acte I, Scène I.

Hector, seul (c'est le valet du joueur, de Valère). *Il est dans un fauteuil, près d'une toilette.*

HECTOR.

Il est, parbleu, grand jour. Déjà de leur ramage
Les coqs ont éveillé tout notre voisinage.
Que servir un joueur est un maudit métier!
Ne serai-je jamais laquais d'un sous-fermier?
Je ferais mon chemin ;.... et que sait-on? Peut-être
Je deviendrais un jour aussi gras que mon maître;
J'aurais un bon carrosse à ressorts bien liants[2] ;
De ma rotondité j'emplirais le dedans :
Il n'est que ce métier pour brusquer la fortune ;
Et tel change de meuble et d'habit chaque lune,
Qui, Jasmin autrefois, d'un drap du sceau[3] couvert,
Bornait sa garde-robe à son justaucorps vert.

sence de travaux critiques plus complets sur cet écrivain, dont le théâtre mériterait un annotateur diligent. On mentionnera encore toutefois, comme bons à consulter sur lui, un morceau intéressant que Picard lui a consacré dans la *Galerie française*, t. III (1800), et une étude de M. Sainte-Beuve.

1. Décembre 1696. On a signalé justement dans cette pièce, où Regnard semble s'être surpassé, beaucoup de verve, de force comique et de vérité d'observation. L'intrigue est habilement conduite; l'intérêt de la pièce est soutenu jusqu'au bout. Le caractère principal est étudié d'une manière supérieure. On sait que Dufresny, connu par quelques comédies spirituelles, accusa Regnard de lui avoir pris le sujet du *Joueur* et se brouilla avec lui à cette occasion. Mais, après avoir lu le *Chevalier joueur* de celui-là, on dira avec Voltaire : « Il faut peu se connaître aux talents et au génie des auteurs, pour soupçonner Regnard d'avoir dérobé cette pièce à Dufresny. »

2. C'est-à-dire *souples* et *élastiques*.

3. Ou, comme on l'écrit plus souvent, *drap d'usseau :* cette espèce de drap, dont on se servait surtout pour les livrées, tirait son nom d'un village du Languedoc, près de Carcassonne, où elle était manufacturée. Ménage dit néanmoins, en s'attachant à l'orthographe suivie par Regnard, que ce drap était ainsi appelé à cause du sceau du roi qu'on y mettait autrefois. Régnier a employé le même mot dans une de ses satires, *le Souper ridicule*, en peignant l'un des convives :

> Sa ceinture honorable, ainsi que ses jartières,
> Furent d'un *drap du sceau*.

ACTE I, SCÈNE IV.

Valère, Hector. (*Valère paraît en désordre comme un homme qui a joué toute la nuit.*)

HECTOR, *apercevant son maître.*
On soupçonne aisément, à sa triste figure,
Qu'il cherche en vain quelqu'un qui prête à triple usure.
VALÈRE.
Quelle heure est-il ?
HECTOR. Il est.... Je ne m'en souviens pas.
VALÈRE.
Tu ne t'en souviens pas?
HECTOR. Non, monsieur.
VALÈRE. Je suis las
De tes mauvais discours ; et tes impertinences....
HECTOR, *à part.*
Ma foi ! la vérité répond aux apparences.
VALÈRE.
Ma robe de chambre.
(*A part.*) Euh !
HECTOR, *à part.* Il jure entre ses dents.
VALÈRE.
Eh bien! me faudra-t-il attendre encor longtemps ?
(*Il se promène.*)
HECTOR.
Hé ! la voilà, monsieur.
(*Il suit son maître, tenant sa robe de chambre toute déployée.*)
VALÈRE, *se promenant.* Une école maudite
Me coûte, en un moment, douze trous tout de suite[1].
Que je suis un grand chien[2]! Parbleu, je te saurai,
Maudit jeu de trictrac, ou bien je ne pourrai.
Tu peux me faire perdre, ô fortune ennemie !
Mais me faire payer, parbleu, je t'en défie;
Car je n'ai pas un sou.
HECTOR, *tenant toujours la robe.*
Vous plairait-il, monsieur....

1. Au jeu de trictrac, il faut douze *trous* pour gagner la partie. Le *trou* lui-même égale douze points; et ce nom vient de ce que, pour les marquer, on met un fichet dans un trou. *Ecole*, dans le même jeu, est l'oubli que l'on a fait de marquer les points qu'on avait gagnés : de là cette locution proverbiale, *faire une école.*

2. Cette expression, alors familière, est devenue basse : elle ne serait plus admise. On dirait, par exemple, *un grand sot.*

VALÈRE, *se promenant.*
Je me ris de tes coups, j'incague[1] ta fureur.
HECTOR.
Votre robe de chambre est, monsieur, toute prête.
VALÈRE.
Va te coucher, maraud, ne me romps point la tête.
Va-t'en.
HECTOR. Tant mieux.

ACTE I, SCÈNE V.

VALÈRE, *se mettant dans un fauteuil.*
Je veux dormir dans ce fauteuil.
Que je suis malheureux! Je ne puis fermer l'œil.
Je dois de tous côtés, sans espoir, sans ressource,
Et n'ai pas, grâce au ciel, un écu dans ma bourse.
Hector!.... Que ce coquin est heureux de dormir.
Hector!

ACTE I, SCÈNE VI.

Valère, Hector.

HECTOR, *derrière le théâtre.*
Monsieur.
VALÈRE. Hé bien! bourreau, veux-tu venir?
(*Hector entre à moitié déshabillé.*)
N'es-tu pas las encor de dormir, misérable!
HECTOR.
Las de dormir, monsieur? Hé! je me donne au diable;
Je n'ai pas eu le temps d'ôter mon justaucorps.
VALÈRE.
Tu dormiras demain.
HECTOR, *à part.*
Il a le diable au corps.
VALÈRE.
Est-il venu quelqu'un?
HECTOR. Il est, selon l'usage,
Venu maint créancier; de plus, un gros visage,
Le maître de trictrac qui ne m'est pas connu.
Le maître de musique est encore venu.
Ils reviendront bientôt.

1. « On dit dans le style comique, remarquent les auteurs du *Dictionnaire de Trévoux*, *incaguer* le destin, *incaguer* la fortune, pour *braver*, *défier* le destin, la fortune. » Toutefois Molière n'a pas fait usage de ce mot, qui est complétement tombé en désuétude. — Le substantif *incagade* désignait une bravade et aussi le mauvais succès d'une entreprise.

VALÈRE. Bon ! pour cette autre affaire,
M'as-tu déterré....
HECTOR. Qui ! cette honnête usurière
Qui nous prête, par heure, à vingt sous par écu?
VALÈRE.
Justement, elle-même.
HECTOR. Oui, monsieur, j'ai tout vu.
Qu'on vend cher maintenant l'argent à la jeunesse !
Mais enfin j'ai tant fait, avec un peu d'adresse,
Qu'elle m'a reconduit d'un air fort obligeant;
Et vous aurez, je crois, au plus tôt votre argent.
VALÈRE.
J'aurais les mille écus ! ô ciel ! quel coup de grâce !
Hector, mon cher Hector, viens çà, que je t'embrasse.
HECTOR.
Comme l'argent rend tendre !
VALÈRE. Et tu crois qu'en effet
Je n'ai pour en avoir qu'à donner mon billet?
HECTOR.
Qui le refuserait serait bien difficile :
Vous êtes aussi bon que banquier de la ville....
Pour la réduire au point que vous la souhaitez,
Il a fallu lever bien des difficultés :
Elle est d'accord de tout, du temps, des arrérages,
Il ne faut maintenant que lui donner des gages.
VALÈRE.
Des gages?
HECTOR. Oui, monsieur.
VALÈRE. Mais y penses-tu bien !
Où les prendrais-je, dis?
HECTOR. Ma foi, je n'en sais rien.
Pour nippes nous n'avons qu'un grand fonds d'espérance
Sur les produits trompeurs d'une réjouissance[1];
Et dans ce siècle-ci, messieurs les usuriers
Sur de pareils effets prêtent peu volontiers.
VALÈRE.
Mais quel gage, dis-moi, veux-tu que je lui donne?
HECTOR.
Elle viendra bientôt elle-même en personne;
Vous vous ajusterez ensemble en quatre mots.
Mais, monsieur, s'il vous plaît, pour changer le propos,
Aimeriez-vous toujours la charmante Angélique?

1. C'est un terme du jeu de Jansquenet. On appelle *réjouissance* la carte que celui qui donne tire après la sienne, et sur laquelle tous les coupeurs et autres peuvent mettre de l'argent.

VALÈRE.

Si je l'aime? Ah! ce doute et m'outrage et me pique
Je l'adore.

HECTOR. Tant pis. C'est un signe fâcheux :
Quand vous êtes sans fonds, vous êtes amoureux ;
Et quand l'argent renaît, votre tendresse expire.
Votre bourse est, monsieur, puisqu'il faut vous le dire,
Un thermomètre sûr, tantôt bas, tantôt haut,
Marquant de votre cœur ou le froid ou le chaud.

VALÈRE.

Ne crois pas que le jeu, quelque sort qu'il me donne,
Me fasse abandonner cette aimable personne.

HECTOR.

Oui, mais j'ai bien peur, moi, qu'on ne vous plante là.

VALÈRE.

Et sur quel fondement peux-tu juger cela?

HECTOR.

Nérine [1] sort d'ici, qui m'a dit qu'Angélique
Pour Dorante, votre oncle, en ce moment s'explique;
Que vous jouez toujours, malgré tous vos serments,
Et qu'elle abjure enfin ses tendres sentiments.

VALÈRE.

Dieu, que me dis-tu là ?

HECTOR. Ce que je viens d'entendre.

VALÈRE.

Bon ! cela ne se peut, on t'a voulu surprendre....

Le joueur a réussi, par un emprunt usuraire (il a mis en gage le portrait de sa future, d'Angélique), à se procurer de l'argent. Il a de nouveau tenté les chances du jeu, qui lui ont été favorables.

Acte III, Scène VI.

Valère, Hector. (*Valère entre en comptant beaucoup d'argent dans son chapeau.*)

HECTOR, *à part, en voyant son maître.*

Mais le voici qui vient, poussé d'un heureux vent :
Il a les yeux sereins et l'accueil avenant.
(*Haut.*)
Par votre ordre, monsieur, j'ai vu monsieur Géronte[2].
Qui de notre mémoire a fait fort peu de compte :
Sa monnaie est frappée avec un vilain coin;

1. Suivante d'Angélique.
2. C'est le père du joueur.

Et de pareil argent nous n'avons pas besoin[1].
J'ai vu, chemin faisant, aussi monsieur Dorante[2] :
Morbleu ! qu'il est fâché !

VALÈRE, *comptant toujours.* Mille deux cent cinquante...

HECTOR, *à part.*

La flotte est arrivée avec les galions[3] :
Cela va diablement hausser nos actions.
(*Haut.*)
J'ai vu pareillement, par votre ordre, Angélique;
Elle m'a dit....

VALÈRE, *frappant du pied.*

Morbleu ! ce dernier coup me pique;
Sans les cruels revers de deux coups inouïs,
J'aurais encor gagné plus de deux cents louis.

HECTOR.

Comment! quelle froideur s'empare de votre âme!
Quelle glace! Tantôt vous étiez tout de flamme.

VALÈRE.

J'aime autant que jamais; mais sur ma passion
J'ai fait, en te quittant, quelque réflexion.
Je ne suis point du tout né pour le mariage :
Des parents, des enfants, une femme, un ménage,
Tout cela me fait peur. J'aime la liberté.

HECTOR.

Et le libertinage.

VALÈRE. Hector, en vérité,
Il n'est point dans le monde un état plus aimable
Que celui d'un joueur : sa vie est agréable;
Ses jours sont enchaînés par des plaisirs nouveaux :
Comédie, opéra, bonne chère, cadeaux :
Il traîne en tous les lieux la joie et l'abondance;
On voit régner sur lui l'air de magnificence,
Tabatières, bijoux ; sa poche est un trésor;
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or[4].

HECTOR.

Et l'or devient à rien[5]. . . . . .
. . . . . .

1. Géronte, au lieu d'écus, lui avait donné un soufflet.

2. Le rival du joueur, comme on l'a vu, et celui qui obtiendra la main d'Angélique.

3. C'était le nom donné aux vaisseaux de l'Espagne qui transportaient l'or du nouveau monde.

4. Boileau avait dit d'Homère, dans son *Art poétique*, ch. III :

> Tout ce qu'il a touché se convertit en or.

5. Il faudrait aujourd'hui *se réduit* ou *est réduit à rien :* le tour employé par Regnard ne serait plus admis.

A ce qu'on peut juger de ce discours charmant,
Vous voilà donc en grâce avec l'argent comptant,
Tant mieux. Pour se conduire en bonne politique,
Il faudrait retirer le portrait d'Angélique.

VALÈRE.

Nous verrons.

HECTOR. Vous savez....

VALÈRE. Je dois jouer tantôt.

HECTOR.

Tirez-en mille écus.

VALÈRE. Oh! non, c'est un dépôt.

HECTOR.

Pour mettre quelque chose à l'abri des orages,
S'il vous plaisait du moins de me payer mes gages?

VALÈRE.

Quoi! je te dois?

HECTOR. Depuis que je suis avec vous,
Je n'ai pas, en cinq ans, encor reçu cinq sous.

VALÈRE.

Mon père te paîra, l'article est au mémoire.

HECTOR.

Votre père! Ah! monsieur, c'est une mer à boire[1].
Son argent n'a point cours, quoiqu'il soit bien de poids[2].

VALÈRE.

Va, j'examinerai ton compte une autre fois.
J'entends venir quelqu'un.

HECTOR. Je vois votre sellière :
Elle a flairé l'argent.

VALÈRE, *mettant promptement son argent dans sa poche.* Il faut nous en défaire.

HECTOR.

Et monsieur Galonier, votre honnête tailleur.

VALÈRE.

Quel contre-temps!

ACTE III, SCÈNE VII.

Madame Adam, M. Galonier, Valère, Hector.

VALÈRE. Je suis votre humble serviteur[3].
Bonjour, madame Adam. Quelle joie est la mienne!

1. Locution proverbiale qui veut dire, en parlant d'une chose, *qu'elle est d'une exécution difficile*, et appliquée à un homme, *qu'on ne peut rien obtenir de lui.*

2. Allusion au soufflet rappelé plus haut.

3. Il faut comparer cette scène à l'une des meilleures de Molière : *Don Juan*, IV, 3.

Vous voir! c'est du plus loin, parbleu, qu'il me souvienne.

MADAME ADAM.

Je viens pourtant ici souvent faire ma cour;
Mais vous jouez la nuit et vous dormez le jour.

VALÈRE.

C'est pour cette calèche à velours à ramage?

MADAME ADAM.

Oui, s'il vous plaît.

VALÈRE. Je suis fort content de l'ouvrage :
(*Bas à Hector.*)
Il faut vous le payer.... Songe par quel moyen
Tu pourras me tirer de ce triste entretien.
(*Haut.*)
Vous, monsieur Galonier, quel sujet vous amène?

M. GALONIER.

Je viens vous demander....

HECTOR, *à M. Galonier.* Vous prenez trop de peine.

M. GALONIER, *à Valère.*

Vous....

HECTOR, *à M. Galonier.*

Vous faites toujours mes habits trop étroits.

M. GALONIER, *à Valère.*

Si....

HECTOR, *à M. Galonier.*

Ma culotte s'use en deux ou trois endroits....

A ces mauvaises raisons de son valet, Valère ajoute quelques bonnes promesses et finit par congédier ainsi ses créanciers. Délivré de leur compagnie, il ne tarde pas à jouer encore et à risquer ce qu'il avait gagné. On le voit bientôt reparaître ayant tout perdu.

ACTE IV, SCÈNE XIII.

Valère, Hector.

HECTOR.

Le voici. Ses malheurs sur son front sont écrits :
Il a tout le visage et l'air d'un premier pris[1].

VALÈRE.

Non, l'enfer en courroux et toutes ses furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries.

1. Encore un des termes du jeu de lansquenet, comme on continuera à en rencontrer plus loin. On disait également d'un homme, par métaphore, qu'il *avait l'air d'un premier pris*, lorsque sa contenance était triste et embarrassée.

Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés[1] :
Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés.
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi : cherche une autre victime.

HECTOR, *à part.*

Il est sec[2].

VALÈRE. De serpents mon cœur est dévoré :
Tout semble en un moment contre moi conjuré.

(*Il prend Hector à la cravate.*)

Parle. As-tu jamais vu le sort et son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner? Perdre tous les paris,
Vingt fois le coupe-gorge[3], et toujours premier pris !
Réponds-moi donc, bourreau.

HECTOR. Mais ce n'est pas ma faute.

VALÈRE.

As-tu vu, de tes jours, trahison aussi haute?
Sort cruel, ta malice a bien su triompher,
Et tu ne me flattais que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je suis, je puis tout entreprendre :
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou
Dont vous puissiez, monsieur, acheter un licou.
Voudriez-vous souper ?

VALÈRE. Que la foudre t'écrase !
Ah ! charmante Angélique, en l'ardeur qui m'embrase,
A vos seules bontés je veux avoir recours :
Je n'aimerai que vous; m'aimeriez-vous toujours?
Mon cœur, dans les transports de sa fureur extrême,
N'est point si malheureux, puisqu'enfin il vous aime.

HECTOR, *à part.*

Notre bourse est à fond, et par un sort nouveau,
Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

VALÈRE.

Calmons le désespoir où la fureur me livre.
Approche ce fauteuil.

(*Hector approche un fauteuil.*)

VALÈRE, *assis.* Va me chercher un livre.

1. Ainsi Racine, dans *Andromaque :*

Oui, je te loue, ô ciel, de ta persévérance!

2. On dirait aujourd'hui : il est *à* sec.

3. *Coupe-gorge*, au lansquenet, se dit quand celui qui tient les cartes amène sa carte la première : ce qui lui fait perdre tout ce qu'il peut perdre de ce coup-là.

HECTOR.

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin ?

VALÈRE.

Celui qui te viendra le premier sous la main :
Il m'importe peu, prends dans ma bibliothèque.

HECTOR *sort, et rentre, tenant un livre.*

Voilà Sénèque.

VALÈRE. Lis.

HECTOR. Que je lise Sénèque ?

VALÈRE.

Oui. Ne sais-tu pas lire?

HECTOR. Hé! vous n'y pensez pas :
Je n'ai lu, de mes jours, que dans des almanachs.

VALÈRE.

Ouvre, et lis au hasard.

HECTOR. Je vais le mettre en pièces.

VALÈRE.

Lis donc.

HECTOR *lit.* « Chapitre six. Du mépris des richesses.
« La fortune offre aux yeux des brillants mensongers :
« Tous les biens d'ici-bas sont faux et passagers;
« Leur possession trouble et leur perte est légère :
« Le sage gagne assez lorsqu'il peut s'en défaire. »
Lorsque Sénèque fit ce chapitre éloquent,
Il avait, comme vous, perdu tout son argent.

VALÈRE, *se levant.*

Vingt fois le premier pris ! Dans mon cœur il s'élève
Des mouvements de rage. Allons, poursuis, achève.

. . . . . .

(*Il s'assied.*)

De mon sort désormais vous serez seule arbitre,
Adorable Angélique!... Achève ton chapitre.

HECTOR.

« Que faut-il.... »

VALÈRE. Je bénis le sort et ses revers,
Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finis donc.

HECTOR. « Que faut-il à la nature humaine?
« Moins on a de richesse, et moins on a de peine.
« C'est posséder les biens que savoir s'en passer. »
Que ce mot est bien dit! et que c'est bien penser!
Ce Sénèque, monsieur, est un excellent homme.
Etait-il de Paris ?

VALÈRE. Non, il était de Rome....
Dix fois, à carte triple, être pris le premier!

HECTOR.

Ah! monsieur, nous mourrons un jour sur le fumier.

VALÈRE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre :
J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre,
La rivière, le feu, le poison et le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, monsieur, chanter un petit air :
Votre maître à chanter est ici : la musique
Peut-être calmerait cette humeur frénétique.

VALÈRE.

Que je chante !

HECTOR. Monsieur....

VALÈRE. Que je chante, bourreau!
Je veux me poignarder : la vie est un fardeau,
Qui pour moi désormais devient insupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
« Qu'un joueur est heureux ! Sa poche est un trésor;
« Sous ses heureuses mains le cuivre devient or, »
Disiez-vous.

VALÈRE. Ah ! je sens redoubler ma colère....

Bientôt, nouvelle déception ou plutôt nouvelle punition pour le joueur : Angélique, dont il recherchait la main, instruite de la destination qu'avait reçue son portrait, ne voudra plus être sa femme. Valère aura donc perdu avec son argent l'établissement qu'il désirait. Telle est la fin de la pièce de Regnard, morale dans sa conclusion, si elle ne l'est pas dans tous ses détails.

J. B. ROUSSEAU.

(1671-1741 [1].)

Né à Paris en 1671, J. B. Rousseau, qui étendit et agrandit parmi nous le genre que Malherbe avait créé, fut l'un de ceux qui payèrent le plus chèrement par le malheur le privilége de la renommée. Joints à ses talents, les torts de son caractère lui firent beaucoup d'ennemis, et il finit par être leur victime [2]. Frappé d'un arrêt de bannissement, il passa tout le reste de sa vie loin de la France dont il est demeuré l'une des gloires. L'élévation de la pensée, la magnificence des images, l'harmonie et la vigueur du style, lui assurent, malgré ses défauts, une place à côté de nos classiques. Bien moins châtié et soutenu que les modèles du dix-septième siècle (sa langue et son goût parurent, surtout au déclin de sa carrière, souffrir de son séjour à l'étranger), il a cependant conservé dans ses odes et dans ses cantates leur haute et saine inspiration. Il est l'intermédiaire qui unit la plus glorieuse époque des lettres françaises à une autre époque où leur éclat, moins pur, ne s'est pas encore obscurci. Rousseau excelle aussi à manier l'épigramme; il s'est pareillement essayé dans l'allégorie, à présent délaissée, ainsi que dans la comédie et l'épître, mais avec assez peu de succès. Au préjudice de la réputation de Rousseau, qu'on a parfois trop déprimée de nos jours, la poésie lyrique devait trouver, vers la fin du dernier siècle et au commencement du nôtre, une source nouvelle d'inspirations touchantes et sublimes [3].

1. Plusieurs biographes ont fait naître J. B. Rousseau en 1669, d'autres en 1670. La date de 1671 est la véritable; elle est fixée par une lettre même de Rousseau, du 2 juillet 1737. En outre, son acte de naissance a été retrouvé.

2. Quels soupçons pouvaient paraître injustes à l'égard de celui qui, rougissant de son père, honnête artisan, ne sut pas, comme Horace son maître, être un bon fils? En cela, J. B. Rousseau porta la peine des fautes où l'avait fait tomber son orgueil, bien plus qu'il ne fut victime de son *inflexible vertu*, comme il l'a dit dans son ode *à la Postérité* (IV, 10). Mais il paraît assez prouvé maintenant qu'il était innocent des imputations dirigées contre lui au sujet des couplets scandaleux qui motivèrent sa condamnation : elle eut lieu en 1712, l'année même où naissait à Genève un autre Rousseau, destiné à captiver avec tant de puissance l'imagination de ses contemporains. Pour défendre, au reste, la mémoire de Jean-Baptiste, on doit rappeler qu'il eut et conserva pour amis des hommes dignes de la plus haute estime, tels que Louis Racine, Rollin et Lefranc de Pompignan.

3. Outre le *Cours de littérature* de La Harpe, fort étendu au sujet de Rousseau (II[e] part., liv. I[er], ch. 9), il faut voir le *Tableau de la littérature au dix-septième siècle* par M. Villemain (2[e] leç.). Didot, en 1790, a donné de Rous-

Les cieux proclament leur auteur.

De sa puissance immortelle[1]
Tout parle, tout nous instruit;
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit[2].
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux :
Son admirable structure
Est la voix de la nature,
Qui se fait entendre aux yeux[3].

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui, dans sa route,
Eclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Il entre dans sa carrière
Comme un époux glorieux,
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux[4].

L'univers, à sa présence,
Semble sortir du néant.

seau une édition magnifique. Peu de nos écrivains ont d'ailleurs été, en partie du moins, réimprimés plus souvent. Ecouchard-Lebrun, Fontanes, Amar, de Wailly, Geruzez, MM. Pessonneaux et Manuel l'ont apprécié et commenté. L'académicien Auger a rédigé sur lui un *Essai biographique et critique;* déjà Vauvenargues lui avait consacré un article dans ses *Réflexions sur quelques poëtes.*

1. Nous avons cru devoir supprimer la première strophe, peu digne de celles qui la suivent.

2. Racine avait rendu la même pensée dans *Athalie*, I, 4 :

> Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance.

3. Alliance de termes heureusement choisie. Il y a chez J. B. Rousseau quelque chose de cette qualité distinctive d'Horace, qui consiste à combiner entre eux les mots d'une manière inattendue et piquante :

> Dixeris egregie, notum si *callida* verbum
> Reddiderit *junctura* novum....

Rousseau, d'ailleurs, dit lui-même, dans la préface de ses *Œuvres*, « qu'il avait tâché de se former sur Horace, comme celui-ci s'était formé sur les anciens lyriques. »

4. Ici, comme dans beaucoup d'autres passages de ses *Odes sacrées*, Rousseau a tenté de s'approprier les beautés des livres saints. Nous renvoyons, pour la citation des textes que Rousseau a traduits ou imités, aux principales éditions de ses *Œuvres*.

Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit[1] ;
Et, par sa chaleur puissante,
La nature languissante
Se ranime et se nourrit.

Oh ! que tes œuvres sont belles,
Grand Dieu ! quels sont tes bienfaits !
Que ceux qui te sont fidèles
Sous ton joug trouvent d'attraits !
Ta crainte[2] inspire la joie ;
Elle assure notre voie ;
Elle nous rend triomphants :
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus faibles enfants.

Soutiens ma foi chancelante,
Dieu puissant ; inspire-moi
Cette crainte vigilante
Qui fait pratiquer ta loi.
Loi sainte, loi désirable,
Ta richesse est préférable
A la richesse de l'or ;
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compose son cher trésor.

Mais sans tes clartés sacrées,
Qui peut connaître, Seigneur,
Les faiblesses égarées
Dans les replis de son cœur ?
Prête-moi tes feux propices :
Viens m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas ;
Viens consumer par ta flamme
Ceux que je vois dans mon âme
Et ceux que je n'y vois pas.

1. On a remarqué, avec raison, qu'il y avait quelque chose de petit dans l'idée de ce cercle, et que l'auteur, par ce trait ajouté à l'original qu'il a suivi, en avait rabaissé la grandeur.

2. C'est-à-dire la crainte que tu fais ressentir.

Si de leur triste esclavage
Tu viens dégager mes sens,
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours seront innocents.
J'irai puiser sur ta trace
Dans les sources de ta grâce :
Et, de ses eaux abreuvé,
Ma gloire fera connaître
Que le Dieu qui m'a fait naître
Est le Dieu qui m'a sauvé.

Liv. 1, ode 2.

L'aveuglement des hommes[1].

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille[2]!
Rois, soyez attentifs; peuples, ouvrez l'oreille :
Que l'univers se taise et m'écoute parler[3].
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre :
L'esprit saint me pénètre, il m'échauffe, il m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance.
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais, ô moment terrible, ô jour épouvantable,
Où la mort saisira ce fortuné coupable[4],
Tout chargé des liens de son iniquité!

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson?
Sujets, amis, parents, tout deviendra stérile[5];

1. Imitation du psaume XLVIII.

2. Rien de plus imposant, rien de plus majestueux que ce début prophétique. Horace avait aussi commencé par un mouvement analogue une de ses odes, III, 1 :

> . . . Carmina non prius
> Audita, Musarum sacerdos,
> Virginibus puerisque canto.

3. Ces mêmes idées se retrouvent au commencement d'une des pièces lyriques de Synésius, *Hymne à son âme.*

4. Expression d'une hardiesse originale et d'un grand effet, suivie d'une image dont la justesse égale l'énergie.

5. Terme métaphorique parfaitement amené par celui de *moisson*, qui prépare et forme avec lui un beau contraste.

Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
Ne paîra point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes;
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort?
Non, non; tout doit franchir ce terrible passage[1]
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort[2].

D'avides étrangers, transportés d'allégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse,
Ces terres, ces palais de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces moments suprêmes?
Un sépulcre funèbre où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis[3].

Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le souvenir :
Pareils aux animaux farouches et stupides,
Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paraît sans avenir[4].

Un précipice affreux devant eux se présente;
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent de noirs abîmes,
Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur[5].

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,

1. Ces images de l'égalité des hommes devant la mort remplissent les anciens poëtes et particulièrement Lucrèce et Horace.

2. Voltaire a rendu la même pensée dans un de ses *Discours en vers*, avec plus de bonheur, suivant La Harpe :

C'est du même limon que tous ont pris naissance,
Dans la même faiblesse ils traînent leur enfance;
Et le riche et le pauvre, et le faible et le fort
Vont tous également des douleurs à la mort.

3. Cf. Horace, *Od.*, II, 3 et 14.

4. « Vers admirable, dit Le Brun, et qui concentre en lui seul toute la richesse de cette strophe. » — Il fait aisément oublier que le vers précédent est un peu dur.

5. Sublime imitation du psalmiste. On peut rapprocher de ces vers le morceau de Bossuet intitulé : *Image de la vie*, et que nous avons donné dans les *Morceaux choisis des classes de Grammaire*.

Dont le juste autrefois sentit le poids fatal :
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture ;
Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure[1],
Livrera ces méchants au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes,
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes :
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous[2].
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères,
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous[3].

Liv. I, ode 3[4].

Vanité du bonheur des méchants[5].

Béni soit le dieu des armées,
Qui donne la force à mon bras,
Et par qui mes mains sont formées
Dans l'art pénible des combats!
De sa clémence inépuisable
Le secours prompt et favorable
A fini mes oppressions :
En lui j'ai trouvé mon asile,

1. Dieu, par la punition des pécheurs, a dit Bossuet dans son *sermon sur le Jugement dernier*, « saura bien se justifier d'une manière terrible : » expression que Malherbe avait déjà employée dans ses stances *contre le maréchal d'Ancre*, et qu'il avait peut-être empruntée à Claudien, *in Rufinum*, I, 21.

2. Ici, comme dans la strophe précédente, Rousseau a imité Malherbe, qui dit en parlant des grands :

Ce qu'ils peuvent n'est rien : ils sont, comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

3. Si l'on veut comparer J. B. Rousseau à lui-même, on pourra rapprocher de cette ode plusieurs belles strophes de la 12e du livre Ier, qui expriment des idées analogues à celles de cette pièce. Cf. aussi la 13e, *ibid.*

4. Cette pièce appartient aux *Odes sacrées* de Rousseau, que La Harpe plaçait au-dessus de ses autres compositions. Il est certain qu'il s'est très-heureusement inspiré de l'Écriture, dont il a reproduit, sinon toute l'onction comme Racine, au moins souvent la mâle et sévère grandeur. Rousseau a dit de lui-même, dans sa prose quelque peu lourde : « Je suis obligé d'avouer que si j'ai jamais senti ce que c'est qu'enthousiasme, ç'a été principalement en travaillant à ces cantiques. » Il n'a d'ailleurs prétendu que donner une imitation libre des psaumes de David, qui lui semblaient ce qu'il y a de plus propre « à élever l'esprit et en même temps à remuer le cœur ».

5. Cette ode, regardée avec raison comme l'une des plus parfaites de J. B. Rousseau, est imitée du psaume CXLIII.

Et par lui d'un peuple indocile
J'ai dissipé les factions.

Qui suis-je, vile créature?
Qui suis-je, Seigneur? Et pourquoi
Le souverain de la nature
S'abaisse-t-il jusques à moi?
L'homme, en sa course passagère,
N'est rien qu'une vapeur légère
Que le soleil fait dissiper :
Sa clarté[1] n'est qu'une nuit sombre;
Et ses jours passent comme une ombre
Que l'œil suit et voit échapper[2].

Mais quoi! les périls qui m'obsèdent
Ne sont point encore passés?
De nouveaux ennemis succèdent
A mes ennemis terrassés!
Grand Dieu, c'est toi que je réclame :
Lève ton bras, lance ta flamme,
Abaisse la hauteur des cieux[3],
Et viens, sur leur voûte enflammée,
D'une main de foudres armée
Frapper ces monts audacieux.

Arrête cet affreux déluge
Dont les flots vont me submerger.
Sois mon vengeur, sois mon refuge
Contre les fils de l'étranger;
Venge-toi d'un peuple infidèle
De qui la bouche criminelle
Ne s'ouvre qu'à l'impiété,
Et dont la main vouée au crime
Ne connaît rien de légitime
Que le meurtre et l'iniquité.

Ces hommes qui n'ont point encore
Eprouvé la main du Seigneur
Se flattent que Dieu les ignore,

1. La clarté dont il jouit...

2. Ces poétiques images empruntées au psalmiste, et prolongées avec art pour peindre la fragilité éphémère de la vie, font ressortir plus vivement la bonté de Dieu, qui ne dédaigne pas de s'abaisser jusqu'à une créature si faible.

3. « Inclina cœlos tuos et descende. » (Psaume cité.) La belle image qui termine la strophe n'a pas toutefois la sublime rapidité du texte sacré : « Tange montes et fumigabunt. »

Et s'enivrent de leur bonheur.
Leur postérité florissante,
Ainsi qu'une tige naissante,
Croît et s'élève sous leurs yeux;
Leurs filles couronnent leurs têtes
De tout ce qu'en nos jours de fêtes
Nous portons de plus précieux.

De leurs grains les granges sont pleines;
Leurs celliers regorgent de fruits;
Leurs troupeaux, tout chargés de laines,
Sont incessamment reproduits;
Pour eux la fertile rosée,
Tombant sur la terre embrasée,
Rafraîchit son sein altéré;
Et pour eux le flambeau du monde
Nourrit d'une chaleur féconde
Le germe en ses flancs resserré.

Le calme règne dans leurs villes,
Nul bruit n'interrompt leur sommeil :
On ne voit point leurs toits fragiles
Ouverts aux rayons du soleil[1]!
C'est ainsi qu'ils passent leur âge.
Heureux, disent-ils, le rivage
Où l'on jouit d'un tel bonheur!
Qu'ils restent dans leur rêverie!
Heureuse la seule patrie
Où l'on adore le Seigneur[2]!

Liv. I, ode 13.

1. Ce qui revient à dire que leurs maisons ne menacent pas ruine, et que des murs épais les défendent contre les ardeurs de l'été : ce trait, en Orient surtout, garde toute sa valeur.

2. La chute de cette ode est admirable : après la peinture complaisante du bonheur des méchants, le sage termine par un vœu d'une attendrissante pitié :

Qu'ils restent dans leur rêverie!

mais il sait bien que la justice de Dieu, patiente parce qu'elle a pour elle l'éternité, troublera bientôt cette confiante prospérité du méchant, et tout le tableau de ce bonheur passe devant ses yeux sans séduire son cœur. Cf. la strophe admirable de Malherbe :

La gloire des méchants est pareille à cette herbe
Qui, sans porter jamais ni javelle ni gerbe,
Croît sur le toit pourri d'une vieille maison :
On la voit sèche et morte aussitôt qu'elle est née.
Et vivre une journée
Est réputé pour elle une longue saison.

A la Fortune.

Fortune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouïs,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis[1]?
Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux et frivole
Honorerons-nous tes autels?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices
Et par l'hommage des mortels?

Le peuple, dans ton moindre ouvrage
Adorant la prospérité,
Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, fermeté.
Du titre de vertu suprême
Il dépouille la vertu même,
Pour le vice que tu chéris :
Et toujours ses fausses maximes
Erigent en héros sublimes
Tes plus coupables favoris.

Apprends que la seule sagesse
Peut faire les héros parfaits;
Qu'elle voit toute la bassesse
De ceux que ta faveur a faits;
Qu'elle n'adopte point la gloire
Qui naît d'une injuste victoire
Que le sort remporte pour eux;
Et que, devant ses yeux stoïques,
Leurs vertus les plus héroïques
Ne sont que des crimes heureux.

Quoi! Rome et l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla!
J'admirerai dans Alexandre[2]
Ce que j'abhorre en Attila?
J'appellerai vertu guerrière

1. Le poëte français a voulu se montrer, dans ce sujet, plus régulier, plus méthodique et aussi plus moral que ses principaux devanciers, Horace (I, 35) et Pindare (XII[e] Olymp.) : c'est ce qu'annonce tout aussitôt ce début plein de gravité.

2. Le mouvement de cette strophe est fort beau; mais il faut remarquer que Rousseau a été souverainement injuste en comparant Alexandre à Attila.

Une vaillance meurtrière
Qui dans mon sang trempe ses mains?
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un héros farouche
Né pour le malheur des humains?

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables conquérants?
Des vœux outrés, des projets vastes;
Des rois vaincus par des tyrans;
Des murs que la flamme ravage;
Des vainqueurs fumant de carnage;
Un peuple au fer abandonné :
Des mères pâles et sanglantes,
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un soldat effréné[1].

Juges insensés que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits!
Est-ce donc le malheur des hommes
Qui fait la vertu des grands rois?
Leur gloire, féconde en ruines,
Sans le meurtre et sans les rapines
Ne saurait-elle subsister?
Images des dieux sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater[2]?

Quel est donc le héros solide
Dont la gloire ne soit qu'à lui?
C'est un roi que l'équité guide,
Et dont les vertus sont l'appui;
Qui, prenant Titus pour modèle,
Du bonheur d'un peuple fidèle
Fait le plus cher de ses souhaits;
Qui fuit la basse flatterie;
Et qui, père de sa patrie,
Compte ses jours par ses bienfaits.

Héros cruels et sanguinaires,
Cessez de vous enorgueillir

1. Le Brun a loué la verve soutenue de cette strophe, qui, selon lui, « est peut-être la plus énergique de l'ode. »

2. « Voilà du feu, » dit La Harpe, un peu trop rigoureux, d'ailleurs, pour le commencement de cette pièce; « voilà du mouvement, des images: nous avons retrouvé l'ode. » Et Le Brun : « La chute de cette strophe est admirable. »

De ces lauriers imaginaires
Que Bellone vous fit cueillir.
En vain le destructeur rapide
De Marc-Antoine et de Lépide
Remplissait l'univers d'horreurs :
Il n'eût point eu le nom d'Auguste,
Sans cet empire heureux et juste
Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour :
Voyons comment vos cœurs sublimes
Du sort soutiendront le retour.
Tant que sa faveur vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde;
Votre gloire nous éblouit :
Mais au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit[1].

L'effort d'une vertu commune
Suffit pour faire un conquérant :
Celui qui dompte la fortune
Mérite seul le nom de grand.
Il perd sa volage assistance,
Sans rien perdre de la constance,
Dont il vit ses honneurs accrus;
Et sa grande âme ne s'altère
Ni des triomphes de Tibère
Ni des disgrâces de Varus[2].

Liv. II, ode 6[3].

1. On rapporte que le prince Eugène, après la bataille de Denain, fut singulièrement frappé de cette strophe, dont Fontanes était aussi grand admirateur. Quant aux deux derniers vers, demeurés proverbes, ils sont traduits de Lucrèce, *de rerum Natura*, III, 58 :

. . . . Eripitur persona, manet res.

Massillon a développé la même idée dans son *Petit Carême* : « Tout est brillant au dehors, vous voyez le héros; entrez plus avant, cherchez l'homme lui-même : c'est là que vous ne trouverez plus, dit le Sage, que de la cendre et de la boue. » Et plus loin : « L'homme désavouait le héros... » (*Sermon pour le dimanche de la Passion.*)

2. Allusion aux chagrins qui assaillirent la vieillesse d'Auguste. L'un des principaux fut la défaite de Varus, qui perdit trois légions en Germanie.

3. Nous omettons les deux dernières strophes, moins heureuses que celles qui les précèdent. Ce n'est pas sans raison qu'André Chénier a remarqué, en commentant Malherbe, que nos poëtes lyriques, même dans leurs meilleures productions, avaient su rarement s'arrêter à propos. — Fénelon,

Au comte du Luc[1].

Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,
Protée, à qui le ciel, père de la Fortune,
Ne cache aucuns secrets,
Sous diverse figure, arbre, flamme, fontaine[2],
S'efforce d'échapper à la vue incertaine
Des mortels indiscrets;

Ou tel que d'Apollon le ministre terrible,
Impatient du dieu dont le souffle invincible
Agite tous ses sens,
Le regard furieux, la tête échevelée,
Du temple fait mugir la demeure ébranlée,
Par ses cris impuissants[3] :

Tel aux premiers accès d'une sainte manie,
Mon esprit alarmé redoute du génie
L'assaut victorieux :
Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le possède,
Et voudrait secouer du démon qui l'obsède
Le joug impérieux.

Mais sitôt que, cédant à la fureur divine,
Il reconnaît enfin du dieu qui le domine
Les souveraines lois;

dans une de ses lettres, a déclaré cette ode *excellente*. « Il y a, ajoute-t-il, des endroits merveilleux! *Quoi! Rome..., Quel est donc..., Héros cruels...;* et surtout on ne saurait trop estimer cet autre endroit : *Le masque tombe....* L'auteur choisit et met en œuvre les traits d'histoire avec beaucoup d'art. »

1. Rousseau s'étant retiré en Suisse, après son bannissement (1712), fut accueilli avec distinction par l'ambassadeur de France en ce pays, le comte du Luc, qui s'honora d'être son protecteur, et qu'il a récompensé en rendant son nom immortel. Ce seigneur fut un peu plus tard plénipotentiaire à la paix de Bade. Rousseau l'accompagna dans la suite à Vienne, où il s'attacha au prince Eugène. L'ode qui est adressée au comte du Luc est la plus célèbre des compositions de Rousseau, et La Harpe allait jusqu'à dire qu'il ne connaissait rien qui lui fût supérieur, dans notre langue, pour l'ensemble et pour le style. Elle a plus d'un point de ressemblance avec la troisième Pythique de Pindare, et l'on peut voir dans la II[e] leçon citée de M. Villemain une comparaison piquante établie entre ces deux pièces.

2. Voy. Virgile, représentant, d'après l'*Odyssée* d'Homère, ch. IV, les métamorphoses de Protée, *Géorg.*, IV, 406 et suiv.

3. Belle imitation de Virgile, *Én.*, VI, 47 et suiv. Cf. Ovide, *Mét.*, XIV, 3. Tout ce brusque début, si favorable au genre de l'ode et au sujet ici traité, est, on le voit, emprunté aux anciens. — Cet appareil mythologique qu'ils aimaient, et qui pour eux ne manquait pas de naturel, semble chez nous, par malheur, plutôt un jeu brillant d'esprit que l'expression d'un sentiment profond.

Alors, tout pénétré de sa vertu suprême,
Ce n'est plus un mortel, c'est Apollon lui-même
Qui parle par ma voix[1].

Je n'ai point l'heureux don de ces esprits faciles
Pour qui les doctes sœurs, caressantes, dociles,
Ouvrent tous leurs trésors,
Et qui, dans la douceur d'un tranquille délire,
N'éprouvèrent jamais, en maniant la lyre,
Ni fureurs ni transports[2].

Des veilles, des travaux, un faible cœur s'étonne;
Apprenons toutefois que le fils de Latone,
Dont nous suivons la cour,
Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flamme
Et ces ailes de feu qui ravissent une âme
Au céleste séjour.

C'est par là qu'autrefois d'un prophète fidèle[3]
L'esprit, s'affranchissant de sa chaîne mortelle
Par un puissant effort,
S'élançait dans les airs comme un aigle intrépide,
Et jusque chez les dieux allait d'un vol rapide
Interroger le sort.

C'est par là qu'un mortel, forçant les rives sombres,
Au superbe tyran qui règne sur les ombres
Fit respecter sa voix :
Heureux si, trop épris d'une beauté rendue,
Par un excès d'amour il ne l'eût point perdue
Une seconde fois[4] !

1. Un grand écrivain de nos jours a peint aussi cette lutte du poëte contre l'inspiration qu'il repousse vainement et qui fait couler de ses lèvres, en le domptant, *des torrents d'harmonie*. On peut lire, dans les *Premières Méditations poétiques*, l'Enthousiasme, et dans les *Nouvelles Méditations*, l'Esprit de Dieu.

2. Cette strophe a été ainsi imitée par M. de Lamartine :

Heureux le poëte insensible !
Son luth n'est point baigné de pleurs.
Son enthousiasme paisible
N'a point ces tragiques fureurs, etc.

3. C'est le μάντις, le *vates* des anciens; le mouvement est emprunté d'Horace, *Od.*, III, 3, 9.

4. Il faut voir l'aventure d'Orphée et d'Eurydice dans Virgile, liv. IV des *Géorg.*, et dans Ovide, *Métam.*, ch. X. On peut lire aussi l'ode célèbre de Pope *pour le jour de Sainte-Cécile*.

Telle était de Phébus la vertu souveraine,
Tandis qu'il fréquentait les bords de l'Hippocrène
Et les sacrés vallons :
Mais ce n'est plus le temps, depuis que l'avarice,
Le mensonge flatteur, l'orgueil et le caprice
Sont nos seuls Apollons.

Ah! si ce dieu sublime, échauffant mon génie,
Ressuscitait pour moi de l'antique harmonie
Les magiques accords ;
Si je pouvais du ciel franchir les vastes routes
Ou percer par mes chants les infernales voûtes
De l'empire des morts ;

Je n'irais point, des dieux profanant la retraite,
Dérober au Destin, téméraire interprète,
Ses augustes secrets ;
Je n'irais point chercher une amante ravie,
Et, la lyre à la main, redemander sa vie
Au gendre de Cérès.

Enflammé d'une ardeur plus noble et moins stérile,
J'irais, j'irais pour vous, ô mon illustre asile,
O mon fidèle espoir[1],
Implorer aux enfers ces trois fières déesses,
Que jamais jusqu'ici nos vœux ni nos promesses
N'ont su l'art d'émouvoir[2].

« Puissantes déités qui peuplez cette rive,
Préparez, leur dirais-je, une oreille attentive
Au bruit de mes concerts :
Puissent-ils amollir vos superbes courages[3]
En faveur d'un héros digne des premiers âges
Du naissant univers!

1. C'est ainsi qu'Horace s'adressait à Mécène, *Od.*, I, 1 :

O et præsidium et dulce decus meum!

Quant à la hardiesse poétique d'*asile* appliqué, dans le vers précédent, à une personne, elle appartient à Racine, *Iphigénie*, acte III, sc. v :

.... Vous êtes en ces lieux
Son père, son époux, son asile, ses dieux.

2. Nesciaque humanis precibus mansuescere corda.
Virg., *Georg.*, IV, 470.

3. Dans le sens ancien d'*esprits*, *cœurs*.

Non, jamais sous les yeux de l'auguste Cybèle
La terre ne fit naître un plus parfait modèle
Entre les dieux mortels;
Et jamais la vertu n'a, dans un siècle avare,
D'un plus riche parfum ni d'un encens plus rare
Vu fumer ses autels.

C'est lui, c'est le pouvoir de cet heureux génie,
Qui soutient l'équité contre la tyrannie
D'un astre injurieux.
L'aimable Vérité, fugitive, importune,
N'a trouvé qu'en lui seul sa gloire, sa fortune,
Sa patrie et ses dieux.

Corrigez donc pour lui vos rigoureux usages,
Prenez tous les fuseaux qui pour les plus longs âges
Tournent entre vos mains.
C'est à vous que du Styx les dieux inexorables
Ont confié les jours, hélas! trop peu durables
Des fragiles humains.

Si ces dieux, dont un jour tout doit être la proie,
Se montrent trop jaloux de la fatale soie
Que vous leur redevez[1],
Ne délibérez plus; tranchez mes destinées,
Et renouez leur fil à celui des années
Que vous lui réservez.

Ainsi daigne le ciel, toujours pur et tranquille,
Verser sur tous les jours que votre main nous file
Un regard amoureux[2]!
Et puissent les mortels, amis de l'innocence,
Mériter tous les soins que votre vigilance
Daigne prendre pour eux! »

C'est ainsi qu'au delà de la[3] fatale barque
Mes chants adouciraient de l'orgueilleuse Parque
L'impitoyable loi :

1. Cette manière de dire que la santé du comte du Luc était faible, ce qui faisait craindre pour ses jours, n'est pas exempte de recherche et d'embarras.

2. Horace commence à peu près ainsi l'une de ses odes (IV, 2) :

Quem tu, Melpomene, semel
Nascentem *placido lumine videris*....

3. Cacophonie à éviter : c'est un oubli.

Lachésis apprendrait à devenir sensible,
Et le double ciseau de sa sœur inflexible
Tomberait devant moi[1].

Mais une dure loi, des dieux même suivie,
Ordonne que le cours de la plus belle vie
Soit mêlé de travaux[2] :
Un partage inégal ne leur fut jamais libre;
Et leur main tient toujours dans un juste équilibre
Tous nos biens et nos maux[3].

Le ciel nous vend toujours les biens qu'il nous prodigue[4];
Vainement un mortel se plaint et le fatigue
De ses cris superflus :
L'âme d'un vrai héros, tranquille, courageuse,
Sait comme il faut souffrir d'une vie orageuse
Le flux et le reflux....

Liv. III, ode 1.

Appel aux rois chrétiens contre les Turcs[5].

O honte! ô de l'Europe infamie éternelle!
Un peuple de brigands, sous un chef infidèle,
De ses plus saints remparts détruit la sûreté;
Et le mensonge impur tranquillement repose
Où le grand Théodose
Fit régner si longtemps l'auguste vérité[6].

1. « Il tomberait sans doute, s'écrie ici La Harpe, si l'oreille des divinités infernales était sensible au charme des beaux vers. » En réalité, comme l'indique un commentateur de Rousseau, les vœux du poëte furent accomplis : car le comte du Luc, quelle que fût la délicatesse de sa constitution, ne mourut qu'à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

2. Pris dans le sens du latin *labor* : traverses, peines.

3. Pindare, dans sa Pythique citée (p. 291, n. 1), dit ici avec plus de vérité et de précision :

Ἐν παρ' ἐσλὸν, πήματα σὺνδυο δαίονται βροτοῖς;
Ἀθάνατοι....

« Les dieux, en accordant aux hommes un seul bien, l'accompagnent de deux maux. »

4. La Fontaine, dans *Philémon et Baucis*, nous dit aussi

Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

5. Les Turcs préparaient en 1715 une expédition contre la république de Venise.

6. Constantinople fut prise par Mahomet II en 1453. La marche victorieuse des Turcs est indiquée par Rousseau avec une poétique précision.

Jadis, dans leur fureur non encor ralentie,
Ces esclaves chassés des marais de Scythie
Portèrent chez le Parthe et la mort et l'effroi;
Et bientôt des Persans, ravisseurs moins barbares,
Leurs conducteurs avares
Reçurent à la fois et le sceptre et la loi.

Dès lors, courant toujours de victoire en victoire,
Des califes déchus de leur antique gloire
Le redoutable empire entre eux fut partagé;
Des bords de l'Hellespont aux rives de l'Euphrate,
Par cette race ingrate
Tout fut en même temps soumis ou ravagé.

Mais sitôt que leurs mains, en ruines fécondes,
Osèrent, du Jourdain souillant les saintes ondes,
Profaner le tombeau du fils de l'Eternel,
L'Occident, réveillé par ce coup de tonnerre[1],
Arma toute la terre
Pour laver ce forfait dans leur sang criminel.

Comme un torrent fougueux, qui, du haut des montagnes
Précipitant ses eaux, traîne dans les campagnes
Arbres, rochers, troupeaux, par son cours emportés[2] :
Ainsi de Godefroy les légions guerrières
Forcèrent les barrières
Que l'Asie opposait à leurs bras indomptés.

La Palestine enfin, après tant de ravages,
Vit fuir ses ennemis, comme on voit les nuages
Dans le vague des airs fuir devant l'aquilon;
Et des vents du midi la dévorante haleine
N'a consumé qu'à peine
Leurs ossements blanchis dans les champs d'Ascalon[3].

De ses temples détruits et cachés sous les herbes
Sion vit relever les portiques superbes,
De notre délivrance augustes monuments;
Et d'un nouveau David la valeur noble et sainte
Semblait dans leur enceinte
D'un royaume éternel jeter les fondements.

1. L'expression est belle, mais elle n'était pas préparée par les images que nous présentent les vers précédents. La première croisade est de 1095. A la voix d'Urbain II et de Pierre l'Ermite l'enthousiasme fut général.
2. Cf. Virgile, *Enéide*, l. II, v. 496 et suiv.
3. Les chrétiens y remportèrent la victoire en 1176 sur le sultan Saladin.

Mais chez ses successeurs la Discorde insolente,
Allumant le flambeau d'une guerre sanglante,
Enerva leur puissance en corrompant leurs mœurs,
Et le ciel irrité, ressuscitant l'audace
D'une coupable race,
Se servit des vaincus pour punir les vainqueurs.

Rois, symboles mortels de la grandeur céleste,
C'est à vous de prévoir dans leur chute funeste
De vos divisions les fruits infortunés :
Assez et trop longtemps, implacables Achilles,
Vos discordes civiles
De morts ont assouvi les enfers étonnés.

Il est temps de venger votre commune injure;
Eteignez dans le sang d'un ennemi parjure
Du nom que vous portez l'opprobre injurieux;
Et, sous leurs braves chefs assemblant vos cohortes,
Allez briser les portes
D'un empire usurpé sur vos faibles aïeux.

Livre III, ode IV.

Circé[1].

Sur un rocher désert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
Circé, pâle, interdite, et la mort dans les yeux[2],
Pleurait sa funeste aventure[3].
Là, ses yeux errants sur les flots
D'Ulysse fugitif semblaient suivre la trace :
Elle croit voir encor son volage héros;
Et, cette illusion soulageant sa disgrâce,
Elle le rappelle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois ses pleurs et ses sanglots :

1. « Cette cantate de Circé, dit La Harpe, est un morceau à part; elle a toute la richesse et l'élévation des plus belles odes de Rousseau, avec plus de variété : c'est un des chefs-d'œuvre de la poésie française. »

2. Peinture énergique empruntée à Virgile, *En.*, IV, 642 et 644, où Didon est représentée :

.... Cœptis immanibus effera....;
.... Et pallida morte futura.

3. Il est à propos de remarquer avec quel bonheur Rousseau savait rajeunir et relever, par la richesse et l'éclat de son style, le vieux fonds mythologique, dont il fit toutefois, à l'exemple de son temps, un trop large usage. Consultez, pour l'histoire de Circé, l'*Odyssée* d'Homère, liv. X; les *Métamorphoses* d'Ovide, liv. XIV, etc.

« Cruel auteur des troubles de mon âme[1],
Que la pitié retarde un peu tes pas :
Tourne un moment tes yeux sur ces climats;
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

« Ce triste cœur, devenu ta victime,
Chérit encor l'amour qui l'a surpris :
Amour fatal! ta haine en est le prix.
Tant de tendresse, ô dieux! est-elle un crime,
Pour mériter de si cruels mépris[2] ?

« Cruel auteur des troubles de mon âme,
Que la pitié retarde un peu tes pas :
Tourne un moment tes yeux sur ces climats;
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas. »

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare :
Mais bientôt, de son art employant le secours,
Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,
Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare,
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéthon,
Et l'inflexible Hécate, et l'horrible Alecton[3].
Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume;
La foudre dévorante aussitôt le consume:
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour;
Les astres de la nuit interrompent leur course;
Les fleuves étonnés remontent vers leur source;
Et Pluton même tremble en son obscur séjour[4].

Sa voix redoutable
Trouble les enfers;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs;
Un voile effroyable
Couvre l'univers;

1. Ces idées et les suivantes, ainsi que le tour qui leur est donné, se trouvent dans Ovide, *Rem. am.*, v. 263-289.

2. Couleurs et tours habilement contrastés avec le reste de cette pièce. Quelle harmonie différente de celle qui va suivre! Personne, on l'a déclaré avec raison, n'a su tirer un parti plus riche et des accords plus harmonieux de ces petits vers si aisés en apparence et cependant si difficiles à bien faire.

3. Pour ces enchantements ou conjurations, multipliés par la crédulité des anciens, on peut voir l'idylle II de Théocrite, fort admirée par Racine et Voltaire, la VIII^e^ églogue de Virgile, et le liv. I^er^ de l'*Enéide* aux v. 487 et suiv., 509 et suiv. Ajoutons que le sacrifice magique représenté par Rousseau peut soutenir le parallèle avec ceux que nous offrent ces chefs-d'œuvre de l'antiquité.

4. Voy. Virgile, *En.*, VIII, 240 et 246. Cf. Homère, *Il.*, XX, 61.

La terre tremblante
Frémit de terreur;
L'onde turbulente
Mugit de fureur;
La lune sanglante
Recule d'horreur[1].

Dans le sein de la mort ses noirs enchantements
Vont troubler le repos des ombres :
Les mânes effrayés quittent leurs monuments;
L'air retentit au loin de leurs longs hurlements,
Et les vents, échappés de leurs cavernes sombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflements[2].
Inutiles efforts! amante infortunée,
D'un dieu plus fort que toi dépend ta destinée :
Tu peux faire trembler la terre sous tes pas[3],
Des enfers déchaînés allumer la colère;
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pu faire.

Ce n'est point par effort qu'on aime :
L'amour est jaloux de ses droits;
Il ne dépend que de lui-même,
On ne l'obtient que par son choix.
Tout reconnaît sa loi suprême;
Lui seul ne connaît point de lois.

Dans les champs que l'hiver désole
Flore vient rétablir sa cour:
L'alcyon fuit devant Eole,
Eole le fuit à son tour :
Mais sitôt que l'amour s'envole,
Il ne connaît plus de retour[4].

Cantate VII[5].

1. Belle accumulation d'épithètes et d'images. « Le trouble et le désordre de la nature sont, d'après l'observation d'un critique, merveilleusement caractérisés dans ces vers. » M. de Lamartine, dans quelques strophes de sa pièce intitulée *Jéhova* ou l'*idée de Dieu*, a fort heureusement reproduit le mètre employé ici par Rousseau.

2. Ces sons lugubres et sourds, dont la désinence revient sans cesse à l'oreille, produisent un admirable effet d'harmonie imitative.

3. Corneille avait dit d'Auguste, par la bouche d'Émilie, *Cinna*, III, 4 :

Il peut faire trembler la terre sous ses pas....

4. Ce sont là, sans doute, des vers agréablement tournés ; mais il faut regretter que cette pièce énergique soit finie par un de ces lieux communs, imités des anciens, et que nos poëtes ont trop aimés.

5. Rousseau a dit, en parlant de cette *espèce d'odes* : « Les Italiens les nomment *cantates*, parce qu'elles sont particulièrement affectées au chant.

CRÉBILLON.

(1674-1762.)

Parmi les œuvres les plus difficiles de l'esprit on a justement placé la tragédie : c'est ce qui explique le peu de noms qui ont survécu, entre tous ceux qui ont cherché l'illustration dans ce genre; c'est ce qui fait comprendre qu'il ait suffi d'une bonne composition dramatique, et même de quelques scènes heureuses, pour immortaliser un auteur. Ainsi en a-t-il été pour Crébillon. Né à Dijon en 1674, et mort en 1762, il n'a donné, dans le cours de cette longue carrière, que huit tragédies, dont la plupart sont remplies de défauts; à ces défauts toutefois, qui déparent chez lui la conception et le style, se mêlent des beautés du premier ordre, qui ont porté Crébillon au rang de nos grands tragiques. Son caractère indépendant et sauvage, sa vie bizarre et impatiente de toute contrainte, ne lui permirent pas de mûrir par le temps et le soin les hautes qualités qu'il avait reçues de la nature. Son énergie n'a pas de frein; la terreur qu'il inspire manque de mesure; elle n'émeut point, elle repousse : partout, dans ses fortes créations, qu'il se contentait de confier à sa vaste mémoire, on regrette l'absence de régularité et de fini; la diction, rude et inculte, répond rarement au mérite de la pensée. Mais *Atrée et Thyeste, Électre, Catilina,* offrent de remarquables parties; et, dans *Rhadamiste* principalement, Crébillon s'est élevé au-dessus de lui-même[1].

Ils ont coutume de les partager en trois récits, diversifiés par la mesure des strophes, dont les vers sont tantôt plus longs et tantôt plus courts, comme dans les chœurs des anciennes tragédies et dans les odes de Pindare... « J'ai voulu, par ces pièces, ajoutait-il, *réconcilier*, à l'imitation des Grecs, *l'ode avec le chant.* » Pour ce genre de poésies, dont Rousseau fit présent à notre langue, « il semble, comme l'a remarqué Le Brun, qu'il s'est plu à réserver toute la flexibilité de son beau talent : elles suffiraient pour le placer au plus haut rang, parce qu'il y développe toutes les qualités qui font le grand poëte. »

1. D'Alembert a fait son éloge. On consultera encore sur lui, outre le *Cours de littérature* de La Harpe, les *Mémoires* de Marmontel, vers la fin du livre IV, les feuilletons de Geoffroy et une leçon de M. Villemain dans son *Tableau de la Littérature au XVIII^e^ siècle* (c'est la 3^e^). Dijon, sa ville natale, conserve son mausolée par Lemoyne, ouvrage d'un rare mérite, que Louis XV a commandé. Quelques années auparavant, en 1750, ce prince avait fait imprimer au Louvre les ouvrages de Crébillon (2 vol. in-4°). Entre les autres éditions de cet écrivain, on remarquera surtout celle qui a été donnée par M. Parelle, 2 vol. in-8°, 1828.

Rhadamiste et Zénobie[1].

(Extraits.)

Zénobie, cachée sous un nom supposé, celui d'Isménie, apprend qui elle est à sa confidente Phénice, dont, malgré ce titre, elle n'avait pas été jusque-là plus connue que des autres : femme du roi d'Arménie Rhadamiste, lorsqu'elle fuyait avec ce prince, dépossédé de ses États, elle a été percée de sa main et plongée dans l'Araxe; mais elle a miraculeusement échappé à la mort. Elle croit, d'ailleurs, que son meurtrier a péri. Après avoir erré étrangère de pays en pays pendant plusieurs années, elle est devenue l'objet de la passion du souverain de l'Ibérie, Pharasmane, le père de Rhadamiste. Au commencement de la tragédie, elle se trouve à Artanisse, capitale du royaume, et en butte aux poursuites de ce monarque, qui a résolu de l'épouser. Elle a été amenée dans son palais, comme captive, par Arsame, frère de Rhadamiste, qui ne l'a pas vue sans éprouver pour elle un amour qu'elle n'est point éloignée de partager. Mais Pharasmane lui déclare qu'il doit cesser de tourner les yeux vers elle et il lui ordonne de s'en éloigner. La fausse Isménie, dont le père, Mithridate, a déjà péri par les embûches de son gendre, voulant à la fois se soustraire à un hymen odieux et se venger des maux qu'elle a soufferts de cette famille, n'hésite pas à profiter de la passion d'Arsame pour l'animer à secouer l'autorité de son père. Au second acte, Rhadamiste, réputé mort, reparaît; il s'annonce comme tourmenté par les remords qui le punissent d'avoir oublié les lois de la nature. Pour empêcher que Zénobie ne tombât aux mains d'un ennemi, il n'a pas craint de l'immoler, et cette image n'a plus cessé d'être présente à ses regards : les regrets ont rallumé dans son cœur une passion désormais sans objet. Il a vécu au milieu des Romains, qui l'ont arraché à ceux qui le poursuivaient; il les a servis sans être connu d'eux, et a mérité leur estime par sa valeur. Instruit des troubles qui agitaient l'Arménie, son ancien royaume, au moment où elle allait passer sous les lois d'un nouveau maître, il s'est fait choisir par les Romains pour être leur ambassadeur en ce pays, il y revient avec ce titre, dont il est redevable à la protection de Corbulon, auquel il s'est découvert. Armé de toute la puissance de Rome, il veut l'employer contre ceux dont il a été la victime, au nombre desquels il place d'abord son père : celui-ci, qui ne l'a pas vu depuis sa première jeunesse, et auprès de qui il peut jouer en sûreté le rôle qu'il a brigué, est bientôt devant lui; il lui parle comme représentant de l'empire.

1. Le sujet de cette tragédie, dont les faits se placent sous le règne de Claude, vers 50 après Jésus-Christ, est emprunté à Tacite. On pourra lire dans les *Annales* les chap. 44 et suiv. du livre XII et le chap. 37 du livre XIII.

Acte II[1], Scène II.

Rhadamiste, Pharasmane[2].

RHADAMISTE.

Un peuple triomphant, maître de tant de rois,
Qui vers vous en ces lieux daigne emprunter ma voix,
De vos desseins secrets instruit comme vous-même,
Vous annonce aujourd'hui sa volonté suprême.
Ce n'est pas que Néron, de sa grandeur jaloux,
Ne sache ce qu'il doit à des rois tels que vous;
Rome n'ignore pas à quel point la victoire
Parmi les noms fameux élève votre gloire;
Ce peuple enfin si fier, et tant de fois vainqueur,
N'en admire pas moins votre haute valeur :
Mais vous savez aussi jusqu'où va sa puissance;
Ainsi gardez-vous bien d'exciter sa vengeance.
Alliée ou plutôt sujette des Romains,
De leur choix l'Arménie attend des souverains.
Vous le savez, seigneur; et du pied du Caucase,
Vos soldats cependant s'avancent vers le Phase :
Le Cyrus, sur ses bords chargés de combattants,
Fait voir de toutes parts vos étendards flottants.
Rome, de tant d'apprêts qui s'indigne et se lasse,
N'a point accoutumé les rois à tant d'audace.
Quoique Rome, peut-être au mépris de ses droits,
N'ait point interrompu le cours de vos exploits,
Qu'elle ait abandonné Tigrane et la Médie,
Elle ne prétend point vous céder l'Arménie.
Je vous déclare donc que César ne veut pas
Que vers l'Araxe enfin vous adressiez vos pas.

PHARASMANE.

Quoique d'un vain discours je brave la menace,
Je l'avoûrai, je suis surpris de votre audace.
De quel front osez-vous, soldat de Corbulon,
M'apporter dans ma cour les ordres de Néron ?

1. A partir du second acte, observe La Harpe, « que cet ouvrage est neuf et vigoureux ! » On a souvent répété que Boileau, qui se fit lire, dans sa dernière maladie, le début de cette pièce, ne l'entendit qu'avec une extrême défaveur : on n'en sera pas fort surpris, puisque l'exposition est embarrassée et péniblement écrite. Mais si les beautés se font attendre, elles n'en sont pas moins réelles et nombreuses. Ce fut, a dit M. Villemain de cette tragédie, la seule création de génie « qui ait immédiatement précédé Voltaire, et qui annonçât une nouvelle époque dans l'art du théâtre (1711). »

2. Le caractère de Rhadamiste, par ses élans impétueux vers le bien comme vers le mal, est éminemment dramatique. Il en est de même de celui de Pharasmane, remarquable par sa fougue pleine de fierté et son âpreté sauvage.

Et depuis quand croit-il qu'au mépris de ma gloire,
A ne plus craindre Rome instruit par la victoire,
Oubliant désormais la suprême grandeur,
J'aurai plus de respect pour son ambassadeur;
Moi qui, formant au joug des peuples invincibles,
Ai tant de fois bravé ces Romains si terribles,
Qui fais trembler encor ces fameux souverains,
Ces Parthes aujourd'hui la terreur des Romains?
Ce peuple triomphant n'a point vu mes images
A la suite d'un char en butte à ses outrages :
La honte que sur lui répandent mes exploits
D'un airain orgueilleux a bien vengé les rois[1];
Mais quel soin vous conduit en ce pays barbare?
Est-ce la guerre enfin que Néron me déclare?
Qu'il ne s'y trompe pas : la pompe de ces lieux,
Vous le voyez assez, n'éblouit point les yeux;
Jusques aux courtisans qui me rendent hommage,
Mon palais, tout ici n'a qu'un faste sauvage;
La nature, marâtre en ces affreux climats,
Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des soldats[2];
Son sein tout hérissé n'offre aux désirs de l'homme
Rien qui puisse tenter l'avarice de Rome.
Mais, pour trancher ici d'inutiles discours[3],
Rome de mes projets veut traverser le cours :
Et pourquoi, s'il est vrai qu'elle en soit informée,
N'a-t-elle pas encore assemblé son armée?
Que font vos légions? Ces superbes vainqueurs
Ne combattent-ils plus que par ambassadeurs?
C'est la flamme à la main qu'il faut dans l'Ibérie
Me distraire du soin d'entrer dans l'Arménie,
Non par de vains discours, indignes des Romains,
Quand je vais par le fer m'en ouvrir les chemins;
Et peut-être bien plus, dédaignant Artaxate,
Défier Corbulon jusqu'aux bords de l'Euphrate[4]....

1. On rapprochera ces vers de ceux de *Mithridate*, III, 1 :

Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenait après son char un vain peuple occupé,
Et, gravant en airain ses frêles avantages,
De mes États conquis enchaînait les images, etc.

Il peut sembler ici que si le coloris de Racine est plus brillant, il y a un accent plus mâle dans l'expression de Crébillon.

2. Silius Italicus a dit, dans la *Seconde guerre punique*, I, 230 :

Atque atros chalybis fetus humus horrida nutrit.

3. Ce vers semble emprunté à Corneille, *Hor.*, acte II :

Et pour trancher enfin ces discours superflus.

4. Une ironie dédaigneuse relève ces dernières paroles, qui ont été citées comme un modèle de vigueur oratoire.

La fin de cette entrevue est facile à prévoir. Pharasmane et l'ambassadeur se séparent, le cœur ulcéré et plein du désir de la vengeance. Immédiatement après, Arsame demande un entretien à Rhadamiste : il veut placer celle qu'il aime sous la protection de Rome; il annonce qu'elle-même va paraître pour réclamer la promesse de cet appui.

ACTE III, SCÈNE V.

Rhadamiste, Zénobie[1].

ZÉNOBIE.

Seigneur, est-il permis à des infortunées,
Qu'au joug d'un fier tyran le sort tient enchaînées,
D'oser avoir recours, dans la honte des fers,
A ces mêmes Romains maîtres de l'univers?
En effet, quel emploi pour ces maîtres du monde
Que le soin d'adoucir ma misère profonde!
Le ciel, qui soumit tout à leurs augustes lois[2]....

RHADAMISTE, *à part.*

Que vois-je? ah, malheureux! quels traits! quel son de voix?
Justes dieux! quel objet offrez-vous à ma vue?

ZÉNOBIE.

D'où vient, à mon aspect, que votre âme est émue,
Seigneur?

RHADAMISTE, *à part.*

Ah! si ma main n'eût pas privé du jour....

ZÉNOBIE.

Qu'entends-je? quels regrets? et que vois-je à mon tour[3]?
Triste ressouvenir! je frémis, je frissonne.
Où suis-je? et quel objet! La force m'abandonne.
Ah, seigneur! dissipez mon trouble et ma terreur :
Tout mon sang s'est glacé jusqu'au fond de mon cœur[4]?

RHADAMISTE, *à part.*

Ah! je n'en doute plus au transport qui m'anime.
Ma main, n'as-tu commis que la moitié du crime?
(*A Zénobie.*)
Victime d'un cruel contre vous conjuré,

1. Ce caractère n'a pas paru indigne d'être comparé à la Pauline de Corneille : Zénobie a la noblesse et la vertu de l'héroïne romaine.

2. Cette scène, si attachante, a le mérite d'être amenée de la façon la plus naturelle : car, suivant la réflexion de La Harpe, « depuis ce moment jusqu'à la fin de la pièce, les situations, la conduite, les caractères, l'entente de la pièce, tout est dans les vrais principes, tout respire le génie du théâtre. »

3. On a fréquemment admiré l'heureux effet de cette conception dramatique et l'intérêt de cette reconnaissance.

4. Déjà Racine, dans *Phèdre*, V, 6 :

Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé.

Triste objet d'un amour jaloux, désespéré,
Que ma rage a poussé jusqu'à la barbarie,
Après tant de fureurs, est-ce vous, Zénobie?

ZÉNOBIE.

Zénobie! ah, grands dieux! Cruel, mais cher époux,
Après tant de malheurs, Rhadamiste, est-ce vous?

RHADAMISTE.

Se peut-il que vos yeux puissent le méconnaître?
Oui, je suis ce cruel, cet inhumain, ce traître,
Cet époux meurtrier. Plût au ciel qu'aujourd'hui
Vous eussiez oublié ses crimes avec lui!
O dieux, qui la rendez à ma douleur mortelle,
Que ne lui rendez-vous un époux digne d'elle!
Par quel bonheur le ciel, touché de mes regrets,
Me permet-il encor de revoir tant d'attraits?...

ZÉNOBIE.

Ah, cruel! plût aux dieux que ta main ennemie
N'eût jamais attenté qu'aux jours de Zénobie!
Le cœur, à ton aspect, désarmé de courroux,
Je ferais mon bonheur de revoir mon époux;
Et l'amour, s'honorant de ta fureur jalouse,
Dans tes bras avec joie eût remis ton épouse.
Ne crois pas cependant que, pour toi sans pitié,
Je puisse te revoir avec inimitié.

RHADAMISTE.

Quoi! loin de m'accabler, grands dieux! c'est Zénobie
Qui craint de me haïr, et qui s'en justifie!
Ah! punis-moi plutôt : ta funeste bonté,
Même en me pardonnant, tient de ma cruauté.
N'épargne point mon sang, cher objet que j'adore :
Prive-moi du bonheur de te revoir encore :
(*Il se jette à ses genoux.*)
Faut-il, pour t'en presser, embrasser tes genoux?
Songe au prix de quel sang je devins ton époux.
Jusques à mon amour, tout veut que je périsse :
Laisser le crime en paix, c'est s'en rendre complice[1].
Frappe : mais souviens-toi que, malgré ma fureur,
Tu ne sortis jamais un instant de mon cœur;
Que, si le repentir tenait lieu d'innocence,
Je n'exciterais plus ni haine ni vengeance;
Que, malgré le courroux qui te doit animer,
Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer[2].

1. Voltaire a dit après Crébillon, dans son *Brutus*, V, I :

Et qui pardonne au crime en devient le complice.

2. Remarquons ici avec quelle habileté l'auteur nous intéresse aux re-

ZÉNOBIE.

Lève-toi : c'en est trop. Puisque je te pardonne,
Que servent les regrets où ton cœur s'abandonne?
Va, ce n'est pas à nous que les dieux ont remis
Le pouvoir de punir de si chers ennemis.
Nomme-moi les climats où tu souhaites vivre ;
Parle : dès ce moment je suis prête à te suivre,
Sûre que les remords qui saisissent ton cœur
Naissent de ta vertu plus que de ton malheur....

Zénobie a promis de venir rejoindre son époux : elle calme avec une dignité ferme et modeste les soupçons offensants de Rhadamiste, qui redoute un rival dans Arsame, son propre frère, et termine par ces beaux vers :

Pour toi, dès que la nuit pourra me le permettre,
Dans tes mains, en ces lieux, je viendrai me remettre.
Je connais la fureur de tes soupçons jaloux :
Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon époux.

A la fin du quatrième acte, Arsame, que l'on a peint à Pharasmane comme un rebelle, est arrêté par l'ordre de son père. Celui-ci persévère dans ses desseins de vengeance contre Rome. Il veut la braver par le châtiment du personnage qu'il croit associé aux projets de son fils, et il commande qu'on amène l'ambassadeur, pour confondre Arsame en sa présence et acquérir, avec les preuves de leur complicité, le droit de les punir tous les deux. Mais on vient lui annoncer que ce Romain fuit, enlevant celle qu'il ne connaît que sous le nom d'Isménie. Il s'élance après eux, trouve Rhadamiste qui, animé d'un courage indomptable, cherche à se frayer à travers les gardes un sanglant passage; il l'atteint et le frappe d'un coup mortel. Revenu auprès d'Arsame, il s'étonne de le voir s'affliger de la mort d'un rival.

ACTE V, SCÈNE V.

Pharasmane, Arsame, Mitrane (capitaine des gardes), *Hydaspe* (confident de Pharasmane), *gardes.*

PHARASMANE.

.... Qui peut lui rendre encor cette perte si chère ?
Des larmes de mon fils quel est donc le mystère?
Mais, moi-même, d'où vient qu'après tant de fureur
Je me sens malgré moi partager sa douleur[1] ?

mords de Rhadamiste, en nous faisant éprouver pour le crime de cet homme bouillant et emporté plus de compassion que d'horreur : c'est son amour effréné, c'est l'égarement de la jalousie, qui l'ont rendu coupable.

1. Quoi de plus beau que de voir les sentiments de la nature pénétrer en quelque sorte dans cette âme qui leur avait été jusque-là fermée, et en amollir la dureté sauvage?

Par quel charme, malgré le courroux qui m'enflamme,
La pitié s'ouvre-t-elle un chemin dans mon âme ?
Quelle plaintive voix trouble en secret mes sens,
Et peut former en moi de si tristes accents ?
D'où vient que je frissonne ? et quel est donc mon crime ?
Me serais-je mépris au choix de la victime ?
Ou le sang des Romains est-il si précieux
Qu'on n'en puisse verser sans offenser les dieux[1] ?
Par mon ambition, d'illustres destinées,
Sans pitié, sans regrets, ont été terminées ;
Et lorsque je punis qui m'avait outragé,
Mon faible cœur craint-il de s'être trop vengé ?
D'où peut naître le trouble où son trépas me jette ?
Je ne sais, mais sa mort m'alarme et m'inquiète.
Quand j'ai versé le sang de ce fier ennemi,
Tout le mien s'est ému ; j'ai tremblé, j'ai frémi :
Il m'a même paru que ce Romain terrible,
Devenu tout à coup à sa perte insensible,
Avare de mon sang quand je versais le sien,
Aux dépens de ses jours s'est abstenu du mien[2].
Je rappelle en tremblant ce que m'a dit Arsame :
Eclaircissez le trouble où vous jetez mon âme ;
Ecoutez-moi, mon fils, et reprenez vos sens.

ARSAME.

Que vous servent, hélas ! ces regrets impuissants ?
Puissiez-vous à jamais, ignorant ce mystère,
Oublier avec lui de qui vous fûtes père !

PHARASMANE.

Ah ! c'est trop m'alarmer : expliquez-vous, mon fils.
De quel effroi nouveau frappez-vous mes esprits ?
(*Apercevant Rhadamiste.*)
Mais, pour le redoubler dans mon âme éperdue,
Dieux puissants, quel objet offrez-vous à ma vue ?

Acte V, Scène VI.

Pharasmane, Rhadamiste (porté par des soldats), *Zénobie, Arsame, Hiéron, Mitrane, Hydaspe, Phénice, gardes.*

PHARASMANE, *à Rhadamiste.*

Malheureux, quel dessein te ramène en ces lieux ?
Que cherches-tu ?

1. C'est là un de ces traits sublimes, si multipliés dans *Rhadamiste*, qui ont placé Crébillon parmi les maîtres.
2. Le respect de Rhadamiste pour les jours de son père semble une expiation de ses fautes, et achève de les lui faire pardonner.

RHADAMISTE. Je viens expirer à vos yeux[1].

PHARASMANE.

Quel trouble me saisit!

RHADAMISTE. Quoique ma mort approche,
Ne craignez pas, seigneur, un injuste reproche.
J'ai reçu par vos mains le prix de mes forfaits :
Puissent les justes dieux en être satisfaits !
Je ne méritais pas de jouir de la vie.
(*A Zénobie.*)
Sèche tes pleurs; adieu, ma chère Zénobie!
Mithridate est vengé.

PHARASMANE. Grands dieux! qu'ai-je entendu?
Mithridate! Ah ! quel sang ai-je donc répandu?
Malheureux que je suis! puis-je le méconnaître?
Au trouble que je sens, quel autre pourrait-ce être!
Mais, hélas ! si c'est lui, quel crime ai-je commis !
Nature, ah ! venge-toi, c'est le sang de mon fils.

RHADAMISTE.

La soif que votre cœur avait de le répandre
N'a-t-elle pas suffi, seigneur, pour vous l'apprendre?
Je vous l'ai vu poursuivre avec tant de courroux,
Que j'ai cru qu'en effet j'étais connu de vous.

PHARASMANE.

Pourquoi me le cacher? Ah, père déplorable!

RHADAMISTE.

Vous vous êtes toujours rendu si redoutable,
Que jamais vos enfants, proscrits et malheureux,
N'ont pu vous regarder comme un père pour eux.
Heureux, quand votre main vous immolait un traître,
De n'avoir point versé le sang qui m'a fait naître[2],
Que la nature ait pu, trahissant ma fureur,
Dans ce moment affreux s'emparer de mon cœur!
Enfin, lorsque je perds une épouse si chère,
Heureux, quoiqu'en mourant, de retrouver mon père[3]!
Votre cœur s'attendrit; je vois couler vos pleurs.
(*A Arsame.*)
Mon frère, approchez-vous; embrassez-moi : je meurs[4].

1. Ici le style, le spectacle, la situation des personnages, enfin tout le dénoûment, ne sont pas moins tragiques que le reste de la pièce. — De là ce jugement si favorable de Montesquieu : « Nous n'avons pas d'auteur qui donne à l'âme de plus grands mouvements que Crébillon et qui nous arrache plus à nous-mêmes. »

2. Ce tour manque de netteté : *heureux* semblerait en effet se rapporter à Pharasmane, et il s'applique à Rhadamiste. Il faudrait en prose : *Heureux, pour moi, que je n'aie point versé, etc.*

3. Paroles touchantes dont la simplicité nous tire des larmes, et fait à propos succéder des émotions douces, qui détendent et charment les âmes, aux mouvements terribles qui les ont agitées.

4. Un sentiment qui nous intéresse encore à Rhadamiste est ce témoignage

ZÉNOBIE.

S'il faut par des forfaits que ta justice éclate,
Ciel, pourquoi vengeais-tu la mort de Mithridate[1] ?

PHARASMANE.

O mon fils, ô Romains ? êtes-vous satisfaits?
(*A Arsame.*)
Vous, que pour m'en venger j'implore désormais,
Courez vous emparer du trône d'Arménie ;
Avec mon amitié je vous rends Zénobie :
Je dois ce sacrifice à mon fils malheureux.
De ces lieux cependant éloignez-vous tous deux :
De mes transports jaloux mon sang doit se défendre ;
Fuyez, n'exposez plus un père à le répandre[2].

de tendresse qu'il donne à son frère Arsame : il suffirait pour montrer qu'il n'est nullement inaccessible aux affections naturelles. La vertu douce et l'âme pure d'Arsame, toujours fidèle à ses devoirs de sujet et de fils, produisent d'ailleurs elles-mêmes, dans cette tragédie, un beau contraste avec le caractère sans frein et sans mesure de Rhadamiste.

1. On a dit en effet que Mithridate, père de Zénobie, avait été la victime de Rhadamiste : c'était parce qu'il avait voulu lui enlever sa fille et la donner à un autre. Mais, comme le remarque La Harpe, « la première cause de tous ces malheurs était la perfide ambition de Pharasmane, qui avait pris les armes contre son frère, contre ce même Mithridate, qui avait élevé son fils et lui avait promis Zénobie. »

2. Voilà un caractère qui se soutient jusqu'au bout et une conclusion de nature à plaire au spectateur, en même temps qu'elle est conforme aux lois de la vraisemblance. — Il est bien dommage, faut-il dire en terminant, que Crébillon, avec un génie si éminemment dramatique, ait trop peu étudié la langue et travaillé trop imparfaitement ses vers.

DESTOUCHES.

(1680-1754.)

Le troisième rang dans la comédie a été, du moins jusqu'à notre siècle, mérité par Destouches. Bien loin de Molière sans doute, et à quelque distance de Regnard, il a su, par un coin d'originalité, se faire sur la scène une place honorable[1]. On est peu d'accord sur les débuts de cet ingénieux écrivain. Né à Tours en 1680, il se serait, s'il faut en croire quelques-uns, dérobé à la direction de ses parents pour embrasser la vie de théâtre, et l'acteur improvisé n'eût pas tardé à céder la place à l'auteur. Suivant d'autres, qui paraissent mieux instruits, à la suite d'études soignées et complètes, il aurait porté quelque temps les armes ; puis un ambassadeur, le marquis de Puysieux, lui eût ouvert, en l'attachant à sa personne, la carrière de la diplomatie, qu'il parcourut en effet plusieurs années, et qu'il abandonna pour se livrer entièrement aux lettres. Quoi qu'il en soit, il a eu le rare mérite de respecter son talent, et de n'en faire jamais qu'un usage avoué par la morale. Ses pièces se recommandent, en général, non pas tant par la force comique et l'enjouement du dialogue que par leur sage régularité et les situations touchantes qu'elles présentent : cet art avec lequel, tout en charmant l'esprit, il réussit à émouvoir doucement et assainir le cœur, rappelle l'auteur de l'*Andrienne*. C'est ce qu'on remarque en particulier dans le *Glorieux*, qui est, avec le *Philosophe marié*, le chef-d'œuvre de Destouches[2]. Au reste, à l'âge de soixante ans, il cessa d'écrire pour le théâtre et sur le théâtre, et jusqu'à sa mort (1754) ne s'occupa plus que d'études théologiques. Sa vie avait été assez régulière et assez pure pour que ce changement ne fût pas de nature à beaucoup surprendre. Il appartenait à l'Académie française.

1. Il s'est appliqué surtout à poursuivre les défauts ou les vices qui sont le fléau de la société, comme l'indiquent assez les titres de ses ouvrages : l'*Irrésolu*, l'*Ambitieux*, l'*Archi-Menteur*, l'*Envieux*, l'*Indiscrète*, *etc.*

2. Un précieux travail de ce poëte, qui malheureusement paraît perdu, était un commentaire sur les ouvrages dramatiques anciens et modernes, auquel il avait consacré de nombreuses années. On trouvera un éloge de Destouches dans le recueil des *Éloges des Académiciens*, faits par d'Alembert. Il faut, en outre, consulter sur lui le *Cours de littérature* de La Harpe (III^e^ part., liv. I, ch. 5, sect. 2) et le *Tableau de la Littérature au dix-huitième siècle*, par M. Villemain (12^e^ leçon). Une belle édition des *Œuvres* de Destouches a été donnée par son fils à l'Imprimerie royale, en 1757. On signalera de plus celle qui a paru chez Lefèvre, 1811, précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur (par M. de Senone); enfin celle de Crapelet, 1822, considérée même comme la meilleure, et un choix de ses pièces publiées par Auger en 1810.

Le Glorieux[1].

(Extraits.)

Le comte de Tufière et Philinte recherchent la main d'Isabelle, fille de Lisimon, riche bourgeois, fort commun quoique anobli. Philinte est timide au point de ne pas user des ressources de son esprit, et l'excès d'une bonne qualité rend sa société fort ennuyeuse. Le comte joint, au contraire, à des dehors distingués une suffisance ridicule : c'est le personnage du glorieux. Isabelle a auprès d'elle une jeune personne dont on ne connaît pas la famille, et que sa mauvaise fortune a presque réduite à l'état de domesticité, mais qui a de l'éducation, et qu'elle traite en amie : elles ont été, en effet, camarades de pension. Par un penchant instinctif dont elle ne se rend pas compte, Lisette, c'est le nom de cette jeune personne, est favorable au comte de Tufière, malgré son odieux défaut, et le protége auprès de sa maîtresse. Le caractère du comte de Tufière est, à quelques exagérations près, fort habilement traité, et ceux qui l'entourent le font très-bien ressortir : nous allons le voir en scène.

Acte II, Scène XI.

Le comte, Pasquin (son valet). (Le comte repasse ce qu'il a écrit, et Pasquin lit, par l'ordre de son maître, une autre lettre que celui-ci vient de recevoir.)

LE COMTE, *s'adressant à sa lettre.*

Tu ne partiras point, et c'est une bassesse,

1. 1732. — On connaît le gracieux hommage que Voltaire a rendu à l'œuvre de Destouches dans ces vers qu'il lui adressait :

> Auteur solide, ingénieux,
> Qui du théâtre êtes le maître,
> Vous qui fîtes le *Glorieux*,
> Il ne tiendrait qu'à vous de l'être.

Ailleurs il rappelle encore le souvenir et le succès de ce remarquable ouvrage ; c'est dans le III^e^ de ses *Discours sur l'homme*, où il parle à un envieux qu'offusque le mérite d'autrui :

> Le public applaudit aux vers du *Glorieux :*
> Est-ce un affront pour toi? courage, écris, fais mieux.

Et dans une de ses lettres (de 1747, au comte d'Argental), il va jusqu'à égaler cette comédie *aux meilleures de Molière*. C'était trop. En revanche, Geoffroy l'a dénigrée avec amertume et injustice. Une morale élevée, qui manque trop souvent à notre théâtre comique, est, comme on le verra, renfermée dans plusieurs situations et dans l'ensemble de cette pièce, sans exclure en aucune façon l'agrément. M. Saint-Marc Girardin lui a consacré une étude pleine d'intérêt dans le ch. 21 de son *Cours de littérature dramatique*.

Dans les gens de mon rang, d'outrer la politesse.
Un homme tel que moi se ferait déshonneur,
Si sa plume à quelqu'un donnait du monseigneur.
Non, mon petit seigneur, vous n'aurez pas la gloire
De gagner sur la mienne une telle victoire.
Vous pourriez m'assurer un bonheur très-complet ;
Mais si c'est à ce prix, je suis votre valet.
(*Il déchire la lettre.*)
Ote-moi cette table. — Eh bien ! que dit l'épître ?

PASQUIN.

Elle roule, monsieur, sur un certain chapitre
Qui ne vous plaira point.

LE COMTE. Pourquoi donc ? Lis toujours.

PASQUIN.

Vous me l'ordonnez ; mais....

LE COMTE. Oh ! trêve de discours !

PASQUIN *lit.*

« Celui qui vous écrit....

LE COMTE. Qui vous écrit.... Le style
Est familier.

PASQUIN. Il va vous échauffer la bile.
(*Il lit.*)
« Celui qui vous écrit, s'intéressant à vous,
Monsieur, vous avertit, sans crainte et sans scrupule,
Que par vos procédés, dont il est en courroux,
Vous vous rendez très-ridicule. »

LE COMTE, *se levant brusquement.*

Si je tenais le fat qui m'ose écrire ainsi....

PASQUIN.

Poursuivrai-je ?

LE COMTE. Oui, voyons la fin de tout ceci.

PASQUIN *lit.*

« Vous ne manquez pas de mérite ;
Mais.... »

LE COMTE. Vous ne manquez pas ! Ah ! vraiment ! je le croi !
Bel éloge, en parlant d'un homme tel que moi !

PASQUIN *lit.*

« Vous ne manquez pas de mérite ;
Mais, bien loin de vous croire un prodige étonnant,
Apprenez que chacun s'irrite
De votre orgueil impertinent. »

LE COMTE, *donnant un soufflet à Pasquin.*

Comment, maraud !....

PASQUIN. Fort bien ; le trait est impayable !
De ce qu'on vous écrit suis-je donc responsable ?
Au diable l'écrivain avec ses vérités !
(*Il jette la lettre sur la table.*)

LE COMTE.
Ah! je vous apprendrai....
PASQUIN. Quoi! vous me maltraitez
Pour les fautes d'autrui? Si jamais je m'avise
D'être votre lecteur....
LE COMTE, *lui donnant sa bourse.*
Faut-il que je vous dise
Une seconde fois de serrer cet argent?
Tenez, voilà ma clef, et soyez diligent.
PASQUIN *va et revient.*
Savez-vous à combien cette somme se monte?
LE COMTE.
Non pas exactement.
PASQUIN. Je vous en rendrai compte.
(*A part.*)
Je m'en vais du soufflet me payer par mes mains....

ACTE II, SCÈNE XIV.

Le comte, Lisimon, Pasquin.

LISIMON, *à Pasquin.*
Le comte de Tufière est-il ici, mon cœur[1]?
PASQUIN.
Oui, monsieur, le voici.
(*Le comte se lève nonchalamment et fait un pas au-devant de Lisimon, qui l'embrasse.*)
LISIMON. Cher comte, serviteur.
LE COMTE, *à Pasquin.*
Cher comte!... Nous voilà grands amis, ce me semble[2].
LISIMON.
Ma foi, je suis ravi que nous logions ensemble.
LE COMTE, *froidement.*
J'en suis fort aise aussi.
LISIMON. Parbleu! nous boirons bien.
Vous buvez sec, dit-on. Moi, je n'y laisse rien.
Je suis impatient de vous verser rasade,
Et ce sera bientôt. Mais êtes-vous malade?
A votre mine froide, à votre sombre accueil....

1. Excellent contraste que celui de ce caractère, sans façon jusqu'à la vulgarité, de ce Lisimon, traitant les valets en amis, avec l'outrecuidance du comte, qui eût voulu, à l'exemple de l'affranchi Pallas (voy. les *Annales* de Tacite, XIII, 23), ne donner des ordres à ses gens que par signes ou par écrit.

2. Dans cette scène, qui est, sauf peu de mots, d'un excellent comique, on rit de bon cœur, comme dit La Harpe, en voyant à quel point la familiarité commune de Lisimon déconcerte la morgue et la gravité du comte.

LE COMTE, *à Pasquin qui lui offre un siége.*
Faites asseoir monsieur... Non, offrez le fauteuil.
Il ne le prendra pas[1]; mais...

LISIMON. Je vous fais excuse.
Puisque vous me l'offrez, trouvez bon que j'en use,
Que je m'étale aussi : car je suis sans façon,
Mon cher, et cela doit vous servir de leçon ;
Et je veux qu'entre nous toute cérémonie
Dès ce même moment pour jamais soit bannie.
Oh çà, mon cher garçon, veux-tu venir chez moi?
Nous serons tous ravis de dîner avec toi.

LE COMTE.
Me parlez-vous, monsieur?

LISIMON. A qui donc, je te prie?
A Pasquin ?

LE COMTE. Je l'ai cru.

LISIMON. Tout de bon ? Je parie
Qu'un peu de vanité t'a fait croire cela.

LE COMTE.
Non; mais je suis peu fait à ces manières-là.

LISIMON.
Oh bien! tu t'y feras, mon enfant. Sur les tiennes,
A mon âge, crois-tu que je forme les miennes?

LE COMTE.
Vous aurez la bonté d'y faire vos efforts.

LISIMON.
Tiens, chez moi le dedans gouverne le dehors;
Je suis franc.

LE COMTE. Quant à moi, j'aime la politesse.

LISIMON.
Moi, je ne l'aime point, car c'est une traîtresse
Qui fait dire souvent ce qu'on ne pense pas.
Je hais, je fuis ces gens qui font les délicats,
Dont la fière grandeur d'un rien se formalise,
Et qui craint qu'avec elle on ne familiarise[2];
Et ma maxime à moi, c'est qu'entre bons amis
Certains petits écarts doivent être permis.

LE COMTE.
D'amis avec amis on fait la différence.

LISIMON.
Pour moi, je n'en fais point.

1. Ce trait manque de naturel, ainsi qu'on l'a remarqué avec raison : de là le reproche d'*un comique un peu forcé,* adressé à notre auteur.

2. Il faudrait : on ne *se* familiarise. Le verbe *familiariser* est, d'ailleurs, très-peu susceptible d'entrer en vers ; ajoutons même que d'autres ont compté dans *lia* deux syllabes, au lieu d'une seule comme Destouches.

LE COMTE. Les gens de ma naissance
Sont un peu délicats sur les distinctions,
Et je ne suis ami qu'à ces conditions.

LISIMON.

Ouais! vous le prenez haut. Écoute, mon cher comte,
Si tu fais tant le fier, ce n'est pas là mon compte.
Ma fille te plaît fort, à ce que l'on m'a dit :
Elle est riche, elle est belle, elle a beaucoup d'esprit;
Mais aussi, si tu veux que je sois ton beau-père,
Il faut baisser d'un cran et changer de manière :
Ou sinon, marché nul.

LE COMTE, *à Pasquin, se levant brusquement.*
Je vais le prendre au mot.

PASQUIN.

Vous en mordrez vos doigts, ou je ne suis qu'un sot.
Pour un faux point d'honneur perdre votre fortune?

LE COMTE.

Mais si....

LISIMON. Toute contrainte, en un mot, m'importune.
L'heure du dîner presse : allons, veux-tu venir?
Nous aurons le loisir de nous entretenir
Sur nos arrangements; mais commençons par boire.
Grand'soif, bon appétit, et surtout point de gloire[1],
C'est ma devise. On est à son aise chez moi ;
Et vivre comme on veut, c'est notre unique loi.
Viens, et sans te gourmer[2] avec moi de la sorte,
Laisse, en entrant chez nous, ta grandeur à la porte[3].

1. Ce mot est pris ici, comme un peu plus loin, dans le sens de *prétention à la gloire*, de *vanité*.... *Gloire* ne s'emploie plus qu'en bonne part, tandis que, par un caprice de l'usage, *glorieux* a conservé la double acception, favorable et défavorable, qu'il possédait autrefois.

2. Même signification que *être gourmé* : c'est avoir un maintien affecté, faire le fier.

3. Destouches offre un assez grand nombre de ces traits justes et vifs, de ces vers bien frappés, qui deviennent proverbes en naissant, tels encore que ceux qui suivent :

La critique est aisée et l'art est difficile....

Quand on fait trop le grand, on paraît bien petit....

Chassez le naturel, il revient au galop, etc.

Le dernier vers cité n'est guère, il est vrai, qu'une traduction d'Horace, *Épît.*, I, 10, 24.

Acte II, Scène XV.

Le comte de Tufière n'a pas seulement à regretter de n'avoir point amené Lisimon aux sentiments de déférence qu'il croit lui être dus; son arrogance l'expose à de nouveaux contre-temps. Il a de fâcheuses vérités à entendre d'Isabelle; mais une plus rude et dernière leçon l'attend : elle lui sera donnée par Lycandre, vieillard d'un extérieur pauvre, auteur de l'épître offensante qu'il a reçue, et qui, se découvrant au glorieux et à Lisette, a montré qu'il était leur père.

Acte IV, Scène VI.

Lycandre, le comte, Pasquin.

LE COMTE *entre furieux.* Quel est le téméraire,
Quel est l'audacieux qui m'ose[1].... Ah! c'est mon père!
LYCANDRE.
L'accueil est très-touchant; j'en suis édifié.
PASQUIN, *à part.*
Comment donc! le voilà comme pétrifié!
LE COMTE, *ôtant son chapeau.*
Un premier mouvement quelquefois nous abuse.
Excusez-moi, monsieur.
PASQUIN, *à part.* Il lui demande excuse!
LE COMTE.
Je croyais....
(*A Pasquin.*) Sors, Pasquin.
LYCANDRE. Pourquoi le chassez-vous?
Laissez-le[2] ici, je veux....
LE COMTE, *poussant Pasquin.*
Sors ou crains mon courroux.
LYCANDRE, *retenant Pasquin.*
Reste.
PASQUIN, *s'enfuyant.*
Il y fait trop chaud. Je fais ce qu'on m'ordonne.
LE COMTE.
Si quelqu'un vient me voir, je n'y suis pour personne.

1. C'est que Lycandre s'est fait uniquement annoncer comme l'auteur de la lettre citée plus haut.
2. Élision dure, déjà condamnée à la page 108.

ACTE IV, SCÈNE VII.

Lycandre, le comte.

LYCANDRE.

Que veut dire ceci?

LE COMTE. J'ai mes raisons.

LYCANDRE. Pourquoi
Marquez-vous tant d'ardeur à l'éloigner de moi?

LE COMTE.

Aux regards d'un valet dois-je exposer mon père?

LYCANDRE.

Vous craignez bien plutôt d'exposer ma misère.
Voilà votre motif. Et, loin d'être charmé
De me voir près de vous, votre orgueil alarmé
Rougit de ma présence. Il se sent au supplice.
De sa confusion votre cœur est complice;
Et, tout bouffi de gloire, il n'ose se prêter
Aux tendres mouvements qui devraient l'agiter.
Ah! je ne vois que trop, en cette conjoncture,
Qu'une mauvaise honte étouffe la nature.
C'est en vain qu'un billet vous avait prévenu;
Et je me suis trompé, croyant qu'un inconnu
Vous corrigerait mieux qu'un père misérable
Qu'à vos yeux la fortune a rendu méprisable.

LE COMTE.

Qui? moi, je vous méprise! osez-vous le penser?
Qu'un soupçon si cruel a droit de m'offenser!
Croyez que votre fils vous respecte, vous aime.

LYCANDRE.

Vous? Prouvez-le-moi donc, et dans ce moment même?

LE COMTE.

Vous pouvez disposer de tout ce que je puis.
Parlez; qu'exigez-vous?

LYCANDRE. Qu'en l'état où je suis,
Vous vous fassiez honneur de bannir tout mystère,
Et de me reconnaître en qualité de père,
Dans cette maison-ci. Voyons si vous l'osez.

LE COMTE.

Songez-vous au péril où vous vous exposez?

LYCANDRE.

Dois-je me défier d'une honnête famille?
Allons voir Lisimon. Menez-moi chez sa fille.

LE COMTE.

De grâce, à vous montrer ne soyez pas si prompt:

Vous les exposeriez à vous faire un affront.
Vous ne savez donc pas jusqu'où va l'arrogance
D'un bourgeois anobli, fier de son opulence?
Si le faste et l'éclat ne soutiennent le rang,
Il traite avec dédain le plus illustre sang.
Mesurant ses égards aux dons de la fortune,
Le mérite indigent le choque, l'importune,
Et ne peut l'aborder qu'en faisant mille efforts
Pour cacher ses besoins sous un brillant dehors.
Depuis votre malheur, mon nom et mon courage
Font toute ma richesse ; et ce seul avantage,
Rehaussé par l'éclat de quelques actions,
M'a tenu lieu de biens et de protections.
J'ai monté par degrés, et riche en apparence,
Je fais une figure égale à ma naissance;
Et, sans ce faux relief, ni mon rang ni mon nom
N'auraient pu m'introduire auprès de Lisimon.

LYCANDRE.

On me l'a peint tout autre; et j'ai peine à vous croire.
Tout ce discours ne tend qu'à cacher votre gloire ;
Mais pour moi, qui ne suis ni superbe ni vain,
Je prétends me montrer, et j'irai mon chemin.
(*Il veut sortir.*)

LE COMTE, *le retenant.*

Différez quelques jours : la faveur n'est pas grande !
Je me jette à vos pieds et je vous la demande.

LYCANDRE.

J'entends : la vanité me déclare à genoux
Qu'un père infortuné n'est pas digne de vous[1] !
Oui, oui, j'ai tout perdu par l'orgueil de ta mère[2],
Et tu n'as hérité que de son caractère.

LE COMTE.

Eh! compatissez donc à la noble fierté
Dont mon cœur, il est vrai, n'a que trop hérité.
Du reste, soyez sûr que ma plus forte envie

1. « La Harpe, qui a été souvent sévère pour Destouches, remarque M. Saint-Marc Girardin, admire comme sublimes ces deux vers. Il a raison : cette vanité qui s'humilie et qui s'agenouille, mais qui ne s'abjure pas; cette permission de rester orgueilleux et hautain, demandée à genoux; ce droit de cacher sa naissance et de désavouer son père, imploré de son père lui-même; tant d'orgueil pour le dehors, tant de petitesse pour le dedans : voilà ce que Destouches a exprimé de la manière la plus énergique dans cette scène admirable. »

2. Cette idée, qui explique par l'orgueil de sa mère la ruine de la maison du comte, est fort heureuse, en ce qu'elle nous montre dans la suffisance de celui-ci un vice pour ainsi dire transmis avec le sang, et contribue par là à excuser un personnage qui finalement ne doit être ni odieux ni sacrifié, mais bien corrigé et heureux.

Serait de vous servir aux dépens de ma vie.
Mais du moins ménagez un honneur délicat :
Pour mon intérêt même évitons un éclat.

LYCANDRE.

Vous me faites pitié. Je vois votre faiblesse,
Et veux, en m'y prêtant, vous prouver ma tendresse;
Mais à condition que si votre hauteur
Eclate devant moi, dès l'instant....

ACTE IV, SCÈNE VIII.

Lycandre, le comte, Lisimon.

LISIMON, *au comte*. Serviteur.
Je vous cherchais, mon cher : votre froideur m'étonne ;
Car il est temps d'agir. Je crois, Dieu me pardonne,
Que ma femme devient raisonnable.

LE COMTE. Comment?

LISIMON.

Elle n'a plus pour vous ce grand éloignement
Qu'elle a marqué d'abord. La bonne dame est sage;
Car j'allais sans cela faire un joli tapage!
Je vais vous procurer un moment d'entretien
Avec ma digne épouse; et puis tout ira bien,
Pourvu que vous vouliez lui faire politesse.
N'y manquez pas, au moins, car c'est une princesse
Aussi fière que vous, et dont les préjugés....

LE COMTE.

Je suis ravi de voir que vous vous corrigez.

LISIMON, *se couvrant*.

Tu le vois, mon enfant, je cherche à te complaire.

LE COMTE.

Fort bien !

LISIMON, *se découvrant*.

Enfin, monsieur, le succès de l'affaire
Est en votre pouvoir. Ainsi donc, croyez-moi,
De ce que je vous dis faites-vous une loi.

LYCANDRE.

Monsieur vous parle juste, et pour votre avantage :
Que votre unique objet soit votre mariage;
Et mettez à profit cet heureux incident.

LISIMON, *au comte*.

Quel est cet homme-là?

LE COMTE, *tirant Lisimon à part*.

C'est.... c'est mon intendant[1].

1. « Ce qu'il y a de mieux conçu dans le *Glorieux*, dit La Harpe, c'est de

LISIMON.

Il a l'air bien grêlé. Selon toute apparence,
Cet homme n'a pas fait fortune à l'intendance.
(*Au comte.*)
Ma femme vous attend. Venez, d'un air soumis,
Prévenant, la prier d'être de vos amis.

LYCANDRE.

Soumis, vous entendez?

LE COMTE, *d'un air piqué*. Oui, j'entends à merveille.
(*A part.*)
Ciel!

LISIMON. Vous approuvez donc ce que je lui conseille,
Bonhomme? Expliquez-vous.

LYCANDRE. Oui, je l'approuve fort;
Et, s'il ne s'y rend pas, il aura très-grand tort.

Le comte a fléchi, et a fait avec convenance sa demande, qui a été agréée. Le notaire a été aussitôt appelé pour rédiger le contrat. Nous passons à regret la scène fort plaisante où le comte énumère ses qualités et parle fastueusement de sa fortune, qui n'existe que dans son imagination. Il vient de dire que son père, retenu par la goutte, ne peut être présent au mariage, lorsque celui-ci paraît.

ACTE V, SCÈNE VI.

Lycandre, Lisimon, le comte, Valère (fils de Lisimon), *Isabelle, Lisette, M. Josse* (notaire).

LE COMTE, *à part.*

Ah! le voici lui-même. O ciel! quel incident!

LYSIMON, *à Lycandre.*

Que voulez-vous?... Parbleu! c'est monsieur l'intendant.

LYCANDRE, *au comte.*

Je viens savoir, mon fils....

VALÈRE *et* ISABELLE. Son fils!

LE COMTE, *à part.* Je meurs de honte.

LISIMON.

Vous m'aviez donc trompé[1]? Répondez, mon cher comte.

LE COMTE, *à Lycandre.*

Eh quoi! dans cet état osez-vous vous montrer?

lui avoir donné un père dont la pauvreté désole son faste : de là cette scène excellente où il est obligé de faire passer ce vieillard pour son intendant; de là le coup de théâtre vraiment comique produit ensuite par un seul mot (dans la scène de la reconnaissance) : *Sa sœur, femme de chambre.* »

1. Quelle humiliation et quel châtiment pour l'orgueil, que de se voir pris en flagrant délit de mensonge!

LYCANDRE.
Superbe, mon aspect ne peut que t'honorer.
Mon arrivée ici t'alarme et t'importune ;
Mais apprends que mes droits vont devant[1] ta fortune.
Rends-leur hommage, ingrat, par un plus tendre accueil.
LE COMTE.
Eh ! le puis-je au moment....
LISIMON. Baron de Montorgueil,
C'est donc là ce superbe et brillant équipage
Dont tu faisais tantôt un si bel étalage ?
LYCANDRE, *à Lisimon.*
L'état où je parais, et sa confusion,
D'un excessif orgueil sont la punition.
Je la lui réservais.
(*Au comte.*) Je bénis ma misère,
Puisqu'elle t'humilie et qu'elle venge un père.
Ah ! bien loin de rougir, adoucis mes malheurs.
Parle ; reconnais-moi.
ISABELLE, *à Lisette.* Vous voilà tout en pleurs,
Lisette ?
LISETTE, *à Isabelle.* Vous allez en apprendre la cause.
LYCANDRE, *au comte.*
Je vois qu'à ton penchant ta vanité s'oppose ;
Mais je veux la dompter. Redoute mon courroux,
Ma malédiction, ou tombe à mes genoux.
LE COMTE.
Je ne puis résister à ce ton respectable.
Eh bien ! vous le voulez ? rendez-moi méprisable ;
Jouissez du plaisir de me voir si confus :
Mon cœur, tout fier qu'il est, ne vous méconnaît plus.
Oui, je suis votre fils et vous êtes mon père.
Rendez votre tendresse à ce retour sincère[2].
(*Il se met aux genoux de Lycandre.*)
Il me coûte assez cher, pour avoir mérité
D'éprouver désormais toute votre bonté.
LISIMON, *à Lycandre.*
Il a, ma foi, raison. Par ce qu'il vient de faire
Je jugerais, morbleu ! que vous êtes son père.

2. Pour *avant*, comme l'emploient à tout moment Pascal et Bossuet : ce qui, fort usité au dix-septième siècle, cessait néanmoins de l'être au dix-huitième.

3. Sans doute nous voulions que l'orgueilleux fût puni, et il ne laisse pas de l'être en effet : mais nous savons gré à l'auteur de ne pas le changer en fils sacrilége, maudit par son père; autrement la comédie finirait par une scène de tragédie. Nous aimons à voir la nature l'emporter sur la vanité dans l'âme du comte, et la voix paternelle le ramener à de meilleurs sentiments.

LYCANDRE *relève le comte et l'embrasse.*

En sondant votre cœur, j'ai frémi, j'ai tremblé;
Mais, malgré votre orgueil, la nature a parlé.
Qu'en ce moment pour moi ce triomphe a de charmes!
Je dois donc maintenant terminer vos alarmes,
Oublier vos écarts qui sont assez punis.
Mon fils, rassurez-vous : nos malheurs sont finis.
Le ciel, enfin pour nous devenu plus propice,
A de mes ennemis confondu la malice.
Notre auguste monarque, instruit de mes malheurs
Et des noirs attentats de mes persécuteurs,
Vient, par un juste arrêt, de finir ma misère.
Il me rend mon honneur; à vous il rend un père
Rétabli dans ses droits, dans ses biens, dans son rang,
Enfin dans tout l'éclat qui doit suivre mon sang.
J'en reçois la nouvelle; et ma joie est extrême
De pouvoir à présent vous l'annoncer moi-même[1].

LE COMTE.

Qu'entends-je! Juste ciel! Fortune, ta faveur
Au mérite, aux vertus, égale le bonheur :
Oui, tu me rends mes biens, mon rang et ma naissance;
Et j'en ai désormais la pleine jouissance.

LYCANDRE.

Devenez plus modeste, en devenant heureux.

LISIMON.

C'est bien dit. Je vous fais compliment à tous deux.
Je n'ai pas attendu ce que je viens d'apprendre
Pour choisir votre fils en qualité de gendre,
Parce qu'à l'orgueil près, il est joli garçon[2].
Voici notre contrat, signez-le sans façon.

LYCANDRE.

Quoique notre fortune ait bien changé de face,
De vos bontés pour lui je dois vous rendre grâce;
Et, pour m'en acquitter encor plus dignement,
Je prétends avec vous m'allier doublement.

LISIMON.

Comment?

LYCANDRE. Pour votre fils je vous offre ma fille.

VALÈRE, *à Lisette.*

Je suis perdu[3].

1. Molière, à la fin du *Tartuffe*, fait de même intervenir le roi dans ce rôle de grand justicier, acte V, sc. VII :

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude....

2. On n'entendrait aujourd'hui, par cette expression familière, qu'un *garçon bien fait* : ici elle veut dire un *garçon aimable, digne d'affection.*

3. Valère aime Lisette, et il tremble à la pensée d'un mariage étranger qui l'enlèverait à cette affection.

LISIMON. L'honneur est grand pour ma famille :
Très-agréablement vous me voyez surpris.
J'accepte le projet. Mais est-elle à Paris,
Votre fille?
LYCANDRE. Sans doute; approchez-vous, Constance,
Et recevez l'époux....
LISIMON. Vous vous moquez, je pense :
C'est Lisette.
LYCANDRE. Ce nom a causé votre erreur.
Venez, ma fille; comte, embrassez votre sœur.
LISIMON.
Sa sœur, femme de chambre!
LYCANDRE, *au comte.* Une telle aventure
Des jeux de la fortune est une preuve sûre.
Grâce au ciel, votre sœur est digne de son sang :
Sa vertu, plus que moi, la remet dans son rang.
. . . . . .
LISIMON.
Bon! nous allons donc faire un double mariage.
ISABELLE, *au comte.*
Mon cœur parle pour vous; mais je crains vos hauteurs.
LE COMTE.
L'amour prendra le soin d'assortir nos humeurs.
Comptez sur son pouvoir : que faut-il pour vous plaire?
Vos goûts, vos sentiments, feront mon caractère.
LYCANDRE.
Mon fils est glorieux; mais il a le cœur bon :
Cela répare tout.
LISIMON. Oui, vous avez raison;
Et, s'il reste entiché d'un peu de vaine gloire,
Avec tant de mérite on peut s'en faire accroire.
LE COMTE.
Non; je n'aspire plus qu'à triompher de moi;
Du respect, de l'amour, je veux suivre la loi :
Ils m'ont ouvert les yeux; qu'ils m'aident à me vaincre.
Il faut se faire aimer : on vient de m'en convaincre;
Et je sens que la gloire et la présomption
N'attirent que la haine et l'indignation[1].

1. La Harpe signale avec éloge l'intérêt peu commun de ce dénoûment, qui ne lui semble pas trop romanesque. On est bien aise, dit-il, que le père, rétabli dans ses biens, l'apprenne à son fils, qui a vaincu son orgueil, et que sa fille soit récompensée ainsi de la conduite honnête, sage et courageuse dont elle ne s'est jamais écartée.

L. RACINE.

(1692-1763.)

Louis Racine était le dernier des sept enfants du grand poëte Jean Racine : né à Paris en 1692, il mourut en 1763, après avoir survécu lui-même à son fils unique[1]. Par ses vertus et ses talents il ajouta encore à l'héritage d'honneur qui lui avait été transmis. Plusieurs excellents morceaux de haute critique, contenus dans le recueil de l'Académie des inscriptions, attestent qu'il fut l'une des gloires de ce corps illustre[2]. Mais son principal titre auprès de la postérité est son poëme de la *Religion*, où, par la beauté des vers, il s'est rendu souvent le digne interprète des idées sublimes qu'il a chantées. Quoique moins heureux dans son premier ouvrage sur la *Grâce*, il s'y était déjà annoncé comme un écrivain d'autant de mérite que de piété. On a aussi de lui quelques odes remarquables, entre lesquelles il faut mentionner celle qu'il a consacrée à l'harmonie poétique.

Un autre service rendu par Louis Racine aux lettres françaises a été de les initier à un commerce plus étroit avec les littératures étrangères : par là il n'a pas peu contribué à raviver les sources épuisées du génie national. L'un des premiers, lorsque notre goût trop timide hésitait encore à placer Shakspeare auprès de Sophocle et de Corneille, il nous a donné une traduction du *Paradis perdu* de Milton[3].

1. Ce jeune homme, qui peu auparavant « avait quitté les muses pour le commerce », fut, comme on sait, l'une des victimes du tremblement de terre arrivé à Lisbonne en 1755. Le poëte Le Brun, son ami, a déploré sa mort prématurée et funeste, sur laquelle on a aussi des stances touchantes de Lefranc de Pompignan.

2. De regrettables intrigues lui fermèrent la porte de l'Académie française, où sa place était marquée, à double titre, par son mérite et par son nom.

3. L. Racine avait eu pour maîtres Mésenguy et Rollin, qui demeurèrent ses amis. Son père, qu'il perdit très-jeune, s'était aussi beaucoup occupé de sa première éducation. Il devint avocat, se retira quelque temps à l'Oratoire, puis il fut chargé d'un emploi de finances; mais les intervalles que lui laissaient ses fonctions, il les réserva toujours pour les lettres : dans la suite, il s'y consacra tout entier. La meilleure édition de ses œuvres a été donnée chez Le Normand (1808, 6 vol. in-8°) : elle est précédée de l'éloge de l'auteur par Lebeau. On peut encore consulter sur lui le *Cours de littérature* de La Harpe (III^e^ partie, liv. I, ch. II, § 21) et le *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle* par M. Villemain (12^e^ leçon).

La Religion[1].

Chant I (fragments).

Preuves de l'existence de Dieu : nécessité de la religion.

Oui, c'est un dieu caché[2] que le dieu qu'il faut croire.
Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés!
Répondez, cieux et mers, et vous, terre, parlez.
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles[3]?
Nuit brillante, dis-nous, qui t'a donné tes voiles?
O cieux, que de grandeur, et quelle majesté!
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumière
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau[4],
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours :
Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours?
Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts :
La rage de tes flots expire sur tes bords[5]....

1. 1742. — Le poëme de la *Grâce* avait paru vingt ans auparavant. Celui de la *Religion*, dont le succès a été attesté par de nombreuses réimpressions, offre çà et là des morceaux dignes du grand Racine; mais l'ensemble est trop peu animé par le souffle créateur de l'imagination : il n'en mérite pas moins de grands éloges. Suivant J. B. Rousseau, c'est un des ouvrages les plus estimables de la langue française. L'auteur a entrepris de développer cette pensée de Pascal : « A ceux qui ont de la répugnance pour la religion, il faut commencer par montrer qu'elle n'est pas contraire à la raison; puis, qu'elle est vénérable; faire souhaiter qu'elle soit vraie et montrer ensuite qu'elle est vraie, et enfin qu'elle est aimable. » Le plan, dit La Harpe, est parfaitement tracé; les preuves sont bien choisies, fortifiées par leur enchaînement et déduites dans un ordre lumineux. Il ajoute que « c'est la meilleure composition qui ait paru en ce genre dans le dix-huitième siècle. » On peut la rapprocher surtout du poëme de la *Religion vengée*, par le cardinal de Bernis, qui est d'ailleurs demeuré fort au-dessous de L. Racine.

2. « Vere tu es Deus absconditus, » lit-on en effet dans Isaïe, ch. XLV, v. 15.

3. Notre imagination se perd dans ces espaces immenses qui renferment la multitude innombrable des corps célestes. « C'est, a dit Pascal (d'après Empédocle), une sphère infinie, dont le centre est partout, la circonférence nulle part. »

4. Heureuse imitation d'Horace, qui a dit du soleil, *Aliusque et idem nasceris*, v. 10 et 11 du *Chant séculaire*.

5. On se rappelle ce trait sublime de l'Écriture : « Usque huc venies, et non procedes amplius, » liv. de *Job*, ch. XXXVIII. v. 11.

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle,
La terre le publie. « Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements?
C'est celui dont la main posa mes fondements.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne:
Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne....
Mon suc, dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu :
La feuille le demande; et la branche fidèle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté :
Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire,
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours.
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts :
Toute plante en naissant déjà renferme en elle
D'enfants qui la suivront une race immortelle[1];
Chacun de ces enfants, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité. »
Ainsi parle la terre; et, charmé de l'entendre,
Quand je vois par ces nœuds que je ne puis comprendre
Tant d'êtres différents l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer tous ensemble,
Je reconnais partout la main qui les rassemble,
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité
Non moins que la sagesse et la simplicité.
Mais pour lui, que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent,
O toi qui follement fais ton Dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidèle,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle[2].
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux, si remplis de prudence,
Ont-ils de leurs enfants su prévoir la naissance?...
Ceux qui de nos hivers redoutant le courroux
Vont se réfugier dans des climats plus doux
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse

1. Voy. à ce sujet Pline le naturaliste, XVIII, 21 : « Tritico nihil est fertilius....., ut pote quum e medio, si sit aptum solum, centeni quinquageni modii reddantur. »

2. « Jamais l'éducation des oiseaux, dit La Harpe, n'a été mieux traitée en poésie. » — Sur les nids des oiseaux, on peut lire un charmant passage dans le *Génie du Christianisme* de Châteaubriand, 1re part., liv. V, ch. 6.

Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil, par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé ;
Il arrive, tout part : le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés[1] ?
A nos yeux attentifs que le spectacle change :
Retournons sur la terre, où jusque dans la fange
L'insecte nous appelle, et, certain de son prix,
Ose nous demander raison de nos mépris[2]....
De l'empire de l'air cet habitant volage,
Qui porte à tant de fleurs son inconstant hommage
Et leur ravit un suc qui n'était pas pour lui,
Chez ses frères rampants qu'il méprise aujourd'hui,
Sur la terre autrefois traînant sa vie obscure,
Semblait vouloir cacher sa honteuse figure.
Mais les temps sont changés, sa mort fut un sommeil :
On le vit, plein de gloire à son brillant réveil,
Laissant dans le tombeau sa dépouille grossière,
Par un sublime effort voler vers la lumière.
Le roi pour qui sont faits tant de biens précieux,
L'homme élève un front noble et regarde les cieux.
Ce front, vaste théâtre où l'âme se déploie,
Est tantôt éclairé des rayons de la joie,
Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux[3].
L'amitié tendre et vive y fait briller ses feux
Qu'en vain veut imiter, dans son zèle perfide,
La trahison, que suit l'envie au teint livide.
Un mot y fait rougir la timide pudeur.
Le mépris y réside, ainsi que la candeur,
Le modeste respect, l'imprudente colère,
La crainte et la pâleur, sa compagne ordinaire,
Qui dans tous les périls funestes à mes jours,
Plus prompte que ma voix, appelle du secours.
A me servir aussi cette voix empressée,

1. Il y a là plus que le mérite d'*un bon versificateur*, comme Voltaire appelait le fils du *grand poëte Racine :* il y a de l'émotion, cette âme de la véritable poésie. Châteaubriand, au ch. 7 de l'ouvrage et du livre indiqués, après avoir transcrit ces vers, au lendemain de la révolution française : « Nous avons vu, dit-il, quelques infortunés à qui ce dernier trait faisait venir les larmes aux yeux. »

2. Pline, Hist. déjà citée, XI, 1 : « His tam parvis (corporibus) atque tam nullis, quæ ratio, quanta vis, quam inextricabilis perfectio...! » Et quelques lignes plus bas : « Rerum natura nusquam magis, quam in minimis, tota est. »

3. Sur l'admirable artifice du corps humain, on peut revoir un beau chapitre de Bossuet dans les morceaux choisis (prose) des classes supérieures, page 172.

Loin de moi, quand je veux, va porter ma pensée :
Messagère de l'âme, interprète du cœur,
De la société je lui dois la douceur.
Quelle foule d'objets l'œil réunit ensemble!
Que de rayons épars ce cercle étroit rassemble!
Tout s'y peint tour à tour. Le mobile tableau
Frappe un nerf qui l'élève et le porte au cerveau.
D'innombrables filets, ciel! quel tissu fragile!
Cependant ma mémoire en a fait son asile....
Là ces esprits subtils, toujours prêts à partir,
Attendent le signal qui les doit avertir.
Mon âme les envoie, et, ministres dociles,
Je les sens répandus dans mes membres agiles....
Est-ce moi qui préside au maintien de ces lois,
Et pour les établir ai-je donné ma voix?
Je les connais à peine. Une attentive adresse
Tous les jours m'en découvre et l'ordre et la sagesse.
De cet ordre secret reconnaissons l'auteur :
Fut-il jamais des lois sans un législateur?
Stupide impiété, quand pourras-tu comprendre
Que l'œil est fait pour voir, l'oreille pour entendre?
Ces oreilles, ces yeux, celui qui les a faits
Est-il aveugle et sourd? Que d'ouvrages parfaits,
Que de riches présents t'annoncent sa puissance!
Où sont-ils ces objets de ma reconnaissance[1]?
Est-ce un coteau riant? est-ce un riche vallon?
Hâtons-nous d'admirer : le cruel aquilon
Va rassembler sur nous son terrible cortége.
Et la foudre et la pluie, et la grêle et la neige.
L'homme a perdu ses biens, la terre ses beautés[2],
Et plus loin qu'offre-t-elle à nos yeux attristés?
Des antres, des volcans, et des mers inutiles,
Des abîmes sans fin, des montagnes stériles,
Des ronces, des rochers, des sables, des déserts.
Ici de ses poisons elle infecte les airs;
Là rugit le lion ou rampe la couleuvre :
De ce Dieu si puissant voilà donc le chef-d'œuvre!
Et tu crois, ô mortel, qu'à ton moindre soupçon,
Au pied du tribunal qu'érige ta raison,
Ton maître obéissant doit venir te répondre?

1. *Dira l'impie,* faut-il sous-entendre. Les vers suivants développent l'argument de l'impiété, auquel répondra bientôt le poëte : *Et tu crois, ô mortel...*

2. Un contemporain de Louis Racine, Saint-Lambert, l'auteur du poëme des *Saisons*, a développé fort heureusement des pensées analogues, en peignant dans une brillante description les désastres causés par un orage (*l'Été*).

Accusateur aveugle, un mot va te confondre :
Tu n'aperçois encor que le coin du tableau,
Le reste t'est caché sous un épais rideau[1]....
Mais pourquoi ces rochers, ces vents et ces orages?
Daigne apprendre de moi leurs secrets avantages,
Et ne consulte plus tes yeux souvent trompeurs.
La mer, dont le soleil attire les vapeurs,
Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former, s'élever, et s'étendre sur elle.
De nuages légers cet amas précieux,
Que dispersent au loin les vents officieux,
Tantôt, féconde pluie, arrose nos campagnes,
Tantôt retombe en neige et blanchit nos montagnes;
Sur ces rocs sourcilleux, de frimas couronnés,
Réservoir des trésors qui nous sont destinés,
Les flots de l'Océan apportés goutte à goutte
Réunissent leur force et s'ouvrent une route.
Jusqu'au fond de leur sein lentement répandus,
Dans leurs veines errants, à leurs pieds descendus,
On les en voit enfin sortir à pas timides;
D'abord faibles ruisseaux, bientôt fleuves rapides.
Des racines des monts qu'Annibal sut franchir,
Indolent Ferrarais, le Pô va t'enrichir.
Impétueux enfants de cette longue chaîne,
Le Rhône suit vers nous le penchant qui l'entraîne;
Et son frère emporté par un contraire choix[2],
Sorti du même sein, va chercher d'autres lois.
Mais enfin terminant leurs courses vagabondes,
Leur antique séjour redemande leurs ondes;
Ils les rendent aux mers, le soleil les reprend,
Sur les monts, dans les champs, l'aquilon nous les rend.
Telle est de l'univers la constante harmonie :
De son empire heureux la discorde est bannie;
Tout conspire pour nous, les montagnes, les mers,
L'astre brillant du jour, les fiers tyrans des airs.
Puisse le même accord régner parmi les hommes!...

1. On peut voir ces mêmes points discutés dans l'*Essai sur l'homme* de Pope, cet *Essai* que Voltaire, dans une lettre à madame du Deffand, appelle avec une admiration un peu exagérée « le premier des poëmes didactiques et philosophiques modernes. »

2. Le Rhin, dont la source est en Suisse comme celle du Rhône, et qui descend de la même partie des Alpes.

Chant II (fragments).

L'homme étudiant sa propre nature : sa misère, sa grandeur; immortalité de son âme.

Je ne suis que mensonge, erreur, incertitude,
Et de la vérité je fais ma seule étude.
Tantôt le monde entier m'annonce à haute voix
Le maître que je cherche, et déjà je le vois.
Tantôt le monde entier, dans un profond silence,
A mes regards errants n'est plus qu'un vide immense.
O nature! pourquoi viens-tu troubler ma paix?
Ou parle clairement, ou ne parle jamais.
Cessons d'interroger qui ne veut point répondre.
Si notre ambition ne sert qu'à nous confondre,
Bornons-nous à la terre : elle est faite pour nous.
Mais non, tous ses plaisirs n'entraînent que dégoûts;
Aucun d'eux n'assouvit la soif qui me dévore :
Je désire, j'obtiens, et je désire encore[1].
Grand Dieu! donne-moi donc des biens dignes de toi,
Ou donne m'en du moins qui soient dignes de moi....
Mais comment retrouver la gloire qui m'est due?
Qui peut te rendre à moi, félicité perdue[2]?
Est-ce dans mes pareils que je dois te chercher?
Ils m'échappent, la mort me les vient arracher;
Et, frappés avant moi, le tombeau les dévore :
J'irai bientôt les joindre. Où vont-ils? je l'ignore.
Est-il vrai? n'est-ce point une agréable erreur
Qui de la mort en moi vient adoucir l'horreur?
Quoi! même après l'instant où tes ailes funèbres
M'auront enseveli dans tes noires ténèbres,
Je vivrais! Doux espoir! que j'aime à m'y livrer!
« De quelle ambition tu te vas enivrer?

1. L. Racine, qui accompagne son poëme d'excellentes notes dont nous avons profité, place ici cette sage réflexion de Bossuet : « J'apporte en naissant cet amour du bonheur. La raison, sitôt qu'elle commence, me le fait chercher par des moyens bons ou mauvais; mais enfin elle le cherche. Cependant je désire : ce qui prouve que je ne possède point. Le désir et le parfait bonheur ne peuvent se trouver ensemble. »

2. Ce trait rappelle quelques vers charmants de Bertaut, fort aimés et très-souvent répétés par nos pères :

Félicité passée,
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir?

Dit l'impie; est-ce à toi, vaine et faible étincelle,
Vapeur vile, d'attendre une gloire immortelle?
Le hasard nous forma, le hasard nous détruit;
Et nous disparaissons comme l'ombre qui fuit....
Plongeons-nous sans effroi dans ce muet abîme
Où la vertu périt aussi bien que le crime;
Et, suivant du plaisir l'aimable mouvement,
Laissons-nous au tombeau conduire mollement. »
A ces mots insensés, le maître de Lucrèce,
Usurpant le grand nom d'ami de la sagesse,
Joint la subtilité de ses faux arguments.
Lucrèce de ses vers prête les ornements[1] :
De la noble harmonie indigne et triste usage!
Epicure avec lui m'adresse ce langage :
« Cet esprit, ô mortels! qui vous rend si jaloux[2],
N'est qu'un feu qui s'allume et s'éteint avec nous.
Quand par d'affreux sillons l'implacable vieillesse
A sur un front hideux imprimé la tristesse;
Que dans un corps courbé sous un amas de jours
Le sang comme à regret semble achever son cours;
Lorsqu'en des yeux couverts d'un lugubre nuage
Il n'entre des objets qu'une infidèle image;
Qu'en débris chaque jour le corps tombe et périt,
En ruines aussi je vois tomber l'esprit.
L'âme mourante alors, flambeau sans nourriture,
Jette par intervalle une lueur obscure.
Triste destin de l'homme! il arrive au tombeau,
Plus faible, plus enfant qu'il ne l'est au berceau.
La mort, du coup fatal, frappe enfin l'édifice :
Dans un dernier soupir achevant son supplice,
Lorsque vide de sang le cœur reste glacé,
Son âme s'évapore, et tout l'homme est passé. »
Sur la foi de tes chants, ô dangereux poëte!
D'un maître trop fameux trop fidèle interprète,
De mon heureux espoir désormais détrompé,
Je dois donc, du plaisir à toute heure occupé,
Consacrer les moments de ma course rapide

1. « Lucrèce, a dit Fontanes (Discours préliminaire de sa traduction de l'*Essai sur l'homme*), comme presque tous les athées fameux, naquit dans un siècle d'orages et de malheurs : témoin des guerres civiles de Marius et de Sylla, et n'osant attribuer à des dieux justes et sages les désordres de sa patrie, il voulut détrôner une providence qui semblait abandonner le monde aux passions de quelques tyrans ambitieux. Il emprunta sa philosophie aux écoles d'Epicure, etc. »

2. La Harpe cite les dix-huit vers qui suivent parmi les passages les plus beaux du poëme de la *Religion* : il avait plus d'une fois, dit-il, entendu Voltaire les réciter avec l'accent de l'admiration.

A la divinité que tu choisis pour guide[1] :
Et la mère des jeux, des ris et des amours
Doit ainsi qu'à tes vers présider à mes jours....
Tu veux me rassurer, et tu me désespères.
Vivrai-je dans la joie, au milieu des misères,
Quand même je n'ai pas où reposer un cœur
Las de tout parcourir en cherchant son bonheur?
Rois, sujets, tout se plaint, et nos fleurs les plus belles
Renferment dans leur sein des épines cruelles[2];
L'amertume secrète empoisonne toujours
L'onde qui nous paraît si claire dans son cours.
C'est le sincère aveu que me fait Epicure :
L'orateur du plaisir m'en apprend la nature.
J'abandonne ce maître. O raison! viens à moi :
Je veux seul méditer et m'instruire avec toi.
Je pense. La pensée, éclatante lumière,
Ne peut sortir du sein d'une épaisse matière[3].
J'entrevois ma grandeur. Ce corps lourd et grossier
N'est donc pas tout mon bien, n'est pas moi tout entier.
Quand je pense, chargé de cet emploi sublime,
Plus noble que mon corps, un autre être m'anime.
Je trouve donc qu'en moi, par d'admirables nœuds,
Deux êtres opposés sont réunis entre eux :
De la chair et du sang, le corps, vil assemblage;
L'âme, rayon de Dieu, son souffle, son image....
Le corps, né de la poudre, à la poudre est rendu;
L'esprit retourne au ciel dont il est descendu.
Peut-on lui disputer sa naissance divine?
N'est-ce pas cet esprit, plein de son origine,

1. Le poëme de Lucrèce commence par cette invocation à Vénus :

Æneadum genitrix. . . . . .
Te, dea, te fugiunt venti, te nubila cœli
Adventumque tuum, tibi suavis dædala tellus
Summittit flores; tibi rident æquora ponti,
Placatumque nitet diffuso lumine cœlum....

2. . . . . Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis faucibus angat;

a dit Lucrèce, liv. IV, v. 1130. Ainsi M. de Lamartine dans la X^e^ de ses *Nouvelles Méditations poétiques :*

Mais jusque dans le sein des heures fortunées
Je ne sais quelle voix que j'entends retentir
Me poursuit, et vient m'avertir
Que le bonheur s'enfuit sur l'aile des années....

3. Ici L. Racine parle d'après Descartes, ou bien encore d'après Platon et Cicéron ; on peut voir notamment les *Tusculanes*, liv. I.

Qui, malgré son fardeau, s'élève, prend l'essor[1],
A son premier séjour quelquefois vole encor,
Et revient tout chargé de richesses immenses?
Platon, combien de fois jusqu'au ciel tu t'élances!
Descartes, qui souvent m'y ravis avec toi;
Pascal, que sur la terre à peine j'aperçoi;
Vous qui nous remplissez de vos douces manies[2],
Poëtes enchanteurs, adorables génies;
Virgile, qui d'Homère appris à nous charmer;
Boileau, Corneille, et toi que je n'ose nommer[3],
Vos esprits n'étaient-ils qu'étincelles légères,
Que rapides clartés et vapeurs passagères?
Que ne puis-je prétendre à votre illustre sort,
O vous dont les grands noms sont exempts de la mort?
Eh! pourquoi, dévoré par cette folle envie,
Vais-je étendre mes vœux au delà de ma vie?
Par de brillants travaux je cherche à dissiper
Cette nuit dont le temps me doit envelopper.
Des siècles à venir je m'occupe sans cesse :
Ce qu'ils diront de moi m'agite et m'intéresse.
Je veux m'éterniser; et, dans ma vanité,
J'apprends que je suis fait pour l'immortalité.
De tout bien qui périt mon âme est mécontente :
Grand Dieu! c'est donc à toi de remplir mon attente[4].

1. On trouvera au chant III de ce poëme un tableau bien tracé, d'après Lucrèce, Virgile et Manilius, de la naissance et du développement des arts parmi les hommes.

3. Du grec μανία, fureur ou délire poétique. On peut voir dans Rousseau, ode au comte du Luc, cette expression, dont l'emploi est toutefois plus rare au pluriel qu'au singulier.

3. Cet hommage rendu par le poëte à la mémoire de son père est exprimé avec une délicate réserve qui en augmente le prix.

4. Le poëme entier est composé de six chants; et il faut avouer que, vers la fin, la marche de l'auteur se ralentit et s'affaiblit un peu. Dans les morceaux mêmes que nous avons cités, on ne saurait dire que l'inspiration soit toujours soutenue. Il s'y rencontre quelques tours pénibles, quelques hémistiches sans élégance et prosaïques. Louis Racine n'en conservera pas moins l'honneur d'avoir exprimé le premier avec grandeur, et souvent avec poésie, beaucoup d'idées qui semblaient jusque-là, parmi nous, exclues du domaine des vers.

VOLTAIRE.

(1694-1778.)

Déjà nous avons inscrit le nom de Voltaire parmi ceux de nos plus grands prosateurs : un rang ne lui est pas moins dû entre nos premiers poëtes. S'il n'eut pas, comme quelques autres, cette patience scrupuleuse qui poursuit dans un genre et atteint la perfection, il fut dans presque tous également supérieur; il réunit en lui une prodigieuse variété de talents qui, disséminés, auraient suffi à l'illustration de plusieurs hommes. Parfois digne émule de Corneille et de Racine dans la tragédie, il a tenté seul avec un certain succès de donner une épopée à la France. Excellent aussi dans le poëme didactique, l'un de ses principaux mérites fut de revêtir des couleurs d'une imagination inspirée les plus hautes idées de la science, et, pendant que Fontenelle en propageait l'intelligence par la clarté de sa prose facile, de la populariser également par le prestige des beaux vers. En même temps, par un singulier contraste, c'est lui qui a le mieux réussi dans la poésie légère, heureux si l'enjouement et la malice, qu'il prodigue en badinant, n'eussent pas offensé trop souvent la religion, la morale et la vertu.

Doué de tous les genres d'esprit, de celui des affaires presque autant que de celui des lettres, Voltaire acquit par des spéculations heureuses non moins que par ses travaux une fortune considérable qui augmenta sa puissance. Cette puissance, la plus grande de celles qui ont jamais eu leur fondement dans l'opinion, l'accompagna jusqu'à ses derniers moments, où il se vit salué par l'enthousiasme d'une foule enivrée, qui applaudissait en lui au triomphe des idées nouvelles. Quelques années après, ses cendres devaient être transportées au Panthéon, avec celles de J. J. Rousseau. Sans doute il aima l'humanité; mais il aima encore davantage la gloire, ou plutôt la vogue, c'est-à-dire ce qu'il y a dans la gloire de moins estimable et de moins solide. On avait dit longtemps qu'il était né dans le petit village de Châtenay, peu distant de Paris : il est établi maintenant qu'il naquit à Paris même, le 20 février 1694, dont il demeura éloigné plus de vingt années de suite, et où il revint cependant pour mourir le 20 mai 1778[1].

1. M. Villemain, en traçant le tableau du dix-huitième siècle, s'est naturellement beaucoup occupé de Voltaire, car aucun homme n'a exercé, en bien comme en mal, plus d'influence sur l'esprit français; on peut voir surtout ses 4e, 7e, 8e, 9e, 10e et 25e leçons. Outre cet auteur et quelques autres

La Henriade[1].

(Extrait.)

Chant VIII (fragment).

Bataille d'Ivry.

Près des bords de l'Iton et des rives de l'Eure[2]
Est un champ fortuné, l'amour de la nature :
La guerre avait longtemps respecté les trésors

que nous avons indiqués dans nos extraits de prose comme devant être consultés sur lui, nous signalerons La Harpe dans différentes parties de son *Cours de littérature;* Ducis, discours de réception à l'Académie française (il y fut le successeur de Voltaire); Fontanes, discours préliminaire, celui qui précède sa traduction de l'*Essai sur l'homme* de Pope, etc. Sa vie a été écrite plusieurs fois, et notamment par Condorcet: néanmoins ce travail est encore à faire. Le Brun lui a consacré une de ses premières odes, où la noblesse des sentiments se joint souvent à l'éclat des vers.

1. La *Henriade*, a dit M. Villemain, qui a établi entre elle et la *Pharsale* de Lucain un curieux parallèle, est une suite de beaux passages plutôt qu'un beau poëme; mais le style y est en plus d'une rencontre admirable de facilité et de richesse, et la versification de cette œuvre, au jugement de La Harpe, qui l'a analysée avec beaucoup de soin et généralement bien appréciée, la place parmi les monuments les plus remarquables de la poésie française. Ces éloges répondent assez à des censures étroites ou passionnées, telles que celles de Le Batteux et de La Beaumelle. On sait que le titre primitif de cette épopée fut la *Ligue* ou *Henri le Grand*. L'auteur la commença après avoir fait la tragédie d'*Œdipe*, qu'il finit en 1713 (il avait alors dix-neuf ans), mais qui ne fut jouée qu'en 1718. Il était prisonnier à la Bastille (1716) quand il composa le II^e^ chant. La première édition, d'ailleurs fort imparfaite, date de 1723. Louis XV s'était rendu justice en refusant la dédicace d'un ouvrage où un roi père de ses sujets et un grand homme était célébré. Près de cent ans après, lorsque la statue de Henri IV, abattue par la Révolution, fut relevée sur le pont Neuf, on crut honorer ce monarque en y renfermant un exemplaire de la *Henriade*. Une seule édition de ce poëme, dédiée à la reine d'Angleterre, femme de Georges II, en 1727 (ce fut la première complète), et publiée dans ce pays qui fut très-hospitalier pour Voltaire, ne lui rapporta pas moins de 150,000 livres. Entre des réimpressions très-multipliées, on désignera celle qui a paru accompagnée d'une préface de Marmontel, souvent reproduite. Il y a aussi un avant-propos de la *Henriade* rédigé par le roi de Prusse Frédéric. M. Naudet l'a éditée (1813), en recueillant les passages des écrivains anciens et modernes qui présentent avec elle des points de comparaison. Au nombre des annotateurs de cette œuvre, on peut encore citer M. Daunou. On peut voir enfin, à son sujet, Delille, au chant V de son poëme de l'*Imagination*, et Châteaubriand, *Génie du Christianisme*, II^e^ part., livre I^er^, ch. 5.

2. *Eu* se prononce encore *u* dans quelques provinces; mais autrefois il en était ainsi partout, à Paris comme ailleurs. Tallemant des Réaux nous apprend que « Malherbe ne voulait pas qu'on rimât sur *bonheur* ni sur *malheur*, parce que les Parisiens n'en prononçaient que l'*u*, comme s'il y avait *bonhur* et *malhur*. » De là venait que l'*e* entrait dans beaucoup de mots où nous n'avons laissé que l'*u* : j'ai *beu*, *leu*, *cheute*, *etc.*

La Fontaine a fait rimer, conformément à ce principe que la coutume a

Dont Flore et les Zéphyrs embellissaient ces bords[1].
Au milieu des horreurs des discordes civiles,
Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles :
Protégés par le ciel et par leur pauvreté,
Ils semblaient des soldats braver l'avidité,
Et sous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours et des armes[2].
Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux;
La désolation partout marche avant eux....
Habitants malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre roi n'imputez point vos larmes;
S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix:
Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits;
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les moments lui sont chers, il court dans tous les rangs
Sur un coursier fougueux, plus léger que les vents,
Qui, fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers et respire la guerre[3].
On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de sa gloire et ceints de ses lauriers.

maintenu jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, *émeute* avec *dispute* (*Fab.*, VII, 8) :

> Mars autrefois mit tout l'air en émeute;
> Certain sujet fit naître la dispute....

Cf. *id.*, X, 4. — Aujourd'hui même, par un souvenir du vieil usage, nous écrivons j'*eus* et nous disons j'*us* ; nous écrivons *gageure* et nous disons *gajure*.

1. Ce vers appartient un peu trop au genre de l'idylle.

2. Malgré la critique précédente, ce passage où Voltaire se montre touché des beautés de la nature doit être remarqué à son éloge : car c'est chose trop rare chez lui. On a dit, avec quelque raison, que toute sa poésie appartenait au monde des idées et qu'il ne semblait pas avoir regardé la nature extérieure. Il y a de plus dans ce tableau d'une nature paisible et heureuse, opposé aux scènes de douleur et de guerre qui suivent, un contraste d'un effet puissant sur l'imagination.

3. Le cheval de guerre a été représenté en traits admirables dans le livre de Job, ch. 39 (cf. Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*, 103e jour), et Voltaire a profité de cette description fréquemment reproduite. Il faut aussi rappeler la belle imitation qu'en a faite le poëte Sarrazin dans son ode sur la bataille de Lens; c'est en parlant du prince de Condé;

> Il monte un cheval superbe,
> Qui, furieux aux combats,
> A peine fait courber l'herbe
> Sous la trace de ses pas.
> Son œil est ardent, farouche;
> L'écume sort de sa bouche :
> Prêt au moindre mouvement,
> Il frappe du pied la terre,
> Et semble appeler la guerre
> Par un fier hennissement.

D'Aumont, qui sous cinq rois avait porté les armes;
Biron, dont le seul nom répandait les alarmes,
Et son fils, jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis.... mais alors il était vertueux[1] :
Sully, Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
Que la Ligue déteste, et que la Ligue estime[2];...
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces héros en foule attendaient le signal,
Et, rangés près du roi, lisaient sur son visage
D'un triomphe certain l'espoir et le présage.
Mayenne en ce moment, inquiet, abattu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu[3] :
Soit que, de son parti connaissant l'injustice,
Il ne crût point le ciel à ses armes propice;
Soit que l'âme, en effet, ait des pressentiments,
Avant-coureurs certains des grands événements.
Ce héros cependant, maître de sa faiblesse,
Déguisait ses chagrins sous sa fausse allégresse[4].
Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux soldats
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas....
Vers les ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adressant aux siens qu'enflammait sa présence :
« Vous êtes nés Français, et je suis votre roi;
Voilà nos ennemis, marchez, et suivez-moi.
Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête :
Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur. »
A ces mots, que ce roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées[5].

1. Réticence imitée de Racine, *Britannicus*, IV, 2 :

> Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus
> Qui depuis.... Rome alors estimait leurs vertus.

Au reste, le roi sauva la vie de Charles de Biron à Fontaine-Française, et non à Ivry, comme le dit Voltaire. Voy., sur ce Biron, les *Morceaux choisis* à l'usage des classes de grammaire.

2. Une publication fort intéressante, qui contribue à nous faire bien connaître ces braves soldats et leur chef, est le recueil des *Lettres missives de Henri IV*.

3. Vers imité de Boileau, *le Lutrin*, V, 230 :

> Dans son cœur éperdu cherche en vain du courage.

Virgile montre également au XII^e^ livre de l'*Énéide*, v. 219 et 916, Turnus doutant de lui-même et pressentant sa défaite.

4. Cf. Virgile, *En.*, I, 212; et IV, 477.

5. Ainsi Racine dans *Athalie*, IV, 3 :

> Marchons en invoquant l'arbitre des combats.

Sur les pas des deux chefs alors en même temps
On voit des deux partis voler les combattants.
Ainsi, lorsque des monts séparés par Alcide
Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus de deux profondes mers
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs :
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde[1].
Au mousquet réuni, le sanglant coutelas[2]
Déjà de tous côtés porte un double trépas....
On se mêle, on combat; l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire;
Là, le frère en fuyant meurt de la main d'un frère[3].
La nature en frémit : et ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur sang malheureux[4].
Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,
De bataillons sanglants, de troupes renversées,
Henri pousse, s'avance et se fait un chemin.
Le grand Mornay le suit, toujours calme et serein.
Il veille autour de lui, tel qu'un puissant génie :
Tel qu'on feignait jadis, aux champs de la Phrygie,
De la terre et des cieux les moteurs éternels
Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels,
Ou tel que du vrai Dieu les ministres terribles,
Ces puissances des cieux, ces êtres impassibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers[5].

1. « Voltaire a pris, dit La Harpe, le ton d'Homère pour rendre le choc des deux armées par une comparaison qui rappelle toute la grandeur de l'objet : le dernier vers surtout est sublime. »

2. Les baïonnettes, que désigne cette périphrase, sont d'une invention bien postérieure à la bataille d'Ivry.

3. Voyez, pour une description analogue, l'*Énéide*, IX, 664 et suiv.; XI, 631 et suiv.

4. Encore une imitation de Racine, qui avait dit, *Phèdre*, II, 1 :

> Le fer moissonna tout, et la terre humectée
> But à regret le sang des neveux d'Erechthée.

5. Beau portrait du calme qu'une âme forte conserve au milieu des dangers ; Duplessis-Mornay, qui a laissé aussi des *Mémoires* curieux sur les événements et les guerres auxquels sa vie a été mêlée, se montra même sur les champs de bataille un sage, ami des hommes : ce qui ne l'empêchait nullement d'être un héros. Il eut, dans ce combat en particulier, deux chevaux tués sous lui.

Le poëte, peu après, montre Henri assailli par d'Egmont, qui le blesse d'abord et tombe ensuite sous les coups du prince.

Espagnols tant vantés, troupe jadis si fière,
Sa mort anéantit votre vertu guerrière :
Pour la première fois vous connûtes la peur.
L'étonnement, l'esprit de trouble et de terreur,
S'empare, en ce moment, de leur troupe alarmée ;
Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée :
Les chefs sont effrayés, les soldats éperdus ;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,
Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent :
Les uns, sans résistance, à leur vainqueur offerts,
Fléchissent les genoux et demandent des fers;
D'autres, d'un pas rapide évitant sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont se précipiter
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur course,
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source[1].
Mayenne, en ce tumulte, incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille, et maître encor de soi,
Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle,
Et, tombant sous ses coups, songe à triompher d'elle.
D'Aumale, auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accusait les Flamands, la fortune et les cieux.
« Tout est perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne.
— Quittez, lui dit son chef, une fureur si vaine.
Vivez pour le parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer sa perte et son malheur[2];
Que vous et Bois-Dauphin, dans ce moment funeste,
De nos soldats épars assemblent ce qui reste.
Suivez-moi l'un et l'autre aux remparts de Paris;
De la Ligue en marchant ramassez les débris :
De Coligny vaincu surpassons le courage. »
D'Aumale, en l'écoutant, pleure et frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter :
Semblable au fier lion qu'un Maure a su dompter,
Qui, docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît soumet sa tête horrible,

1. Pareillement Rousseau, dans sa cantate VII:

Les fleuves étonnés remontent vers leurs sources.

2. C'est le conseil qu'Énée, dans Virgile, adresse à ses compagnons, I, 211:

Durate, et vosmet rebus servate secundis.

Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et paraît menacer, même en obéissant[1]....
Des cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent :
Les mânes des Bourbons dans les airs descendirent.
Louis au milieu d'eux, du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment,
Vint voir comme il saurait user de la victoire,
Et s'il achèverait de mériter sa gloire.
Ses soldats près de lui, d'un œil plein de courroux,
Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups.
Les captifs, en tremblant, conduits en sa présence,
Attendaient leur arrêt dans un profond silence :
Le mortel désespoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grâce,
Où régnaient à la fois la douceur et l'audace :
« Soyez libres, dit-il; vous pouvez désormais
Rester mes ennemis ou vivre mes sujets...
Choisissez. » A ces mots d'un roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au sein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus[2],
Contents de leur défaite, heureux d'être vaincus :
Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine;
Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne,
Et, s'honorant déjà du nom de ses soldats,
Pour expier leur crime, ils marchent sur ses pas.
Le généreux vainqueur a cessé le carnage;
Maître de ses guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion qui, tout couvert de sang,
Portait avec effroi la mort de rang en rang :
C'est un Dieu bienfaisant, qui, laissant son tonnerre,
Enchaîne la tempête et console la terre.

1. « Cette comparaison, dit La Harpe, est au nombre des plus belles qui existent dans aucune autre langue, et l'auteur ne la doit qu'à lui seul. » — Malgré cette assertion, on en reconnaîtra du moins le germe dans ces vers de Stace, *Achill.*, II, 183 et suiv. :

Ut leo, materno quum raptus ab ubere mores
Accepit, pectique jubas, hominemque vereri
Edidicit, nullasque ruit nisi jussus in iras;
Si semel adverso radiavit lumine ferrum,
Ejurata fides, domitorque inimicus : in illum
Prima fames, timidoque pudet servisse magistro.

2. Cet adjectif a déjà fini l'un des vers de la page précédente : on a remarqué qu'il revenait fréquemment sous la plume de Voltaire. En général on lui a reproché, non sans raison, de rimer trop facilement avec des épithètes et de les prodiguer un peu, au préjudice de la force et de la concision du langage.

Sur son front menaçant, terrible, ensanglanté,
La paix a mis les traits de la sérénité.
Ceux à qui la lumière était presque ravie
Par ses ordres humains sont rendus à la vie;
Et sur tous leurs dangers, et sur tous leurs besoins,
Tel qu'un père attentif, il étendait ses soins[1]....

Zaïre[2].

(Extrait.)

Lusignan, prince du sang des rois de Jérusalem, a été fait prisonnier par les musulmans pendant les croisades. Après avoir été enfermé longtemps dans les cachots de cette ville, rendu à la liberté par le soudan qui y commande, Orosmane, il va reconnaître son fils dans Nérestan, chevalier chrétien qui était venu pour racheter les captifs de sa religion; il retrouvera en même temps sa fille dans Zaïre, qui, tombée au pouvoir de l'ennemi comme son père et toute sa famille, avait été dès sa plus tendre enfance nourrie dans les erreurs du mahométisme, et semblait être alors sur le point d'épouser Orosmane.

Acte II, Scène III.

Zaïre, Lusignan, Châtillon, Nérestan, plusieurs esclaves chrétiens.

LUSIGNAN.

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle?
Suis-je avec des chrétiens?... Guidez mes pas tremblants.
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans[3].
(*En s'asseyant.*)
Suis-je libre en effet?

1. Il existe de cette bataille, qui fut livrée le 14 mars 1590, un récit très-circonstancié dans les *Lettres* d'Et. Pasquier, XIV, 10, ainsi que dans les *Mémoires* de Sully (liv. III), qui lui-même y reçut sept blessures.

2. *Zaïre*, « la plus touchante de toutes les tragédies qui existent, » suivant La Harpe, fut représentée en 1732. Belle imitation de l'*Othello* de Shakspeare, elle appartient au genre de ces pièces, dites *romanesques*, où le poëte puise dans son imagination, non dans l'histoire, les principaux événements qu'il offre aux yeux des spectateurs.

3. « Ce vieillard, dit La Harpe, sortant des cachots où il a langui vingt ans, ce dernier rejeton d'une race de héros français, rappelant ses antiques exploits et ses longues infortunes, reconnaissant la voix d'un de ses anciens compagnons d'armes, forme un tableau plein d'un intérêt de religion et de chevalerie absolument neuf sur la scène française lorsque Voltaire l'y produisit. »

ZAÏRE. Oui, Seigneur, oui, vous l'êtes.

CHATILLON.

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.
Tous nos tristes chrétiens....

LUSIGNAN. O jour! ô douce voix!
Châtillon, c'est donc vous? c'est vous que je revois!
Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos pères,
Le Dieu que nous servons finit-il nos misères?
En quels lieux sommes-nous? Aidez mes faibles yeux.

CHATILLON.

C'est ici le palais qu'ont bâti vos aïeux:
Du fils de Noradin c'est le séjour profane[1].

ZAÏRE.

Le maître de ces lieux, le puissant Orosmane,
Sait connaître, seigneur, et chérir la vertu.
(*En montrant Nérestan.*)
Ce généreux Français, qui vous est inconnu,
Par la gloire amené des rives de la France,
Venait de dix chrétiens payer la délivrance:
Le soudan, comme lui gouverné par l'honneur,
Croit, en vous délivrant, égaler son grand cœur.

LUSIGNAN.

Des chevaliers français tel est le caractère:
Leur noblesse en tout temps me fut utile et chère.
Trop digne chevalier, quoi! vous passez les mers
Pour soulager nos maux et pour briser nos fers?
Ah! parlez, à qui dois-je un service si rare?

NÉRESTAN.

Mon nom est Nérestan; le sort longtemps barbare,
Qui dans les fers ici me mit presqu'en naissant,
Me fit bientôt quitter l'empire du Croissant.
A la cour de Louis, guidé par son courage,
De la guerre sous lui j'ai fait l'apprentissage:
Ma fortune et mon rang sont un don de ce roi,
Si grand par sa valeur et plus grand par sa foi.
Je le suivis, seigneur, aux bords de la Charente[2],
Lorsque du fier Anglais la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts, trop longtemps captivés,
Satisfit en tombant aux lis qu'ils ont bravés.
Venez, prince, et montrez au plus grand des monarques
De vos fers glorieux les vénérables marques:

1. En d'autres termes, c'est la demeure du soudan de Jérusalem, d'Orosmane. Noradin ou Nour-Eddyn, dont celui-ci descendait, était monté sur le trône d'Alep en 1145 : il avait été très-funeste aux guerriers de la seconde croisade, et s'était distingué par plusieurs conquêtes.

2. Allusion aux victoires de Taillebourg et de Saintes, remportées par le roi de France Louis IX, en 1242, sur Henri III, roi d'Angleterre.

Paris va révérer le martyr de la croix,
Et la cour de Louis est l'asile des rois.

LUSIGNAN.

Hélas! de cette cour j'ai vu jadis la gloire.
Quand Philippe à Bovine enchaînait la victoire[1],
Je combattais, seigneur, avec Montmorency,
Melun, d'Estaing, de Nesle, et ce fameux Coucy.
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre :
Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre;
Je vais au Roi des rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai soufferts pour lui.
Vous, généreux témoins de mon heure dernière,
Tandis qu'il en est temps, écoutez ma prière :
Nérestan, Châtillon, et vous... de qui les pleurs
Dans ces moments si chers honorent mes malheurs,
Madame, ayez pitié du plus malheureux père
Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère,
Qui répand devant vous des larmes que le temps
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirants.
Une fille, trois fils, ma superbe espérance[2],
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance :
O mon cher Châtillon, tu dois t'en souvenir!

CHATILLON.

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN.

Prisonnier avec moi dans Césarée en flamme,
Tes yeux virent périr mes deux fils et ma femme.

CHATILLON.

Mon bras, chargé de fers, ne les put secourir.

LUSIGNAN.

Hélas! et j'étais père, et je ne pus mourir!
Veillez du haut des cieux, chers enfants que j'implore,
Sur mes autres enfants, s'ils sont vivants encore :
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réservés,
Par de barbares mains pour servir conservés,
Loin d'un père accablé, furent portés ensemble
Dans ce même sérail où le ciel nous rassemble.

1. Philippe Auguste vainquit à *Bouvines*, le 27 juillet 1214, Jean Sans-Terre et l'empereur Othon IV.

2. Virgile avait dit, *Én.*, II, v. 503 :

Quinquaginta illi thalami, spes tanta nepotum;

et Racine, *Phèdre*, II :

Six frères.... quel espoir d'une illustre maison !

CHATILLON.

Il est vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau,
Je tenais votre fille à peine en son berceau :
Ne pouvant la sauver, seigneur, j'allais moi-même
Répandre sur son front l'eau sainte du baptême,
Lorsque les Sarrasins, de carnage fumants,
Revinrent l'arracher à mes bras tout sanglants [1].
Votre plus jeune fils, à qui les destinées
Avaient à peine encore accordé quatre années,
Trop capable déjà de sentir son malheur,
Fut dans Jérusalem conduit avec sa sœur.

NÉRESTAN.

De quel ressouvenir mon âme est déchirée!
A cet âge fatal j'étais dans Césarée;
Et, tout couvert de sang et chargé de liens,
Je suivis en ces lieux la foule des chrétiens.

LUSIGNAN.

Vous, seigneur!... Ce sérail éleva votre enfance?...
(*En le regardant.*)
Hélas! de mes enfants auriez-vous connaissance?
Ils seraient de votre âge, et peut-être mes yeux...
(*Tournant les yeux sur Zaïre.*)
Quel ornement, madame, étranger en ces lieux!
Depuis quand l'avez-vous [2]?

ZAÏRE. Depuis que je respire,
Seigneur.... Eh quoi! D'où vient que votre âme soupire?

LUSIGNAN.

Ah! daignez confier à mes tremblantes mains....

ZAÏRE.

(*Elle lui donne la croix.*)
De quel trouble nouveau tous mes sens sont atteints!
(*Lusignan l'approche de sa bouche en pleurant.*)
Seigneur, que faites-vous?

LUSIGNAN. O ciel! ô Providence!
Mes yeux, ne trompez point ma timide espérance!
Serait-il bien possible? Oui, c'est elle.... je voi
Ce présent qu'une épouse avait reçu de moi,
Et qui de mes enfants ornait toujours la tête,

1. Nouvelle imitation de Racine, *Iphigénie*, IV, 4:

De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.

2. Il a été déjà question de cet ornement dans les paroles suivantes que Fatime, compagne de Zaïre, lui adresse, act. I, sc. 1:

. . . . Cette croix qui sur vous fut trouvée,
Parure de l'enfance, avec soin conservée, etc.

Lorsque de leur naissance on célébrait la fête.
Je revois... je succombe à mon saisissement.

ZAÏRE.

Qu'entends-je ? et quel soupçon m'agite en ce moment?
Ah, seigneur!...

LUSIGNAN. Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes!
Dieu mort sur cette croix, et qui revis pour nous,
Parle, achève, ô mon Dieu! ce sont là de tes coups.
Quoi! madame, en vos mains elle était demeurée?
Quoi! tous les deux captifs, et pris dans Césarée!

ZAÏRE.

Oui, seigneur.

NÉRESTAN. Se peut-il ?

LUSIGNAN. Leur parole, leurs traits,
De leur mère en effet sont les vivants portraits :
Oui, grand Dieu! tu le veux, tu permets que je voie....
Dieu, ranime mes sens trop faibles pour ma joie!...
Madame.... Nérestan.... Soutiens-moi, Châtillon....
Nérestan, si je dois vous nommer de ce nom,
Avez-vous dans le sein la cicatrice heureuse
Du fer dont à mes yeux une main furieuse[1]...

NÉRESTAN.

Oui, seigneur, il est vrai.

LUSIGNAN. Dieu juste! heureux moments!

NÉRESTAN, *se jetant à genoux.*

Ah, seigneur! ah, Zaïre!

LUSIGNAN. Approchez, mes enfants.

NÉRESTAN.

Moi, votre fils!

ZAÏRE. Seigneur!

LUSIGNAN. Heureux jour qui m'éclaire!
Ma fille, mon cher fils, embrassez votre père[2].

CHATILLON.

Que d'un bonheur si grand mon cœur se sent toucher!

LUSIGNAN.

De vos bras, mes enfants, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chère et triste famille,
Mon fils, digne héritier.... vous.... hélas! vous, ma fille!

1. Revoir, au sujet des épithètes que présentent ces deux derniers vers, et dont l'une au moins est superflue, la note 2 de la p. 340.

2. Voici un modèle de ces reconnaissances qui sont, d'après Aristote (voy. le ch. XI de sa *Poétique*), l'un des trois grands mobiles d'intérêt dans la tragédie. Crébillon avait usé fréquemment de ce moyen dramatique : il en devait être de même de Voltaire, tandis que leurs devanciers, Corneille et Racine, l'avaient généralement négligé. Les extraits de *Mérope* en offriront un nouvel exemple.

Dissipez mes soupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui seul as conduit sa fortune et la mienne,
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu chrétienne?
Tu pleures, malheureuse, et tu baisses les yeux!
Tu te tais! je t'entends! O crime! ô justes cieux!

ZAÏRE.

Je ne puis vous tromper : sous les lois d'Orosmane....
Punissez votre fille.... elle était musulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi!
Ah! mon fils, à ces mots j'eusse expiré sans toi.
Mon Dieu! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire;
J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants :
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie :
Je suis bien malheureux.... C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines!
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs.... O fille encor trop chère,
Connais-tu ton destin? sais-tu quelle est ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants, tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes;
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres :
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais ;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas, sans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir;

Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir :
Je vois la vérité dans ton cœur descendue ;
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue,
Et je reprends ma gloire et ma félicité
En dérobant mon sang à l'infidélité[1].

NÉRESTAN.

Je revois donc ma sœur!... et son âme....

ZAÏRE. Ah! mon père,
Cher auteur de mes jours, parlez, que dois-je faire?

LUSIGNAN.

M'ôter, par un seul mot, ma honte et mes ennuis;
Dire : Je suis chrétienne.

ZAÏRE. Oui.... seigneur.... je le suis.

LUSIGNAN.

Dieu, reçois son aveu du sein de ton empire!

Alzire[2].

(Extrait.)

Acte I, Scène I.

Alvarez (ancien gouverneur du Pérou), *Gusman* (son fils, nouveau gouverneur).

ALVAREZ.

Du conseil de Madrid l'autorité suprême
Pour successeur enfin me donne un fils que j'aime.

1. « Jamais, dit La Harpe, le pathétique du style ne s'est porté à un plus haut degré. Ce discours arrache toujours des larmes. »

2. Alzire est la fille de Montèze, souverain d'une partie du Potose, qui s'est soumis à l'autorité des Espagnols et a embrassé le christianisme. La scène est dans la ville de Los-Reyes, autrement Lima.

Voltaire composa cette tragédie peu de temps après son retour d'Angleterre : elle fut jouée en 1739. Critiquée avec injustice par Geoffroy, admirée à l'excès peut-être par La Harpe, cette pièce demeurera sans contredit l'une des créations de Voltaire les plus neuves et les plus attachantes. Si on a blâmé le poëte avec raison d'avoir donné pour cadre à une action toute fictive une époque fameuse dans l'histoire, celle de la conquête du Pérou par les Espagnols, et s'il faut une certaine complaisance pour accepter comme gouverneurs de cette partie du nouveau monde, à la place du nom célèbre des Pizarres, les noms inconnus de Gusman et d'Alvarez, on ne peut se refuser à reconnaître que nulle part Voltaire ne s'est élevé à de plus hautes conceptions tragiques. La lutte de deux religions et de deux civilisations, les brutalités du despotisme conquérant, l'énergique résistance d'une nation opprimée mais non vaincue, enfin le sentiment élevé et moral de la tolérance qui domine la tragédie, sans refroidir l'action dramatique, tel est le fond de cette œuvre puissante qui seule assurerait à son auteur une place légitime parmi les maîtres de la scène.

Faites régner le prince et le Dieu que je sers
Sur la riche moitié d'un nouvel univers :
Gouvernez cette rive, en malheurs trop féconde,
Qui produit les trésors et les crimes du monde.
Je vous remets, mon fils, ces honneurs souverains
Que la vieillesse arrache à mes débiles mains[1].
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique ;
Je montrai le premier au peuple du Mexique
L'appareil inouï, pour ces mortels nouveaux,
De nos châteaux ailés qui volaient sur les eaux;
Des mers de Magellan[2] jusqu'aux astres de l'Ourse,
Les vainqueurs castillans ont dirigé ma course.
Heureux si j'avais pu, pour fruit de mes travaux,
En mortels vertueux changer tous ces héros!
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire?
Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire;
Et j'ai pleuré longtemps sur ces tristes vainqueurs,
Que le ciel fit si grands, sans les rendre meilleurs.
Je touche au dernier pas de ma longue carrière,
Et mes yeux sans regret quitteront la lumière,
S'ils vous ont vu régir sous d'équitables lois
L'empire du Potose[3] et la ville des Rois.

GUSMAN.

J'ai conquis avec vous ce sauvage hémisphère ;
Dans ces climats brûlants j'ai vaincu sous mon père;
Je dois de vous encore apprendre à gouverner,
Et recevoir vos lois plutôt que d'en donner.

ALVAREZ.

Non, non, l'autorité ne veut point de partage.
Consumé de travaux, appesanti par l'âge,
Je suis las du pouvoir; c'est assez si ma voix
Parle encore au conseil et règle vos exploits.
Croyez-moi, les humains, que j'ai trop su connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.
Je consacre à mon Dieu, négligé trop longtemps,
De ma caducité les restes languissants.
Je ne veux qu'une grâce, elle me sera chère :
Je l'attends comme ami, je la demande en père.
Mon fils, remettez-moi ces esclaves obscurs
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs.

1. « Cette expression, dit La Harpe, ne me semble pas heureusement figurée : l'effet de la vieillesse est de faire tomber plutôt que d'*arracher*. »

2. C'est le navigateur portugais qui découvrit en 1520 le détroit qui sépare l'Amérique méridionale de la Terre-de-Feu.

3. Ville du Haut Pérou, qui a donné son nom à toute la contrée.

Songez que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la clémence, et non par la justice.

GUSMAN.

Quand vous priez un fils, seigneur, vous commandez;
Mais daignez voir au moins ce que vous hasardez.
D'une ville naissante, encore mal assurée,
Au peuple américain nous défendons l'entrée :
Empêchons, croyez-moi, que ce peuple orgueilleux
Au fer qui l'a dompté n'accoutume ses yeux;
Que, méprisant nos lois, et prompt à les enfreindre,
Il ose contempler des maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, et n'apprenne à nous voir
Qu'armés de la vengeance, ainsi que du pouvoir.
L'Américain farouche est un monstre sauvage
Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage...

ALVAREZ.

Ah! mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques!
Les pouvez-vous aimer, ces forfaits politiques,
Vous, chrétien, vous choisi pour régner désormais
Sur des chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix?
Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages
Qui de ce continent dépeuplent les rivages?
Ah! Dieu nous envoyait, quand de nous il fit choix,
Pour annoncer son nom, pour faire aimer ses lois :
Et nous, de ces climats destructeurs implacables,
Nous, et d'or et de sang toujours insatiables[1],
Déserteurs de ces lois qu'il fallait enseigner,
Nous égorgeons ce peuple au lieu de le gagner :
Par nous tout est en sang, par nous tout est en poudre[2];
Et nous n'avons du ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avoue, inspire la terreur;
Les Espagnols sont craints, mais ils sont en horreur :
Fléaux du nouveau monde, injustes, vains, avares,
Nous seuls en ces climats nous sommes les barbares.
L'Américain, farouche en sa simplicité,
Nous égale en courage et nous passe en bonté.
Hélas! si comme vous il était sanguinaire,
S'il n'avait des vertus, vous n'auriez plus de père.
Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour?
Avez-vous oublié que près de ce séjour

1. Il y a quelque négligence, nous l'avons dit, à faire rimer deux épithètes, ce qui se rencontre assez souvent chez Voltaire. On souhaiterait aussi dans ce passage éloquent une versification plus variée : les vers tombent *deux à deux*, à la manière des distiques latins.

2. Cet alexandrin, qui n'est composé que de monosyllabes, n'a pas la douceur du vers célèbre de Racine :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Je me vis entouré par ce peuple en furie,
Rendu cruel enfin par notre barbarie?
Tous les miens, à mes yeux, terminèrent leur sort.
J'étais seul, sans secours, et j'attendais la mort :
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes.
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Au lieu de me frapper embrasse mes genoux.
« Alvarez, me dit-il, Alvarez, est-ce vous?
« Vivez, votre vertu nous est trop nécessaire :
« Vivez, aux malheureux servez longtemps de père;
« Qu'un peuple de tyrans, qui veut nous enchaîner,
« Du moins par cet exemple apprenne à pardonner!
« Allez, la grandeur d'âme est ici le partage
« Du peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage. »
Eh bien! vous gémissez : je sens qu'à ce récit
Votre cœur, malgré vous, s'émeut et s'adoucit.
L'humanité vous parle, ainsi que votre père.
Ah! si la cruauté vous était toujours chère,
De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir,
A la fille des rois de ces tristes contrées[1]
Qu'à vos sanglantes mains la fortune a livrées?
Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le sang répandu de ses concitoyens?
Ou bien attendez-vous que ses cris et ses larmes
De vos sévères mains fassent tomber les armes?

GUSMAN.

Eh bien! vous l'ordonnez, je brise leurs liens,
J'y consens; mais songez qu'il faut qu'ils soient chrétiens.
Ainsi le veut la loi : quitter l'idolâtrie
Est un titre en ces lieux pour mériter la vie;
A la religion gagnons-les à ce prix :
Commandons aux cœurs même, et forçons les esprits[2].
De la nécessité le pouvoir invincible
Traîne au pied des autels un courage inflexible.
Je veux que ces mortels, esclaves de ma loi,
Tremblent sous un seul Dieu comme sous un seul roi.

ALVAREZ.

Écoutez-moi, mon fils; plus que vous je désire
Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire,
Que le ciel et l'Espagne y soient sans ennemis :
Mais les cœurs opprimés ne sont jamais soumis.

1. Le mariage d'Alzire avec Gusman est regardé par Alvarez comme un lien de réconciliation entre les deux races.

2. Pascal : « Vouloir mettre la religion dans le cœur et dans l'esprit par la force et les menaces, ce n'est pas y mettre la religion, mais la terreur. »

J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé personne;
Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

Alzire, vaincue par les instances de son père, s'est faite chrétienne, et, malgré ses vives répugnances, devient l'épouse de Gusman. Mais bientôt elle apprend que son premier fiancé, à qui elle avait librement donné sa foi, Zamore, l'un des chefs américains qui combattent pour l'indépendance de leur pays, n'a pas péri dans les tortures, comme le bruit s'en était répandu. Zamore est l'un des captifs retenus dans les prisons de la ville, et quand Alvarez les délivre, il reconnaît en lui le sauveur qui l'avait arraché à la fureur de ses ennemis. La reconnaissance d'Alzire et de Zamore forme l'une des situations les plus pathétiques de cette tragédie.

Acte III[1], Scène IV.

Alzire, *Zamore*, *Émire* (suivante d'Alzire).

ZAMORE.
M'est-elle enfin rendue? Est-ce elle que je vois!
ALZIRE.
Ciel! tels étaient ses traits, sa démarche, sa voix.
(*Elle tombe dans les bras de sa confidente.*)
Zamore!... Je succombe; à peine je respire.
ZAMORE.
Reconnais ton amant.
ALZIRE. Zamore aux pieds d'Alzire!
Est-ce une illusion?
ZAMORE. Non : je revis pour toi;
Je réclame à tes pieds tes serments et ta foi.
O moitié de moi-même! idole de mon âme!
Toi qu'un amour si tendre assurait à ma flamme,
Qu'as-tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés?
ALZIRE.
O jours! ô doux moments d'horreur empoisonnés!
Cher et fatal objet de douleur et de joie!
Ah! Zamore, en quels temps faut-il que je te voie?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.
ZAMORE.
Tu gémis et me vois.

1. « Ce troisième acte, dit La Harpe, est, à mon gré, ce que Voltaire a fait de plus beau; c'est un chef-d'œuvre de tout point. Ce mariage d'Alzire, continue le même critique, au milieu de la pièce, avec un homme qu'elle abhorre, était une nouveauté inouïe. On ne pouvait concevoir comment l'auteur pourrait soutenir son intrigue après en avoir tranché le principal nœud dès le troisième acte. Le retour fut brillant. On fut transporté de la scène entre les deux amants, scène si neuve et si supérieurement exécutée. Il n'y avait que la plus grande force de passion et d'éloquence tragique qui pût soutenir Alzire devant Zamore dans une semblable situation. »

ALZIRE. Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde,
Depuis que ces brigands, t'arrachant à mes bras,
M'enlevèrent mes dieux, mon trône et tes appas[1].
Sais-tu que ce Gusman, ce destructeur sauvage,
Par des tourments sans nombre éprouva mon courage?
Un dieu, sans doute, un dieu qui préside à l'amour
Dans le sein du trépas me conserva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand dieu qui me guide;
Tu n'es point devenue Espagnole et perfide.
On dit que ce Gusman respire dans ces lieux;
Je venais t'arracher à ce monstre odieux.
Tu m'aimes : vengeons-nous; livre-moi la victime.

ALZIRE.

Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime;
Frappe.

ZAMORE. Que me dis-tu? Quoi, tes vœux! quoi, ta foi...

ALZIRE.

Frappe, je suis indigne et du jour et de toi.

ZAMORE.

Ah, Montèze! ah, cruel! mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRE.

A-t-il osé t'apprendre une action si noire?
Sais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner?

ZAMORE.

Non, mais parle : aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE.

Eh bien! vois donc l'abîme où le sort nous engage;
Vois le comble du crime, ainsi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire!

ALZIRE. Ce Gusman...

ZAMORE. Grand Dieu!

ALZIRE. Ton assassin
Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui?

ALZIRE. Mon père, Alvarez, ont trompé ma jeunesse,
Ils ont à cet hymen entraîné ma faiblesse.
Ta criminelle amante, aux autels des chrétiens,
Vient presque sous tes yeux de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes dieux, mon amant, ma patrie.

1. La fin de ce beau vers est singulièrement affaiblie par ce mot d'une galanterie surannée.

Au nom de tous les trois, arrache-moi la vie.
Voilà mon cœur, il vole au-devant de tes coups[1].

ZAMORE.

Alzire, est-il bien vrai? Gusman est ton époux!

ALZIRE.

Je pourrais t'alléguer, pour affaiblir mon crime,
De mon père sur moi le pouvoir légitime,
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas :
Que, des chrétiens vainqueurs esclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée;
Que je t'aimais toujours; que mon cœur éperdu
A détesté tes dieux, qui t'ont mal défendu :
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse;
Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse.
Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué de foi;
Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi.
Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable?

ZAMORE.

Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable[2] :
Puis-je encor me flatter de régner dans ton cœur?

ALZIRE.

Quand Montèze, Alvarez, peut-être un dieu vengeur,
Nos chrétiens, ma faiblesse, au temple m'ont conduite,
Sûre de ton trépas, à cet hymen réduite,
Enchaînée à Gusman par des nœuds éternels,
J'adorais ta mémoire au pied de nos autels.
Nos peuples, nos tyrans, tous ont su que je t'aime :
Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même[3];

1. On a comparé la situation d'Alzire à celle de Pauline, qui est aussi mariée à un autre que celui qu'elle aime : le rapprochement qu'on pourrait établir entre ces deux héroïnes de notre théâtre montrerait que Voltaire s'est avec raison gardé d'imiter Corneille, ce qui nous aurait privés d'une création neuve et originale. Pauline renferme en son âme le souvenir de ses premières préférences, et c'est la force de la situation qui lui arrache son secret. Alzire ne connaît pas nos convenances sociales : loin de reculer devant l'expression de ses sentiments, elle les expose avec une franchise pleine de candeur, et nous plaît par cet air de vérité naïve et hardie.

2. « Cette réponse de Zamore, dit La Harpe, fit retentir la salle d'acclamations. » C'était un hommage rendu avec raison à la beauté de toute la scène, à la grandeur de la situation, au pathétique vrai d'un langage si élevé et si naturel à la fois.

3. Alzire dit à Gusman (acte I, sc. v) :

Ayez moins de colère et moins de jalousie;
Un rival au tombeau doit causer peu d'envie :
Je l'aimai, je l'avoue, et tel fut mon devoir:
De ce monde opprimé Zamore était l'espoir :
Sa foi me fut promise, il eut pour moi des charmes,
Il m'aima : son trépas me coûte encor des larmes.
Vous, loin d'oser ici condamner ma douleur,
Jugez de ma constance et connaissez mon cœur....

Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la dernière fois.

ZAMORE.

Pour la dernière fois Zamore t'aurait vue!
Tu me serais ravie aussitôt que rendue!
Ah! si l'amour encor te parlait aujourd'hui!..

ALZIRE.

O ciel, c'est Gusman même, et son père avec lui.

ACTE III, SCÈNE V.

Alvarez, Gusman, Zamore, Alzire, suite.

ALVAREZ, *à son fils*[1].

Tu vois mon bienfaiteur, il est auprès d'Alzire.
(*A Zamore.*)
O toi! jeune héros, toi par qui je respire,
Viens, ajoute à ma joie en cet auguste jour;
Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'entends-je? lui, Gusman! lui, ton fils, ce barbare?

ALZIRE.

Ciel! détourne les coups que ce moment prépare!

ALVAREZ.

Dans quel étonnement...

ZAMORE. Quoi! le ciel a permis
Que ce vertueux père eût cet indigne fils!

GUSMAN.

Esclave, d'où te vient cette aveugle furie?
Sais-tu bien qui je suis?

ZAMORE. Horreur de ma patrie!
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connais-tu bien Zamore, et vois-tu tes forfaits?

GUSMAN.

Toi!

ALVAREZ. Zamore!

ZAMORE. Oui, lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, et crut ôter la vie;
Lui, que tu fais languir dans des tourments honteux,
Lui, dont l'aspect ici te fait baisser les yeux[2].

1. L'intérêt va en grandissant : cette rencontre entre les deux rivaux est l'une des inspirations les plus heureuses de cette tragédie.

2. « Le sublime de ce morceau tient surtout à ce sentiment de justice si profondément gravé dans tous les cœurs. On aimera toujours à voir la puissance injuste humiliée, confondue par celui qui n'a d'autre force que celle

Ravisseur de nos biens, tyran de notre empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire.
Achève ; et de ce fer, trésor de tes climats,
Préviens mon bras vengeur et préviens ton trépas.
La main, la même main qui t'a rendu ton père,
Dans ton sang odieux pourrait venger la terre;
Et j'aurais les mortels et les dieux pour amis,
En révérant le père et punissant le fils.

ALVAREZ, *à Gusman.*

De ce discours, ô ciel! que je me sens confondre!
Vous sentez-vous coupable, et pouvez-vous répondre?

GUSMAN.

Répondre à ce rebelle, et daigner m'avilir
Jusqu'à le réfuter quand je dois le punir!
Son juste châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon respect pour vous eût été ma réponse[4].
(*A Alzire.*)
Madame, votre cœur doit vous instruire assez
A quel point en secret ici vous m'offensez;
Vous qui, sinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviez de cet esclave étouffer la mémoire;
Vous, dont les pleurs encore outragent votre époux;
Vous que j'aimais assez pour en être jaloux.

ALZIRE.

(*A Gusman.*) (*A Alvarez.*)
Cruel! Et vous, seigneur, mon protecteur, mon père;
(*A Zamore.*)
Toi, jadis mon espoir en un temps plus prospère,
Voyez le joug horrible où mon sort est lié,
Et frémissez tous trois d'horreur et de pitié....
(*En montrant Zamore.*)
C'est ce Dieu des chrétiens que devant vous j'atteste;
Ses autels sont témoins de mon hymen funeste;
C'est aux pieds de ce Dieu qu'un horrible serment
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
Je connais mal peut-être une loi si nouvelle;
Mais j'en crois ma vertu, qui parle aussi haut qu'elle.
Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le doi :
Mais après mes serments je ne puis être à toi.
Toi, Gusman, dont je suis l'épouse et la victime,

de la vérité. Rien ne fait plus d'honneur à la nature humaine que ce pouvoir des idées morales qui met l'opprimé au-dessus de l'oppresseur. » (La Harpe.)

4. Cette réponse est habile, parce qu'elle nous fait sentir pourquoi Gusman ne fait pas immédiatement punir son fier ennemi, après une semblable provocation. Mais cette expression *daigner m'avilir* forme une alliance de mots détestable.

Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux osera se venger aujourd'hui?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui?
Toujours infortunée et toujours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Gusman infidèle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la nécessité de vous trahir tous deux?
Gusman, du sang des miens ta main déjà rougie
Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour, il faut venger les droits :
Punis une coupable, et sois juste une fois.

GUSMAN.

Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence
Que ma bonté trahie oppose à votre offense :
Mais vous le demandez, et je vais vous punir.
Votre supplice est prêt : mon rival va périr.
Holà, soldats!

ALZIRE. Cruel!

ALVAREZ. Mon fils, qu'allez-vous faire?
Respectez ses bienfaits, respectez sa misère.
Quel est l'état horrible, ô ciel, où je me vois!
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois!
Ah! mes fils! de ce nom ressentez la tendresse,
D'un père infortuné regardez la vieillesse.
Et du moins....

Zamore est mis aux fers; mais, grâce à la complicité du soldat qui le garde, Alzire le fait évader pendant la nuit. Le premier usage qu'il fait de sa liberté, c'est d'aller frapper son tyran sous les yeux mêmes d'Alvarez. Le peuple demande à grands cris son supplice et celui d'Alzire. Mais, au moment d'expirer, les remords se réveillent dans l'âme de Gusman et étouffent en lui tout sentiment de vengeance; c'est lui-même qui vient prononcer le pardon qu'il accorde.

Acte V, Scène VII[1].

Alvarez, Gusman, Montèze, Zamore, Alzire, Américains, soldats.

ZAMORE.

Cruels! sauvez Alzire, et pressez mon supplice!

ALZIRE.

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

1. Ce dénoûment, le plus beau peut-être que nous offre le théâtre de Voltaire, a été fort injustement critiqué. On a taxé d'invraisemblable ce retour à la clémence d'un homme aussi fier, aussi vindicatif que Gusman. C'est là

ALVAREZ.

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur!

ZAMORE, *à Gusman.*

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur!
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN, *à Zamore.*

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner :
Je dois un autre exemple, et je viens le donner.

(*A Alvarez.*)

Le ciel, qui veut ma mort, et qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment m'amène à votre vue.
Mon âme fugitive, et prête à me quitter,
S'arrête devant vous.... mais pour vous imiter.
Je meurs; le voile tombe; un nouveau jour m'éclaire :
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière;
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre : il est juste; et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé.
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étais maître en ces lieux, seul j'y commande encore;
Seul je puis faire grâce, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi, sois libre, et te souvien
Quel fut, et le devoir, et la mort d'un chrétien.

(*A Montèze, qui se jette à ses pieds.*)

Montèze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique; apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.

(*A Zamore.*)

Des dieux que nous servons connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner[1].

tout au contraire la grande beauté de cette situation si neuve et si attachante. Gusman a été cruel dans l'exercice de son pouvoir d'un jour par politique plutôt que par nature : rien n'empêche que les approches de la mort ne le rendent à lui-même, et ne dissipent les fausses idées par lesquelles il rassurait sa propre conscience en l'égarant. Il se fait alors dans l'âme du spectateur comme dans celle de Gusman, après ce conflit de violentes émotions, un apaisement subit et religieux qui satisfait aux doubles exigences de l'art et de la morale.

1. Ces vers célèbres, rappelle M. Geruzez, sont la reproduction de la réponse du duc François de Guise (1519-1563) à un gentilhomme angevin soupçonné de l'avoir voulu assassiner pendant le siége de Rouen. La voici

ALVAREZ.

Ah! mon fils, tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu! quel étonnant langage!

ZAMORE.

Quoi! tu veux me forcer moi-même au repentir!

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, et par mon hyménée :
Que ma mourante main la remette en tes bras.
Vivez sans me haïr, gouvernez vos Etats;
Et, de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.
(*A Alvarez.*)
Daignez servir de père à ces époux heureux :
Que du ciel, par vos soins, le jour luise sur eux.
Aux clartés des chrétiens si son âme est ouverte,
Zamore est votre fils, et répare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu.
Quoi donc! les vrais chrétiens auraient tant de vertu!
Ah! la loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi;
Mais tant de grandeur d'âme est au-dessus de moi;
Tant de vertu m'accable, et son charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime et je t'admire.
(*Il se jette à ses pieds.*)

ALZIRE.

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux.
Alzire, en ce moment, voudrait mourir pour vous.
Entre Zamore et vous mon âme déchirée
Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable; et mes tristes erreurs....

GUSMAN.

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois approchez-vous, mon père!
Vivez longtemps heureux; qu'Alzire vous soit chère!
Zamore, sois chrétien! je suis content; je meurs.

textuellement : « Or çà je vous veux montrer combien la religion que je tiens est plus douce que celle de quoi vous faites profession. La vôtre vous a conseillé de me tuer, sans m'ouïr, n'ayant reçu de moi aucune offense; et la mienne me commande que je vous pardonne, tout convaincu que vous êtes de m'avoir voulu tuer sans raison. »

ALVAREZ, *à Montèze.*

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur désespéré se soumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu qui frappe et qui pardonne.

Mérope[1].

(Extraits.)

Mérope, veuve de Cresphonte, roi de Messène, tout entière au regret de son fils Egisthe, dont le sort lui est inconnu, et à son affection maternelle, a bien révélé, dès la scène d'exposition et par le premiers vers qu'elle prononce, sa situation et son caractère :

Quoi! Narbas ne vient point? Reverrai-je mon fils?

Ce qui ajoute à sa douleur, c'est que Polyphonte, qui, après la mort de son époux, est devenu le maître de Messène, veut la contraindre à lui donner sa main. Or, c'est ce tyran qui a tué Cresphonte en secret, avec deux de ses fils, dans une sédition qu'il avait perfidement fomentée. Le seul Egisthe a été arraché aux coups des assassins par sa mère, qui l'a confié aux soins d'un vieux serviteur, de ce Narbas qui a dû l'élever loin de sa patrie. Polyphonte a vainement cherché, par des émissaires envoyés de tous côtés, à faire périr cet héritier du trône, qui alarme son ambition; mais, du moins, il a empêché que depuis longtemps aucune nouvelle d'Egisthe ne parvînt jusqu'à Mérope.

1. Chez les anciens, Euripide avait traité ce même sujet, et sa tragédie, qui portait le nom de *Cresphonte*, a été signalée par Aristote, dans sa *Poétique*, ch. XIV, comme un modèle de la manière dont il faut exciter la terreur et la pitié. — Quant à la *Mérope* de Voltaire, qui ne fut jouée qu'en 1743, quoiqu'elle eût été terminée dès 1737, le P. de Tournemine a eu raison de dire, en l'adressant au P. Brumoy, le traducteur du Théâtre des Grecs, « qu'elle parviendrait jusqu'à la postérité comme une des tragédies les plus parfaites. » De toutes les pièces de Voltaire, c'est la composition qui passe, en effet, pour la plus achevée : elle est sans aucun doute celle qui lui a coûté le plus de temps et de travail. Sur cette tragédie, voy. la 25ᵉ leçon de M. Villemain dans son *Tableau de la Littérature au dix-huitième siècle;* on peut consulter aussi le *Cours de littérature dramatique* de Geoffroy, mais en se tenant en garde contre la passion qui a rendu ce critique trop rarement juste pour Voltaire. Surtout il faut lire le chapitre (c'est le xvᵉ) que, dans son *Cours de littérature dramatique,* M. Saint-Marc Girardin a consacré, sous le titre de *l'Amour maternel*, aux *Mérope* de Torelli, Maffei, Voltaire et Alfieri.

La première édition de la *Mérope* de Voltaire, imprimée en 1744, parut avec cette épigraphe :

Hoc legite, austeri : crimen amoris abest;

et le poëte y joignit une dédicace adressée au marquis Scipion Maffei, « auteur de la *Mérope* italienne, » Celle-ci, représentée trente ans auparavant, avait marqué avec éclat le retour du théâtre italien aux traditions classiques. Depuis Voltaire, le sujet de Mérope a été encore abordé parmi nous, sans nécessité comme sans succès.

Acte II, Scène I.

Mérope, Euryclès, Isménie (le confident et la confidente de Mérope).

MÉROPE.

Quoi! l'univers se tait sur le destin d'Egisthe[1]!
Je n'entends que trop bien ce silence si triste.
Aux frontières d'Elide enfin n'a-t-on rien su?

EURYCLÈS.

On n'a rien découvert; et tout ce qu'on a vu,
C'est un jeune étranger, de qui la main sanglante
D'un meurtre encor récent paraissait dégouttante :
Enchaîné par mon ordre, on l'amène au palais.

MÉROPE.

Un meurtre! un inconnu! Qu'a-t-il fait, Euryclès?
Quel sang a-t-il versé? Vous me glacez de crainte.

EURYCLÈS.

Triste effet de l'amour dont votre âme est atteinte[2]!
Le moindre événement vous porte un coup mortel :
Tout sert à déchirer ce cœur trop maternel[3],
Tout fait parler en vous la voix de la nature.
Mais de ce meurtrier la commune aventure
N'a rien dont vos esprits doivent être agités;
De crimes, de brigands, ces bords sont infestés....
Ecartez des terreurs dont le poids vous afflige[4].

MÉROPE.

Quel est cet inconnu? Répondez-moi, vous dis-je.

EURYCLÈS.

C'est un de ces mortels du sort abandonnés[5],

1. Vers un peu solennel pour la place qu'il occupe et aussi pour la personne qui le prononce : un ton sans faste sied mieux à la douleur.

2. Le malheur, l'isolement de Mérope, expliquent et légitiment l'emploi de ce terme; mais, dans une autre situation, il ne serait point d'une parfaite justesse, l'amour maternel ne pouvant d'ordinaire être considéré comme une *blessure* pour les cœurs qui l'éprouvent.

3. La rime est rarement riche dans Voltaire, qui ne se donne pas assez de peine pour la chercher.

4. Un poids *afflige* moins qu'il n'*accable*. Voltaire, qui travaillait trop vite, n'observe pas toujours avec le scrupule nécessaire, en particulier dans les métaphores, les justes rapports qui doivent exister entre les mots. Sa versification et son style laissent voir trop fréquemment qu'il n'éprouvait pas, comme Racine, le besoin de se corriger et de s'amender sans cesse.

5. Cette prétention de relever par l'emploi de mots ambitieux des idées réputées communes, fort goûtée au temps de Voltaire, le serait beaucoup moins de nos jours, où l'on croit, et avec raison, que le style tragique peut très-bien s'accommoder d'expressions simples et familières. Le dix-huitième siècle n'a pas assez connu la vérité dans la poésie : il a été, tout à la fois, moins naturel que le dix-septième et plus prosaïque.

Nourris dans la bassesse[1], aux travaux condamnés ;
Un malheureux sans nom, si l'on croit l'apparence.

MÉROPE.

N'importe, quel qu'il soit, qu'il vienne en ma présence ;
Le témoin le plus vil et les moindres clartés
Nous montrent quelquefois de grandes vérités[2]....

Acte II, Scène II.

Mérope, Euryclès, Égisthe (enchaîné), *Isménie, gardes.*

ÉGISTHE, *dans le fond du théâtre, à Isménie.*

Est-ce là cette reine auguste et malheureuse,
Celle de qui la gloire et l'infortune affreuse
Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts[3] ?

ISMÉNIE.

Rassurez-vous, c'est elle. (*Elle sort.*)

ÉGISTHE. O Dieu de l'univers !
Dieu qui formas ses traits, veille sur ton image !
La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage[4].

MÉROPE.

C'est là ce meurtrier ! Se peut-il qu'un mortel
Sous des dehors si doux ait un cœur si cruel ?
Approche, malheureux, et dissipe tes craintes.
Réponds-moi : de quel sang tes mains sont-elles teintes ?

ÉGISTHE.

O reine, pardonnez : le trouble, le respect,

1. Le mot propre, aujourd'hui, serait *misère : bassesse*, pris absolument, n'a plus qu'une acception morale et ne se prendrait point pour une *condition basse*.

2. Les légères imperfections que nous avons signalées ne nous empêcheront pas de louer cette scène avec La Harpe : « Voilà, dit-il, une scène qui motive et prépare la suivante : c'est ainsi que les alarmes d'une mère justifient ce qu'il peut y avoir d'extraordinaire à faire paraître un meurtrier devant une reine. »

3. Notons également ici quelque apprêt théâtral dans le langage : c'était le défaut du temps. A cette remarque nous ajouterons une observation grammaticale de La Harpe : « Il fallait le pluriel *ont retenti*. Quand la conjonctive *et* se trouve entre deux substantifs, ils exigent le pluriel du verbe dont ils sont le nominatif, à moins qu'il n'y ait entre eux une sorte de conformité d'idées qui ressemble à l'identité ; et la *gloire* et l'*infortune* n'ont rien de commun. — L'élégance, ajoute le critique, exigeait de plus que l'*infortune* n'eût pas d'épithète, puisque la *gloire* n'en avait pas. La phrase en aurait eu bien plus de précision et de grâce : *affreuse* a trop l'air d'être donné à la rime. »

4. On aimait beaucoup alors ces pensées générales formulées en axiomes, ces sentences philosophiques exprimées, avec plus ou moins d'à-propos, dans des vers pompeux. On sait même que Voltaire en abusait : il a très-souvent préféré aux véritables beautés de sentiment les fausses beautés de déclamation. D'après son propre mot, il voulait frapper fort plutôt que juste.

Glacent ma triste voix tremblante à votre aspect.
(*A Euryclès.*)
Mon âme, en sa présence, étonnée, attendrie....
MÉROPE.
Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie?
ÉGISTHE.
D'un jeune audacieux, que les arrêts du sort
Et ses propres fureurs ont conduit à la mort.
MÉROPE.
D'un jeune homme! Mon sang s'est glacé dans mes veines.
Ah!... T'était-il connu?
ÉGISTHE. Non, les champs de Messènes[1],
Ses murs, leurs citoyens, tout est nouveau pour moi.
MÉROPE.
Quoi! ce jeune inconnu s'est armé contre toi?
Tu n'aurais employé qu'une juste défense?
ÉGISTHE.
J'en atteste le ciel : il sait mon innocence.
Aux bords de la Pamise, en un temple sacré,
Où l'un de vos aïeux, Hercule, est adoré,
J'osais prier pour vous ce dieu vengeur des crimes :
Je ne pouvais offrir ni présents ni victimes :
Né dans la pauvreté, j'offrais de simples vœux,
Un cœur pur et soumis, présent des malheureux.
Il semblait que le dieu, touché de mon hommage,
Au-dessus de moi-même élevât mon courage.
Deux inconnus armés m'ont abordé soudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers son déclin.
« Quel est donc, m'ont-ils dit, le dessein qui te guide?
Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide? »
L'un et l'autre à ces mots ont levé le poignard.
Le ciel m'a secouru dans ce triste hasard :
Cette main du plus jeune a puni la furie :
Percé de coups, madame, il est tombé sans vie :
L'autre a fui lâchement tel qu'un vil assassin.
Et moi, je l'avoûrai, de mon sort incertain[2],
Ignorant de quel sang j'avais rougi la terre,
Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,

1. Ici une s est ajoutée à Messène pour le besoin de la rime : changement qu'il eût mieux valu s'interdire; bien que, dans les mots dont l'orthographe n'est pas absolument fixée, ces licences poétiques passent pour excusables.

2. Encore une rime faible, comme tout à l'heure *soudain* et *déclin* : de là, en partie, ces reproches, exagérés sans doute, que Gilbert adresse, dans sa satire contre le dix-huitième siècle, aux vers de Voltaire, qu'il représente

D'une moitié de rime habillés au hasard,
Seuls, et jetés par ligne exactement pareille,
De leur chute uniforme importunant l'oreille....

J'ai traîné dans les flots ce corps ensanglanté.
Je fuyais ; vos soldats m'ont bientôt arrêté :
Ils ont nommé Mérope, et j'ai rendu les armes[1].

EURYCLÈS.

Eh! madame, d'où vient que vous versez des larmes?

MÉROPE.

Te le dirai-je ? hélas! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendrissait, tout mon cœur s'est troublé.
Cresphonte, ô ciel !... j'ai cru... Que j'en rougis de honte!
Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresphonte....

Jointes à cette ressemblance, les paroles ingénues du jeune homme intéressent de plus en plus Mérope à son sort ; mais bientôt on lui dit que son fils a péri et que ce jeune étranger a été son assassin. Furieuse, elle veut le punir elle-même, en lui *portant le coup mortel*. Que Polyphonte le remette donc en son pouvoir : à ce prix, elle accordera sa main au tyran. Polyphonte se hâte de la satisfaire.

ACTE III, SCÈNE IV.

Mérope, Isménie, Euryclès, Égisthe (enchaîné), *gardes, sacrificateurs;* ensuite, *Narbas.*

MÉROPE.

Qu'on amène à mes yeux cette horrible victime.
Inventons des tourments qui soient égaux au crime :
Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

ÉGISTHE.

On m'a vendu bien cher un moment de faveur.
Secourez-moi, grands dieux à l'innocent propices!

EURYCLÈS.

Avant que d'expirer, qu'il nomme ses complices.

MÉROPE, *avançant.*

Oui ; sans doute, il le faut. Monstre ! qui t'a porté
A ce comble de crime, à tant de cruauté?
Que t'ai-je fait?

ÉGISTHE. Les dieux qui vengent le parjure
Sont témoins si ma bouche a connu l'imposture.
J'avais dit à vos pieds la simple vérité,
J'avais déjà fléchi votre cœur irrité ;
Vous étendiez sur moi votre main protectrice :
Qui peut avoir sitôt lassé votre justice?
Et quel est donc ce sang qu'a versé mon erreur?
Quel nouvel intérêt vous parle en sa faveur?

1. « La candeur la plus aimable, dit La Harpe, donne à ce rôle d'Égisthe une couleur qui lui est particulière et qui est unique au théâtre. »

MÉROPE.
Quel intérêt? barbare!
ÉGISTHE. Hélas! sur son visage
J'entrevois de la mort la douloureuse image :
Que j'en suis attendri! j'aurais voulu cent fois
Racheter de mon sang l'état où je la vois.
MÉROPE.
Le cruel! à quel point on l'instruisit à feindre!
Il m'arrache la vie, et semble encor me plaindre!
(*Elle se jette dans les bras d'Isménie.*)
EURYCLÈS.
Madame, vengez-vous; et vengez à la fois[1]
Les lois et la nature, et le sang de nos rois.
ÉGISTHE.
A la cour de ces rois telle est donc la justice!
On m'accueille, on me flatte; on résout mon supplice!
Quel destin m'arrachait à mes tristes forêts?
Vieillard infortuné, quels seront vos regrets!
Mère trop malheureuse, et dont la voix si chère
M'avait prédit....
MÉROPE. Barbare, il te reste une mère!
Je serais mère encor sans toi, sans ta fureur.
Tu m'as ravi mon fils.
ÉGISTHE. Si tel est mon malheur,
S'il était votre fils, je suis trop condamnable.
Mon cœur est innocent, mais ma main est coupable.
Que je suis malheureux! Le ciel sait qu'aujourd'hui
J'aurais donné ma vie et pour vous et pour lui.
MÉROPE.
Quoi, traître! quand ta main lui ravit cette armure.....
ÉGISTHE.
Elle est à moi.
MÉROPE. Comment? Que dis-tu?
ÉGISTHE. Je vous jure
Par vous, par ce cher fils, par vos divins aïeux,
Que mon père en mes mains mit ce don précieux.
MÉROPE.
Qui, ton père? en Élide? En quel trouble il me jette!
Son nom? parle, réponds.
ÉGISTHE. Son nom est Polyclète :
Je vous l'ai déjà dit.
MÉROPE. Tu m'arraches le cœur.
Quelle indigne pitié suspendait ma fureur!
C'en est trop : secondez la rage qui me guide;

1. Il y a une nouvelle négligence dans cette rime, qui rappelle, par la similitude des sons et même des mots, la rime masculine précédente.

Qu'on traîne à ce tombeau ce monstre, ce perfide.
(*Levant le poignard.*)
Mânes de mon cher fils! mes bras ensanglantés....
NARBAS, *paraissant avec précipitation.*
Qu'allez-vous faire, ô dieux!
MÉROPE. Qui m'appelle?
NARBAS. Arrêtez!
Hélas! il est perdu, si je nomme sa mère,
S'il est connu.
MÉROPE. Meurs, traître!
NARBAS. Arrêtez!
ÉGISTHE, *tournant les yeux vers Narbas.* O mon père!
MÉROPE.
Son père!
ÉGISTHE, *à Narbas.*
Hélas! que vois-je? où portez-vous vos pas?
Venez-vous être ici témoin de mon trépas?
NARBAS.
Ah! madame, empêchez qu'on achève le crime.
Euryclès, écoutez; écartez la victime :
Que je vous parle.
EURYCLÈS *emmène Egisthe et ferme le fond du théâtre.*
O ciel!
MÉROPE, *s'avançant.* Vous me faites trembler :
J'allais venger mon fils.
NARBAS, *se jetant à genoux.* Vous alliez l'immoler.
Egisthe....
MÉROPE, *laissant tomber le poignard.*
Eh bien! Egisthe!
NARBAS. O reine infortunée!
Celui dont votre main tranchait la destinée,
C'est Egisthe....
MÉROPE. Il vivrait!
NARBAS. C'est lui, c'est votre fils.
MÉROPE, *tombant dans les bras d'Isménie.*
Je me meurs!
ISMÉNIE. Dieux puissants!
NARBAS, *à Isménie.* Rappelez ses esprits.
Hélas! ce juste excès de joie et de tendresse,
Ce trouble si soudain, ce remords qui la presse,
Vont consumer ses jours usés par la douleur.
MÉROPE, *revenant à elle.*
Ah! Narbas, est-ce vous? est-ce un songe trompeur?
Quoi! c'est vous! c'est mon fils! qu'il vienne, qu'il pa-
NARBAS. [raisse.
Redoutez, renfermez cette juste tendresse.

(*A Isménie.*)
Vous, cachez à jamais ce secret important :
Le salut de la reine et d'Egisthe en dépend.

MÉROPE.

Ah! quel nouveau danger empoisonne ma joie!
Cher Egisthe! quel Dieu défend que je te voie?
Ne m'est-il donc rendu que pour mieux m'affliger?

NARBAS.

Ne le connaissant pas, vous alliez l'égorger;
Et si son arrivée est ici découverte,
En le reconnaissant vous assurez sa perte.
Malgré la voix du sang, feignez, dissimulez :
Le crime est sur le trône, on vous poursuit : tremblez.

Narbas a révélé à la reine tous les crimes de Polyphonte, que celui-ci avait réussi à cacher jusqu'alors; il lui a dévoilé tous les dangers qui menacent son fils. Qu'elle s'arme de dissimulation : par là seulement elle pourra les conjurer. Mais bientôt Polyphonte lui-même trouve trop lente la mort du jeune captif, qui lui inspire des soupçons.

ACTE IV, SCÈNE II.

Polyphonte, Érox, Égisthe, Euryclès, Mérope, Isménie, gardes.

MÉROPE.

Remplissez vos serments; songez à me venger :
Qu'à mes mains, à moi seule, on laisse la victime.

POLYPHONTE.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vengez-vous, baignez-vous au sang du criminel;
Et sur son corps sanglant je vous mène à l'autel.

MÉROPE.

Ah, dieux!

ÉGISTHE, *à Polyphonte.*

Tu vends mon sang à l'hymen de la reine;
Ma vie est peu de chose, et je mourrai sans peine[1] :
Mais je suis malheureux, innocent, étranger;
Si le ciel t'a fait roi, c'est pour me protéger.
J'ai tué justement un injuste adversaire.
Mérope veut ma mort; je l'excuse, elle est mère;
Je bénirai ses coups prêts à tomber sur moi :

1. Voltaire s'est rappelé le vers qu'il avait placé dans la bouche de Coligny, *Henr.*, II, 214 :

Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne....

Et je n'accuse ici qu'un tyran tel que toi.

POLYPHONTE.

Malheureux! oses-tu dans ta rage insolente....

MÉROPE.

Eh! seigneur, excusez sa jeunesse imprudente.
Elevé loin des cours, et nourri dans les bois,
Il ne sait pas encor ce qu'on doit à des rois[1].

POLYPHONTE.

Qu'entends-je? quel discours! quelle surprise extrême!
Vous, le justifier!

MÉROPE. Qui? moi, seigneur?

POLYPHONTE. Vous-même[2].

De cet égarement sortirez-vous enfin?
De votre fils, madame, est-ce ici l'assassin?

MÉROPE.

Mon fils, de tant de rois le déplorable reste,
Mon fils, enveloppé dans un piége funeste,
Sous les coups d'un barbare....

ISMÉNIE. O ciel! que faites-vous?

POLYPHONTE.

Quoi! vos regards sur lui se tournent sans courroux?
Vous tremblez à sa vue, et vos yeux s'attendrissent!
Vous voulez me cacher les pleurs qui les remplissent?

MÉROPE.

Je ne les cache point, ils paraissent assez :
La cause en est trop juste, et vous la connaissez.

POLYPHONTE.

Pour en tarir la source, il est temps qu'il expire.
Qu'on l'immole, soldats!

MÉROPE, *s'avançant*. Cruel! qu'osez-vous dire?

ÉGISTHE.

Quoi! de pitié pour moi tous vos sens sont saisis!

1. « Ce mouvement involontaire, observe La Harpe, cette imprudence maternelle qui révèle tout ce qu'elle veut cacher et qui expose le fils qu'elle veut défendre, est d'une vérité sublime. »

2. Péripétie frappante : à peine la mère d'Égisthe vient-elle d'échapper au péril d'être la meurtrière de son propre fils, qu'elle se voit sur le point de le perdre par les coups de Polyphonte, au moment même où elle l'a retrouvé. — Cette situation, qui n'est point dans l'original italien, est empruntée non pas, comme on l'a dit, à l'*Amasis* de La Grange-Chancel, pièce jouée trente-sept ans auparavant, mais au *Gustave Wasa* de Piron (1733). Quoi qu'il en soit, Maffei admirait lui-même l'habile exécution et l'intérêt pathétique de cette scène.

La Harpe a pu dire, en se rappelant cette situation et quelques autres semblables que présentent les tragédies de Voltaire : « Par l'effet théâtral il a balancé la supériorité que s'est acquise Racine par la perfection des plans et du style. » Le spectacle et l'action, qui sont le côté supérieur du talent dramatique de Voltaire, font pardonner bien des négligences de détail. On ne saurait non plus, sans injustice, lui refuser beaucoup de charme et de vigueur dans la peinture des passions.

POLYPHONTE.

Qu'il meure!

MÉROPE. Il est....

POLYPHONTE. Frappez.

MÉROPE, *se jetant entre Égisthe et les soldats.*

Barbare! il est mon fils[1].

ÉGISTHE.

Moi! votre fils?

MÉROPE, *en l'embrassant.*

Tu l'es : et ce ciel que j'atteste,
Ce ciel qui t'a formé dans un sein si funeste,
Et qui trop tard, hélas! a dessillé mes yeux,
Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

ÉGISTHE.

Quel miracle, grands dieux, que je ne puis comprendre!

POLYPHONTE.

Une telle imposture a de quoi me surprendre.
Vous, sa mère! qui? vous, qui demandiez sa mort?

ÉGISTHE[2].

Ah! si je meurs son fils, je rends grâce à mon sort.

MÉROPE.

Je suis sa mère. Hélas! mon amour m'a trahie.
Oui, tu tiens dans tes mains le secret de ma vie ;
Tu tiens le fils des dieux enchaîné devant toi,
L'héritier de Cresphonte, et ton maître, et ton roi.
Tu peux, si tu le veux, m'accuser d'imposture.
Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature ;
Ton cœur, nourri de sang, n'en peut être frappé.
Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

POLYPHONTE.

Que prétendez-vous dire? et sur quelles alarmes....

ÉGISTHE.

Va, je me crois son fils : mes preuves sont ses larmes,
Mes sentiments, mon cœur par la gloire animé,
Mon bras qui t'eût puni, s'il n'était désarmé.

POLYPHONTE.

Ta rage auparavant sera seule punie.
C'est trop.

1. « On n'a pas besoin, remarque ici M. Geruzez, de faire admirer la beauté de ce dialogue, où il n'y a pas un mouvement qui ne soit naturel, ni un mot qui ne soit le mot nécessaire, et tout cela pour aboutir à un coup de théâtre d'un effet saisissant. »

2. « Dès qu'Égisthe, observe M. Saint-Marc Girardin, sait sa naissance et son rang, il en prend les sentiments; il avait la fierté d'un homme de cœur, il a facilement la dignité d'un roi. Aussi, dès ce moment, c'est lui qui prend le premier rôle; Mérope n'a plus que le second. »

MÉROPE, *se jetant à ses genoux.*

Commencez donc par m'arracher la vie ;
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux sont noyés.
Que vous faut-il de plus? Mérope est à vos pieds ;
Mérope les embrasse, et craint votre colère[1].
A cet effort affreux jugez si je suis mère.
Jugez de mes tourments : ma détestable erreur,
Ce matin, de mon fils allait percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.
Cruel, vous qui vouliez lui tenir lieu de père,
Qui deviez protéger ses jours infortunés,
Le voilà devant vous, et vous l'assassinez !
Son père est mort, hélas! par un crime funeste ;
Sauvez le fils : je puis oublier tout le reste ;
Sauvez le sang des dieux et de vos souverains ;
Il est seul, sans défense, il est entre vos mains.
Qu'il vive, et c'est assez. Heureuse en mes misères,
Lui seul il me rendra mon époux et ses frères[2].
Vous voyez avec moi ses aïeux à genoux,
Votre roi dans les fers.

ÉGISTHE. O reine ! levez-vous,
Et daignez me prouver que Cresphonte est mon père,
En cessant d'avilir et sa veuve et ma mère.
Je sais peu de mes droits quelle est la dignité ;
Mais le ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
Avec un cœur trop haut, pour qu'un tyran l'abaisse.
De mon premier état j'ai bravé la bassesse,
Et mes yeux du présent ne sont point éblouis :
Je me sens né des rois, je me sens votre fils.
Hercule ainsi que moi commença sa carrière :
Il sentit l'infortune en ouvrant la paupière ;

1. Voy. le *Thyeste* de Sénèque le tragique, III, 2 :

. . . . Supplicem primus vides.
Hæ te precantur pedibus intactæ manus.

Cf. l'*Andromaque* de Racine, III, 4. — Voltaire, on peut le remarquer, quoique très-riche de son propre fonds, a beaucoup puisé soit chez les anciens, soit chez les modernes ses prédécesseurs. Il a particulièrement trouvé dans l'étude intelligente des étrangers, qu'il a dénigrés parfois, le principe de plus d'une beauté.

2. Ainsi, chez Euripide, Hécube, dans la tragédie de ce nom, demande, agenouillée aux pieds d'Ulysse, la vie de Polyxène : « Elle est, dit-elle, la consolation qui me tient lieu de beaucoup d'autres ; elle est ma patrie, ma nourrice, mon guide, l'appui de ma vieillesse : » voy. v. 280 et 281, édit. Tauchnitz. Cf. Homère, *Iliade*, VI, 429, 430 ; et Racine, qui l'a imité, lorsqu'il place ce vers dans la bouche d'Andromaque, parlant de son fils, I, 4 :

Il m'aurait tenu lieu d'un père et d'un époux.

Et les dieux l'ont conduit à l'immortalité,
Pour avoir, comme moi, vaincu l'adversité.
S'il m'a transmis son sang, j'en aurai le courage :
Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
Cessez de le prier, cessez de démentir
Le sang des demi-dieux dont on me fait sortir.

La reine n'a qu'un moyen de sauver Égisthe : c'est d'accepter Polyphonte pour époux. Il faut que ce jeune homme soit le fils ou la victime du tyran. La cérémonie nuptiale va donc s'accomplir. Déjà l'on s'est rendu au temple, lorsque tout change de face : un bruit se fait entendre. Isménie accourt éperdue.

ACTE V, SCÈNE VI.

Narbas, Isménie, peuple.

NARBAS.
Mon fils est-il vivant ? Que devient notre reine?
ISMÉNIE.
De mon saisissement je reviens avec peine :
Par les flots de ce peuple entraînée en ces lieux....
NARBAS.
Que fait Egisthe?
ISMÉNIE. Il est..., le digne fils des dieux;
Égisthe! il a frappé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit si rare étonné les humains.
NARBAS.
O mon fils! ô mon roi, qu'ont élevé mes mains!
ISMÉNIE.
La victime était prête, et de fleurs couronnée ;
L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée;
Polyphonte, l'œil fixe et d'un front inhumain,
Présentait à Mérope une odieuse main ;
Le prêtre prononçait les paroles sacrées;
Et la reine, au milieu des femmes éplorées,
S'avançant tristement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hyménée invoquait le trépas :
Le peuple observait tout dans un profond silence.
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un héros, semblable aux immortels :
Il court, c'était Egisthe, il s'élance aux autels;
Il monte, il y saisit d'une main assurée
Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts : je l'ai vu de mes yeux,

Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.
« Meurs, tyran, disait-il; dieux, prenez vos victimes. »
Erox, qui de son maître a servi tous les crimes,
Erox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
Lève une main hardie et pense le venger.
Égisthe se retourne, enflammé de furie;
A côté de son maître il le jette sans vie.
Le tyran se relève : il blesse le héros;
De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.
Déjà la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère.... Ah! que l'amour inspire de courage!
Quel transport animait ses efforts et ses pas!
Sa mère... Elle s'élance au milieu des soldats.
« C'est mon fils! arrêtez, cessez, troupe inhumaine!
C'est mon fils! déchirez sa mère et votre reine,
Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté! »
A ces cris douloureux, le peuple est agité :
Une foule d'amis, que son danger excite,
Entre elle et ses soldats vole et se précipite.
Vous eussiez vu soudain les autels renversés,
Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés;
Les enfants écrasés dans les bras de leurs mères,
Les frères méconnus, immolés par leurs frères :
Soldats, prêtres, amis, l'un sur l'autre expirants :
On marche, on est porté sur les corps des mourants,
On veut fuir, on revient; et la foule pressée
D'un bout du temple à l'autre est vingt fois repoussée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule et dérobe Égisthe et la reine à mes yeux.
Venez. J'ignore encor si la reine est sauvée,
Si de son digne fils la vie est conservée,
Si le tyran n'est plus. Le trouble, la terreur,
Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur[1]....

Acte V, Scène VII.

Mérope, Isménie, Narbas, peuple, soldats. (On voit dans le fond du théâtre le corps de Polyphonte couvert d'une robe sanglante.)

MÉROPE.

Guerriers, prêtres, amis, citoyens de Messène,
Au nom des dieux vengeurs, peuples, écoutez-moi :
Je vous le jure encore, Égisthe est votre roi.

1. Cette narration, dit La Harpe, « par le choix des circonstances, la vérité des détails et des expressions, met sous les yeux la chose elle-même. »

Il a puni le crime, il a vengé son père.
Celui que vous voyez traîné sur la poussière,
C'est un monstre ennemi des dieux et des humains :
Dans le sein de Cresphonte il enfonça ses mains.
Cresphonte mon époux, mon appui, votre maître ;
Mes deux fils, sont tombés sous les coups de ce traître.
Il opprimait Messène, il usurpait mon rang ;
Il m'offrait une main fumante de mon sang.
(*En courant vers Egisthe, qui arrive la hache à la main.*)
Celui que vous voyez, vainqueur de Polyphonte,
C'est le fils de vos rois, c'est le sang de Cresphonte,
C'est le mien, c'est le seul qui reste à ma douleur.
Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur?
Regardez ce vieillard : c'est lui dont la prudence
Aux mains de Polyphonte arracha son enfance.
Les dieux ont fait le reste.

NARBAS. Oui, j'atteste ces dieux
Que c'est là votre roi qui combattait pour eux.

ÉGISTHE.

Amis, pouvez-vous bien méconnaître une mère?
Un fils qu'elle défend? un fils qui venge un père?
Un roi vengeur du crime?

MÉROPE. Et si vous en doutez,
Reconnaissez mon fils aux coups qu'il a portés,
A votre délivrance, à son âme intrépide.
Eh! quel autre jamais qu'un descendant d'Alcide,
Nourri dans la misère, à peine en son printemps,
Eût pu venger Messène et punir les tyrans?
Il soutiendra son peuple, il vengera la terre.
Ecoutez, le ciel parle ; entendez son tonnerre :
Sa voix qui se déclare et se joint à mes cris,
Sa voix rend témoignage et dit qu'il est mon fils[1] ...

1. Vauvenargues a jugé *Mérope* dans ses *Réflexions critiques sur quelques poëtes :* « J'admire, dit-il, les grands caractères qui y sont décrits, le vrai qui règne dans les sentiments et les expressions, la simplicité sublime et tout à fait neuve sur notre théâtre du rôle d'Egisthe, la tendresse impétueuse de Mérope, ses discours coupés, véhéments, et tantôt remplis de violence, tantôt de hauteur. La pièce me serre le cœur dès le commencement et me mène jusqu'à la catastrophe sans me laisser la liberté de respirer. » — On a dû regretter pour Voltaire, comme pour le grand Corneille, qu'après avoir partagé avec lui l'honneur d'ouvrir à notre théâtre des voies nouvelles il n'ait pas su quitter à temps la carrière dramatique. Depuis *Tancrède*, qu'il composait à soixante-quatre ans, et où l'originalité et l'émotion du spectacle ne sauraient fermer les yeux à la faiblesse du style, se succédèrent encore beaucoup de pièces dont le nom seul et quelques vers ont survécu. Il est triste de voir l'auteur de *Zaïre*, de *Mérope* et d'*Alzire* aboutir aux *Guèbres*, aux *Lois de Minos* et à *Irène*.

Épître à Horace[1].

... Tout passe, tout périt, hors ta gloire et ton nom[2].
C'est là le sort heureux des vrais fils d'Apollon :
Tes vers en tout pays sont cités d'âge en âge.
Hélas ! je n'aurai point un pareil avantage.
Notre langue un peu sèche et sans inversions
Peut-elle subjuguer les autres nations?
Nous avons la clarté, l'agrément, la justesse[3],
Mais égalerons-nous l'Italie et la Grèce?
Est-ce assez, en effet, d'une heureuse clarté,
Et ne péchons-nous pas par l'uniformité[4]?
Je vois de tes rivaux l'importune phalange
Sous tes traits redoublés enterrés dans la fange.
Que pouvaient contre toi ces serpents ténébreux?
Mécène et Pollion te défendaient contre eux.
Il n'en est pas ainsi chez nos Welches[5] modernes.
Un vil tas de grimauds, de rimeurs subalternes,
A la cour quelquefois a trouvé des prôneurs
Et fait dans l'antichambre entendre ses clameurs.
Chassons loin de chez moi tous ces rats du Parnasse;
Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace.
J'ai déjà passé l'âge où ton grand protecteur,

1. 1771. « C'est dans son épître à Horace et dans ses stances à madame du Deffand, dit M. Villemain, que Voltaire a été poëte original. » — Peu auparavant, Voltaire avait composé une épître adressée à Boileau, où il avait moins bien traité le satirique français qu'il ne traite ici le satirique latin.

2. Ce vers semble une allusion à un trait de l'auteur italien Algarotti, dont Voltaire a fait souvent l'éloge : « Le Capitole est détruit et la voix du temps chante encore les vers d'Horace. »

3. Ces trois avantages ont justement répandu dans l'Europe entière l'usage de notre idiome et fondé sa prééminence, comme on peut le voir dans le brillant discours de Rivarol sur l'universalité de la langue française (1784).

4. Voltaire lui-même, dans les meilleures parties de ses œuvres, ou plutôt tous nos grands écrivains ont pris soin, par leurs ouvrages, de réfuter cette accusation. D'une langue que l'on a dite peu féconde en ressources, ils ont su tirer l'expression variée des nuances les plus délicates de la pensée et du sentiment. Ces critiques contre la rigueur de la langue française avaient déjà été formulées par Fénelon dans sa *Lettre à l'Académie* (*Projet de poétique*). Est-il juste de demander à une langue des qualités contraires ?

5. Mot corrompu qui provient, dit-on, de celui de *Gaels*, par lequel on désignait primitivement les plus anciens habitants de notre contrée, les Celtes. La trace de ce nom subsiste encore dans le pays de Galles, dont les habitants, également originaires des Celtes, s'appellent *Welsh*. Ce terme a signifié dans la suite des hommes grossiers et ignorants, des barbares ; et Voltaire, par ironie, l'a souvent appliqué aux Français. Déjà, dans un recueil de propos attribués à Joseph Scaliger, on lit, au sujet des habitants de Bâle : « Oderunt Gallos et vocant *Welsh*. » *Scaligerana* II, p. 25 (Groningæ, in-8°, 1669).

Ayant joué son rôle en excellent acteur,
En songeant que la mort assiégeait sa vieillesse,
Voulut qu'on l'applaudît lorsqu'il finit sa pièce[1].
J'ai vécu plus que toi[2] : mes vers dureront moins;
Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes soins
A suivre les leçons de ta philosophie,
A mépriser la mort en savourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grâce et de sens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.
Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence,
A jouir sagement d'une honnête opulence,
A vivre avec soi-même, à servir ses amis,
A se moquer un peu de ses sots ennemis,
A sortir d'une vie ou triste ou fortunée
En rendant grâce aux dieux de nous l'avoir donnée[3].
Aussi, lorsque mon pouls inégal et pressé
Faisait peur à Tronchin[4], près de mon lit placé,
Quand la vieille Atropos, aux humains si sévère,
Approchait ses ciseaux de ma trame légère,
Il a vu de quel air je prenais mon congé :
Il sait si mon esprit, mon cœur était changé.
Profitons bien du temps[5]; ce sont là tes maximes.
Cher Horace, plains-moi de les tracer en rimes :

1. « Le jour de sa mort, il se fit apporter un miroir et fit peigner ses cheveux pour avoir l'air moins défait. Ses amis entrèrent : Eh bien! leur dit-il, trouvez-vous que j'aie assez bien joué cette farce de la vie? Et il ajouta en grec : Si vous êtes contents, battez donc des mains et applaudissez. » (Suétone, *Vie d'Auguste*, ch. 99.) C'était le compliment adressé au public à la fin des pièces de théâtre.

2. Voltaire avait alors soixante-dix-huit ans; et Horace n'en avait que cinquante-sept au moment où il termina sa carrière. Quant à Auguste, il mourut dans sa soixante-seizième année.

3. Voy. Horace à la fin de la première de ses *Satires*, liv. I, v. 117 :

Inde fit ut raro, qui se vixisse beatum
Dicat, et exacto contentus tempore vitæ
Cedat, uti conviva satur, reperire queamus.

Cf. La Fontaine dans la fable *La Mort et le Mourant* (liv. VIII, fab. 1) :

. . . . . Je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet....

4. Célèbre médecin de cette époque : il était de Genève et avait eu le titre de premier médecin du régent.

5. Voy. Horace, *Od.*, I, 8 et 10 :

Quem sors dierum cumque dabit, lucro
Appone....

Cf. l'ode à Dellius, II, 3, etc.

La rime est nécessaire à nos jargons nouveaux,
Enfants demi-polis des Normands et des Goths,
Elle flatte l'oreille, et souvent la césure
Plaît, je ne sais comment, en rompant la mesure.
Des beaux vers pleins de sens le lecteur est charmé :
Corneille, Despréaux et Racine ont rimé.
Mais j'apprends qu'aujourd'hui Melpomène propose
D'abaisser son cothurne et de parler en prose[1].

CXXI[e] épître[2] (édit. Beuchot).

La philosophie de Newton[3].

Le charme tout-puissant de la philosophie
Élève un esprit sage au-dessus de l'envie.
Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis[4],
Il ignore en effet s'il a des ennemis :

1. Allusion aux réformes tentées par La Motte, qui imagina de faire des tragédies en prose. Voltaire dit du même auteur, dans son *Temple du goût* :

Parmi les flots de la foule insensée,
De ce parvis obstinément chassée,
Tout doucement venait La Motte-Houdard,
Lequel disait d'un ton de papelard :
« Ouvrez, messieurs, c'est mon Œdipe en prose;
Mes vers sont durs, d'accord, mais forts de chose;
De grâce, ouvrez : je veux à Despréaux
Contre les vers dire avec goût deux mots. »

2. « Voltaire, écrivait récemment M. Sainte-Beuve dans un article sur La Harpe, avait adressé une *Épître à Horace* dont tout le monde sait les derniers vers délicieux : La Harpe lit la *Réponse d'Horace;* mais, en faisant parler l'aimable Romain, il se souvient trop de Linguet, de Maupertuis, de Fréron, de tous ces importuns du jour : il n'a que des idées de métier et de tracasserie littéraire, et le rayon qu'avait eu Voltaire en finissant lui a manqué. »

3. Ce fut, a-t-on remarqué, dans son premier voyage en Angleterre (1727 à 1730) que Voltaire connut et adopta le système de Newton, à une époque où il n'y avait que très-peu de mathématiciens qui l'eussent étudié, où même les géomètres les plus illustres du continent l'attaquaient, où Fontenelle, en particulier, l'accusait de ramener les qualités occultes que Descartes avait bannies de la physique. Voltaire a célébré encore Newton dans plusieurs autres parties de ses ouvrages.

4. Isaac Newton, le plus grand génie scientifique de l'Angleterre, né en 1642, mort en 1727. Son nom se lie au souvenir de quelques-unes des plus célèbres découvertes modernes, particulièrement de celle de la gravitation universelle, sur laquelle repose son système du monde : c'est ce que Voltaire rappelle dans cette admirable exposition. Par ce principe unique il expliqua à la fois le mouvement des planètes autour du soleil, celui de la lune autour de la terre, le cours des comètes et le flux et le reflux de la mer. — Il faut lire l'éloge de Newton par Fontenelle, « de cette pure intelligence, a

Je ne les connais plus. Déjà de la carrière
L'auguste Vérité vient m'ouvrir la barrière;
Déjà ces tourbillons, l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace, et sans règle entassés,
Ces fantômes savants à mes yeux disparaissent :
Un jour plus pur me luit; les mouvements renaissent.
L'espace, qui de Dieu contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'univers limité[1],
Cet univers si vaste à notre faible vue,
Et qui n'est qu'un atome, un point dans l'étendue.
Dieu parle, et le chaos se dissipe à sa voix :
Vers un centre commun tout gravite à la fois[2].

Ce ressort si puissant, l'âme de la nature,
Etait enseveli dans une nuit obscure :
Le compas de Newton, mesurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, et les cieux sont ouverts.

Il déploie à mes yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante :
L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits[3].

Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature;
Et, confondus ensemble, ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.

dit Thompson, que Dieu a prêtée aux hommes pour pénétrer ses œuvres infinies, d'après une loi d'une simplicité sublime, »

> . . . . Pure intelligence, whom God
> To mortal lent, to trace his boundless works
> From law sublimely simple....

1. Ces vers rappellent un beau passage échappé par mégarde à l'auteur de la *Pucelle*, à Chapelain :

> Loin des murs flamboyants qui renferment le monde,
> Dans le centre caché d'une clarté profonde,
> Dieu repose en lui-même, et, vêtu de splendeur,
> Sans bornes, est rempli de sa propre grandeur....

2. On peut rapprocher de cet endroit un des morceaux les plus remarquables de la *Henriade :* c'est le commencement du chant VII,

> Dans le centre éclatant de ces orbes immenses, etc.,

où l'écrivain, comme l'a dit La Harpe, « a su clairement exprimer, en revêtant sa pensée des plus magnifiques couleurs, la sphère de Copernic, la révolution du soleil sur son axe et l'attraction de Newton. » Cf. le IV^e^ *Discours* de Voltaire *sur l'homme*, et Delille, poëme de l'*Imagination*, c. V.

3. L'auteur désigne la décomposition de la lumière, une des principales découvertes de Newton.

Confidents du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez, du grand Newton n'étiez-vous point jaloux?

La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire;
Mais un pouvoir central arrête ses efforts :
La mer tombe[1], s'affaisse et roule vers ses bords.
Comètes que l'on craint à l'égal du tonnerre[2],
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre[3];
Dans une ellipse immense achevez votre cours :
Remontez, descendez près de l'astre des jours;
Lancez vos feux, volez, et, revenant sans cesse,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.
Et toi, sœur du soleil, astre qui, dans les cieux,
Des sages éblouis trompais les faibles yeux,
Newton de ta carrière a marqué les limites;
Marche, éclaire les nuits : tes bornes sont prescrites.

Terre, change de forme; et que la pesanteur
En abaissant le pôle élève l'équateur.
Pôle immobile aux yeux, si lent dans votre course,
Fuyez le char glacé des sept astres de l'Ourse :
Embrassez dans le cours de vos longs mouvements
Deux cents siècles entiers par delà six mille ans[4].
Que ces objets sont beaux! Que notre âme épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée!
Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'Eternel[5].

LIV^e épître (édit. Beuchot).

1. Harmonie imitative, analogue à cette chute de l'une des strophes d'Horace, 12^e ode du liv. I^er :

Unda recumbit.

2. Les anciens sont remplis des témoignages de cette frayeur traditionnelle des peuples; voyez notamment les *Astronomiques* de Manilius, I, 851 et suiv. :

Nunquam futilibus excanduit ignibus æther...
Talia significant lucentes sæpe cometæ....

3. Cet effroi chimérique ne cesse guère d'exister qu'à la fin du dix-septième siècle. L'un des premiers livres qui le dissipèrent fut celui que le savant Bayle composa au sujet de la fameuse comète de 1650, et « où il est prouvé, par plusieurs raisons tirées de la philosophie et de la théologie, que les comètes ne sont le présage d'aucun malheur. »

4. Par là l'auteur entend la période de la précession des équinoxes, qui s'accomplit en vingt-six mille neuf cents ans ou environ.

5. Cette pièce, écrite par Voltaire en 1736, n'a paru qu'en 1738, à la tête

LEFRANC DE POMPIGNAN.

(1709-1784.)

Né à Montauban en 1709, le marquis de Pompignan avait été, comme Voltaire, élève du P. Porée, ce célèbre professeur de rhétorique au collége Louis-le-Grand. Jeune encore, il quitta les fonctions de premier président à la cour des aides de Montauban (il y avait exercé avec honneur ce rôle d'intermédiaire entre le peuple et le roi qui appartenait à notre ancienne magistrature), et sa carrière fut dès lors consacrée aux lettres. Au milieu de la lutte ardente du dix-huitième siècle il fut l'un des principaux représentants du parti opposé à celui des philosophes, que soutenaient doublement la faveur publique, le nombre et la grandeur des talents[1]. De là beaucoup d'inimitiés redoutables qu'il encourut, en premier lieu celle de Voltaire; de là beaucoup d'attaques dirigées contre sa personne et ses ouvrages. Mais la postérité impartiale s'élève au-dessus des passions contemporaines : son devoir est de reviser les jugements qu'elles ont portés. Sans partager pour Pompignan l'enthousiasme indiscret de certains panégyristes[2], elle n'hésitera pas à le placer parmi ceux qui, animés d'une noble inspiration, ont réussi parfois à en faire passer l'accent dans de beaux vers. Quelques-unes de ses traductions des psaumes et des cantiques, en outre quelques-unes de ses odes, sont demeurées dignes d'être proposées en modèle et citées au nombre des chefs-d'œuvre de notre langue[3]. Lefranc de Pompignan mourut dans sa terre en 1784.

de ses *Éléments de la Philosophie de Newton* : elle était adressée à madame du Châtelet, connue par son goût pour les sciences exactes et par quelques travaux importants pour cette époque. M. Villemain a mentionné « cette belle épître, où Voltaire, dit-il, a porté si loin ce grand art de peindre poétiquement les découvertes de la science. » Dans un article « sur la poésie didactique à ses différents âges, » que la *Revue des deux Mondes* a publié le 15 février 1848, M. Patin a rappelé aussi avec quel bonheur Voltaire avait exposé dans plusieurs de ses poëmes, en vers pleins de force et d'éclat, des idées philosophiques et des notions scientifiques.

1. Son discours de réception à l'Académie française (1760) fut notamment une déclaration de guerre à la philosophie alors régnante.

2. En particulier du marquis de Mirabeau, l'ami des hommes, le père de l'orateur.

3. Une partie de ses Poésies sacrées parut en 1751 et l'autre en 1755 : elles furent réunies en 1763 (in-4°). Déjà, en 1734, sa tragédie de *Didon*, où il imita non sans bonheur Virgile et Métastase, lui avait attiré de nombreux applaudissements, justifiés par la sage régularité du plan et la beauté du rôle de l'héroïne. Il est aussi le premier qui ait donné une version française

Ode sur la mort de J. B. Rousseau[1].

Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés
Où l'Hèbre effrayé dans son onde
Reçut ses membres dispersés[2],
Le Thrace, errant sur les montagnes,
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs :
Les champs de l'air en retentirent;
Et dans les antres qui gémirent,
Le lion répandit des pleurs[3].

La France a perdu son Orphée!...
Muses, dans ces moments de deuil,
Elevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil :
Laissez, par de nouveaux prodiges,
D'éclatants et dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets.
Ainsi le tombeau de Virgile
Est couvert du laurier fertile
Qui par vos soins ne meurt jamais[4].

de toutes les pièces d'Eschyle; et, entre autres morceaux de l'antiquité ou des littératures étrangères, il a traduit en vers les *Georgiques* et le VI^e^ livre de l'*Enéide*. Le libraire Nyon a publié une bonne édition de ses œuvres (6 vol. in-8°, 1784), dont quelques-unes ont été depuis rééditées plus d'une fois avec celles des principaux lyriques français. Sur cet auteur, qui a été loué spécialement par Barère, on peut voir, avec le *Cours de littérature* de La Harpe (III^e^ part., liv. 1, ch. 8, sect. 3), le *Tableau de la littérature au XVIII^e^ siècle* de M. Villemain (12^e^ leçon).

1. 1741. — La Harpe a cité, en la commentant, cette ode où le sujet lui semble *avoir porté l'auteur*, et il nous apprend quelle admiration elle avait inspirée à Voltaire, malgré ses préventions contre le poëte. L'abbé Maury, qui fut le successeur de Pompignan à l'Académie française, exprimait le vœu, dans son discours de réception (1785), que, « pour tout éloge, on gravât ces strophes sur son tombeau. » Toutefois, La Harpe eût voulu, non sans raison, qu'on y joignît plusieurs passages « de sa *Didon* et de ses belles odes sacrées. »

2. Voy., sur la mort d'Orphée, Ovide, *Métamorph.*, XI, I, et Virgile, IV^e^ liv. des *Géorgiques*.

3. « Ce début, dit La Harpe, est beau comme l'antique, beau comme Horace et Pindare : » on admirera surtout le trait qui termine le tableau, ce trait « qui est à la fois d'un si grand effet et placé si naturellement ».

4. C'est Henri de Lorraine, II^e^ du nom, duc de Guise, qui, d'après une note de Pompignan lui-même, atteste « que sur le haut du tombeau de Virgile, qui est de marbre blanc, un laurier a pris racine, sans qu'il y ait aucune terre pour le conserver, et qu'il semble vouloir éterniser la mémoire de ce grand homme ». Le même seigneur ajoute que les branches de ce laurier ont servi de tout temps à couronner les grands poëtes. — On peut

D'une brillante et triste vie
Rousseau quitte aujourd'hui les fers;
Et, loin du ciel de sa patrie,
La mort termine ses revers[1].
D'où ses maux ont-ils pris leur source?
Quelles épines, dans sa course,
Étouffaient les fleurs sous ses pas?
Quels ennuis! quelle vie errante!
Et quelle foule renaissante
D'adversaires et de combats!

Jusques à quand, mortels farouches,
Vivrons-nous de haine et d'aigreur?
Prêterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur?
Implacable dans ma colère,
Je m'applaudis de la misère
De mon ennemi terrassé :
Il se relève; je succombe,
Et moi-même à ses pieds je tombe,
Frappé du trait que j'ai lancé.

Songeons que l'imposture habite
Parmi le peuple et chez les grands :
Qu'il n'est dignité ni mérite
A l'abri de ses traits errants;
Que la calomnie écoutée
A la vertu persécutée
Porte souvent un coup mortel
Et poursuit, sans que rien l'étonne,
Le monarque sous la couronne
Et le pontife sur l'autel.

Du sein des ombres éternelles
S'élevant au trône des dieux,
L'envie offusque de ses ailes
Tout éclat qui frappe ses yeux.
Quel ministre, quel capitaine,
Quel monarque vaincra sa haine
Et les injustices du sort?
Le temps à peine les consomme[2];

voir aussi sur le tombeau de Virgile et le laurier qui le couvre, planté, dit-on, par Pétrarque, madame de Staël, XIII^e liv. de *Corinne*, ch. 3.

1. On sait qu'il mourut à Bruxelles, sans avoir pu obtenir la révocation de l'arrêt qui l'avait banni.

2. Pour *en triomphe* : cette expression, aujourd'hui inusitée dans ce sens, rappelle l'ancienne synonymie de *consommer* et *consumer*. Il faut voir, au

Et jamais le prix du grand homme
N'est bien connu qu'après sa mort[1].

Oui, la mort seule nous délivre
Des ennemis de nos vertus;
Et notre gloire ne peut vivre
Que lorsque nous ne vivons plus[2].
Le chantre d'Ulysse et d'Achille,
Sans protecteur et sans asile,
Fut ignoré jusqu'au tombeau.
Il expire : le charme[3] cesse,
Et tous les peuples de la Grèce
Entre eux disputent son berceau.

Le Nil a vu sur ses rivages
De noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers[4].
Crime impuissant[5]! fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs[6].

sujet de ces deux verbes, les *Remarques* de Vaugelas *sur la langue française*, p. 208 de l'édit. de 1670.

1. La Harpe propose de changer ainsi ces derniers vers :

Et quoi que fasse le grand homme,
Il n'est grand homme qu'à sa mort.

2. Le Brun, dans son ode à Buffon (sur ses détracteurs), a exprimé avec noblesse ces mêmes pensées imitées d'Horace :

Vivant, nous blessons le grand homme;
Mort, nous tombons à ses genoux.
On n'aime que la gloire absente :
La mémoire est reconnaissante;
Les yeux sont ingrats et jaloux.

Ovide avait également dit, *Am.*, I, élég. XV :

Pascitur in vivis livor; post fata quiescit,
Quum suus ex merito quemque tuetur honos.

3. C'est-à-dire le *charme magique* qui fermait les yeux à la lumière de la vérité, qui rendait les hommes injustes.

4. Ce fait est rapporté par Diodore de Sicile, comme l'indique une note du poëte. Voy. la *Bibliothèque historique* de Diodore, III, 9, t. I, p. 131 de l'édit. Didot.

5. On lit d'ordinaire *cris impuissants;* mais cette leçon n'est qu'un changement imaginé par La Harpe, et digne, en effet, d'être accueilli. Il a été écrit aussi, en citant ces vers, *les noirs habitants*, *etc.*

6. « Cette strophe est, suivant La Harpe, encore au-dessus de la première

Souveraine des chants lyriques,
Toi que Rousseau dans nos climats
Appela des jeux Olympiques,
Qui semblaient seuls fixer tes pas[1];
Par qui ta trompette éclatante,
Secondant ta voix triomphante,
Formera-t-elle des concerts?
Des héros, muse magnanime,
Par quel organe assez sublime
Vas-tu parler à l'univers?

Favoris, élèves dociles
De ce ministre d'Apollon,
Vous à qui ses conseils utiles
Ont ouvert le sacré vallon,
Accourez, troupe désolée!
Déposez sur son mausolée
Votre lyre qu'il inspirait :
La mort a frappé votre maître,
Et d'un souffle a fait disparaître
Le flambeau qui vous éclairait.

Et vous dont sa fière harmonie
Egala les superbes sons,
Qui reviviez dans ce génie
Formé par vos seules leçons,
Mânes d'Alcée et de Pindare,
Que votre suffrage répare
La rigueur de son sort fatal;
Dans la nuit du séjour funèbre,
Consolez son ombre célèbre
Et couronnez votre rival[2].

Odes, liv. III.

de l'ode, c'est le plus magnifique emblème du génie éclairant les hommes, tandis qu'il en est persécuté. »

1. Il ne fallait pas oublier Horace parmi les Latins, ni Malherbe parmi nous.

2. La Harpe termine par les mots suivants son appréciation de ce morceau : « Tous ces mouvements sont lyriques, tous ces vers sont nombreux. En un mot, cette ode et celle de Racine le fils sur l'*Harmonie* sont sans contredit les deux plus belles qu'on ait faites depuis Rousseau. »

GRESSET.

(1709-1777.)

Né en 1709, Gresset, dont Amiens, sa patrie, a consacré la mémoire en lui érigeant une statue [1], fut un de ceux qui, sous le règne de Louis XV, conservèrent à la poésie, un peu déchue, le plus d'originalité et de relief. Élève des jésuites et devenu maître parmi eux, il composa, dans les cellules des colléges où il enseignait, plusieurs badinages ingénieux qui n'ont pas cessé de passer pour des chefs-d'œuvre. Il rentra ensuite dans le monde, et par une excellente comédie, l'une des pièces dont la réputation s'est maintenue au premier rang après celles de Molière [2], il montra combien il avait étudié avec fruit la société de son temps, combien il en savait reproduire les mœurs et parler le langage. Sur la fin de sa vie, retiré dans sa ville natale [3], il abandonna presque entièrement les lettres. Néanmoins Louis XVI, lorsqu'il monta sur le trône [4], l'honora de ses distinctions. Mais Gresset ne survécut pas longtemps à l'avénement de ce prince, qui promettait à la France un gouvernement réparateur, et qui devait bientôt succomber victime de ses vains efforts. Il mourut à Amiens le 16 juin 1777. Esprit tendre, enjoué, vif et délicat, le chantre de *Ver-Vert* mourait à propos, lorsqu'aux amusements des muses allaient succéder les clameurs et les orages de la politique [5]. Ce poëte heureux vit sa réputation peu attaquée, parce qu'elle causa peu d'ombrage. Son horizon était sans doute restreint; mais si le champ de sa pensée n'était pas très-vaste, il pouvait s'y jouer du moins avec beaucoup de facilité et de grâce.

1. Inaugurée avec beaucoup de solennité le 21 juillet 1851, en présence d'une députation de l'Institut, elle a été placée dans la bibliothèque de la ville. On sait qu'Amiens, deux ans avant d'honorer ainsi publiquement les lettres, avait rendu le même hommage au génie de l'érudition, dans la personne de du Cange.

2. Le *Méchant*, 1747, où la frivolité et la fatuité du dix-huitième siècle ont été peintes à merveille, où surtout a été pris comme sur le fait ce ton de légèreté et de persillage des salons à la mode, dont cette pièce est, comme l'a dit M. Villemain, *une vivante médaille*. Gresset, déjà auparavant, s'était essayé dans la tragédie, mais avec moins de succès.

3. On peut voir son tombeau dans la cathédrale d'Amiens.

4. Ce fut Gresset qui dans cette circonstance, en qualité de directeur de l'Académie française, harangua le jeune roi à la tête de ce corps, dont il était membre depuis 1748.

5. L'académicien Campenon a donné en 1823 ses *Œuvres choisies*, qu'il a fait précéder d'un travail biographique et critique sur cet auteur. Le P. Daire, son compatriote, a écrit sa vie (Paris, 1779, in-12); plusieurs ont composé son éloge, et parmi eux on peut citer Noël et le célèbre Sylvain

Ver-Vert[1].

(Extraits.)

Chants I et II (fragments).

Puisqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble oiseau la touchante disgrâce[2],
Soyez ma muse, échauffez mes accents,
Et prêtez-moi ces sons intéressants,
Ces tendres sons que forma votre lyre
Lorsque Sultane[3], au printemps de ses jours,
Fut enlevée à vos tristes amours
Et descendit au ténébreux empire.
De mon héros les illustres malheurs
Peuvent aussi se promettre vos pleurs.
Sur sa vertu par le sort traversée,
Sur son voyage et ses longues erreurs,
On aurait pu faire une autre Odyssée
Et par vingt chants endormir les lecteurs;
On aurait pu des fables surannées
Ressusciter les diables et les dieux;
Des faits d'un mois occuper des années,
Et, sur des tons d'un sublime ennuyeux,
Psalmodier la cause infortunée
D'un perroquet non moins brillant qu'Enée,
Non moins dévot, plus malheureux que lui.
Mais trop de vers entraînent trop d'ennui[4].

Bailly. M. Villemain a parlé de Gresset dans la 12e leçon de son *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle.* Plus récemment, il a paru encore sur lui un ouvrage très-complet de M. de Cayrol (2 vol. in-8°, Dumoulin), dont M. Sainte-Beuve a rendu un compte étendu dans la *Revue des deux Mondes*, numéro du 15 septembre 1845.

1. Gresset n'avait que vingt-quatre ans quand il donna, après quelques autres pièces de poésie, ce modèle de plaisanterie légère et déliée, que J. B. Rousseau a qualifié du nom de *phénomène littéraire.* Publié à Rouen en 1734, il eut dès cette année trois éditions. C'est en réalité, comme on l'a dit, le plus fin et le plus joli de nos contes en vers. Jusque-là sans exemple, cette agréable composition est demeurée unique dans son genre. On peut voir à ce sujet les lettres de J. B. Rousseau à M. de Lesseré et au P. Brumoy.

2. On doit éviter de faire rimer, comme ici, une syllabe brève avec une syllabe longue.

3. Chienne favorite de la personne à qui ce poëme est adressé.

4. Vers devenu proverbe. Gresset a partagé avec nos grands poëtes ce privilége d'avoir laissé beaucoup de ces traits qui se gravent dans les mémoires et circulent, pour l'usage journalier, dans toutes les bouches, parce que ce sont en quelque sorte des formules heureuses de la raison publique.

Les Muses sont des abeilles volages ;
Leur goût voltige[1], il fuit les longs ouvrages,
Et, ne prenant que la fleur d'un sujet[2],
Vole bientôt sur un nouvel objet.
Dans vos leçons j'ai puisé ces maximes :
Puissent vos lois se lire dans mes rimes !

. . . . . .

Dans maint auteur de science profonde
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde ;
Très-rarement en devient-on meilleur[3] :
Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur.
Il nous vaut mieux vivre au sein de nos lares,
Et conserver, paisibles casaniers,
Notre vertu dans nos propres foyers
Que parcourir bords lointains et barbares :
Sans quoi le cœur, victime des dangers,
Revient chargé de vices étrangers.
L'affreux destin du héros que je chante
En éternise une preuve touchante :
Tous les échos des parloirs de Nevers,
Si l'on en doute, attesteront mes vers.
A Nevers donc, chez les Visitandines,
Vivait naguère un perroquet fameux,
A qui son art et son cœur généreux,
Ses vertus même, et ses grâces badines,
Auraient dû faire un sort moins rigoureux,
Si les bons cœurs étaient toujours heureux.
Ver-Vert (c'était le nom du personnage),

1. Platon, dans son *Ion*, assimile à l'abeille le poëte, qui est, selon lui, « une chose légère, ailée et sacrée, » Κοῦφον γὰρ χρῆμα ποιητής ἐστι καὶ πτηνὸν καὶ ἱερόν. La Fontaine, inspiré par ce souvenir, et à qui il semble que Gresset ait pris quelquefois sa naïveté et son abandon, s'est peint lui-même dans les vers suivants :

> Papillon du Parnasse et semblable aux abeilles,
> A qui le bon Platon compare nos merveilles,
> Je suis chose légère et vole à tout sujet ;
> Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet.

Les longs ouvrages me font peur, a dit aussi le fabuliste.

2. C'est ce que recommande Fénelon : « Il ne faut prendre, si je ne me trompe, que la fleur de chaque objet, et ne toucher jamais que ce qu'on peut embellir. » Ce précepte est surtout applicable à la poésie, qui, remarque un critique moderne, « est l'essence des choses : or, il faut bien se garder d'étendre la goutte d'essence dans une masse d'eau ou dans des flots de couleur. La poésie ne consiste pas à tout dire, mais à tout faire rêver. »

3. « Qui multum peregrinantur, a dit en effet l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, raro sanctificantur ; » et La Fontaine, parlant d'un pèlerin :

> Prou de pardons il avait rapporté :
> De vertu, peu : chose assez ordinaire.

Transplanté là de l'indien rivage,
Fut, jeune encor, ne sachant rien de rien,
Au susdit cloître enfermé pour son bien.
Il était beau, brillant, leste et volage,
Aimable et franc, comme on l'est au bel âge,
Né tendre et vif, mais encore innocent :
Bref, digne oiseau d'une si sainte cage,
Par son caquet digne d'être en couvent....
Admis partout, si l'on en croit l'histoire,
L'oiseau chéri mangeait au réfectoire :
Là tout s'offrait à ses friands désirs;
Outre qu'encor pour ses menus plaisirs,
Pour occuper son ventre infatigable,
Pendant le temps qu'il passait hors de table,
Mille bonbons, mille exquises douceurs,
Chargeaient toujours les poches de nos sœurs.
Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Visitandines :
L'heureux Ver-Vert l'éprouvait chaque jour,
Plus mitonné qu'un perroquet de cour.

. . . . . .

Ver-Vert vivait sans ennui, sans travaux;
Dans tous les cœurs il régnait sans partage :
Pour lui sœur Thècle oubliait les moineaux;
Quatre serins en étaient morts de rage,
Et deux matous, autrefois en faveur,
Dépérissaient d'envie et de langueur.
Qui l'aurait dit, en ces jours pleins de charmes,
Qu'en pure perte on cultivait ses mœurs;
Qu'un temps viendrait, temps de crime et d'alarmes,
Où ce Ver-Vert, tendre idole des cœurs,
Ne serait plus qu'un triste objet d'horreurs?
Arrête, Muse, et retarde les larmes
Que doit coûter l'aspect de ses malheurs,
Fruit trop amer des égards de nos sœurs.
On juge bien qu'étant à telle école,
Point ne manquait du don de la parole
L'oiseau disert : hormis dans les repas,
Tel qu'une nonne, il ne déparlait pas;
Bien est-il vrai qu'il parlait comme un livre,
Toujours d'un ton confit en savoir-vivre.
Il n'était point de ces fiers perroquets
Que l'air du siècle a rendus trop coquets,
Et qui, sifflés par des bouches mondaines,
N'ignorent rien des vanités humaines.
Ver-Vert était un perroquet dévot,

Une belle âme innocemment guidée;
Jamais du mal il n'avait eu l'idée,
Ne disait donc un immodeste mot :
Mais en revanche il savait des cantiques.

. . . . . .

Il avait eu dans ce docte manoir
Tous les secours qui mènent au savoir.
Il était là maintes filles savantes
Qui mot pour mot portaient dans leurs cerveaux
Tous les noëls[1] anciens et nouveaux.
Instruit, formé par leurs leçons fréquentes,
Bientôt l'élève égala ses régentes :
Finalement Ver-Vert savait par cœur
Tout ce que sait une mère de chœur[2].
Trop resserré dans les bornes d'un cloître[3]
Un tel mérite au loin se fit connaître;
Dans tout Nevers, du matin jusqu'au soir,
Il n'était bruit que des scènes mignonnes
Du perroquet des bienheureuses nonnes;
De Moulins même on venait pour le voir :
Le beau Ver-Vert ne bougeait du parloir.
Sœur Mélanie, en guimpe toujours fine,
Portait l'oiseau : d'abord aux spectateurs
Elle en faisait admirer les couleurs,
Les agréments, la douceur enfantine;
Son air heureux ne manquait point les cœurs.
Mais la beauté, du tendre néophyte
N'était encor que le moindre mérite;
On oubliait ses attraits enchanteurs
Dès que sa voix frappait les auditeurs.
Orné, rempli de saintes gentillesses
Que lui dictaient les plus jeunes professes,
L'illustre oiseau commençait son récit :
A chaque instant de nouvelles finesses,
Des charmes neufs, variaient son débit.
Eloge unique et difficile à croire
Pour tout parleur qui dit publiquement,

1. Autrefois, en général, chansons populaires, mais primitivement, et ici en particulier, cantiques spirituels, surtout ceux qui célèbrent la nativité du Sauveur.

2. C'est une ancienne religieuse professe : on appelait de ce dernier nom celle qui avait prononcé des vœux définitifs, après le temps de son noviciat expiré.

3. Rime qui ne pourrait plus être admise. A l'époque de Gresset, on prononçait encore *claître*, que l'on écrivait *cloistre*, comme on disait *connaître*, tout en écrivant *connoistre* : ce qui fait que ces deux rimes étaient également bonnes pour les yeux et pour l'oreille.

Nul ne dormait dans tout son auditoire :
Quel orateur en pourrait dire autant?
Bien convaincu du néant de la gloire,
Lui cependant, stylé parfaitement,
Il triomphait[1] toujours modestement.
Quand il avait débité sa science,
Serrant le bec et parlant en cadence,
Il s'inclinait d'un air sanctifié
Et laissait là son monde édifié.
Ainsi vivait dans ce nid délectable,
En maître, en saint, en sage véritable,
Père Ver-Vert, musqué, pincé, rangé :
Heureux enfin s'il n'eût pas voyagé.
Mais vint ce temps d'affligeante mémoire,
Ce temps critique où s'éclipse sa gloire.
O crime! ô honte! ô cruel souvenir!
Fatal voyage! aux yeux de l'avenir
Que ne peut-on en dérober l'histoire[2]!
Ah! qu'un grand nom est un bien dangereux!
Un sort caché fut toujours plus heureux[3].
Sur cet exemple on peut ici m'en croire :
Trop de talents, trop de succès flatteurs,
Traînent souvent la ruine des mœurs.

1. Le verbe est ici accompagné de deux sujets, *lui* et *il* : c'est une faute de grammaire que des exemples assez nombreux ne sauraient autoriser.

2. C'est que Ver-Vert devait revenir de son voyage tout à fait changé et indigne de lui même : tel fut, sur l'intéressant oiseau, l'effet corrupteur des mauvaises compagnies qu'il rencontra. Ainsi le poëte a su cacher sous les voiles d'une fable plaisante et frivole une très-grave et très-bonne leçon. On retrouve d'ailleurs quelque chose de l'histoire de *Ver-Vert* dans ce que Buffon raconte d'un perroquet de Guinée. « Endoctriné en route par un vieux matelot, dit l'illustre naturaliste, il avait pris sa voix rauque, mais si parfaitement qu'on pouvait s'y méprendre : quoiqu'il eût été donné ensuite à une jeune personne et qu'il n'eût plus entendu que sa voix, il n'oublia pas les leçons de son premier maître, et rien n'était si plaisant que de l'entendre passer d'une voix douce et gracieuse à son vieux enrouement et à son ton de marin. »

3. Ovide a dit de même :

Crede mihi, bene qui latuit, bene vixit....

La Chartreuse[1]

(Fragment.)

Un esprit mâle et vraiment sage,
Dans le plus invincible ennui
Dédaignant le triste avantage
De se faire plaindre d'autrui,
Dans une égalité hardie
Foule aux pieds la terre et le sort
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort;
Mais sans cette âpreté stoïque,
Vainqueur du chagrin léthargique
Par un heureux tour de penser,
Je sais me faire un jeu comique
Des peines que je vais tracer.
Ainsi l'aimable poésie,
Qui dans le reste de la vie
Porte assez peu d'utilité,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'austérité,
Et nous sauve au moins par la fable
Des ennuis de la vérité.
C'est par cette vertu magique
Du télescope poétique
Que je retrouve encor les ris
Dans la lucarne infortunée
Où la bizarre destinée
Vient de m'enterrer à Paris[2].
Sur cette montagne empestée
Où la foule toujours crottée
De prestolets[3] provinciaux
Trotte sans cause et sans repos,
Vers ces demeures odieuses

1. 1735. — Rousseau, si l'on en croit La Harpe, préférait même la *Chartreuse* à *Ver-Vert*, et ce critique se montre disposé à partager son sentiment. « Personne, dit encore celui-ci, n'a mieux que Gresset manié la période dans les vers de huit syllabes; » à la condition néanmoins, ajouterons-nous, de ne pas abuser de sa facilité, comme il lui est arrivé quelquefois, en prolongeant ses périodes à l'excès. — Quant au mot de *Chartreuse*, dont le sens propre désigne un couvent de chartreux, il désigne dans son acception figurée, et Gresset l'entend ainsi, une petite habitation isolée.

2. Gresset, après avoir professé les humanités à Tours et à La Flèche, venait d'être appelé par ses supérieurs à Paris, au collége Louis-le-Grand, pour y être régent de cinquième.

3. Terme plaisant, pour désigner de jeunes ecclésiastiques, et, en général des étudiants, ceux-ci portant alors, en très-grand nombre, le petit collet.

Où règnent les longs arguments
Et les harangues ennuyeuses,
Loin du séjour des agréments;
Enfin, pour fixer votre vue,
Dans cette pédantesque rue[1]
Où trente faquins d'imprimeurs,
Avec un air de conséquence,
Donnent froidement audience
A cent faméliques auteurs,
Il est un édifice immense
Où, dans un loisir studieux,
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des héros et des dieux[2] :
Là, du toit d'un cinquième étage
Qui domine avec avantage
Tout le climat grammairien,
S'élève un antre aérien,
Un astrologique ermitage,
Qui paraît mieux, dans le lointain,
Le nid de quelque oiseau sauvage
Que la retraite d'un humain[3].
C'est pourtant de cette guérite,
C'est de ce céleste tombeau,
Que votre ami, nouveau stylite[4],
A la lueur d'un noir flambeau,
Penché sur un lit sans rideau,
Dans un déshabillé d'ermite,
Vous griffonne aujourd'hui sans fard,
Et peut-être sans trop de suite,
Ces vers enfilés au hasard;
Et tandis que pour vous je veille
Longtemps avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille

1. Il s'agit de la rue Saint-Jacques; et l'on a dû reconnaître, dans ce qui a été dit plus haut, la montagne Sainte-Geneviève, affectée aux écoles dès les temps les plus anciens.

2. C'est-à-dire des jeunes nobles : les plus grandes et les plus riches familles confiaient de préférence l'éducation de leurs enfants aux jésuites du collége Louis-le-Grand.

3. « Le belvédère de la Chartreuse, dit M. Émond dans son intéressante *Histoire du collége Louis-le-Grand*, p. 362, s'élevait entre le Plessis et Louis-le-Grand, du côté de la cour des cuisines, sur le bâtiment neuf construit en 1660. Il se composait de deux petites chambres, l'une au-dessus de l'autre, surmontées d'une plate-forme qui dominait tout Paris. C'était l'observatoire des jésuites. On l'a détruit récemment, parce qu'il menaçait ruine. »

4. Du grec στῦλος, colonne. On appelait ainsi des solitaires qui avaient placé leurs cellules sur des colonnes ou plutôt sur des colonnades en ruines.

Ronflent encore en faux-bourdon.
Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas :
Tout ce que j'en sais, sans compas,
C'est que, depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée
On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttière livrée
A d'interminables sabbats,
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyants états;
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats;
Six brins de paille délabrée
Dressés sur deux vieux échalas :
Voilà les meubles délicats
Dont ma chartreuse est décorée,
Et que les frères de Borée
Bouleversent avec fracas,
Lorsque sur ma niche éthérée
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer sur vos climats;
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimas
Qui versent sur chaque contrée
Les catarrhes et le trépas.
Je n'outre rien : telle est en somme
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple gnome[1],
Des sylphides et des follets :
Telles on nous peint les tanières
Où gisent, ainsi qu'au tombeau,
Les pythonisses, les sorcières,
Dans le donjon d'un vieux château;
Ou tel est le sublime siége
D'où, flanqué des trente-deux vents,
L'auteur de l'Almanach de Liége
Lorgne l'histoire du beau temps
Et fabrique avec privilége
Ses astronomiques romans.

1. Génies ou personnages invisibles, enfants, comme ceux qui suivent, de l'imagination populaire. Toutefois La Harpe, en critiquant la rime de *somme* et *gnome*, blâme le poëte de mettre avec les *sylphes*, qui habitent l'air, les *gnomes*, qui habitent sous terre : il lui semble que rassembler ces êtres fantastiques, c'est pécher contre toutes les règles de la cabale.

Sur ce portrait abominable
On penserait qu'en lieu pareil
Il n'est point[1] d'instant délectable
Que dans les heures du sommeil.
Pour moi qui, d'un poids équitable,
Ai pesé des faibles mortels
Et les biens et les maux réels,
Qui sais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux,
Que le palais le plus pompeux
Souvent renferme un misérable,
Et qu'un désert peut être aimable
Pour quiconque sait être heureux;
De ce Caucase[2] inhabitable
Je me fais l'Olympe des dieux.
Là, dans la liberté suprême,
Semant de fleurs tous mes instants,
Dans l'empire de l'hiver même
Je trouve les jours du printemps[3].
Calme heureux! loisir solitaire!
Quand on jouit de ta douceur,
Quel antre n'a pas de quoi plaire[4]?

1. *Point*, dans ces sortes de tours, serait aujourd'hui de trop.
2. Cette expression métaphorique est démesurée.
3. Cf. Virgile, *Géorg.*, l. II, v. 148 :

Hic ver assiduum, atque alienis mensibus æstas.

4. La Harpe termine par ces mots l'article assez long qu'il a consacré à Gresset dans son *Cours de littérature* (III^e^ part., l. I^er^, c. 2, sect. 3) : « C'était un véritable talent-né; *Ver-Vert* et la *Chartreuse* vivront autant que la langue française.

GILBERT.

(1751-1780.)

Gilbert, né en 1751 à Fontenoy-le-Château (Vosges), était le fils de pauvres cultivateurs de Lorraine, qui épuisèrent leurs ressources pour lui donner une éducation brillante. Au sortir de l'adolescence, il vint de son pays, à pied, chercher à Paris la fortune : il ne devait y trouver que les déceptions, les dégoûts et la misère.

Le dix-huitième siècle, trop livré à la frivolité et à l'égoïsme, vit ainsi plus d'un écrivain d'avenir s'éteindre dans le délaissement et la pauvreté. *La faim mit Malfilâtre au tombeau,* a dit Gilbert, mort lui-même à l'hôpital avant sa trentième année. Pour développer les rares talents de ce poëte, pour faire pleinement éclore ce que son esprit et son cœur renfermaient de germes précieux, que fallait-il toutefois? quelques regards amis, quelques témoignages d'une sympathie véritable. Ils furent refusés à ce jeune homme d'une âme honnête et ardente : après s'être voué par le courage de ses attaques aux ressentiments du parti philosophique, il ne trouva dans ceux dont il servait la cause avec un zèle aventureux qu'une froide et dédaigneuse protection. On le regrettera vivement, à la lecture de plusieurs morceaux de ses ouvrages. Aux traces d'exagération et d'inexpérience qui s'y découvrent se mêlent des beautés du premier ordre. des étincelles de génie brillent dans son ode sur le jugement dernier[1] ; et la vigueur originale, la véhémence et l'éclat qui distinguent son éloquente invective contre les vices de son siècle attestent à quel point Gilbert, digne successeur de Régnier et de Boileau, était capable de féconder encore et d'agrandir le champ de la satire[2].

1. Trop peu soutenue dans son ensemble, elle renferme ces vers dignes à jamais d'être cités :

> L'Éternel a brisé son tonnerre inutile;
> Et, d'ailes et de faux dépouillé désormais,
> Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

2. La meilleure édition de cet écrivain est celle qui a été publiée en 1823 (par Mastrella), Paris, Dalibon, in-8° : elle est accompagnée « des corrections de l'auteur, des variantes et de remarques littéraires et historiques ». Ch. Nodier lui a consacré une notice où il ne craint pas de l'appeler « le grand satirique du dix-huitième siècle ». Sur ce poëte *de verve et d'avenir*, selon l'expression de M. Sainte-Beuve, on peut aussi consulter le *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle*, par M. Villemain (21e leçon). Enfin, dans son livre de *Stello*, M. de Vigny a parlé de Gilbert ainsi que d'A. Chénier.

Le dix-huitième siècle[1].

(Fragments.)

Eh ! quel temps fut jamais en vices plus fertile[2]?
Quel siècle d'ignorance, en beaux faits plus stérile,
Que cet âge nommé siècle de la raison?
Tout un monde sophiste, en style de sermon,
De longs écrits moraux nous ennuie avec zèle....
. . . . . Nos modestes aïeux
Parlaient moins de vertus et les cultivaient mieux[3].
Quels demi-dieux enfin nos jours ont-ils vus naître?
Ces Français si vantés, peux-tu les reconnaître?
Jadis peuple héros, peuple femme en nos jours,
La vertu qu'ils avaient n'est plus qu'en leurs discours.
Suis les pas de nos grands : énervés de mollesse,
Ils se traînent à peine en leur vieille jeunesse;
Courbés avant le temps, consumés de langueur,
Enfants efféminés de pères sans vigueur;
Demi-dieux avortés, qui par droit de naissance,
Dans les camps, à la cour, règnent en espérance :
Quels succès leurs talents semblent nous présager?
Ceux-là font de leurs mains courir ce char léger
Que roule un seul coursier sur une double roue;
Ceux-ci, sur un théâtre où leur mémoire échoue
En bouffons apprentis défigurent ces vers
Où Molière, prophète, exprima leurs travers;
Par d'autres, avec art, une paume lancée
Va, revient tour à tour poussée et repoussée.
Sans doute c'est ainsi que Turenne et Villars
S'instruisaient dans la paix aux triomphes de Mars.
La plupart, indigents au milieu des richesses.
Achètent l'abondance à force de bassesses :
Souvent, à pleines mains, d'Orval sème l'argent;
Parfois, faute de fonds, monseigneur est marchand.
. . . . . .
Assise dans ce cirque où viennent tous les rangs
Souvent bâiller en loge, à des prix différents,

1. 1775. — La deuxième satire de Gilbert, *Mon apologie*, parut en 1778. La Harpe lui-même, fort maltraité dans ces pièces, n'a pu s'empêcher de rendre un juste hommage au talent poétique dont elles portent l'empreinte.

2. Mouvement imité de Racine : *Athalie*, acte I, sc. 2 :

Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles?

3. Molière avait parlé à peu près de même dans les *Femmes savantes*. Voir ce même volume, page 150.

Chloris n'est que parée, et Chloris se croit belle :
En vêtements légers l'or s'est changé pour elle!
Son front luit, étoilé de mille diamants;
Et mille autres encore, effrontés ornements,
Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles;
Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles :
Vingt familles enfin couleraient d'heureux jours,
Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.
Parlerai-je d'Iris? Chacun la prône et l'aime;
C'est un cœur, mais un cœur... c'est l'humanité même :
Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
Frappe, en courant, son chien qui jappe épouvanté,
La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes;
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes.
Il est vrai; mais aussi qu'à la mort condamné,
Lally soit en spectacle à l'échafaud traîné[1],
Elle ira la première à cette horrible fête
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête[2].

Dira-t-on qu'en des vers à mordre disposés,
Ma muse prête aux grands des vices supposés?
Mais la corruption, à son comble portée,
Dans le cercle des grands ne s'est point arrêtée :
Elle infecte l'empire, et les mêmes travers
Règnent également dans tous les rangs divers..
Il faut voir ce marchand, philosophe en boutique,
Qui, déclarant trois fois sa ruine authentique,
Trois fois s'est enrichi d'un heureux déshonneur,
Trancher du financier, jouer le grand seigneur.
Partout s'offre l'orgueil, et le luxe, et l'audace.
Orgon, à prix d'argent, veut anoblir sa race :
Devenu magistrat, de mince roturier,
Pour être un jour baron il se fait usurier.

Eh! quel frein contiendrait un vulgaire indocile
Qui sait, grâce aux docteurs du moderne évangile,
Qu'en vain le pauvre espère en un Dieu qui n'est pas,
Que l'homme tout entier est promis au trépas?
Chacun veut de la vie embellir le passage :

1. Condamnation aussi fameuse que regrettable. Le comte de Lally, gouverneur de l'Inde française, forcé de se rendre aux Anglais qui l'assiégeaient dans Pondichéry (1761), fut accusé de trahison, condamné et exécuté cinq ans après. Voltaire a défendu sa mémoire, et un arrêt du conseil, sous Louis XVI, l'a réhabilitée. Il est vrai de dire que, si Lally avait commis des fautes, il ne méritait cependant pas la mort.

2. Ces vers et ces morceaux même, admirablement frappés, ont mérité à Gilbert le nom de *Juvénal de son époque*. Ils feront excuser chez lui ce que le style, encore trop peu assoupli par l'exercice, a parfois de forcé et d'inégal, ce que sa pensée aussi (car il est homme de parti et de passion) présente de peu mesuré et de peu juste.

L'homme le plus heureux est aussi le plus sage....
Jadis la poésie, en ses pompeux accords,
Osant même au néant prêter une âme, un corps,
Egayait la raison de riantes images;
Cachait de la vertu les préceptes sauvages
Sous le voile enchanteur d'aimables fictions;
Audacieuse et sage en ses expressions,
Pour cadencer un vers qui dans l'âme s'imprime,
Sans appauvrir l'idée enrichissait la rime;
S'ouvrait par notre oreille un chemin vers nos cœurs,
Et nous divertissait pour nous rendre meilleurs.
Maudit soit à jamais le pointilleux sophiste[1]
Qui le premier nous dit en prose d'algébriste :
Vains rimeurs, écoutez mes ordres absolus;
Pour plaire à ma raison, pensez, ne peignez plus!
Dès lors la poésie a vu sa décadence;
Infidèle à la rime, au sens, à la cadence,
Le compas à la main, elle va dissertant :
Apollon sans pinceaux n'est plus qu'un lourd pédant.
Sans doute le respect des antiques modèles
Eût au vrai ramené les muses infidèles :
Eux seuls, de la nature imitateurs constants,
Toujours lus avec fruit, sont beaux dans tous les temps.
Heureux qui, jeune encore, a senti leur mérite !
Même en les surpassant il faut qu'on les imite.
Mais les sages du jour, ou de fiers novateurs,
De leur goût corrompu partisans corrupteurs,
Ne pouvant les atteindre, ont dégradé leurs maîtres,
Et, protecteurs des sots flétris par nos ancêtres,
O de la sympathie inévitable effet!
Ils vengent les Cotins des affronts du sifflet.
J'ai vu l'enfant gâté de nos penseurs sublimes,
La Harpe, dans Rousseau trouver de belles rimes;
Boileau, correct auteur de libelles amers[2],
Boileau, dit Marmontel, tourne assez bien un vers :
Et tous ces demi-dieux, que l'Europe en délire
A depuis cent hivers l'indulgence de lire,

1. On retrouvera le même mouvement dans Boileau (satire II):

> Maudit soit le premier dont la verve insensée
> Dans les bornes d'un vers enferma sa pensée.

2. Allusion à ce début de l'épître de Voltaire à Boileau :

> Boileau, correct auteur de quelques bons écrits...

Mais on sait qu'un autre jour Voltaire, mieux inspiré, a prononcé un mot dont eût dû profiter Marmontel : « Ne disons pas de mal de Nicolas (c'était le prénom de l'illustre satirique) : cela porte malheur. »

Vont dans un juste oubli retomber désormais,
Comme de vains auteurs qui ne pensent jamais!
Quelques vengeurs pourtant, armés d'un noble zèle,
Ont de ces morts fameux[1] épousé la querelle.
De là sur l'Hélicon deux partis opposés
Règnent, et l'un par l'autre à l'envi déprisés,
Tour à tour s'adressant des volumes d'injures,
Pour le trône des arts combattent par brochures;
Mais plus forts par le nombre, et vantés en tous lieux,
Les corrupteurs du goût en paraissent les dieux.
Honneurs, richesse, emplois, ils ont tout en partage,
Hors la saine raison, que leur bonheur outrage:
Distribuant la gloire et pesant les écrits,
Ces fiers inquisiteurs jugent les beaux esprits.
Oh! malheureux l'auteur dont la plume élégante
Se montre encor du goût sage et fidèle amante[2];
Qui, rempli d'une noble et constante fierté,
Dédaigne un nom fameux par l'intrigue acheté,
Et, n'ayant pour prôneurs que ses muets ouvrages,
Veut par ses talents seuls enlever les suffrages!
La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré[3]:
S'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré.
Trop fortuné celui qui peut avec adresse
Flatter tous les partis que gagne sa souplesse!
Mais trois fois plus heureux le jeune homme prudent
Qui de ces novateurs enthousiaste ardent,
Abjure la raison, pour eux la sacrifie,
Soldat sous les drapeaux de la philosophie!
D'abord, comme un prodige, on le prône partout:
Il nous vante! en effet, c'est un homme de goût!
Son chef-d'œuvre est toujours l'écrit qui doit éclore:
On récite déjà les vers qu'il fait encore[4].
Qu'il est beau de le voir de dînés en dînés,

1. Ou de ces *morts immortels*, comme les appelle ailleurs Gilbert, empruntant cette dernière expression à J. B. Rousseau, *Od.*, III, 6.

2. L'imitation de Boileau perce dans tout ce passage. Cf. la satire IX: *A mon esprit*:

Bienheureux Scudéry, dont la fertile plume
Peut tous les mois, sans peine, enfanter un volume.

3. On cite de ce poëte, enlevé à la gloire par une mort prématurée et déplorable (à trente-quatre ans, 1767), une belle imitation du psaume *Super flumina Babylonis*, une ode sur le *Soleil fixe au milieu des planètes* (c'est l'exposition du système de Copernic), quelques morceaux traduits avec éclat de Virgile, etc.

4. Voilà un de ces vers *trouvés*, une de ces pensées vraies, relevées par la vivacité piquante de l'expression, qui, dès leur naissance, s'établissent un droit sur toutes les mémoires et reviennent dans toutes les conversations: plus d'un trait de Gilbert a eu cet heureux privilége.

Officieux lecteur de ses vers nouveau-nés,
Promener chez les grands sa muse bien nourrie !
Paraît-il, on l'embrasse : il parle, on se récrie :
Fût-il un Durosoy[1], tout Paris l'applaudit ;
C'est un auteur divin, car nos dames l'ont dit.
La marquise, le duc, pour lui tout est libraire :
De riches pensions on l'accable ; et Voltaire
Du titre de génie a soin de l'honorer
Par lettres qu'au Mercure[2] il fait enregistrer...

Satires.

Adieux à la vie[3].

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence.
Il a vu mes pleurs pénitents ;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance :
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
Qu'il meure, et sa gloire avec lui !
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage ;
Tout trompe la simplicité :
Celui que tu nourris court vendre ton image,
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs ;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

1. Auteur célèbre par son mauvais goût. C'est le même qui, comme l'a dit ailleurs Gilbert,

. . . . Fameux par ses chansons,
Mit l'histoire de France en opéras bouffons :

à peu près comme le marquis de Mascarille, dans Molière, voulait mettre en madrigaux toute l'histoire romaine.

2. Le *Mercure galant*, fondé en 1672, et qui avait échangé son nom, en 1717, contre celui de *Mercure de France*.

3. Ce fut à l'Hôtel-Dieu, et huit jours avant de mourir, que Gilbert, réalisant en quelque sorte la charmante fiction de l'antiquité sur la voix du cygne, composa ces strophes, son dernier et son plus bel ouvrage, où l'on aperçoit les traces de l'imitation de plusieurs psaumes.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir :
Eux-même[1] épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil ;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil !

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs[2] :
Je meurs[3], et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs[4].

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux[5]!

Odes.

1. *Eux-mêmes*, écrirait-on en prose. La suppression de l'*s* est une licence poétique.

2. Ainsi peu après, A. Chénier, dans une de ses *Elégies*, comme par un pressentiment de son propre sort :

Je meurs : avant le soir j'ai fini ma journée....

Voy., au contraire, de quelles couleurs Delille a peint un vieillard plein de jours, poëme de l'*Imagination*, chant VI, v. 81.

3. Le même mouvement se retrouve encore dans Voltaire, dernière scène d'*Alzire :*

Je meurs : le voile tombe; un nouveau jour m'éclaire.

On peut encore rapprocher de ces beaux vers la méditation poétique de M. de Lamartine intitulée l'*Immortalité*.

4. Souvenir touchant d'un vers d'Ovide, *Trist.*, III, 3 :

Depositum nec me qui fleat ullus erit.

5. On peut aussi rapprocher de cette pièce, en éloignant d'ailleurs toute idée de comparaison, les *Adieux d'un poëte à la vie*, que renferment les *Elegies* de M. J. Chénier, et le *Poëte mourant*, enfin la *Chute des feuilles*, dans les *Elégies* de Millevoye.

A. CHÉNIER.

(1762-1794.)

A. Chénier, qui devait le jour à une mère d'origine grecque et qui naquit à Constantinople, en 1762, d'un père qui y représentait la France comme consul, fit d'excellentes études au collége de Navarre, où avaient été élevés jadis H. de Guise, Henri IV, Richelieu et Bossuet. Puis il porta les armes; mais il ne tarda pas à se livrer aux lettres et même aux luttes de la politique. En soutenant les sages principes qui ont été la conquête de la révolution de 1789, il se déclara l'ennemi des excès qui compromirent et souillèrent cette belle cause. Il s'offrit, de plus, à plaider pour Louis XVI, et il écrivit du moins en sa faveur : c'est assez expliquer la condamnation capitale qui le frappa. On sait que Roucher, l'auteur des *Mois*, périt avec lui, et que tous deux, allant au supplice, consolèrent leurs derniers moments en récitant la première scène de l'*Andromaque* de Racine.

Aucun talent moissonné dans sa fleur n'a dû laisser de plus longs souvenirs et de plus vifs regrets que celui d'André Chénier. Ce fils de la Grèce et de la France, qui à une haute inspiration joignait une raison parfaite, trouva notre poésie comme épuisée par deux siècles de gloire, et entreprit de la régénérer. Quelle grâce naïve colore ses idylles et ses élégies, qui semblent un souvenir et un écho de l'antiquité classique! Quel enthousiasme éclate dans ses odes, qui rompent avec la convention et substituent à une mythologie usée la vérité et l'ardeur de la passion! Trop ignoré de son temps et presque retrouvé dans le nôtre, A. Chénier ouvrit, prudent novateur, ces sources fécondes où s'est retrempée l'imagination du dix-neuvième siècle. De lui ont reçu leur initiation tous ceux de notre époque que la postérité proclamera les plus dignes du nom de poëtes. Ce ne sont pas là, toutefois, ses seuls titres de gloire. Dans ce généreux ami d'une liberté réglée par les lois, qui, aux jours de la captivité, trouva de si fiers et de si tendres accents, on ne saurait dire si le talent ou le courage a le plus de droits à nos hommages. La mort de ce jeune cygne, étouffé, comme l'a dit Châteaubriand, par les révolutions, demeurera l'un des plus douloureux épisodes de nos discordes civiles[1].

1. Moins célèbre de son temps que son frère Marie-Joseph, l'auteur de *Fénelon* et de *Tibère*, André, bien plus poëte que lui cependant, a laissé, entre autres travaux, un morceau inachevé sur l'*Invention*, où ses idées sur les réformes que pouvait recevoir notre poésie sont consignées. Ses vers, demeurés pour la plupart inédits, parurent pour la première fois, en 1819, chez Foulon et Baudouin, par les soins d'un littérateur distingué, M. de La

L'aveugle[1].

« Dieu dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute[2],
O Sminthée Apollon, je périrai sans doute,
Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant. »
C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
S'asseyait[3]. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants;
Ils avaient, retenant leur fureur indiscrète,
Protégé du vieillard la faiblesse inquiète;
Ils l'écoutaient de loin, et s'approchant de lui :
« Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui?
Serait-ce un habitant de l'empire céleste?
Ses traits sont grands et fiers; de sa ceinture agreste
Pend une lyre informe, et les sons de sa voix
Emeuvent l'air et l'onde et le ciel et les bois. »
Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
Se trouble, et tend déjà les mains à la prière[4].
« Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger

Touche, qui eut la bonne fortune d'associer son nom à celui d'A. Chénier. Ils furent ensuite joints aux *Œuvres* de Marie-Joseph, 12 vol. in-8°, Guillaume, 1826; mais une réimpression meilleure et plus complète en a été donnée dans la bibliothèque Charpentier, en 1840. Ses écrits en prose ont été publiés, la même année, par le libraire Gosselin. Une vive sympathie a généralement accueilli les productions de ce noble jeune homme dont il n'était presque resté qu'un touchant souvenir. On l'a célébré à l'envi, et parmi ses panégyristes on peut citer, outre Châteaubriand (*Génie du Christianisme*, t. II, p. 153 et 386 de l'édit. in-8° de 1822), nos critiques les plus accrédités, MM. Villemain, Sainte Beuve (qui s'est occupé de lui plusieurs fois: il a apprécié non-seulement le poëte, mais aussi le prosateur), Gustave Planche, etc. Voyez particulièrement la 58e leçon du *Tableau de la littérature au XVIIIe siècle*, et la *Revue des deux Mondes*, 15 janvier 1838, 1er février 1839, 1er juin 1841.

1. Il s'agit d'Homère, que la tradition représente aveugle, errant de contrée en contrée, offrant de réciter ses poëmes pour prix d'une hospitalité qui n'était pas toujours accordée à sa vieillesse et à son génie.

2. Ces premiers vers sont imités de très-près de la prière de Chrysès. Voy. *Iliade*, ch. I, v. 37.

3. André Chénier a essayé de transporter dans la versification française plusieurs des procédés habituels à la poésie grecque et latine. On reconnaît ici un exemple du *rejet*, dont les anciens ont fait un heureux et fréquent usage. Mais il ne faut pas s'exagérer l'importance de pareilles innovations : la vraie et féconde imitation de l'antiquité doit, avant tout, reposer sur l'étude attentive des chefs-d'œuvre qu'elle nous a transmis : c'est par là que le poëte pourra, suivant le vers d'André Chénier lui-même :

Sur des pensers nouveaux *faire* des vers antiques.

4. Tournure vive, empruntée au grec, pour : tend les mains *en signe de* prière.

(Si plutôt, sous un corps terrestre et passager,
Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse !);
Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
Les humains près de qui les flots t'ont amené
Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures[1].
Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures.
Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux ;
Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.
— Enfants, car votre voix est enfantine et tendre,
Vos discours sont prudents, plus qu'on eût dû l'attendre;
Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger
Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager :
Ne me comparez point à la troupe immortelle :
Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
Voyez; est-ce le front d'un habitant des cieux?
Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux.
— Prends, et puisse bientôt changer ta destinée ! »
Disent-ils. Et tirant ce que pour leur journée
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants[2],
Ils versent à l'envi, sur ses genoux pesants[3],
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande, et les figues mielleuses,
Et du pain à son chien entre ses pieds gisant,
Tout hors d'haleine encor, humide et languissant,
Qui, malgré les rameurs se lançant à la nage,
L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.
« Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
Je vous salue, enfants, venus de Jupiter;
Heureux sont les parents qui tels vous firent naître !
Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître;
Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois[4].
Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
Qu'aimable est la vertu que la grâce environne !
Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,
Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots ;

1. Ce respect dû à la vieillesse a inspiré à un poëte contemporain (M. Ponsard) de beaux vers que nous devons rappeler :

Cependant Jupiter voit d'un œil indigné
Qu'on refuse une obole au vieillard dédaigné,
Et que sous les affronts soit courbée et flétrie
L'auguste majesté d'une tête blanchie!

2. Toutes ces épithètes *de nature* donnent à la description du poëte une couleur homérique qui plaît singulièrement.
3. *Par la vieillesse*, faut-il sous-entendre.
4. Cette pensée est fréquemment exprimée chez les Grecs. Par une gracieuse confusion d'idées, l'homme de bien était appelé : καλὸς κἀγαθός.

Car jadis, abordant à la sainte Délos,
Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,
Un palmier, don du ciel, merveille de la terre[1].
Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révérés,
Puisque les malheureux sont par vous honorés.
Le plus âgé de vous aura vu treize années :
A peine, mes enfants, vos mères étaient nées,
Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
Toi, le plus grand de tous ; je me confie à toi.
Prends soin du vieil aveugle. — O sage magnanime !
Comment, et d'où viens-tu ? car l'onde maritime
Mugit de toutes parts sur nos bords orageux.
— Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux[2] !
J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,
Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours :
Car jusques à la mort nous espérons toujours.
Mais pauvre, et n'ayant rien pour payer mon passage,
Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.
— Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté ?
Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.
— Enfants ! du rossignol la voix pure et légère
N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire ;
Et les riches, grossiers, avares, insolents,
N'ont pas une âme ouverte à sentir[3] les talents.
Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,
Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante[4],
J'allais, et j'écoutais le bêlement lointain
Des troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.
Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles
Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.
Je voulais des grands dieux implorer la bonté,
Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité,
Lorsque d'énormes chiens, à la voix formidable,

1. Dans l'île de Délos s'élevait un palmier au pied duquel Latone mit au jour Apollon et Diane.

2. On lit dans les fragments attribués à Homère deux épigrammes dirigées contre Cymé et ses habitants.

3. A. Chénier imite les poëtes du dix-septième siècle, qui donnent souvent la valeur de *pour* à la préposition *à* :

Je suis mal propre *à* décider la chose.
(Le *Misanthrope*.)

4. André Chénier doit à Homère cette belle antithèse :

Βῆ δ' ἀκέων παρὰ θῖνα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης.
(*Iliade*, I, v. 34.)

Sont venus m'assaillir ; et j'étais misérable,
Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,
N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.
— Mon père, il est donc vrai, tout est devenu pire?
Car jadis, aux accents d'une éloquente lyre,
Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds[1].
— Les barbares ! j'étais assis près de la poupe :
Aveugle vagabond, dit l'insolente troupe,
Chante ; si ton esprit n'est point comme tes yeux,
Amuse notre ennui, tu rendras grâce aux dieux....
J'ai fait taire mon cœur qui voulait les confondre ;
Ma bouche ne s'est point ouverte à leur répondre ;
Ils n'ont pas entendu ma voix, et sous ma main
J'ai retenu le dieu courroucé dans mon sein.
Cymé, puisque tes fils dédaignent Mnémosyne,
Puisqu'ils ont fait outrage à la muse divine,
Que leur vie et leur mort s'éteignent dans l'oubli,
Que ton nom dans la nuit demeure enseveli !
— Viens, suis-nous à la ville, elle est toute voisine,
Et chérit les amis de la muse divine.
Un siége aux clous d'argent te place à nos festins ;
Et là, les mets choisis, le miel et les bons vins,
Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
Te feront de tes maux oublier la mémoire.
Et si, dans le chemin, rapsode ingénieux,
Tu veux nous accorder des chants dignes des cieux,
Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
T'a lui-même dicté de si douces merveilles[2].
— Oui, je le veux ; marchons. Mais où m'entraînez-vous ?
Enfants du vieil aveugle, en quel lieu sommes-nous ?
— Sicos[3] est l'île heureuse où nous vivons, mon père.
— Salut, belle Sicos, deux fois hospitalière !
Car sur tes bords heureux je suis déjà venu ;
Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu :
Ils croissaient comme vous ; mes yeux s'ouvraient encore
Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore ;
J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,
A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.
J'ai vu Corinthe, Argos, et Crète et les cent villes,
Et du fleuve Egyptus les rivages fertiles ;
Mais la terre et la mer, et l'âge et les malheurs.

1. Revoir à ce sujet Horace, *Épître aux Pisons*, v. 393, et l'imitation de Boileau dans le chant IV de l'*Art poétique*.
2. Voy. *Odyssée*, liv. VII, v. 65 et suiv.
3. Petite île des Cyclades.

Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs;
La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,
Sur un arbuste assise[1] et se console et chante[2].
Commençons par les dieux : Souverain Jupiter;
Soleil, qui vois, entends, connais tout ; et toi, mer,
Fleuves, terre, et noirs dieux de vengeances trop lentes,
Salut ! Venez à moi, de l'Olympe habitantes[3],
Muses ! Vous savez tout, vous déesses : et nous,
Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous. »
Il poursuit; et déjà les antiques ombrages
Mollement en cadence inclinaient leurs feuillages ;
Et pâtres oubliant leur troupeau délaissé,
Et voyageurs quittant leur chemin commencé,
Couraient. Il les entend, près de son jeune guide,
L'un sur l'autre pressés, tendre une oreille avide :
Et Nymphes et Sylvains sortaient pour l'admirer,
Et l'écoutaient en foule, et n'osaient respirer ;
Car, en de longs détours de chansons vagabondes,
Il enchaînait de tout les semences fécondes,
Les principes du feu, les eaux, la terre et l'air,
Les fleuves descendus du sein de Jupiter,
Les oracles, les arts, les cités fraternelles,
Et depuis le chaos les amours immortelles[4].

Idylles.

Le Mendiant.

(Fragment.)

La fille du riche Lycus errait sur les bords du Crathis[5] qui entoure le domaine de son père, quand un étranger suppliant, vêtu de haillons, s'est présenté à ses regards. L'enfant, émue de pitié, lui a promis de le faire entrer le soir même dans la salle du festin où l'on doit célébrer le dixième anniversaire de sa naissance. Les convives sont rassemblés; le mendiant est reçu avec honneur par Lycus, qui l'invite à s'asseoir et à prendre part à la joie commune.

1. L'expression est latine. Virgile, en parlant des deux colombes qui apparaissent à Enée pour lui montrer la place du rameau d'or :

Et viridi *sedere* loco. . . . . .

2. On peut lire, au début du *Phèdre* de Platon, la gracieuse légende des premiers chanteurs qui, passionnés pour la poésie, oublièrent de se nourrir, et étant morts de faim, furent métamorphosés en cigales.
3. Cf. Virg., *En.*, VII, 641 et suiv.
4. Cf. Virg., *Egl.*, VI, 31, et *Georg.*, IV, 546.
5. Petite rivière d'Achaïe, qui prend sa source en Arcadie, au mont Crathis.

... « Mon hôte, tu franchis le seuil de ma famille
A l'heure qui jadis a vu naître ma fille.
Salut! Vois, l'on t'apporte et la table et le pain :
Sieds-toi. Tu vas d'abord rassasier ta faim.
Puis, si nulle raison ne te force au mystère,
Tu nous diras ton nom, ta patrie et ton père. »
Il retourne à sa place après que l'indigent
S'est assis[1]. Sur ses mains dans l'aiguière d'argent,
Par une jeune esclave une eau pure est versée.
Une table de cèdre, où l'éponge est passée,
S'approche, et vient offrir à son avide main
Et les fumantes chairs sur les disques d'airain,
Et l'amphore vineuse et la coupe aux deux anses[2].
« Mange et bois, dit Lycus; oublions les souffrances.
Ami, leur lendemain est, dit-on, un beau jour[3]. »
. . . . . .
Bientôt Lycus se lève et fait emplir sa coupe,
Et veut que l'échanson verse à toute la troupe :
« Pour boire à Jupiter qui nous daigne envoyer
L'étranger, devenu l'hôte de mon foyer. »
Le vin de main en main va coulant à la ronde;
Lycus lui-même emplit une coupe profonde,
L'envoie à l'étranger. « Salut, mon hôte, bois.
De ta ville bientôt tu reverras les toits,
Fussent-ils par delà les glaces du Caucase. »
Des mains de l'échanson l'étranger prend le vase,
Se lève; sur eux tous il invoque les dieux.
On boit, il se rassied. Et jusque sur ses yeux
Ses noirs cheveux toujours ombrageant son visage,
De sourire et de plainte il mêle son langage.
« Mon hôte, maintenant que sous tes nobles toits
De l'importun besoin j'ai calmé les abois,
Oserai-je à ma langue abandonner les rênes[4]?
Je n'ai plus ni pays, ni parents, ni domaines.

1. Exemple de rejet à la manière antique.

2. Ces détails familiers, relevés par l'élégance de l'expression, donnent à ce tableau une couleur antique pleine de vérité. On se rappelle la réception d'Ulysse chez Circé (*Odyssée*, liv. X, v. 348 et suiv.) et l'accueil que Cyrène fait à son fils Aristée (*Géorgiques*, liv. IV, v. 378 et suiv.) :

Pars epulis onerant mensas, et plena reponunt
Pocula. . . . . .

3. André Chénier n'avait pas mis la dernière main à cette idylle, comme le prouve ce vers qui n'est pas complété par un second à rime semblable.

4. Image familière chez les anciens. Virgile parlant de la colère emploie la même métaphore :

Irarumque omnes effundit habenas.

D'un long jeûne flétri, d'un long chemin lassé,
Et de plus d'un grand fleuve en nageant traversé,
Je parais énervé, sans vigueur, sans courage;
Mais je suis né robuste et n'ai point passé l'âge.
La force et le travail, que je n'ai point perdus,
Par un peu de repos me vont être rendus.
Emploie alors mes bras à quelques soins rustiques,
Je puis dresser au char tes coursiers olympiques,
Ou sous les feux du jour, courbé vers le sillon,
Presser deux forts taureaux du piquant aiguillon.
Je puis même, tournant la meule nourricière,
Broyer le pur froment en farine légère.
Je puis, la serpe en main, planter et diriger
Et le cep et la treille, espoir de ton verger.
Je tiendrai la faucille ou la faux recourbée,
Et devant mes pas l'herbe ou la moisson tombée
Viendra remplir ta grange en la belle saison[1];
Afin que nul mortel ne dise en ta maison,
Me regardant d'un œil insultant et colère :
O vorace étranger! qu'on nourrit à rien faire[2]!
— Vénérable indigent, va, nul mortel chez moi
N'oserait élever sa langue contre toi.
Tu peux ici rester, même oisif et tranquille,
Sans craindre qu'un affront ne trouble ton asile.
— L'indigent se méfie. — Il n'est plus de danger. [ger.
— L'homme est né pour souffrir. — Il est né pour chan-
— Il change d'infortune! — Ami, reprends courage :
Toujours un vent glacé ne souffle point l'orage.
Le ciel d'un jour à l'autre est humide ou serein,
Et tel pleure aujourd'hui qui sourira demain[3].
— Mon hôte, en tes discours préside la sagesse.
Mais quoi! la confiante et paisible richesse
Parle ainsi. L'indigent espère en vain du sort;
En espérant toujours il arrive à la mort.

1. Voilà, pour emprunter les paroles d'un critique éminent (M. Nisard), « une poésie jeune, fraîche, parfumée, qui nous transporte au milieu de vrais champs. » Aussi le même juge ne craint pas d'ajouter : « Les titres des genres existaient avant André Chénier; mais les premiers modèles durables de l'idylle et de l'élégie, c'est à lui que nous les devons. » (*Histoire de la littérature française*, t. IV, p. 155.)

2. La grammaire demanderait *à ne rien faire*, le mot *rien* non accompagné d'une négation signifiant *quelque chose*, conformément à son étymologie latine *rem*. Mais des exemples assez nombreux de cette légère incorrection se rencontrent même au dix-septième siècle.

3. C'est le proverbe renversé :

Et tel rit aujourd'hui qui pleurera demain.

Dévoré de besoins, de projets, d'insomnie,
Il vieillit dans l'opprobre et dans l'ignominie.
Rebuté des humains durs, envieux, ingrats,
Il a recours aux dieux qui ne l'entendent pas.
Toutefois ta richesse accueille mes misères;
Et puisque ton cœur s'ouvre à la voix des prières,
Puisqu'il sait, ménageant le faible humilié,
D'indulgence et d'égards tempérer la pitié,
S'il est des dieux du pauvre, ô Lycus! que ta vie
Soit un objet pour tous et d'amour et d'envie!
— Je te le dis encore, espérons, étranger,
Que mon exemple au moins serve à t'encourager.
Des changements du sort j'ai fait l'expérience.
Toujours un même éclat n'a point à l'indigence
Fait du riche Lycus envier le destin.
J'ai moi-même été pauvre et j'ai tendu la main[1].
Cléotas de Larisse[2], en ses jardins immenses,
Offrit à mon travail de justes récompenses.
« Jeune ami, j'ai trouvé quelques vertus en toi;
Va, sois heureux, dit-il, et te souviens de moi. »
Oui, oui, je m'en souviens : Cléotas fut mon père;
Tu vois le fruit des dons de sa bonté prospère.
A tous les malheureux je rendrai désormais
Ce que dans mon malheur je dus à ses bienfaits.
Dieux, l'homme bienfaisant est votre cher ouvrage,
Vous n'avez point ici d'autre visible image;
Il porte votre empreinte, il sortit de vos mains
Pour vous représenter aux regards des humains.
Veillez sur Cléotas! Qu'une fleur éternelle,
Fille d'une âme pure, en ces traits étincelle;
Que nombre de bienfaits, ce sont là ses amours,
Fassent une couronne à chacun de ses jours;
Et quand une mort douce et d'amis entourée
Recevra sans douleur sa vieillesse sacrée,
Qu'il laisse avec ses biens ses vertus pour appui
Et des fils, s'il se peut, encor meilleurs que lui[3].
— Hôte des malheureux, le sort inexorable
Ne prend point les avis de l'homme secourable.

1. On remarquera la transition pleine d'une simplicité aisée qui amène la scène de la reconnaissance.

2. L'une des principales villes de la Thessalie. Achille, dans *Iphigénie* (acte IV, sc. 6) :

> Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
> Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur?

3. Hector, avant d'aller combattre Achille, adresse aux dieux la même prière, et demande qu'un jour on dise de son fils au retour des combats : *Oui! ce héros surpasse encore son père* (*Iliade*, ch. VI, v. 476 et suiv.).

Tous par sa main de fer en aveugles poussés,
Nous vivons; et tes vœux ne sont point exaucés.
Cléotas est perdu; son injuste patrie
L'a privé de ses biens; elle a proscrit sa vie.
De ses concitoyens dès longtemps envié,
De ses nombreux amis en un jour oublié,
Au lieu de ces tapis qu'avait tissus l'Euphrate,
Au lieu de ces festins brillants d'or et d'agate,
Où ses hôtes, parmi les chants harmonieux,
Savouraient jusqu'au jour les vins délicieux,
Seul maintenant, sa faim visitant les feuillages
Dépouille les buissons de quelques fruits sauvages,
Ou chez le riche altier apportant ses douleurs,
Il mange un pain amer tout trempé de ses pleurs.
Errant et fugitif, de ses beaux jours de gloire
Gardant, pour son malheur, la pénible mémoire,
Sous les feux du midi, sous le froid des hivers,
Seul, d'exil en exil, de déserts en déserts,
Pauvre et semblable à moi, languissant et débile,
Sans appui qu'un bâton, sans foyer, sans asile,
Revêtu de ramée ou de quelques lambeaux,
Et sans que nul mortel attendri sur ses maux
D'un souhait de bonheur le flatte et l'encourage,
Les torrents et la mer, l'aquilon et l'orage,
Des corbeaux et des loups les tristes hurlements
Répondant seuls la nuit à ses gémissements;
N'ayant d'autres amis que les bois solitaires,
D'autres consolateurs que ses larmes amères,
Il se traîne[1]; et souvent sur la pierre il s'endort
A la porte d'un temple, en invoquant la mort.
— Que m'as-tu dit? La foudre a tombé sur ma tête.
Dieux! ah grands dieux! partons. Plus de jeux, plus de fête,
Partons. Il faut vers lui trouver des chemins sûrs;
Partons. Jamais sans lui je ne revois ces murs.
Ah! dieux! quand dans le vin, les festins, l'abondance,
Enivré des vapeurs d'une folle opulence,
Celui qui lui doit tout chante et s'oublie et rit,
Lui peut-être il expire, affamé, nu, proscrit,
Maudissant, comme ingrat, son vieil ami qui l'aime.
Parle : était-ce bien lui? le connais-tu toi-même?

1. Quel tableau! comme tous les traits se pressent, s'accumulent avec une apparente confusion, et se résument dans ce mot admirablement rejeté : *il se traîne!* Il semble que cette longue période qui précède, composée de propositions sans lien grammatical, ne puisse se terminer et ne permette au lecteur de reprendre le souffle qui lui manque, semblable au malheur lui-même qui poursuit Cléotas sans relâche et sans pitié, et ne lui laisse pour dernier foyer que le seuil d'un temple où il invoque la mort!

En quels lieux était-il? où portait-il ses pas?
Il sait où vit Lycus; pourquoi ne vient-il pas?
Parle : était-ce bien lui? parle, parle, te dis-je;
Où l'as-tu vu? — Mon hôte, à regret je t'afflige.
C'était lui, je l'ai vu. . . . . .
. . . . . Les douleurs de son âme
Avaient changé ses traits[1]. Ses deux fils et sa femme,
A Delphes, confiés au ministre du dieu,
Vivaient de quelques dons offerts dans le saint lieu.
Par des sentiers secrets fuyant l'aspect des villes,
On les avait suivis jusques aux Thermopyles.
Il en gardait encore un douloureux effroi.
Je le connais; je fus son ami comme toi.
D'un même sort jaloux, une même injustice
Nous a tous deux plongés au même précipice.
Il me donna jadis (ce bien seul m'est resté)
Sa marque d'alliance et d'hospitalité.
Vois si tu la connais. » O surprise! Immobile,
Lycus a reconnu son propre sceau d'argile;
Ce sceau, don mutuel d'immortelle amitié,
Jadis à Cléotas par lui-même envoyé.
Il ouvre un œil avide, et longtemps envisage
L'étranger. Puis enfin sa voix trouve un passage.
« Est-ce toi, Cléotas? toi qu'ainsi je revoi?
Tout ici t'appartient. O mon père! est-ce toi?
Je rougis que mes yeux aient pu te méconnaître.
O Cléotas! mon père! ô toi, qui fus mon maître,
Viens; je n'ai fait ici que garder ton trésor,
Et ton ancien Lycus veut te servir encor.
J'ai honte à ma fortune[2] en regardant la tienne.
Et dépouillant soudain la pourpre tyrienne
Que tient sur son épaule une agrafe d'argent,
Il l'attache lui-même à l'auguste indigent.
Les convives levés l'entourent; l'allégresse
Rayonne en tous les yeux. La famille s'empresse;
On cherche des habits, on réchauffe le bain,
La jeune enfant s'approche; il rit, lui tend la main :
« Car c'est toi, lui dit-il, c'est toi qui la première,
Ma fille, m'as ouvert la porte hospitalière[3]. »

Ibid.

1. Détail heureux qui explique pourquoi Lycus ne reconnaît pas encore Cléotas.

2. Cette construction du verbe *avoir honte* se retrouve dans Molière (le *Dépit amoureux*, acte I, sc. 2) :

Monsieur, vous vous moquez; *j'aurais honte à la prendre.*

3. « Entre les idylles d'André Chénier, écrivait M. Gustave Planche, il en

Hermès[1].

(Fragment.)

Les Législateurs.

Voyez ces hommes saints, ces sublimes courages,
Héros dont les vertus, les travaux bienfaisants,
Ont éclairé la terre et mérité l'encens;
Qui, dépouillés d'eux-même[2] et vivant pour leurs frères,
Les ont soumis au frein des règles salutaires,
Au joug de leur bonheur; les ont faits citoyens;
En leur donnant des lois leur ont donné des biens,
Des forces, des parents, la liberté, la vie;
Enfin qui d'un pays ont fait une patrie.
Et que de fois pourtant leurs frères envieux
Ont d'affronts insensés, de mépris odieux,
Accueilli les bienfaits de ces illustres guides,
Comme dans leurs maisons ces animaux stupides
Dont la dent méfiante ose outrager la main
Qui se tendait vers eux pour apaiser leur faim!
Mais n'importe; un grand homme au milieu des supplices
Goûte de la vertu les augustes délices :
Il le sait, les humains sont injustes, ingrats.
Que leurs yeux un moment ne le connaissent pas,
Qu'un jour entre eux et lui s'élève avec murmure
D'insectes ennemis une nuée obscure,
N'importe; il les instruit, il les aime pour eux.
Même ingrats, il est doux d'avoir fait des heureux.
Il sait que leur vertu, leur bonté, leur prudence,
Doit être son ouvrage et non sa récompense,
Et que leur repentir, pleurant sur son tombeau,
De ses soins, de sa vie, est un prix assez beau.
Au loin dans l'avenir sa grande âme contemple
Les sages opprimés que soutient son exemple;
Des méchants dans soi-même il brave la noirceur :
C'est là qu'il sait les fuir; son asile est son cœur.

est trois qui méritent une égale admiration, le *Mendiant*, la *Liberte* et l'*Aveugle*. Le charme de ces trois pièces est si étroitement uni à l'élégance continue de l'expression, que l'analyse, en essayant de la faire comprendre, s'exposerait à les obscurcir. »

1. Il ne subsiste que des morceaux, inachevés en général, de ce poëme où A. Chénier, à l'exemple de Lucrèce, et comme Le Brun vers la même époque, voulait expliquer la nature des choses : œuvre que le premier grand maître de l'Université, M. de Fontanes, avait aussi abordée.

2. Cette suppression de l's est tolérée en vers.

De ce faîte serein, son olympe sublime[1],
Il voit, juge, connaît. Un démon magnanime
Agite ses pensers, vit dans son cœur brûlant,
Travaille son sommeil actif et vigilant,
Arrache au long repos sa nuit laborieuse,
Allume avant le jour sa lampe studieuse,
Lui montre un peuple entier, par ses nobles bienfaits,
Indompté dans la guerre, opulent dans la paix;
Son beau nom remplissant leur cœur et leur histoire,
Les siècles prosternés au pied de sa mémoire.

Poëmes.

Sur la mort d'un enfant.

L'innocente victime, au terrestre séjour,
N'a vu que le printemps qui lui donna le jour.
Rien n'est resté de lui qu'un nom, un vain nuage,
Un souvenir, un songe, une invisible image.
Adieu, fragile enfant, échappé de nos bras;
Adieu, dans la maison d'où l'on ne revient pas,
Nous ne te verrons plus quand de moissons couverte
La campagne d'été rend la ville déserte;
Dans l'enclos paternel nous ne te verrons plus,
De tes pieds, de tes mains, de tes flancs demi-nus,
Presser l'herbe et les fleurs dont les nymphes de Seine
Couronnent tous les ans les coteaux de Lucienne.
L'axe de l'humble char à tes jeux destiné,
Par de fidèles mains avec toi promené,
Ne sillonnera plus les prés et le rivage.
Tes regards, ton murmure, obscur et doux langage,
N'inquiéteront plus nos soins officieux;
Nous ne recevrons plus avec des cris joyeux
Les efforts impuissants de ta bouche vermeille
A bégayer les sons offerts à ton oreille.
Adieu, dans la demeure où nous nous suivrons tous,
Où ta mère déjà tourne ses yeux jaloux.

Poésies diverses.

1. Imitation de Lucrèce, début de son IIe liv., v. 7 et suiv.:

Nil dulcius est bene quam munita tenere
Edita doctrina sapientum templa serena....

Hymne à la France[1].

France! ô belle contrée, ô terre généreuse,
Que les dieux complaisants formaient pour être heureuse,
Tu ne sens point du nord les glaçantes horreurs;
Le midi de ses feux t'épargne les fureurs;
Tes arbres innocents n'ont point d'ombres mortelles;
Ni des poisons épars dans tes herbes nouvelles
Ne trompent une main crédule[2]; ni tes bois
Des tigres frémissants ne redoutent la voix;
Ni les vastes serpents ne traînent sur tes plantes
En longs cercles hideux leurs écailles sonnantes.
Les chênes, les sapins et les ormes épais
En utiles rameaux ombragent tes sommets;
Et de Beaune et d'Aï les rives fortunées,
Et la riche Aquitaine, et les hauts Pyrénées[3],
Sous leurs bruyants pressoirs font couler en ruisseaux
Des vins délicieux mûris sur leurs coteaux.
La Provence odorante et de Zéphyre aimée
Respire sur les mers une haleine embaumée,
Au bord des flots couvrant, délicieux trésor,
L'orange et le citron de leur tunique d'or,
Et plus loin, au penchant des collines pierreuses,
Forme la grasse olive aux liqueurs savonneuses[4],
Et ces réseaux légers, diaphanes habits,
Où la fraîche grenade enferme ses rubis.
Sur tes rochers touffus la chèvre se hérisse[5],
Tes prés enflent de lait la féconde génisse,

1. On pourra rapprocher de ce morceau quelques chefs-d'œuvre de l'antiquité qui ont suggéré plus d'une imitation à Chénier: en premier lieu, l'éloge de l'Attique, qui forme le II^e^ chœur de l'*Œdipe à Colone*, et l'éloge de l'Italie, que renferme le II^e^ livre des *Géorgiques*. On comparera aussi avec intérêt à ces vers l'éloge de l'Angleterre par Thompson dans le II^e^ chant des *Saisons*; l'éloge du Languedoc par Rosset, dans le chant III du poëme de l'*Agriculture, etc.*

2. Si la suspension de l'hémistiche n'est pas observée ici, c'est pour produire un effet: mais il convient d'user sobrement de cette licence. — On se rappellera d'ailleurs que, pour les procédés de la versification comme pour la pensée, A. Chénier a été un chef d'école parmi nous.

3. *Pyrénées*, en vers comme en prose, est du féminin.

4. Pour *onctueuses*: mais ne serait-il pas préférable de lire *savoureuses*?

5. Virgile a dit mieux, dans sa première églogue, v. 77:

> Non ego vos posthac (capellæ)....
> Dumosa *pendere* procul de rupe videbo;

ce que Delille a imité ainsi dans les *Jardins*, c. IV:

> Là, du sommet lointain des roches buissonneuses
> Je vois la chèvre *pendre*. . . . . .

Et tu vois les brebis, sur le jeune gazon,
Épaissir le tissu de leur blanche toison.
Dans les fertiles champs voisins de la Touraine,
Dans ceux où l'Océan boit l'urne de la Seine,
S'élèvent pour le frein des coursiers belliqueux.
Ajoutez cet amas de fleuves tortueux :
L'indomptable Garonne aux vagues insensées,
Le Rhône impétueux, fils des Alpes glacées,
La Seine au flot royal, la Loire dans son sein
Incertaine[1], et la Saône, et mille autres enfin
Qui nourrissent partout, sur tes nobles rivages,
Fleurs, moissons et vergers, et bois, et pâturages,
Rampent au pied des murs d'opulentes cités,
Sous les arches de pierre à grand bruit emportés[2].
Dirai-je ces travaux, source de l'abondance,
Ces ports où des deux mers l'active bienfaisance
Amène les tributs du rivage lointain,
Que visite Phœbus le soir et le matin ?
Dirai-je ces canaux, ces montagnes percées,
De bassins en bassins ces ondes amassées
Pour joindre au pied des monts l'une et l'autre Thétis[3] ?
Et ces vastes chemins en tous lieux départis,
Où l'étranger, à l'aise achevant son voyage,
Pense au nom des Trudaine[4] et bénit leur ouvrage ?
Ton peuple industrieux est né pour les combats.
Le glaive, le mousquet, n'accablent point ses bras :
Il s'élance aux assauts, et son fer intrépide
Chassa l'impie Anglais, usurpateur avide.
Le ciel les fit humains, hospitaliers et bons,
Amis des doux plaisirs, des festins, des chansons ;
Mais faibles, opprimés, la tristesse inquiète

1. La hardiesse de ce rejet est encore à constater.

2. Ces vers rappellent par leur harmonie grave, autant que par l'idée, celui de Virgile, *Géorg.*, II, 157 :

Fluminaque antiquos subterlabentia muros.

3. Le canal du *Languedoc* ou du *Midi*, qui fait communiquer l'Atlantique à la Méditerranée, fut un des travaux qui honorèrent le plus le règne de Louis XIV et le ministère de Colbert. Commencé en 1666, il fut terminé en 1681, sur le plan et aux frais de Paul de Riquet et sous la direction de l'ingénieur militaire Andréossy. — Thomas, dans son poëme inachevé sur le czar Pierre le Grand (chant II de la France), a rappelé aussi ces œuvres glorieuses de la paix.

4. Philibert de Trudaine, intendant général des finances, et qui réunissait dans son département le commerce, les manufactures, les ponts et chaussées, etc., se fit remarquer par une administration aussi active qu'éclairée. C'était le père des *deux frères Trudaine*, dont Chénier était l'ami, et auxquels il a adressé une de ses élégies : dignes de son affection par leurs qualités distinguées, ils devaient comme lui périr sur l'échafaud.

Glace ces chants joyeux sur leur bouche muette[1],
Pour les jeux, pour la danse, appesantit leurs pas,
Renverse devant eux les tables des repas,
Flétrit de longs soucis, empreinte douloureuse,
Et leur front et leur âme. O France trop heureuse
Si tu voyais tes biens[2], si tu profitais mieux
Des dons que tu reçus de la bonté des cieux !....

Hymnes.

La jeune captive[3].

« L'épi naissant mûrit de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux pas mourir encore[4].

« Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort :
Moi je pleure et j'espère[5]; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux !
Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête ?

« L'illusion féconde habite dans mon sein :
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain ;
J'ai les ailes de l'espérance.

1. La composition de l'hymne à la France, comme on le voit par ce passage, se rapporte au temps où éclatèrent les premiers troubles de notre révolution.

2. Mouvement emprunté à Virgile, *Géorg.*, II, 458 :

O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolas !....

3. Cette jeune captive, que Chénier fait parler en vers si touchants, était mademoiselle de Coigny (depuis duchesse de Fleury), alors enfermée comme le poëte à Saint-Lazare. Rendue par le 9 thermidor à la liberté, elle est morte en janvier 1820, dans un âge par conséquent peu avancé. Le charme naturel et la culture distinguée de son esprit la rendaient digne de l'hommage qui l'immortalise. Chénier lui avait encore adressé une autre pièce.

4. On remarquera avec quel art et quel bonheur le poëte varie, dans les strophes suivantes, l'expression de cette pensée. Elle y va paraître en effet, toujours renouvelée par des images qui la rendent plus vive et plus frappante.

5. C'est à peu près ainsi que Tibulle commence la 7ᵉ élégie du livre II :

. . . . Credula vitam
Spes fovet, et melius cras fore semper ait.

Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

« Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux :
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

« Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé[1],
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

« Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin :
Je veux achever ma journée.

« O mort! tu peux attendre, éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
L'avenir du bonheur, les Muses des concerts :
Je ne veux pas mourir encore. »

Ainsi triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive;
Et secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :

1. Revoir, au sujet de cette expression, la p. 399 de ce volume.

La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle[1].

Odes.

Vœux du poëte.

Oh ! oui, je veux un jour, en des bords retirés,
Sur un riche coteau ceint de bois et de prés,
Avoir un humble toit, une source d'eau vive
Qui parle, et dans sa fuite et féconde et plaintive
Nourrisse mon verger, abreuve mes troupeaux[2].
Là, je veux, ignorant le monde et ses travaux,
Loin du superbe ennui que l'éclat environne,
Vivre comme jadis, aux champs de Babylone,
Ont vécu, nous dit-on, ces pères des humains,
Dont le nom aux autels remplit nos fastes saints;
Avoir amis, enfants, épouse belle et sage;
Errer, un livre en main, de bocage en bocage;
Savourer sans remords, sans crainte, sans désirs,
Une paix dont nul bien n'égale les plaisirs.
Douce mélancolie ! aimable mensongère,
Des antres des forêts déesse tutélaire,
Qui viens d'une insensible et charmante langueur
Saisir l'ami des champs et pénétrer son cœur,
Quand, sorti vers le soir des grottes reculées,
Il s'égare à pas lents au penchant des vallées,

1. « Louer la *jeune Captive*, a dit M. Gustave Planche, est une tâche qui paraîtra sans doute bien inutile aux admirateurs d'André Chénier. Les sentiments exprimés par mademoiselle de Coigny sont si vrais et se succèdent dans un ordre si logique, les images qui servent de vêtement aux pensées de la jeune captive ont tant de grâce et de pureté, qu'il semble superflu d'appeler l'attention sur cet ensemble harmonieux. Cependant je crois devoir signaler dans cette ode si justement populaire un mérite qui jusqu'ici a passé inaperçu. Le germe de cette pièce, qui défie la louange et qui échappe à toute analyse, tant le poëte s'est identifié avec son personnage, se trouve dans une élégie de Tibulle; mais quel autre qu'André Chénier aurait su tirer de ce germe la moisson dorée qui s'appelle la *jeune Captive*? Avec deux vers de Tibulle, André Chénier a composé une œuvre dont personne ne voudra ni ne pourra contester l'originalité. C'est là, si je ne m'abuse, un des secrets du génie. Je ne crois pas qu'il y ait dans notre langue un morceau d'une mélancolie plus touchante, d'une chasteté plus gracieuse que la *jeune Captive*. » — Ces vers de Tibulle, que le critique a le tort de ne pas indiquer plus nettement, sont sans doute ceux qu'on lit dans l'élégie 5 du livre III.

Quid fraudare juvat vitem crescentibus uvis,
Et modo nata mala vellere poma manu?

2. Cf. le début de la VI^e *satire* (liv. II) d'Horace.

Et voit des derniers feux le ciel se colorer,
Et sur les monts lointains un beau jour expirer.
Dans sa volupté sage, et pensive et muette,
Il s'assied, sur son sein laisse tomber sa tête.
Il regarde à ses pieds, dans le liquide azur
Du fleuve qui s'étend comme lui calme et pur,
Se peindre les coteaux, les toits et les feuillages,
Et la pourpre en festons couronnant les nuages[1] !

Élégies.

La dernière prière du poëte à ses amis[2].

L'espoir que des amis pleureront notre sort
Charme l'instant suprême et console la mort.
Vous-mêmes choisirez à mes jeunes reliques
Quelque bord fréquenté des pénates rustiques,
Des regards d'un beau ciel doucement animé,
Des fleurs et de l'ombrage, et tout ce que j'aimai.
C'est là, près d'une eau pure, au coin d'un bois tran-
Qu'à mes mânes éteints je demande un asile : [quille,
Afin que votre ami soit présent à vos yeux,
Afin qu'au voyageur amené dans ces lieux,
La pierre, par vos mains de ma fortune instruite,
Raconte en ce tombeau quel malheureux habite;
Quels maux ont abrégé ses rapides instants;
Qu'il fut bon, qu'il aima, qu'il dut vivre longtemps.
Ah! le meurtre jamais n'a souillé mon courage.
Ma bouche du mensonge ignora le langage;
Et jamais, prodiguant un serment faux et vain,

1. Voilà dans la poésie française un accent tout nouveau qui annonce le tour d'idées poétiques propre à notre temps. Le dix-huitième siècle en effet, si l'on excepte Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, n'avait pas su élargir ainsi le cadre du genre descriptif : il n'avait pas deviné ces sources nouvelles d'une poésie qui tout ensemble descriptive, lyrique et philosophique, a de nos jours enrichi d'œuvres remarquables la littérature française. Il faut, il est vrai, apporter à ce jugement une réserve; de ce mouvement d'idées, qui a rajeuni notre poésie en l'agrandissant, datent aussi ces vagues et complaisantes tristesses, ces attendrissements excessifs et trop étudiés, cette recherche continuelle du *moi* qui ont parfois, en énervant la pensée, altéré la netteté de la langue.

2. Cette élégie, composée avant 1789, était adressée aux frères du Pange, qui, avec Le Brun, Roucher et les frères Trudaine, formaient la société habituelle du poëte. A. Chénier venait à peine d'échapper à une grave maladie dont les suites altérèrent pour toujours sa santé. En lisant cet adieu à la vie d'une mélancolie résignée, il semble que le poëte ait deviné l'avenir et pressenti qu'une mort prématurée devait étouffer les promesses de son rare génie.

Ne trahit le secret recélé dans mon sein.
Nul forfait odieux, nul remords implacable
Ne déchire mon âme inquiète et coupable.
Vos regrets la verront pure et digne de pleurs;
Oui, vous plaindrez sans doute en mes longues douleurs
Et ce brillant midi qu'annonçait mon aurore,
Et ces fruits dans leur germe éteints avant d'éclore,
Que mes naissantes fleurs auront en vain promis.
Oui, je vais vivre encore au sein de mes amis.
Souvent à vos festins qu'égaya ma jeunesse,
Au milieu des éclats d'une vive allégresse,
Frappés d'un souvenir, hélas! amer et doux,
Sans doute vous direz : « Que n'est-il avec nous! »
Je meurs. Avant le soir j'ai fini ma journée.
A peine ouverte au jour, ma rose s'est fanée.
La vie eut bien pour moi de volages douceurs :
Je les goûtais à peine, et voilà que je meurs!

Ibid

TABLE DES MATIÈRES.

Le premier chiffre indique la classe (troisième, seconde ou rhétorique) à laquelle chaque morceau est destiné; le second chiffre est celui de la page où se trouve ce morceau.

	Classes.	Pages
INTRODUCTION (le moyen âge et la renaissance).		IX
MALHERBE (1555-1628).		1
Les Saints Innocents.	2	2
A l'ombre d'un ami perdu.	3	5
A Henri IV victorieux et clément.	3	6
A la reine régente Marie de Médicis.	2	9
RACAN (1589-1670).		14
Les bergeries.	3	15
Psaume sur la puissance de Dieu.	3	16
CORNEILLE (1606-1684).		18
Le Cid.	3	19
Horace.	2	31
Cinna.	2	35
Polyeucte.	1	46
Rodogune.	1	57
Le Menteur.	3	63
Le mépris des vanités du monde.	1	72
Paraphrase de l'Imitation de Jésus-Christ.	3	73
Le chrétien à son Dieu.	2	75
Au roi (1676).	1	76
ROTROU (1609-1650)		78
Venceslas.	2	79
LA FONTAINE (1621-1695).		84
Les Loups et les Brebis.	2	85
Les Animaux malades de la peste.	3	86
Le Coche et la Mouche.	3	89
La Laitière et le Pot au lait.	3	90
La Mort et le Mourant.	1	92
Le Savetier et le Financier.	3	94
Les deux Pigeons.	2	96
L'Homme et la Couleuvre.	1	98

	Classes.	Pages
Le Paysan du Danube.	1	101
Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.	2	104
Elégie aux nymphes de Vaux.	2	106
Epître à l'évêque d'Avranches (Huet).	3	108
Epître à madame de la Sablière.	1	109
MOLIÈRE (1622-1673).		111
Le Val-de-Grâce : éloge du peintre Pierre Mignard.	3	112
Le Marquis à la cour.	3	113
Les Fâcheux.	3	114
Le Misanthrope.	1	118
Les Femmes savantes.	2	136
BOILEAU (1636-1711).		163
Epître IV.	2	164
Epître VI.	1	167
Epître VII.	2	170
Epître IX.	1	174
Epître X.	1	176
Satire IX.	3	178
Satire X.	1	184
L'Art poétique.	1, 2	186
Le Lutrin.	3	192
J. RACINE (1639-1699).		198
Hymne à Dieu.	3	199
Andromaque.	3	201
Britannicus.	2	213
Mithridate.	1	223
Esther.	1, 2	232
Athalie.	1	244
REGNARD (1655-1709).		268
Le Joueur.	3	269
J. B. ROUSSEAU (1671-1741).		280
Les cieux proclament leur auteur.	3	281
L'aveuglement des hommes.	3	283
Vanité du bonheur des méchants.	2	285
A la Fortune.	3	288
Au comte du Luc.	2	291
Appel aux rois chrétiens contre les Turcs.	2	293
Circé.	3	297
CRÉBILLON (1674-1762).		300
Rhadamiste et Zénobie.	1	301

	Classes.	Pages
DESTOUCHES (1680-1754).		310
Le Glorieux.	2	311
L. RACINE (1692-1763).		324
La Religion.	3	325
VOLTAIRE (1694-1778).		334
La Henriade.	3	335
Zaïre.	3	341
Alzire.	1	347
Mérope.	2	359
Épître à Horace.	2	373
La philosophie de Newton.	1	375
LEFRANC DE POMPIGNAN (1709-1784).		378
Ode sur la mort de J. B. Rousseau.	1	379
GRESSET (1709-1777).		383
Ver-Vert.	3	384
La Chartreuse.	1	388
GILBERT (1751-1780).		393
Adieux à la vie.	3	394
Le dix-huitième siècle.	3	395
A. CHÉNIER (1762-1794).	2	400
L'aveugle.	3	401
Le Mendiant.	1	405
Hermès.	2	411
Sur la mort d'un enfant.	1	412
Hymne à la France.	3	413
La jeune captive.	2	415
Vœux du poëte.	2	417
La dernière prière du poëte à ses amis.	2	418

FIN.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002862430b

CE PC 2117
.F4M 1872
COO FEUGERE, LEO MORCEAUX CHO
ACC# 1190024

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 10 10 05 19 8

Morceaux choisis des Prosateurs et Poëtes français, à l'usage classes élémentaires, avec des notes explicatives, par *M. L. gère* : 22e édition ; 1 fort vol. in-18.

Morceaux choisis des Classiques français, Prose et Poésie, à l'usage des classes de grammaire (Sixième, Cinquième et Quatrième), Extraits des prosateurs et des poëtes du dix-septième siècle, recueillis et publiés avec des notices historiques, des appréciations littéraires et des remarques, par *M. Feug* 27e édition ; ouvrage approuvé et recommandé par le Ministre de l'instruction publique pour les classes de grammaire. 2 vol. in-12.

Chaque volume et chaque classe se vendent séparément.

Morceaux choisis des Classiques français, Prose et Poésie, à l'usage des classes supérieures des lettres (Troisième, Seconde, Rhétorique), Chefs-d'Œuvre des prosateurs et des poëtes du dix-septième et du dix-huitième siècle, recueillis et publiés avec des notices historiques, des appréciations littéraires et des remarques, par *M. L. Feugère* : 20e édition ; 2 forts vol. in-12.

Chaque volume et chaque classe se vendent séparément.

Morceaux choisis des Classiques français. Prose et Poésie réunies, à l'usage de la classe de Troisième, Chefs-d'Œuvre des prosateurs et des poëtes du dix-septième et du dix-huitième siècle, avec notices et remarques, par *M. L. Feugère* ; nouv. édition ; 1 vol. in-12.

Morceaux choisis des Classiques français, Prose et Poésie réunies, à l'usage de la classe de Seconde, Chefs-d'Œuvre des prosateurs et des poëtes du dix-septième et du dix-huitième siècle, avec notices et remarques, par *M. L. Feugère* : nouv. édition ; 1 vol. in-12.

Morceaux choisis des Classiques français, Prose et Poésie réunies, à l'usage de la classe de Rhétorique, Chefs-d'Œuvre des prosateurs et des poëtes du dix-septième et du dix-huitième siècle, avec notices et remarques, par *M. L. Feugère* : nouv. édition ; 1 vol. in-12.

Morceaux choisis des Écrivains contemporains, Prose et Poésie, à l'usage des classes supérieures, Extraits des prosateurs et poëtes du dix-neuvième siècle, recueillis et publiés avec des notices historiques, des appréciations littéraires et des remarques, par *M. G. Feugère fils* ; 1 vol. in-12.